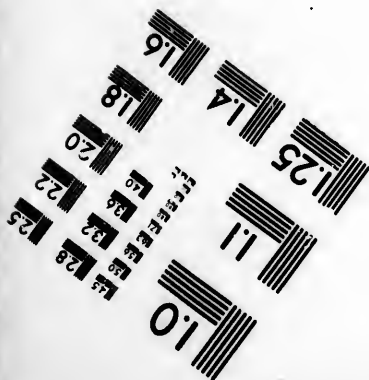
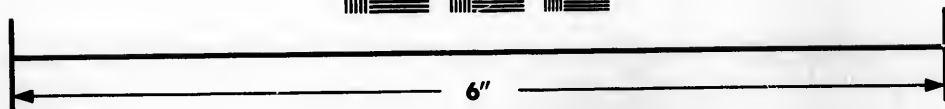
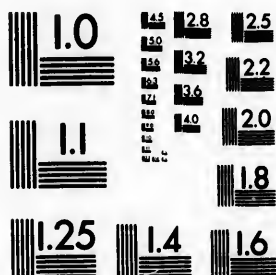


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

re
détails
es du
modifier
er une
filmage

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

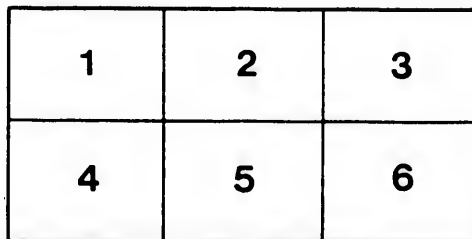
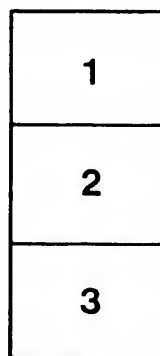
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pe lure,
on à



32X

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec
3, rue de l'Université
Québec 4, QUE.

DI
23
SI

DE L'

DE TO

Chez V

Avec

DICTIONNAIRE

233 HISTORIQUE 65

Jerôme DES *Derniers faits*
SIÈGES ET BATAILLES

MÉ MORABLES

DE L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE

OU

ANECDOTES S.M.E.

MILITAIRES

DE TOUS LES PEUPLES DU MONDE

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire,
rue Saint Severin.

M DCC LXXI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





DICTIONNAIRE
DES SIÈGES
ET BATAILLES.



[P, A D]



ADOUE. (*siège de*) L'empereur Maximilien, chef, ou plutôt général de la Ligue conclue contre les Vénitiens, voulant signaler sa valeur, s'approcha de Padoue, le 15 de Septembre 1509. Cette place, l'une des plus vastes de l'État de Venise, étoit défendue par plus de dix-huit mille hommes, sans compter la noblesse qui s'y étoit jettée, résolue de périr ou de sauver une ville dont la conservation ou la perte devoit décider du sort de la république. Cette nombreuse garnison avoit pour général le fameux Pétilien, l'un des plus célèbres capitaines de l'Italie. Comme le circuit de Padoue étoit trop grand pour l'investir, l'empereur ne l'attaqua que

S. & B. Tome III. Part. I. A

d'un seul côté : c'étoit précisément l'endroit le plus fort de la ville. En vain la Palisse, qui avoit & plus d'expérience & plus de capacité que Maximilien, lui représenta qu'il étoit plus facile d'opérer à la porte de Cada-longa. L'avis salutaire du général François ne fut point suivi, parce qu'il l'avoit donné; mais la fortune le vengea pleinement. Le canon des assiégés, qui dominoit sur le camp de l'empereur, fit, en si peu de jours, de si terribles éclaircissements dans ses troupes, qu'il fut obligé de transporter ses tentes d'un autre côté. Le succès ne fut pas plus heureux. Il fit, il est vrai, des brèches assez considérables aux murailles. Il donna plusieurs assauts; mais la garnison se défendit toujours avec tant de courage, qu'elle fit échouer tous ses efforts. Bientôt Maximilien s'aperçut qu'il n'avoit qu'à perdre devant une place si bien fortifiée, & si bien défendue. Alors, désespérant de l'emporter, & n'ayant point une armée assez nombreuse pour la réduire par un blocus, il se retira honteusement, le 1^{er} d'Octobre, après quinze jours de vaines tentatives. Il arriva, pendant ce siège, une aventure qui, par sa singularité, mérite d'avoir ici sa place. Le fameux Bayard avoit dans sa compagnie de Gendarmes un jeune homme de seize ans, nommé *Boutières*. Ce jeune guerrier, s'étant mesuré corps-à-corps avec un officier Albanois, de la cavalerie-légère des ennemis, remarquable par sa taille énorme, le fit prisonnier. Le nouveau David présenta son Goliath à l'empereur qui, surpris du spectacle, dit à l'Albanois, « qu'il

» s'émerveilloit qu'un grand colosse comme
 » lui, se fût laissé saisir par un enfant qui,
 » de quatre ans, ne porteroit poil au men-
 » ton. » L'Italien, plus honteux du reproche
 que de sa défaite, dit qu'il avoit cédé au
 grand nombre, & qu'il avoit été saisi par
 quatre cavaliers. Bayard, qui étoit présent,
 se tournant vers Boutières : « Entendez-
 » vous, lui dit-il, ce qu'il rapporte ? Il est
 » contraire à votre récit : ceci touche votre
 » honneur. » Aussi-tôt Boutières, jettant sur
 son captif un regard foudroyant : « Tu mens,
 » lui dit-il ; & , pour preuve que je t'ai pris
 » moi seul, remontons à cheval, & je vais
 » te tuer, ou te faire crier quartier une se-
 » conde fois. » L'Albanois ne voulut pas se
 faire battre davantage. « Boutières, dit alors
 » le chevalier Bayard, vous avez un com-
 » mencement aussi beau que je vis jamais à
 » jeune homme ; continuez, & vous ferez
 » un jour un grand personnage. » Cette pro-
 phétie du héros François se vérifia dans la
 suite ; & Guignes-Guiffray, sieur de Boutiè-
 res, devint un capitaine fameux.

PAGYDA. (*siège de*) Tacfarinas, Nu-
 midé de nation, & célèbre brigand d'Afri-
 que, fit, pendant plusieurs années, une guerre
 cruelle & sanglante aux Romains. Il osa as-
 siéger une cohorte Romaine dans le fort Pa-
 gyda, voisin de la riviere qui porte le même
 nom. Décius, qui la commandoit, brave
 officier & fort expérimenté dans la guerre,
 honteux de se voir investi par des voleurs,
 sortit pour combattre en pleine campagne ;
 mais la fortune ne seconda pas sa valeur.

Blessé en plusieurs endroits, il se défendit long-tems, & fit tous ses efforts pour arrêter les siens qui prenoient la fuite, jusqu'à ce qu'environné d'ennemis, il succomba sous leurs coups. Mais bientôt le proconsul Apronius vint venger la mort de ce généreux Romain, &, après plusieurs avantages considérables, obligea le brigand à se cacher dans ses déserts. 22 ans depuis J. C.

PALAMOS. (*siège de*) Le maréchal de Noailles, après avoir passé le Tar en présence d'une armée Espagnole, qu'il battit, marcha vers Palamos, petite ville, mais digne des efforts de cet habile Général. Palamos est bâtie entre Barcelone & Girone, sur le rivage de la Méditerranée, au fond d'une baie qui en fait un bon port. L'avantageuse situation de cette place, qu'une colline très-escarpée protège, ses tortifications, sa citadelle l'avoient toujours fait regarder comme un des boulevards de la Catalogne. Cependant elle ne put résister à la valeur victorieuse des François. Après quelques attaques légères, elle fut prise d'assaut, le 7 de Juin 1694. La citadelle capitula le 10; & la garnison, qui s'y étoit retirée, se rendit prisonnière. M. de Tourville, l'un des plus grands hommes de mer du siècle dernier, foudroyoit la place, du côté du port, pendant que les troupes de terre escaladoient ses remparts.

L'année suivante, M. de Castanaga voulut reprendre Palamos. Il en forma le siège; mais M. de Vendôme le lui fit lever, le 25 d'Août; & les conquérans démolirent la place, parce qu'ils ne pouvoient pas la con-

ser
de

cée
for
situ
po

fest

mi

aux

brè

le f

par

mu

mir

& l

de

été

tem

Léc

cou

pou

d'ef

de l

prin

ave

obli

des

F

situé

fon

avo

terre

décl

mar

server. En effet, elle fut rendue par le traité de Ryswick.

PALÉE. (*siège de*) Philippe, roi de Macédoine, étant entré dans la Céphallénie, forma le siège de Palée, ville, qui, par sa situation, lui étoit d'une grande commodité pour en faire sa place d'armes, & pour infester de-là les terres des Etoliens ses ennemis. Il fit avancer les machines, & travailler aux mines. Une des manières d'ouvrir les brèches étoit de creuser la terre jusques sous le fondement des murailles. Quand on y étoit parvenu, on étoit, & l'on soutenoit les murs par de gros pieux de bois, auxquels les mineurs mettoient le feu avant de se retirer, & bientôt l'on voyoit tomber de longs pans de murailles. L'ardeur des Macédoniens avoit été grande : aussi firent-ils, en très-peu de tems, une brèche de plus de trente toises. Léontius, l'un des plus grands seigneurs de la cour du Roi, fut commandé avec ses troupes pour attaquer la ville de ce côté. Pour peu d'effort qu'il eût voulu faire, il étoit maître de la place ; mais il avoit dessein de trahir le prince. Il attaqua mollement, & fut repoussé avec grande perte ; en sorte que Philippe fut obligé de lever un siège qui avoit coûté bien des fatigues à son armée. *An du monde 3786.*

PALÉPOLIS. (*prise de*) Cette ville, située tout auprès de Néapolis, avoit été fondée, & étoit habitée par des Grecs. Ils avoient exercé beaucoup d'hostilités sur les terres de Capouë & de Falernes. On leur déclara la guerre ; & le consul Publius Philo marcha contre les deux villes alliées dont il

forma le siège. Il fut long & périlleux. Mais les troupes des Samnites, qui s'étoient jettées dans Palépolis pour la défendre, y exerçant des violences inouïes, les assiégés se rendirent aux Romains, après avoir fait fortir de leur ville, sous prétexte d'une entreprise importante, toutes les troupes auxiliaires, qui s'y étoient renfermées. *L'an de Rome 429.*

PALLANCE. (*siège de*) Le consul Émilus, étant arrivé en Espagne, voulut se signaler par quelque exploit fameux. Il attaqua les Vaccéens qui étoient fort tranquilles, & forma le siège de Pallance, la plus forte place du pays. Elle l'arrêta plus long-tems qu'il n'avoit cru; & bientôt le défaut de provisions le réduisit à une fâcheuse extrémité. Un convoi considérable étoit près d'arriver sous les ordres d'un officier général, appelé *Flaccus*, lorsque malheureusement les ennemis, sortis tout-à-coup d'une embuscade où ils l'attendoient au passage, l'enveloppèrent de tous côtés. Le capitaine Romain y feroit péri avec tous ses soldats, sans une ruse qui lui vint tout-à-coup dans l'esprit. Il répandit, parmi ses troupes, la nouvelle que le Consul s'étoit enfin rendu maître de Pallance. Elles jetterent de grands cris de joie, qui, portant la désolation parmi les ennemis, les obligèrent de se retirer sur le champ. Flaccus, à la faveur de ce mensonge heureux, sauva son convoi & son détachement, & revint comme en triomphe dans le camp du Consul. Ce secours ne dura pas long-tems; & le Général, désespéré, prit enfin le parti de la retraite. Elle se fit de nuit avec la plus

gran
bles
noct
teins
cessé
truis
la p
cette
où i
P
d'En
fa c
de c
l'eng
répo
reur
d'ar
d'ab
mém
une
Le f
de v
reins
fut a
Ce
osé i
» in
» bl
» &
» ha
P
les S
vint
sous
d'Ab

grande confusion. Les cris des malades & des blessés avertirent les ennemis de cette suite nocturne. Ils sortent en foule ; & , ayant atteint les fuyards vers le lever du soleil, ils ne cessèrent de les harceler. Ils auroient pu détruire toute l'armée, s'ils avoient continué de la poursuivre. Six mille hommes périrent dans cette déroute ; & le reste des troupes se sauva où il put. 137 ans avant J. C.

PALMYRE. (*siège de*) Après la bataille d'Emèse, Zénobie se renferma dans Palmyre, sa capitale, où Aurélien vint l'assiéger. Avant de commencer les attaques, ce prince voulut l'engager à se rendre ; mais la fiere reine lui répondit avec tant de hauteur, que l'empereur, irrité, pressa la place avec beaucoup d'ardeur. Les Palmyréniens se défendirent d'abord avec tant d'avantage, qu'ils insultoient même les assiégeans, & les exhortoient avec une ironie amère à ne pas tenter l'impossible. Le siège dura long-tems ; & ce fut la disette de vivres, qui mit fin à la résistance de la reine. Cette princesse voulut fuir ; mais elle fut arrêtée, & conduite devant l'empereur. Ce prince lui demanda comment elle avoit osé insulter les Césars ? « Je ne vous ai point » insulté, seigneur, répondit-elle avec noblesse : vous méritez l'empire ; mais Gallien » & ses semblables n'étoient pas dignes de ce » haut rang. » *An de J. C. 272.*

PAMPELUNE. (*sièges de*) 1. L'an 778, les Sarasins d'Espagne, ou princes Maures, vinrent supplier Charlemagne de les prendre sous sa protection, de les délivrer du joug d'Abdérane qui menaçoit de les écraser, &

lui offrirent une nouvelle occasion d'acquérir de la gloire, & d'augmenter ses Etats. Charles leur accorda leur demande, & résolut de finir une guerre commencée par son aïeul, & qui avoit occupé son pere. On se met en marche pour l'Espagne. Le soldat, accoutumé à passer les Alpes, ne s'effraya point à la vue des Pyrénées; & l'on vint camper sous les murs de Pampelune dont on forma le siège. Il dura trois mois; car on avoit à faire à un ennemi actif & vigilant, qui, le fer & la flamme à la main, faisoit des sorties vives & fréquentes; qui se trouvoit par-tout; qui portoit de tous côtés la défiance & le danger; qui surprenoit au moment où il étoit le moins attendu; qui disparoissoit avant qu'on pût marcher à lui; qui venoit insulter le François jusques dans son camp. Mais Charles le ferra de si près, que bientôt il perdit l'espérance de défendre la ville. Il fallut se rendre. On abbatit les murailles; & il ne resta d'autre consolation à cette malheureuse cité, que le triste souvenir d'avoir eu le grand Pompée pour fondateur, & Charles le Grand pour destructeur.

2. Pampelune fut assiégée, en 1512, par le duc d'Albe, général de Ferdinand, époux de la fameuse Isabelle. Le roi Jean d'Albret, prince foible, étoit renfermé avec toute sa famille dans cette capitale de la Navarre. Le capitaine Espagnol ne put l'empêcher d'envoyer en Béarn la reine & ses enfans. Cette princesse vouloit rester dans la place pour la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Sa résolution généreuse fut rejetée par son timide

Épo
» te
» m
» d
tôt.
ques
l'em
» D
» ne
» de
» N
P
& p
mie
le fi
mai
men
mer
renv
don
retra
arde
chin
Les
avo
la v
L'an
gea
nes
ville
plu
2
ma
telle
Ald

époux. Elle sortit, en lui disant : « Vous quittez un royaume où vous ne rentrerez jamais ; & , toute votre vie , vous serez Jean d'Albret. » Cette prédiction se vérifia bientôt. Le pusillanime monarque , après quelques jours de résistance , ouvrit ses portes à l'ennemi , & se retira auprès de son épouse. » Dom Jean , lui dit-elle en le voyant , si nous fussions nés , vous Catherine , & moi » dom Jean , jamais nous n'aurions perdu la » Navarre. »

PANORME , ou PALERME. (*batailles & prises de*) 1. La onzième année de la première guerre Punique , les Consuls formèrent le siège de Panorme , ville principale du domaine des Carthaginois en Sicile. Ils commencèrent par s'emparer du port , & sommèrent les habitans de se rendre ; mais on renvoya les députés avec insulte. On travailla donc à environner la place de fossés & de retranchemens : L'attaque fut poussée avec une ardeur incroyable. On abbatit avec les machines une tour située sur le bord de la mer. Les soldats entrèrent par la brèche ; & , après avoir fait un grand carnage , s'emparèrent de la ville extérieure , appelée *la ville neuve*. L'ancienne ne tint pas long-tems. On obligea les citoyens à se racheter pour deux mines (cent livres) par tête. La prise de cette ville fut suivie de la reddition volontaire de plusieurs autres places.

2. Plusieurs années après , l'armée Romaine , commandée par le proconsul Métellus , s'étant renfermée dans cette ville , Asdrubal , général des Carthaginois , vint

faire des courses jusqu'aux portes, & défier insolemment l'ennemi. Il y a des momens pour tout à la guerre. La sagesse est de les saisir; & c'étoit un des grands talens de Métellus. Pour inspirer aux Carthaginois une confiance aveugle & téméraire, il feignit de les craindre, & défendit à qui que ce fût de sortir de Panorme. Cette ruse réussit. Asdrubal, enhardi par cette espece de victoire, répand toutes ses troupes dans les plaines; ravage impunément le plat-pays; porte partout le fer & le feu, & s'avance fièrement jusqu'aux murailles de la ville. Alors le général Romain sortit brusquement sur lui. Asdrubal lui opposa ses éléphants. Mais ils furent accablés de tant de traits, que, devenus furieux, ils se tournerent contre les Carthaginois; renverserent leurs rangs, & jetterent par-tout le trouble & la confusion. Les Romains acheverent bientôt la déroute. Le carnage fut horrible, & dans le combat & dans la fuite. Vingt mille Carthaginois périrent dans cette action. On y prit vingt-six éléphants, & tous les autres, quelques jours après. Métellus les envoya à Rome, au nombre de cent quarante-deux. Asdrubal, étant repassé à Carthage, y fut condamné à mort: triste récompense des grands services qu'il avoit rendus à sa patrie, mais ordinaire, dans cette république inhumaine, aux généraux malheureux!

3. L'an 190 avant J. C. Polixénidas, amiral de la flotte d'Antiochus, roi de Syrie, ayant trompé Pausistratè, amiral des Rhodiens, alliés des Romains, par des pourpar-

lers ,
près c
remen
en co
ses va
Il ne
chemi
joind
4.
ayant
la gu
génér
de ré
fusa d
lifaire
terre
étoit
pied
seaux
y fit
reurs
de fl
rent
la co
P.
que
ses a
min
Il fo
devi
renf
prin
les
Mai
sui

lers, & des propositions de paix, le surprit près de Panorme; l'attaqua & le défit entièrement. Le capitaine Rhodien perdit la vie, en combattant avec courage. Vingt-neuf de ses vaisseaux furent coulés à fond, ou brûlés. Il ne s'en sauva que sept qui s'ouvrirent un chemin à travers les ennemis, & allèrent rejoindre la flotte Romaine dans l'Hellespont.

4. L'an 535 de J. C. l'empereur Justinien, ayant envoyé Bélisaire en Italie, pour faire la guerre à Théodat, roi des Ostrogoths, le général Romain entra en Sicile, & ne trouva de résistance qu'à Panorme. La garnison refusa de se rendre. La place étoit forte; & Bélisaire, la jugeant imprenable du côté de la terre, fit entrer sa flotte dans le port qui étoit hors de la ville, & s'étendoit jusqu'au pied des murs. Comme les mâts de ses vaisseaux s'élevoient au-dessus des murailles, il y fit guinder des chaloupes remplies de tireurs d'arc. Les habitans, accablés d'une grêle de flèches, prirent l'épouvante, & se rendirent aussi-tôt. La prise de cette ville acheva la conquête de la Sicile.

PANTICAPÉE. (*siège de*) Pharnace, que Mithridate avoit toujours distingué entre ses autres enfans, osa former le dessein criminel de lui arracher la couronne & la vie. Il souleva les troupes; & bientôt la révolte devint si générale, que le roi fut réduit à se renfermer dans le château de Panticapée. Ce prince infortuné voulut essayer de ramener les rebelles, & s'avança pour leur parler. Mais les soldats, qui étoient sortis avec lui, suivirent le torrent, & offrirent leurs services



au parti contraire. Les révoltés, fiers de leurs forces, leur déclarerent qu'ils ne les recevraient point, s'ils ne prouvoient leur zèle par quelque coup d'éclat; & en même tems, ils leur montroient du doigt Mithridate. Ce malheureux pere, dans une si grande extrémité, n'eut que le tems de se réfugier dans sa forteresse. Dans l'instant, Pharnace fut proclamé; & faute de diadème, quelqu'un, ayant tiré d'un temple voisin une large bande de papier d'Egypte, la lui ceignit autour de la tête. Mithridate, du haut d'une tour, voyoit tout ce qui se passoit. Il envoya coup-sur-coup à Pharnace plusieurs de ceux qui ne l'avoient point encore abandonné, pour lui demander la vie, & la permission de se retirer en sûreté. Aucun ne revenoit. Alors, réduit au désespoir: « Grands dieux! s'écria-t-il, » vengez un pere infortuné; & s'il est vrai » que vous punissez les crimes, souvenez- » vous, dans votre colere, d'un fils ingrat & » perfide, qui m'arrache le jour que je lui » ai donné. » Ensuite il descendit dans l'appartement où étoient ses femmes & ses filles; fit préparer du poison; le leur présenta, & se disposa à en prendre lui-même. Deux de ses filles voulurent expirer avant lui. La précaution, dont il avoit usé, en se munissant de contre-poison, dès sa plus tendre jeunesse, empêcha, ou du moins affoiblit l'effet de la liqueur mortelle. Il eut recours à son épée; mais sa main, appesantie par l'âge & par le poison qu'il venoit d'avalier, n'obéit pas au gré de ses desirs. Il gémissoit; il languissoit; il luttoit contre la mort, lorsqu'il vit entrer un

officie
de sol
teau.

» m'a
» com
» nier
» reste
» orne

» fils

& lui

un si p

parce d

au mo

ple, à

caution

aveugle

freres d

de leur

les & p

enfans

de Pon

PAP

mité d

escarpé

Pappu

troupes

& s'y r

ble de

Phara

mée Ro

& d'er

les Va

voir de

ustifia

emplir

officier Gaulois , qui , à la tête d'une troupe de soldats , avoit forcé les murailles du château. « Brave guerrier , lui dit le prince , tu m'as rendu de grands services , quand tu combattois pour moi. Donnes-moi une dernière preuve de ton zèle , en m'ôtant ce reste de vie. Ne souffres pas que Mithridate orne le triomphe ou des Romains ou d'un fils rebelle. » L'officier satisfit ses desirs , & lui donna la mort. Mort déplorable pour un si grand roi , & doublement malheureuse , parce qu'un fils l'ordonnoit ! Que Mithridate au moins apprenne aux peres , par son exemple , à mieux placer leur amour , & à se précautionner contre ces prédilections souvent aveugles , mais toujours injurieuses pour des freres qui ont tous un droit égal sur le cœur de leurs parens. La plûpart des enfans rebelles & parricides ont presque toujours été des enfans trop aimés. Le trépas funeste du roi de Pont arriva , l'an 63 avant J. C.

PAPPUAS. (*siège du Mont-*) A l'extrémité de la Numidie , s'éleve une montagne escarpée , & presque inaccessible , appelée *Pappuas*. Gélimer , après la défaite de ses troupes à Tricamare , se réfugia sur cet asyle , & s'y mit en sûreté. Comme il étoit impossible de l'attaquer , Bélisaire donna commission à Pharas , prince Erule , qui servoit dans l'armée Romaine , de tenir la montagne bloquée , & d'en garder si bien les accès , que le roi des Vandales ne pût ni échapper , ni recevoir des vivres. Le lieutenant de Bélisaire justifia le choix de ce grand général , & sçut remplir ses ordres avec tant d'exactitude , que

bientôt Gélimer & les fidèles compagnons de ses infortunes se virent réduits aux plus affreuses extrémités. Pharas, qui en fut instruit, écrivit, en ces termes, au monarque assiégé : « Prince , je suis barbare comme » vous, & je n'ai reçu d'autres leçons que » celles de la nature. C'est elle qui me dicte » ce que je vais vous écrire. Voulez-vous » donc périr vous & votre famille, au lieu » de vous soumettre à un vainqueur géné- » reux ? Vous chérissez la liberté : c'est un » trésor que vous ne perdrez qu'avec la vie. » Ah ! dites-moi, Gélimer, n'êtes-vous pas » actuellement esclave des Maures qui vous » défendent ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux » mendier chez les Romains, que d'être roi » de cette vile & misérable nation, & sou- » verain du Mont-Pappuas ? Il est donc hon- » teux, selon vous, d'obéir à un prince au- » quel obéit Bélisaire ? Revenez de cette er- » reur. Issu du sang des rois, je me fais gloire » de servir Justinien. Il sçait vaincre, mais » il pardonne aux vaincus ; & son dessein est » de vous dédommager amplement de la » perte de vos Etats. Je suis homme, direz- » vous, & je suis né pour supporter, avec » patience, tous les caprices de la fortune. » Mais, si le ciel vous offre une ressource , » pourquoi la refuser ? Etourdi par des coups » si rudes, peut-être n'êtes-vous pas en état » de prendre conseil de vous-même ; suivez » le mien, Gélimer : consentez à devenir » heureux, & ne vous faites pas plus de mal » que l'ennemi n'a voulu vous en faire. » Gélimer ne put lire cette Lettre sans la trem-

per
mes :
» ma
» l'el
» je
» me
» est
» sça
» vic
» dav
» cab
» mo
» &
» Ce
Phara
qua.
» pai
» vu
» bef
» me
» cal
ras,
voya
moin
yavo
& les
en jo
croyo
main
veux
miser
fut d
jeune
ensenf
pour

per de ses larmes. Il répondit , en ces termes : « Je vous remercie de votre conseil ; » mais je ne puis me résoudre à me rendre » l'esclave d'un injuste agresseur. Il m'envoie, » je ne sçais d'où, un Bélisaire pour dévorer » mes Etats, & me déchirer moi-même. Il » est prince, il est homme comme moi : qu'il » sçache qu'il peut devenir, comme moi, la » victime de l'infortune. Je ne puis en écrire » davantage. Le poids de mes malheurs m'accable l'esprit. Adieu, cher Pharas; envoyez- » moi, je vous prie, une guitarre, un pain » & une éponge. »

Ces derniers mots étoient une énigme pour Pharas. Le porteur de la Lettre les lui expliqua. « Gélimer, dit-il, vous demande du » pain, parce qu'il n'en a ni goûté, ni même » vu, depuis qu'il est chez les Maures. Il a » besoin d'une éponge pour essuyer ses larmes, » & d'une guitarre, pour tâcher de » calmer la violence de son chagrin. » Pharas, attendri de cette triste peinture, lui envoya ce qu'il demandoit, & n'en fut pas moins attentif à garder toutes les avenues. Il y avoit trois mois que Gélimer étoit enfermé; & les maux de ce prince croissoient de jour en jour. Agité de continuelles allarmes, il croyoit, à tous momens, entendre les Romains qui grimpoient sur les rochers. Ses neveux expiroient autour de lui de faim & de misere. Ce qui le toucha le plus sensiblement, fut de voir un des enfans de sa sœur, & un jeune Maure des plus misérables, se battre ensemble à outrance, & se prendre à la gorge pour s'arracher de la bouche un méchant

gâteau d'orge écrasée, à demi-cuit, tout brûlant, & plein de cendres. Ce déplorable spectacle acheva de dompter sa constance. Il se livra entre les mains de Pharas qui le conduisit à Carthage où résidoit Bélisaire. En l'abordant, le roi prisonnier fit un grand éclat de rire, que les Romains attribuerent à l'égarément de son esprit ébranlé sans doute par les violentes secouffes de sa mauvaise fortune. Mais les amis de Gélimer prétendoient, peut-être avec raison, que c'étoit le ris d'un Démocrite, & que ce prince, issu de race royale, roi lui-même, nourri dans la splendeur & dans l'opulence, ensuite vaincu, fugitif, accablé de misère, enfin captif, regardoit toutes les grandeurs & les fortunes humaines comme des objets de risée. Bélisaire, après avoir terminé si heureusement la guerre d'Afrique, l'an 534, partit pour Constantinople, où il fut reçu avec une joie proportionnée à la grandeur de ses exploits. Pour les couronner, Justinien renouvela un honneur qui, depuis le règne d'Auguste, étoit réservé aux empereurs & à leurs enfans. Il décerna le triomphe à son illustre général. Bélisaire, entouré de sa garde, traversa la ville, depuis sa maison jusqu'au Cirque, où l'attendoit l'empereur assis sur un thrône élevé. On portoit devant lui les dépouilles des rois Vandales, des vases d'or & d'argent, des armes, des couronnes, des meubles précieux, des robes de pourpre, semées de perles & de pierres, sept grandes corbeilles remplies de monnoie d'or, & le livre des Evangiles, tout brillant d'or & de diamans. Les vases du

tem
lor
tran
sur-
égli
trio
cho
mer
de
don
mieu
le C
à dro
curie
réfle
larm
plu
» ni
qu'il
ôta
proff
faire
oublie
triste
son
Ce t
qu'on
un gr
dans
PA
fouter
pereu
marqu
succès
son c
S. é

temple de Jérusalem, que Tite avoit enlevés lorsqu'il prit cette ville, & que Genséric avoit transportés de Rome en Afrique, attiroient sur-tout les regards. Justinien les envoya aux églises de Jérusalem, après la cérémonie du triomphe. A la suite du triomphateur marchoient les prisonniers, & à leur tête Gélimer vêtu d'une robe de pourpre, environné de ses parens, & suivi des autres Vandales dont on avoit choisi les plus grands & les mieux faits. Lorsque le roi captif entra dans le Cirque, & qu'il vit devant lui l'empereur, à droite & à gauche, une foule immense que la curiosité avoit attirée; alors plongé dans une réflexion profonde, sans laisser échapper une larme, sans pousser un seul soupir, il répéta plusieurs fois ces paroles de l'Ecclésiaste: « Vanité des vanités; tout est vanité. » Dès qu'il fut arrivé aux degrés du thrône, on lui ôta sa robe de pourpre: on l'obligea de se prosterner aux pieds de l'empereur, & d'en faire autant devant l'impératrice. Bélisaire, oubliant sa propre gloire, pour partager le triste sort de son prisonnier, le consola de son humiliation, en se prosternant avec lui. Ce triomphe de Bélisaire étoit le premier qu'on eût vu à Constantinople. Gélimer eut un grand domaine en Galatie, où il vécut dans l'abondance avec sa famille.

PAPYRE. (*prise du château de*) Léonce, soutenu d'illus, s'étoit révolté contre l'empereur Zénon, & avoit pris le titre & les marques d'Empereur. Il eut d'abord de grands succès; mais bientôt la fortune abandonna son courage; & l'usurpateur fut obligé de se

retirer dans le château de Papyre, en Isaurie. La situation de cette forteresse la rendoit imprenable. Elle étoit bâtie sur un rocher qui s'élargissoit par le haut, & que l'on comparoit au col d'un chameau qui auroit porté une tête d'éléphant. On n'y pouvoit monter que par un chemin fort étroit, pratiqué dans le roc, & qu'une poignée de soldats pouvoit défendre contre la plus forte armée. Les Romains en formerent le blocus en 486. Dès le commencement du siège, Illus fit sortir son frere Troconde, pour rassembler des troupes, forcer les retranchemens ennemis, & lui ouvrir un passage. Troconde fut pris par les assiégés qui lui couperent la tête. Comme les assiégés ignoroient cet événement, un imposteur, un traître, nommé *Pamprépius*, les amusoit par ses prédictions, leur promettant, de jour en jour, que Troconde alloit arriver avec le secours. Enfin, après trois ans de patience, on s'apperçut de la trahison. Le perfide Pamprépius fut mis à mort; & sa tête fut jettée dans les retranchemens des ennemis. Léonce & Illus se seroient laissés mourir de faim plutôt que de se rendre, sans une seconde trahison, plus heureuse que la première. Le frere de la femme de Troconde alla, par ordre de Zénon, se renfermer avec eux; & ce misérable, abusant de la confiance d'un ami, d'un parent, fit monter, de nuit, les ennemis dans le château. Les vainqueurs firent couper les mains aux soldats de la garnison qu'ils avoient surpris, & les renvoyerent dans ce triste état. Les têtes d'Illus & de Léonce furent envoyées à Constan-

tinople, & exposées, pendant plusieurs jours, aux yeux de la populace.

PARIS. (*sièges & batailles de*) 1. Dans le tems que Jules-César faisoit la conquête d'une partie des Gaules, Labiénus, son lieutenant, côtoyoit les rives de la Seine, pour s'emparer de Lutèce, capitale des Parisiens. Ce n'étoit point encore cette grande & superbe cité qui étonne l'univers par sa vaste enceinte, son immense population, ses richesses prodigieuses, son luxe & ses plaisirs. Renfermée dans ce que nous appellons *l'isle du palais*, elle n'offroit alors aux regards qu'un amas de cabanes rustiques. Mais sa situation au milieu d'un fleuve, les fortifications naturelles, qui en rendoient l'approche difficile & dangereuse, la valeur de ses citoyens qui préféroient la mort à l'esclavage, tout la rendoit digne des efforts des Romains conquérans de la moitié du globe. Au bruit de leur approche, tous les peuples voisins s'assemblerent en armes sous les ordres d'un personnage distingué, nommé *Camulogène*, qui, malgré son extrême vieillesse, sçavoit encore remplir toutes les fonctions d'un grand capitaine. Il évita le combat, pour donner à ses troupes, plus courageuses qu'aguerries, le tems de se former. Il profita de l'avantage des lieux, afin de maîtriser les occasions; &, comme il y avoit alors sur la rive gauche de la Seine, au-dessus de Lutèce, un grand marais dont les eaux s'écouloient dans la riviere, il s'en forma comme un rempart capable d'arrêter l'ennemi. Labiénus voulut forcer le passage. Il fut repoussé; & peut-être

qu'il eût vu périr toutes ses légions, s'il n'eût fait une prompte retraite. Outré de cet échec, il se jetta sur Melun, dont les habitans étoient dans l'armée de Camulogène. Il saccagea cette petite bourgade : il y passa la Seine ; & , suivant la rive droite du fleuve, il se présenta de nouveau devant la capitale. Le général Gaulois, pour l'empêcher de prendre la ville & de s'y fortifier, y mit le feu, en fit rompre les ponts ; & , toujours protégé par le marais, il demeura dans son camp vis-à-vis des Romains, dont il étoit séparé par la rivière. Cependant les nations, qui peuploient les frontieres du *Parisis*, s'armoient pour accabler l'ennemi commun. Labiénus, instruit de l'orage qui se formoit contre lui, songea sur le champ à le prévenir. Il avoit amené de Melun cinquante gros bateaux. Sur le soir, il les fit partir en silence, avec ordre de descendre la rivière, jusqu'à quatre mille pas au-dessous de Lutèce, c'est-à-dire, à-peu-près à l'endroit où est maintenant le village d'Auteuil, & de l'y attendre, sans remuer. Son dessein étoit de franchir la Seine en cet endroit. Pour donner le change aux ennemis, il envoya vers le confluent de la Seine & de la Marne cinq cohortes qui conduisoient tous les bagages, & qui suivoient quelques barques remplies de matelots. Les soldats marcherent avec un bruit terrible, & les rameurs frappoient l'eau avec violence, afin de fixer sur eux les regards & l'attention des Gaulois. Le stratagème fut heureux ; & les ennemis ne furent instruits du mouvement de Labiénus, que lorsqu'au point du jour, ils apperçurent

ce
tre
ren
ter
livr
vill
opi
cou
gèn
cou
an
vigu
dan
jette
pou
pre
trou
pou
ves
La v
Labi
avan
2.
devi
sourn
& se
chess
ces P
chan
perdi
infati
anim
de n
l'His
ils ch

ce Général qui s'avançoit contr'eux, de l'autre côté de la riviere. Aussi-tôt ils s'ébranlerent avec toutes leurs forces, & se précipiterent au-devant des Romains. Le combat se livra dans la plaine où sont aujourd'hui les villages d'Issi & de Vaugirard. Il fut vif & opiniâtre. Les Gaulois se battirent avec un courage digne d'un meilleur succès. Camulogène leur donnoit l'exemple; & ce héros, courbé sous le poids des années, sembloit, au milieu des guerriers, reprendre toute la vigueur d'une jeunesse intrépide. Il se portoit dans tous les endroits les plus périlleux. Il se jettoit au plus fort de la mêlée. On l'eût pris pour un lion que la fureur anime. Enfin, ce premier défenseur de la liberté Parisienne trouva la mort des grands hommes. Il expira pour sa patrie au milieu d'une foule de cadavres que son bras redoutable avoit terrassés. La victoire des Romains fut complete; & Labiénus se retira couvert de gloire. *L'an 52 avant J. C.*

2. Depuis cette époque, Lutèce, ou Paris devint une ville fameuse. Rome, qui l'avoit soumise à son empire, y porta ses lumieres & ses erreurs, sa sagesse & ses vices, ses richesses & son luxe, ses loix & ses abus. Mais ces Parisiens, autrefois si simples & si braves, changés tout-à-coup en sages, en philosophes, perdirent, avec leurs rustiques vertus, cet infatigable amour de la liberté, qui les avoit animés jusqu'à cette révolution. Pendant près de neuf siècles, ils ne furent plus connus dans l'Histoire, que par les différens maîtres dont ils changerent, & par la considération dont

ils jouirent toujours parmi les peuples de la Gaule. Ils en étoient les chefs. Paris étoit le centre de la domination Romaine dans cette partie de l'Empire. C'étoit, pour l'ordinaire, à Paris que résidoient les gouverneurs Romains. Des empereurs même en préférèrent le séjour à celui des plus brillantes cités; & Julien l'Apostat, qui l'embellit de monumens dont nous admirons encore les débris, ne l'appelloit que *sa chere Lutèce*. Quand Clovis, le premier de nos monarques, qui mérite le nom de Roi, eut jetté dans les Gaules les fondemens de cet Empire qui subsiste aujourd'hui avec tant de gloire, Paris devint la capitale de ses vastes Etats. C'est sous le règne de ce prince & de ses successeurs qu'elle vit aggrandir son enceinte; & bientôt elle occupa tout cet espace qui est renfermé entre les deux bras de la Seine. Dans la suite, les courses des Barbares obligèrent de la fortifier de plus en plus. On n'y pouvoit entrer que par deux ponts. On les défendit l'un & l'autre par une forte tour située à-peu-près où l'on a depuis bâti le grand & le petit Châtelet. En 885, on connut toute l'importance de ces précautions. Un essain de Normands affamés de butin, altérés de sang, vinrent assiéger Paris, qu'ils avoient souvent & inutilement attaqué les années précédentes. Leur armée étoit de quarante mille hommes; & plus de sept cens bateaux couvroient la Seine dans l'espace de deux lieues. Les balistes, les galeries, les béliers, les brûlots, les tours, les cavaliers, toutes les machines de guerre, inventées pour la destruction des villes, furent employées

par les Barbares. Ils donnerent six assauts furieux. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils étoient animés par l'exemple de leur comte Ode, ou Eudes, que ses grandes qualités éleverent depuis sur le trône François, & par les exhortations de l'évêque Gauzlin. Ce prélat, le casque en tête, un carquois sur le dos, une hache à sa ceinture, combattoit sur la brèche à la vue d'une croix qu'il avoit plantée sur le rempart. Il trouva la mort, en immolant une foule d'ennemis. Anschéric, qui lui succéda sur le siège épiscopal, hérita de son courage & de son amour pour la patrie. Il continua de conduire les assiégés. Il étoit secondé par l'abbé Ebole, neveu de Gauzlin. Cet intrépide ecclésiastique répandoit par-tout l'étonnement & la terreur. La nature lui avoit donné une force prodigieuse. Dans le second assaut, il courut sur la brèche, armé d'un javelot qui ressembloit à une grande broche. Il en perçoit les Normands, & crioit à ses compatriotes : » Portez ceux-ci à la cuisine ; ils sont tout embrochés. » Enfin, après dix-huit mois d'efforts, les Barbares firent une dernière tentative. Ils coururent en foule au pied des murailles. Ils n'étoient point attendus. Plusieurs d'entr'eux avoient gagné les créneaux, & crioient déjà victoire. Dans ce moment, un soldat, d'une taille médiocre, mais d'un courage extraordinaire, nommé *Gerbaut*, suivi seulement de cinq hommes, aussi braves que lui, s'avance ; tue les premiers qu'il rencontre ; renverse les autres dans le fossé ; arrache les échelles ; pourvoit à la sûreté de cet

endroit, & sauve la ville. Ce fut alors que le roi Charles le Gros, qui avoit fait d'inutiles efforts pour secourir ses fidèles sujets, traita avec les Normands, & les fit consentir à se retirer, moyennant sept cens livres pesant d'argent, qu'on promettoit de leur payer dans quelques mois.

3. Dans la suite, Paris devint le théâtre sanglant des fureurs civiles qui, sous le règne des princes foibles, déchirerent le royaume. Ces tems malheureux, qu'un bon patriote ne se rappelle qu'avec douleur, commencerent durant l'administration pusillanime de Charles VI; & ce fut en 1411, que les haines & les jaloufies, qui divisoient les grands, depuis plusieurs années, éclaterent plus ouvertement. Toute la France se trouva partagée en deux factions presque également puissantes; celle du duc d'Orléans, que l'on appelloit *des Armagnacs*; & celle du duc de Bourgogne, appelée *des Bourguignons*. Presque tous les Parisiens étoient de cette dernière. La première portoit pour marque distinctive une croix blanche à angles droits; & la seconde, une croix rouge oblique, appelée *de S. André*. Ces deux partis se firent bientôt une guerre cruelle. Les Armagnacs marcherent vers la capitale, dont ils regardoient la prise comme une conquête assurée. L'espoir du pillage de cette grande ville excitoit l'ardeur & l'avidité des troupes. Tout plia sous leurs premiers efforts. A leur approche, la plupart des garnisons, distribuées dans les places voisines, chercherent leur salut dans la fuite. La seule ville de Saint-Denis se défendit durant quel-

ques
rang
d'étr
Il so
port
côté
dit l
du p
ville
épro
pes,
mett
Les
camp
lenc
crlé
les
Parm
arche
» po
» ha
» cie
» ha
C
croisi
risien
prêtr
tentir
gnac
on fi
fulmi
qui d
de P
cet a
nicat

alors que le
nit d'inutiles
ujets, traita
onsentir à se
pesant d'ar-
payer dans

t le théâtre
ous le règne
e royaume.
u patriote ne
mmencerent
e de Char-
es haines &
ands, depuis
uvertement.
gée en deux
es; celle du
t des Arma-
ogne, appel-
ous les Pa-
La première
une croix
conde, une
S. André.
une guerre
ent vers la
rise comme
u pillage de
& l'avidité
rs premiers
art des gar-
es voisines,
te. La seule
urant quel-

ques jours. Jean de Châlons, prince d'Orange, commandoit dans la place. La crainte d'être emporté d'assaut l'obligea de capituler. Il sortit avec sa garnison, sous promesse de ne porter les armes de quatre mois. D'un autre côté, la trahison de Colinet du Puyfieux rendit les Orléanois maîtres de Saint-Cloud, & du passage de la Seine au-dessus de Paris. La ville, entièrement resserrée au septentrion, éprouvoit déjà la disette des vivres. Les troupes, répandues dans tous les environs, y commettoient, tous les jours, des cruautés inouïes. Les maisons de plaisance, les villages, les campagnes étoient en feu. Massacres, violences de toute espece, les plus horribles sacrilèges, les plus coupables excès, tels étoient les jeux de ces destructeurs impitoyables. Parmi ces brigands, on remarquoit Montagu, archevêque de Sens, qui, « au lieu de mitre, » portoit un bassinet; pour dalmatique, un « haubergeon; pour chasuble, une pièce d'acier; & au lieu de crosse, portoit une « hache. »

Cependant, avec les dangers du dehors, croissoit, de jour en jour, la fureur des Parisiens, excitée sur-tout par le fanatisme des prêtres de la capitale. Toutes les chaires retentissoient de déclamations contre les Armagnacs. Pour autoriser ces pieuses investives, on fit revivre une bulle d'excommunication, fulminée par Urbain V, contre les compagnies qui désoloient le royaume, après la bataille de Poitiers. Les Orléanois, pour répondre à cet anathème, frappèrent aussi d'excommunication le duc de Bourgogne & ses fauteurs.

L'archevêque de Sens, les évêques de Paris, d'Orléans & de Chartres, assistés de plusieurs docteurs de ce siècle d'ignorance, avoient dicté cet arrêt foudroyant. C'est ainsi qu'on se jouoit de la religion pour justifier les horreurs qui se commettoient de part & d'autre. Tous les jours de fête, les curés de Paris interrompoient le sacrifice de la Messe, pour renouveler les foudres lancés contre les Armagnacs. On faisoit difficulté d'administrer le Baptême aux enfans de ceux qu'on soupçonnoit être favorables à ce parti. On n'osoit plus se montrer dans les rues qu'avec l'écharpe rouge & la croix de S. André. Les prêtres s'en parotent aux autels. Les images des saints en étoient chargées. Jusqu'aux enfans nouveaux nés, personne n'étoit exempt d'arborer cette marque distinctive de la faction dominante. Enfin, on portoit la démence jusqu'à ne plus faire le signe de la croix, que suivant la forme dans laquelle S. André avoit été crucifié. Le peuple murmuroit d'être renfermé dans ses murs, tandis que l'ennemi triomphoit à ses portes. Des cris séditieux annoncèrent qu'il vouloit combattre. Il fallut obéir à cette populace aveugle. Le comte de Saint-Paul, & le prévôt des Essarts, à la tête d'un détachement de Parisiens mal armés & sans ordre, firent une sortie par la porte de Saint-Denis; furent battus, quoique six fois plus nombreux, & rentrèrent précipitamment dans la ville par la porte Saint-Honoré, après avoir perdu quatre cens des leurs. Cette disgrâce humiliante acheva de désespérer les vaincus. Dans un transport de rage, ils firent une seconde

sortie
des c
reau
duc d
embe
lui fo
troup
ils aff
les gu
sées.
leva
alors
tels d
expéd
de l'e
causa
suite
les ro
plûpar
Tan
sans p
duc d
pitale.
de qu
tes pa
au por
l'atten
enviro
rues,
brable
comm
prince
lemen
moign
Parisie

es de Paris,
de plusieurs
ce, avoient
ainsi qu'on
fier les hor-
& d'autre.
de Paris in-
Messe, pour
ntre les Ar-
administrer
qu'on soup-
. On n'osoit
ec l'écharpe
prêtres s'en
des saints en
ns nouveaux
arborer cette
dominante.
squ'à ne plus
ant la forme
crucifié. Le
mé dans ses
nphoit à ses
ncerent qu'il
à cette po-
nt-Paul, &
un détache-
sans ordre,
saint-Denis;
s nombreux,
ans la ville
avoir perdu
grace humi-
incus. Dans
une seconde

fortie de l'autre côté de la ville. Goix, l'un des chefs de la milice, les conduisit au château de Wicestre, maison de plaisance que le duc de Berry s'étoit piqué d'orner de tous les embellissemens que l'art de ce siècle avoit pu lui fournir. Comme il ne se présenta point de troupes pour arrêter ces méprisables guerriers, ils assouvirent à leur gré l'emportement qui les guidoit. Les portes du palais furent brisées. On pillâ les meubles précieux; on enleva jusqu'aux châssis de verre, qui étoient alors un objet de luxe, réservé pour les hôtels des plus grands seigneurs. Cette brutale expédition fut couronnée par l'embrasement de l'édifice. Dans la perte inestimable que causa cet incendie, on regrettoit sur-tout une suite chronologique de tableaux représentant les rois de France de la troisième race, la plupart originaux.

Tandis que, de part & d'autre, on se livroit sans pudeur à ces horribles déportemens, le duc de Bourgogne songeoit à délivrer la capitale. Ce prince, à la tête de ses troupes & de quelques compagnies Angloises, conduites par le comte d'Arondel, traversa la Seine au pont de Meulan, où trois mille Parisiens l'attendoient, & fit son entrée dans Paris, environné de quinze mille cavaliers. Les rues, remplies des flots d'un peuple innombrable, retentissoient d'acclamations. Reçu comme un libérateur, citoyens, courtisans, princes, monarque, tous s'empressoient également à le combler d'honneurs & de témoignages de reconnoissance. Toutefois les Parisiens, au milieu des transports de joie

dont ils étoient enyvres, voyoient avec peine les escadrons Anglois mêlés aux troupes Françaises. Secrettement indignés que la conservation de la capitale, la sûreté du Roi, le salut de l'Etat, fussent confiés à la protection suspecte d'une nation rivale, aucun d'eux ne voulut loger ces étrangers qui furent obligés de passer la nuit sur leurs chevaux, jusqu'au lendemain, qu'on les distribua, non sans peine, dans les maisons des bourgeois, principalement de ceux dont on soupçonnoit l'attachement. Tout changea de face, à l'arrivée du prince Bourguignon. Les Orléanois voyoient sans cesse diminuer leur nombre. On faisoit de fréquentes sorties. Ils ne pouvoient suffire à garder leurs postes. Enfin, le plus important de tous, Saint-Cloud fut emporté d'assaut. Ils y perdirent neuf cents de leurs plus braves soldats. Il n'en périt pas vingt du côté des Bourguignons. Le duc d'Orléans perdit absolument tout espoir d'entrer dans Paris. Son armée dépérissoit à vue d'œil. L'hiver approchoit. Après avoir inutilement dévasté les plus fertiles contrées du royaume, il ne lui restoit plus d'autre parti que celui d'une retraite honteuse, pour laquelle même il n'avoit pas un moment à perdre. Il assembla le conseil de guerre, dans lequel on convint unanimement de la nécessité de lever le blocus. Dès le soir même du jour qui suivit la prise de Saint-Cloud, l'armée Orléanoise se chargea de tout le butin qu'elle put emporter; pilla les trésors de la Reine, mis en dépôt dans l'abbaye de Saint-Denis, & qu'elle avoit respectés jusqu'a-

lors
se r
form
que
être
4-
des
tyran
Cha
Ce n
de to
Fran
press
Den
pelle
Géné
avoit
assaut
Nati
la por
Angl
cet e
ment
la vu
avoit

(a
les m
bien e
gnacs
cherch
avoit
cette
roit p
les ra
menta

lors (a), traversa la Seine, & marcha, sans se reposer, jusqu'à Etampes. On ne fut informé dans Paris de cette retraite nocturne, que lorsque l'ennemi étoit trop éloigné pour être poursuivi.

4. En 1429, Paris qui, depuis l'invasion des Anglois, étoit en proie à leur odieuse tyrannie, n'osoit se déclarer en faveur de Charle VII, nouvellement couronné à Reims. Ce monarque voulut essayer d'y entrer, suivi de toutes ses troupes. Il pénétra dans l'Isle de France, dont toutes les petites places s'empresserent de le recevoir. Il s'empara de Saint-Denis, & vint occuper les postes de la Chapelle, d'Aubervilliers & de Montmartre. Les Généraux, se fiant sur les intelligences qu'ils avoient dans la ville, résolurent de tenter un assaut, le dimanche 8 de Septembre, fête de la Nativité de Notre-Dame. On s'approcha de la porte Saint-Denis, à dessein de persuader aux Anglois qu'on vouloit attaquer la capitale par cet endroit. Dans le même tems, un détachement assez considérable vint se présenter à la vue d'un retranchement que les ennemis avoient élevé devant le rempart du Marché

(a) Il n'est peut-être pas inutile d'observer que les moines de Saint-Denis & leur chef avoient si bien caché leurs propres richesses, que les Armagnacs ne purent jamais les découvrir, quelque recherches qu'ils en fissent. Si ces pieux solitaires avoient pris autant de soin des trésors d'Isabelle, cette princesse, aussi vindicative qu'avare, n'auroit point conservé une haine implacable contre les ravisseurs de ses biens; passion funeste, qui augmenta les troubles.

aux Pourceaux, sur lequel est construit le quartier de la ville, appellé maintenant *la Butte Saint-Roch*. Le boulevard fut d'abord emporté. Tandis que les Anglois, conduits par l'évêque de Théroouenne, l'Isle-Adam, Créqui & Bonneval, accouroient de ce côté, plusieurs voix s'éleverent dans les différens quartiers de Paris, afin d'émouvoir le peuple. Par-tout on crioit : » Tout est perdu ! tout est perdu ! Fuyez ! » fuyez ! Les Royalistes sont maîtres de la ville. » Que chacun songe à sa sûreté. » Cette ruse produisit l'effet que les Anglois en attendoient. Le peuple, consterné & plein de défiance, se réfugia précipitamment dans les maisons, & délivra ses tyrans des soupçons qu'ils avoient conçus. Cependant les Royalistes, qui s'étoient flattés que, dans le moment de l'affaut, leurs partisans souleveroient le peuple, voyant qu'ils demeuroient tranquilles, songerent à se retirer. Jeanne d'Arc, qui s'étoit mêlée parmi les François, pour animer leur bravoure par sa présence, accoutumée par tant de succès à ne jamais reculer, ne pouvoit consentir à s'éloigner. Elle s'obstinoit à vouloir comblé le fossé rempli d'eau, & dont elle ignoroit la profondeur. Elle crioit sans cesse qu'on lui apportât des fascines, lorsqu'un trait d'arbalète vint lui percer la cuisse. Obligée, par la douleur de sa blessure & par la quantité de sang qu'elle répandoit, de se coucher derriere le revers d'une petite éminence, elle y resta jusqu'au soir, que le duc d'Alençon vint lui-même la forcer de retourner à Saint-Denis. Le peu d'apparence qu'il y avoit de faire la conquête de Paris, obligea le Roi de

songe
faut d
pa, &
s'étoi
les V

5.
âgé d
en 14
dans
qui lu
les gr
cette
jet de
tôt de
la nob
» dre
» me
cieux
ses dé
des re
Bient
d'une
menc
donne
empo
de s'e
néral.
que le
parût
chef c
en ba
par-là
habita
ler. L
ne ren

fonger à la retraite ; & , quatre jours après l'assaut de la porte Saint-Honoré , l'armée décampâ , & prit la route de Lagny-sur-Marne , qui s'étoit déclarée pour le prince légitime. Charles VII n'entra dans Paris qu'en 1437. .

5. Le duc de Berry , frere de Louis XI , âgé de seize ans , s'étant échappé de la cour , en 1465 , se retira vers le duc de Bretagne , dans le dessein d'exciter quelque révolution qui lui fût favorable. Les princes du sang , & les grands du royaume , qui n'attendoient que cette action d'éclat pour exécuter leur projet de faire la guerre au Roi , répandirent aussitôt des Manifestes par lesquels ils invitoient la noblesse & tous les bons citoyens « à prendre les armes , pour parvenir au soulagement du pauvre peuple. » Ce prétexte spécieux , dont l'ambition couvre assez souvent ses démarches obliques , fit donner à l'union des rebelles le nom de *Ligue du bien public*. Bientôt les princes se trouverent à la tête d'une armée assez considérable ; & , pour commencer par un coup d'éclat , capable de donner du crédit à la révolte , après avoir emporté plusieurs petites places , on résolut de s'emparer de la capitale par un assaut général. Mais Paris étoit trop bien fortifié pour que le succès d'une entreprise aussi téméraire parût vraisemblable. Le comte de Charolois , chef des troupes liguées , fit ranger ses soldats en bataille à la vue des remparts. Il croyoit par-là déconcerter le zèle & la fidélité des habitans ; mais rien ne fut capable de les ébranler. Le maréchal de Rohaut fit une sortie , & ne rentra qu'après avoir escarmouché long-

tems & heureusement. Quelques jours après, l'ennemi fit attaquer le fauxbourg Saint-Lazare, dont les barrières furent sur le point d'être forcées, lorsque la milice bourgeoise accourut, repoussa courageusement les rebelles, qui, foudroyés en même tems par l'artillerie des remparts, se retirèrent en détordre.

La bataille de Montlhéry suspendit, pendant quelque tems, le projet des princes. Mais à peine cette journée célèbre eut-elle été terminée, que le comte de Charolois fit de nouveaux efforts contre la capitale. Comme les Royalistes étoient maîtres de Saint-Cloud & de Charenton, le chef des troupes ennemies fit construire à la hâte des ponts de bateaux & de tonneaux liés ensemble, sur lesquels son armée traversa la Seine, à divers reprises. Elle ferma ensuite en demi-cercle toute la partie septentrionale des environs de Paris, qui s'étend depuis Saint-Cloud jusqu'à Charenton, dont elle s'empara sans peine. Louis XI & ses troupes étoient campés du côté du midi. La perte de Charenton auroit pu intercepter l'entrée des provisions dans la ville; mais on avoit pris de si justes mesures, que, durant tout le tems du siège, la disette des vivres ne se fit point sentir. Les princes eurent d'abord recours à la négociation: elle fut inutile; & de part & d'autre on commença les hostilités. Elles furent vives & fréquentes. Tous les jours, on faisoit des sorties; &, dans ces combats, la victoire se déclaroit constamment pour les François fidèles. L'honneur en étoit principalement dû au beau sexe de la capitale: « Car » les guerriers, dit Philippe de Commines, » voyoient

»
 »
 »
 po
 la
 les
 où
 L'
 la
 qu
 en
 le
 mo
 qui
 ler
 tel
 ten
 aur
 Sei
 à la
 l'att
 cou
 Gé
 pue
 testa
 de p
 tale
 par
 con
 ser
 qui
 de-v
 fem
 que,
 6.
 S.

» voyoient les dames, à chaque instant, qui leur
 » donnoient envie de se montrer & de guer-
 » royer. » Les ennemis avoient placé leurs
 postes avancés à Bercy, qu'on appelloit alors
 la *Grange-aux-Merciers*. On les obligea de
 les abandonner & de se retirer à Conflans,
 où étoit le quartier du comte de Charolois.
 L'armée royale occupoit la rive opposée de
 la Seine. On y avoit élevé plusieurs batteries
 qui en défendoient l'accès. Les princes ligués
 entreprirent de jeter un pont de bateaux sur
 le fleuve, vis-à-vis le port à l'Anglois. Le
 monarque envoya sur le champ des travailleurs
 qui construisirent un boulevard, d'où l'artil-
 lerie, qui lançoit sans cesse des foudres mor-
 tels, les empêchoit d'avancer. Dans le même
 tems, un archer de Normandie, dont l'Histoire
 auroit dû conserver le nom, se jetta dans la
 Seine, &, nageant entre deux eaux, parvint
 à la tête du pont dont il coupa les cables qui
 l'attachoient au rivage, & l'abandonna au
 courant. Ce mauvais succès fit reprendre au
 Général ennemi les négociations interrom-
 pues. Enfin, après de longues & vives con-
 testations, on conclut à Conflans un traité
 de pacification, qui délivra Paris. Cette capi-
 tale, à cette nouvelle, signala ses transports
 par les fêtes les plus brillantes; & le roi, qui
 confirma tous ses privilèges, pour récompen-
 ser son zèle, honora de sa présence un festin
 qui se donna dans une des salles de l'hôtel-
 de-ville. Les principaux bourgeois & leurs
 femmes furent admis à la table du monar-
 que, avec les princes & les seigneurs.

6. Le feu des guerres civiles, dont Fran-
 S. & B. *Tome III, Part. I.* C

çois II vit les premières étincelles, avoit embrasé la France sous la minorité de Charles IX. La religion en étoit le motif parmi les peuples, & le prétexte parmi les grands. La reine-mère, Catherine de Médicis, qui joignoit à l'ambition la plus démesurée, l'artificieuse politique de son pays, avoit plus d'une fois hasardé le salut du royaume pour conserver son autorité; armant le parti Catholique contre les Protestans, & les Guises contre les Bourbons, afin d'accabler les uns par les autres. Dans ce siècle de troubles & d'horreurs, les grands, devenus trop puissans, étoient factieux & redoutables; & les François, animés par cette fureur de parti, qu'inspire un faux zèle, étoient, pour la plupart, fanatiques & barbares. La passion ou l'intérêt avoient armé tous les bras. La moitié de la nation faisoit la guerre à l'autre. Les plus grandes villes étoient prises, reprises, faccagées tour-à-tour. On faisoit mourir les prisonniers de guerre par des supplices inouis jusqu'alors. Les églises étoient réduites en cendres par les Réformés, les temples par les Catholiques. Les empoisonnemens, les assassinats n'étoient plus regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles. On mit le comble à tant d'excès affreux par le massacre de la S. Barthelemi. On vit dans cette journée à jamais exécration, un jeune roi, de vingt-trois ans, ordonner de sang froid la mort de plus d'un million de ses sujets, & donner lui-même l'exemple du meurtre. Charles IX ne survécut pas long-tems à cet abus étrange de la puissance souveraine. Henri III, son frere,

quit
pour
veau
parti
fant
& ay
de N
puiss
de G
rée p
dang
du m
par l'
rence
mais
Son c
le Bau
& qui
bonne
la Fra
ri III,
le poi
sa foib
en se d
n'en fu
guerre
le vou
varre,
tif, qu
dans to
cès cor
crédit
enflé d

quitta furtivement le trône de la Pologne, pour venir replonger la patrie dans de nouveaux malheurs. Il trouva dans ses Etats deux partis dominans ; celui des Réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, & ayant à sa tête Henri le Grand, alors roi de Navarre ; & celui de la Ligue, faction puissante, formée peu-à-peu par les princes de Guise, encouragée par les papes, fomentée par Philippe II, roi d'Espagne, que sa dangereuse politique faisoit appeller *le Démon du midi* (a) ; s'accroissant, tous les jours, par l'artifice des moines ; consacrée en apparence par le zèle de la religion Catholique, mais ne tendant, en effet, qu'à la rebellion. Son chef étoit le duc de Guise, surnommé *le Balafre*, prince d'une réputation éclatante, & qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, sembloit né pour changer la face de la France, dans ce tems de confusion. Henri III, au lieu d'écraser ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa foiblesse. Il crut faire un grand coup d'état, en se déclarant le chef de la Ligue ; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de Guise ; qui le vouloit déthrôner, contre le roi de Navarre, son beau-frere, son héritier présomptif, qui ne pensoit qu'à rétablir le souverain dans tous les droits de son rang. Quelques succès contre les Réformés mirent le comble au crédit tout-puissant du Balafre. Ce prince, enflé de sa gloire, & fort de la foiblesse de

(a) *Dæmonium meridianum.*

son roi , vint à Paris , malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades, où le peuple chassa les gardes de Henri qui fut obligé de fuir de sa capitale. Guise fit plus. Il força le roi de tenir les états-généraux du royaume à Blois; & il prit si bien ses mesures , qu'il étoit près de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentoient la nation, & sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III, réveillé par ce danger pressant, fit assassiner, au château de Blois, cet ennemi si dangereux, aussi-bien que son frere, le cardinal de Lorraine, plus violent & plus ambitieux encore que le duc de Guise. Ce qui étoit arrivé au parti Protestant, après la S. Barthelemi, arriva alors à la Ligue. La mort des chefs ranima la faction. De toutes parts, les Ligueurs leverent le masque. Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la religion, comme un tyran odieux, insupportable, & non comme un roi qui avoit justement puni des sujets trop audacieux. Il fallut que ce monarque, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le roi de Navarre; & , dans le cours de l'an 1589, ces deux princes vinrent camper devant Paris.

On ne sçauroit décrire, sans gémir, les horribles excès auxquels se porta la capitale à la nouvelle de la mort du duc de Guise. Toutes les boutiques furent aussi-tôt fermées. Le peuple se répandit en foule dans les rues, les armes à la main, & cherchant par-tout le duc d'Aumale pour le mettre à la tête de la

ses ordres :
 des Barrica-
 des de Henri
 le. Guise fit
 ats-généraux
 bien ses me-
 ger l'autorité
 ux qui repré-
 pparence des
 Henri III, ré-
 assassiner, au
 i dangereux,
 dinal de Lor-
 itieux encore
 toit arrivé au
 arthelemi, ar-
 des chefs ra-
 , les Ligueurs
 ses portes. On
 On regarda
 défenseurs de
 dieux, insup-
 roi qui avoit
 audacieux. Il
 de tous côtés,
 de Navarre ;
 ces deux prin-
 ris.
 ans gémir, les
 rta la capitale à
 duc de Guise.
 ssi-tôt fermées.
 dans les rues,
 nant par-tout le
 à la tête de la

Ligue. On abatit les armes du roi ; on em-
 prisonna ses plus fidèles serviteurs. En un mo-
 ment, l'esprit de vestige & de fureur s'empara
 de tous les citoyens. Vieillards, femmes,
 enfans, artisans, pauvres, riches, magistrats,
 hommes de guerre, prêtres, moines, tous se
 laisserent entraîner à la plus détestable rebel-
 lion. Toutes les églises furent tendues en
 deuil ; & les dépositaires de la parole de
 Dieu louoient hautement le martyr du Ba-
 lafré & de son frere. Ces indignes ministres
 ne montoient en chaire, dit un écrivain de
 ce tems, « que, pour enfler, au lieu d'évan-
 » gile, une suite d'injures contre le Souve-
 » rain ; & , par le vomissement d'une Iliade
 » de maudissons, ils allumoient de plus en
 » plus la révolte. Le peuple ne sortoit jamais
 » de leurs infâmes sermons, qu'ayant le feu
 » en tête, l'habitude aux pieds pour courir,
 » & la disposition aux mains pour se ruer,
 » comme des bêtes féroces, sur ceux qui ne
 » portoient point la marque de la Ligue. Les
 » Colporteurs du Palais ne crioient autre
 » chose qu'une Exécration de la Vie de Hen-
 » ri III, soi-disant Roi. Ils disoient que la
 » France étoit malade, & qu'elle ne guéri-
 » roit qu'en lui donnant un breuvage de sang
 » François. »

Cependant les chefs de la sédition cher-
 choient à colorer de quelque prétexte spécieux
 les fureurs publiques. On fit présenter à la Fa-
 culté de Théologie de Paris une requête dans
 laquelle on disoit « que les princes de la mai-
 » son de Lorraine avoient toujours bien mé-
 » rité de l'Eglise Catholique pendant leur vie,

» & qu'étant protecteurs de la foi, le roi leur
 » avoit donné la mort; qu'il falloit déclarer
 » le monarque déchu de la couronne, & per-
 » mettre aux sujets de se soustraire à son obéis-
 » sance, puisqu'il paroïssoit que ce prince
 » étoit hypocrite, fauteur manifeste des hérésies,
 » & persécuteur de la Mere sainte Eglise,
 » pour avoir trempé ses mains dans le sang
 » d'un cardinal, sans respecter ni son caractere
 » sacré, ni sa personne éminente. » Les
 docteurs s'assemblerent; &, le 7 de Janvier,
 après une mûre & sérieuse délibération, la
 Sorbonne donna ce décret fameux, qui déclaroit
 « que Henri de Valois étoit dégradé de la couronne;
 » que les sujets pouvoient non-seulement, mais
 qu'ils devoient même se retirer de son obéissance,
 &, pour donner ordre au gouvernement de l'État,
 qu'il leur étoit permis justement de s'assembler
 en corps, de mettre des impôts, d'ordonner
 de la paye des gens de guerre; de disposer
 des biens de la couronne, & de faire toutes
 autres choses qui seroient convenables pour
 la défense de la Religion, & pour leur propre
 sûreté (a). » Le Février, doyen, & plusieurs
 docteurs des plus sages refusèrent de prêter
 leurs noms à cette abominable sentence; mais
 ceux qui la signerent étoient en assez grand
 nombre pour lui

(a) Depuis que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret que la tyrannie de la Ligue avoit arraché de quelques-uns de son corps. Mais, si la Maison de Lorraine avoit eu le dessus, la Sorbonne se seroit-elle rétractée?

don
 de c
 song
 rité
 avoi
 voit
 on a
 rains
 Ces
 famil
 Cruce
 De L
 Séna
 de l'
 cat;
 Emm
 Jablie
 avec
 ple;
 soient
 voulu
 Buffy-
 mes,
 se cha
 pagnie
 bonne
 entra
 çois é
 fatellit
 présent

(a)
 jour, l'
 du duc
 » roient

donner l'autorité qu'on souhaitoit. Armés de cet écrit funeste, les principaux Ligueurs songerent à jeter les fondemens d'une autorité que le caprice de leurs concitoyens leur avoit donnée, & que ce même caprice pouvoit leur arracher en un instant. Jusques-là, on avoit presque révééré comme des souverains les chefs des seize quartiers de Paris (a). Ces scélérats sortis, pour la plûpart, d'une famille obscure, se nommoient *La Bruyere*, *Crucé*, *Normand*, *Louchard*, commissaire, *De Bart*, aussi commissaire, *La Morliere*, *Sénault*, pere du fameux Sénault, général de l'Oratoire, *Bussy-le-Clerc*, *Drouart*, avocat; *Alvequin*, *Oudinet*, *Passart*, le *Tellier*, *Emmonot* & *Morin*, procureurs, *Messier*, *Jablier*. Ces monstres gouvernoient Paris avec empire. Ils étoient les oracles du peuple; & c'étoient eux, pour ainsi dire, qui faisoient mouvoir tous les bras des rebelles. Ils voulurent mettre le parlement dans leur parti. *Bussy-le-Clerc*, qui, de maître en fait d'armes, étoit devenu gouverneur de la Bastille, se chargea d'ordonner à cette auguste compagnie l'enregistrement du décret de la Sorbonne. Le 16 de Janvier, ce vil gladiateur entra dans la chambre où les sénateurs François étoient assemblés, suivi de cinquante satellites; & , le pistolet à la main, il leur présenta une requête, ou plutôt un ordre pour

(a) Telle étoit leur insolente puissance, qu'un jour, l'un d'entr'eux dit tout haut dans la chambre du duc de Mayenne: « Ceux qui l'ont fait pourroient bien le défaire. »

les forcer à ne plus reconnoître la Maison royale. Sur le refus unanime du parlement, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui, fidèles à leurs devoirs, étoient opposés à sa faction; & la maniere barbare, dont il traita ces illustres victimes, lui fit donner le nom de *Grand-Pénitencier du Parlement*.

Cependant le duc de Mayenne, frere & héritier de la puissance du duc de Guise, vint à Paris avec des troupes. C'étoit un prince intrépide, mais plus habile qu'agissant. Il étoit encore occupé à mettre la capitale en état de défense, lorsque les deux rois parurent aux portes de cette ville rebelle avec une armée de près de quarante mille hommes. Henri III s'empara du pont de Saint-Cloud, & forma le blocus du fauxbourg Saint-Honoré & de tout le quartier du Louvre, jusqu'à la riviere, tandis que le roi de Navarre assiégeoit, de l'autre côté, le fauxbourg Saint-Marceau, jusqu'à celui de Saint-Germain. On ne peut exprimer quelles furent la consternation & la fureur des Parisiens, quand ils se virent renfermés de la sorte par les troupes royales. Les prédicateurs recommencerent leurs déclamations séditieuses. Des prêtres firent travailler de petites figures de cire, représentant les deux monarques; &, pour frapper le vulgaire par une action inouïe, ils les mettoient sur l'autel pendant qu'ils célébroient la Messe, & les perçoient, à chaque instant, à coups de couteaux. Enfin les moines & leurs supérieurs, les curés & leurs prêtres, les écoliers & leurs régens, tous prirent les armes, & monterent la garde avec les bourgeois. Mais cette

la Maison
parlement,
ceux qui,
opposés à la
ont il traita
er le nom
nt.

, frere &
Guise, vint
un prince
ant. Il étoit
en état de
arurent aux
une armée
s. Henri III
, & forma
noré & de
à la riviere,
égeois, de
arceau, jus-
ne peut ex-
ation & la
virent ren-
oyales. Les
rs déclama-
nt travailler
ésentant les
per le vul-
es mettoient
nt la Messe,
nt, à coups
leurs supé-
s écoliers &
es, & mon-
s. Mais cette

milice inhabile & aveugle n'auroit pu garan-
tir la capitale du juste courroux du Souverain,
sans le plus grand de tous les forfaits. « Voici
» qu'un moine endiablé, dit un écrivain du
» tems, un excrément d'enfer, Jacobin de
» profession, Jacques Clément, natif de Sor-
» bonne, village près de Sens, âgé de vingt-
» cinq ou vingt-six ans, & nouvellement or-
» donné prêtre, se voue, disoit-il, pour tuer
» le tyran, & délivrer la sainte cité assiégée
» par Sennachérib. Il communique son détes-
» table projet au docteur Bourgoïn, prier
» de son couvent, au P. Comnolet & autres
» Jésuites, aux chefs de la Ligue, & aux prin-
» cipaux des Seize. Tous l'encouragent. On
» lui promet, s'il survit à cette généreuse ac-
» tion, des abbayes, des évêchés, le chapeau
» de cardinal; & s'il est martyrisé, une
» place dans le ciel, au-dessus des apôtres.
» Le dernier jour de Juillet, il sort de Paris,
» & s'achemine vers Saint-Cloud, où étoit
» le quartier du Roi. En arrivant, il est ar-
» rêté par le sieur de Coublan, qui l'envoie
» au procureur-général de la Guesle. Ce ma-
» gistrat l'introduit, le lendemain, dans la
» chambre de Sa Majesté. Le moine, d'un
» air simple & respectueux, présente au Roi
» une Lettre qu'on avoit surprise au premier
» président de Harlay. Quand le monarque
» eut achevé de la lire, un peu éloigné, &
» séparé du Jacobin par la Guesle, il lui de-
» manda s'il n'avoit rien autre chose à lui
» dire? Clément répondit qu'il avoit bien
» des choses importantes à révéler au Roi;
» mais qu'il ne pouvoit le faire qu'à l'oreille

» & seul. « Parlez haut, cria deux ou trois
 » fois le procureur-général qui se désoit du
 » bon pere; parlez haut, & devant moi: il
 » n'y a personne ici en qui le Roi n'ait con-
 » fiance. » Henri lui dit, pour la seconde
 » fois, d'approcher. Le scélérat obéit; mais,
 » au lieu des secrets qu'il vouloit, disoit-il,
 » lui communiquer, il lui plonge dans le bas-
 » ventre un couteau forgé pour cet effet,
 » qu'il laisse dans la plaie. Le Roi étonné re-
 » tire aussi-tôt le poignard; &, se précipi-
 » tant sur l'assassin, il le perça au front. Dans
 » l'instant la Guesle l'acheva d'un coup d'é-
 » pée. Son corps fut jetté par les fenêtres,
 » mis en pièces, brûlé, & les cendres jettées
 » dans la Seine. »

Autant ce parricide consterna l'armée
 royale, autant il fit triompher les Parisiens.
 On imprima & l'on débita publiquement une
 relation du martyre de frere Jacques Clément,
 dans laquelle on assuroit qu'un ange lui avoit
 apparu, lui avoit montré une épée nuë, &
 lui avoit ordonné d'aller tuer l'ennemi de
 Dieu & de son Eglise. On le canonisa; on
 célébra sa fête; on mit son portrait sur les
 Autels à côté du S. Sacrement. Il fut loué à
 Rome, dans la chaire où l'on auroit dû pro-
 noncer l'oraison funèbre de Henri III: tous
 ses parens furent enrichis d'aumônes & de
 contributions publiques. On vouloit, par ces
 profanations, susciter de nouveaux assassins.

Cependant Henri III mourut de sa blessure,
 le 2 d'Août, à deux heures du matin; &
 Henri de Bourbon, roi de Navarre, qu'il
 avoit déclaré son successeur en mourant, fut

recon
 ceux
 gois.
 d'inté
 per le
 ne fu
 des p
 les m
 nouve
 homm
 bourg
 proch
 voir o
 martre
 Aussi-
 der l'a
 » n'y a
 » jugé
 » par
 » allur
 » être
 » piren
 » fume
 » inter
 » traîn
 » surfa
 » la vi
 » paro
 » ou e
 » cas c
 » cris
 » tout
 » l'hor
 » enco
 » tieres

reconnu par une partie de l'armée, & par tous ceux qui méritoient encore le nom de *François*. Mais le nouveau monarque fut obligé d'interrompre les attaques de Paris, pour dissiper les différentes armées de la Ligue; & ce ne fut qu'en 1590, après s'être rendu maître des places circonvoisines, qui sont comme les magasins de la capitale, qu'il en forma de nouveau le blocus avec moins de vingt mille hommes. Il commença par attaquer les fauxbourgs. Son armée, divisée en dix corps, s'approcha de ces dix quartiers de Paris. Pour la voir opérer, il se plaça dans l'abbaye de Montmartre; &, sur le minuit, il donna le signal. Aussi-tôt on entendit de part & d'autre gronder l'artillerie avec un bruit effroyable. « Il » n'y a personne, dit M. de Sully, qui n'eût » jugé que cette ville immense alloit périr » par le feu, ou par une infinité de mines » allumées dans ses entrailles. Il n'y a peut- » être jamais eu de spectacle plus capable d'inf- » pirer de l'horreur. D'épais tourbillons de » fumée, au travers desquels perçoient, par » intervalles, des étincelles ou de longues » traînées de flammes, couvroient toute la » surface de cette espece de monde, qui, par » la vicissitude des ombres & de la lumière, » paroissoit plongé dans de noires ténèbres, » ou enseveli dans une mer de feu. Le fra- » cas de l'artillerie, le bruit des armes, les » cris des combattans ajoûtoient à cet objet » tout ce qu'on peut imaginer d'effrayant; & » l'horreur naturelle de la nuit le redoubloit » encore. Cette scène dura deux heures en- » tieres, & finit par la réduction de tous les

» fauxbourgs, sans excepter celui de Saint-An
 » toine, quoique, par sa grande étendue, on
 » eût été obligé d'en former l'attaque de très-
 » loin. » Les succès du Roi ne ralentirent point
 le courage forcené & l'aveugle fureur des Pari-
 siens. Les chefs firent encore jouer les mêmes
 ressorts que l'année précédente. Les prédica-
 teurs recommencerent leurs sacrilèges sermons.
 La Sorbonne confirma son premier décret par
 une décision nouvelle, portant « défenses aux
 » Catholiques, de la part de Dieu, de re-
 » connoître pour roi un hérétique ou fauteur
 » d'hérésies; relaps, excommunié, quand
 » même il obtiendrait par la suite l'absolution
 » de ses crimes & censures, s'il reste quel-
 » ques dangers de feintise, de perfidie, de
 » subversion & ruine de la Religion Catholi-
 » que; condamnant, en outre, comme hérési-
 » ques, déserteurs de la religion, & pernicieux
 » à l'Eglise, tous ceux qui s'efforceront de
 » faire ou permettre parvenir un tel person-
 » nage au royaume. »

Aussi-tôt que Henri IV eût fermé toutes
 les issues qui pouvoient conduire dans la ville,
 les vivres commencerent à manquer; & plus
 de deux cens mille personnes de tout sexe,
 de tout âge, de toute condition, se virent
 réduites aux plus tristes extrémités, sans rien
 perdre de cette ardeur factieuse, qui avoit faisi
 tous les esprits. Pour animer de plus en plus
 le peuple, on forma une espece de régiment
 composé de prêtres, d'écoliers, de moines,
 Capucins, Minimes, Cordeliers, Jacobins,
 Carmes, Feuillans (a), au nombre de treize

(a) On doit dire, à l'honneur des religieux de

ni de Saint-An
 e étendue, on
 attaque de très-
 llentirent point
 ureur des Pari-
 uer les mêmes
 e. Les pré dica-
 iléges sermons.
 nier décret par
 « défenses aux
 Dieu, de re-
 que ou fauteur
 unnié, quand
 ite l'absolution
 s'il reste quel-
 e perfidie, de
 igion Catholi-
 comme hérési-
 , & pernicieux
 efforceront de
 un tel person-

fermé toutes
 e dans la ville,
 nquer; & plus
 de tout sexe,
 on, se virent
 ités, sans rien
 qui avoit faisi
 e plus en plus
 e de régiment
 s, de moines,
 ers, Jacobins,
 mbre de treize
 des religieux de

cens. Ils parurent sur le pont Notre-Dame en
 ordre de bataille, & firent une revue géné-
 rale, qui fut appelée *la procession de la Ligue*.
 Elle se fit en cet ordre, suivant l'Etoile. « Guil-
 » laume Rose, évêque de Senlis, étoit à la
 » tête, comme commandant & premier ca-
 » pitaine, suivi des ecclésiastiques, marchant
 » quatre à quatre. Après, étoit le prieur des
 » Chartreux avec ses religieux, les quatre or-
 » dres mendiants, les Capucins, les Minimes,
 » entre lesquels il y avoit des rangs d'écoliers.
 » Les chefs de ces différens religieux portoient,
 » chacun d'une main, un crucifix, & de l'aut-
 » tre une hallebarde, & les autres des pertui-
 » fanes, des arquebuses, des dagues, & au-
 » tres diverses especes d'armes que leurs voi-
 » fins leur avoient prêtées. Ils avoient tous
 » leurs robes retrouffées, & leurs capuchons
 » abbatus sur leurs épaules. Plusieurs por-
 » toient des casques, des corselets & des poi-
 » trinals, c'est-à-dire des plaques de fer qu'on
 » mettoit sur la poitrine. Hamilton (a), Écos-
 » sois de nation, & curé de S. Côme, faisoit
 » l'office de sergent, & les rangeoit, tantôt
 » les arrêtant pour chanter des hymnes, &

S. Victor, de sainte Genevieve, des Bénédictins,
 des Célestins & de quelques autres ordres, qu'ils
 ne voulurent point prendre les armes, ni partager
 le crime public.

(a) C'est ce dangereux fanatique qui, suivi de
 prêtres qui lui servoient d'archers, arrêta, en 1591,
 Jean Tardif, conseiller au Châtelet, & le conduisit
 au petit Châtelet, où, suivant l'ordre des Seize,
 il le fit pendre à une poutre.

» tantôt les faisant marcher. Quelquefois il
 » les faisoit tirer de leurs mousquets. »

Le petit pere Bernard, qui étoit boiteux, se faisoit remarquer dans cette troupe grotesque. Il trotoit sans cesse, alloit, revenoit, couroit de rang en rang, paroissant tantôt à la tête du régiment, tantôt à la queue, & tenant en main une large épée, avec laquelle il espadonnoit de toute sa force.

» Le légat du pape accourut à la cérémonie, & approuva par sa présence une montre si extraordinaire, & tout-à-la-fois, si risible. Mais il arriva qu'un de ces nouveaux soldats, qui ne sçavoit pas, sans doute, que son arquebuse étoit chargée à balle, voulant saluer le légat qui étoit dans son carrosse, tira dessus, & tua un de ses ecclésiastiques, qui étoit son aumônier; ce qui fit que le légat s'en alla au plus vite, pendant que le peuple crioit tout haut, que cet aumônier avoit été fortuné d'être tué dans une sainte action. » Telle étoit la persuasion funeste de cette populace effrénée, que l'impunité avoit rendue redoutable. Elle se croyoit invincible sous les ordres du duc de Nemours, général habile, courageux, prudent, que le duc de Mayenne, son frere, avoit laissé dans Paris, durant son absence; & d'ailleurs elle étoit secondée par trois ou quatre mille hommes de bonne troupe, & par plusieurs seigneurs pleins de bravoure. Tous les jours, on alloit escarmoucher l'armée royale: on livroit de petits combats; & le chevalier d'Aumale, du sang de Lorraine, étoit à la tête de toutes les sorties, inspirant aux guer-

riers
 se co
 ditieu
 vriro
 tale.

En
 jours
 plus
 de cin
 de m
 nomb
 ou pa
 milieu
 y croi
 les ch
 les bê
 les co
 suite
 on les
 cret,
 par la
 s'empa
 femme
 aux so
 pour p
 vit des
 enfans
 vres fé
 détourn
 de la L
 les os
 suivre
 coûta la
 gerent.
 prêtres

riers sa valeur & sa confiance. Henri le Grand se contentoit de repouffer les efforts des séditieux, comptant bien que la famine lui ouvreroit, en peu de tems, les portes de la capitale.

En effet, ce terrible fléau faisoit, tous les jours, des progrès plus rapides. On n'avoit plus ni bled, ni orge, ni avoine. Déjà plus de cinquante mille personnes étoient mortes de misere. Les tristes restes de ce peuple si nombreux, nobles ou sans naissance, riches ou pauvres, se traînoient languissamment au milieu des rues, pour y dévorer l'herbe qui y croissoit. Les mulets, les chevaux, les chats, les chiens, tous les animaux domestiques, les bêtes même les plus immondes, la faim les convertit en alimens. On achetoit ensuite au poids de l'or les cuirs des fouliers: on les faisoit bouillir; on les mangeoit en secret, de peur que quelque misérable, pressé par la nécessité, n'employât la violence pour s'emparer de ce mets funeste. On vit des femmes & des filles prostituer leur honneur aux soldats, & n'exiger qu'un peu de pain pour prix de leurs tristes faveurs. Enfin on vit des meres se nourrir de la chair de leurs enfans, & des malheureux dévorer les cadavres fétides, qu'ils rencontroient dans les rues détournées. L'ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue conseilla de faire du pain avec les os de morts broyés. On s'empresse de suivre cet avis; mais ce détestable aliment coûta la vie à la plûpart de ceux qui en mangerent. Dans cette désolation générale, les prêtres seuls & les moines jouissoient des

» n'avoir point de Paris, que de l'avoir ruiné
 » & dissipé après la mort de tant de Pari-
 » siens.... Vous, M. le cardinal, en devez
 » avoir pitié; ce sont vos ouailles.... Je ne
 » suis pas bon théologien; mais j'en sçais
 » assez pour vous dire que Dieu n'entend
 » point que vous traitiez ainsi le pauvre peu-
 » ple qu'il vous a recommandé.... Et com-
 » ment voulez-vous espérer de me convertir
 » à votre religion, si vous faites si peu de
 » cas du salut & de la vie de vos ouailles?
 » C'est me donner une pauvre preuve de
 » votre sainteté; j'en serois trop mal édifié. »

Tels étoient les sentimens de ce grand &
 généreux prince. Les maux, qui accabloient
 ses sujets, pénétoient son cœur compatissant
 & tendre. « Il ne put soutenir, dit encore
 » M. de Sully, l'idée de voir cette ville, dont
 » la Providence lui destinoit l'empire, deve-
 » nir un vaste cimetiére. Il donna les mains
 » secrettement à tout ce qu'il crut pouvoir la
 » soulager, & ferma les yeux sur tous les se-
 » cours de vivres que ses officiers & soldats
 » y faisoient entrer fréquemment, soit par
 » compassion pour des parens & des amis,
 » soit en vue de faire acheter ce secours bien
 » cher aux bourgeois. » Il pouvoit emporter
 Paris l'épée à la main. Ses soldats, & les
 Huguenots sur-tout, lui demandoient cette
 grace à grands cris. Il résista toujours à leurs
 instances. Le duc de Nemours ayant fait sor-
 tir une foule de bouches inutiles, le conseil
 du Roi vouloit qu'on leur refusât le passage.
 Henri, vivement touché de leur sort, ordonna
 qu'on les laissât sortir. « Je ne m'étonne pas,

» dit-il, si les chefs de la Ligue & si les Espagnols ont si peu de compassion de ces » pauvres gens-là : ils n'en font que les tyrans ; mais, pour moi, qui suis leur pere » & leur roi, je ne puis les voir sans être » ému jusqu'au fond de l'ame. » Il croyoit, sans doute, par cette conduite magnanime, gagner à la fin le cœur des Parisiens. Il se trompa. On jouit de ses bienfaits, sans cesser de le regarder comme l'auteur de la misere publique ; & lorsque, peu de tems après, le prince de Parme & le duc de Mayenne, à la tête d'une armée, l'obligerent d'interrompre son entreprise, on insulta celui qui ne levoit le siège, que parce qu'il s'étoit montré trop sensible aux malheurs des assiégés.

Paris persista dans sa révolte jusqu'au mois de Mars, de l'an 1594, que le duc de Brisfac, qui s'étoit jetté dans le parti de la Ligue, parce que Henri III lui avoit dit « qu'il » n'étoit bon ni sur terre, ni sur mer, » négocia avec le successeur de ce prince, & lui ouvrit les portes de la capitale, moyennant le bâton de maréchal de France. Henri IV y fit son entrée, le 22 de Mars, environné de la bonté & de la bienfaisance. Il n'en coûta la vie qu'à un corps-de-garde de Lansquenets, & à deux ou trois bourgeois qui couroient pour animer le peuple à reprendre les armes contre un roi qui les traitoit en bon pere.

7. La foiblesse du gouvernement de la reine Anne d'Autriche, Régente du royaume, sous la minorité de Louis XIV, & la puissance odieuse du cardinal Mazarin, avoient jetté, depuis long-tems, des semences de discorde

da
toy
qu
16.
feil
nul
rite
cou
dou
de
inst
depr
du t
des
hard
les c
un te
justif
blic,
l'app
toit d
de Ja
avec
léans
qu'ell
Le pr
de for
de Lo
de Bo
Coadj
sur les
leurs d
gles du
vices.
les gén

dans les cœurs des parlementaires & des citoyens de Paris; & les mécontents n'attendoient que le plus léger prétexte pour éclater. En 1647, le Cardinal fit arrêter Broussel, conseiller-clerc de la grand'Chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avoit, pour tout mérite, que d'ouvrir toujours les avis contre la cour. Aussi-tôt le peuple se livre à la plus vive douleur. On voit se renouveler les barricades de la Ligue. La rédition, allumée dans un instant, est attisée par la main du Coadjuteur, depuis cardinal de Retz. Ce fameux prélat, du sein de la débauche, & languissant encore des suites qu'elle entraîne, formoit les plus hardis complots. Il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans la révolte. Sous un tel chef, tout Paris crut ses emportemens justifiés. La reine ne pouvoit paroître en public, sans être indignement outragée. On ne l'appelloit que *Dame Anne*; & si l'on ajoûtoit quelque titre, c'étoit un opprobre. Le 9 de Janvier 1649, elle s'enfuit de la capitale, avec ses enfans, son ministre, le duc d'Orléans, frere de Louis XIII, & le grand Condé qu'elle regardoit comme son unique ressource. Le prince de Conti, son frere, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égalier, le duc de Longueville, le duc de Beaufort, le duc de Bouillon, animés par l'esprit remuant du Coadjuteur, se flattant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'Etat, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans la Grand'Chambre les généraux d'une armée qu'on n'avoit pas.

Chacun se taxa pour lever des troupes. Il y avoit vingt conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu: on les obligea de donner chacun quinze mille livres pour les frais de la guerre. La Grand'-Chambre, les Enquêtes, les Requêtes, la Chambre des Comptes fournirent, en peu de tems, une somme de près de dix millions de notre monnoie d'aujourd'hui, pour la subversion de la patrie. On leva douze mille hommes, par arrêt du parlement. Chaque porte-cochere fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appelée *la cavalerie des portes-cocheres*. Le Coadjuteur avoit un régiment à lui, qu'on nommoit *le régiment de Corinthe*, parce que le prélat étoit archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de roi de France, de grand Condé, de capitale du royaume, cette guerre de la Fronde n'eût été qu'une ridicule comédie. On ne sçavoit pourquoi l'on étoit en armes. Le prince de Condé assiégea cinq cens mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortoient en campagne, ornés de plumes & de rubans. Leurs évolutions étoient un sujet de plaisanterie pour les gens du métier. Ils fuyoient dès qu'ils rencontroient deux cens hommes de l'armée royale. Tout se tournoit en raillerie. Ces vingt conseillers, qu'on avoit taxés à quinze mille livres chacun, ne reçurent pour récompense que l'honneur d'être appelés *les Quinze-Vingts*. Le duc de Beaufort, l'idole du peuple, n'étoit jamais désigné que sous le nom de *Roi des Halles*. Les troupes Parisiennes, qui sortoient de Pa-

ris
re
Le
pa
pr
toi
plu
tes
que
le
jan
&
ten
au
de
fi e
cier
Sac
foup
les
vit
nir
poig
voit
» br
C
finit
ne d
irrite
pour
prin
sieur
atten
de T
mée

oupes. Il y
de charges
de Riche-
acun quinze
guerre. La
les Requê-
rnirent, en
de dix mil-
hui, pour la
douze mille
ent. Chaque
& un che-
la cavalerie
eur avoit un
le régiment
étoit arche-
ce, de grand
cette guerre
ridicule comé-
n étoit en ar-
gea cinq cens
soldats. Les
e, ornés de
utions étoient
gens du mé-
ontroient deux
Tout se tour-
seillers, qu'on
s chacun, ne
honneur d'é-
s. Le duc de
n'étoit jamais
des Halles.
toient de Pa-

ris, & qui revenoient toujours battues, étoient
reçues avec des huées & des éclats de rire.
Le régiment de Corinthe ayant été repoussé
par un petit parti, on appella cet échec *la*
premiere aux Corinthiens. Ainsi l'on se bat-
toit, pour ainsi dire, à coups d'épigrammes,
plutôt qu'à coups d'épées. On réparoit les per-
tes journalieres par quelques couplets, quel-
ques vaudevilles, quelques bons-mots. Jamais
le François ne peignit mieux son caractere;
jamais il ne parut plus volage. Les cabarets
& les autres maisons de débauche étoient les
tentes où l'on tenoit les conseils de guerre,
au milieu des plaisanteries, des chansons, &
de la gaieté plus dissolue. La licence étoit
si effrénée, qu'une nuit, les principaux offi-
ciers de la Fronde, ayant rencontré le saint
Sacrement qu'on portoit à un homme qu'on
souponnoit d'être Mazarin, reconduisirent
les prêtres à coups de plat d'épée. Enfin on
vit le Coadjuteur, archevêque de Paris, ve-
nir prendre séance au parlement, avec un
poignard dans sa poche, dont on apperce-
voit la poignée; & l'on crioit: « Voilà le
» bréviaire de notre archevêque! »

Cette guerre, plus ridicule que sanglante,
finit & recommença à plusieurs reprises, &
ne devint sérieuse que lorsque le grand Condé,
irrité contre la cour & le ministre, se déclara
pour les Frondeurs, & se mit à leur tête. Ce
prince, ligué avec les Espagnols, après plu-
sieurs exploits, se rendit à Paris, où il étoit
attendu, désiré depuis long-tems. Le vicomte
de Turenne s'approchoit avec une petite ar-
mée, avec la personne du Roi, de la Reine.

Régente, & du Ministre. Condé se hâta de se mettre en défense. Les barrières du fauxbourg Saint-Antoine devinrent entre ses mains des bastions, des remparts. Construire de nouvelles barricades; ordonner des coupures; percer les maisons; les garnir de Mousquetaires; disposer son artillerie, sa cavalerie, son infanterie dans les postes les plus avantageux; voir d'un coup d'œil; exécuter rapidement tout ce qu'il y avoit à faire: voilà ce que le vainqueur de Rocroi fit, presqu'en arrivant, dans ce fauxbourg qu'on regardoit comme le terme fatal de sa grandeur & de sa gloire.

Mais, pour se former une idée claire & précise de ce combat si terrible, il faut jeter les yeux sur les lieux qui en furent le théâtre. Le fauxbourg Saint-Antoine, l'un des plus vastes de la capitale, forme une pate d'oie. Trois rues immenses aboutissent aux portes de la ville, comme à leur centre; & ces rues sont coupées & traversées par une infinité d'autres qui communiquent entr'elles.

Turenne s'approcha le 5 de Juillet 1652; &, parfaitement instruit de la situation du terrain, il fit des dispositions si sages, qu'il ne devoit lui échapper aucun ennemi. Il rangea son armée en bataille sur une ligne courbe, depuis Charonne jusqu'à la Seine, & prépara trois attaques principales. La première, à droite, aux ordres du marquis de Saint-Maigrin, embrassoit la rue Charonne & les rues adjacentes. Le duc de Navailles conduisoit la seconde, à gauche, dans la rue de Charenton. Le Vicomte se réserva celle du milieu, qui

menaçoit la grande rue. Condé jetta les yeux sur Tavanès, pour l'opposer à Saint-Maigrin. Nemours fut chargé d'arrêter Navailles. Valon & Clinchamp eurent Turenne à combattre. Le Prince avoit rassemblé autour de lui un escadron de cinquante gentilshommes ou officiers les plus déterminés qu'il y eût en Europe, & qui lui étoient presque tous personnellement attachés. C'étoit avec cette troupe d'élite qu'il devoit soutenir les siens, & voler par-tout où le péril & la gloire l'appelleroient.

» Dans ce combat, dit le nouvel historien
 » de ce Prince, dans ce combat livré & sou-
 » tenu pour les intérêts d'un étranger, où
 » l'on voyoit les fleurs-de-lys opposées aux
 » fleurs-de-lys, les citoyens aux citoyens, les
 » freres aux freres, les mêmes évolutions,
 » les mêmes armes, les mêmes habits, le
 » même langage, le même air de visage, ja-
 » mais on ne dut redouter davantage de fa-
 » tales méprises. C'est pour distinguer les siens
 » dans la mêlée, que Condé leur fit arborer
 » au chapeau un bouquet de paille, & Tu-
 » renne un morceau de papier. »

Sur un ordre de Mazarin, qui lui commandoit de commencer la charge, le Vicomte détache un gros bataillon, pour insulter les retranchemens ennemis, & frayer le chemin de la victoire aux troupes du Roi. Condé l'apperçoit. Aussi-tôt il s'élançe hors de son retranchement, à la tête de son escadron. Il se mêle, l'épée à la main, dans le bataillon; l'ouvre, l'enfonçe, le renverse, le taille en pièces, & regagne fièrement son

poste , avec tous les drapeaux & les officiers qu'il a pris.

Tandis que les deux plus grands généraux qu'il y eût alors au monde préludoient de la sorte à l'action la plus sanglante, Louis XIV , âgé de quinze ans, regardoit avec Mazarin , de la hauteur de Charonne, ses sujets-acharnés à leur perte. Le duc d'Orléans , incertain du parti qu'il devoit prendre, restoit dans son palais du Luxembourg. Le cardinal de Retz étoit cantonné dans son archevêché. Le parlement attendoit l'issue de la bataille pour donner quelque arrêt. La reine , en larmes , étoit prosternée dans sa chapelle. Le peuple , qui craignoit alors également & les troupes du roi, & celles de M. le prince, avoit fermé les portes de la ville ; & , bordant les remparts pour jouir du spectacle qui se donnoit dans le fauxbourg , il ne laissoit plus entrer ni sortir personne.

Cependant l'attaque devenoit générale & terrible. Déjà le marquis de Saint-Maigrin avoit emporté les retranchemens de la rue Charonne. Il poursuivoit témérairement la victoire à travers le feu croisé, qui partoît, en même tems, des maisons percées, des fenêtres & des murs des jardins. De nouvelles barricades l'arrêtent. Elles sont encore forcées. Les Gendarmes & les Chevaux-légers, qu'il conduisoit, emportés par un courage bouillant & impétueux, devançant l'infanterie, & pénètrent jusqu'au marché. Ils y trouvent le vainqueur de Rocroi, qui les charge, les repousse & les précipite jusqu'aux derniers retranchemens, qu'il reprend aussi-tôt. C'est-là que le marquis de Saint-Maigrin, illustre par

son courage, ses talens & ses services; périt à la veille d'être maréchal de France, avec une foule de noblesse, d'officiers & de soldats.

A la gauche, les régimens de Turenne, d'Uxelles, de Carignan, de Clare & de Richelieu, donnoient l'assaut aux maisons & aux jardins où Condé avoit embusqué une partie de ses troupes. On combattit, de part & d'autre, avec un acharnement qui tenoit de la fureur. Des ruisseaux de sang inondent les rues. Les maisons s'écroulent sur les guerriers. Des monceaux de décombres & de cadavres bouchent le passage : mais rien n'arrête les Royalistes. Animés par la vengeance, ils franchissent ces vastes ruines : ils avancent sur les cadavres ; ils pénètrent jusqu'à dix pas de l'ennemi. On jette le mousquet. On se charge à coups de pistolet, de pique, de sabre & de pierres. Les Frondeurs cèdent enfin, & sont sur le point d'être accablés, lorsque Condé paroît avec le régiment de l'Altesse, appartenant au duc d'Orléans. Les siens reprennent courage. La face du combat change; les Royalistes sont repoussés, & les régimens de Clare & de Richelieu entièrement défaits.

Condé avoit à peine rétabli l'ordre, qu'il apprend que le duc de Nemours, après les efforts les plus héroïques, ne pouvoit plus résister au duc de Navailles, qui avoit emporté les retranchemens, la barriere & la barricade. Le prince accourt. Il rencontre le marquis d'Ecclainvilliers, maréchal-de-camp, qui précédoit le duc à la tête de la cavalerie, & lui ouvroit le chemin de la victoire. Condé l'arrête, l'attaque, taille en pièces sa troupe, & le fait

lui-même prisonnier. Navailles recule alors , mais fierement & en bon ordre. Condé l'abandonne pour voler dans la grande rue du fauxbourg , où de plus grands périls demandoient sa présence.

C'étoit Turenne en personne , qui , à la tête de ses principales forces , avoit emporté & détruit les retranchemens , les barrières & les barricades. Tous les matériaux enlevés , dispersés , jetés au loin , laissoient un vaste passage à travers cette rue également longue & large. En vain Valon & Clinchamp s'efforcent de l'arrêter par une pluie de plomb & de feu , qui part des maisons , & qui couvre l'air. Le vicomte avance toujours , battant , renversant , dissipant tout ce qui ose s'opposer à lui. Tout cède. Turenne est bien-tôt maître du fauxbourg : mais Condé se montre tout-à-coup. La fortune change ; le vicomte est repoussé presque jusques dans la plaine. Pour réparer cet échec , Turenne prend des bataillons frais. Il les mène dans la grande rue ; la résistance est inutile : il triomphe encore : les Frondeurs , pressés & enfoncés , sont poursuivis jusqu'à l'abbaye de Saint-Antoine. Déjà les Royalistes crioient « Victoire ! » Condé , couvert de sueur , de fumée , de sang , les cheveux hérissés , mais le front calme & serein , vole au milieu d'une grêle de balles , rallie les fuyards , se met à leur tête , tombe sur l'ennemi triomphant , l'étonne , le déconcerte , l'épouvante. Vaincus à leur tour , les soldats de Turenne sont rejettés jusqu'aux extrémités de la grande rue. Alors le vicomte forme un autre projet. Il détache une partie des troupes de son attaque ,

& en fortifie le duc de Navailles, qui, depuis qu'il n'avoit plus Condé en tête, avoit gagné beaucoup de terrain. Turenne ne suspendoit ses efforts que jusqu'à ce que le duc pût, à la faveur des rues intermédiaires, couper les troupes du prince postées à la porte Saint-Antoine, & les prendre en flanc & en queue pendant qu'il les attaqueroit lui-même de front. Il est certain que cette manœuvre habile lui assureroit la victoire. Condé, informé des succès de Navailles, prend le chemin de la rue de Charenton. Il entame un nouveau combat avec le duc & le repousse; mais cet avantage ne devoit être compté pour rien, à moins qu'il ne reprît les barricades que l'ennemi avoit fortifiées. Pour en approcher, il falloit braver mille morts. Le duc de Beaufort se met à la tête de l'infanterie afin de reprendre les barricades. Il y avoit encore un escadron des troupes du prince à la vue de ce poste, qui, ne pouvant plus soutenir le feu de l'ennemi, se retiroit au gros du corps. Beaufort le prend pour un escadron Royaliste. Il invite Nemours, la Rochefoucault, Marillac & tous les Volontaires à le suivre pour l'attaquer. On avance au milieu du feu des retranchemens & des maisons: on ne le reconnoît pour ami, que lorsqu'on étoit sur le point de le charger. Les troupes du roi, qui défendoient la barricade, étonnées de l'audace des assaillans, paroissent ébranlées. On vole à eux: on les chasse de leurs postes. Beaufort, Nemours, la Rochefoucault, Marillac se précipitent de cheval & se jettent dans la barricade qu'ils prétendent garder seuls. Les Mousquetaires Royalistes, qui s'étoient empa-

rés des maisons, ne cessioient de tirer sur eux. En moins de quelques minutes, Nemours reçut jusqu'à treize coups dans ses armes; la Rochefoucault fut blessé au visage, d'un coup qui lui fit perdre à l'instant l'usage de la vue. Le prince, témoin de la valeur & du danger de ses amis, voulut les dégager lui-même. Il rallie les volontaires, se met à leur tête, fend l'air au galop, au milieu du feu qui partoît des toits & des fenêtres, & qui couvroit la rue; il arrache enfin du sein de la mort ces illustres guerriers, qui sembloient insensibles à ses approches. Mais il en coûta la vie à la plupart de ceux qui l'accompagnèrent. La lassitude, l'épuisement & le carnage étoient si grands de part & d'autre, que chaque armée s'arrêta comme de concert, songeant plus à respirer de tant de périls, qu'à en braver de nouveaux. Mais cette espece de trêve n'annonçoit à Condé qu'une ruine plus entiere. Ses soldats, accablés, refusoient de combattre davantage; le découragement étoit général; il augmentoit sur-tout par la situation terrible où se trouvoient ces braves guerriers. Le guichet de la porte Saint-Antoine ne s'ouvroit que pour les morts & les blessés, qu'on transportoit en foule dans la ville. Tout paroissoit désespéré; & le fauxbourg alloit être le tombeau du parti, lorsque Mademoiselle, fille de Gaston, prenant la défense de Condé, que son pere n'osoit secourir, fit ouvrir les portes & armer les bourgeois; &, ne prenant conseil que de son zèle & de son audace, elle fit pointer l'artillerie du château sur les troupes ennemies & sur la cour. Un boulet roula jusqu'aux pieds de Maza-

rin, qui, sçachant l'extrême envie qu'avoit Mademoiselle d'épouser une tête couronnée, dit froidement : « Ce boulet-là vient de tuer » son mari. » L'armée royale se retira, laissant maître de Paris, Condé couvert de gloire, & triomphant même dans sa défaite. Il avoit perdu deux mille hommes, & Turenne une fois autant.

PARME. (*siège & bataille de*) 1. La discorde, qui régnoit entre le pape & l'empereur Frédéric II, répandoit la désolation dans l'Italie. Le furieux monarque pilloit & saccageoit les villes de l'Etat ecclésiastique. Ses soldats laissoient dans tous les endroits de leur passage des marques de leur fureur. La ville de Parme fut la seule qui pût arrêter sa course. C'étoit l'une des places les plus considérables de la domination Romaine. Le pape & ses alliés s'empresserent de la secourir. De son côté, l'empereur se fit un point d'honneur de ne point se retirer qu'il ne l'eût prise. Il avoit dix mille hommes de cavalerie, & une infanterie très-nombreuse. Cependant, prévoyant que le siège seroit long, il fit détruire toutes les maisons du territoire, en fit transporter les matériaux à son camp, & s'en servit pour faire bâtir une petite ville à l'opposite de Parme, à laquelle il donna le nom de *Vittoria*, & qui fut pour lui comme une espece de camp fortifié. Il forma ensuite ses attaques avec vigueur; mais il trouva toujours une résistance invincible. Le siège traînant en longueur, l'hiver arriva sans qu'il eût fait aucun progrès. Pour charmer l'ennui qui commençoit à le gagner, il appella les plaisirs dans sa petite place. Un soldat Mila-

nois ayant reconnu que la garnison de Vittoria étoit considérablement diminuée , & que l'empereur avoit coutume d'en sortir , lorsqu'il faisoit beau , pour aller à la chasse du faucon , exercice qu'il aimoit passionnément , conseilla aux principaux officiers de fondre sur les fortifications ennemies. Son avis fut goûté. On choisit un jour où l'empereur étoit dans les bois. On se précipita sur Vittoria. Les Impériaux , quoique supérieurs en nombre , furent si épouvantés de cette attaque soudaine , qu'ils n'opposèrent que de foibles efforts , & se laissèrent tailler en pièces. Les Parmesans , vainqueurs , mirent le feu à la ville de Vittoria , & la réduisirent en cendres. L'empereur , qui faisoit alors la guerre aux animaux , instruit de cette défaite , s'enfuit à Crémone , plein de rage & de douleur. *L'an 1248.*

2. Ce fut dans le voisinage de Parme qu'en 1734 , le 29 de Juin , le comte de Broglie , qui commandoit les troupes Françoises à la place du maréchal de Villars , mort peu de jours auparavant , rencontra le général Merci , chef de l'armée Impériale. On s'approcha , sur les onze heures du matin : le terrain avoit tout au plus cinquante verges de front ; & les deux nations rivales étoient séparées par un fossé large & profond. Cet obstacle empêcha les uns & les autres de faire usage de leur artillerie , de leur cavalerie , de leurs épées , de leurs sabres , de leurs bayonnettes. On se battit seulement à coups de mousquet ; mais le feu , de part & d'autre , fut si continu & si terrible , qu'en peu de momens plus de 14000 hommes couvrirent le champ de bataille. Les Impé-

riaux
dés
con
cier
Les
du
coû
Ma
Par
de
de
tefo
Ma
mon
lon

E

pes
citat
de P
& l
cette
Bro
mar
cinq
péra
gea
19 a
sur l
Elle
vrir
quat
blan
guer
P
teur

riaux virent tomber Merci, dès les premières décharges. Le prince de Culembach, les comtes d'Evins & de Palfi, une foule d'officiers & de soldats eurent le sort de ce général. Les François & leurs alliés restèrent maîtres du champ de bataille; mais cet honneur leur coûta cher. Ils perdirent MM. de Lisle, de Maison, de Valence le pere, & de la Châtre. Parmi leurs blessés, on remarqua le maréchal de Coigni, MM. de Cadrieux, de Guerchois, de Cruzol, de Savine, de Louvigni, d'Hautefort, de Fimarcon, de Montauban, de Maillebois & de Boissieux. M. de la Trémouille fut culbuté dans un fossé; & les bataillons le foulèrent aux pieds sans le reconnoître.

En 1745, au mois de Septembre, les troupes Autrichiennes, qui étoient dans la ville & citadelle de Parme, ayant appris la reddition de Plaisance, se retirèrent dans le Mantouan; & l'Infant Dom Philippe prit possession de cette ville. L'année suivante, le comte de Browne fit l'investissement de Parme, où le marquis de Castellan s'étoit cantonné avec cinq mille hommes. Ce commandant, désespérant de pouvoir défendre la place, ne songea qu'à se retirer: il fit sa retraite, la nuit du 19 au 20 d'Avril, pour se rapprocher du Taro, sur le bord duquel étoit le comte de Gages. Elle lui fit beaucoup d'honneur. Pour la couvrir, il avoit laissé dans le château de Parme quatre cens hommes. Ils arborèrent le drapeau blanc, le 22, & se rendirent prisonniers de guerre.

PASSAW. (*bataille de*) En 1703, l'électeur de Baviere ayant rencontré les Impériaux

près de Passaw , dans la Basse-Baviere , leur livra bataille, le 11 de Mars. Ils étoient avantageusement campés sous les ordres du comte de Schlick. Pour les obliger à quitter leur poste , l'électeur feignit d'en vouloir à Passaw. Cette ruse ordinaire trompa le général de l'Empire , qui , sur le champ , décampa , suivi de la moitié de ses troupes , afin de s'opposer au prétendu projet de l'ennemi. L'habile électeur profita de ce mouvement ; & , tombant tout-à-coup sur le reste de l'armée Impériale , il la combattit avec supériorité. Une multitude d'Allemands resta sur la place ; un plus grand nombre demeura au pouvoir du vainqueur qui prit encore toute l'artillerie & le bagage. La reddition de Passaw , le 9 de Janvier de l'année suivante , fut l'un des fruits de ce succès.

Passaw fut encore pris le 31 de Juillet 1751 , par l'électeur de Baviere , qui fit marcher contre cette place un détachement de ses troupes , & qui la mit ensuite en état de défense. Cette précaution étoit sage ; car le 26 de Janvier 1752 , on vit un gros corps de troupes Autrichiennes s'avancer vers Passaw , sous les ordres du comte de Kevenhuller. La ville pouvoit faire une assez bonne résistance : l'électeur l'avoit espéré : mais la garnison , remplie de frayeur à l'approche de l'ennemi , abandonna la place , dont les Autrichiens s'emparèrent sans peine , & se retira dans le château , où elle capitula le lendemain.

PATAY. (*journal de*) Depuis que Jeanne d'Arc avoit fait lever le siège d'Orléans , les troupes Françaises sembloient être devenues invincibles ; & , dès qu'elles paroissent de-

vant

iere , leur
 ent avanta-
 du comte
 uitter leur
 ir à Passaw.
 général de
 ampa, suivi
 e s'opposer
 habile élec-
 & , tombant
 Impériale ,
 ne multitude
 n plus grand
 vainqueur qui
 bagage. La
 er de l'année
 succès.
 Juillet 1751 ,
 marcher con-
 ses troupes ,
 défense. Cette
 janvier 1752 ,
 Autrichiennes
 s ordres du
 pouvoit faire
 teneur l'avoit
 e de frayeur
 nna la place ,
 sans peine ,
 le capitula le

 s que Jeanne
 Orléans , les
 re devenues
 pouvoient de-
 vant

vant celles d'Angleterre , on voyoit celles-ci
 trembler , prendre la fuite. Chassées de Jar-
 geau , & de la plûpart des places voisines
 d'Orléans , elles cherchoient un asyle contre la
 vive poursuite des François , lorsqu'elles fu-
 rent atteintes dans la plaine de Patay, en 1429.
 Aussi-tôt qu'on fut en présence , le duc d'Ale-
 çon, l'un des chefs de l'armée de Charles VII ,
 consulta la Pucelle sur l'événement du combat
 qu'on étoit résolu de livrer. Jeanne répondit
 que les François eussent à se munir de bons
 éperons. « Comment ! Jeanne , dit le duc ,
 » est-ce que nous prendrons la fuite ? . Non ;
 » mais nous aurons besoin de bons éperons
 » pour atteindre les ennemis. Au nom de
 » Dieu , il faut combattre les Anglois , fus-
 » sent-ils pendus aux nuës. » Elle dit ; &
 avant le lever de l'aurore , elle donne le signal.
 Les François , inférieurs en nombre , mais in-
 vincibles , parce qu'ils croyoient l'être , ne
 donnent aux Anglois ni le tems de se recon-
 noître , ni celui de retrancher , suivant leur
 coutume , leurs archers derriere une palissade
 de piquets ferrés. Ils fondent sur eux avec la ra-
 pidité de la foudre , avec l'impétuosité d'un
 torrent. Talbot , surpris , déconcerté , sou-
 tient d'abord , avec les plus braves , ce choc
 terrible : il dispute la victoire par des prodiges
 de courage : & peut-être qu'elle se fût décla-
 rée pour ce vaillant capitaine , si Fastol , ce
 même général , vainqueur à la journée des
 Harengs , frappé d'une terreur subite , n'eût
 tourné bride & entraîné , par sa fuite soudaine,
 une partie des troupes. En vain Talbot se sur-
 passa lui-même ; il ne fit que retarder sa défaite
 S. & B. Tome III. Part. I. E

& la rendre plus meurtrière. Environné de tous côtés, & sans espérance de rétablir le combat, ni de se dégager, il se rendit à Xaintrailles, qui lui donna la liberté peu de jours après. Ce bienfait fut récompensé dans la suite par Talbot lui-même, qui ayant aussi fait son vainqueur prisonnier, le délivra avec autant de grandeur d'ame. Ce combat de générosité est d'autant plus digne d'admiration, que cette vertu étoit bien rare dans ce siècle de fer. Deux mille cinq cens Anglois restèrent étendus dans la plaine de Patay : on en prit douze cens, & l'on poursuivit les fuyards jusqu'à Yenville, dont le château se rendit le jour même. On y trouva le bagage & l'artillerie des vaincus.

PAVIE. (*sièges & bataille de*) 1. Oreste ayant entrepris de déthrôner Népos, empereur d'Occident, leva une armée, se montra; & le foible monarque abandonna le diadème. L'heureux rebelle en ceignit la tête de son fils Romulus-Augustus, que par mépris l'on appelle *Augustule*. L'empire Romain, en occident, étoit dans le dernier terme de sa décadence; & ce merveilleux édifice, ouvrage de tant de siècles, ébranlé de toutes parts, menaçoit d'une ruine prochaine. Odoacre, à la tête d'une armée composée de Goths, d'Erules, de Squires, de Turcilinges & d'autres Barbares, vint lui porter le dernier coup pour régner sur ses vastes débris. La terreur & l'effroi précèdent ce nouvel Alexandre. Tout fuit, tout se dissipe à son approche. Les campagnes sont désertées, les villes ouvrent leurs portes. Oreste, trop foible pour arrêter ce torrent, se

renferme, dans Pavie. Odoacre l'y poursuit, emporte la ville de force, y fait un grand carnage, met le feu aux églises & aux maisons. Dans ce saccagement, la sœur de l'évêque Epiphane fut mise aux fers. Le prélat, animé par l'amour fraternel, vole au milieu du pillage & du meurtre; se présente devant le vainqueur, obtient la délivrance de sa sœur, & d'un grand nombre d'autres prisonniers. Oreste fut pris, & eut la tête tranchée, le 28 d'Août 476, jour auquel l'année précédente il avoit précipité Népos du haut de son trône. Augustule, abandonné de tous, se dépouilla lui-même de sa dangereuse dignité, & livra sa pourpre à son vainqueur, qui, par compassion pour son âge, lui laissa la vie, avec une pension de six mille sous d'or, c'est-à-dire, à-peu-près quatre-vingt mille livres de notre monnoie. Ainsi disparut l'empire d'Occident, après avoir subsisté cinq cens six ans depuis la bataille d'Actium, & douze cens vingt-neuf depuis la fondation de Rome. A peine s'aperçut-on de sa chute; à peine fixa-t-on les regards sur ses derniers momens; & l'on peut dire, avec un célèbre académicien, dont les sçavans ouvrages nous ont beaucoup servi, que c'étoit la mort d'un vieillard, qui, privé de ses forces & de l'usage de ses membres, expiroit de caducité.

2. Alboin, roi des Lombards, étant entré en Italie pour y fonder un Etat, eut bientôt emporté les plus fortes places. Pavie seule osa s'opposer à ce déluge de Barbares. Le nouveau conquérant en forma le siège; & cette ville, après trois ans de la plus vigoureuse ré-

sistance, réduite à la dernière extrémité, fut enfin forcée de se rendre à discrétion en 572. Le vainqueur, dans un accès de colère, avoit résolu de passer les habitans au fil de l'épée. Leur soumission désarma sa vengeance. Il entra dans Pavie, non en conquérant, mais en roi pacifique; défendit le meurtre, le viol & le pillage, & fit de cette importante place la capitale de son nouvel empire.

3. Deux siècles de paix profonde avoient rendu Pavie l'une des plus florissantes villes de l'univers, lorsqu'elle vit flotter à ses portes les drapeaux du plus redoutable monarque qui fût alors au monde. Didier siégeoit sur le trône des Lombards. Ce prince avide, ambitieux, jaloux de la puissance du pape Adrien, sacca-gea tout ce qui étoit de la dépendance du pontife. Le Saint-Pere fulmina les excommunications les plus terribles: mais ces armes étant trop foibles pour arrêter l'usurpateur, il eut recours à Charlemagne. Ce monarque passa les Alpes, combattit les ennemis de la cour de Rome, & en fit un si grand carnage, que le champ de bataille en prit le nom de *plaine des morts*. Didier se réfugia dans Pavie. Il avoit pourvu cette capitale de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue résistance. Charles en forma le blocus; & laissant à son oncle Bernard le commandement de ses troupes, il prit le chemin de Rome, où il fut reçu comme le libérateur, le protecteur, le vengeur de l'église. Après y avoir fait quelque séjour, il revint devant Pavie, dont il pressa si vivement le siège, qu'elle ouvrit ses portes, après six mois d'une défense héroïque. Didier, sa

femme, ses enfans, furent faits prisonniers, & relegués à Liége. Ainsi finit, en 774, le royaume des Lombards, qui subsistoit depuis deux cens six ans. Charlemagne joignit aux titres d'*empereur des François*, & de *patrice des Romains*, celui de *roi des Lombards*.

4. François I, ayant mis sur pied une armée de quarante mille hommes, passa en Italie en 1524, prit Milan, & vint former le siège de Pavie. Cette ville, environnée d'excellentes fortifications, étoit défendue par une garnison nombreuse d'Espagnols & de Lansquenets; & le gouverneur, Antoine de Lève, passoit, avec raison, pour l'un des plus habiles capitaines de Charles-Quint. La premiere faute qu'on fit dans cette expédition téméraire, fut de l'entreprendre; ensuite ce fut de diminuer l'armée par des détachemens divers qu'on envoya de plusieurs côtés pour faire la petite-guerre; enfin ce fut la maniere inconstante dont on forma les attaques. Voilà ce qui fit échouer les projets de l'un de nos plus grands monarques, ce qui fit triompher le rival de tous les princes de son siècle, Charles-Quint, & ce qui plongea la France dans une consternation profonde. Toutefois, après quelques mois de siège, Pavie fut réduite aux abois. La garnison s'étoit mutinée, faute de paie; & de Lève se trouva tellement pressé par les troupes étrangères, qu'il fit, dit-on, empoisonner leur général, pour les empêcher de livrer la place. Ces pressantes nouvelles vinrent aux oreilles de Lannoi, viceroi de Naples. Aussi-tôt ce seigneur, le marquis de Pescaire, & le connétable de Bourbon, se mirent à la

tête des troupes Impériales pour voler au secours d'une ville si importante. À leur approche, François assembla son conseil. Ses plus vieux capitaines étoient d'avis qu'il levât le siège, & qu'il travaillât à rafraîchir & à grossir son armée. « Sire, lui dit la Trémouille, » le véritable honneur à la guerre est de réussir; jamais on ne peut justifier une défaite: » par un combat, vous risquez votre armée, » votre personne, votre royaume; vous ne » risquez rien par la levée du siège. » Mais le monarque s'imagina qu'il ne pouvoit se retirer sans honte; & d'ailleurs, l'amiral Bonnivet lui promit de disposer si bien son camp, que les ennemis n'oseroient l'attaquer, & qu'il prendroit infailliblement Pavie. Il fut donc résolu qu'on resteroit, & qu'on attendroit l'armée de l'empereur. Elle parut bientôt; & le 24 de Février 1525, jour remarquable par la naissance de l'empereur, on la vit faire ses dispositions pour l'attaque des retranchemens François. Les troupes, de part & d'autre, étoient à-peu-près égales, & formoient ensemble soixante mille hommes. D'abord les ennemis fondent avec impétuosité sur le parc & le château de Mirabel, où s'étoit posté le duc d'Alençon, avec l'arrière-garde. Ils prétendoient l'emporter, si le Roi ne venoit point soutenir le Duc; & s'il venoit le soutenir, ils lui faisoient perdre au moins l'avantage du terrain où il s'étoit fortifié. Ce qu'ils avoient prévu arriva. A peine le monarque voit-il le danger de son beau-frere, qu'impatient de signaler sa valeur, il s'élance, comme un lion, à la tête de ses braves, & tombe

sur les Impériaux. La fortune couronne ses premiers efforts. Le feu de l'artillerie, bien placée & bien servie, écarte ce que le courage victorieux des François ne peut accabler. L'infanterie Espagnole recule en désordre. On se croit vainqueur; & cette erreur devient bientôt funeste. Pour profiter de cet heureux succès, & pour achever son triomphe, François poursuit les fuyards dans un chemin creux. Mais, par ce mouvement, il se met entre les ennemis & son artillerie qui dès-lors devient inutile. Tout change en un instant. Le Viceroi s'avance avec sa Gendarmerie & un corps d'Arquebusiers. Le Roi est accablé de toutes parts. Ses Gendarmes cèdent peu à peu. Les Suisses, oubliant leur ancienne bravoure, prennent une fuite honteuse. Le monarque soutient en héros les vigoureux assauts de l'ennemi. François de Lorraine & Richard de la Pole, le dernier de la maison de Suffolk, viennent pour le dégager, avec quelques compagnies de Lansquenets. Ils sont tués. Leurs guerriers tournent le dos. L'amiral Bonnivet périt en combattant, & n'est plaint de personne. Galéas de Saint-Severin, grand-écuyer de France, un autre Galéas, grand-maître-d'hôtel, expirent au milieu d'une foule d'ennemis qu'ils ont terrassés. Louis de la Trémouille, âgé de soixante-quinze ans, a le même sort. Plus de neuf mille guerriers, presque tous gentilshommes, restent sans vie sur le champ de bataille. Cependant la mêlée étoit terrible autour du Roi. Demeuré presque seul au milieu d'un gros d'ennemis, il inspiroit la terreur à quiconque osoit l'approcher pour

porter fut lui une main téméraire. Déjà son bras redoutable avoit immolé cinq audacieux. Son cheval est tué. Il tombe avec l'animal. On court pour le saisir. Il se relève, & massacre deux infortunés qu'il rencontre sous sa main. Dans ce moment, un gentilhomme de sa garde s'apperçoit du péril qu'il court. Il fend la foule : il écarte, il renverse, il tue tout ce qui s'oppose à son zèle. Il se place devant son Souverain fatigué : il le protège ; & , l'épée à la main, il arrête cette fougueuse soldatesque, jusqu'à l'arrivée du viceroi de Naples, à qui François I rend les armes. Parmi les principaux compagnons de la captivité du monarque, on compte le roi de Navarre, le maréchal de Foix & le bâtard de Savoie. Le comte de Saint-Pol, renversé par-terre à côté du Roi, fut laissé pour mort ; mais, un Espagnol ayant voulu lui couper le doigt, pour avoir un anneau précieux, qu'il n'avoit pu arracher, la douleur lui fit reprendre ses esprits. On le pansa ; & , quelque tems après, il recouvra la santé. François I annonça lui-même sa disgrâce à la Reine, sa mere. « Ma-
» dame, lui dit-il, tout est perdu, fors l'hon-
» neur. »

Immédiatement après la bataille, un simple soldat fendit la presse ; se jeta aux pieds du Roi ; lui présenta une balle d'or, & lui dit : « Sire, voilà une balle d'or que j'avois
» fait fondre pour vous tuer dans la mêlée,
» une si belle vie ne devant pas finir sans une
» distinction particuliere. Je n'ai pas trouvé
» l'occasion de m'en servir : je prends la li-
» berté de vous l'offrir. » Le monarque re-

tut la balle, & la paya généreusement (a) : On le conduisit à Madrid, où Charles-Quint le fit languir, durant treize mois, dans les horreurs de la plus triste prison. Il n'en sortit qu'en promettant à l'avidé empereur de lui payer deux millions d'écus d'or ; de lui céder le duché de Bourgogne ; de renoncer aux Etats de Naples, de Milan, de Gènes, d'Ast, de Tournay, de Lille & de Hesdin ; de ne donner aucune assistance au duc de Gueldres, & de travailler, après la mort de ce prince, à faire tomber ses villes à l'Empire ; de payer au roi d'Angleterre cinq cens mille écus que l'empereur lui devoit ; enfin de rétablir dans leurs biens & dignités le connétable de Bourbon & ses partisans.

En 1655, le prince Thomas de Savoie, qui commandoit dans le Milanez l'armée de France, fit le siège de Pavie ; mais il fut contraint de le lever, après dès travaux immenses.

Au mois d'Octobre 1733, le magistrat de Pavie vint présenter au roi de Sardaigne, allié de la France, les clefs de cette ville. Les Impériaux l'évacuerent en même tems, aussi bien que le château ; & ils y laisserent plusieurs piéces de canon & beaucoup de munitions. Le roi de Sardaigne fit marcher un corps de troupes pour en prendre possession.

La nuit du 21 au 22 de Septembre 1745,

(a) Quelques années auparavant, le jeune la Chataigneraye, gentilhomme François, avoit fait fondre une demi-douzaine de balles d'or, pour en tuer l'empereur, au premier combat où il se trouveroit. Cette idée n'avoit point déplu à François I.

le duc de Modène, à la tête d'un détachement des troupes de l'infant dom Philippe, entra dans Pavie par un aqueduc. La garnison consistoit en mille Pandoures & Croates, dont six cens se défendirent pendant quelques heures, & furent faits prisonniers de guerre. Les quatre cens autres s'enfermerent dans le château. On trouva dans la ville quinze cens soldats malades, que le comte de Schullembourg y avoit fait transporter, & que les vainqueurs traitèrent comme des freres.

PÉLUSE. (*siège de*) Cambyse, fils du grand Cyrus, ayant attaqué l'Egypte, voulut s'ouvrir l'entrée de ce royaume par la prise de Péluſe, qui étoit l'une des plus fortes villes de la frontière. Cette place paroïſſoit devoir l'arrêter long-tems; mais, s'il en faut croire Polyène, un stratagème l'en rendit maître. Ayant appris que toute la garnison étoit composée d'Egyptiens, dans un assaut général qu'il donna, il mit avant ses troupes un grand nombre de chats, de chiens, de brebis & d'autres animaux auxquels ce peuple, si vanté par sa sagesse, élevoit des autels. Personne n'eut l'audace sacrilège de tirer contre ces dieux puissans, & Cambyse profitant, de leur superstition, entra dans la ville sans aucune opposition. A peine s'en étoit-il rendu maître, que Psamménite, roi d'Egypte, s'avança avec une grande armée pour arrêter ses progrès. Il avoit dans ses troupes quelques bataillons de Grecs, dont un chef, nommé *Phanès*, s'étoit retiré dans le camp des ennemis. Ces inhumains, pour se venger de cette défection, prirent les enfans du coup-

ble
à l
fan
pas
ho
tan
&
dor
en
pou
vill
apr
F
info
der
le
con
l'att
Mac
com
Rom
& d
nem
pou
Rom
dans
sade
aucu
P
Suéd
petit
à dro
forts
font
dats

ble, qu'ils avoient avec eux; les égorgerent à la vue des deux camps, & en burent le sang. Cette cruauté énorme ne leur procura pas la victoire. Les Perses, indignés de ce horrible spectacle, tomberent sur eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt renversé & mis en déroute toute l'armée Egyptienne, dont ils tuerent la plus grande partie: ce qui en resta se sauva à Memphis. Le vainqueur y poursuivit les fuyards, se rendit maître de la ville, fit mourir les enfans du roi, & bientôt après le roi lui-même.

PÉNÉE. (*journee du fleuve*) Les Romains informés des mesures secrettes que Persée, dernier roi de Macédoine, prenoit contre eux, le prévinrent en lui déclarant la guerre. Le consul Licinius marcha contre ce prince, & l'atteignit près du fleuve Pénée. Le roi de Macédoine remporta tout l'avantage dans ce combat; & il alloit exterminer toute l'armée Romaine, s'il eût sçu profiter de sa victoire, & du désordre qu'il avoit jetté parmi les ennemis. Mais il s'arrêta tout-à-coup, & crut pouvoir obtenir une paix avantageuse. Les Romains, plus fiers dans leurs défaites que dans leurs victoires, renvoyerent ses ambassadeurs, & ne voulurent point entendre à aucune condition. *An du monde 3833.*

PENNAMONDRE. (*journee de*) Les Suédois avoient repris sur le roi de Prusse la petite isle d'Usedom, qui commande l'Oder à droite & à gauche, & gardoient les deux forts de Suine & de Pennamondre, qui y sont construits, avec deux cens cinquante soldats Poméranien, commandés par un vieil

officier nommé *Duslep* ou *Duslerp*. Au mois d'Août 1715, le roi de Prusse fit débarquer dans l'isle une armée de 3700 hommes, infanterie & cavalerie, avec du canon & tout ce qui étoit nécessaire pour une expédition importante. A leur approche, le commandant Suédois leur abandonna le fort de Suine, & se retrancha avec sa petite troupe dans le château de Pennamondre, résolu de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il fallut donc l'assiéger dans les formes. Le 18 d'Août, on ouvrit la tranchée en deux endroits; & la place fut vivement battue par l'artillerie ennemie. Sur ces entrefaites, un soldat s'introduisit dans le fort, avec une Lettre de Charles XII, qui étoit revenu nouvellement de Bender. Elle étoit conçue en ces termes : « Ne » faites aucun feu, que quand les ennemis se- » ront au bord du fossé; défendez-vous jus- » qu'à la dernière goutte de votre sang. Je » vous recommande à votre bonne fortune.»

Duslerp obéit. Le 22, les ennemis donnerent l'assaut; & bientôt il se rendirent maîtres de la place. Le commandant ne songea alors qu'à vendre chèrement sa vie. Il abandonne les brèches; retranche près d'un bastion sa petite troupe qui eut l'audace de le suivre, & la place de façon qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis tombent sur lui, de toutes parts. Il se bat, pendant une heure entière; &, après avoir perdu la moitié de ses soldats, il est enfin tué avec son lieutenant & son major. Cent soldats, qui restoient avec un seul officier, demanderent la vie, & furent faits prisonniers.

PFÄFFENHOFFEN. (*combat de*) L'armée combinée de France & de Baviere ayant rencontré, en 1745, celle des Autrichiens près de Pfäffenhoffen, au passage de Munich à Ingolstadt, on se prépara de part & d'autre au combat. L'électeur de Baviere avoit recommandé au comte de Ségur de lever tous les quartiers qu'il avoit en Baviere, à l'exception de ceux de Donawert & de Ram; & le Comte avoit chargé le marquis de Crussol de retirer les différens postes qui étoient à Pfäffenhoffen. Les derniers bataillons, qui précédoient l'arrière-garde, étoient à peine sortis de cette ville, qu'on vit déboucher des hauteurs & des bois un corps nombreux d'infanterie & de cavalerie Autrichiennes. Aussitôt le comte de Ségur gagna les hauteurs. Le marquis de Crussol se dispoisoit à la retraite, lorsque la ville fut attaquée de tous côtés par les ennemis qui en enfoncerent les portes, & y entrèrent avec beaucoup de vivacité. On se battit dans la ville. Le marquis de Crussol & le chevalier de la Marck s'y distinguèrent beaucoup par leurs sages dispositions. Ils firent essuyer une grande perte aux ennemis, & se joignirent habilement au comte de Ségur. Après la jonction, le Comte voyant qu'il arrivoit un nouveau corps d'infanterie aux Autrichiens, & que leur dessein étoit de l'envelopper, songea à la retraite; & il la dirigea de hauteurs en hauteurs, & de bois en bois, afin d'y appuyer son infanterie. Il y eut dans cette journée jusqu'à quatre attaques; la première, dans Pfäffenhoffen; la seconde après la jonction; la troisième, parce que les Confé-

dérés étoient trop pressés par les ennemis ; & la quatrième enfin, dans le tems qu'on descendoit dans un fond marécageux. Il seroit difficile d'exprimer combien les troupes montrèrent de valeur & de fermeté ; & il ne falloit rien moins que les efforts prodigieux qu'elles firent, pour exécuter une si longue retraite devant une armée ennemie, qui suivit le comte de Ségur, pendant six lieues, & qui étoit supérieure en nombre. L'armée marcha continuellement au milieu de deux colonnes Autrichiennes. Les Confédérés perdirent environ douze cens hommes ; & les ennemis avoient, dans le tems, que leur perte étoit très-considérable. La position des François sur des hauteurs, & leur feu continuel, prouvent la sincérité de cet aveu.

PERGAME. (*siège de*) Séleucus, fils d'Antiochus, roi de Syrie, pour profiter de l'absence d'Eumène, roi de Pergame, qui étoit allé réunir ses forces à celles des Romains, forma le dessein d'attaquer Pergame, capitale de tout le royaume. Le frère du roi arrêta l'ennemi, assez de tems, pour donner à Eumène l'espérance de punir Séleucus de sa témérité. Il arriva devant l'ennemi, sans être apperçu, & le battit dans plusieurs combats. Mais ces petites victoires n'auroient rien décidé, si Diophane, suivi de douze cens Achéens d'élite, n'eût trouvé moyen d'entrer dans la place. Ce Général étoit l'élève de Philopémen. A peine eut-il donné quelque repos à ses soldats fatigués d'une longue marche, qu'il les mit en action. Les Syriens avoient conçu tant de mépris pour les alliés-

gé
pro
se
à l
tir
de
en
pre
vir
Ac
de
dus
tra
livr
H
atta
vou
para
vivi
tout
Béli
n'ou
Mai
pres
cour
le si
du n
P
faite
term
d'ava
fition
cle,
niem
peine

les ennemis ;
 ms qu'on des-
 geux. Il seroit
 troupes mon-
 é ; & il ne fal-
 ts prodigieux
 une si longue
 emie, qui sui-
 t six lieues, &
 L'armée mar-
 de deux co-
 fédérés perdis-
 nes ; & les en-
 , que leur perte
 tion des Fran-
 feu continuel,
 veu.
 Séleucus, fils
 our profiter de
 Pergame, qui
 celles des Ro-
 quer Pergame,
 Le frere du roi
 , pour donner
 ir Séleucus de
 l'ennemi, sans
 plusieurs com-
 n'auroient rien
 de douze cens
 moyen d'entrer
 l'éleve de Phi-
 né quelque ré-
 e longue mar-
 n. Les Syriens
 pour les affié-

gés, qu'il n'y avoit plus d'ordre ni de précaution parmi eux. Ils ne pensoient qu'à se divertir & à boire : leurs chevaux erroient à l'aventure. Diophane les fit bientôt repentir de leur orgueilleuse négligence. Il sortit de la ville avec ses troupes, peu nombreuses en comparaison de celles des Syriens, & se présenta devant leur camp. Les ennemis le virent avec indifférence. Alors l'intrepide Achéen partit comme un éclair à la tête de sa cavalerie, fondit sur les Syriens répandus çà & là, les enfonça, les défit, & rentra dans la ville avec la gloire de l'avoir délivrée. 190 ans avant J. C.

PÉRINTHE. (*siège de*) Cette ville fut attaquée par Philippe, roi de Macédoine, qui vouloit se rendre maître de l'Attique, en s'emparant de toutes les villes qui fournissoient des vivres à Athènes. Il conduisit ce siège avec toute la vivacité & toute l'adresse possible. Béliers, tours, circonvallation, mines, il n'oublia rien pour forcer la place à se rendre. Mais les Athéniens, réveillés par le danger pressant de leurs Alliés, envoyèrent à leur secours Phocion, habile Général, qui fit lever le siège, & battit le roi de Macédoine. *Année du monde 3663.*

PÉROUSE. (*journée de*) La dernière défaite des Etrusques, près de Sutrium, loin de terminer la guerre, n'avoit fait que l'allumer d'avantage. Le consul Fabius, malgré l'opposition des plus grands capitaines de son siècle, avoit traversé la terrible forêt Ciminienne, pour atteindre les fuyards. Mais à peine fut-il arrivé près de Pérouse, qu'une

armée redoutable vint à sa rencontre, & lui présenta la bataille. Le général Romain se renferma dans son camp & fit croire aux ennemis qu'il redoutoit leurs forces. Les Etrusques, pleins d'orgueil & de confiance, ne pouvant l'engager à sortir, l'assiégerent dans ses retranchemens. Le Consul fit prendre de la nourriture à ses soldats, & leur ordonna de se tenir prêts au premier signal. A la quatrième veille de la nuit, tems où le sommeil est ordinairement le plus profond, il les éveilla sans bruit; leur fit prendre leurs armes; fait abbatre les retranchemens, & tombe sur les ennemis couchés par terre, çà & là, les uns immobiles, les autres à moitié endormis, la plupart courant aux armes, & en fait un horrible carnage. Le camp fut pris dans l'instant. Il y eut dans cette action soixante mille hommes tués ou faits prisonniers. *An de Rome 444.*

PERPIGNAN. (*siège de*) Les maréchaux de Schomberg & de la Meilleraie, ayant été envoyés en Espagne, attaquèrent Perpignan, l'une des plus fortes villes de ce royaume. Elle opposa long-tems aux efforts des François la plus rigoureuse résistance; mais enfin, les trois quarts de la garnison ayant été emportés par le feu ou par la famine, cinq cens hommes qui restoient capitulerent le 9 de Septembre 1642, après plus de trois mois de tranchée ouverte. Il n'y avoit point dans toute l'Espagne un arsenal mieux fourni que celui de Perpignan; on y trouva de quoi armer vingt mille hommes.

PERSEPOLIS. (*prise de*) Après qu'Alexandre eut soumis les Uxiens, il alla porter

te
l'
ra
p
b
tr
fa
&
to
ce
Le
lag
fer
&
acc
la
y
foi
en
fête
de
mil
à l
gran
les
Roi
fine
dans
ses p
dire
l'Asi
ves
Roi
» ce
» est
S.

ter la terreur de son nom devant Persépolis, l'ancien siège des rois de Perse, & la capitale de leur Empire. A son approche, la plupart des Perses coururent se cacher dans les bois & dans les déserts; & le vainqueur entra dans la ville avec sa redoutable phalange, sans rencontrer aucun obstacle. Le soldat avide & sanguinaire fit main-basse sur tous les citoyens qui étoient restés, & se jetta sur tout ce qui pouvoit satisfaire son insatiable avarice. Le Roi fit cesser enfin le massacre & le pillage, & défendit d'attenter à la pudicité des femmes. Persépolis étoit comme le magasin & le trésor de la Perse: c'étoit-là qu'on accumuloit toutes les vexations des rois, & la substance des peuples. Les sommes qu'on y recueillit montoient à plus de trois cens soixante millions. Tant de richesses acquises en un instant, méritoient bien un jour de fête. On dressa des tables dans toutes les rues de la ville. Les soldats, au son des instrumens militaires, se livrerent à la bonne chère & à la joie, tandis que leur prince faisoit un grand festin à ses officiers & à ses amis. Parmi les femmes qui furent admises à la table du Roi, étoit l'Athénienne Thaïs, coutisane fine & déliée, & maîtresse de Ptolémée qui, dans la suite, fut roi d'Egypte. Sa gaieté & ses plaisanteries lui avoient acquis le droit de dire tout ce qu'elle vouloit au vainqueur de l'Asie. Quand le vin eut échauffé les convives & animé les éloges qu'on prodiguoit au Roi, Thaïs s'écria: « Enfin, seigneur, grâce à votre invincible courage, la Grèce est vengée; vous êtes maître de la Perse, &

S. & B. Tome III. Part. I. F.

» nous buvons en ce jour le vin de Darius.
 » Le plaisir que je goûte dans le superbe pa-
 » lais des grands rois de Perse me dédom-
 » mage assez des fatigues que j'ai essuyées en
 » parcourant l'Asie. Il ne manque qu'une chose
 » à ma félicité. Grand prince, que ne per-
 » mettez-vous aux femmes qui ont eu l'hon-
 » neur de suivre vos guerriers, de faire un
 » feu de joie de la maison de Xerxès, ce bar-
 » bare qui a brûlé ma patrie ? Trop heureuse
 » mille fois, si je puis moi-même y mettre
 » le feu en votre présence, & faire dire à
 » tous les siècles à venir qu'une... me, à la
 » suite du grand Alexandre, a plus magnifi-
 » quement vengé la Grèce, que n'ont jamais
 » fait les Miltiades & les Thémistocles ! »
 Tous les convives applaudissent à ce discours.
 Le Roi se leve de table, avec une couronne
 de fleurs sur la tête, & le flambeau à la main,
 s'avance pour exécuter cet exploit héroïque.
 Toute la troupe le suit avec de grands cris, en
 dansant & en sautant, & environne le palais.
 Les Macédoniens, entendant ce bruit, accou-
 rent en foule avec des flambeaux allumés, &
 répandent par-tout un fatal incendie. A peine la
 flamme eut-elle jetté son premier éclat, qu'A-
 lexandre reconnut sa folie, & donna ordre
 qu'on éteignît le feu; mais il n'en étoit plus
 tems. Ce grand conquérant donna cette nou-
 velle preuve d'extravagance, l'an du monde
 3673.

PETAU. (*bataille de*) Après la défaite des
 troupes de Maxime, près de Siscia, Théodose
 animé par ce premier succès alla sur le
 le champ se présenter devant une autre armée

da
 vil
 fut
 tai
 le
 cor
 qui
 rite
 I
 per
 de
 don
 Ott
 cher
 une
 il m
 Gén
 bile
 la no
 & de
 comp
 Le 1
 nation
 Peter
 lende
 Le pr
 taille,
 de foi
 fix con
 l'armé
 quatre
 corps d
 fards.
 retranc
 lieue, I

du tyran, campée dans les plaines de Petau, ville de Pannonie, sur la Drave. Le combat fut sanglant, & la victoire long-tems incertaine; mais enfin elle se déclara pour le parti le plus juste. Théodose triompha, pour la seconde fois; & bientôt Maxime, arrêté près d'Aquilée, termina par une mort violente & méritée une vie souillée de crimes. *L'an 388.*

PETERWARADIN. (*bataille de*) L'empereur venoit de conclure avec la république de Venise, une Ligue offensive & défensive, dont l'objet étoit l'humiliation de la Porte-Ottomane. Pour remplir ses vues, il fit marcher sur les bords du Danube & de la Save une armée nombreuse, à la tête de laquelle il mit le fameux prince Eugène, le plus grand Général de ce siècle. La réputation de cet habile capitaine attira sous ses drapeaux toute la noblesse de l'Empire, une foule de seigneur, & de princes étrangers, parmi lesquels on comptoit Emmanuel, frere du roi de Portugal. Le 1^{er} d'Août 1716, les troupes des deux nations se rencontrèrent entre Salankemen & Peterwaradin. On s'escarmoucha le 4, & le lendemain on engagea une action générale. Le prince Eugène rangea ses troupes en bataille, avec cette sagacité qui l'avoit rendu tant de fois victorieux. Il partagea sa cavalerie en six corps qu'il distribua sur les deux ailes de l'armée. La premiere aile avoit quatre-vingt-quatre escadrons, & trente-six bataillons; & le corps de réserve, vingt-cinq escadrons de Hussards. Tous ces corps étoient protégés par un retranchement qui occupoit un peu plus d'une lieue. La cavalerie de la gauche étoit couverte

par un marais profond, & celle de la droite par des hauteurs & des précipices.

Les Turcs, de leur côté, se mettoient en mouvement de toutes parts. Les côteaux & les vallons furent couverts de leurs soldats. Ils étoient au nombre de cent cinquante mille hommes conduits par le Grand-Visir Ali. Le prince Eugène fit sonner la charge, sur les sept heures du matin. Le prince Alexandre de Wirtemberg commença l'action avec sa brigade composée de six bataillons. Ils percèrent l'ennemi & pénétrèrent à une batterie de canons, dont ils se rendirent d'abord les maîtres. La cavalerie combattit avec le même succès. Déjà la victoire se déclaroit pour les Impériaux, lorsqu'on s'aperçut que l'infanterie de la droite étoit rompue. Les retranchemens d'où elle sortoit, quoique ruinés, ne l'étoient point assez pour être passés de front. Il fallut défiler, & on le fit par huit colonnes. L'ordre étoit de s'étendre, dès qu'on seroit hors des lignes; mais le peu d'espace qu'il y avoit entre cet endroit & les travaux des Turcs, ne le permit pas. On se trouvoit sous leur feu; &, dès qu'ils eurent vu la tête des colonnes, ils sortirent de leurs lignes avec des cris épouvantables, & se précipitèrent sur les fantassins Allemands. Ils soutinrent avec courage le choc des infidèles. Ils les repoussèrent: ils gagnèrent sur eux plus de vingt pas de terrain; mais cet avantage ne dura qu'un instant. Le corps entier des Janissaires tomba tout-à-coup sur les vainqueurs. Les colonnes à demi-passées ne purent résister à ce choc impétueux. Elles plierent & furent poursuivies.

j
r
c
fa
te
C
d
L
Ja
fin
qu
co
de
int
me
qu
do
che
les
don
ne
me
la n
mé
d'un
aup
rég
aya
dats
vict
» F
» m
» ar
» C
Gran

adroite par

ettoient en
côteaux &
soldats. Ils
uante mille
Visir Ali. Le
, sur les sept.
lexandre de
avec sa bri-
. Ils perce-
e batterie de
ord les maî-
le même suc-
roit pour les
que l'infante-
es retranche-
ne ruinés, ne
assés de front.
uit colonnes.
qu'on seroit
espace, qu'il y
travaux des
trouvoit sous
vu la tête des
s lignes avec
écipiterent sur
utinrent avec
s. les repouffe-
s. de vingt pas
ne dura qu'un
iffaires tomba
Les colonnes
ster à ce choc
ent poursuivies

jusqu'au second retranchement. Dans ce moment, la cavalerie, postée à droite & à gauche pour soutenir, vola au secours de son infanterie qui se rallia. Les Turcs, assaillis à leur tour, furent enfoncés, culbutés, poursuivis. On força les retranchemens qu'ils avoient faits devant eux avec leurs chariots de campagne. Les Spahis prirent la fuite aussi-tôt; mais les Janissaires tinrent encore quelque tems. Enfin, leur Aga étant tué, & le Grand-Visir, qui se conduisit en héros, étant mis hors de combat par deux blessures mortelles, la perte des chefs entraîna celle de toute l'armée. Les infidèles perdirent environ trente mille hommes dans cette déroute. On leur prit cent cinquante-six pièces de canon, cent soixantedouze drapeaux ou étendards, cinq queues de cheval, trois paires de tymbales, & toutes les provisions de leur camp qui fut abandonné au pillage. Cette victoire mémorable ne coûta aux Allemands que cinq mille hommes & quinze cens chevaux. Dans le fort de la mêlée, un François, major-général, nommé le *comte de Bonneval*, se trouva entouré d'un corps nombreux de Janissaires. Il n'avoit auprès de lui que deux cens soldats de son régiment. Il résista une heure entiere; & ayant été abbatu d'un coup de lance, dix soldats qui lui restoient le porterent à l'armée victorieuse. « Le même homme proscriit en » France, dit M. de Voltaire, vint ensuite se » marier publiquement à Paris; & , quelques » années après, il alla prendre le turban à » Constantinople où il est mort Bacha. » Le Grand-Visir, qui s'étoit sauvé avec les débris

de son armée vaincue, fit massacrer, avant d'expirer, un général de l'empereur, nommé *Breuner*, qui étoit son prisonnier. Ce nouveau triomphe du prince Eugène mit le comble à ses lauriers, & lui mérita les éloges de toute la terre. Le pape lui envoya, pour le féliciter, le glaive & le bonnet bénis, & le qualifia de Défenseur de la Chrétienté.

PÉTILIA. (*combat de*) Les Carthaginois & les Romains campoient dans les plaines qui sont au-dessous de Pétilia. Il y avoit entre eux une éminence couverte de broussailles & de cavités. Les Romains s'étonnoient comment Annibal, étant arrivé le premier dans un endroit si commode, ne l'avoit point occupé : & c'étoit ce qui devoit le leur rendre suspect. Il y avoit envoyé pendant la nuit quelques escadrons Numides, avec ordre de se tenir cachés. Le consul Marcellus proposa à son collègue d'aller examiner ce poste avec deux cens vingt cavaliers ; ils furent suivis des officiers les plus braves & les plus considérables. Quand ils furent arrivés au pied du tertre, les Numides, sans être aperçus, firent un circuit, les uns à droite, les autres à gauche, pour les envelopper. Alors ils se leverent ; & tous ensemble, en poussant de grands cris, ils vinrent fondre sur les Romains. Les consuls, voyant qu'il leur étoit également impossible de gagner la hauteur dont les ennemis étoient maîtres, & de retourner en arriere, prirent le parti de se défendre courageusement. Ils auroient plus long-tems disputé la victoire, si la plus grande partie de leur escorte, composée presque toute d'Etrusques, n'eût pris la

fuite. Les deux généraux furent blessés. Marcellus combattit long-tems avec une ardeur invincible ; mais enfin, épuisé par le sang qu'il perdoit, & accablé de fatigues, il tomba mort : triste fin d'un grand capitaine, qui avoit mérité le titre d'*Epée* de sa patrie ! Puisse au moins son exemple apprendre aux généraux à ne point s'exposer aux dangers comme un simple soldat. Le premier devoir du courage est de sauver celui qui sauve les autres. Ce funeste accident arriva l'an de Rome 544.

PÉTRA. (*sièges de*) 1. L'an 541, l'armée de Chosroës, roi des Perses, s'approcha de cette ville de Lazique, dans l'intention d'en former le siège. Zibus, qui y commandoit pour l'empereur Justinien, défendit aux soldats de la garnison de se montrer hors de la ville, ni sur les murs ; & il les plaça derrière les portes, avec ordre de garder un profond silence. Les Perses, croyant la place abandonnée, se disposerent à escalader les murs. Tout-à-coup les portes s'ouvrent. Les Romains sortent avec fureur. Les ennemis sont taillés en pièces, ou mis en fuite. Chosroës, à cette nouvelle, vint en personne hâter le siège. Il fit conduire une mine jusques sous une des principales tours ; & , après avoir fait foutenir l'édifice par des étais, on y mit le feu. La chute de cet important ouvrage ouvrit la ville aux Perses qui forcerent les assiégés à se rendre par capitulation.

PÉTRA-LATA. (*prise de*) Les Goths étoient maîtres de cette forteresse, peu éloignée du fleuve Métaure, & située sur un roc escarpé, qui la rendoit imprenable. Ildiger &

Martin, capitaines de Bélisaire, ayant inutilement tenté de forcer le passage qui y conduisoit, firent grimper sur le rocher une partie de leurs gens qui, détachant de gros quartiers de pierres, écrasoient les habitations formées dans le vallon. Les Goths effrayés leur tendoient les bras & demandoient miséricorde. On leur fit quartier, à condition qu'ils passeroient au service de l'empereur; & on les enrolla dans les troupes de Justinien. *L'an 538.*

PÉTRA-OXIANA, ou ROCHER D'OXUS.

(*siège de*) Cette place, que tenoit Arimaze, Sogdien, avec trente mille hommes de guerre, & des munitions pour deux ans, étoit située sur un rocher fort haut & fort escarpé; & un seul sentier taillé dans le roc y conduisoit. On fit sommer les Barbares de se rendre: leur chef demanda d'un air insultant: « Si le grand » Alexandre pouvoit voler, & si, par un bien- » fait subit, la nature lui avoit donné des » aîles? » Alexandre, piqué jusqu'au vif, voulut se venger. Il choisit trois cens jeunes montagnards, vaillans & robustes, & accoutumés, dès leur enfance, à gravir contre les rochers; il leur commanda de grimper sur le rocher, au commencement de la nuit. Ils furent un jour & demi à arriver au sommet, avec des peines incroyables, après avoir lutté tout-à-la-fois & contre la neige, & contre le froid, & contre le vent. Trente-deux périrent dans cette nouvelle espèce d'affaut. Quand ils eurent averti le roi, par le signal dont on étoit convenu, ce prince envoya de nouveau un hérault pour porter des conditions favorables. Arimaze ne voulut rien entendre: alors l'en-

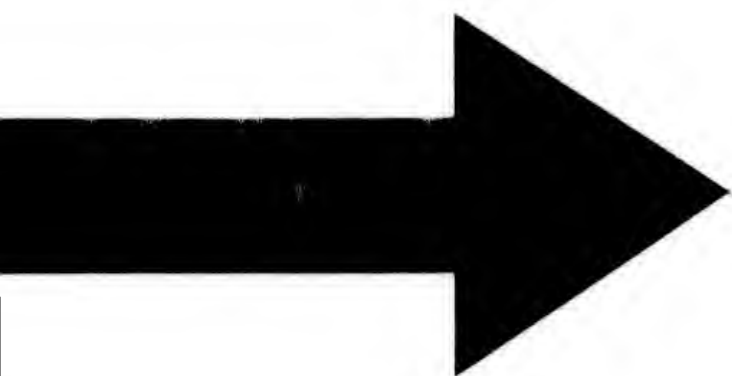
voyé
& lui
» lui
» ont
se ren
le fit b
du pay
du ro
PE
Narya
Spens
le col
de Pe
mille
qui n'e
vert, f
de che
dans le
dès la
dans u
autres
dans le
qu'on r
du mo
Les Mo
trois m
les Sué
PHA
Dimale
siéger l
bien for
breuse,
& de m
toire, E
cacha u

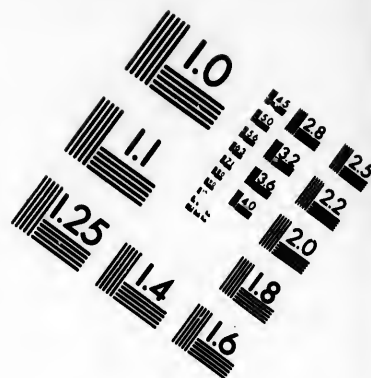
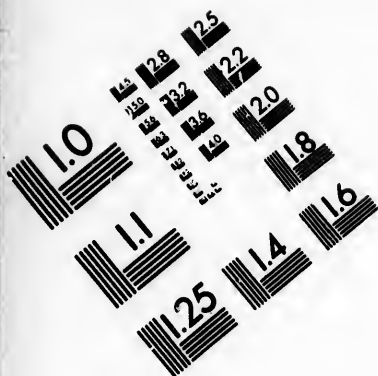
voyé l'ayant pris par la main le pria de sortir, & lui montrant ces soldats : « Vous voyez, » lui dit-il, qu'Alexandre & les Macédoniens » ont des ailes. » Arimaze fut si effrayé, qu'il se rendit ; mais le roi, pour punir sa fierté, le fit battre de verges, avec toute la noblesse du pays, puis attacher en croix, au pied même du rocher. *An du monde 3676.*

PETZUR. (*prise de*) Après la victoire de Narva, en 1700, Charles XII chargea le sieur Spens, maréchal de camp, officier habile, & le colonel Schlippenbach, d'assiéger la ville de Petzur, située à l'est du lac Péïpus. Six mille Moscovites défendoient cette place, qui n'étoit fortifiée que par un chemin couvert, formé par un amas de fumier, & garni de chevaux de frise. L'épouvante étoit déjà dans leur cœur, même avant les assauts : aussi, dès la première attaque, les uns se retirèrent dans un château qui défendoit la ville ; les autres prirent la fuite, & le reste se retrancha dans les maisons. Le sieur Spens, voyant qu'on ne pouvoit les y forcer sans exposer bien du monde, fit mettre le feu à toute la ville. Les Moscovites perdirent en cette occasion trois mille hommes tant tués que brûlés, & les Suédois cent quatre-vingt seulement.

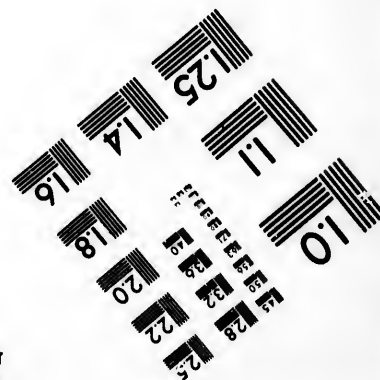
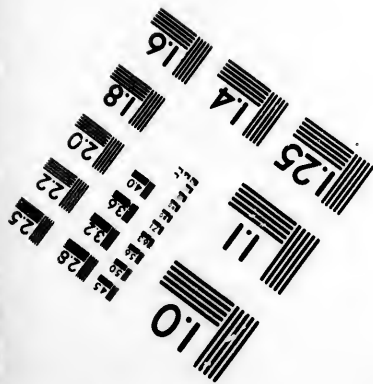
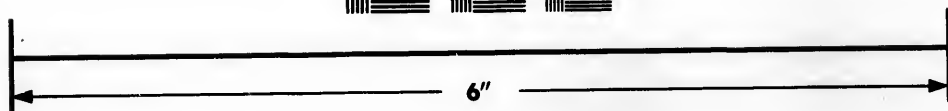
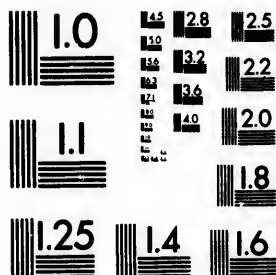
PHAROS (*siège de*) Après la prise de Dimale, en Illyrie, le consul Emilius vint assiéger le perfide Démétrius dans cette ville, bien fortifiée, défendue par une garnison nombreuse, & pourvue abondamment de vivres & de munitions. Pour hâter & assurer sa victoire, Emilius eut recours à un stratagème. Il cacha une grande partie de son armée dans des







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 28
12 32
18 25
10 22
18 20
18

11
10
14 28
12 32
18 25
10 22
18 20

bois & d'autres lieux couverts ; & , le jour venu , il s'avança fièrement dans le port le plus proche de la ville avec vingt vaisseaux. Démétrius , croyant défaire sans peine cette poignée de gens , vient avec toutes ses troupes à la rencontre du consul , pour empêcher la descente. Entre la ville & le port étoit une hauteur escarpée. Les Romains qui avoient débarqué pendant la nuit , & s'étoient cachés dans les bois , surviennent en ce moment , & s'emparent de ce poste avantageux. Démétrius veut les en chasser. Les Romains fondent sur lui , tandis que les troupes du Consul le prennent par derrière. Les Illyriens , enveloppés de tous côtés , pressés de front , & en queue , furent obligés de prendre la fuite. Démétrius se jetta dans une frégate , & chercha un asyle dans les Etats du roi de Macédoine. Pharos fut emportée d'emblée , abandonnée au pillage , & rasée. Toute l'Illyrie reçut de nouveau la loi des Romains. *L'an de Rome 533.*

PHARSALE. (*bataille de*) Cette grande & mémorable journée décida pour toujours du sort de Pompée & de la république , & mit le comble à la fortune de César. Pompée , dans l'ordre de sa bataille , répondit à sa réputation. Il plaça au centre , & aux deux ailes , tout ce qu'il avoit de vieux soldats , & distribua les nouveaux dans les intervalles , entre les ailes & le corps de son armée. Scipion occupoit le centre avec les légions qu'il avoit amenées de Syrie. Les ailes avoient pour commandans un certain Leutulus , dont on ne sçait point la qualité , & Domitius Ahéno-

barbus. Pompée se posta lui-même à l'aile gauche, parce que c'étoit de ce côté-là qu'il prétendoit faire les premiers & les plus grands efforts, & emporter tout d'un coup la victoire. Par cette raison, & dans cette vue, il réunit au même endroit presque toute sa cavalerie, ses Frondeurs & ses Archers. Son aile droite en avoit peu de besoin, parce qu'elle étoit couverte du fleuve Enipée. César distribua de même son armée en trois corps, sous trois chefs, Domitius Calvinus au centre, Marc-Antoine à l'aile gauche, & à la droite P. Sylla. Ce fut à l'aile droite que César prit son poste, vis-à-vis de Pompée, & à la tête de sa dixième légion, qu'il affectionnoit particulièrement, parce qu'elle s'étoit toujours distinguée par sa bravoure & par son attachement à ses intérêts. Ayant remarqué que la nombreuse cavalerie des ennemis étoit toute rassemblée en un même lieu, il pénétra l'intention de son rival; & pour en prévenir l'effet, il tira de sa dernière ligne six cohortes dont il forma un corps à part, & qu'il plaça, comme en embuscade, derrière son aile droite. Il instruisit les soldats de ces cohortes de la manière dont il falloit combattre la cavalerie de Pompée, lorsqu'elle approcheroit; & il leur recommanda de ne point lancer leurs demi-piques, pour en venir promptement à l'épée, selon l'usage des braves guerriers, mais de les tenir à la main, & de les porter directement au visage & aux yeux des cavaliers. Il étoit persuadé que le moyen d'enfoncer & de vaincre cette brillante jeunesse, curieuse de ses grâces, étoit de lui faire craindre de hideuses

bleffures. On ne ſçait pas bien le nombre des ſoldats de part & d'autre. Les uns l'ont fait monter à trois cens mille hommes ; d'autres , à quatre cens. Tout ce qu'on peut dire de certain , c'eſt qu'avec cette multitude immense de citoyens , Céſar & Pompée , réunis par l'amour du bien public , auroient achevé la conquête de l'univers.

L'ardeur étoit ſi grande parmi les troupes de Céſar , qu'un vieil officier , nommé *Craſſinus* , qui s'étoit ſigné par une longue ſuite de belles actions , s'étant mis à la tête de ſix vingt Volontaires , tous auſſi braves que lui , ne put contenir l'impatience qu'il avoit de combattre. Il ſort de ſes rangs ; & , regardant Céſar : « Mon général , lui dit-il , vous ferez » content de moi. Mort ou viſ , je mériterai » vos louanges. » En prononçant ces mots , il part comme un éclair , & s'élançe ſur l'ennemi avec ſa petite troupe. Entre les deux armées reſtoit un eſpace aſſez grand pour le choc. Mais Pompée avoit ordonné à ſes ſoldats de demeurer en place , & de laiſſer faire tout le chemin à ceux de Céſar. C'étoit une faute conſidérable ; car le mouvement & la vivacité de la courſe anime le ſoldat , au lieu que la tranquillité & le repos du corps attiédit , & rallentit le feu de l'âme. Les ſoldats de Céſar commencent l'attaque par lancer leurs demi-piques ; puis , transportés de cette fureur martiale , qui eſt l'âme du guerrier dans une action , ils mettent l'épée à la main , & fondent ſur l'ennemi. Les troupes de Pompée en font autant. On ſe mêle : on ſe heurte. Par-tout on donne , ou l'on reçoit la mort. En même

te
ch
C
po
do
ell
ar
un
far
»
cla
reu
hid
cav
qu'
plus
hon
dan
les
piéc
heur
ſur l'
par
insta
cus
pire
malh
men
qui s
jou
qu'il
à-con
blan
donn
doit

tems la cavalerie de Pompée , avec les Archers & les Frondeurs , se jette sur celle de César , l'enfonce , & s'étend sur la gauche pour prendre l'infanterie en flanc. César donne le signal aux six cohortes. Elles volent : elles se précipitent avec tant de furie , qu'elles arrêtent d'abord cette cavalerie qui , comme un torrent , menaçoit de tout renverser. César leur répétoit sans cesse : « Frappe au visage , » soldat ; frappe au visage. » La surprise , l'éclat du fer porté jusques dans les yeux , l'orreur de ces blessures qui menaçoient d'une hideuse difformité , tout épouvante ces jeunes cavaliers. Au lieu de combattre , ils ne songent qu'à garantir leur agréable figure ; & bien-tôt , plus timides que des femmes , ils prennent honteusement la fuite , & cherchent un asyle dans les montagnes voisines. Les Archers & les Frondeurs , restés seuls , sont taillés en pièces. Les six cohortes , animées par cet heureux succès , font un détour ; & , se ruant sur l'aîle gauche des ennemis , elles l'attaquent par derriere , & la mettent en désordre. En un instant tout se disperse ; & les ennemis vaincus abandonnent à César la victoire & l'empire du monde. Ce général n'insulta point au malheur de ses concitoyens ; & , usant noblement de sa fortune , il pardonna à tous ceux qui s'étoient attachés au parti de son rival. Il jouoit alors un bien triste personnage. Dès qu'il vit sa cavalerie rompue , il perdit tout-à-coup le sens : sa tête se troubla ; & , oubliant qu'il étoit le grand Pompée , il abandonna une partie de son armée , qui se défendoit encore , & se retira , à petits pas , dans

son camp. Lorsqu'il fut entré dans sa tente , il s'assit , sans dire une seule parole , jusqu'à ce que les ennemis , qui poursuivoient les fuyards , étant arrivés à ses retranchemens pour les forcer , il s'écria : « Quoi ! jusques dans mon » camp ! » Il prit alors une robe convenable à l'état présent de sa fortune , & se déroba secrètement. On sçait combien cette fuite lui devint funeste ; & comment un Roi , indigne de cet auguste nom , eut la bassesse d'ôter la vie à cet illustre fugitif , qui avoit fait trembler l'univers , & qui cherchoit un asyle dans ses Etats. *An de Rome 704.*

PHASE. (*siège de*) Nachoragan avoit succédé à Merméroës dans le commandement des troupes de Perse en Lazique. Ce nouveau général marcha contre la ville de Phase , située dans une plaine , au midi de l'embouchure du fleuve qui lui donnoit son nom. Ses murailles étoient de bois ; mais la prudence & la valeur de Martin , & des Romains qui les défendoient , les rendirent imprenables. Les Perses furent repoussés avec perte dans leur première attaque , & obligés de regagner leurs retranchemens. Pour les intimider , & augmenter la confiance des siens , le général Martin usa d'un ingénieux stratagème. Ayant assemblé son armée , un inconnu se présenta tout-à-coup , couvert de sueur & de poussière , sur un cheval harassé , comme s'il arrivoit d'un long voyage. Il se disoit envoyé de l'empereur , & remit une lettre entre les mains du gouverneur , de la part de ce prince. Ce capitaine en fit la lecture à haute voix. Elle portoit que Justinien , pour seconder la valeur de

ses troupes , lui envoyoit une nouvelle armée aussi forte que celle qu'il avoit déjà. Martin ayant demandé au prétendu courier , où étoit cette armée ; celui-ci répondit qu'elle étoit à quatre lieues de Phafe. Alors Martin prenant le ton d'un homme en colere : « Qu'ils se re- » tirent au plutôt , dit-il brusquement ; je n'ai » besoin que de mes soldats. C'est à eux qu'ap- » partient la victoire , & le fruit de la vic- » toire. » Tous applaudirent à ces mots , & se crurent assurés de vaincre. Nachoragan , craignant l'arrivée du secours , dont on avoit eu soin de l'instruire pour le tromper , se hâta de donner l'assaut. Une heure avant , Justin , l'un des chefs de l'armée Romaine , accompagné de ses plus braves fantassins , & de cinq cens cavaliers d'élite , étoit sorti de la ville , sans être apperçu des Perses , pour aller en pèlerinage dans une célèbre église voisine. Il revenoit de cette partie sacrée , lorsque les ennemis attaquoient la place avec la plus grande fureur. Au bruit horrible des combattans , il devina ce qui se passoit. Il se met en bon ordre , exhorte sa troupe , fond sur les Perses , & renverse tout ce qu'il rencontre. Les Perses , s'imaginant que c'est la nouvelle armée qui arrive , après avoir passé sur le ventre à ceux qu'on avoit envoyés pour l'arrêter , prennent l'épouvante , & reculent en arriere. Bientôt leur déroute est générale. Leurs éléphants , devenus furieux par leurs blessures , les écrasent dans leur fuite , & semblent achever la victoire des Romains. Les vaincus perdirent dix mille hommes , & les Romains seulement deux cens. *L'an 554.*

PHILIPPES. (*bataille de*) Rome n'étoit plus, ou du moins la liberté en fut bannie; & la république ne subsistoit plus que dans le camp des conjurés, Brutus & Cassius, Auguste & Antoine, suivent leur ambitieux projet, passerent dans la Macédoine, pour les aller attaquer. Les forces étoient à-peu près égales dans chaque parti; & si les légions d'Auguste & d'Antoine étoient plus complètes, Brutus & Cassius, de leur côté, étoient plus forts en cavalerie. On comptoit, dans leur armée, vingt mille chevaux; & à peine y en avoit-il treize mille dans celle des Triumvirs. Ces deux armées étoient campées proche de la ville de Philippes, située sur les confins de la Macédoine & de la Thrace. Brutus & Cassius établirent leurs camps sur deux collines, & dans un intervalle d'un quart de lieue, qui les séparoit. Ils tirèrent des lignes, & un parapet d'une colline à l'autre. Cette situation étoit admirable. Les hauteurs qu'ils occupoient les mettoient hors d'insulte, & en état de se tenir sur la défensive, s'ils le jugeoient à propos. S'ils vouloient combattre, ils avoient devant eux une belle plaine pour étendre leurs nombreuses armées. Une petite riviere, appelée *Gangitès*, ou *Ganga*, couloit au pied de leurs retranchemens. Derrière, étoit la mer, qui leur fournissoit toutes les provisions nécessaires. L'isle de Thafos, à douze mille pas de-là, leur servoit de magasin général; & plus près, la ville de Néapolis ouvroit son port à leur flotte, & l'y tenoit en sûreté. Antoine & Auguste se posterent à un mille seulement de l'ennemi. Cette hardiesse étonna

M
P
q
A
é
ne
en
vo
qu
fan
né
de
ent
rais
toit
son
liffac
ses d
com
senta
détac
mara
geme
Thafos
ce gra
les tra
mis,
de rose
long,
dresser
toine,
S. &

étonna les conjurés, d'autant plus que, dans la disposition des camps, tout le désavantage étoit pour les triumvirs qui, foibles à bien des égards, ne l'emportoient que par la valeur expérimentée & par le nombre des troupes. Ces deux généraux s'arrangerent de façon qu'Auguste se trouva opposé à Brutus, & Antoine à Cassius. Leur plan & leur intérêt étoit d'engager promptement une action générale. Ils présentèrent donc la bataille aux ennemis qui, par une raison contraire, ne voulurent point l'accepter. Cassius, sur-tout, qui entendoit très-bien la guerre, connoissant le caractère hardi & entreprenant du général qu'il avoit en tête, s'appliquoit à fortifier de plus en plus ses retranchemens; &, comme entre le flanc gauche de son camp, & un marais impraticable, qui en étoit voisin, il restoit un petit espace de terrain, il avoit tiré de son camp au marais une bonne ligne bien parallélisée, pour éviter toute surprise, & assurer ses derrières; mais Antoine le força bientôt à combattre. Pendant qu'il l'amusoit, en se présentant tous les jours en ordre de bataille, il détacha quelques cohortes, pour rendre le marais praticable, & établir ensuite des logemens entre le camp de Cassius & l'isle de Thafos. Au bout de dix jours & de dix nuits, ce grand ouvrage se trouva achevé, sans que les travailleurs eussent été aperçus des ennemis; parce qu'ils étoient couverts d'une forêt de roseaux. Cassius ne fut averti d'un travail si long, & si important, que par les forts que dressèrent derrière lui plusieurs cohortes d'Antoine, & où elles se logerent. On songea donc,

de part & d'autre à en venir à un combat. Après différentes escarmouches, où les conjurés eurent toujours l'avantage, le jour parut, qui devoit décider de la fortune & de la destinée de la république. Ces grands corps s'ébranlerent, & marcherent l'un contre l'autre avec une égale fureur. L'action commença par un assaut livré aux lignes de Cassius. Elles furent forcées; & tout-d'un-coup, sa cavalerie prit honteusement la fuite. Il n'est point d'efforts qu'il ne fit pour retenir son infanterie, jusqu'à arrêter par le bras les fuyards, jusqu'à saisir lui-même les drapeaux, & les faire planter en terre, pour être un signal de ralliement. Sa valeur ne put ranimer celle de ses soldats éperdus. Son armée fut entièrement mise en déroute, & son camp pris par Antoine. Cependant Brutus avoit chargé les légions d'Auguste. Ses soldats, pleins de colere, enfoncerent les ennemis, dès le premier choc; les mirent en fuite; pénétrèrent jusqu'à leur camp dont ils s'emparerent, après avoir taillé en pièces ceux qui étoient restés pour le garder. Brutus, par une faute impardonnable, ne songeoit qu'à profiter de son avantage, persuadé que le sort des armes étoit semblable du côté de Cassius. Enfin il remporta une victoire complete; & voyant avec joie toute l'armée d'Auguste, dispersée & défaire, il se retiroit dans son camp en triomphe. Mais, quelle fut sa surprise & sa consternation, lorsqu'il aperçut les tristes preuves de la défaite de son collègue! Il détache aussi-tôt un corps de cavalerie pour aller à la découverte, & voler à son secours. Mais il n'étoit plus tems; & les

mouvements tardifs qu'il se donna ne servirent qu'à hâter la mort de Cassius. La cavalerie de Brutus fut prise, par l'infortuné général, pour un gros d'ennemis qui le cherchoit. Désespéré, il se fit donner la mort par un de ses affranchis, nommé *Pindare*. Brutus, à cette triste nouvelle, accourut à la tente de son ami, versa sur son cadavre des larmes abondantes & sinceres. Il l'appella le *dernier des Romains*, n'espérant plus que Rome produisît jamais une ame aussi haute que celle de ce fier ennemi de la tyrannie. Ensuite, il le fit inhumer en grande pompe, dans l'isle de *Thasos*. Les Républicains pouvoient s'attribuer avec fondement la supériorité dans cette fameuse journée; mais le faux héroïsme de Cassius donna tout l'avantage au parti des Triumvirs. Brutus voulut tenter, une seconde fois, le sort des armes. Ce grand homme fit des prodiges dans cette dernière action. Agissant de la tête & de la main, il se monroit également brave soldat, & sage capitaine. Mais, après les plus grands, & les plus généreux efforts, il fallut céder à la fortune des tyrans. Brutus prit la fuite, malgré les efforts d'une troupe de Thraces attachée à sa poursuite. Ce malheureux Romain, après avoir mis entre lui & les troupes des tyrans un petit ruisseau dont les bords étoient couverts d'un bois touffu, s'assit dans un lieu creux, adossé contre un grand rocher, accompagné de quelques amis entiere-ment attachés à son sort. Alors, élevant les yeux aux ciel, il prononça ce vers d'*Euripide*:

Grand Dieu ! daigne punir l'auteur de tant de maux,

Il en vouloit vraisemblablement à Antoine. Enfin , jettant ses regards sur lui-même , & se considérant , dans ses malheurs , accompagné de sa seule vertu dont la sévérité & la pureté lui devenoient si inutiles : « Malheureuse » vertu , s'écria-t-il , tu n'es qu'un vain nom ; » & jete cultivois comme une réalité ! Esclave » de la fortune , tu ne fers que le vice heu- » reux. » Dans ce moment , on entendit un grand bruit ; & quelqu'un dit aussi-tôt qu'il falloit fuir. « Oui , reprit Brutus avec viva- » cité , il faut fuir ; mais c'est par le secours » des mains , & non pas par celui des pieds. » Après ces paroles , il dit adieu à ses amis , & se retira à l'écart , suivi seulement de deux ou trois personnes , parmi lesquelles étoit Straton , Egéate , qui lui servoit de conseil , & comme de guide dans les exercices de l'éloquence. Brutus espéroit que ce Grec l'aideroit à se donner la mort. Il témoigna pourtant de la répugnance à se charger d'un si funeste ministère. Mais , lorsqu'il vit que Brutus recouroit à l'un de ses esclaves. « Puisque vous êtes dé- » cidé , dit-il ; je ne veux pas que vous trou- » viez dans un esclave plus de secours que dans » un ami. » Prenant ensuite à deux mains la poignée de l'épée nue , il la tint ferme , & détourna le visage. Brutus levant le bras gauche sur sa tête , saisit de la main droite la pointe de l'épée ; & , la posant à l'endroit où l'on sent le battement du cœur , il se poussa dessus avec effort , & se perça sans jeter un seul cri. La liberté Romaine expira avec cet illustre citoyen ; & les triumvirs , par cette mémorable victoire , établirent leur injuste

Fla

empire sur les ruines de la République. (42 ans avant J. C.). Le poëte Horace , dont les belles productions ont fait l'admiration , ou l'utile amusement des connoisseurs de tous les siècles , se trouva à la bataille de Philippes , avec la qualité de tribun légionnaire ; mais il n'y brilla point par son courage. Semblable à Démosthène , il prit la fuite , & jeta ses armes qui l'empêchoient de courir. La postérité doit lui sçavoir gré de son peu de valeur.

PHILIPPEVILLE. (*siège de*) Dom Juan d'Autriche , gouverneur de Flandre , forma le siège de Philippeville , en 1578. Cette place , l'une des meilleures de la domination Hollandoise , étoit flanquée de cinq gros bastions , & défendue par le seigneur de Glimes , qui avoit sous ses ordres cinq enseignes de gens de pied , & une compagnie d'arquebusiers à cheval. Cette garnison n'étoit point proportionnée aux besoins de la ville , qui d'ailleurs se trouvoit dépourvue de bien des choses nécessaires à une bonne défense. Malgré ces inconvéniens , les assiégés firent briller le plus grand courage. Après qu'on eût distribué les différens quartiers aux nations qui composoient l'armée du roi d'Espagne , on ouvrit la tranchée. Les ouvrages furent bientôt achevés , parce que dom Juan veilloit sans cesse sur toutes les opérations. On dressa une batterie de plusieurs canons de gros calibre , & de quelques autres plus petits , pour ruiner les défenses de la place. En peu de jours , on déboucha dans le fossé , & l'on s'y établit ; mais si l'attaque en fut vive , la résistance des Flamands ne fut pas moins terrible. Animés

par le prince d'Orange, qui leur promettoit un prompt secours, ils répondirent aux Espagnols par un feu meurtrier, qui les incommoda beaucoup. Ils firent même quelques sorties, & s'efforcèrent, autant qu'ils le purent, d'empêcher ou de retarder les progrès du siège. Cependant les ennemis, se couvrant par des traverses & plusieurs especes de remparts d'une invention ingénieuse, avançoient toujours. Leurs batteries avoient fait une si large brèche, que rien ne pouvoit plus arrêter le terrible assaut auquel ils se préparoient. C'est alors que le gouverneur, gagné par les promesses de dom Juan, trahit la cause de la liberté, & livra la place aux Royalistes, le 19 du mois de Mai.

PHILIPPINE. (*prise du fort*) Le comte de Lowendhal voulant, en 1747, faire la conquête du Sas de Gand, crut devoir commencer cette entreprise hardie, par l'attaque de Philippine, forteresse importante dont la proximité servoit de défense à la place menacée. La prise de ce fort ne paroissoit pas facile. Flanqué de deux bastions du côté de la campagne, environné d'un fossé large, & d'une contrescarpe, il pouvoit soutenir les plus grands efforts. Au milieu des deux bastions, il y avoit une demi-lune par laquelle il falloit passer pour entrer dans la ville; & dans l'enceinte de la place, s'élevoit un autre fort à quatre bastions, & défendu par un bon fossé. Enfin, sur le bord de l'eau, étoit une redoute pour couvrir une écluse qui servoit à inonder tous les environs. Tels étoient les obstacles qu'il falloit vaincre pour emporter Philippine. Le

Comte la fit investir le 17 d'Avril; &, sur le refus que fit le Commandant de se rendre à des conditions honorables, il ouvrit la tranché le 2 de Mai. Les travaux furent poussés avec tant d'activité, que la place, trop foible pour résister à l'impétuosité des François, se rendit le 6. La garnison fut faite prisonniere de guerre. On trouva dans ce fort vingt-sept canons de fonte.

PHILIPPOPOLIS. (*siège de*) Avant la défaite du rebelle Procope, Equitius, général de l'empereur Valens, entra dans la Thrace, & alla mettre le siège devant Philippopolis, ville ancienne, restaurée par le pere d'Alexandre le Grand, & connue encore aujourd'hui, sous le nom de *Philippopoli*. Elle soutint avec vigueur les attaques fréquentes de l'ennemi, & ne se rendit qu'à la vue de la tête de Procope. *L'an 366.*

PHILISBOURG. (*sièges de*) 1. Le 24 de Janvier 1635, le baron de Fernamonde, à la tête de six mille Allemands ou Espagnols, attaqua Philisbourg, & prit d'emblée cette importante ville. La peste avoit réduit la garnison à quatre cens hommes, dont une partie, composée d'Allemands, livra un bastion à l'ennemi, qui l'escaladoit à la faveur des glaces. Cette perte toucha d'autant plus sensiblement le cardinal de Richelieu, que ce ministre avoit dépensé plus de quatre cens mille écus pour rendre la place imprenable. Elle fut reprise par le duc d'Enguien, en 1644.

2. Le prince Charles de Lorraine, l'un des plus grands généraux de l'Empire, vint former le siège de Philisbourg, en 1676. Il comp-

toit sous ses ordres près de soixante mille hommes, mais peu de soldats. Il n'avoit presque point de munitions; & souvent on le vit manquer de balles & de poudre. Cependant le maréchal - duc de Luxembourg, avec une armée de cinquante mille François, ne put ni l'empêcher d'avancer ses travaux, ni secourir les assiégés qui se défendoient vaillamment sous la conduite du brave du Fay. Cet officier, n'ayant plus ni vivres, ni poudre, fut obligé de se rendre, le 17 de Septembre, après six mois de blocus, & soixante-dix jours de tranchée ouverte. Pendant ce siège, Louis XIV dit un jour en présence du duc de Montausier : « En vérité je ne crois pas » que nous puissions conserver Philisbourg; » mais enfin, je n'en ferai pas moins roi de » France. »... Il est vrai, Sire, répondit le » Duc, que vous seriez fort bien encore roi » de France, quand on vous enleveroit Metz, » Toul, Verdun & la Comté, & plusieurs » autres provinces dont vos prédécesseurs se » sont bien passés. »... Je vous entends, re- » prit le Monarque; vous voulez dire que » mes affaires vont mal; mais j'approuve votre » sincérité, car je sçais quel cœur vous avez » pour moi. »

3. En 1688, ce prince fit marcher en Allemagne une armée de cent mille hommes, à la tête de laquelle il mit le Dauphin son fils, qu'on nommoit *Monseigneur*. Il étoit âgé de vingt-sept ans. C'étoit pour la première fois qu'on lui donnoit la conduite des troupes. » Mon fils, lui dit publiquement le Roi à son » départ, en vous envoyant commander mes

» arm
 » fait
 » à to
 » à m
 » soit
 On
 que l'
 cette e
 ne reç
 ras con
 avoit u
 & le m
 logne,
 dant l'a
 Philisb
 quand l
 Vauban
 détails,
 rouloien
 ral, hon
 les empl
 tranchée
 entra dan
 auguste p
 jamais en
 libéral en
 ses portes
 tre jours
 célébra ce
 si digne d
 qui avoit
 écrivit cet
 » vous fai
 » gneur,
 » aviez un

» armées, je vous donne les occasions de
» faire éclater votre mérite : allez le montrer
» à toute l'Europe, afin que, quand je viendrai
» à mourir, on ne s'apperçoive pas que le Roi
» soit mort. »

On avoit tout prévu, tout disposé pour que l'héritier de la couronne, contribuant à cette expédition, de son nom & de sa présence, ne reçût pas un affront. Le maréchal de Duras commandoit réellement l'armée. Bouffles avoit un corps de troupes en-deçà du Rhin; & le maréchal d'Humières, un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. En attendant l'arrivée du jeune prince, on attaqua Philisbourg, préalable toujours nécessaire, quand la France fait la guerre à l'Allemagne. Vauban conduisoit les travaux; & tous les détails, qui n'étoient point de son ressort, rouloient sur Catinat, alors lieutenant-général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Il y avoit déjà six jours que la tranchée étoit ouverte, lorsque Monseigneur entra dans le camp. Il imita la conduite de son auguste pere, s'exposant autant qu'il le falloit, jamais en téméraire, affable à tout le monde, libéral envers les soldats. Philisbourg ouvrit ses portes, le 29 d'Octobre, après vingt-quatre jours de résistance; & tout le royaume célébra cette premiere expédition d'un prince si digne de son rang. Le duc de Montausier, qui avoit été gouverneur du Dauphin, lui écrivit cette lettre pour le féliciter : « Je ne » vous fais point de compliment, Monseigneur, sur la prise de Philisbourg; vous » aviez une bonne armée, des bombes, du

» canon, & Vauban. Je ne vous en fais point
 » aussi sur ce que vous êtes brave; c'est une
 » vertu héréditaire dans votre maison. Mais je
 » me réjouis avec vous de ce que vous êtes
 » libéral, généreux, humain, & faisant valoir
 » les services de ceux qui font bien. Voilà
 » sur quoi je vous fais mon compliment. »
 Ce grand homme louoit, sans s'en appercevoir, les vertus qu'il avoit fait naître lui-même dans le cœur du jeune prince.

4. Après avoir forcé les fameuses lignes d'Etlingen, en 1734, & obligé le prince Eugène à leur laisser libre l'entrée de l'Allemagne, les François, conduits par le fameux maréchal de Berwick, s'avancèrent du côté de Philisbourg. Cette place, l'une des plus fortes de l'Europe, est défendue à l'occident par le Rhin, & à l'orient, au midi, & au nord, par des marais presque inaccessibles, & qui deviennent des mers, quand on lâche les écluses. Le 23 de Mai, le marquis d'Asfeld vint l'investir avec trente-deux bataillons & deux régimens de Dragons, après avoir établi deux ponts sur le Rhin, l'un à Gnau-de-Néheim & l'autre à Oberhausen. Aussi-tôt il fit travailler aux lignes de circonvallation, & à tout ce qui devoit précéder les attaques de la ville. Le 24, le chevalier de Marcioux s'empara d'une redoute qui n'étoit qu'à cinq cens toises de la place; & l'on conduisit au camp toute l'artillerie & toutes les munitions nécessaires pour cette grande expédition. On ne vit peut-être jamais de retranchemens si bien ordonnés, ni si forts que ceux des François. Ils avoient la figure d'un demi-cercle : on les

avoit e
 parape
 de cer
 coup d
 des pa
 de tro
 avoient
 toient
 l'autre.
 coupoit
 versés é
 veilleuse
 quis d'A
 plus con
 dans l'a
 Le ma
 devant P
 Il fit entr
 tie de l'in
 un corps
 & dix-ne
 lerie étoit
 Rhin, ju
 che, depu
 seau. Le r
 premier,
 duc de N
 sous les au
 Le 3, l
 Françaises
 & M. de C
 prince de
 les autres p
 M. du Que
 On y emplo

avoit entourés de trois fossés & d'autant de parapets, le long desquels on avoit mis près de cent pièces de gros canons, avec beaucoup de mortiers & de pierriers. Au-devant des parapets, on avoit creusé une multitude de trous de cinq à six pieds de diamètre. Ils avoient douze pieds de profondeur, & n'étoient éloignés que d'une demi-toise l'un de l'autre. Un grand nombre de traverses entrecoupoit le dernier retranchement; & ces traverses étoient garnies de fusiliers. Cette merveilleuse disposition étoit l'ouvrage du marquis d'Asfeld, l'un des hommes de France le plus consommé dans la science du génie, & dans l'art des sièges.

Le maréchal de Berwick arriva, le 2 de Juin, devant Philisbourg, avec le reste de l'armée. Il fit entrer dans les lignes la plus grande partie de l'infanterie, & ne garda, pour former un corps de réserve, que vingt-neuf bataillons & dix-neuf escadrons. Une partie de la cavalerie étoit campée à la droite, depuis le haut Rhin, jusqu'au ruisseau de Scelz, & à la gauche, depuis le bas Rhin, jusqu'au même ruisseau. Le reste fut partagé en deux corps; le premier, sur le Spirebach, sous les ordres du duc de Noailles; & le second, à Graben, sous les auspices de M. de Guadt.

Le 3, les quatre bataillons des Gardes-Françoises, conduits par le marquis d'Asfeld & M. de Gassion, ouvrirent la tranchée. Le prince de Conti, le comte de Clermont & les autres princes voulurent les voir opérer. M. du Quenant traça les premières parallèles. On y employa deux mille quatre cens travail-

leurs; & l'on n'y perdit pas un seul homme, parce que les assiégés, ne s'étant pas aperçus qu'on ouvroit la tranchée, ne tirèrent point. Le 4 au matin, on perfectionna les travaux.

Le comte de Belle-Isle avoit été chargé de l'attaque du fort qui couvroit le pont de Philisbourg. Il y avoit fait ouvrir la tranchée, le 1^{er} de Juin; & ses troupes s'étant logées, le 3 au matin, sur l'angle saillant du chemin de ce fort, reconnurent que les ennemis l'avoient entièrement abandonné, & s'en emparerent. Ce succès encouragea singulièrement les guerriers. Les soldats & les officiers se félicitoient déjà, comme s'ils eussent achevé leur conquête. Plusieurs allèrent visiter le fort, pour s'animer par la vue de ce premier monument de leur valeur. C'est dans cette occasion qu'un simple soldat du régiment du Perche, nommé *le Tellier*, fit une action généreuse, digne de passer à la postérité. Cet homme, étant entré dans un jardin, entendit des cris plaintifs sortir du fond d'une citerne où quelques ennemis s'étoient précipités dans leur fuite. Il y court. Il voit un malheureux couvert de sang, qui lui tendoit les bras, & sembloit lui demander grace. Le François est bon; & le compatissant soldat avoit le caractere de sa nation. Il tend le bout de son fusil à son ennemi suppliant. Après bien des efforts, il le tire de cette espece de tombeau, & le met sur l'herbe. Mais l'ingrat, oubliant tout-à-coup la grandeur du bienfait, voulut accabler son bienfaiteur, & ravir le jour à celui qui venoit de le lui rendre. Il recueille le peu

de fo
tenan
pour
génér
tion,
dant
crioier
les loi
que ce
La t
le 4,
Laval-
lele qu
ouvert
avec l
établir
chacun
à-vis d
Tingri
nuit du
sur tout
fait face
boyaux
les. Ell
Redout
qu'au M
& de B
du 6, u
travaill
droite f
che à la
les tran
vrage à
toises d'
un feu c

de forces que lui laissent ses blessures; &, tenant toujours le bout du fusil, il s'épuise pour l'arracher au trop humain le Tellier. Ce généreux soldat, animé d'une juste indignation, retint aisément son arme; &, entendant quelques-uns de ses camarades qui lui crioient, « Tue ! tue ! » il oublie malgré lui les loix de la miséricorde, pour n'écouter que celles de la guerre. Il lui donne la mort.

La tranchée devant Philisbourg fut relevée, le 4, par le duc de Noailles, & le comte de Laval-Montmorenci. On continua la parallèle qui avoit été commencée la veille. On ouvrit quelques boyaux de communication avec les deux paralleles; & l'on travailla à établir deux batteries de cinq pièces de canon chacune sur le front de la grande attaque, vis-à-vis du marais de Staremberg. Le prince de Tingri, & le comte d'Aubigné, pendant la nuit du 5, firent perfectionner les paralleles sur toute la longueur & la crête du rideau qui fait face au corps de la place; & l'on finit les boyaux de communication entre les paralleles. Elles s'étendoient par la droite jusqu'à la Redoute des Capucins, & par la gauche jusqu'au Moulin brûlé. Les marquis de Guerchi & de Balincourt, formerent pendant la nuit du 6, une nouvelle attaque avec douze cens travailleurs. On ouvrit une parallèle dont la droite fut portée jusqu'au Rhin, & la gauche à la chaussée des Capucins; & l'on poussa les tranchées en face de l'avant-fossé de l'ouvrage à cornes. Il se fit près de quinze cens toises d'ouvrage, sans que les ennemis fissent un feu capable d'interrompre ces travaux. Le

7 au matin, les deux batteries établies sur le front de la grande attaque, deux autres de dix pièces, & une de six mortiers, dressées dans le fort du pont de Philisbourg, commencerent à tirer avec un fracas terrible. Le même jour, le marquis de Dreux, & le duc de Béthune monterent la tranchée. Les assiégés, au nombre de cent, sortirent d'une redoute qui protégeoit l'avant-fossé. Deux compagnies de Grenadiers les repousserent, & se rendirent maîtres de la redoute. Le prince d'Isenghien, le marquis de Clermont, & M. d'Atros monterent la tranchée le 10. On continua, durant la nuit, à la droite de l'attaque du bas Rhin, les travaux commencés la veille, pour faire écouler les eaux du marais qui couvroit l'ouvrage à cornes. On les perfectionna avec tant de succès, qu'il ne resta dans le marais qu'un demi-pied d'eau, sur un espace de quarante-cinq pieds. On acheva, dans la même nuit, la parallèle qui s'étendoit le long du marais. La tranchée fut relevée, le 11, par le duc de Duras, le chevalier de Rocos, & le comte de Bérenger. Le prince de Conty étoit avec son régiment. On fit avancer une compagnie de Grenadiers du régiment de Richelieu, pour reconnoître une redoute qui étoit sur le bord du Rhin, d'où les ennemis firent un feu terrible. Cette activité des François est d'autant plus étonnante, qu'ils avoient à combattre tous les obstacles possibles; l'eau, qui combloit leurs travaux par ses débordemens si fréquens, que quelquefois on en avoit par-dessus la ceinture; le canon, qui foudroyoit sans cesse les audacieux qui osoient s'approcher;

la terre
gues; en
paroiss
Berwick
avoit de
pitaines,
une arde
cier oub
qu'à la v

Ce gra
cle, allo
les trava
soir, il
& de pa
tement c
mais non
chargés
prétendo
l'imprude
qué par le
tinuât, en
qu'elle se
dispute d
instruit;
il monta
pagné de
Clare, &
batterie
bine les
Lyez, m
présentoi
que les
foudres r
let vient
Edouard

la terre, qui souvent se refusoit à leurs fatigues; enfin les fortifications de la place, qui paroissent inaccessibles. Mais le maréchal de Berwick, secondé par tout ce que la France avoit de plus illustres & de plus habiles capitaines, avoit sçut allumer dans tous les cœurs une ardeur si opiniâtre, que le soldat & l'officier oubloient leurs sueurs, pour ne songer qu'à la victoire.

Ce grand Général, le Turenne de son siècle, alloit, tous les jours à la tranchée, visiter les travaux, & donner ses ordres. Le 11 au soir, il ordonna de commencer une sappe, & de passer en avant la tranchée plus directement contre la place. L'on avança la sappe, mais non pas la tranchée. Des deux ingénieurs chargés de la conduite de ces ouvrages, l'un prétendoit qu'elle seroit enfilée, si l'on avoit l'imprudencence de la pousser à l'endroit indiqué par le maréchal. Il vouloit qu'on la continuât, en prenant la gauche. L'autre soutenoit qu'elle seroit trop exposée aux ricochets. Leur dispute dura jusqu'au matin. Berwick en fut instruit; &, voulant en juger par lui-même, il monta à cheval, sur les sept heures, accompagné de milord Edouard son fils, de milord Clare, & de plusieurs officiers. Il arrive à la batterie royale: il visite les travaux; il combine les raisons des deux ingénieurs. M. de Lyez, mestre-de-camp de cavalerie, lui représentoit le danger où il s'exposoit, parce que les assiégés ne cessoient de lancer des foudres mortels. Dans ce moment, un boulet vient le frapper. Il expire entre milord Edouard, qui est couvert de son sang, & le

duc de Duras, qui est blessé. M. de Lyez tombe évanoui, & ne recouvre la connoissance que pour pleurer, avec toute la France, la mort du fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre.

Cet illustre capitaine fut remplacé par le marquis d'Asfeld, à qui le Roi donna le commandement de l'armée, avec le bâton de maréchal. Les travaux furent poussés si avant, sous les ordres du nouveau chef, qu'on se logea sur la crête du chemin couvert, à la gauche de l'attaque de bas Rhin. Dès le 16, on s'établit aussi sur l'angle saillant du chemin couvert, où l'on dressa des canons qui battirent en brèche le demi-bastion de l'ouvrage à cornes. Cependant l'inondation continuoit toujours. De toutes parts on opéroit dans l'eau, & l'artillerie se trouvoit souvent embourbée.

Le 19, les Impériaux, qui avoient été joints par les troupes Prussiennes, Danoïses, Hanovriennes, Hessoïses & des Cercles, ayant appris la mort du maréchal de Berwick, se mirent en mouvement, & commencerent à marcher sur deux colonnes. Eugène étoit à leur tête; & ce prince, qui ne demandoit qu'à vaincre ou à mourir pour l'empereur & pour l'empire, vouloit mettre le comble à ses victoires par un nouveau triomphe. Il vint camper à Bruchsal, d'où il alla reconnoître les ennemis dans leurs lignes, qu'il trouva inattaquables. Le duc de Wirtemberg, qui brûloit d'engager une action décisive, pensa différemment. Il soutint qu'on pouvoit attaquer les François par un endroit de leur camp, où ils n'avoient que peu de troupes, point de canon,

car
tain
ma
que
de
aur
prin
aux
rier
ce q
mée
Elle
Fran
haus
fut-l
tier
tie d
de l'
Wei
Pruss
Princ
le po
de ca
& l'
décifi
proch
l'un c
princ
» feld
» sou
» mar
» vou
sous le
cette l
voulu
S. C

canon, & un simple parapet ; mais ce capitaine ignoroit que cet endroit, couvert d'un marais impraticable, étoit une amorce, & que l'armée impériale, quoique forte alors de plus de quatre-vingt mille hommes, y auroit infailliblement péri. Néanmoins le prince Eugène, voulant bien condescendre aux instances qu'on lui fit, ordonna à ses guerriers de se pourvoir de fascines & de tout ce qui étoit nécessaire. Le 1^{er} de Juillet, l'armée se mit en marche sur trois colonnes. Elle traversa les forêts qui la séparoit des François, alla se poster entre Graben & Rhinhausen, & vint camper à Weiffenthal. Ce fut-là que le Prince fixa son centre & son quartier général. Il fit étendre ses troupes, en partie dans la plaine, vis-à-vis des retranchemens de l'ennemi, & dresser quelques batteries à Weiffenthal, qui commencerent à jouer. Les Prussiens, conduits par le roi de Prusse & le Prince-Royal, son fils, tâcherent de ruiner le pont de Rhinhausen avec quatorze pièces de canon. On se foudroya de part & d'autre ; & l'on en vint à quelques coups de main peu décisifs. Comme les deux camps étoient fort proches, & que l'on entendoit presque de l'un ce qui se disoit dans l'autre, un soir le prince Eugène fit crier par un soldat : « M. d'Asfeld, nous irons demain manger votre soupe. » ... Venez, seigneur, répondit le maréchal ; elle est toute prête, & nous vous attendons. » On passa toute cette nuit sous les armes ; & les Impériaux, contens de cette bravade, renoncèrent à leur dessein. Ils voulurent transporter, à la faveur du feu de

la place qui redoubloit, des troupes au-delà du Rhin, sur des bateaux; mais le général François y avoit posté trente mille hommes de cavalerie, soutenus de dix mille fantassins Suisses, & d'une batterie redoutable qui renversoit les barques & les soldats, qui osoient approcher. Tous ces obstacles intimiderent le Prince. Il ne voulut point hazarder le salut de l'Empire. Il s'éloigna. Les François, las de se voir au milieu des feux, & des eaux dans lesquelles ils périssoient, animés sur-tout par le prince de Conti, demandoient, à grands cris, qu'on les menât au combat. D'Asfeld eut besoin de tout son phlegme & de toute sa fermeté pour les retenir. Il fallut même qu'il employât l'autorité du Roi, qui vouloit qu'on prît Philisbourg, avant de rien entreprendre.

On poussa les travaux de la sappe sur la droite, jusqu'à la palissade de la place d'armes de la demi-lune qui couvroit l'ouvrage à cornes, & sur la gauche, jusqu'à la place d'armes, vis-à-vis la contre-garde qui protégeoit l'ouvrage couronné. Le travail du mineur fut poussé sous la palissade du chemin-couvert. On porta des fascines, des claies, des blindages dans un fossé large de douze toises, où l'eau avoit au moins cinq pieds de profondeur. Les canons commencerent à battre en brèche l'angle flanqué du demi-bastion de l'ouvrage à cornes. Le 22 de Juin, on prit une place d'armes, & l'on fit prisonnier le neveu de M. le baron de Wütgenau, commandant de la ville. Le maréchal le traita avec distinction, & le renvoya à son oncle. Le lendemain, à la faveur des ténèbres, les

aff
qu
Ce
d'u
bre
une
les l
aux
27 &
défer
fut at
achet
de gu
pour
Après
foudro
rent l'
brèche
la contr
genau,
arbora l
pour off
propositi
le 18. La
sept cens
Mayence
On trou
farine, on
sacs de se
quinze cen
quatre-vingt
vingt mor
mille boule
viron trois
la garnison

affiégés firent une rigoureuse sortie, dans la-
 quelle ils comblèrent une partie des travaux.
 Cependant ils ne purent empêcher la prise
 d'une demi-lune & d'une lunette. Le nom-
 bre des morts & des blessés obligea de faire
 une suspension d'armes, pour rendre aux uns
 les honneurs de la sépulture, & pour donner
 aux autres des secours nécessaires. Entre le
 27 & le 28, on s'empara de la demi-lune qui
 défendoit l'ouvrage à cornes, dont le reste
 fut attaqué la nuit du 30. Mais les François
 achetèrent cet avantage par la perte de tant
 de guerriers, qu'on leur accorda deux jours
 pour emporter leurs morts & leurs blessés.
 Après cette courte interruption, les assiégeans
 foudroyèrent l'ouvrage couronné, y donne-
 rent l'assaut; & le 6 de Juillet, ils y firent
 brèche. Le 16, ils se trouverent au pied de
 la contrescarpe; & le 17, le baron de Wüt-
 genau, comblé de gloire par sa belle défense,
 arbora le drapeau blanc, & envoya un major
 pour offrir de se rendre par capitulation. La
 proposition fut acceptée, & les articles signés
 le 18. La garnison, qui n'étoit plus que de dix-
 sept cens hommes, sortit, & fut conduite à
 Mayence avec tous les honneurs de la guerre.
 On trouva dans la place deux mille sacs de
 farine, onze cens foudres de vin, quatre cens
 sacs de seigle, cinq cens sacs d'avoine, &
 quinze cens moulins à bras. On y trouva aussi
 quatre-vingt-quinze pièces de gros canons,
 vingt mortiers, vingt pierriers, cinquante
 mille boulets, vingt-cinq mille bombes, & en-
 viron trois cens milliers de poudre. Dès que
 la garnison fut sortie, on fit combler les tran-

chées, nettoyer les fossés, & réparer les brèches. Louis XV. rendit Philisbourg, en 1736, par le traité de Vienne.

PHILISTINS. (*désaites des*) Ces peuples de la Palestine étoient toujours en guerre avec les Israélites; leurs mortels ennemis. Vaincus, quand les enfans de Jacob adoroient le Seigneur, mais vainqueurs, quand cette ingrate nation se prosternoit devant les dieux étrangers, ce fut dans cette alternative de triomphes & de désaites, qu'ils vécutent durant le gouvernement des Juges. Ce ne fut que sous les Rois qu'ils furent entièrement exterminés, & forcés de se retirer dans la Phénicie. Saül leur livra plusieurs batailles, dont deux sur-tout sont très-remarquables.

La premiere se donna dans les plaines de Machmas. Les armées des deux peuples restèrent long-tems en présence, sans oser mesurer leurs forces. Ce fut durant cette espece d'inaction que Jonathas, fils de Saül, jeune prince d'un courage égal à sa naissance, conçut avec son écuyer le plus hardi de tous les projets, celui d'attaquer seul les ennemis. Le ciel conduisit cette entreprise téméraire en apparence. La garde avancée prit l'épouvante. Bientôt les Philistins, qui se croyoient ennemis, tournerent contre eux-mêmes leurs lances & leurs épées. Saül, s'appercevant de leur désordre, prend aussi-tôt les armés; &, faisant serment de mettre à mort quiconque mangeroit avant l'entiere désaite des infidèles, il se hâte de les poursuivre. On passoit dans un bois. Jonathas, qui ne sçavoit rien de l'indiscrete imprécation de son pere, épuisé

de
de
av
qu
ria
tan
tua
our
I
Sai
tre
cou
éno
ce
pire
ques
D
comb
domp
de Ju
se ren
la plus
habita
PH
cains
Deloh
confac
ples vo
arma t
nateurs
les éta
furent
damnés
de leurs
cieux &

de fatigue & de faim, trempa dans un rayon de miel le bout de sa baguette. Saül en fut averti. Il voulut faire mourir le jeune vainqueur; mais le peuple, plus sage que le monarque, l'empêcha; par sa généreuse résistance, de commettre un double crime, en tuant son fils, & en accomplissant un vœu outrageant pour la Divinité.

Dans la seconde guerre mémorable que Saül fit aux Philistins, David se fit connoître par la victoire signalée qu'il remporta, d'un coup de fronde, sur le superbe Goliath, géant énorme, & fier de ses forces. Après la chute de ce colosse humain, les infidèles épouvantés prirent la fuite, & laissèrent, pendant quelques années, les Israélites en paix.

David & ses successeurs eurent souvent à combattre contre cette nation rebelle & indomptable. Mais enfin le pieux Ezéchias, roi de Juda, leur porta le dernier coup. Ce prince se rendit maître de toutes leurs villes, en rasa la plus grande partie, & contraignit tous les habitans à s'établir dans d'autres régions.

PHOCÉENS. (*défaite des*) Les républicains habitoient les environs du temple de Delphes. Ils s'aviserent de labourer des terres consacrées à Apollon. Aussi-tôt tous les peuples voisins crièrent au sacrilège. La religion arma tous les Grecs. On dénonça les profanateurs aux Amphictions, qui composoient les états-généraux de la Grèce. Les Phocéens furent déclarés ennemis des dieux; & condamnés à une grosse amende. Philomèle, un de leurs principaux citoyens, homme audacieux & accredité, les révolta contre ce dé-

cret, & vient à bout d'intéresser en faveur de sa patrie Athènes & Lacédémone. Pendant dix ans que dura cette guerre, il se donna plusieurs combats, avec un égal acharnement de part & d'autre. Les pertes & les avantages furent à-peu-près les mêmes. Enfin Philippe, fils d'Amintas, se déclara pour les Thébains contre les Phocéens & leurs Alliés. Ce prince ambitieux fut ravi de trouver une si belle occasion de mettre les pieds dans la Grèce. Alors les affaires changerent de face. Philippe s'empara des Thermopyles, entra dans la Phocide, & répandit par-tout l'épouvante & la terreur. Supposant qu'il marchoit contre des sacrilèges, il fit prendre à ses soldats des couronnes de laurier, & les mena au combat, comme sous la conduite du dieu même dont ils vengeoient les autels. A cet aspect, les Phocéens se crurent vaincus. Ils demanderent la paix; & le roi de Macédoine, sans qu'il lui en coûtât beaucoup de peine, remporta tout l'honneur d'une longue & sanglante guerre qui avoit épuisé les forces des deux partis. 346 avant J. C.

PINDÉNISSUS (*siège de*). Cicéron étoit gouverneur de Cilicie, en qualité de proconsul. Ce grand orateur, bien différent de Démosthène, du côté de la valeur, n'étoit pas dépourvu, comme on le croit, des qualités qui forment un bon capitaine. Il en donna une belle preuve dans sa province. Quoiqu'il n'eût qu'une armée foible & incomplète, il entreprit d'arrêter les Parthes qui vouloient entrer sur les terres de son gouvernement, & vint à bout de les contenir. Ensuite, il atta-

qu
to
qu
sur
sep
rite
il n
» c
» c
» au
» xa
» do
P
Julie
natur
Les a
pable
vra p
quels
accour
vie, p
soldats
travers
javelot
cessa de
qu'il se
énorme
murs. A
appelée
& oblig
portes.
PIRN
poser à
dans la
troupes,

qua un peuple de brigands, gens déterminés à tout & qui, dans les dangers, ne connoissoient que la mort. Il leur prit plusieurs places, & sur-tout Pindénissus qui lui coûta cinquante-sept jours de siège. Ces succès brillans lui méritèrent le titre flatteur d'*Imperator*. Au reste, il ne se laissa point éblouir par cet éclat. « J'ai campé, disoit-il à son ami Atticus; j'ai campé près de la ville d'Issus, précisément au même endroit où campa autrefois Alexandre; prince un peu plus guerrier, sans doute, que vous & moi. » *An de Rome 702.*

PIRISABORE. (*prise de*) L'empereur Julien l'Apostat attaqua cette ville, que la nature & l'art avoient fortifiée de concert. Les assiégés se défendirent avec une valeur capable de déconcerter tous les assauts. Il se livra plusieurs combats sanglans, dans l'un desquels, Julien, rival du grand Alexandre, & accoutumé, comme ce héros, à prodiguer sa vie, prit avec lui les plus déterminés de ses soldats, courut, à l'abri de son bouclier, au travers d'une grêle de pierres, de traits, de javelots, jusqu'à la porte d'un château; & ne cessa de la frapper lui-même, qu'au moment qu'il se vit près d'être enseveli sous les masses énormes qu'on faisoit tomber du haut des murs. Alors il fit jouer cette terrible machine, appelée *hélépole*. Elle fit un horrible fracas, & obligea les assiégés d'ouvrir enfin leurs portes. *An 363.*

PIRINA. (*blocus du camp de*) Pour s'opposer à l'invasion soudaine du roi de Prusse dans la Saxe, le roi de Pologne leva des troupes, & les fit camper près de Pirna, ou

Pyrna , ville de la Haute-Saxe , sous les ordres du comte Rutooski. Ensuite , il fit faire au monarque agresseur toutes les propositions de neutralité , que lui pouvoit suggérer la circonstance présente. Il n'en reçut que cette accablante réponse : « Tout ce que vous me » proposez ne me convient pas. Je n'ai aucune » composition à faire. » Trop foible pour attendre un ennemi supérieur , il quitta la ville de Dresde , & se rendit à Pirna , afin d'animer ses guerriers par sa présence. Ce camp de Pirna sera célèbre , quelque malheureuse qu'ait été sa fin : car , en arrêtant le roi de Prusse pendant cinq semaines , il a fait échouer tous ses projets ; donné le tems à l'impératrice d'assembler ses forces , & à Louis XV , celui d'envoyer à cette princesse les puissans secours qu'il lui avoit promis.

Dès que Frédéric's'apperçut que toutes les espérances de la Saxe étoient renfermées dans les lignes de Pirna , il résolut de les abbatre d'un seul coup. Il entre dans Dresde le même jour qu'Auguste abandonne cette capitale. Il y met une garnison ; il établit à Torgaw un directoire de guerre , pour la perception des revenus du pays ; fait usage des armes qu'il trouve dans les arsenaux , lève des troupes ; tire tout l'argent , les vivres & les munitions qui lui sont nécessaires , & fait enfin investir les dix-sept mille Saxons campés à Pirna. En vain les puissances alliées firent les plus grands efforts pour attirer le monarque Polonois. L'activité du roi de Prusse déconcerta toutes leurs mesures. La famine se fit bientôt sentir parmi les assiégés ; & , le 15 d'Octobre 1756 ,

ne
ter
par
dan
tou
l'ar
fere
trie
P
Sara
ayan
habi
étoit
de se
tance
cette
nom
apper
patrie
la cle
les Bar
érigea
& non
ruiné p
PIS
lustre I
de la p
jour les
Ce scél
rête d'u
Pistoie,
Mais le
sages , &
On se m
combatt

ne pouvant plus résister à ce fléau, bien plus terrible encore que l'ennemi, ils se rendirent par capitulation. Auguste chercha un asyle dans le château de Kinigstein, & vit de-là tous ses soldats passer sous les drapeaux de l'armée victorieuse. Les officiers seuls refusèrent constamment de servir contre leur patrie, & contre leur souverain.

PISE. (*prise de*) L'an 1005, Muget, roi Sarasin, qui résidoit dans l'île de Sardaigne, ayant appris que la ville de Pise, dont les habitans assiégeoient les Sarasins de Reggio, étoit dégarnie de soldats, accourut à la tête de ses troupes; entra dans la place sans résistance, & en brûla une partie. Pise, dans cette extrémité, dut son salut à une femme nommée *Chiufica Gismondi*. Cette héroïne, appercevant le fatal incendie qui consumoit sa patrie, court au palais des magistrats, & sonne la cloche. Ce son répandit l'épouvante parmi les Barbares qui prirent aussi-tôt la fuite. Pise érigea une statue à cette généreuse citoyenne, & nomma *Chiufica*, le quartier de la ville ruiné par les Infidèles.

PISTOIE. (*bataille de*) Cicéron, cet illustre Romain, surnommé si justement *le pere de la patrie*, avoit découvert & mis au grand jour les pernicious projets du perfide Catilina. Ce scélérat, déconcerté, alla se mettre à la tête d'une armée de rebelles, campée près de Pistoie, dans le dessein de passer dans la Gaule. Mais le consul Antoine lui ferma tous les passages, & l'obligea d'en venir à une bataille. On se mit, de part & d'autre, en état de bien combattre. Le rebelle harangua ses troupes,

& voulut leur donner des espérances qu'il n'avoit pas lui-même. On en vint aux mains. Catilina remplit tous les devoirs d'un grand capitaine & d'un brave soldat. Il se trouvoit par-tout ; il appuyoit par-tout ses paroles par ses actions. Pétréïus, qui commandoit l'armée du peuple Romain, (car Antoine s'étoit absenté sous prétexte qu'il avoit la goutte , mais plutôt parce qu'il étoit ami de Catilina,) Pétréïus fit avancer contre le chef des factieux la cohorte Prétorienne. C'étoient tous hommes choisis , & d'une valeur distinguée. Le choc de ces braves fut si violent , qu'il fit plier le centre de Catilina, & le mit en désordre. En même tems , les deux aîles furent rompues ; & toute l'armée se dispersa de côté & d'autre. Catilina ne voyoit plus que très-peu de monde autour de lui. Il prit son parti en désespéré ; & , se jettant au milieu des plus épais bataillons des ennemis , il y trouva une mort qui eût peut-être été moins infâme , s'il eût combattu avec plus de fortune. Ses soldats s'étoient montrés dignes de lui. Tous couvroient de leur corps le poste où ils avoient été placés pour combattre : tous avoient reçu des blessures honorables ; & pas un seul , au moins de ceux qui étoient citoyens ne fut fait prisonnier, ni dans le combat , ni dans la fuite. Catilina lui-même fut trouvé loin des siens au milieu des corps morts des ennemis. Il respiroit encore , & gardoit jusques dans ces derniers momens l'air de fierté & d'audace qu'il avoit toujours eu pendant sa vie. *An de Rome 690.*

PITZIGHITONE. (*siège de*) Après la bataille de Turin , en 1706 , le prince Eugène

détac
le fié
duche
longu
d'atta

Da

1733,
Pitzig
du M
se ren
» Mall
» gouv
» avoi
» sion
» je te
» que
» vera
» lui ré
vestir le
à la dro
sur cett
nication
On cre
eaux qu
d'inonc
la nuit
se défer
fer la tr
& batti
tion , il
nison se
s'ils ne
ils forti
guerre p
n'attend

détacha un corps de troupes pour aller faire le siège de Pitzighitone , ville importante du duché de Milan. Cette place ne put faire une longue résistance ; & , après quelques jours d'attaque , elle fut obligée de capituler.

Dans les premiers jours de Novembre ; 1733, le roi de Sardaigne se présenta devant Pitzighitone , regardée comme le boulevard du Milanois. Il fit sommer le commandant de se rendre , avant l'arrivée de son artillerie. » Malheureux , répondit au trompette le brave » gouverneur , tu mériterois d'être pendu pour » avoir osé te charger d'une pareille commif- » sion : mais je respecte le droit des gens , & » je te fais grace. Vas dire au Roi ton maître , » que quand il lui plaira de m'attaquer , il trou- » vera toujours en moi un officier capable de » lui répondre. » Aussi-tôt le monarque fit investir le fauxbourg de la Gerra d'Adda , qui est à la droite de l'Adda ; & l'on jeta des ponts sur cette riviere , pour conserver la communication des troupes qui étoient de l'autre côté. On creusa un canal pour faire écouler les eaux que les assiégés avoient retenues à dessein d'inonder les travaux. La tranchée fut ouverte la nuit du 17 au 18 de Novembre. Les assiégés se défendirent vaillamment. Ils laisserent pousser la tranchée jusqu'à la descente du fossé , & battirent la chamade le 28. Par la capitulation , il fut dit que le commandant & la garnison se retireroient dans le château , & que , s'ils ne recevoient du secours , dans huit jours , ils sortiroient avec tous les honneurs de la guerre pour se rendre à Mantoue ; mais ils n'attendirent pas l'expiration de ce terme ; &

l'on remplit les conditions du traité quelques jours après qu'il eut été conclu.

PLAISANCE. (*bataille de*) Le prince de Lichtenstein commandoit l'armée de l'Impératrice-Reine en Italie. Quoiqu'à la fleur de son âge, il avoit déjà mérité l'estime générale. Il mit le comble à sa gloire dans les plaines de Plaisance, le 16 de Juin 1746, par sa conduite & par son courage; car, se trouvant dans le même état de maladie où l'on avoit vu le maréchal de Saxe à la bataille de Fontenoi, il surmonta, comme lui, l'excès de son mal; pour courir au-devant de l'ennemi. Il le rencontra; il l'attaqua. Ce combat fut le plus long & le plus sanglant de toute la guerre. Le maréchal de Maillebois attaqua, trois heures avant le jour, & fut long-tems vainqueur à son aîle droite qu'il commandoit. Mais, l'aîle gauche ayant été enveloppée par un nombre supérieur d'Autrichiens, & le général d'Arembourre, blessé & pris, cette aîle gauche fut entièrement défaite; & l'on fut obligé, après neuf heures d'acharnement, de se retirer sous Plaisance. La perte des Espagnols, des François, & de quelques régimens Napolitains, fut de plus de huit mille hommes tués ou blessés; & le nombre des prisonniers fut de quatre mille. Cette grande victoire fit rentrer tout le Milanez sous l'obéissance de Marie-Thérèse.

Plaisance avoit été prise, l'année précédente, par le duc de la Vieville; & cette expédition ne lui avoit coûté que trois jours de fatigues. Les Autrichiens la reprirent quelque tems après la bataille,

F
d'Ac
voul
forte
cette
quête
dre;
coup
pour
pris c
PL
Xerx
armée
contin
lamin
ruiner
excès
tie, &
Les A
souten
rieur à
une fo
ces cor
de Per
fanias,
Aristide
La Grè
généreu
der de
cher Ma
escarmo
rude, l
à montr
feroit ce
fut long

PLASSENDAL. (*prise de*) Au mois d'Août 1745, le comte de Lowendhal, qui vouloit prendre Ostende, attaqua Plassendal, forteresse importante, située à une lieue de cette ville, & qui devoit lui préparer sa conquête. Le commandant fut sommé de se rendre; ce qu'il fit, après avoir tiré quelques coups de canon, plutôt pour la forme que pour se défendre. Le comte de la Mothe avoit pris cette forteresse en 1708.

PLATÉE. (*bataille de*) Mardonius, que Xerxès avoit laissé dans la Grèce avec une armée de trois cens mille hommes, pour continuer la guerre, après la bataille de Salamine, ravagea toute l'Attique, & acheva de ruiner les tristes débris d'Athènes. Après cet excès de rage, ce Général entra dans la Béotie, & se posta dans les plaines de Platée. Les Athéniens, sans ville, sans patrie, mais soutenus par un courage invincible & supérieur à toutes les disgraces, osèrent, encore une fois avec leurs Alliés, essayer leurs forces contre les redoutables bataillons du roi de Perse. Leur armée commandée par Pausanias, roi de Lacédémone, & le fameux Aristide, étoit de soixante-six mille hommes. La Grèce entière fixoit ses regards sur ces généreux soldats dont la valeur devoit décider de son sort. Le général Persan fit marcher Masistius à la tête de la cavalerie pour escarmoucher les Grecs. Il y eut un choc très-rude, les deux partis cherchant également à montrer, par le succès de ce combat, quel seroit celui de la bataille générale. La victoire fut long-tems disputée; mais enfin le cheval

de Masiftius, ayant reçu plusieurs blessures, jetta son maître par terre; & ce seigneur fut tué sur le champ. Cette perte fut pour les Perses comme le signal de la fuite. Ils coururent en foule dans leur camp annoncer leur défaite, & jeter l'allarme dans tous les cœurs. Dix jours se passerent à se regarder. Mardonius, dont le caractère vif & bouillant, aimoit à terminer d'un seul coup la plus sérieuse affaire, ne souffroit qu'avec peine un si long délai. Il assembla son conseil, & proposa de hazarder la bataille. On n'osa le contredire. On se prépara donc à une action décisive. Pausanias changea son ordre de bataille, du consentement d'Aristide. Il fit passer les Athéniens, de l'aîle gauche à la droite, pour les opposer aux Perses, contre lesquels ils avoient coutume de combattre. Mais Mardonius en ayant eu avis, changea aussi la disposition de ses troupes. Ainsi, de part & d'autre, on remit les choses dans leur premier état. Cette journée se passa sans rien faire. Pendant la nuit, les Grecs décamperent, afin de se poster dans un lieu où l'eau fût moins rare. Mais bientôt la confusion se mit parmi les troupes, & Mardonius, comptant sur une victoire aisée, vint les charger dans cette retraite. Il attaqua les Lacédémoniens qui étoient seuls & séparés du corps de l'armée, tandis que les Grecs, qui tenoient le parti des Perses, allerent à la rencontre d'Aristide, qui, à la tête des Athéniens, voloit au secours de ses Alliés. La bataille fut donc partagée en deux endroits. Les Lacédémoniens enfoncerent les Perses les premiers, & les mirent en déroute.

Marc
pes p
toien
qu'ils
Leur
trouv
paré p
gardo
somp
» Pers
» pain
fut rem
Siège
qui con
vint de
Platée,
Quelqu
Mais les
les tuer
qu'on fit
furent m
ce qui s
aussi-tôt
& en fire
Deux ou
voulere
& former
leur roi,
bre dans
tance des
ques des a
inutileme
mença pa
contrevalla
dont les br

Mardonius étant tombé mort, toutes ses troupes prirent la fuite; & les Grecs qui combattoient contre Aristide en firent autant, dès qu'ils eurent appris la défaite des Barbares. Leur camp fut emporté sans résistance. On y trouva un repas magnifique, qu'ils avoient préparé pour se réjouir d'une victoire qu'ils regardoient comme assurée. A la vue de cette somptuosité, Pausanias s'écria: « Que les » Perses sont fous de venir chercher notre » pain noir! » Ce triomphe de la Grèce fut remporté l'an du monde 3525.

Siège de Platée. Le premier acte d'hostilité qui commença la guerre du Péloponnèse, vint de la part des Thébains qui attaquèrent Platée, ville de Béotie, & alliée d'Athènes. Quelques traîtres leur en ouvrirent les portes. Mais les citoyens, les ayant attaqués de nuit, les tuèrent tous, excepté près de deux cens qu'on fit prisonniers, & qui, peu de tems après, furent mis à mort. Les Athéniens, avertis de ce qui s'étoit passé à Platée, y envoyèrent aussi-tôt du secours; y firent porter des vivres, & en firent sortir toutes les bûches inutiles. Deux ou trois ans après, les Lacédémoniens voulurent venger cette défaite de leurs Alliés, & formerent, sous la conduite d'Archidamus, leur roi, le fameux siège de Platée, si célèbre dans l'antiquité par la généreuse résistance des assiégés, & par les terribles attaques des assiégeans. Archidamus, ayant tenté inutilement la voie de la négociation, commença par renfermer la ville d'une bonne contrevallation formée avec de grands arbres, dont les branches étoient entrelacées les unes

dans les autres. Ensuite il fit élever une plate-forme ou cavalier, pour dresser les batteries, dans l'espérance d'emporter bientôt la place, à cause du petit nombre des assiégés. Ils n'étoient que quatre cens, mais tous déterminés à périr, plutôt que de recevoir la loi d'un superbe vainqueur; & que ne peut point le courage armé d'une telle résolution? Quand les Platéens virent que l'ouvrage commençoit à s'élever, ils dresserent un mur de bois sur les murailles de la ville, vis-à-vis de la plate-forme, afin de conserver toujours la supériorité au-dessus des assiégeans. Le creux de ce mur fut rempli de bois, de briques prises des démolitions des maisons voisines, enfin de tout ce qui pouvoit assurer l'ouvrage & l'empêcher de tomber à la première attaque. Enfin ils minerent sous terre jusqu'à la plate-forme; mais les Lacédémoniens s'en apperçurent. Ils abandonnerent donc ce projet, & se contenterent de construire un autre rempart, en forme de croissant, pour servir de retraite, quand le premier mur seroit forcé, & obliger l'ennemi à un second travail. Cependant les assiégeans, ayant dressé leurs machines, donnerent une violente secousse aux fortifications. Les Platéens mirent tout en œuvre contre ces batteries. Ils rompirent l'effort du bélier avec des cordes qui en détournoient le coup, en saisissant la tête de cette machine, & en l'élevant en haut à force de bras. Ils usèrent encore d'un autre artifice, attachant par les deux bouts une grosse poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à deux grandes pièces de bois, lesquelles s'étendoient

temp
la m
mis
& la
du b
& le
niens
rerer
inuti
le sié
d'un
deho
en es
dant
rance
rent l
troupe
de la
qu'il f
enviro
son de
intrép
dre la
de bri
divers
On fit
que to
gés so
faisoit
Après
proche
Ils ma
point
étoient
les; &
S. &

tenpoient de côté, & étoient appuyées sur la muraille; & lorsque la machine des ennemis venoit à jouer, ils levoient cette poutre & la laissoient tomber de travers sur la pointe du bélier; ce qui en émouffoit toute la force & le rendoit sans effet. Enfin les Lacédémoniens, étonnés de tant de résistance, désespérèrent de forcer la place; & après avoir tenté inutilement d'y mettre le feu, ils convertirent le siège en blocus, & environnerent la ville d'un mur de brique, revêtu en dedans & en dehors d'un fossé profond, & garni, d'espace en espace, de hautes tours bien défendues. Pendant l'hiver, les assiégés se voyant sans espérance de secours, & manquant de vivres, prirent la résolution de se sauver à travers les troupes des ennemis. Mais la moitié, étonnée de la grandeur du péril, perdit courage, lorsqu'il fallut l'exécuter. Le reste, qui montoit environ à deux cens vingt soldats, persista dans son dessein, & eut le bonheur de réussir. Ces intrépides guerriers commencerent par prendre la hauteur du mur, en comptant les rangs de brique; ce qui se fit à plusieurs fois, & par diverse personnes, pour ne pas se tromper. On fit ensuite les échelles à proportion. Lorsque toutes les mesures furent prises, les assiégés sortirent, durant une nuit sombre, & où il faisoit une grande pluie & un grand vent. Après avoir passé le premier fossé, ils s'approcherent de la muraille, sans être découverts. Ils marchoient un peu éloignés, afin de ne point s'entre-choquer avec leurs armes qui étoient très-legeres pour les rendre plus agiles; & ils n'avoient des chaufures qu'à un

pied, pour ne pas glisser si facilement dans la boue. Enfin un grand nombre d'entr'eux vint à bout de monter sur la muraille, sans autres armes que la cuirasse & le poignard; mais, comme ils s'avançoient vers les tours, une tuile qu'ils firent tomber les découvrit. Aussitôt on jette un cri du haut des tours; & tout le camp s'approche du mur, sans savoir ce que c'étoit, à cause de l'obscurité. Ceux qui étoient restés dans la ville, donnerent l'allarme d'un autre côté, pour faire diversion; enforte que l'ennemi en suspens n'osoit quitter son poste. Cependant on leva des flambeaux du côté de Thèbes, pour montrer que le danger étoit dans cet endroit. Ceux de la ville, pour rendre ce signal inutile, en leverent d'autres, en même tems, de divers endroits. Les Platéens, qui étoient montés sur le mur, s'emparèrent de deux tours, en défendirent l'approche à coups de traits, & favoriserent le passage de leurs compagnons. Ils descendirent les derniers, & coururent au fossé pour passer comme les autres. Dans ce moment, trois cens hommes vinrent à leur rencontre avec des flambeaux pour les attaquer. Les généreux fugitifs éludèrent leur approche, & en tuèrent un grand nombre. Ils se refugierent à Athènes, & ne perdirent qu'un seul archer qui fut pris sur le bord du fossé. Ceux qui étoient restés dans la ville se défendirent encore longtemps avec courage. Mais enfin, après avoir éprouvé tous les maux ordinaires dans un long siège, épuisés, plutôt que vaincus, ils se rendirent à discrétion. On les égorgea sans pitié. Leurs femmes furent réduites en capti-

vité ;
tinren
fer en
PL
grande
faisoit
Après
res, il
Plesko
Lithua
par des
Deux
rante r
côtés,
l'aspect
parties
milieu
Sept m
tassins,
avoient
soupir.
isle forr
Pleskow
On cor
dont la
moment
l'affaut.
dressa le
L'armée
sieurs so
des mura
pendant
Polonois
se renfer
brèche f

vité; &, l'année d'après, les Thébains obtinrent de Lacédémone la permission de raser entièrement la ville. *L'an du monde 3577.*

PLESKAW. (*siège de*) L'un des plus grands rois de Pologne, Etienne Bathori, faisoit une guerre sanglante aux Moscovites. Après plusieurs conquêtes & plusieurs victoires, il vint, en 1581, mettre le siège devant Pleskow. Cette ville est située au nord de la Lithuanie, dans une plaine fertile, bornée par des collines qui s'élevent en amphithéâtre. Deux rivieres la traversent, & plus de quarante monasteres, qui l'environnent de tous côtés, forment comme une espee de mur dont l'aspect est magnifique. Elle est divisée en trois parties entourées de remparts différens, au milieu desquels s'éleve une forte citadelle. Sept mille cavaliers & cinquante mille fantassins, sans compter un peuple immense, avoient juré de la défendre jusqu'au dernier soupir. Le château d'Ostrow, bâti dans une îlle formée par la riviere de Vielka, couvroit Pleskow, & empêchoit l'abord de la place. On commença par attaquer cette forteresse, dont la garnison se rendit à composition, au moment où les Polonois alloient monter à l'assaut. Ensuite on fit les approches; & l'on dressa les batteries pour foudroyer la ville. L'armée, qui s'y étoit jetté, fit d'abord plusieurs sorties terribles. Il se donnoit, au pied des murailles, des combats sanglans, dont cependant l'avantage demeuroid toujours aux Polonois. Enfin les assiégés furent obligés de se renfermer dans leur ville. Aussi-tôt que la brèche fut ouverte, on dressa les échelles

pout l'emporter. Les troupes Allemandes furent repoussées dès le premier choc; mais les Polonois étant survenus tout-à-coup, ils chassèrent les ennemis & planterent leurs étendards sur les murailles. Déjà les Moscovites, à la vue des drapeaux Polonois arborés sur leurs murs, prenoient la fuite, lorsque Swiski, leur Général, monté sur un cheval couvert de blessures & de sang, les rallie, les anime & les conduit aux remparts qu'ils abandonnoient. L'évêque même accourt sur le lieu du combat leur présente les reliques des saints, & leur inspire par ses discours touchans, tout ce que la religion peut donner de courage. Ils reviennent à la charge: ils arrêtent les assaillans sur le bord d'un fossé creusé dans l'intérieur de la place. Bientôt ils les attaquent; ils les enfoncent; ils les chassent. Tel étoit l'état du siège, lorsque l'hiver arriva. Durant cette triste saison, le soleil ne se montre presque point à Pleskow, & les jours n'ont guère plus de cinq heures. Ainsi l'on ne pouvoit plus opérer. D'ailleurs le froid étoit si violent, qu'on osoit à peine quitter ses tentes. On se contenta de bloquer la ville, de fermer tous les passages, & d'attendre de la famine ce qu'on ne pouvoit obtenir par la force. Mais bientôt la paix conclue à Zapolia, par l'entremise du Jésuite Antoine Possévin, délivra Pleskow des maux dont elle étoit menacée, & les Polonois des fatigues qu'ils avoient encore à effuyer.

PLOËSKO. (*bataille de*) Durant les troubles dont la Pologne avoit été agitée après la mort de Miécislaw II, plusieurs ambitieux s'étoient emparés des différentes provinces de

ce ro
Le ph
des fo
nouve
tigués
fond d
le Gra
peres.
narque
les reb
qui, s'e
& oblig
Cette p
devoitu
qui vin
finir av
de Masc
vint à l
sa faveur
nouvelle
parti. L
rent sur
ville de
égale im
combat
audace &
meré sage
Prussiens
toire bala
on se tue
de la m
ses, un je
sur un ch
un étenda
&, plana

ce royaume, & s'y comportoient en tyrans. Le plus redoutable étoit Maïos, qui, soutenu des forces de la Prusse, faisoit tous les jours de nouveaux progrès. Cependant les Polonois fatigués d'un long interrègne, allèrent chercher au fond d'un cloître, Casimir, petit-fils de Boleslas le Grand, pour le placer sur le trône de ses peres. Le premier usage que le nouveau monarque fit de sa puissance, fut de soumettre les rebelles. D'abord il marcha contre Masos, qui, s'étant avancé de son côté, fut battu, & obligé de prendre honteusement la fuite. Cette premiere victoire fit rentrer dans le devoir une foule de petits Souverains séditions, qui vinrent grossir l'armée triomphante. Casimir avoit besoin de ce renfort. La défaite de Masos n'avoit point abbitu ce rebelle. Il vint à bout d'intéresser plusieurs peuples en sa faveur, & de mettre sur pied une armée nouvelle, capable de fixer la fortune dans son parti. Le souverain & le sujet se rencontrèrent sur les bords de la Vistule, près de la ville de Ploësko. Tous deux avoient une égale impatience d'en venir aux mains. Le combat s'engage. Masos se distingue par son audace & son habileté; Casimir, par une fermeté sage & tranquille. Les Polonois & les Prussiens font les plus grands efforts. La victoire balance: on se frappe; on se pousse; on se tue: personne ne recule. Dans le fort de la mêlée, disent les Annales Polonoises, un jeune homme vêtu de blanc, monté sur un cheval blanc, & portant à la main un étendard blanc, paroît au milieu des airs, & plânant sur la tête des bataillons de Ca-

finir, les exhorte à combattre avec courage. Les Polonois redoublent de valeur. Ils accablent, ils enfoncent, ils culbutent les ennemis. Masos veut envain les rallier. Il n'est point entendu : il prend la fuite avec ses soldats. Quinze mille hommes restèrent sur la place : deux mille furent faits prisonniers, le reste chercha des asyles dans les montagnes voisines. C'est, dit-on, pour immortaliser ce triomphe, que Casimir bâtit la ville de Pofnamie. *L'an de J. C. 1043*

PLOWCRE. (*bataille de*) En 1331, une terrible guerre s'alluma entre les chevaliers Teutoniques & les Polonois. De part & d'autre, on se mit en campagne, & l'on se rencontra dans la plaine de Plowcre, près de Radziow. Le roi Uradislas Leketek, prince que ses vertus rendoient digne du trône de Pologne, étoit beaucoup plus foible que les ennemis; mais il suppléa par la ruse à ce qui lui manquoit du côté de la force. Il sçut engager dans ses intérêts l'un des plus grands Généraux qu'ait jamais eu la Pologne, Samotuly, Palatin, que de prétendues injustices, dont il se croyoit la victime, avoit jetté dans le parti des Teutoniques. Ce seigneur, confus de sa perfidie, vint trouver le monarque, & lui promit de l'aider à vaincre les chevaliers. Il dressa lui-même l'ordre de bataille; & , après avoir concerté tous les moyens de triompher, il retourna vers les ennemis de sa patrie & de son roi. Uladislas profitant d'un brouillard épais, que les foibles rayons du soleil levant ne pouvoient encore dissiper, s'approcha en silence du camp des chevaliers. Ils

étoient
auroit
henniss
les Pol
armes.
toutes l
l'action
bataillon
butés, r
lance lo
par leur
flotteme
insensible
étroitement
duterrein
ment, Sa
toit plus
niers rang
à-coup le
qu'il avoi
comme la
ur torrent
vre devan
nge, ne
lié, ni le
Tout fuit;
afreux. Ch
enveloppé
lurs génér
br le char
plus de ving
ordre de n
acroient i
froient de

étoient, pour la plûpart, endormis; & on les auroit surpris plongés dans le sommeil, si le hennissement des chevaux n'eût point décelé les Polonois. Les Teutoniques courent aux armes. Ils se présentent; ils sont repouffés: toutes leurs troupes viennent les soutenir; l'action devient générale & sanglante. Les bataillons, les escadrons sont enfoncés, culbutés, massacrés tour-à-tour. La victoire balance long-tems. Les Teutoniques emportés par leur ardeur ne s'apperçoivent pas du flottement de leurs lignes, & se détachent insensiblement les uns des autres. Les Polonois, étroitement ferrés, cherchent moins à gagner du terrain qu'à n'en point perdre. Dans ce moment, Samotuly sur lequel le Roi ne comptoit plus, & qui s'étoit placé dans les derniers rangs, pour agir à propos, donne tout-à-coup le signal à ceux qu'il commande, & qu'il avoit gagnés par ses largesses. Ils partent comme la foudre. Ils se précipitent, comme un torrent, sur les guerriers épars. Tout s'ouvre devant eux. La surprise, l'horreur du carnage, ne permit pas de discerner ni la qualité, ni le nombre de ces nouveaux soldats. Tout fuit; tout se disperse: le tumulte devient affreux. Chargés en tête & en queue, percés, enveloppés de toutes parts, les chevaliers, leurs généraux, leurs soldats restent étendus sur le champ de bataille, qui est jonché de plus de vingt mille morts. Les Polonois avoient ordre de ne point faire de quartier. Ils massacroient impitoyablement tous ceux qui offroient de se rendre. Cette victoire, s'il en

faut croire leurs auteurs, ne leur coûta pas cinq cens hommes.

POITIERS. (*bataille de*) 1. L'an 732, les Sarrasins vainqueurs de l'Espagne, passerent les Pyrénées, & vinrent porter le ravage & l'incendie jusqu'aux portes de Tours. Jamais la France ne s'étoit vue si près de sa ruine. Il s'agissoit du triomphe de l'Évangile ou de l'Alcoran, de la liberté ou de la servitude de l'Europe. Charles Martel, alors maire du palais, voulut s'opposer à ce déluge de Barbares; &, suivi de trente mille hommes, il vint présenter dans les plaines de Poitiers la bataille à Abdérame, leur chef, qui comptoit sous ses drapeaux quatre cens mille combattans. On se battit durant un jour. La valeur Françoisé l'emporta sur le nombre des infidèles. Les Barbares, sans cuirasses & presque nuds, furent taillés en pièces. Abdérame lui-même augmenta le nombre des morts, qui monta, selon Paul-Diacre, à trois cens soixante-quinze mille. Charles ne perdit que quinze cens hommes. On dit que cette victoire lui mérita le surnom de *Martel*, parce qu'il avoit, comme un marteau, écrasé, anéanti la grandeur & la puissance des Sarasins.

2. La guerre s'étoit allumée entre la France & l'Angleterre; & le prince de Galles, l'un des plus grands Généraux de son siècle, désoloit les fertiles provinces qui sont au midi du royaume. A cette nouvelle, le roi Jean II » jura qu'il marcheroit contre lui, & qu'il » le combattoit, quelque part qu'il le trou- » vât. » Aussi tôt il convoque toute sa no-

blesse,
pertuis
il renc
un poi
Galles
mais fa
» dit-il
» les co
son cart
de vign
abord tr
alors la
difficile
ment aff
gue & p
depuis q
des vivre
payer tou
course; d
point por
dant sept
avec la fie
queur. Il
nier avec
cer à acc
ment atte
téméraire
voulut at
retrancher
plus de so
France n'a
& conduit
quatre fils
plus grand
» France »

blesse, s'avance du côté de Poitiers & de Mauptuis, où, le samedi 17 de Septembre 1356, il rencontre l'armée ennemie, & se place dans un poste avantageux. Quand le prince de Galles se vit suivi de si près, il fut étonné; mais sans perdre courage: « Dieu y ait part, » dit-il; or nous faut-il sçavoir comment nous » les combattrons à notre avantage. » Il plaça son camp sur un terrain inégal, embarrassé de vignes, de haies, de buissons, & d'un abord très-difficile à la gendarmerie qui faisoit alors la principale force des armées. Il étoit difficile de le forcer; mais on pouvoit aisément affaiblir ses troupes fatiguées d'une longue & pénible marche, & qui commençoient, depuis quelques jours, à souffrir de la disette des vivres & des fourrages. Il offrit donc de payer tout le dommage qu'il avoit fait dans sa course; de rendre tout les prisonniers, & de ne point porter les armes contre la France pendant sept ans. Jean rejetta ces propositions avec la fierté d'un homme qui déjà se croit vainqueur. Il exigea que le Prince se rendit prisonnier avec toute son armée. Il pouvoit le forcer à accepter ces conditions, s'il eût seulement attendu trois jours; mais une ardeur téméraire l'emporta. L'imprudent monarque voulut attaquer le général Anglois dans ses retranchemens. Il comptoit sous ses drapeaux plus de soixante mille combattans. Jamais la France n'avoit vu des troupes plus brillantes, & conduites par des chefs plus illustres. Les quatre fils du Roi, les princes du sang, les plus grands seigneurs, « toute la fleur de » France » s'étoient rendus à l'envi dans la

plaine de Poitiers; « Ne nul chevalier, ne » escuyer n'avoit osé demeurer à l'hôtel, de » peur d'être deshonoré. » Jean, guerrier aussi intrépide que général présomptueux, forma trois corps de son armée. Le duc d'Orléans, frere du Roi, se mit à la tête du premier. Le Dauphin, accompagné de deux de ses freres, commanda le second. Le monarque se réserva le troisieme, & voulut avoir à ses côtés Philippe, le plus jeune de ses fils. Après avoir disposé ses troupes de la sorte, Jean monté sur un cheval blanc parcourut les rangs, & fit cette harangue à ses soldats : » Entre vous autres, quand vous êtes à Paris, » à Chartres, à Rouen, ou à Orléans, vous » menacez les Anglois, & desirez avoir le » bacinet en la tête devant eux : or y êtes » vous; je vous les montre, si leur veuiliez » rencontrer leurs mal-talens, & contre-ven- » ger vos ennemis, & les dommages qu'ils » vous ont faits; car sans faute nous combat- » trons. » En finissant ces mots, il commanda aux hommes-d'armes de mettre pied à terre, d'ôter leur épérons, & de tailler leurs lances à cinq pieds de hauteur, afin qu'elles fussent moins embarrassantes dans l'attaque des retranchemens ennemis.

Cependant le prince de Galles, qui n'avoit que huit mille hommes à opposer à cette multitude de François, cherchoit, dans sa position avantageuse, les moyens de suppléer à sa foiblesse. Il fit fortifier son camp par de nouveaux retranchemens. On creusa des fossés profonds revêtus de palissades, derriere lesquels on plaça les archers. Enfin on posta trois cens hommes-

d'arme
revers
pied de
Dauphin
s'avanc
archers
En un m
& de bl
leger qu
taille. I
reculent
les autres
hommes
répanden
six cens
corps d'a
poignée d
avant mên
dans la pl
sous les au
Galles, qu
le mouven
route des
» Seigneur
» quittoit p
» adressons
» le Roi :
&, lui mor
se faisoit re
mée de fleu
son air mar
» t-il, que p
» moyennar
» il demeura
» Jean, repr

d'armes & trois cens archers à cheval, sur le revers d'une petite élévation à la droite, au pied de laquelle étoit le corps d'armée du Dauphin. On donne le signal. Les François s'avancent & s'engagent dans les défilés. Les archers Anglois les reçoivent à coups de traits. En un moment, la terre est couverte de morts & de blessés; & ce premier echec, quelque leger qu'il paroisse, décide du sort de la bataille. Les assaillans accablés par l'ennemi reculent en désordre, se culbutent les uns sur les autres, & se précipitent sur les vingt mille hommes que commandoit le Dauphin. Ils y répandent avec eux la terreur & l'effroi. Les six cens Anglois les poursuivent. Ce grand corps d'armée prend la fuite à la vue de cette poignée de soldats. Le duc d'Orléans les suit, avant même d'être attaqué. Il ne reste plus dans la plaine, que le corps qui combattoit sous les auspices du monarque. Le prince de Galles, qui, du haut d'une coline, observoit le mouvement des deux armées, voit la déroute des deux tiers des François. « Allons, » Seigneur, lui dit Jean Chandos, qui ne le » quittoit point; allons; la victoire est à vous, » adressons-nous au bataillon que commande » le Roi : ce doit être notre unique but; » &, lui montrant de loin le roi de France, qui se faisoit remarquer par sa cotte d'armes semée de fleurs-de-lys d'or, & plus encore par son air martial : « Je sçais fort bien, ajouta- » t-il, que par vaillance il ne finira pas. Ainsi, » moyennant l'aide de Dieu & de S. George; » il demeura en notre pouvoir. » ... Allons, » Jean, reprit le prince, vous ne me vertez

» d'aujourd'hui retourner en arriere. » Il dit ; se met à la tête des siens , débouche le défilé , & tombe avec l'impétuosité d'un torrent sur les François rangés autour du monarque. Ce fut là seulement qu'il est permis de dire qu'on se battit. A l'aspect de l'ennemi , Jean sentit redoubler son courage. Jamais il ne se montra ni si grand , ni si digne de commander à des hommes généreux. Si la cinquieme partie des François qui l'accompagnoient , eût témoigné la même valeur , il eût contraint la fortune à se déclarer pour lui. Il donna ses ordres avec tranquillité ; rangea sa troupe avec sagesse , & présenta un front immobile au choc de l'ennemi. La rencontre de ces deux corps fut terrible. Aucun des deux partis ne put s'attribuer le prix de la bravoure dans cette sanglante mêlée. On combattit avec un acharnement égal : on se disputoit pied à pied un terrain ensanglanté , jonché de cadavres mutilés , & de malheureux expirans. Toute la noblesse François se dispoit en foule , autour de son Souverain , pour lui former un rempart invincible. Leur nombre étoit égal à celui des ennemis. Leur courage étoit peut-être plus redoutable ; mais ils avoient le désavantage d'être à pied , contre une gendarmerie bien montée ; & c'est ce qui procura la victoire aux Anglois. Attaqués de tous côtés , foulés aux pieds des chevaux ennemis , les héros de la France faisoient des prodiges de valeur. Ils donnoient , ils recevoient la mort avec la même intrépidité. Le Roi les animoit par sa présence , & plus encore par son exemple. Philippe , son jeune

fils ,
 avec
 son
 qu'on
 rempa
 nant c
 tous
 blessu
 due pa
 n'avoit
 rant.
 d'œil.
 une ha
 à sa de
 l'appro
 un cou
 tes par
 » vous
 veaux
 épuisé
 ayant r
 chevalie
 un me
 particul
 de rend
 » drai-j
 » coufir
 » je par
 » le che
 » je vo
 » vous
 » cheva
 » terre
 » de Fr
 » le mie

filz, âgé pour lors de treize ans, combattoit avec une ardeur plus qu'héroïque auprès de son auguste pere. Il s'opposoit aux coups qu'on adressoit au monarque : il lui faisoit un rempart de son corps ; il fut blessé, en donnant ces grands exemples de piété filiale. Déjà tous les chefs étoient tombés couverts de blessures. La banniere de France étoit étendue par terre, entre les bras de Charni qui n'avoit pas voulu la quitter, même en expirant. Les François s'éclaircissoient à vue d'œil. Le Roi, environné de corps morts, une hache à la main, paroissoit seul supérieur à sa défaite. Il effroyoit tous ceux qui osoient l'approcher. Chaque coup qu'il portoit étoit un coup mortel. En vain lui crioit-on de toutes parts : « Rendez-vous, Sire ! rendez-vous ! » Il ne répondoit que par de nouveaux efforts toujours plus terribles. Enfin, épuisé d'un combat si opiniâtre & si violent, ayant reçu deux blessures dans le visage, un chevalier François, banni de sa patrie, pour un meurtre qu'il avoit commis dans une guerre particuliere, s'approcha de lui, & le pressa de rendre les armes. « Eh ! à qui me rendrai-je, dit le Roi, à qui ? Où est mon cousin le prince de Galles ? Si je le voyois je parlerois. »... Il n'est pas ici, répondit le chevalier ; mais rendez-vous à moi, & je vous menerai devers lui. »... Qui êtes-vous ? »... Sire, je suis Denis de Morbec, chevalier d'Artois ; je fers le roi d'Angleterre, parce que je ne puis être au royaume de France, pour tant que j'ai forsaît tout le mien. » Alors le monarque tira le gan-

telet de sa main droite, & le remit à Denis ; en lui disant : « Je me rends à vous. »

Le prince de Galles, après avoir dissipé tout ce qui s'étoit présenté devant lui, revenoit de la poursuite des fuyards. Jean Chandos lui fit dresser à la hâte un pavillon dans lequel il ôta ses armes, & se rafraîchit au milieu des compagnons de sa victoire. Il demandoit aux chevaliers qui arrivoient en foule ce qu'étoit devenu le roi de France ? Personne ne pouvoit lui en donner des nouvelles. On l'assuroit seulement qu'il falloit qu'il fût mort, parce qu'il n'avoit pas quitté le champ de bataille. Le prince, toujours plus inquiet sur le sort du monarque, pria le comte de Warwick, & Renaut de Gobeghen, d'en faire une exacte perquisition. Ces deux seigneurs monterent à cheval, & partirent. A peu de distance ils découvrirent d'une petite élévation une troupe de gens-d'armes qui marchaient à pied fort lentement. Ils piquèrent de ce côté. Il étoit teins qu'ils arrivassent : c'étoit effectivement la troupe qui conduisoit le Roi. Depuis le moment où ce prince s'étoit rendu à Denis de Morbec, il avoit vu plus d'une fois la mort prête à le frapper. Une foule de guerriers l'avoit arraché au chevalier d'Artois ; & chacun d'eux prétendoit s'attribuer sa rançon. « C'est moi qui l'ai pris, » s'écrioient-ils tous en même teins. Le Roi, tenant son fils par la main, avoit beau leur dire : « Seigneurs, » menez-moi courtoisement, & mon fils aussi, » devers le prince mon cousin, & ne vous » querellez pas pour ma prise ; car je suis assez » grand seigneur pour vous faire tous riches. »

Ces pro
leur tu
renaisso
frénée
fils, po
Les deu
pect dû
Leurs m
hardis ; i
cherent c
profonde
lui vers l
tôt que ce
illustre pr
empressem
pria d'entr
siper quelc
soient sur
» il, ne v
» n'a pas v
» volonté ;
» pere vo
» & s'acc
» ment, qu
» semble à
» ment du
» soit pas
» haute rép
» aujourd'h
» ne le dis
» car tous c
» uns & les
» cience à c
» le prix. »
chiffemens c

Ces promesses calmoient , pour un moment , leur tumultueuse cupidité ; mais les disputes renaissoient aussi-tôt ; & cette soldatesque effrénée se jettoit sur le monarque & sur son fils , pour les conduire dans leurs quartiers. Les deux seigneurs Anglois parurent. Le respect dû à leur rang écarta la foule insolente. Leurs menaces terribles effrayèrent les plus hardis ; ils mirent pied à terre. Ils s'approchèrent du Roi qu'ils saluerent avec la plus profonde soumission , & s'acheminèrent avec lui vers la tente du prince de Galles. Aussitôt que ce généreux vainqueur eut apperçu son illustre prisonnier , il s'avança vers lui avec empressement ; s'inclina profondément ; le pria d'entrer dans son pavillon , & pour dissiper quelques nuages de tristesse , qui paroissent sur son visage : « Chier sire , lui dit-il , ne veuillez mie vous attrister , si Dieu n'a pas voulu aujourd'hui consentir à votre volonté ; car certainement monseigneur mon pere vous fera tout honneur & amitié , & s'accordera avec vous si raisonnablement , que vous demeurerez bons amis ensemble à toujours. A l'égard de l'évènement du combat , quoique la journée ne soit pas vôtre , vous avez acquis la plus haute réputation de prouesse , & avez passé aujourd'hui tous les mieux combattans. Je ne le dis mie , chier sire , pour vous louer , car tous ceux de notre parti , qui ont vu les uns & les autres , se sont par pleine confiance à ce accordés , & vous en donnent le prix. » Ensuite il fit apporter des rafraichissemens qu'il présenta lui-même au Roi ;

& , le soir, on lui prépara un superbe festin auquel assistèrent les princes & seigneurs François, assis à différentes tables. Le prince de Galles se fit un devoir de servir le monarque, se tenant debout devant sa table. Jean le pria de se placer auprès de lui ; mais il s'en défendit toujours, avec autant de poliresse que de modestie, en disant « qu'il ne lui appartenoit pas » de s'asseoir à la table de si grand Prince & » de si vaillant homme qu'étoit le Roi. » Il le conduisit à Londres, quelque tems après. Son entrée fut un triomphe. Il étoit sur une petite haquenée noire, marchand à côté du monarque, qui montoit un beau cheval blanc superbement harnaché. « Il y avoit bien de l'orgueil dans cette modestie du vainqueur, dit un écrivain sensé ; » il y avoit bien de la » cruauté à exposer un Roi malheureux à la » vue d'une populace. »

Dans cette journée si fatale à la France, la perte n'excéda pas le nombre de six mille hommes ; mais ces six mille guerriers étoient l'élite de la nation. Il y eut peu de grandes maisons dans le royaume, qui n'eussent à regretter la mort de quelques parens ou alliés. Dix-sept comtes, & plus de huit cens barons & chevaliers, couverts de blessures, pour la plupart, furent faits prisonniers. La multitude des simples soldats qui furent arrêtés, soit durant le combat, soit dans la fuite, étoit si grande, que la plupart des Gendarmes Anglois en avoient cinq ou six. Enfin tous les guerriers du prince de Galles s'enrichirent, dans cette victoire, des dépouilles précieuses, qu'ils trouverent dans le camp, & des
rançons

ra
ni
de
no
Il y
de
au
Po
nar
mé
éto
& l
Ro
bat,
exer
vigu
rend
PO
roi d
Mosc
locz,
Dzw
premi
narqu
tifs,
& pré
quicon
rie allu
juste v
mais
murs d
Pour y
la mair
premie
S. &

rançons qu'ils firent payer à leurs prisonniers.

POLLENCE. (*bataille de*) Alaric, roi des Goths, avoit obtenu de l'empereur Honorius un établissement au-delà des Alpes. Il y conduisoit ses troupes, lorsque, le 6 d'Avril de l'année 402, jour de Pâques, Stilicon, au mépris des traités, la fit attaquer près de Pollence, ville de Ligurie sur le fleuve Tanaro, par un capitaine barbare & payen, nommé *Saül*. Les Goths prirent la fuite ; & tout étoit perdu pour Alaric, excepté le courage & la présence d'esprit. Ce prince voyant les Romains plus occupés du pillage que du combat, rallia ses troupes, & les animant par son exemple, tomba sur l'ennemi avec tant de vigueur qu'il lui arracha la victoire, & lui rendit tout le mal qu'il lui avoit fait d'abord.

POLOCZ. (*siège de*) Etienne Bathori, roi de Pologne, ayant déclaré la guerre à la Moscovie, en 1580, se présenta devant Polocz, ville forte, bâtie sur les rives de la Dzwina, & frontiere de la Lithuanie. Le premier spectacle, qui frappa les gens du monarque, furent les cadavres des Polonois captifs, que les Moscovites avoient massacrés & précipités dans le fleuve, pour intimider quiconque oseroit les attaquer. Cette barbarie alluma dans tous les cœurs le desir d'une juste vengeance. On pressa les travaux du siège; mais le canon faisoit peu d'effet contre les murs de bois dont la place étoit environnée. Pour y faire brèche, il fallut que, la torche à la main, les soldats montassent à l'assaut. Leurs premiers efforts furent même inutiles ; & les

S. & B. Tome III. Part. I.

K

pluies, qui tomboient sans cesse, éteignirent plus d'une fois l'incendie. Enfin, animés par les promesses du Roi, & par l'espoir du butin, les guerriers s'avancerent avec intrépidité, jusqu'aux pieds des murailles, où, malgré les efforts des assiégés, ils allumerent un si grand feu, qu'elles furent bientôt réduites en cendres. Les Moscovites demanderent alors à capituler, & se rendirent. On trouva dans la ville les tristes preuves de la cruauté la plus inhumaine. A cette vue, le soldat devint furieux; & le Roi eut besoin de toute son autorité, pour empêcher qu'il ne se jettât sur la garnison Moscovite, & ne la mît en pièces.

POMPÉII. (*siège de*) Sylla fut celui des généraux Romains, qui se signala le plus dans la Guerre Sociale. Après avoir détruit la ville de Stabies, il vint assiéger celle de Pompéii, située à l'embouchure du Sarno. Pendant qu'il étoit occupé à ce siège, Cluentius, l'un des généraux alliés, courut avec une grande armée de Samnites au secours de la ville, & se campa fièrement à quatre cens pas des Romains. Sylla, qui se crut méprisé & insulté, sortit sur les ennemis, quoi qu'il eût envoyé une partie de ses troupes aux fourrages. Il eut lieu de se repentir de sa hardiesse. Il fut repoussé avec perte. Mais bientôt il prit sa revanche; & dès que ses fourrageurs l'eurent rejoint, il livra un second combat dans lequel Cluentius fut vaincu & obligé de se retirer. Ce premier avantage ne fut pas décisif; & le général Italien, ayant reçu un renfort de Gaulois, revint à la charge. Un de ces Barbares, fier de sa haute taille, s'avança hors des rangs,

dés
A
Ma
&
du
dés
traî
que
eut
vear
ava.
P
s'éta
tin,
don
à leu
ner b
forcé
dans
la gra
arme
brave
reçoit
ful,
Barba
le mē
clara
jettant
yeux,
pour c
Corvus
comba
vive
prirent
au vain

défiant au combat le plus brave des Romains. A ce formidable ennemi, l'on opposa un Maure auffi petit que le Gaulois étoit grand, & qui néanmoins tua son adverfaire. La chute du colosse effraya ceux de fa nation, qui, se défendant mal, furent mis en déroute, & entraînent ensuite le reste de l'armée. Le vainqueur ne cessa de les poursuivre qu'après qu'il eut détruit toutes ces troupes dans un nouveau combat où leur chef fut tué. 89 ans avant J. C.

POMPTIN. (*bataille de*) Les Gaulois s'étant avancés jusqu'au territoire de Pomp-tin, le consul Camille, fils du grand Camille, dont le nom parut d'un bon augure, marcha à leur rencontre, & résolut de ne point donner bataille en pleine campagne, s'il n'y étoit forcé. Pendant que les deux armées étoient dans l'inaction, un Gaulois remarquable par la grandeur de sa taille, & par l'éclat de ses armes, s'avance fièrement, & défie le plus brave des Romains. Valere, jeune officier, reçoit le cartel, & avec la permission du Consul, se présente d'un air intrépide devant le Barbare. Ils se mesurent, & combattent avec le même courage. On dit qu'alors le ciel se déclara pour le Romain, & qu'un corbeau, se jettant sur la tête du Gaulois, lui creva les yeux, & facilita la victoire de Valere, à qui, pour cette raison, elle mérita le surnom de *Corvus*. La chute des Gaulois fut le signal du combat. On en vint aux mains. La mêlée fut vive & sanglante; mais enfin les Barbares prirent la fuite, & laisserent le champ libre au vainqueur. *An de Rome 406.*

PONDICHÉRY. (*sièges de*) 1. La grande ambition des Anglois a toujours été de réunir sous leur domination tout le commerce du Nouveau-Monde. C'étoit pour remplir ce projet que l'amiral Boscawen vint assiéger Pondichéry par terre & par mer, avec environ quatre mille Anglois ou Hollandois, & autant d'Indiens, renforcés encore de la plupart des matelots de sa flotte, composée de vingt-une voiles. M. Dupleix étoit alors gouverneur de la colonie Françoisé. Cet homme fameux qui, par son génie, l'avoit portée à son plus haut point de grandeur, fut, dans cette occasion, commandant, ingénieur, artiller, munitionnaire. Ses soins infatigables furent sur-tout secondés par M. de Buffy, qui repoussa souvent les ennemis à la tête d'un corps de Volontaires. Tous les officiers, animés par l'exemple & par la constance de leur chef, signalèrent un courage qui méritoit la reconnaissance de la patrie. Pondichéry, qu'on n'avoit pas cru en état de résister, fut sauvé cette fois, le 17 d'Octobre 1748; & ce service de M. Dupleix, qui mettoit le comble à tous ceux qu'il avoit déjà rendus, lui valut le grand cordon de l'ordre de S. Louis.

2. Le mauvais succès de cette tentative ne rebuta point les Anglois; & ce peuple actif, entreprenant, épia sans cesse l'occasion favorable. Elle se présenta bientôt. M. Dupleix n'étoit plus; & la gloire de la colonie Françoisé, dans les Indes, sembloit s'être éclipsée avec ce capitaine. Pour comble de malheur, on y envoya le comte de Lally, officier plein de courage, mais dur & impérieux; plus ca-

pab
haut
A fo
conj
» la
» qui
valut
mis d
penda
prit a
ques
murs.
tout,
plus en
» dans
les acc
» tends
» cevra
» mand
» rester
» possib
» têt ou
ne tarda
En 176
Stevens
Pondich
constanc
sans en se
cherent p
rent d'un
par quatre
tout ce q
15 de Jan
mité; &
de Pondic

pable de révolter les esprits par ses manieres
 hautaines, que de bien conduire les affaires.
 A son départ, la Compagnie des Indes l'avoit
 conjuré, « de réformer les abus sans nombre,
 » la prodigalité outrée, & le grand désordre,
 » qui absorboient tous les revenus. » Il se pré-
 valut trop de cette priere, & se fit des enne-
 mis de tous ceux qui lui devoient obéir. Ce-
 pendant il eut d'abord des succès heureux. Il
 prit aux Anglois le fort Saint-David, à quel-
 ques lieues de Pondichéry, & en rasa les
 murs. Mais, le mauvais ordre qui régnoit par-
 tout, & qu'il ne pouvoit corriger, irrita de
 plus en plus son caractère. « L'enfer m'a vomī
 » dans ce pays d'iniquité, s'écrioit-il dans
 les accès de sa mélancolie sombre; » & j'at-
 » tends, comme Jonas, la baleine qui me re-
 » cevra dans son ventre. J'irai plutôt com-
 » mander les Cafres, disoit-il encore, que de
 » rester dans cette Sodome, qu'il n'est pas
 » possible que le feu des Anglois ne détruise
 » tôt ou tard, au défaut de celui du ciel. » Il
 ne tarda point à voir sa prophétie s'accomplir.
 En 1761, le général Coote, & l'amiral
 Stevens, instruits du mauvais état où étoit
 Pondichéry, & persuadés qu'avec un peu de
 constance cette ville tomberoit d'elle-même,
 sans en former un siège régulier, s'en appro-
 cherent par terre & par mer, & l'environne-
 rent d'une ligne de circonvallation, défendue
 par quatre principales batteries, qui enfiloient
 tout ce qui pouvoit sortir de la place. Dès le
 15 de Janvier on fut réduit à la dernière extré-
 mité; & l'on songea à se rendre. Le Conseil
 de Pondichéry somma le comte de Lally de

capituler. Il assembla un conseil de guerre. Les officiers conclurent à se rendre prisonniers suivant les cartels établis. Mais le général Coote voulut avoir la ville à discrétion. Le comte de Lally eut beau réclamer le cartel de vive voix, & par écrit : on périssoit de faim & de maladie. Il fallut céder aux plus forts, & livrer la place aux vainqueurs qui, bientôt après, rasèrent les fortifications, les murailles, les magasins, & tous les principaux logemens. Dans le tems même que les Anglois entroient dans la ville, les vaincus s'accabloient réciproquement de reproches & d'injures. Les habitans vouloient tuer leur Général. Le Commandant Anglois fut obligé de lui donner une garde. On le transporta malade sur un palanquin. Il avoit deux pistolets dans les mains, & en menaçoit les séditieux. Ces furieux, respectant la garde Angloise, coururent à un commissaire des guerres, nommé *Dubois*, intendant de l'armée, ancien officier, chevalier de Saint-Louis. Il met l'épée à la main : un des plus échauffés s'avance à lui, en est blessé, & le tue. Tel fut le sort déplorable de Pondichéry, dont les habitans se firent plus de mal qu'ils n'en reçurent des vainqueurs. On transporta le Général, & plus de deux mille prisonniers en Angleterre.

PONTOISE. (*sièges de*) 1. En 1419, sous le règne du foible Charles VI, le duc de Clarence, général des troupes Angloises, s'approcha de Pontoise, ville forte & importante alors, & l'escalada durant la nuit. Lisle-Adam, gouverneur de la place, se sauva nud

en c
reste
jour
gran
des
glois
lions

2.

qui e
narq
Talbr
glois.
couve
fit ap
étoier
de ce
tificat
Le m
tems d
il se f
main
pour n
dont le
teur. E
force p

L'

Q

Ta

De

To

Prè

Et avoit, la nuit, tant neigé,
Que tous les champs en étoient blancs,

Pour mieux jouer le personnage,
Les Anglois, matin, s'habillèrent
De blanc, comme gens de village,
Et ainsi en la ville entrèrent.

Les uns apportoit grandes cages,
Comme en façon de pouffins vendre ;
Les autres, paniers & fromages ;
Et vinrent la ville ainsi prendre.

Quand ils se virent les plus forts,
Commencerent à pleine gorge
Crier tant qu'ils purent alors :
» Ville gagnée ! Vive saint George ! »

3. Charles VII ne tarda point à faire ses efforts pour remettre Pontoise sous son obéissance. Suivi du Dauphin, & d'une armée de douze mille hommes, il vint investir cette ville en 1451. Dès les premiers assauts, le monarque emporta un boulevard, placé à la tête du pont. Animé par ce succès, il fit presser les attaques ; mais le brave Talbot, à la tête de quatre mille combattans, ravitailla la ville deux fois, rafraîchit la garnison, emmenant avec lui les malades & les blessés. Le siège avançoit lentement, malgré les efforts multipliés des François ; & Charles ne pou-

voit se di
Il en fut p
prit que l
une arme
offrir la h
cepter ce
général A
bateaux
lui & la p
fer la néce
s'en apper
nestes jou
d'Azincou
leva le fi
aux Angl
l'Isle de Fr
de Poissy.
PONT
aventurier
industrieu
ble, vint,
cure, esca
Basse-Norr
y comman
glois s'étoi
avec deux
clin, qui d
Julienne du
mari, &
Tout le me
sommeil. I
signal conv
échelles co
la dame du
révoit qu'o

voit se diffimuler la témérité de son entreprise. Il en fut pleinement convaincu, quand il apprit que le duc d'Yorck, parti de Rouen avec, une armée de huit mille hommes, venoit lui offrir la bataille. Il étoit trop foible pour accepter ce défi. Il se tint sur la défensive. Le général Anglois traversa la riviere sur des bateaux de cuir, & mit les assiégeans entre lui & la place. Cette position sembloit imposer la nécessité d'en venir aux mains. Charles s'en aperçut bien : mais, instruit par les funestes journées de Crécy, de Poitiers, & d'Azincourt, il ne voulut rien hazarder, & leva le siège en frémissant. Sa retraite laissa aux Anglois la liberté de se répandre dans l'Isle de France, & de venir piller l'abbaye de de Poissy.

PONTORSON. (*attaque de*) Felleton, aventurier Anglois, voulant signaler sa valeur industrieuse par quelque exploit remarquable, vint, en 1361, pendant une nuit obscure, escalader le château de Pontorson, en Basse-Normandie. Bertrand du Guesclin, qui y commandoit, étoit absent. L'officier Anglois s'étoit ménagé une intelligence secrette avec deux chambrières de la dame du Guesclin, qui demouroit alors dans la place, avec Julienne du Guesclin, religieuse, sœur de son mari, & tante de Bertrand. Il s'approche. Tout le monde étoit plongé dans un profond sommeil. Il donne aux perfides suivantes le signal convenu. Déjà il avoit dressé quinze échelles contre les murs de la tour, lorsque la dame du Guesclin, qui, dans le moment, rêvoit qu'on surprenoit le château, ou plu-

tôt réveillée par le bruit des ennemis qui montoient à la hâte, s'écria qu'on attaquoit la place. Julienne du Guesclin, qui couchoit avec elle, se jette hors du lit; & cette intrépide religieuse, « comme ressentant la race » dont elle étoit, » prend la première armure qu'elle trouve, monte sur le haut de la tour; & trouvant les échelles dont les Anglois n'avoient pas encore gagné les derniers échelons, elle les renverse par terre, en criant *alarme*, pour appeller la garnison à la défense du château. Felleton, se voyant découvert, prit le parti de la retraite; mais malheureusement il rencontra du Guesclin qui le fit prisonnier. On apprit de lui la trahison des deux chambrières. Elles furent noyées dans la rivière qui coule aux pieds du château.

PORT-MAHON. (*conquête du*). Des injustices & des pirateries multipliées armerent, en 1756, la France contre l'Angleterre; & les deux nations, toujours animées par cette ancienne rivalité qui semble née avec elles, se préparèrent à la guerre & à la vengeance. Les François formèrent un plan capable, s'il réussissoit, de confondre les Anglois, & d'étonner toute l'Europe. On affecta de laisser croire au ministère Britannique, tantôt que l'on en vouloit à l'Angleterre même, tantôt que l'on dirigeoit toutes les forces du côté de l'Amérique. Les fortifications de Dunkerque furent relevées; les arsenaux de Brest & de toute la Normandie se remplirent d'ouvriers de toute espèce; plusieurs armées, qui s'assemblerent en Picardie, en Bretagne, &

en Flan
que l'on
isle. Ma
ber la fé
sage po
inutile,
norque.
commer
du Lev
l'arsenal
qu'ils eu
un boul
vert, &
avoient
plus on
enlever.

L'Isle
l'on appe
fédée d'a
les Roma
de ces de
roi d'Ara
dèles; &
mination
tulle & c
hope s'en
prétendo
glois l'on
ans; &
auroient é
gue guerre
cette resti
isle semble
commerce
où les va

en Flandres , parurent insinuer aux Anglois que l'on alloit tenter une descente dans leur isle. Mais ce n'étoit point là que devoit tomber la foudre. Le conseil de Versailles , trop sage pour hasarder une entreprise si souvent inutile , avoit jetté les yeux sur l'Isle de Minorque. Elle étoit en même tems le centre du commerce des Anglois à l'égard des Echelles du Levant , & sur les côtes de l'Espagne , l'arsenal le plus commode & le mieux fourni qu'ils eussent sur la Méditerranée , & comme un boulevard qui mettoit leurs flottes à couvert , & qui recéloit leurs pirates. Moins ils avoient d'inquiétude pour cette possession , & plus on se persuada qu'il seroit aisé de la leur enlever.

L'Isle de Minorque faisoit partie de ce que l'on appelloit autrefois les *Isles Baléares*. Possédée d'abord par les Carthaginois , puis par les Romains , elle fut soumise , après la chute de ces derniers , à l'empire des Sarasins. Un roi d'Aragon en fit la conquête sur les Infidèles ; & les Espagnols l'annexerent à leur domination lors de l'union des royaumes de Castille & d'Aragon. En 1708 , le général Stanhope s'en empara , au nom de Charles III , qui prétendoit à la couronne d'Espagne. Les Anglois l'ont conservée pendant quarante-deux ans ; & , ne devant la restituer que quand ils auroient été indemnisés des frais de cette longue guerre , il n'y avoit pas d'apparence que cette restitution dût jamais avoir lieu. Cette isle semble avoir été formée pour favoriser le commerce. Elle offre trois ports principaux , où les vaisseaux sont à l'abri des vents du

Nord & du Levant. Le premier s'appelle *Port-Citadella*; le second, *Port-Fernello*; & le dernier, qui est le plus considérable, *Port-Mahon*, qui reconnoît, dit-on, pour fondateur, le fameux Magon, général Carthaginois. C'est, après Gibraltar, la place de l'Europe la plus forte par sa situation, par la nature de son terrain, & par près d'un demi-siècle de soins qu'un peuple industrieux & actif avoit mis à la rendre imprenable. Ce port ressembloit à une belle riviere. Sa longueur est d'environ une lieue, & sa largeur de cent vingt toises. On remarque une tour bâtie sur une hauteur, à quatre cens toises de l'Est, qui sert comme de fanal aux navigateurs qui cherchent un abri: on l'appelle *la Tour des Signaux*. Un quai superbe, construit à grands frais, offre à la vue des magasins immenses, remplis de tout ce qui est nécessaire pour appareiller plusieurs flottes. Ils sont protégés par des forts où le génie a suppléé à tout ce qui manquoit à la qualité du sol, pour les rendre inexpugnables. Celui qu'on appelle *Saint-Philippe*, peut passer pour une merveille en ce genre. Il présente un quarré parfait, dont chaque angle est défendu par un bastion, & par une courtine. Il a deux contregardes qui forment un ouvrage à cornes devant ses deux bastions du Nord-Ouest, & qui servent à défendre le port. Un fossé très-profond, creusé dans le roc, avec des dépenses & un travail infinis, entoure ces différens ouvrages, & se trouve défendu par un autre fossé, également profond, qui lui sert de seconde enceinte. Cette importante citadelle est garnie de plusieurs petits forts, tels que le *Saint-*

Charles
borough
cinq à s
souterre
commun
à l'abri
Quoi
aux An
que imp
ranée,
regarder
titué de
pas mên
Toulon
avoient
François
lant « un
galiote qu
xerre. »
chelieu p
messes les
Les soins
des ouvri
ce qui de
fut celui d
destinées
vie de se
ger les in
voient av
leté il av
midable
son discer
admirés à
croyoit in
s'embarqu

Charles, la redoute la Reine, le fort Marlborough; & sa garnison est ordinairement de cinq à six mille hommes. De vastes galeries souterraines, taillées dans le roc, & qui communiquent à tous les ouvrages, la mettent à l'abri de la bombe pendant un siège.

Quoique des bruits vagues eussent annoncés aux Anglois que la France méditoit quelque importante expédition sur la Méditerranée, ils crurent sa marine si foible, qu'ils regarderent ce que l'on en disoit, comme destitué de toute vraisemblance. Ils ne pouvoient pas même s'imaginer qu'il y eût une escadre à Toulon; &, quand ils l'auroient sçu, ils avoient un si grand mépris pour les vaisseaux François, qu'ils en plaisantoient, en les appelant « une flotte d'eau douce, composée de la galiote qui mène à Sèvre, & du coche d'Auxerre. » Cependant, le maréchal-duc de Richelieu pressoit par sa présence & par ses promesses les travaux de Marseille & de Toulon. Les soins qu'il se donna, secondés du zèle des ouvriers, eurent un effet si prompt, que ce qui devoit être l'ouvrage de plusieurs mois, fut celui de quinze jours au plus. Les troupes, destinées à l'embarquement, brûloient d'envie de se signaler sous un chef qui devoit venger les insultes faites à la nation. Elles sçavoient avec quelle intrépidité & quelle habileté il avoit défendu Gènes contre une formidable armée d'Autrichiens. Sa valeur & son discernement avoient été remarqués & admirés à la bataille de Fontenoi. On se croyoit invincible sous ses ordres. L'armée s'embarqua sous les auspices de ce général. La

flotte avoit pour commandant le comte de la Galliffonniere, vieux marin, consommé dans l'art des manœuvres, joignant à beaucoup de prudence une intrépidité qu'aucun danger n'étoit capable d'affoiblir : homme digne de rétablir l'honneur de la marine Françoisé, si le cours de sa vie n'eût été terminé au milieu de ses triomphes. Il avoit sous ses ordres dix-sept vaisseaux ou frégates qui portoient vingt-sept bataillons, avec lesquels il mit à la voile le 9 d'Avril; & il débarqua dans l'isle le 18 du même mois. A son approche, les Anglois abandonnerent la ville & les postes qui n'étoient pas de défense, & se retirerent dans le fort Saint-Philippe, dont le fort devoit décider de celui de toute l'isle. Ils avoient pour gouverneur milord Blakney, vieillard presque octogénaire, illustré par de grands exploits. Ses compatriotes comptoient si fort sur sa capacité, & sur la bonté des ouvrages de la forteresse, qu'ils regarderent assez long-tems l'expédition des François, comme la plus téméraire & la plus folle que l'on pût entreprendre. Ceux qui, dans les grandes villes, se font une occupation de régler l'Etat, allerent jusqu'à prétendre démontrer mathématiquement que le fort Saint-Philippe étoit imprenable. Ce qui achevoit de les persuader, étoit le départ d'une flotte Angloise pour la Méditerranée. Treize gros vaisseaux de guerre la composoient. Elle avoit pour amiral M. Bing, dont l'intelligence & la valeur s'étoient signalées en mille occasions. On crut qu'il alloit à une victoire certaine. Peut-être l'auroit-il remportée, si, par un excès d'aveu-

glement à méprisé le ne jugea p celles qui avoit été Mai; & le rent en pr devoit déc partiendro vre de l'a panne pour l'arriere-ga & serra la qu'il en fau feaux. Les réussirent a vaisseaux A leurs manon l'impossibili ligne, tâcha riere-garde il revira, & pour faire ses suivirent pa secours de la aller se radou Les assiége leur avoit de furent que pl du siège, qui impatience. L ingrat. Par-to en vingt pas, que le canon causoient bien

glement à peine concevable , on n'avoit pas méprisé les forces Françoises au point qu'on ne jugea pas nécessaire de rendre supérieures celles qui alloient les combattre. La tranchée avoit été ouverte devant la forteresse le 8 de Mai ; & le 20 , les armées navales se trouverent en présence pour entamer une action qui devoit décider à laquelle des deux nations appartienendroit Minorque. La premiere manœuvre de l'amiral Anglois fut de mettre en panne pour se laisser acculer , & tomber sur l'arriere-garde Françoisé ; mais , elle se réunit & serra la ligne , ne tenant pas plus d'espace qu'il en faut nécessairement pour douze vaisseaux. Les premieres bordées des François réussirent au-delà de toute espérance ; & les vaisseaux Anglois souffrirent beaucoup de leurs manœuvres. L'amiral Bing , voyant l'impossibilité de rompre cette redoutable ligne , tâcha de nouveau de tomber sur l'arriere - garde ; mais , après d'inutiles tentatives , il revira , & fit tirer sa bordée au large , comme pour faire ses adieux. Les François ne le poursuivirent pas , contents d'avoir empêché le secours de la place , & obligé leurs ennemis à aller se radouber à Gibraltar.

Les assiégeans , délivrés de l'inquiétude que leur avoit donnée la flotte ennemie , n'en furent que plus animés à pousser les travaux du siège , qui n'avançoient pas au gré de leur impatience. Le terrain ne pouvoit être plus ingrat. Par-tout du rocher , & , de vingt pas en vingt pas , de vastes monceaux de pierres , que le canon faisoit voler en éclats , & qui causoient bien du désordre. Il falloit apporter

de la terre de loin, la tamiser, la mouiller & la pétrir, en quelque sorte, pour lui donner de la consistance. Le feu de la place étoit vif, toujours bien servi, toujours bien dirigé. Un mois entier de peines, de périls & de travaux n'avoit servi qu'à dresser des batteries, sans cesse ruinées, & sans cesse rétablies. Le général François craignit que, les troupes venant à se décourager, il ne fût contraint de lever le siège, & de le convertir en blocus. La chaleur de la saison, la vigoureuse défense des assiégés, l'impossibilité qu'il y avoit à réduire par la famine une place munie pour plusieurs mois, la crainte que les Anglois ne revinssent avec de plus grandes forces & ne prissent leur revanche, tout cela étoit plus que suffisant pour faire renoncer à la conquête projetée. Mais l'Europe entière avoit les yeux fixés sur les François. Richelieu vouloit justifier le choix qu'on avoit fait de lui; & sa résolution étoit prise, ou d'emporter la place, ou de mourir devant ses murs.

Un coup d'éclat imprévu pouvoit seul faire changer de maître à Port-Mahon. Les assiégeans présumoient, avec assez de fondement, que la garnison devoit être fort diminuée, & encore plus épuisée; qu'un assaut la surprendroit & la mettroit en défaut, & que ce qui leur avoit si bien réussi à Berg-op-Zoom, pouvoit être tenté, avec le même avantage, contre le fort Saint-Philippe. Le soldat le desiroit, & ne demandoit qu'à combattre ou à mourir. Le maréchal jugea qu'il falloit profiter de ces heureuses dispositions.

dispos
de Jui
cette r
le cam
transpo
Quatre
rent le
fossés,
on plan
les ouv
la fois
échelon
tant sur
marécha
accomp
du mar
guerre,
On se re
térieurs.
sur qui
s'avança
qui devo
fut pris;
monde,
rein fut d
acharnem
suspension
gla les a
honorable
distinguer
miere ent
" Monsieu
" dre où v
" voir cett
" me que
S. & B.

dispositions, il annonça que le lendemain, 27 de Juin, on livreroit un assaut général. A cette nouvelle, la joie se répandit dans tout le camp : par-tout on y entendoit répéter avec transport : « A demain l'assaut, camarades ! » Quatre bombes & un coup de canon donnerent le signal désiré. On descendit dans les fossés, malgré le feu de l'artillerie Angloise : on planta des échelles hautes de treize pieds : les ouvrages furent assaillis de quatre côtés à la fois : les guerriers, parvenus au dernier échelon, s'élançoient sur le roc, en montant sur les épaules les uns des autres. Le maréchal paroissoit, au milieu de ces attaques, accompagné du prince de Wirtemberg, & du marquis de Mallebois qui, dans cette guerre, déploya toujours de grands talens. On se rendit maître de tous les ouvrages extérieurs. Le second commandant de la place, sur qui rouloit tout le soin de sa défense, s'avança pour faire jouer quatre-vingt mines, qui devoient ensevelir les vainqueurs. Mais il fut pris ; & son dessein, ignoré de tout le monde, resta sans exécution. Alors le terrain fut disputé pied à pied : on se battit avec acharnement ; & l'on finit par convenir d'une suspension d'armes, pendant laquelle on régla les articles de la capitulation. Elle fut honorable ; & le vainqueur se fit une loi de distinguer le général Blakney. A leur première entrevue, il lui fit ce compliment : « Monsieur, vous êtes le maître de vous rendre où vous jugerez à propos : je crois de voir cette distinction à un aussi brave homme que vous. » Les Anglois ne pouvoient

S. & B. Tome II. Part. I. L

comprendre comment les soldats François avoient escaladé ces fossés dans lesquels il n'étoit guères possible à un homme de sang froid de descendre. Ce triomphe donna une grande gloire au général & à la nation ; mais ce fut le dernier de ses succès contre l'Angleterre.

PORTO-BÉLO. (*prise de*) L'ambition & l'intérêt avoient armé l'Espagne & l'Angleterre ; & la querelle de ces deux nations commerçantes fit répandre des flots de sang jusqu'aux extrémités du monde. Le célèbre amiral Vernon, pour commencer cette guerre, fit voile vers ces contrées que l'avarice sanguinaire de l'Européen avide, a désolées depuis plus de trois siècles, & , vers le commencement de Mars 1740, pénétra dans le golfe du Mexique. Sur les bords de ce golfe s'éleve une ville, la plus importante de l'Amérique, & l'entrepôt des trésors du Nouveau-Monde, que la beauté de son port fit appeller *Porto-Bélo*, par Christophe-Colomb. Vernon l'attaqua ; & , comme elle étoit mal défendue, il y entra sans beaucoup de peine, la rasa, & en fit un chemin ouvert par lequel les Anglois purent exercer, à main armée, le commerce autrefois clandestin, qui avoit été le sujet de la rupture (a).

(a) Par un accord fait avec l'Espagne, les Anglois, dans le tems de la foire des Galions, pouvoient envoyer un vaisseau à Porto-Bélo sans payer de droits. Mais, peu contens de cette permission, ils y ajoûterent un patache qui, sous prétexte de porter des vivres au vaisseau, alloit & venoit sans

Sch
tain
de
Aug
éto
dres
voir
guer
18 a
nou
traite
gne
où il
les ba
renfor
cinq
bois v
ayant
dent av
qu'ils cr
tendan
ils se di
coup M
tombe
mais qu
perdu c
ment d

cesse ; se
fortes de
d'une flot
lée d'abo
vernemen
question.

POSNANIE (*combat de*) Le général Schullembourg, l'un des plus fameux capitaines de ce siècle, étant en marche à la tête de sept mille Saxons pour aller joindre le roi Auguste, eut avis que trois mille Suédois étoient campés près de Posnanie, sous les ordres du major-général Meyerfeldt. Il crut pouvoir les surprendre; & , hâtant les pas de ses guerriers, il arriva devant l'ennemi la nuit du 18 au 19 d'Août 1704. Meyerfeldt, à cette nouvelle, loin de penser à une prompte retraite, forma dans le moment un dessein digne de lui. Il sortit aussi-tôt de son camp où il laissa toutes les tentes dressées. Il envoya les bagages dans la ville, d'où il fit venir un renfort de trois cens fantassins, & de cent cinquante cavaliers, & alla se loger dans un bois voisin. A la pointe du jour, les Saxons ayant surpris & enlevé les sentinelles, fondent avec confiance sur les tentes des Suédois qu'ils croyoient y trouver endormis. Mais n'entendant aucun bruit, & ne voyant personne, ils se dispersent & se mettent à piller. Tout-à-coup Meyerfeldt paroît en ordre de bataille; tombe sur l'ennemi qui veut d'abord résister, mais qui bientôt prend la fuite, après avoir perdu douze cens hommes. Au commencement d'Octobre, de la même année, le roi

cesse; se chargeoit, dans les colonies, de toutes fortes de marchandises prohibées, & tenoit lieu d'une flotte entiere. Cette contravention, dissimulée d'abord, sévèrement punie ensuite par le gouvernement Espagnol, alluma la guerre dont il est question.

Auguste détacha le général Patkul, avec douze mille hommes, pour aller faire le siège de Posnanie, défendue par trois mille Suédois pleins de valeur, & commandés par Meyerfeldt. Mais tous les efforts de l'ennemi furent inutiles; & les Polonois trop foibles se retirèrent après quelques attaques où ils perdirent beaucoup de monde.

POTIDÉE. (*siège de*) C'étoit une colonie de Corinthe, mais soumise aux Athéniens. Ceux-ci, se disposant sous main à faire la guerre aux Corinthiens, voulurent s'assurer de cette ville, en lui ordonnant de démolir ses murailles. Une demande si injuste révolta les citoyens, & leur mit les armes à la main. Athènes & Corinthe, dont la haine n'avoit point encore trop éclaté, armerent chacune de leur côté, & y envoyèrent des troupes. Il y eut une action où les Athéniens remportèrent l'avantage. Alcibiade, encore tout jeune, & Socrate son maître s'y distinguèrent par leur valeur. La ville rebelle fut assiégée. Les Corinthiens eurent recours à Lacédémone. On déclara la guerre aux Athéniens, qui l'accepterent de bon cœur. Potidée, après avoir résisté durant trois ans, malgré la protection des Spartiates, se rendit à ses premiers maîtres. Voilà proprement le motif de la guerre du Péloponnèse, dont la véritable raison fut la jalousie des Lacédémoniens contre la puissance d'Athènes. *An du monde 3572.*

PRAGUE. (*sièges & batailles de*) 1. Durant les dernières guerres, Prague, capitale du royaume de Bohême, vit flotter plus d'une fois à ses portes les étendards ennemis. Mais,

ava
du
idée
B
parti
une p
d'aut
de la
on te
&, c
perce
de ma
més c
paroit
tes cit
lieue &
lons fu
sont pr
ensem
vieille-
Cette d
daw : le
La re
rer & a
lorsqu'e
dres de
le siège
mille Sa
de Saxe
corps, &
guste II
des forc
place en
treprise.
étoit av

avant de raconter les exploits qui ont rendu cette ville célèbre, il est bon d'avoir une idée de sa situation avantageuse.

Bâtie sur le Muldaw, Prague s'éleve en partie sur une montagne, & en partie dans une plaine agréable, laquelle est fermée par d'autres montagnes qui sont de l'autre côté de la riviere. On ne voit la ville, que quand on touche, pour ainsi dire, à ses remparts; &, du moment que l'on commence à l'apercevoir, on découvre un mélange charmant de maisons, de jardins & de champs renfermés dans la plaine, ou dans le vallon, qui paroît de figure ovale. C'est une des plus vastes cités de l'Europe. Elle peut avoir une lieue & demie de traverse; & vingt bataillons suffisent à peine pour la défendre. Ce sont proprement trois grandes villes jointes ensemble. On distingue communément la vieille-ville, la ville-neuve, & la petite ville. Cette dernière est située à la gauche de Muldaw : les deux premiers sont à la droite.

La reine de Hongrie venoit de faire réparer & augmenter les fortifications de Prague, lorsqu'en 1751, l'armée de France, aux ordres de l'électeur de Baviere, vint en former le siège. Elle étoit accompagnée de vingt mille Saxons intrépides. Le comte Maurice de Saxe, héritier du courage, de la force de corps, & de toutes les qualités du roi Auguste II, son pere, dirigeoit les opérations des forces combinées. Il falloit emporter la place en peu de jours, ou renoncer à l'entreprise. On manquoit de vivres. La saison étoit avancée. Cette grande cité, quoique

mal pourvue , pouvoit aisément soutenir les premières attaques. Le général Ogilwi, Irlandois de naissance, qui commandoit dans la ville, avoit deux mille hommes de garnison, & près de six mille bourgeois en armes; le Grand-Duc accouroit à son secours avec une armée de trente mille combattans. Il étoit déjà arrivé à cinq lieues de Prague, le 25 de Septembre, & se dispoisoit à faire entrer quatorze mille guerriers dans la place, le lendemain. Mais, la nuit même, les troupes alliées donnerent l'assaut.

Le plan du comte de Saxe étoit de former quatre attaques. Il se chargeoit d'en faire une. Il en confioit une à M. de Gassion; & il comptoit que les Saxons feroient les deux autres aux deux côtés de la Muldaw. Ce projet ne put s'exécuter, parce que les Saxons n'eurent pas le tems d'achever le pont qu'ils vouloient jeter sur la riviere. Ainsi l'on se détermina à ne faire que trois attaques. Le comte de Saxe, & M. de Gassion, devoient commencer les premiers. L'électeur ne devoit faire la sienne, à la porte de Caristhor, qu'une heure après, parce qu'il étoit instruit qu'il y avoit, chaque nuit, mille hommes de piquet de ce côté-là; & il vouloit en éloigner la garnison, en l'attirant ailleurs par les deux premières attaques.

Maurice marche vers la porte neuve, la seconde en-deçà de la basse Muldaw. Avant de s'approcher des remparts, six cens Dragons & huit cens Carabiniers mettent pied à terre par son ordre, & vingt troupes de cavalerie s'avancent sur la chaussée pour s'élan-

cer d'
l'entr
dans
est la
de ce
forme
& qu
Maur
pour
tectio
Elle
par un
ordre
voien
que ch
coups
résistan
bruit si
perçoi
plus p
assailla
les fou
se défe
crite,
impétu
Cheve
ment d
intrépi
compa
marécl
pes de
terie. C
sur le
poids d
prise a

cer dans la ville, dès qu'on en aura forcé l'entrée. Ensuite il fait dresser les échelles dans le flanc du polygone à côté de celui où est la porte. Il y avoit, par hazard, vis-à-vis de ce bastion, une espede de plate-forme formée des gravoits & des fumiers de la ville, & qui étoit à-peu-près au niveau du rempart. Maurice y établit huit troupes de Dragons pour soutenir l'escalade par un feu de protection.

Elle commença, dans le plus grand silence, par un sergent & huit grenadiers qui avoient ordre de poignarder les sentinelles, s'ils pouvoient les surprendre, & de ne point tirer, quelque chose qu'il arrivât, mais de se défendre à coups de bayonnettes, s'ils trouvoient de la résistance. Les neuf guerriers montent sans bruit sur les murailles. Les sentinelles ne s'aperçoivent de la surprise, que quand il n'est plus possible de l'empêcher. On attaque les assaillans dont on ignore le petit nombre : on les foudroie à coups de mousquets. Ceux-ci se défendent de la maniere qui leur étoit prescrite, & soutiennent avec courage le choc impétueux de l'ennemi, jusqu'à ce que M. de Chevert, alors lieutenant-colonel du régiment de Beauisse, vienne à leur secours. Cet intrépide officier, arrive à la tête de quatre compagnies de Grenadiers. Le fils aîné du maréchal de Broglie le suit avec quatre troupes de Dragons, & autant de piquets d'infanterie. On s'empresse ; on se hâte de monter sur le rempart. Les échelles se brisent sous le poids des assaillans ; & peut-être que l'entreprise auroit échoué par la trop grande ardeur

des troupes, si le comte de Saxe, dont l'œil intelligent suivoit tous les évolutions des soldats, n'eût promptement envoyé un officier pour rétablir l'ordre en cet endroit de l'attaque.

Cependant ce grand Général fait relever les huit troupes de Dragons de la plate-forme par quatorze piquets d'infanterie, qui avoient ordre de continuer le feu de protection. Il prend avec lui ses Dragons & huit autres troupes de Carabiniers, & se presse d'arriver au pont-levis & au ravelin qu'il avoit promis d'attaquer en même tems. Il fut bientôt maître du ravelin ; & lorsqu'il marchoit vers la porte, M. de Chevert, qui, par des prodiges de valeur, avoit forcé le corps-de-garde, lui abbatit le pont-levis. On abbatit encore celui qui conduisoit au ravelin. Les vingt troupes de cavalerie, postées sur la chaussée, entrèrent alors dans la place, & se répandirent, comme un torrent, dans toutes les rues, aussi-tôt qu'on eut fait retentir l'air de ce cri victorieux : » Vive le Roi ! »

Quand Maurice se vit maître de la basse-ville, son premier soin fut de songer à en favoriser l'entrée aux Saxons. Leur attaque avoit commencé par un grand feu de part & d'autre ; & elle duroit encore avec beaucoup de vivacité. Il laisse huit troupes de Dragons à la porte neuve : il fait loger des piquets dans les maisons voisines, & jette sur le rempart deux troupes de Dragons, de chaque côté, pour assurer ses flancs. Alors il marche droit au pont de Prague, avec quatre compagnies de Grenadiers & la Cavalerie. En arrivant à

la maison
lui présent
après, un
vient lui c
armes, &
néral. Il s
Maréchal;
le comman
cuper sur l
les Saxons
six heures
des trois v
perdu plus
entrée triom
couronner r
M. le com
qu'à pareil
prise par so
l'ordre & la
dans cette g
aux officiers
liers qui met
& de faire sa
veroit épars.
tant de précif
conquérans &
mêle ensembl
Bohêmiens, t
vant se recon
de sang répar
lage, aucun d
2. Le proje
le combat de
vre la victoire
Lobkowitz da

la maison de ville, il trouve le magistrat qui lui présente les clefs de la place. Un moment après, un aide-de-camp du maréchal Ogilwi vient lui dire que la garnison mettoit bas les armes, & se rendoit prisonniere avec son Général. Il s'assure du pont, se rend chez le Maréchal; &, s'étant fait donner un ordre pour le commandant de la citadelle, il la fait occuper sur le champ. Peu de momens après, les Saxons entrèrent dans la place; &, avant six heures du matin, l'Electeur se vit maître des trois villes & du château, sans avoir perdu plus de cinquante hommes. Il y fit son entrée triomphante; & bientôt après il s'y fit couronner roi de Bohême.

M. le comte de Saxe fit remarquer alors, qu'à pareil jour, en 1610, Prague avoit été prise par son aïeul. On ne peut trop admirer l'ordre & la prudence que ce héros montra dans cette grande entreprise. Il avoit ordonné aux officiers de casser la tête à tous les cavaliers qui mettroient pied à terre pour piller, & de faire sabrer tous les soldats qu'on trouveroit épars. Ces ordres furent exécutés avec tant de précision, que, durant trois jours, les conquérans & le peuple conquis furent pêle-mêle ensemble. François, Saxons, Bavaois, Bohémiens, tous étoient confondus, ne pouvant se reconnoître, sans qu'il y eût une goutte de sang répandu, sans qu'il arrivât aucun pillage, aucun désordre.

2. Le projet des généraux François, après le combat de Sahay, en 1742, étoit de suivre la victoire, & d'aller forcer le prince de Lobkowitz dans Budweis. Mais, au moment

de l'exécution, on apprend que le roi de Prusse traite avec la Reine. L'entreprise est suspendue. Le maréchal de Belle-Isle part, & se rend auprès de ce prince, pour le soutenir dans les intérêts de ses Alliés. Il n'étoit plus tems. Le traité de Breslaw étoit conclu, les paroles étoient données. La Reine, pour obtenir la paix avec ce monarque, lui cédoit à perpétuité toute la Silésie, & le comté de Glatz. Le ministre même d'Angleterre, le lord Hindfort, étoit chargé des pouvoirs de la Reine, & devoit signer le traité en son nom. C'étoit un secret que l'on cachoit avec le plus grand soin. Cependant le Maréchal le pénètre. Il prévoit que l'armée Française, forte à peine de quinze mille hommes, va être attaquée par les troupes réunies du prince Charles & du prince Lobkowitz, montant à plus de soixante combattans. Aussi-tôt il instruit de sa découverte le maréchal de Broglie, & lui communique ses vives allarmes. Ce Général apprend, en même tems, que les ennemis sont en mouvement. Il se met en marche pour faire sa retraite. Le prince Charles le suit, le presse. MM. d'Aubigné & de Boufflers, postés en avant sur la Muldaw, sont forcés dans leurs postes, le 6 de Juin, & ne rejoignent l'armée qu'en désordre. Le Maréchal, dans cette circonstance critique, fait bonne contenance; montre à ses soldats un visage assuré, divise son armée en trois corps; & pendant que les brigades de Navarre & d'Anjou combattent vaillamment une nuée de Croates & de Hongrois; il fait passer le ruisseau de Blanitz à ses troupes; les range en bataille, de l'autre côté,

& atten
nœuvre
étonne
sur le b
en sa p
mouche
réchal p
hors d'a
seck, d
Là, ma
une par
vient le
tit son c
se fait b
obtient
Konigse
Prague
François
retirer c
armes,
proposit
François
tion d'u
le refusé
sonniere
la famine
que l'on
le blocu
ouvre la
avec une
détruiser
semaines
apprend
culté de
tient en

e roi de
prise est
lle part,
le soute-
étoit plus
ncu, les
pour ob-
i cédoit à
de Glatz.
ord Hind-
la Reine,
n. C'étoit
lus grand
énetre. Il
te à peine
attaquée
Charles &
us de foi-
t de sa dé-
& lui com-
énéral ap-
emis sont
che pour
le suit, le
fers, pos-
orcés dans
gnent l'ar-
dans cette
ntenance;
ré, divisé
ant que les
ombattent
& de Hon-
anitz à ses
autre côté,

& attend l'ennemi de pied ferme. Une manœuvre si belle, si fière, rassure son armée; étonne, intimide les ennemis. Ils s'arrêtent sur le bord du ruisseau, & n'osent le passer en sa présence. La journée s'écoule en escarmouches, en canonnades; &, la nuit, le Maréchal part; dérobe une marche, se trouve hors d'atteinte, & arrive le lendemain à Pisseck, d'où il se rend sous le canon de Prague. Là, malgré les soins du général Autrichien, une partie du secours qu'il attendoit à Sahay, vient le joindre. L'armée Autrichienne investit son camp & la ville de Prague. La disette se fait bientôt sentir. Le maréchal de Belle-Isle obtient une conférence avec le comte de Königseg; propose de remettre la ville de Prague à la Reine, à condition que l'armée Françoisise & la garnison auront la liberté de se retirer où elles jugeront à propos, avec les armes, l'artillerie, & le bagage; appuie cette proposition de toutes les raisons que la valeur Françoisise, l'intérêt de la Reine, la conservation d'une grande ville, peuvent fournir. On le refuse; on veut que l'armée se rende prisonnière de guerre; on espere la réduire par la famine, sans égard pour cent mille habitans que l'on affame en même tems. On continue le blocus, plus d'un mois, sans succès; enfin on ouvre la tranchée: on pousse les ouvrages avec une ardeur incroyable; mais les assiégés détruisent en un jour les travaux de plusieurs semaines. Une sortie de douze mille hommes apprend aux assiégeans le danger & la difficulté de leur entreprise. Les François restent en vainqueurs dans la ville, conduisant

après eux une foule de prisonniers, le général Monti, des drapeaux, des canons; mais pleurant la perte des marquis de Teflé, de Clermont, de Molac, & de quelques autres officiers de distinction, & rapportant, couvert de blessures honorables, le duc de Biron, qui les avoit commandés dans cette action.

La nouvelle de la marche de l'armée, commandée par le maréchal de Maillebois, partie de Westphalie pour venir à leur secours, augmente les forces & le courage des assiégés. Réduits à dévorer les chevaux, ils ne se plaignent plus de la disette; ils soutiennent leurs travaux avec joie, dans l'espérance de voir bientôt la fin de leurs maux; mais elle ralentit l'ardeur des ennemis: elle détruit l'espérance qu'ils avoient eu de faire d'un seul coup prisonniers deux maréchaux de France renommés, & une armée de vingt mille hommes. Ils renouent la négociation qu'ils avoient rejetée; & le maréchal de Belle-Isle refuse à son tour leurs propositions. Cependant le maréchal de Maillebois approchoit à grandes journées; & les ennemis à leur tour se voyoient forcés de songer à se défendre. Dans cette circonstance, la Reine ordonne au prince Charles de Lorraine de lever le siège, & de se faire joindre par l'armée du comte de Kévenhüller, pour disputer au maréchal l'entrée de la Bohême. En conséquence, le prince abandonne les attaques de la ville, le 13 de Septembre, après cinquante-huit jours de tranchée ouverte. Aussi-tôt le maréchal de Broglie sort de Prague, à la tête de près de vingt mille hommes; oblige toutes les troupes

de s'éloigner
mis de quel
l'Elbe, &
Bohême.

Le maréchal
Prague & l'a
Duc & le p
contre, s'arr
d'Hérouville
s'achemine v
ennemis de l'
Grand-Duc
clef. Le géné
enfermé dans
Seckendorf e
reprendre po
C'étoit la sec
évacuoient ce
née, le 6 de M
proche de l'ar
le comte de K
sur le champ
punir les habit
mises contre l
Le sort de cette
le jouet de la f
Pendant que
ligérantes opér
gne, le prince
Novembre, dar
M. de Belle-Isle
munication ave
mée dans la vi
ver à l'Empere
bientôt la désen

de s'éloigner des environs ; déloge les ennemis de quelques postes sur la Muldaw & sur l'Elbe , & met en sûreté la capitale de la Bohême.

Le maréchal de Mallebois , informé que Prague & l'armée sont délivrées ; que le Grand-Duc & le prince Charles marchent à sa rencontre , s'arrête à Egra , y laisse le marquis d'Hérouville , & , tournant sur sa droite , s'achemine vers le Danube , & donne aux ennemis de l'inquiétude pour l'Autriche. Le Grand-Duc va couvrir Passaw , qui en est la clef. Le général Bérinklaw , craignant d'être enfermé dans Munich , en sort. Le comte de Seckendorf envoie quatre mille hommes en reprendre possession au nom de l'Empereur. C'étoit la seconde fois que les Autrichiens évacuoient cette ville : ils l'avoient abandonnée , le 6 de Mai , avec précipitation , à l'approche de l'armée du duc d'Harcourt ; mais le comte de Kévenhuller l'avoit fait reprendre sur le champ par le général Bérinklaw , pour punir les habitans de quelques cruautés commises contre la garnison qui en étoit sortie. Le sort de cette malheureuse ville étoit d'être le jouet de la fortune pendant cette guerre.

Pendant que les armées des Puissances belligérantes opéroient de la sorte en Allemagne , le prince de Lobkowitz parut , le 2 de Novembre , dans les environs de Prague ; & , M. de Belle-Isle , forcé d'abandonner sa communication avec la Saxe , fit rentrer son armée dans la ville , pour tâcher de la conserver à l'Empereur , s'il étoit possible. Mais bientôt la désertion du roi de Prusse , la foi-

blesse des Bavaois, & l'éloignement de l'armée de Maillebois, lui en firent perdre l'espérance. Il lui fut donc permis d'abandonner la place à la première diversion qui se feroit en sa faveur, & de ramener ses troupes à Egra. Il falloit traverser, par un froid rigoureux, un espace de trente-huit lieues de pays dévastés, sans provisions, sans magasins, sans cavalerie, environné d'ennemis : il falloit braver le Prince qui bloquoit la cité. Le maréchal forme le projet de sortir avec son armée ; le couvre d'un secret impénétrable ; pourvoit à tout, & ordonne les préparatifs sous un autre prétexte ; trompe le prince de Lobkowitz, & même les bourgeois de Prague, ses espions ; sort de cette ville, la nuit du 16 au 17 de Décembre, avec onze mille hommes de pied, & trois mille deux cens cinquante chevaux ; emmène avec lui quarante otages des plus distingués de la ville, trente pièces de canon, & les vivres nécessaires pour douze jours ; perce, avec cet attirail, des plaines couvertes de neige, ayant à combattre sans cesse le froid, & une multitude de hussards qui le harceloient, nuit & jour, en tête, en queue, & en flanc. Il évite les défilés où l'ennemi l'attendoit ; se fraie un chemin par des régions où l'on n'avoit jamais apperçu de traces humaines ; arrive à Egra, sans aucun échec, & sans avoir perdu plus de sept à huit cens hommes, qui lui avoient été enlevés par la rigueur du climat & de la saison.

Le prince de Lobkowitz, désespéré d'avoir laissé échapper une si belle proie, & de ne pouvoir l'atteindre, retourne à Prague ; se pré-

sente aux por
 réchal y avoi
 ron six mille
 la plus grande
 de convalesc
 mettre le feu
 les ruines, f
 neurs de la g
 l'armée du M
 ce brave capi
 tout ce qu'il
 1743, il sort
 aux dépens d
 seule ville de
 encore le ma
 une résolutio
 Bohême, de
 quêtes ; sur le
 sième fois, d
 reux de conse
 de Louis le
 mais peu resp
 par la force

3. En 1744
 ger la Reine à
 en Bohême u
 hommes ; &
 bre, il comm
 sous ses ordre
 le prince Léop
 vaux furent p
 le 16, la garni
 dit prisonnier
 composée de
 Prussiens trou

sente aux portes. M. de Chevert, que le maréchal y avoit laissé avec une garnison d'environ six mille hommes, mais composée, pour la plus grande partie, de malades, de blessés, de convalescens encore foibles, menace de mettre le feu à la ville, & de s'ensevelir sous les ruines, si on ne lui accorde tous les honneurs de la guerre, & la liberté de rejoindre l'armée du Maréchal. La généreuse audace de ce brave capitaine étonne l'ennemi : il obtient tout ce qu'il demande ; & le 2 de Janvier 1743, il sort en vainqueur, & se rend à Egra, aux dépens de la reine de Hongrie. C'étoit la seule ville de Bohême dont l'Empereur fût encore le maître. Ce prince se voyoit, par une résolution imprévue, dépouillé de la Bohême, de l'Autriche, de toutes ses conquêtes ; sur le point d'être privé, pour la troisième fois, de ses propres Etats ; & trop heureux de conserver, par la puissante protection de Louis le Bien-aimé, un titre imposant, mais peu respecté, quand il n'est pas soutenu par la force victorieuse.

3. En 1744, le roi de Prusse, pour engager la Reine à mettre bas les armes, fit entrer en Bohême une armée de quatre-vingt mille hommes ; & la nuit du 9 au 10 de Septembre, il commença le siège de Prague, ayant sous ses ordres le maréchal de Schwerin, & le prince Léopold d'Anhalt-Dessau. Les travaux furent poussés avec tant d'ardeur, que le 16, la garnison battit la chamade, & se rendit prisonnière de guerre : elle étoit cependant composée de dix-huit mille combattans. Les Prussiens trouverent dans la place soixante &

dix canons de bronze , & d'abondantes munitions. Mais ils ne jouirent pas long-tems de leur conquête qu'ils abandonnerent , la nuit du 26 au 27 de Novembre suivant , pour se rendre à Leitmeritz , & de-là quitter la Bohême.

4. Le 6 de Mai 1757 , l'armée du roi de Prusse , commandée par ce monarque ; & celle des Autrichiens , conduite par le maréchal de Browne & le prince Charles de Lorraine , en vinrent aux mains presque sous les murs de Prague. « L'infanterie Prussienne , dit l'observateur Hollandois , » attaqua vivement la gauche des Autrichiens , & fut repoussée avec la même vigueur. La cavalerie Autrichienne , qui étoit à la droite , attaqua , pendant ce tems-là , l'aîle gauche des Prussiens , & la renversa sur la seconde ligne. Là , fut tué le brave maréchal de Schwerin , à qui le roi de Prusse a dû tant de succès , & qui , disgracié après la bataille de Molwitz , & rappelé depuis , parce qu'il étoit nécessaire , avoit , à force de services , obligé son maître à lui pardonner sa réputation. Les Prussiens , malgré cette perte , reviennent trois fois à la charge , & sont trois fois culbutés. Alors la seconde ligne tire elle-même sur les débris de la première , pour l'obliger de retourner au combat , & passer sur des tas de morts & de blessés , pour recommencer l'action. Cette ligne est à son tour mise en désordre. Les Autrichiens se croient sûrs de la victoire , poursuivent l'ennemi ; lui prennent des canons , des drapeaux ; font des prisonniers. »

» sonn
 leur f
 L'aîle
 de Pr
 de sec
 pours
 monar
 mée en
 plus fé
 L'autre
 distanc
 Daun.
 d'Autr
 C'en e
 vainqu
 Prague
 avec c
 bientôt
 Daun
 de Ch
 PRA
 Autric
 trer da
 Frédér
 voient
 En 17
 des de
 Prandr
 les fro
 Prussie
 battre
 avanta
 habilet
 héros ;
 torrent
 S. &

« sonniers. » Mais trop de bravoure & d'ardeur font tout-à-coup changer la fortune. L'armée Autrichienne, qui avoit à faire au roi de Prusse, en étoit mal menée. N'ayant point de secours de ceux qui étoient acharnés à la poursuite, elle ne put résister long-tems. Le monarque profite de cette faute. Il coupe l'armée ennemie en deux parties, qui ne peuvent plus se réunir. L'une se jette dans Prague. L'autre va joindre un corps d'armée à quelque distance, que commandoit le maréchal de Daun. Depuis plusieurs années, la maison d'Autriche n'avoit pas fait une si grande perte. C'en étoit fait d'elle & de l'Empire, si le vainqueur ne se fût pas attaché au siège de Prague, où le prince Charles s'étoit renfermé avec quarante mille hommes. Ce siège fut bientôt interrompu par l'arrivée du maréchal Daun, qui obligea de le lever par la bataille de Chotemitz.

PRANDNITZ. (*combat de*) En vain les Autrichiens faisoient mille efforts pour rentrer dans la Silésie. Par-tout ils rencontroient Frédéric, & ses braves Prussiens, qui sçavoient défendre & conserver leur conquête. En 1745, le 30 de Septembre, les armées des deux Puissances se joignirent près de Prandnitz, ou Pransnitz, en Bohême, sur les frontieres de la Silésie. Le monarque Prussien conçut aussi-tôt le dessein de combattre les ennemis. Il choisit une position avantageuse; poste ses troupes avec cette habileté que toute l'Europe admire en ce héros; donne le signal, & fond, comme un torrent, sur les lignes Autrichiennes & Saxon-

nes. L'attaque est terrible ; la résistance n'est pas moins vive : enfin , après une mêlée de plusieurs heures , les Autrichiens se retirent , laissent plus de trois mille hommes sur le champ de bataille. Le nombre des prisonniers égala celui des morts , sans compter les blessés , & deux mille déserteurs qui se rendirent au camp du Roi de Prusse dans les trois premiers jours qui suivirent l'action. Vingt-une pièces de canon , neuf drapeaux , & deux étendards furent les trophées de la victoire.

PRÉNESTE. (*siège de*) Après la victoire de Sacriport , Sylla mit le siège devant Préneste , & en laissa la conduite à Lucrélius Ofella , tandis qu'il se rendit lui-même à Rome , pour y jouer ces sanglantes tragédies qui font encore frémir d'horreur après tant de siècles. Pendant qu'il étoit dans cette capitale , les ennemis vinrent se présenter aux portes de Rome , avec une armée de plus de cinquante mille hommes Samnites & Lucaniens. La victoire coûta bien des efforts à Sylla ; & plus d'une fois , son bonheur ordinaire sembla vouloir l'abandonner. Mais enfin il reprit le dessus. Les ennemis furent mis en fuite , & taillés en pièces : leur camp fut pris , & très-peu échappèrent à la fureur des vainqueurs. Cette victoire porta le dernier coup au parti de Marius , qui luttoit encore dans Préneste contre l'ascendant de son ennemi. Mais les têtes des chefs de l'armée vaincue ayant jeté la terreur dans le cœur des Préneftins , ils prirent la résolution d'ouvrir leurs portes. Marius voulut se sauver par des souterrains ; mais , en ayant trouvé les issues fermées ,

il se de
du sang
Préneste
avant
PRE
(*bataille*)
progrès
donner
dres. Or
cher con
de Drag
de vieille
sort d'Ec
Montagn
& joint
d'Octobr
» M. de
» en bat
» qu'il de
» les Ang
» pouvoi
» cinq ce
» le com
» seuleme
» ligne , n
» & , jett
» amis ,
» fourreau
» reux. Il
» taille pr
» lui donn
» d'artiller
» ment au
» ayant des
» tirent à

il se donna la mort. Sylla fouilla sa conquête du sang de ses ennemis ; & , en un seul jour , Préneste se vit presque déserte. (82 ans avant J.C.)

PRESTON-PANS , ou PRESTON-BANS. (bataille de) La prise d'Edimbourg , & les progrès du prince Charles-Edouard en Ecoffe , donnèrent de l'inquiétude à la cour de Londres. On ordonna au général Cope de marcher contre les rebelles , avec deux régimens de Dragons , & près de quatre mille hommes de vieilles troupes. A cette nouvelle , Edouard fort d'Edimbourg , avec environ trois mille Montagnards , sans cavalerie , sans canons , & joint les ennemis à Preston-Bans , le 2 d'Octobre 1745. « A peine est-il arrivé , dit » M. de Voltaire , qu'il range sa petite armée » en bataille ... Il étoit si rempli de l'idée » qu'il devoit vaincre , qu'avant de charger » les Anglois , il remarqua un défilé par où ils » pouvoient se retirer ; & il le fit occuper par » cinq cens Montagnards. Il engagea donc » le combat , suivi d'environ 2500 hommes » seulement ; ne pouvant avoir ni seconde » ligne , ni corps de réserve. Il tire son épée ; » & , jettant le fourreau loin de lui : *Mes » amis , dit-il , je ne la remettrai dans le » fourreau , que quand vous serez libres & heu- » reux.* Il étoit arrivé sur le champ de ba- » taille presque aussi-tôt que l'ennemi. Il ne » lui donna pas le tems de faire des décharges » d'artillerie. Toute sa troupe marche rapide- » ment aux Anglois sans garder de rang , » ayant des corne-muses pour trompettes. Ils » tirent à vingt pas : ils jettent aussi-tôt leurs

» fusils ; mettent d'une main leurs boucliers
 » sur leurs têtes ; & se précipitant entre les
 » hommes & les chevaux , ils tuent les che-
 » vaux à coups de poignards , & attaquent les
 » hommes le sabre à la main. Tout ce qui est
 » nouveau & inattendu saisit toujours. Cette
 » nouvelle maniere de combattre effraya les
 » Anglois. La force du corps , qui n'est au-
 » jourd'hui d'aucun avantage dans les autres
 » batailles , étoit beaucoup dans celle-ci. Les
 » Anglois plierent de tous côtés , sans résis-
 » tance : on en tua huit cens. Le reste fuyoit
 » par l'endroit que le prince avoit remarqué ;
 » & ce fut-là même qu'on en fit quatorze cens
 » prisonniers. Tout tomba au pouvoir du
 » vainqueur. Il se fit une cavalerie avec les
 » chevaux des Dragons ennemis. Le général
 » Cope fut obligé de fuir, lui quinzieme. . . Le
 » prince Edouard , dans cette journée , ne
 » perdit pas soixante hommes. Il ne fut em-
 » barrassé, dans sa victoire, que de ses prison-
 » niers. Leur nombre étoit presque égal à
 » celui des vainqueurs. Il les renvoya sur leur
 » parole , & garda seulement les blessés pour
 » en avoir soin. Cette magnanimité devoit
 » lui faire de nouveaux partisans. »

PRUTH. (*journée du*) Le Grand Sei-
 gneur , excité par les sollicitations pressantes
 de Charles XII , déclara la guerre au Czar
 Pierre Alexiowits. Baltagi Méhémet , esclave
 nourri dans l'oisiveté & dans le silence du
 Serrail , élevé depuis peu au Grand-Visiriat , se
 mit à la tête de deux cens mille Turcs &
 Tartares ; marcha du côté d'Yassi , capitale
 de la Moldavie , & vint camper, dans le mois

de Juin
 appell
 duque
 quatre
 fleuve
 châ d
 car ay
 équipa
 provis
 lui , pr
 environ
 loient c
 Dans c
 » Me v
 » Charl
 pointe
 escarmo
 retranch
 rude atta
 furent r
 Le 21 ,
 tant de s
 ressource
 que sold
 tendoit
 mes sur-
 pouffoier
 & croyo
 ennemis
 fameuse
 suite d'av
 de la plus
 de Mosco
 de ce pas
 nom de c

de Juillet 1711, sur le bord du fleuve Hiérase, appelé *le Pruth* par les Musulmans, au-delà duquel le Czar l'attendoit avec une armée de quatre-vingt mille hommes. Le Visir passa le fleuve, sans que le monarque Ruffien l'empêchât d'aborder. Cette faute perdit ce prince ; car ayant fait brûler tous les chariots & les équipages inutiles, il se trouva bientôt sans provisions, ayant la riviere de Pruth derriere lui, près de 15000 mille Turcs devant, & environ 40000 mille Tartares qui le harceloient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement : » Me voilà du moins aussi mal que mon frere » Charles l'étoit à Pultowa. » Le 20, dès la pointe du jour, les Turcs commencerent à escarmoucher ; & leur canon foudroya les retranchemens des Moscovites. Il y eut une rude attaque, durant la nuit ; mais les infidèles furent repouffés avec une perte considérable. Le 21, l'artillerie recommença son feu avec tant de succès, que le Czar se crut perdu sans ressource. La désolation devint extrême. Chaque soldat, épuisé de fatigue & de faim, n'attendoit que l'esclavage ou la mort. Les femmes sur-tout, dont l'armée étoit trop remplie, pouffoient des cris horribles ; se désespéroient & croyoient à chaque instant voir entrer les ennemis le fer & la flamme à la main. Enfin la fameuse Catherine, femme qui, par une longue suite d'aventures singulieres, avoit été élevée de la plus basse condition jusques sur le thrône de Moscovie, tira l'empereur, son époux, de ce pas dangereux. Elle écrivit au Visir, au nom de ce prince, & accompagna ses propo-

fitions de présens si magnifiques , que le ministre Ottoman , vaincu par la Czarine , accorda la paix à la Moscovie , & laissa échapper un ennemi qu'il pouvoit accabler sans peine. L'un des articles du traité fut qu'on laisseroit passage à Charles XII ; & c'est tout ce que ce terrible armement produisit en faveur de ce prince fugitif.

PRZÉMYSLIE. (*siège de*) Boleslas II, duc ou roi de Pologne , ayant déclaré la guerre à la Russie , en 1070 , s'avança , du côté de la riviere de San , dans la Russie noire. La plupart des villes se soumirent sans résistance. Il emporta de vive force celles qui osèrent soutenir un siège. Przémyslie étoit alors la place la mieux fortifiée , & la plus riche de ces contrées. Les peuples voisins , & toute la noblesse , qui n'avoient pu tenir contre les Polonois , s'y étoient réfugiés en foule , & croyoient trouver , à l'abri de ses remparts , un asyle assuré contre l'armée victorieuse. Le San , qui prend sa source aux pieds des monts Krapack , & va tomber dans la Vistule , entre Sandomir & Zawichost , passoit dans les fossés de la ville ; & cette riviere , encore enflée des pluies de l'hiver , en rendoit l'abord très-difficile. Tous ces obstacles ne firent aucune impression sur le courage intrépide de Boleslas. Il marche contre la place , s'en approche , & l'investit de toutes parts. Il en eut bientôt connu les endroits foibles. Il fit dresser toutes ses machines qui jouerent , nuit & jour avec succès. Déjà les brèches étoient considérables ; mais les assiégés , logés sur les débris même , se défendoient avec une bra-

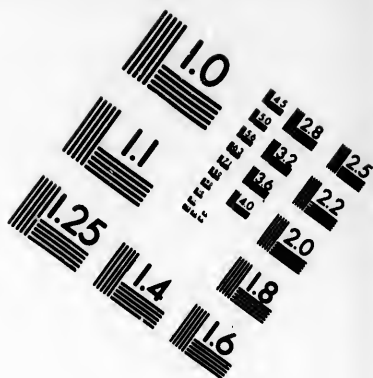
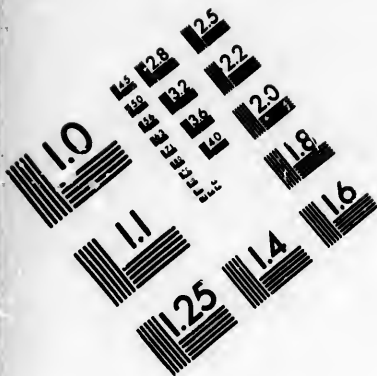
voure h
rage , &
aussi des
voient re
troupes.
truits , il
qu'il appr
tans , ay
dans son
rage. Il vo
les ramen
étant tués
qu'un petit
nation s'y
queur en p
emporte ,
garnison
n'étoit pre
la campag
redoutable
des sentiers
bloquer. E
après , faut
PSOPH
Macédoine
Etoiliens ,
soit pour in
l'on étoit , a
qu'on voul
pendant Pl
puis la cita
résistance.
cette place
quels il con
PULTO

voure héroïque. Boleslas admiroit leur courage, & n'osoit hasarder un assaut. Il craignoit aussi des retranchemens intérieurs, qui pouvoient rendre cet effort inutile, & rebuter ses troupes. Attaché aux ouvrages qu'il avoit détruits, il ne cessoit de les tourmenter, lorsqu'il apprit que la plus grande partie des habitans, ayant fait une sortie, étoient entrés dans son camp, & s'y battoient avec avantage. Il vole à eux, les met en désordre, & les ramène si brusquement, que, la plupart étant tués ou faits prisonniers, il n'en rentre qu'un petit nombre dans la ville. La consternation s'y répand en un moment. Le vainqueur en profite, retourne aux brèches, les emporte, & se rend maître de la place. La garnison se retira dans la citadelle où il n'étoit presque pas possible de la forcer. Toute la campagne étoit soumise à cette forteresse redoutable : on ne pouvoit y arriver que par des sentiers étroits. Il fallut se contenter de la bloquer. Elle ne se rendit que plusieurs mois après, faute de munitions & de vivres.

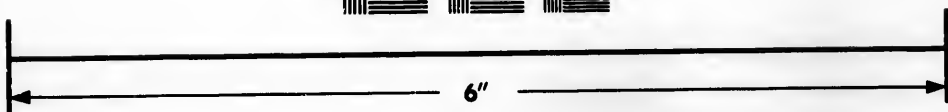
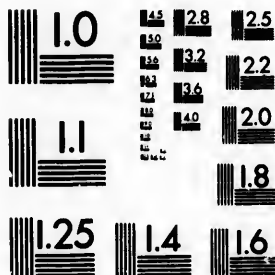
PSOPHIS. (*siège de*) Philippe, roi de Macédoine, continuant ses conquêtes sur les Etoliens, vint assiéger Psophis, place qui passoit pour imprenable. La saison de l'hiver, où l'on étoit, avoit ôté toute crainte aux habitans, qu'on voulût, ou qu'on pût les attaquer. Cependant Philippe en vint à bout. La ville, puis la citadelle se rendirent après quelque résistance. Le Roi abandonna généreusement cette place aux Achéens, ses alliés, pour lesquels il combattoit. *An du monde 3785.*

PULTOWA. (*bataille de*) Charles XII,





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

16
18
20
22
25
28
32
36
40

10
11
12
15
20
25
30
36

enfoncé dans l'Ukraine, sans munitions, sans secours, n'avoit plus d'autre ressource que la prise de Pultowa, place bien fortifiée, à l'extrémité de la Volhinie, & dont le Czar avoit fait un magasin. Le roi de Suède en forma le siège avec dix-huit mille Suédois, & autant de Cosaques. Mais il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas; & bientôt il s'aperçut qu'il avoit enseigné l'art de vaincre à ses ennemis. Le prince Menzikow prit poste en face de la ville; &, à la faveur de deux fausses attaques, & des ponts qu'il avoit fait construire sur les différens bras du Worskla, il y jeta douze cens hommes, & de la poudre dont elle manquoit. Par ce moyen, la garnison se trouva forte de près de dix mille hommes. Charles emporta cependant les ouvrages avancés, & donna deux assauts au corps de la place, dans l'un desquels il reçut un coup de carabine, qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. Il ne s'aperçut que six heures après de sa blessure. On l'emporta dans sa tente; & les chirurgiens furent d'avis de lui couper la jambe. Mais l'un d'entr'eux, nommé *Newman*, assura qu'il sauveroit la jambe du monarque, en faisant de profondes incisions. »Travaillez donc tout-à-l'heure,» lui dit le Roi; &, comme un autre Marius, sans froncer le sourcil, sans pousser un soupir, sans changer de visage, il tenoit lui-même sa jambe avec ses deux mains, & regardoit d'un œil tranquille les incisions qu'on lui faisoit, comme si cette opération longue & douloureuse eût été faite sur un autre. Dans le tems même qu'on lui mettoit un appareil, il ordonna un

assaut p
il donn
que le
soixante
avoit p
du côté
Suède
Czar fit
possible
avec so
deux ba
fanterie
sa caval
jour, l'
cinq mi
douze n
ses tran
toute ar
porté su
terie. U
son ord
& la bat
quatre l
Juillet r
rompus
accouru
peau fu
Menziko
les Sué
envoyé
Creuts a
les enne
roit de f
Le Czar
fondit à

assaut pour le lendemain. Mais à peine avoit-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre que le Czar paroissoit à la tête de plus de soixante & dix mille hommes. Ce prince avoit passé la riviere à une lieue de Pultowa, du côté de l'occident. Le camp du roi de Suède étoit au sud, & la ville au nord. Le Czar fit ses dispositions avec toute l'habileté possible. Il établit sept redoutes, construites avec soin, sur le front de son infanterie; mit deux bataillons dans chacune; & toute l'infanterie Moscovite fut placée derrière, ayant sa cavalerie sur les ailes. Dès la pointe du jour, l'armée Suédoise, forte d'environ vingt-cinq mille hommes, mais dont il n'y avoit pas douze mille de troupes réglées, parut hors de ses tranchées, avec quatre canons de fer pour toute artillerie. Le Roi conduisoit la marche, porté sur un brancard, à la tête de son infanterie. Une partie de sa cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; & la bataille commença par cet engagement, à quatre heures & demie du matin, le 8 de Juillet 1709. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés du premier choc. Le Czar accourut lui-même pour les rallier: son chapeau fut percé d'une balle de mousquet. Menzikow eut trois chevaux tués sous lui: les Suédois crièrent Victoire! Charles avoit envoyé, au milieu de la nuit, le général Creuts avec cinq mille cavaliers pour prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaqueroit de front; mais il s'égara & ne parut point. Le Czar eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à l'entour sur celle du Roi, qui, n'étant

pas soutenue par le détachement de Creuts ; fut rompue à son tour. En même tems , le Czar détache le prince Menzikow pour aller se porter entre Pultowa & les Suédois. Ce Général exécuta sur le champ les ordres de son maître , avec tant de bonheur , que non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise , & le camp devant Pultowa ; mais , ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes , il l'enveloppa & le tailla en pièces. Dans ce moment , Charles qui avoit à résister au grand nombre , & au feu de soixante & douze canons , & qui d'ailleurs commençoit à manquer de poudre , disposa tout pour un combat général. Il rangea sur deux lignes ce qui lui restoit de troupes , son infanterie occupant le centre , sa cavalerie les deux aîles , & marcha vers les Moscovites. Ce prince & ses généraux qui ne s'étoient point apperçus des sept redoutes qui défendoient les bataillons ennemis ne virent de quoi il étoit question , dit le maréchal de Saxe , que lorsqu'ils eurent le nez dessus. « Mais , » comme la machine avoit été mise en mouvement , il fut impossible de s'arrêter & de s'en dédire. Les Suédois les attaquèrent , & y trouverent une grande résistance. Il n'y a point d'homme de guerre , qui ne sache que , pour emporter une redoute , il faut une disposition particulière ; que l'on est obligé d'y employer plusieurs bataillons pour l'attaquer par plusieurs côtés à la fois , & que souvent , quand elle est bien défendue , on ne vient pas à bout de s'en rendre maître. Les Suédois en prirent cependant

» trois , no
 » repouffés
 » Il étoit
 » Suédoise
 » redoutes
 » covites ,
 » deux ce
 » ment. L
 » virent le
 » tion de
 » entrevoit
 » Il n'y av
 » avec ord
 » quoit inu
 » retraite é
 » eût à pre
 » qui s'étoit
 » celles qu
 » autres ; &
 » de les for
 » tout se re
 » Czar fit
 » manda le
 » anciens ,
 » dire leur
 » maître ,
 » pas les Su
 » plus tem
 » donnés.
 » travers d
 » laissa gar
 » cas d'inc
 » s'étoient-
 » se mettre
 » l'infanter

» trois , non sans une grande perte , & furent
» repouffés aux autres avec un grand carnage.
» Il étoit impossible que toute l'infanterie
» Suédoise ne fût rompue en attaquant ces
» redoutes , pendant que celle des Mos-
» covites , rangée en ordre , regardoit de
» deux cens pas ce spectacle fort tranquille-
» ment. Le Roi & les Généraux Suédois
» virent le péril où ils étoient ; mais l'inac-
» tion de l'infanterie Moscovite leur laissoit
» entrevoir quelque espérance de s'en retirer.
» Il n'y avoit pas moyen de le pouvoir faire
» avec ordre ; car tout étoit rompu , atta-
» quoit inutilement , ou se laissoit tuer. La
» retraite étoit cependant le seul parti qu'il y
» eût à prendre. On retira donc les troupes
» qui s'étoient emparées des redoutes , &
» celles qui se laissoient abîmer auprès des
» autres ; & , comme il n'y avoit pas moyen
» de les former à portée du feu qui en sortoit ,
» tout se retira mêlé , & en désordre. Alors le
» Czar fit appeller ses Généraux , & leur de-
» manda leur avis. M. Allart , un des moins
» anciens , sans donner le tems aux autres de
» dire leur avis , adressant la parole à son
» maître , lui dit : *Si Votre Majesté n'attaque*
» *pas les Suédois dans ce moment , il n'en sera*
» *plus tems.* Sur le champ les ordres furent
» donnés. La ligne s'ébranla , marchant au
» travers des intervalles des redoutes qu'on
» laissa garnies pour favoriser la retraite , en
» cas d'inconvénient. A peine les Suédois
» s'étoient-ils arrêtés pour se former & pour
» se mettre en bataille , qu'ils eurent toute
» l'infanterie Moscovite sur les bras. »

Dans cet instant critique , un boulet emporta les deux chevaux du brancard où étoit Charles. Il en fit atteler deux autres. Une seconde volée mit le brancard en pièces , & renversa le Roi. On le crut mort : tout prit la fuite , & la confusion fut générale parmi les Suédois. Le Roi , tout froissé de sa chute , porté sur des piques par quatre grenadiers , s'écrioit avec fureur : « Suédois ! Suédois ! » Mais l'ardeur victorieuse des Moscovites ne lui permit pas de rassembler un seul régiment. Le Czar poursuivoit les vaincus sans relâche , & en faisoit un carnage horrible. Le maréchal Renschild , le prince de Vittemberg , & un grand nombre d'officiers furent pris avec un grand nombre de soldats. Le prince Menzikow suivit le général Lewenhaupt , & l'atteignit au bourg de Perewoloczna , sur le Borysthène. Les Suédois y étoient sans pontons pour passer la rivière , sans munitions pour combattre , sans provisions pour vivre. Il fallut capituler ; & dix-sept mille Suédois mirent bas les armes , devant un ennemi dont ils avoient si souvent triomphé. Cependant on vint à bout de tirer le Roi du péril , malgré la résolution où il étoit de vaincre ou de mourir ; & l'on s'achemina vers le Borysthène avec toute la précaution possible. Alors le Roi , qui jusquelà n'avoit pas dit un seul mot , demanda ce qu'étoit devenu le comte Piper ? « Il est pris » avec toute la chancellerie , » lui répondit-on. « Et Renschild , & Vittemberg ? » Ils » sont aussi prisonniers , lui dit Poniatoski. » Prisonniers chez des Moscovites ! reprit

» Charles e
 » donc , all
 prit ce parti
 dans les Et
 qu'il fuyoit
 artillerie, so
 l'on trouva
 prisonniers
 Etats du C
 table les ge
 repas il prit
 » mes maîtr
 child lui der
 noroit d'un
 reprit le Cza
 » ingrate , r
 » maltraité
 repas , leur
 traita comm
 l'issue des tri
 cette fatale j
 cilia jamais a
 faisoit tremb

PYDNA.

la guerre co
 les murs de
 recevoir Pa
 lui. Ce Génér
 armée. On
 Mais des TH
 noient du fou
 forts qu'on e
 grossissant to
 gagée. La p
 long-tems le

» Charles en hauffant les épaules : Allons
 » donc , allons plutôt chez les Turcs. » Il
 prit ce parti , & trouva une retraite à Bender,
 dans les Etats du Grand-Seigneur. Pendant
 qu'il fuyoit ainsi , les vainqueurs saisirent son
 artillerie , son bagage , sa caisse militaire , où
 l'on trouva six millions en especes. Tous les
 prisonniers furent dispersés dans les vastes
 Etats du Czar. Ce prince fit manger à sa
 table les généraux Suédois. Au milieu du
 repas il prit un verre de vin : « A la santé de
 » mes maîtres dans la guerre , » dit-il. Rens-
 child lui demanda qui étoient ceux qu'il ho-
 noroit d'un si beau titre ? « Vous, Messieurs , »
 reprit le Czar. » Votre Majesté est donc bien
 » ingrate , repliqua le Comte , d'avoir tant
 » maltraité ses maîtres ? » Le Czar , après le
 repas , leur fit rendre leurs épées , & les
 traita comme ses meilleurs amis. Telle fut
 l'issue des triomphes de Charles XII. Depuis
 cette fatale journée , la fortune ne se récon-
 cilia jamais avec ce héros dont le nom seul
 faisoit trembler l'Europe.

PYDNA. (*journée de*) Persée continuant
 la guerre contre les Romains , se retira sous
 les murs de cette ville , & se prépara à bien
 recevoir Paul-Emile , qui marchoit contre
 lui. Ce Général arriva bientôt à la tête de son
 armée. On resta quelques jours en présence.
 Mais des Thraces & des Romains , qui reve-
 noient du fourrage , s'étant chargés , & les ren-
 forts qu'on envoyoit aux uns & aux autres
 grossissant toujours , la bataille se trouva en-
 gagée. La phalange Macédonienne soutint
 long-tems les efforts des Romains , en leur

présentant un front hérissé de piques qui perçoient les téméraires qui osoient l'attaquer. Elle enfonça même leur première ligne. Alors Paul-Emile, au désespoir, & ne sçachant plus quel parti prendre, remarqua que ce redoutable corps étoit forcé de laisser des ouvertures & des intervalles, parce qu'il n'avançoit pas également de chaque côté. Il sépara ses troupes par pelotons, & leur ordonna de se jeter dans les espaces vuides, & d'attaquer la phalange, non plus de front, mais par différens endroits à la fois. Cet ordre, donné si à propos, fut cause du gain de la bataille. En un moment, la phalange est rompue. Les Romains remportent une victoire complete, & font un horrible carnage. Persée prit la fuite, & se retira dans Pydna. Mais, ne s'y croyant pas en sûreté, il se refugia dans Pella; & c'est de-là qu'il se rendit au Consul, lui, sa femme & ses enfans. Avec ce prince finit le royaume de Macédoine, qui fut mis au nombre des provinces Romaines. *L'an de Rome 584.*

Après la chute & la mort de Persée, plusieurs imposteurs se donnerent pour les fils de ce prince. Andriscus, homme de néant, né & nourri dans la bassesse, fut le plus fameux. Ayant trouvé moyen de lever une armée considérable, il se rendit, en peu de tems, maître de la Macédoine; prit le nom de Philippe, & se décora de tous les ornemens royaux. Les Romains, jusques-là assez indifférens à cette révolution, frappés des progrès rapides du faux roi, ouvrirent enfin les yeux. On envoya contre lui le préteur P. Juventius Thalna,

homme plus s'engagea tén il perdit la v R. Cécilius prudent géné enorgueilli d près de Pydr un avantage alors infinim partagea ses envoya dans avoit aveuglé sçut bien pro lui faire com dit plus de bientôt après vie. 147 ans

PYLE. (M

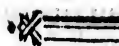
parerent de c sous la condu tifierent. Les aussi-tôt pour de la ville une qui pouvoit i gés, en leur t jetterent un e donna un co l'avantage. O tieux, de la Démosthène. Pille, battire presque tous p les Athéniens térie & de Py du Péloponné

homme plus vain que précautionné , & qui s'engagea témérairement dans un combat où il perdit la vie avec une partie de son armée. R. Cécilius Métellus prit la place de cet imprudent général , & vint joindre Andriscus , enorgueilli de ses heureux succès , & campé près de Pydna. Le fourbe remporta encore un avantage assez considérable. Se croyant alors infiniment supérieur aux Romains , il partagea ses troupes en plusieurs corps , & les envoya dans différentes provinces. La fortune avoit aveuglé cet indigne favori ; & Métellus sut bien profiter de la faute qu'elle venoit de lui faire commettre. Andriscus fut battu , perdit plus de vingt-cinq mille hommes , & bientôt après la couronne , la liberté & la vie. 147 ans avant J. C.

PYLE. (*siège de*) Les Athéniens s'emparèrent de cette petite ville de Messénie , sous la conduite de Démosthène , & s'y fortifièrent. Les Lacédémoniens accoururent aussi-tôt pour la reprendre. Il y avoit vis-à-vis de la ville une petite isle nommée *Sphaëtie* , qui pouvoit incommoder beaucoup les assiégés , en leur fermant l'entrée du port. Ils y jetterent un corps de troupes choisies. Il se donna un combat où les Athéniens eurent l'avantage. On chargea Cléon , orateur séditieux , de la conduite de cette guerre avec Démosthène. Ces capitaines entrèrent dans l'isle , battirent les Spartiates , & les firent presque tous prisonniers. Par cette victoire , les Athéniens demeurèrent maîtres de Sphaëtie & de Pyle , la sixième année de la guerre du Péloponnèse. *An du monde 3579.*

PYSECK. (*siège de*) Au mois de Décembre 1741, le comte d'Aubigné, détaché par M. de Broglie, marcha vers Pyseck, ville royale de Bohême, avantageusement située sur la rivière d'Ottawa. A peine se fut-il montré devant ses remparts, qu'elle ouvrit ses portes, & reçut les François. Le Maréchal s'y rendit le 27, pour assurer ce poste important; &, le lendemain, le grand-duc de Toscane, connoissant la foiblesse de cette place, qui n'a pour toute défense qu'une simple muraille, forma le projet de les en débuser, ou de les enlever. Il envoie un Trompette pour sommer M. d'Aubigné de rendre la ville. Le Comte répond qu'il étoit résolu de se défendre. A cette nouvelle, le Grand-Duc fait attaquer Pyseck, à neuf heures du soir, par la porte que gardoit le duc de Luxembourg. On l'avoit laissé ouverte pour donner plus beau jeu aux ennemis. Ils entrent: ils pénètrent dans la rue jusqu'à l'endroit où l'on avoit résolu de les arrêter. Au moment où ils se croient maîtres de la ville, les François paroissent, les battent, tuent tout ce qu'ils rencontrent, & les reconduisent l'épée dans les reins, toujours fuyans. Déconcerté par cet échec, le Grand-Duc décampa la nuit même. Les Autrichiens furent plus heureux dans la suite. Ils emporterent Pyseck, & conquirent toute la Bohême, après que les François & les Impériaux l'eurent évacuée. En 1744, Pyseck fut attaqué par le roi de Prusse, qui s'en empara sans beaucoup de peine.

QUÉBEC.



QUÉ
nac
dité

éclater le
cette par
Sanders &
hommes
tre-vingt
flotte de
procheren
Vaudreui
les chefs,
ces redout
environ se
disposition
pleins de c
le véritable
le terrain p
sans oppos
terent dev
ville, quo
fée en haut
cher, & la
qui y for
est fort pé
une bonne
A l'appro
Montcalm
gauche. d
riviere de

S. & B.

[Q U E]

QUÉBEC. (*prise de*) La conquête du Canada tentoit depuis long-tems la cupidité des Anglois. Enfin, en 1759, ils firent éclater les projets qu'ils avoient formés sur cette partie du Nouveau-Monde. Les amiraux Sanders & Thownsend, à la tête de dix mille hommes de débarquement, & de cent quatre-vingt bâtiment de transport, soutenus d'une flotte de vingt-cinq vaisseaux de guerre, s'approcherent de la Colonie-Françoise. MM. de Vaudreuil & de Montcalm, qui en étoient les chefs, n'avoient, pour résister à ces forces redoutables, que trois vaisseaux-de-roi, & environ seizé autres de grandeur inégale. Cette disposition n'abbatit point leur courage; & , pleins de cette ardeur guerriere, qui caractérise le véritable François, ils résolurent de disputer le terrain pied-à-pied. Les Anglois débarquerent sans opposition, & , le 12 de Juillet, se présenterent devant Québec, capitale du Canada. Cette ville, quoique médiocrement grande, est divisée en haute & basse. La haute est située sur un rocher, & la basse sur la riviere de Saint-Laurent, qui y forme un port vaste & profond. Elle est fort peuplée, bien bâtie, & défendue par une bonne citadelle où réside le gouverneur. A l'approche de l'ennemi, le marquis de Montcalm avoit formé un camp sur la rive gauche du fleuve Saint-Laurent, depuis la riviere de Saint-Charles, jusqu'à la rive droite

de celle de Monmorenci, pour couvrir la place d'un côté. Le marquis de Vaudreuil, fit remonter le fleuve à tous les vaisseaux qui avoit apporté de France des vivres & des munitions. Dans cette position avantageuse, il pouvoit, à chaque instant, rafraichir la garnison : aussi les Anglois employèrent-ils tous les moyens possibles pour couper cette communication, capable déterniser le siège. D'abord ils dresserent une batterie de trente piéces de canon; mais ces foudres, qui grondoient sans cesse, furent inutiles. Il fallut attaquer les François dans leurs retranchemens. Ce nouvel effort fut aussi infructueux; & les ennemis, après avoir perdu huit cens grenadiers furent obligés de sonner la retraite.

Leur résolution étoit prise d'emporter la place, à quelque prix que ce fût, ou de s'y faire tous tuer. M. Wolfe, général des troupes de terre, comprit qu'il falloit que son armée campât au-dessus de Québec, & que, par une situation avantageuse, elle fût en état de rendre inutile l'armée d'observation. Sur ce nouveau plan, toutes les troupes Angloises allerent occuper un camp plus commode que le premier, & qui resserra tellement la ville, qu'il ne fut pas possible d'y introduire le moindre secours. Les François ne voulurent pas leur donner le tems de s'y fortifier, & marcherent à eux, le 13 de Septembre. Le combat fut long & opiniâtre. D'un côté, le marquis de Montcalm, guerrier ferme, courageux, intrépide, qui mille fois avoit bravé la mort dans ces contrées; de l'autre, le général Wolfe, capitaine hardi, prudent, plein de

bravoure
donnerent
marques
valeur h
battant ;
l'armée A
ment, &
de cette i
ardeur po
mortellem
Mais, com
leur, & s'
pour ne so
digne chef
val, qu'il
l'armée sou
ponse que l
sures étoier
de-roi &
» Messieurs
» nager l'h
» que mon
» au-delà d
» passer ave
Il mourut,
matin, & fu
Cette jour
décida ultéri
ouvrit, cinq
queurs. Les
marquis de V
réal, ou Vil
plus agréable
que, est situé
de long sur

bravoure, digne rival du chef des François, donnerent, dans cette occasion, toutes les marques d'une habileté consommée, & d'une valeur héroïque. Le dernier périt en combattant; mais sa perte fut à peine sentie dans l'armée Angloise, qu'il avoit mise en mouvement, & qui continuoit d'agir en conséquence de cette impulsion première. L'autre, que son ardeur portoit au plus fort de la mêlée, fut mortellement blessé de deux coups de feu. Mais, comme s'il eût été insensible à la douleur, & s'oubliant, pour ainsi dire, lui-même, pour ne songer qu'au salut de ses soldats, ce digne chef ne voulut point descendre de cheval, qu'il n'eût fait lui-même la retraite de l'armée sous les murs de Québec. Sur la réponse que lui fit son chirurgien, que ses blessures étoient mortelles, il dit au lieutenant-de-roi & au commandant de Rouffillon: » Messieurs, je vous recommande de ménager l'honneur de la France, & de tâcher que mon armée puisse se retirer, cette nuit, » au-delà du Cap-Rouge; pour moi, je vais la » passer avec Dieu, & me préparer à la mort. » Il mourut, le lendemain, à cinq heures du matin, & fut enterré dans un trou de bombe.

Cette journée, qui coûta cher à la France, décida ultérieurement du sort de la place qui ouvrit, cinq jours après, ses portes aux vainqueurs. Les François, sous la conduite du marquis de Vaudreuil, se retirèrent à Montréal, ou Ville-Marie. Cette place, l'une des plus agréables & des plus fortes de l'Amérique, est située dans une Isle de quatorze lieues de long sur quatre de large, que forme le

fleuve Saint-Laurent. Elle a pris son nom de la montagne sur laquelle elle est assise, & qui, en s'élevant, semble représenter un monarque sur son trône. Le séminaire Saint-Sulpice étoit seigneur temporel & spirituel de cette charmante cité, en vertu d'une donation authentique, qui lui en fut faite, en 1644. La quantité de François & d'étrangers, qui furent attirés dans cette isle par la salubrité de l'air, & la facilité du commerce, en firent une assez grande ville en peu d'années. L'importance de sa situation engagea la France à y faire des fortifications. Un rempart flanqué de onze petits forts, qui lui servent de bastions, la rend une place de grande résistance. Il y en a un douzième bien terrassé, dont les batteries dominant sur tous les environs. Son fossé se trouve souvent à sec, & n'a guères plus de huit pieds de profondeur. C'est dans cette ville, la seule qui restoit à la France dans cette partie de l'autre hémisphère, que les infortunés habitans de Québec, allèrent chercher une autre patrie. Ils y vécutent tranquilles jusqu'en 1760, que le marquis de Vaudreuil, ayant reçu de grands secours de France, crut qu'il ne lui seroit pas impossible de reprendre l'ancienne capitale. Il entreprit cette grande expédition; & d'abord il forma le blocus de Québec, ne doutant pas que le lord Muffay, gouverneur de la place, pour se dégager tout d'un coup, ne tentât une action décisive. Ce lord, en effet, avoit à craindre qu'on ne le forçât de se rendre. Il ne voulut pas attendre l'ennemi derrière les murs de la ville; &, croyant qu'il suffisoit de se mon-

trer p
la plu
présen
rage d
trop i
après
ves o
dans
après.
que le
pour
en att
son es
le gén
ril où
tes les
donna
qui éte
contre
impré
& dél
reste
biné;
Le ma
dessein
point
Il se
jours d
fant m
voir d
pas à
moins
retrait
néral
le ren

trer pour vaincre, il sortit, le 18 d'Avril, avec la plus grande partie de sa garnison, & se présenta devant les François, avec un courage capable d'étonner; mais la partie étoit trop inégale. Il fallut songer à la retraite, après avoir perdu sans fruit une foule de braves officiers & de soldats. Il fallut rentrer dans Québec qui fut assiégée incontinent après. Murray ne se déconcerta pas. Assuré que les secours marchaient de toutes parts pour le délivrer, il fit la plus belle défense, en attendant l'arrivée de ses compatriotes; & son espérance ne fut point trompée. En effet le général Amherst n'apprit pas plutôt le péril où se trouvoit le Lord, que, ramassant toutes les troupes qu'il avoit sous la main, & donnant des ordres pour faire avancer celles qui étoient éloignées, il marcha en diligence contre Mont-réal, afin que, par cette diversion imprévue, il pût, presque du même coup, & délivrer Québec, & faire la conquête du reste du Canada. Ce plan étoit bien combiné; & le succès y répondit parfaitement. Le marquis de Vaudreuil, informé à tems des desseins du général Anglois, ne s'opiniâtra point à la continuation du siège de Québec. Il se retira avec précipitation, après seize jours de tranchée, & vola à Mont-réal, laissant même une partie de son artillerie au pouvoir de la garnison. Le lord Murray ne tarda pas à le suivre avec deux mille hommes, moins dans le dessein de l'inquiéter dans sa retraite, que dans la vue de se joindre au général Amherst, sur le lac Champlain, qui étoit le rendez-vous de toutes les troupes, & des

convois que les provinces envoioient à la conquête de Mont-réal. Dès que le marquis de Vaudreuil vit distinctement que les ennemis en vouloient sérieusement à cette place, il ne négligea rien pour la mettre en état de défense. Il choisit pour lui-même une position très-avantageuse au-dessous de la Galette, avec des troupes Françoises, des Canadiens & des Indiens, au nombre d'environ dix mille combattans. Son camp étoit bien retranché, & fortifié de cent-trente piéces de canon. Enfin il n'omit aucune des précautions qui lui parurent nécessaires pour sauver, s'il étoit possible, la dernière place de son gouvernement.

Ce fut dans les premiers jours de Septembre, que les Anglois prirent poste aux environs de Mont-réal, dans le dessein d'en former le siège. M. de Vaudreuil ayant considéré combien il étoit impossible de sauver cette ville & son armée, jugea, en bon citoyen, qu'il étoit plus sage de réserver à son Roi de braves gens, que de les faire périr inutilement, par une valeur & une opiniâtreté entièrement hors de saison. C'est pourquoy, après avoir demandé & obtenu du général Amherst, une suspension d'hostilités, il lui proposa une capitulation, dont les articles furent reçus de part & d'autre. Le premier renfermoit la reddition de Mont-réal & de ses dépendances. Le second avoit pour objet l'honneur de sa garnison, qui demandoit la permission de retourner en France; mais ce fut sous la condition de ne pouvoir servir contre l'Angleterre, ni contre ses Alliés,

tant que minées cette époque efforts on importan des com torsions habitans sions & narque a taines, Quand l ceux que les Empi la proie

Dans deux fois ils s'en trois ans le siège cette ent malgré le se retirer

QUES entré da le Quest cette pro rage : il & livrer qui mont marqua l mien se f Après la venir ; & de cinq c

tant que dureroit la guerre. Ainsi furent terminées les affaires du Canada qui, depuis cette époque, est demeuré aux Anglois. Leurs efforts ont peut-être moins contribué à cette importante acquisition, que les malversations des commissaires François, qui, par leurs extorsions avoient aliéné le cœur de tous les habitans, & diverti à leur profit les provisions & les sommes que notre auguste monarque avoit envoyées dans ces régions lointaines, pour les mettre en état de défense. Quand l'intérêt particulier est le mobile de ceux que le Souverain charge du bien public, les Empires ne deviennent-ils pas tôt ou tard la proie du premier agresseur ?

Dans le siècle dernier, Québec avoit vu deux fois les Anglois à ses portes. En 1629, ils s'en emparèrent, & ne la rendirent que trois ans après ; & , en 1690, ils en formèrent le siège avec des forces considérables ; mais cette entreprise ne leur fut pas favorable ; & , malgré leurs efforts, ils se virent contraints de se retirer, après avoir fait de grandes pertes.

QUESNOI. (*prises du*) 1. Louis XI étant entré dans l'Artois, en 1477, vint investir le Quesnoi, l'une des plus fortes places de cette province. Elle résista d'abord avec courage : il fallut la battre avec toute l'artillerie, & livrer un assaut général. Parmi les officiers qui monterent à la brèche, le monarque remarqua le jeune Raoul de Lannoi, qui le premier se fit jour à travers le fer & la flamme. Après la conquête de la ville, le Roi le fit venir ; & , lui passant au col une chaîne d'or de cinq cens écus : « Par la Pâquedieu, mon

» ami, lui dit-il, vous êtes trop furieux en
 » un combat : il vous faut enchaîner ; car je
 » ne vous veux point perdre, desirant me fer-
 » vir de vous plus d'une fois. » Antoine de
 Chabannes, comte de Dammartin, fut fait
 gouverneur du Quesnoi. L'année suivante,
 quand, par le traité de paix, il fut question
 de rendre cette ville, Dammartin écrivit à
 Louis XI, qu'il étoit bien le maître de la cé-
 der ; mais que jamais il ne seroit dit que ce
 seroit par son moyen. Le Roi lui fit donner
 une décharge authentique, capable de calmer
 les scrupules de sa fidélité, & Du Lude remit
 la place aux députés de l'archiduc Maximilien.

2. Le Quesnoi fut plusieurs fois pris & re-
 pris, dans le dernier siècle, par les François
 & par les Espagnols. Le vicomte de Turenne
 s'en rendit maître, le 6 de Septembre 1654.
 L'année suivante, le prince de Condé, vive-
 ment piqué de la perte de cette place, réso-
 lut d'y entrer, & en ordonna le blocus ; mais
 M. de Turenne vint à bout d'y jeter du se-
 cours, & déconcerta le projet du Prince. Enfin,
 en 1712, les Alliés, sous le commandement
 du prince Eugène, emportèrent le Quesnoi,
 le 4 de Juillet, après huit jours d'attaques
 & cinq de canonnade. Le général Fagel, qui
 conduisoit les assaillans, poussa vivement les
 travaux, & mit le comble à sa réputation par
 son héroïque bravoure. On fit la garnison pri-
 sonniere, & l'on se fortifia dans la place ; mais
 les Alliés ne jouirent pas long-tems de leur
 conquête. Le maréchal de Villars, après la
 victoire de Dénain, & la prise de Douai,
 vint d'abord investir le Quesnoi, qui se ren-

dit le 4 d'O
 chée ouver
 sonniere. L
 place quatre
 cent-soixant
 dre calibre,
 de Landreci
 QUIMPE
 les de Blois
 voulant s'e
 prit les arm
 siège devant
 que résistanc
 faut. Le vain
 malheureux
 ni d'âge. Dan
 rans, on tro
 sa mere égo
 sur le sein de
 de ses lèvres
 de lait confo
 d'horreur ré
 les sentimen
 fureur barba
 vie ces tristes
 donner avec
 qui respiroien
 en répandant

dit le 4 d'Octobre, après seize jours de tranchée ouverte; & la garnison se rendit prisonnière. Les vainqueurs trouverent dans la place quatre-vingt pièces de gros canon, & cent-soixante, tant mortiers que pièces de moindre calibre, que les Alliés destinoient au siège de Landrecies.

QUIMPERCORENTIN. (*prise de*) Charles de Blois, le rival du comte de Montfort, voulant s'emparer du duché de Bretagne, prit les armes, en 1345, & vint mettre le siège devant Quimpercorentin. Après quelque résistance, cette place fut emportée d'assaut. Le vainqueur immola la garnison & les malheureux habitans, sans distinction de sexe ni d'âge. Dans la foule des morts & des mourans, on trouva un enfant entre les bras de sa mere égorgée; la bouche encore attachée sur le sein de cette infortunée, qu'il pressoit de ses lèvres, y cherchant en vain des restes de lait confondus avec le sang. Ce spectacle d'horreur réveilla dans le cœur du soldat les sentimens d'humanité. Il rougit de sa fureur barbare. Il eût voulu rappeler à la vie ces tristes victimes de la guerre. On le vit donner avec empressement du secours à ceux qui respiroient encore, & panser leurs plaies, en répandant des larmes.



[R A G]

RABBA, ou RABATH. (*siège de*) La prise de cette ville, capitale du pays des Ammonites, par l'invincible Joab, est regardée comme le chef-d'œuvre de ce grand Général. Rabba étoit située sur une éminence. L'art & la nature sembloient s'être épuisés pour la rendre imprenable, & la valeur des habitans, animée par le désespoir, faisoit les plus grands efforts, & rendoit inutiles toutes les machines des assiégeans. Mais, après plusieurs mois de siège, le capitaine Israélite triompha de leur opiniâtre résistance, en rompant tous les aqueducs, & en arrêtant tous les convois. Le vainqueur, poussé par une aveugle vengeance, égorga tous les citoyens, & réduisit la ville en cendres. Ce fut durant cette expédition que David vit & aima la belle Bethsabée, femme d'Urie, & qu'il commit tout-à-la fois cet adultère & cet homicide qui lui firent verser tant de larmes.

RAGAU. (*journée de*) Phraorte, roi des Mèdes, enflé par une longue suite de victoires, avoit osé porter la guerre dans les Etats de Nabuchodonosor, appelé autrement *Saos du Chin*, roi d'Assyrie. Ce prince, offensé de cette hardiesse, mit sur pied une armée nombreuse & redoutable, & vint camper dans la plaine de Ragau. L'orgueilleux Phraorte lui présenta le premier la bataille; mais elle lui fut très-funeste. Sa cavalerie prit la fuite;

ses chariots
dre; enfin le
complet. Pr
il entra dan
toutes les vil
& poussa se
capitale du
force naturel
étoit encore
singulière. El
disposés de m
n'empêchoit
second, & l
celui du troi
situation du li
ce plan; car
également de
la plus petite
Roi avec tou
étoient les log
dans les cinq
l'aspect de ce
d'amphithéâtre
plus agréable,
différentes cou
d'être épargné
coutant que son
ner l'assaut, en
les, qu'il détr
pillage à ses so
titude immense
fut point encor
déroute, s'étoi
de Ragau: Nab
&, l'ayant arr

ses chariots furent renversés & mis en désordre; enfin le triomphe de Nabuchodonosor fut complet. Profitant de la déroute des Mèdes, il entra dans leur pays, se rendit maître de toutes les villes qu'il rencontra sur son passage, & poussa ses conquêtes jusqu'à Ecbatane, capitale du royaume. Cette ville, outre sa force naturelle, & le nombre de ses habitans, étoit encore remarquable par sa construction singulière. Elle étoit environnée de sept murs disposés de manière que le premier en dehors n'empêchoit pas qu'on ne vît le parapet du second, & le second n'ôtoit pas la vue de celui du troisième; & ainsi des autres. La situation du lieu avoit été très-favorable pour ce plan; car c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la dernière & la plus petite des enceintes étoit le palais du Roi avec tous ses trésors. Dans la sixième étoient les logemens des officiers du prince, & dans les cinq autres habitoit le peuple. Ainsi l'aspect de cette ville présentoit une espèce d'amphithéâtre; & pour rendre ce coup d'œil plus agréable, on avoit peint les parapets de différentes couleurs. Ecbatane méritoit bien d'être épargnée; mais le roi d'Assyrie, n'écouterant que son cruel ressentiment, y fit donner l'assaut, emporta les tours & les murailles, qu'il détruisit en partie; abandonna le pillage à ses soldats, & fit égorger une multitude immense de citoyens. Sa vengeance ne fut point encore satisfaite. Phraorte, après sa déroute, s'étoit réfugié dans les montagnes de Ragau: Nabuchodonosor alla l'y chercher; & l'ayant arrêté, ce prince barbare le fit

mourir à coups de javelots. Triste fin d'un grand roi qui eût joui tranquillement de sa gloire, s'il eût sçu modérer une ambition insatiable. 634 ans avant J. C.

RAMILLIES. (*bataille de*) Le duc de Villeroi, qui commandoit en Flandres, avoit campé son armée à Ramillies, près de la Méhaigne, & vers les sources de la petite Ghette. Marlborough le joignit, le 23 de Mai 1706, jour de la Pentecôte. Ce Général comptoit soixante-cinq mille combattans sous ses drapeaux. Le capitaine François, n'en avoit que quarante mille. On donne le signal. « Les » Gardes du Roi, dit M. de Saint-Foix, les » Gendarmes, les Chevaux-legers, les Mousquetaires & les Grenadiers à cheval composoient la première ligne de notre aile droite. Ils percerent & enfoncerent quatre lignes de l'aile gauche des ennemis, firent des prisonniers, & prirent six pièces de canon. Mais il n'étoit que trop facile à milord Marlborough de leur arracher la victoire, en profitant des mauvaises dispositions qu'avoient faites nos Généraux, & des fautes qu'ils firent encore pendant l'action. Six bataillons, avec quelques régimens de Dragons, qu'ils avoient mis dans le vallon de Tavieres, ne pouvoient que foiblement protéger & couvrir le flanc de notre aile droite. Un marais impraticable, entre notre aile gauche & l'aile droite de l'ennemi, empêchoit qu'elles ne pussent réciproquement agir l'une contre l'autre. Ainsi Marlborough ne risquant rien en dégarnissant cette aile droite qui ne pouvoit être atta-

» quée, en
 » tifier son
 » son du
 » comme
 » aile gauche
 » vant elle
 » rière le
 » qu'elle a
 » borough
 » toute sa
 » avions d
 » purent re
 » &, par le
 » aile droite
 » rie qui co
 » aile, der
 » présenter
 » & faisant
 » mais cette
 » prompte
 » avec rapi
 » Les escad
 » butés : le
 » son du R
 » & par-de
 » aile gauche
 » borough
 » pour les
 » Généraux
 » leur aile
 » droite, &
 » étoient d
 » toute app
 » demeurée
 » même de

» quée, en tira cinquante escadrons pour for-
» tifier son aîle gauche; de sorte que la Mai-
» son du Roi, qui avoit percé & enfoncé,
» comme je l'ai dit, quatre lignes de cette
» aîle gauche, vit tout-à-coup se former de-
» vant elle des escadrons tous frais, & der-
» riere lesquels se rallioient les quatre lignes
» qu'elle avoit battues & dispersées. Marl-
» borough fit en même tems attaquer par
» toute sa réserve les six bataillons que nous
» avions dans le vallon de Tavieres. Ils ne
» purent résister à la supériorité du nombre;
» &, par leur déroute, tout le côté de notre
» aîle droite se trouva découvert. La cavale-
» rie qui composoit la seconde ligne de cette
» aîle, derriere la Maison du Roi, tenta de
» présenter le front, en appuyant sur sa droite,
» & faisant un mouvement par sa gauche;
» mais cette évolution ne put pas être assez
» prompte devant un ennemi qui s'avançoit
» avec rapidité & qui la prenoit en flanc.
» Les escadrons les plus proches furent cul-
» butés: les autres prirent la fuite. La Mai-
» son du Roi, attaquée de front, en flanc
» & par-derriere, se fit jour & joignit notre
» aîle gauche. On voit que, tandis que Marl-
» borough tiroit des troupes de son aîle droite
» pour les porter à son aîle gauche; si nos
» Généraux en avoient pareillement tiré de
» leur aîle gauche pour fortifier leur aîle
» droite, & sur-tout les six bataillons qui
» étoient dans le vallon de Tavieres, il y a
» toute apparence que la victoire nous seroit
» demeurée. On voit encore par les relations
» même des ennemis, que la perte étoit à-

» peu-près égale de part & d'autre ; qu'ils
 » ne pensoient point à nous poursuivre ; qu'ils
 » n'auroient donc remporté de toute cette
 » action que le stérile honneur d'avoir gagné le
 » champ de bataille ; que notre aîle gauche ,
 » avec la Maison du Roi , fit tranquillement
 » sa retraite , & ne fut point entamée ; que
 » même l'infanterie & la cavalerie de l'aîle
 » droite , quoique battues , se retiroient en assez
 » bon ordre , lorsqu'un accident imprévu ren-
 » dit cette journée une des plus funestes pour la
 » France. Quelques chariots ayant rompu dans
 » un défilé , & , le passage étant embarrassé ,
 » elles crurent entendre l'ennemi qui les pour-
 » suivoit. La disparution de leurs Généraux ,
 » & le peu de confiance qu'elles avoient en
 » eux , ajoûterent sans doute à cette ter-
 » reur panique. Elles se débandent & fuient
 » de tous côtés. Marlborough , averti par les
 » coureurs qu'il avoit en avant , détache une
 » partie de sa cavalerie , & ses dragons qui
 » tombent sur ces troupes en désordre , &
 » ne firent des prisonniers que lorsqu'ils fu-
 » rent las de tuer. Bagages , artillerie , caissons ,
 » tout fut pris. » Les François perdirent vingt
 » mille hommes , & la gloire de la nation , &
 » l'espérance de reprendre l'avantage. Le maré-
 » chal de Villeroi , au désespoir , n'osoit écrire
 » au Roi cette défaite. Il resta cinq jours sans
 » envoyer de courier. Enfin il écrivit la con-
 » firmation de cette foudroyante nouvelle , qui
 » consternoit déjà la cour de France. Mais , quand
 » il reparut devant le Roi , le monarque , au lieu
 » de lui faire des reproches , lui dit : « Monsieur le
 » maréchal , on n'est pas heureux à notre âge. »

RAMOT

aidé du pieu
 se rendre m
 Syrie , malg
 phète Miché
 s'étoit renfe
 rien pour la
 fait une forti
 sément à ses
 combat , qu'a
 sans doute , e
 saphat seul par
 Roi. La mêle
 part & d'autr
 Enfin une flèc
 le roi d'Israël
 malheureux p
 de ses faux-pro
 897 avant J.
 nèbres de la n
 mée vaincue.

Trois ans ap
 accompagné d'O
 profiter d'une g
 la Syrie , form
 moth. Il y fut l
 n'étant pas mo
 panser. Jéhu eu
 mée en l'absen
 habile ou plus
 la ville d'affaut
 nation d'Israël.

RANDAN.

l'on appelloit co
 table , ayant pe

RAMOTH. (*siège de*) Achab, roi d'Israël, aidé du pieux Josaphat, roi de Juda, voulut se rendre maître de Ramoth, place forte de Syrie, malgré les terribles menaces du prophète Michée. Adad, monarque guerrier, qui s'étoit renfermé dans cette ville, n'oublia rien pour la bien défendre. Ce prince, ayant fait une sortie vigoureuse, ordonna expressément à ses officiers de ne s'attacher, dans le combat, qu'au seul roi d'Israël. Achab, qui, sans doute, en fut averti, se déguisa; & Josaphat seul parut avec l'habit & l'équipage d'un Roi. La mêlée fut chaude. On se battit de part & d'autre avec une valeur incroyable. Enfin une flèche tirée au hazard alla frapper le roi d'Israël, & lui perça la poitrine. Ce malheureux prince, victime des mensonges de ses faux-prophètes, expira le jour même, 897 avant J. C. & Josaphat profitant des ténèbres de la nuit, sauva les débris de son armée vaincue.

Trois ans après, Joram, fils d'Achab, accompagné d'Ochosias, roi de Juda, croyant profiter d'une grande révolution arrivée dans la Syrie, forma de nouveau le siège de Ramoth. Il y fut blessé d'une flèche; &, le coup n'étant pas mortel, il se retira pour se faire panser. Jéhu eut le commandement de l'armée en l'absence du Roi. Ce Général, plus habile ou plus heureux que son maître, prit la ville d'assaut, & la remit sous la domination d'Israël.

RANDAN. (*siège de*) Du-Güesclin, que l'on appelloit communément *le bon Connétable*, ayant pénétré dans l'Auvergne, en

1380, mit le siège devant le château - neuf de Randan. C'est une petite forteresse située à quelques lieues de Mende, dans le Gévaudan, entre les sources du Lot & de l'Allier. Suivant l'usage du tems, le héros François, en se présentant devant la place, jura de ne point décamper qu'il ne l'eût prise. Il en pressoit vivement la conquête, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qu'on jugea mortelle dès les premiers jours. Cette nouvelle répandue dans le camp y fit régner la consternation & la douleur. Tous, jusqu'au moindre soldat, pleuroient ce grand Général toujours victorieux, avec lequel ils avoient vieilli dans les combats, & qu'ils appelloient leur *pere*, leur *compagnon*, leur *protecteur*. Du-Guesclin voulut les consoler lui-même; & les ayant rassemblés autour de sa tente, il leur dit que le seul regret qu'il éprouvoit en ce moment étoit de se trouver dans l'impuissance de recommander dignement leurs services au Roi. Il les exhorta, dans les termes les plus forts, à persister dans leur attachement à leur Souverain légitime. Il leur recommanda sur toutes choses de ne jamais faire la guerre que contre les ennemis armés; d'épargner toujours & de respecter les laboureurs, les femmes, les vieillards, les enfans que leur foiblesse exposoit sans défense. Il témoigna publiquement le repentir qu'il avoit de n'avoir pas toujours suivi ces sages maximes dans sa jeunesse. Après leur avoir dit le dernier adieu, & pris congé de leur sainte compagnie, il adressa ces mots à Olivier de Clifon, son compagnon d'armes, resté seul auprès de lui. « Messire Olivier,

» je

» je sens qu
 » ne vous
 » direz au
 » ne lui ai t
 » fidèle n'
 » donné le
 » vuides so
 » gletterre.
 » ront de m
 » messire C
 » prie de re
 » mit, quan
 » table, &
 » disposer,
 » digne. Je
 » mon frere
 Quelques in
 ler, il rendi
 son, les yeu
 ses derniers
 les gémissem
 de toute la
 mort parvin
 pitale. Les e
 de cet immo
 pêcher de re
 neur qu'ils fi
 larité, mérite
 nument de gr
 héroïques. Le
 mis de se rend

(a) Ce n'est
 cerre qu'il la re
 tendu quelques
 S. & B. To

» je sens que la mort m'approche de près, &
 » ne vous puis dire beaucoup de choses. Vous
 » direz au Roi que je suis moult marri que je
 » ne lui ai fait plus long-tems service, de plus
 » fidèle n'eussé-je pu; & si Dieu m'en eût
 » donné le tems, j'avois bon espoir de lui
 » vuider son royaume de ses ennemis d'An-
 » gleterre. Il a de bons serviteurs qui s'employe-
 » ront de mêmes effets que moi; & vous,
 » messire Olivier, pour le premier, je vous
 » prie de reprendre l'épée (a) qu'il me com-
 » mit, quand il me donna l'état de conné-
 » table, & la lui rendre. Il sçaura bien en
 » disposer, & faire l'élection de personne
 » digne. Je lui recommande ma femme &
 » mon frere; &, adieu; je n'en puis plus.»
 Quelques instans après avoir achevé de par-
 ler, il rendit sa grande ame au ciel; & Clif-
 son, les yeux baignés de larmes, recueillit
 ses derniers soupirs. On ne sçauroit exprimer
 les gémissemens des soldats, & les regrets
 de toute la France, quand le bruit de cette
 mort parvint de ville en ville jusqu'à la ca-
 pitale. Les ennemis eux-mêmes, admirateurs
 de cet immortel capitaine, ne purent s'em-
 pêcher de rendre justice à sa mémoire. L'hon-
 neur qu'ils firent à son ombre, par sa singu-
 larité, mérite d'être regardé comme un mo-
 nument de grandeur d'ame, digne des tems
 héroïques. Les Anglois assiégés, avoient pro-
 mis de se rendre au connétable, s'ils n'étoient

(a) Ce n'est donc point au maréchal de San-
 cerre qu'il la remit, cette épée, comme l'ont pré-
 tendu quelques écrivains modernes.

pas secourus à certain jour indiqué. Quoiqu'il fût mort, ils ne se crurent point dispensés de lui tenir parole. Le commandant ennemi, suivi de sa garnison, se rendit à la tente du défunt. Là, se prosternant devant le cercueil, il y déposa les clefs de la place (a). Charles V, pour donner une preuve authentique de sa reconnoissance au héros qu'il venoit de perdre, ordonna qu'il fût enterré à Saint-Denis, auprès du tombeau qu'il s'étoit préparé pour lui-même, & dans lequel la reine Jeanne de Bourbon étoit déjà inhumée. On grava sur son sépulcre cette inscription modeste : « Ici gist noble homme, messire Ber- » trand Du-Guesclin, comte de Longueville, » & connétable de France, qui trépassa au » châtel-neuf de Randan en Gévaudan, en » la sénéchaussée de Beaucaire, le 13^e jour » de Juillet 1380, en la soixante-fixieme » année de son âge. Priez Dieu pour l'ame » de ly. »

RAPHIA. (*bataille de*) Antiochus III, surnommé *le Grand*, roi de Syrie, ayant déclaré la guerre à Ptolémée Philopator, roi d'Egypte, marcha contre ce prince, & en vint aux mains dans les plaines de Raphia, ville de

(a) Cette anecdote est rejetée par quelques auteurs modernes ; mais on ne voit pas trop la raison de cette proscription. Est-ce parce qu'on a vu le contraire dans Coaslin, cité par l'historien du Languedoc ? Mais la tradition d'un seul auteur, assez peu exact, doit-elle prévaloir contre le récit des écrivains contemporains, contre celui des plus judicieux modernes ?

la Palear
toire ;
clara po
avoir pe
quatre m
obligé c
grand no
(Lan du
de Ptolém
ble, avoi
coup de gl
tenta pas
elle ne vo
même du
noit pour
les plus gr
RAVEN
cre s'étoit
qui lui rest
prince, ne
famine, fer
Ravenne é
que le port
res, le siég
cre faisoit,
ties ; & , q
ne rentroit
signalé son
perte aux a
qui s'étoit re
voisines, av
la famine se
crut à un te
valoit six p
quatre-vingt

la Palestine. Le combat fut long; & la victoire, après avoir long-tems balancé, se déclara pour le roi d'Egypte. Antiochus, après avoir perdu plus de dix mille hommes, outre quatre mille qui furent faits prisonniers, se vit obligé de faire retraite, & d'abandonner un grand nombre de villes à son ennemi vainqueur. (*Lan du monde 3787.*) Arfinoé, sœur & femme de Ptolémée, princesse qui, dans un corps foible, avoit le courage d'un héros, s'acquit beaucoup de gloire dans cette journée. Elle ne se contenta pas d'exhorter les soldats avant l'action; elle ne voulut point quitter son mari dans le fort même du combat; &, aux ordres qu'elle donnoit pour la conduite des troupes, elle ajoûta les plus grands exemples de valeur.

RAVENNE. (*sièges & bataille de*) 1. Odoacre s'étoit renfermé dans cette ville, la seule qui lui restoit. Théodoric vint l'y assiéger. Ce prince, ne pouvant prendre la place que par famine, ferma tous les passages. Mais, comme Ravenne étoit bien pourvue de vivres, & que le port donnoit entrée à des barques légères, le siège dura deux ans & demi. Odoacre faisoit, pendant la nuit, de fréquentes sorties; &, quoiqu'il fût toujours repoussé, il ne rentroit guères dans la ville, sans avoir signalé son grand courage, & causé quelque perte aux assiégeans. Cependant Théodoric, qui s'étoit rendu maître de toutes les contrées voisines, avoit fermé l'entrée du port. Alors la famine se fit sentir dans la ville, & s'accrut à un tel point que le boisseau de blé valoit six piéces d'or, c'est-à-dire environ quatre-vingt livres de notre monnoie; & les

habitans furent réduits à manger tout ce qu'un extrême besoin peut transformer en aliment. Enfin Odoacre fut obligé de traiter avec son rival. Il se contenta de partager avec Théodoric le titre de Roi; &, le 5 de Mars 493, le roi des Goths entra dans Ravenne. Telle fut en Italie la fondation du royaume des Ostrogoths, qui ne subsista que soixante ans. Odoacre fut traité, pendant quelque tems, avec tous les égards dûs à sa dignité; mais ce n'étoit qu'un artifice pour le perdre plus sûrement. Ce prince, digne d'un meilleur sort, & aussi grand que son vainqueur, fut massacré bientôt après avec son fils Télane, par Théodoric lui-même, au milieu d'un repas auquel il les avoit invités.

2. L'an 539, Bélisaire après avoir enlevé à Vitigès la plus grande partie des places que ce prince possédoit en Italie, vint l'assiéger dans Ravenne qu'il réduisit bientôt à une extrême famine, en arrêtant tous les convois, en fermant tous les passages. La ville ne pouvoit pas tenir long-tems, lorsque deux sénateurs arriverent de Constantinople, chargés par l'empereur Justinien de faire la paix avec le roi des Goths. Bélisaire ne put voir sans indignation, qu'on vînt lui ravir l'honneur d'achever la conquête de l'Italie. Sous différens prétextes, il amusa les sénateurs, & pressa de plus en plus le siège. Cependant il faisoit semer dans Ravenne des bruits défavantageux à Vitigès. Tout-à-coup, au milieu de la nuit, le feu prend aux principaux magasins de la ville, & consume toutes les provisions. Les Goths, se croyant trahis par leur prince, proposent

la couronne
voit sans c
maître, il
flauteuse, qu
la guerre. I
part de Vi
de se rend
d'imposer. L
permettre q
s'assure de
voie à l'emp
mée Romai
prenant possé
que les femm
cher de crach
& de les trai

3. Le duc
qui command
pour engager
le siège de
les Alliés acc
& bientôt ils
çois. Le Duc
rassins, de dix
de trois mille
l'avant-garde
lui le duc de
au corps de ba
garde. L'armé
y avoit deux
mille archers
mes d'infanter
le cardinal Je
Fabrice Colon
Pierre Navarre

la couronne à Bélifaire. Ce grand homme pouvoit sans crainte l'accepter ; mais, fidèle à son maître, il ne feint d'agréer une proposition si flateuse, que pour terminer plus promptement la guerre. Des ambassadeurs viennent, de la part de Vitigès & de son peuple, lui offrir de se rendre aux conditions qu'il lui plaira d'imposer. Bélifaire entre dans Ravenne, sans permettre qu'on y cause le moindre dégât. Il s'assure de la personne de Vitigès, & l'envoie à l'empereur avec tous ses thrésors. L'armée Romaine parut si peu considérable, en prenant possession de cette nouvelle conquête, que les femmes des Goths ne purent s'empêcher de cracher aux visages de leurs maris, & de les traiter de lâches.

3. Le duc de Nemours, Gaston de Foix, qui commandoit en Italie l'armée de Louis XII, pour engager les ennemis à la bataille, mit le siège devant Ravenne, en 1512. Aussi-tôt les Alliés accoururent au secours de la place ; & bientôt ils furent en présence des François. Le Duc étoit à la tête de seize mille fantassins, de dix-huit cens hommes d'armes, & de trois mille chevaux-légers. Il commandoit l'avant-garde en personne, ayant auprès de lui le duc de Ferrare. M. de la Palisse étoit au corps de bataille, Yves d'Alegre à l'arrière-garde. L'armée ennemie étoit aussi forte. Il y avoit deux mille hommes d'armes, trois mille archers à cheval, & quinze mille hommes d'infanterie. Ils étoient commandés par le cardinal Jean de Médicis, & sous lui, par Fabrice Colonne, le marquis de Pescaire, Pierre Navarre, Antoine de Lève, & dom

Juan de Cordouë. Le 11 d'Avril, jour de Paques, on en vint aux mains. Le combat fut long & terrible. La victoire balança; & peut-être feroit elle passée du côté des Alliés, sans un de ces coups hardis, qui décident souvent du gain des batailles. Les François ne pouvoient entamer l'infanterie Espagnole, parce qu'elle présentoit un front bordé de lances, qu'il étoit impossible de rompre. Un officier Allemand, nommé *Fabien*, homme d'une force & d'une grandeur extraordinaires, sauta au milieu des ennemis, &, prenant en travers une longue pique, dont il étoit armé, la baissa avec tant de force sur celles des Espagnols, qu'il ouvre un passage à ceux qui le suivoient. Les François & les Allemands pénétrèrent par cette brèche, tuent, écartent, renversent, dissipent tout ce qui s'oppose à leur courage; & remportent un triomphe complet. Mais bientôt ces lauriers furent arrosés de larmes. Le duc de Nemours, qui, à l'âge de vingt-trois ans, avoit égalé les plus grands capitaines, & qui avoit mérité le surnom glorieux de *Foudre d'Italie*, emporté par sa valeur impétueuse, tomba sur un corps de quatre mille Espagnols, qui se retiroit en bon ordre. Il n'étoit suivi que de trente Gendarmes. Il fut enveloppé. Il se défendit long-tems en héros. Plus d'une fois, il fit reculer l'ennemi. Mais enfin, succombant sous le nombre, il fut tué sur le théâtre même de sa victoire. Sa mort pénétra ses soldats d'une telle douleur, qu'ils se jetterent sur Ravenne, l'emporterent, & la mirent à feu & à sang. Louis XII, en apprenant la nouvelle de cette bataille célèbre, dit, en versant

des larmes
 » pouce d
 » prix, fai
 » Foix, &
 » péri av
 » porter ja
 RAZBO
 mé le Fou
 faire la con
 cette vaste
 jusques dan
 riviere Siré
 l'y attendo
 vint aux m
 putée. Apr
 daves sont
 quoique l'u
 son tems, e
 tres, & de s
 il avoit plac
 Il arrive, a
 qu'on lui o
 n'attendoit
 prenant son
 lui refusant
 du haut des
 » te présen
 » donc ou
 » brave? N
 » moi; suis
 » & ne re
 » côtés. »
 contre un T
 ner de nou
 daves, éch

des larmes : « Je voudrois n'avoir plus un »
 » pouce de terre en Italie, & pouvoir, à ce »
 » prix, faire revivre mon neveu Gaston de »
 » Foix, & tous les braves hommes qui ont »
 » péri avec lui. Dieu nous garde de rem- »
 » porter jamais de telles victoires ! »

RAZBOC. (*bataille de*) Bajazet, surnom-
 mé *le Foudre*, empereur des Turcs, voulant
 faire la conquête de la Moldavie, entra dans
 cette vaste contrée, en 1390, & s'approcha
 jusques dans la plaine de Razboc, près de la
 riviere Sirétus. Etienne, prince de Moldavie,
 l'y attendoit avec une belle armée. On en
 vint aux mains. La victoire est long-tems dis-
 putée. Après un combat opiniâtre, les Mol-
 daves sont enfin mis en déroute. Etienne,
 quoique l'un des plus braves Souverains de
 son tems, est obligé de fuir comme les au-
 tres, & de se sauver vers la ville de Nemz, où
 il avoit placé sa mere avec une forte garnison.
 Il arrive, au point du jour, & commande
 qu'on lui ouvre les portes. La princesse, qui
 n'attendoit pas son fils dans cette posture, ap-
 prenant son arrivée, accourt à l'instant ; &
 lui refusant l'entrée : « Quoi ! lui dit-elle
 du haut des murailles, « quoi ! peux-tu bien
 » te présenter vaincu devant moi ? As-tu
 » donc oublié que tu as porté le nom de
 » *brave* ? N'es-tu plus mon fils ? Fuis loin de
 » moi ; fuis, te dis-je, les regards de ta mere,
 » & ne reviens jamais que la victoire à tes
 » côtés. » Etienne confus, s'éloigne ; ren-
 contre un Trompette ; lui commande de son-
 nér de nouveau la charge. Douze mille Mol-
 daves, échappés au carnage, se rassemblent

en un clin d'œil. Le prince les anime du courage qui le transporte. Il se met à leur tête, & se jette avec eux sur les Turcs épars dans la campagne pour butiner; en fait un carnage affreux; les poursuit jusques dans leur camp; gagne la tente impériale de Bajazet; renverse tout ce qui ose lui faire tête, & a la gloire de chasser devant lui ce potentat qui faisoit la terreur de l'univers.

REBEC. (*journée de*) Les François affoiblis par la retraite des Suisses étoient postés dans les environs de Rebec, en attendant qu'ils pussent retourner dans leur patrie. En 1523, le marquis de Pescaire se proposa d'enlever, pendant la nuit, un de leurs quartiers. Il fit mettre à ses soldats des chemises sur leurs habits, afin qu'ils pussent se reconnoître dans l'obscurité. L'expédition réussit à la faveur de ce stratagème; & ce coup de main fut appelé *la camisade de Rebec*. Depuis, on nomma *camisades*, toutes les surprises qui se font durant les ténèbres.

L'armée Françoisé, harcelée sans cesse par des troupes supérieures, prit enfin le parti de quitter l'Italie. La retraite étoit difficile. On avoit à braver Pescaire & le connétable de Bourbon. Le chevalier Bayard fut chargé de conduire l'arrière-garde. Il fut attaqué. Il résista long-tems, & combattit avec ce courage, cette intrépidité, cette adresse qui faisoit dire de lui qu'il avoit trois excellentes qualités propres à un grand capitaine; « assaut de » levrier, défense de sanglier, & fuite de » loup. » Il reçut un coup de mousquet dans les reins, qui le blessa mortellement. Il se fit

affoier con
l'ennemi,
en forme d
dant la mo
Le connéta
l'estime qu'
dans cet éta
brave chev
fierté: » M
» moi; ca
» j'ai pitié d
» votre pri
» serment.
» Dieu mo
» mes péch
» esprit. » U
haute, cette
» promis un
» aux plus
» à vous fin
» je mets
» toute mo
» Vous êtes
» rédempte
» lement o
» au pain &
» roient ac
» Dieu, v
» faire pénit
» la vie: je
» moi-même
» l'entrée en
» ture ne p
» miséricor
» Pere! . . .

asseoir contre un arbre , le visage tourné vers l'ennemi , tenant la garde de son épée faite en forme de croix , & priant Dieu , en attendant la mort dont il sentoit les approches. Le connétable de Bourbon arrive ; lui marque l'estime qu'il faisoit de lui , & ajoûte qu'il le voit dans cet état avec beaucoup de compassion. Le brave chevalier lui répond avec une noble fierté : » Monsieur , il n'y a point de pitié en » moi ; car je meurs en homme de bien. Mais » j'ai pitié de vous , de vous voir servir contre » votre prince , & votre patrie , & votre » serment. Je vous supplie , laissez-moi prier » Dieu mon redempteur , & pleurer & gémir » mes péchés ; je suis prêt à lui rendre mon » esprit. » Un moment après , il récita , à voix haute , cette priere : « Mon Dieu , qui avez » promis un asyle , dans votre miséricorde , » aux plus grands pécheurs qui retourneroient » à vous sincèrement & de tout leur cœur , » je mets en vous toute ma confiance , & » toute mon espérance dans vos promesses. » Vous êtes mon Dieu , mon créateur , mon » rédempteur. Je confesse vous avoir mortellement offensé , & que mille ans de jeûne » au pain & à l'eau dans le désert ne pourroient acquitter mes fautes ; mais , mon » Dieu , vous sçavez que j'étois résolu d'en » faire pénitence , si vous m'eussiez conservé » la vie : je sens toute ma foiblesse , & que , par » moi-même , je n'aurois jamais pu mériter » l'entrée en votre paradis , & que nulle créature ne peut l'obtenir que de votre infinie » miséricorde. . . . Mon Dieu ! . . . mon » Pere ! . . . oubliez mès fautes , & n'écou-

» tez que votre clémence ! . . . Que votre
 » justice se laisse fléchir par les mérites du
 » sang de Jesus - Christ ! . . . » La mort
 lui coupa la parole. Son premier cri, quand
 il se sentit blessé, avoit été : « Jesus ! ah !
 » mon Dieu ! je suis mort ! » & ce fut en
 invoquant ce nom adorable, que ce héros ren-
 dit son ame à son Créateur, le 30 d'Avril
 1524, à l'âge de quarante-huit ans. Les en-
 nemis même versèrent des larmes sur son
 tombeau ; & , par ce témoignage authenti-
 que, qu'ils rendoient à sa vertu, ils confir-
 moient l'éloge qu'on lui donnoit, dans son sié-
 cle, & que la postérité ne cessera de lui don-
 ner, « de bon chevalier Sans-Peur & Sans-
 Reproche. » Son trisaïeul avoit été tué à la
 bataille de Poitiers ; son bifaïeul, à celle d'A-
 zincourt ; & son pere, dangereusement blessé
 à celle des Eperons.

RÉES. (*siège de*) Les Souverains du cer-
 cle de Westphalie, vexés par les Espagnols,
 se souleverent contre ces maîtres durs & im-
 périeux. Ils leverent une armée de douze
 mille hommes de pied, & de douze mille
 chevaux ; & , après avoir essayé inutile-
 ment la conquête de Rhimberg, ils se présen-
 terent devant Rées, grande ville située sur la
 droite du Rhin. Mais ce siège fut si mal con-
 duit ; l'armée Allemande vivoit dans une si
 grande licence ; le Général, (c'étoit le comte
 de la Lippe,) étoit si peu instruit ; enfin les
 autres chefs étoient si peu d'accord, que les
 Confédérés furent obligés de se retirer hon-
 teusement, & d'abandonner la plus grande
 partie de leur bagage. *En 1599.*

RÉGILL
 révoltés pou
 le rétablisse
 pied une ar
 mes, infant
 per près du
 mé Dictate
 le consulat,
 des troupe
 mais animé
 qu'elles pou
 long-tems i
 plusieurs fo
 miere distin
 tant. Enfin,
 les Latins a
 fuire, aban
 & à peine
 tirer dans le
 nouvelle d
 avant J. C

REIGN
 de Septem
 ser le Rhin
 entre l'Alsa
 prince Cha
 pénétré leu
 Noailles &
 le faire éch
 ploya tour
 ses tentativ
 nuit du 3
 trois mille
 qui, ayant
 l'isle de l'A

RÉGILLE. (*journee du lac*) Les Latins, révoltés pour différens sujets, & sur-tout pour le rétablissement des Tarquins, mirent sur pied une armée de quarante-trois mille hommes, infanterie & cavalerie, & vinrent camper près du lac Régille. A. Postumius, nommé Dictateur par Virginius, son collègue dans le consulat, marcha contre les rebelles, avec des troupes bien inférieures en nombre, mais animées par la vengeance & par la haine qu'elles portoient aux tyrans. La victoire fut long-tems incertaine. Les Romains plierent plusieurs fois. Plusieurs personnages de la premiere distinction perdirent la vie en combattant. Enfin, après une mêlée longue & chaude, les Latins ayant perdu leurs chefs, prirent la fuite, abandonnerent leur camp aux Romains; & à peine dix mille hommes purent-ils se retirer dans leur patrie, pour annoncer la triste nouvelle de cette sanglante défaite. 494 ans avant J. C.

REIGNAC. (*action près de l'isle*) Au mois de Septembre 1743, les Alliés voulant passer le Rhin, s'approcherent de l'isle Reignac, entre l'Alsace & la Souabe, sous les ordres du prince Charles de Lorraine. A peine eut-on pénétré leur dessein, que les maréchaux de Noailles & de Coigni agirent de concert pour le faire échouer. Le général de l'Empire employa tour-à-tour la force & la ruse. Toutes ses tentatives furent inutiles. Celle qu'il fit, la nuit du 3 au 4, coûta à la reine de Hongrie trois mille hommes de ses meilleures troupes, qui, ayant passé le bras du Rhin qui sépare l'isle de l'Alsace, furent taillés en pièces, ou

noyés dans le fleuve. Cet échec consterna le prince, qui, désespérant de réussir, fit mettre le feu à tous les retranchemens qu'il avoit formés dans l'isle, & disparut la nuit du 16 au 17.

REIMS. (*siège de*) Edouard III voyant que la trêve conclue avec la France étoit expirée, partit de Calais, en 1359, « assisté du » plus bel appareil & charroi que l'on eût onc » vu sortir d'Angleterre. A la tête de son armée, marchaient cinq cens chevaliers, tous armés de fer, & mille archers; après eux, trois mille hommes d'armes, & cinq mille archers. Lui & ses gens suivoient le Connétable; &, derrière eux, venoient environ six mille chariots, tous attelés, & remplis de provisions, d'instrumens & d'outils de guerre, & de toute autre chose nécessaire. Au devant, il y avoit jusqu'à cinq cens valets & goujats, tous garnis de pelles & de coignées, pour applanir les chemins, & couper les bois & buissons; & ensuite cheminoit le bataillon du prince de Galles & de ses frères, composé de plus de deux mille gens-d'armes, bien montés & richement couverts. » Avec cette armée redoutable, le monarque Anglois se présenta, le jour de saint André, devant Reims dont il espéroit se rendre maître en peu de tems. Mais cette importante place étoit défendue par messire Jean de Craon, son archevêque, prélat intrépide, & par une forte garnison. Les ennemis souffrirent beaucoup d'incommodités, pendant ce siège, sans pouvoir se flatter d'avoir remporté d'autre avantage que

de ruiner le
sept semaines
donna une
ble des ci
Bientôt il fit
traité, qui
par ces paro
» Comme
» nues batai
» Occidit
» Périls d
» Défiora
» Déhono
» veuves, &
RENNES
s'approchere
duc de Lenc
tesse de Mo
Il y avoit d
portante éto
trer; & elle
lorsqu'un bo
Nantes avert
où se trouvo
versé le cam
trand Du-Gu
voyage. Le
tôt ses gens
se met à leu
tranchemens
qu'il rencont
feu, s'empare
qu'il fait mar
Rennes où il
Cet intrépide

de ruiner les environs de la ville. Enfin, après sept semaines d'inutiles efforts, Edouard abandonna une entreprise que le courage invincible des citoyens avoit rendue impossible. Bientôt il fit la paix avec le roi Jean II; & le traité, qui fut signé à Bretigni, commence par ces paroles remarquables :

- » Comme par les guerres sont souvent adve-
- » nues batailles mortelles,
- » Occisions de gens,
- » Périls des ames,
- » Déflorations de pucelles & de vierges ;
- » Déhonestations de femmes mariées & de
- » veuves, &c. . . .

RENNES. (*siège de*) En 1357, les Anglois s'approcherent de Rennes, sous la conduite du duc de Lenclastre, grand partisan de la comtesse de Montfort, & en formerent le siège. Il y avoit déjà six mois que cette ville importante étoit investie. Rien n'y pouvoit entrer; & elle étoit dans une nécessité pressante, lorsqu'un bourgeois de la ville s'offrit d'aller à Nantes avertir Charles de Blois, du danger où se trouvoit la place. A peine avoit-il traversé le camp ennemi, qu'il rencontra Bertrand Du-Guesclin, & lui dit le sujet de son voyage. Le chevalier Breton rassemble aussitôt ses gens qui formoient une petite troupe, se met à leur tête, vient fondre sur les retranchemens des Anglois, massacre tout ce qu'il rencontre, renverse les tentes, y met le feu, s'empare de deux cens chariots de vivres qu'il fait marcher devant lui, & entre dans Rennes où il est reçu comme un libérateur. Cet intrépide guerrier, dès sa plus tendre

enfance , ne respiroit que les combats. « Il n'y » a point de plus mauvais garçon au monde , » disoit sa mere. Il est toujours blessé , le » visage rompu , toujours battant ou battu : » son pere & moi nous le voudrions voir sous » terre. » On n'avoit pu venir à bout de lui apprendre à lire. Son premier soin étoit de battre tous les maîtres qu'on lui donnoit. » Je suis fort laid , disoit - il ; & partant , » jamais je ne serai bien venu des dames ; » mais , puisque je suis laid & mal-fait , je veux » être bien hardi. » Cette héroïque habitude étoit déjà bien contractée, lorsqu'il entra dans Rennes. Le secours d'hommes , d'armes , de vivres qu'il apportoit , & sur-tout sa présence , rendirent le courage aux assiégés qui désormais se crurent invincibles. Cependant les Anglois tenterent un dernier effort. Ils firent approcher d'effrayantes machines , & donnerent , le jour même , un assaut général. Tout fut inutile ; & le Duc désespéré fut obligé de faire retraite , quoiqu'il eût juré d'emporter la ville , ou de périr devant ses murs. Depuis ce jour , le nom de Du-Guesclin devint fameux dans toute la France ; & l'Angleterre vit dès-lors combien elle avoit à craindre de ce héros naissant.

RENTI. (*bataille de*) Henri II , roi de France , forma le siège de Renti , château très-fort , sur les frontieres du Boulonois. Charles-Quint ayant sous lui Philibert , duc de Savoie , & Ferdinand de Gonzague , marcha au secours de la place , & vint camper si près de l'armée Française , que les deux camps n'étoient séparés que par une vallée

assez étroite. I
aux mains. I
Suisses ; &
coup au succ
mes , couche
grand nomb
quelques pié
preuves certa
Cependant
Renti ; ce
diminua bea
juge qu'eux
pereur lui-m
lui faire sa c
lerie dans son
des François
pondit Char
» corrige so
» une fuite ,
» gloire , &

RHÈGE
(*siège de*) I
demanda un
Le sénat , a
pondit au ty
que , qu'il n
bourreau. L
tirer vengea
Rhège fut a
mais les hab
rance de par
dernieres ex
mains de leu
de Phytton ,
firent une r

assez étroite. Le 13 d'Août 1554, on en vint aux mains. Le Roi s'y distingua à la tête des Suisses ; & le duc de Guise contribua beaucoup au succès du combat. Deux mille hommes, couchés sur le champ de bataille, un grand nombre d'enseignes & d'étendards, & quelques pièces de canon prises, furent des preuves certaines de la victoire des François. Cependant le Roi abandonna le siège de Renti ; ce qui, selon quelques historiens, diminua beaucoup sa gloire. Mais un meilleur juge qu'eux en pensoit autrement : c'est l'Empereur lui-même. Un seigneur lui dit, pour lui faire sa cour, qu'il faisoit peindre une galerie dans son hôtel, où il représentoit la fuite des François de devant Renti. « Il faut, répondit Charles-Quint, » que votre peintre » corrige son ouvrage ; car ce ne fut point » une fuite, mais une retraite qui se fit avec » gloire, & en très-bel ordre. »

RHÈGE, *maintenant RÈGE ou REGGIO.*
(siège de) Denis l'Ancien, tyran de Syracuse, demanda une épouse aux citoyens de Rhège. Le sénat, après une mure délibération, répondit au tyran, d'un ton gravement ironique, qu'il n'avoit à lui donner que la fille du bourreau. L'an du monde 3616, Denis vint tirer vengeance de cette sanglante raillerie. Rhège fut assiégée par une armée nombreuse ; mais les habitans, qui n'avoient aucune espérance de pardon, aimerent mieux s'exposer aux dernières extrémités que de se livrer entre les mains de leur cruel ennemi. Sous la conduite de Phytton, homme brave & intrépide, ils firent une rude sortie dans laquelle Denis fut

bleffé. Le tyran n'en fut que plus ardent à poursuivre fa vengeance. Le fiége avoit déjà duré onze mois. Il fit des efforts plus grands, anima fes troupes par l'efpérance du butin, fit jouer fes machines, & fe rendit maître enfin de l'infortunée ville. Il fit plus de fix mille prifonniers, & fit tomber fur Phyton tout le poids de fa colere. Par fon ordre, le fils de ce malheureux citoyen fut précipité dans la mer. Le lendemain, le tyran le fit attacher lui-même à l'extrémité des plus hautes machines; &, en cet état, il lui apprit le fort de fon fils. « Hélas ! répondit-il, il a été plus » heureux que moi d'un jour. » Phyton fut battu de verges, promené par la ville, tourmenté par mille fuppliques qu'il fouffrit conftamment, & précipité dans la mer.

En 1655, les Efpagnols vinrent investir Rhège. Cette ville, de tous tems importante, piquoit fenfiblement leur ambition. Ils formerent leurs attaques avec une vivacité capable de hâter le fuccès; mais le duc de Modène s'étant rangé dans le parti du Roi, il en reçut un fecours avec lequel il fit lever le fiége.

Pendant que les François s'efforçoient de prendre Turin, en 1706, le prince Eugène, qui venoit au fecours de cette capitale, s'empara de Reggio, chemin faifant. La garnifon fut obligée de fe rendre prifonniers, & d'abandonner aux vainqueurs vingt-fix piéces de canon, des munitions abondantes, & une grande quantité d'armes.

En 1734, le duc de Modène s'étant déclaré favorable aux Impériaux, les Alliés, pour

pour le pun
des troupes
duc d'Harco
fes lignes d
discrétion.
bas les ar
Impériaux

Au mois
Castellar fi
détacheme
bientôt apr
fecondant
changea de
qui l'évacu

RHETE

Pleffis-Pr
de Décem

ver aux
peu de ter

renne, q
jetté dans

tir cette p
lorsqu'elle

Delli-Pon
pour la de

neur; &
fon adreff

lâche, ou
les premi

Turenne
prêt à le

prompte
toute fa
éviter le

fervoit, e
S. & E

pour le punir de cette défection , envoyèrent des troupes contre Reggio , sous les ordres du duc d'Harcourt. Ce Général eut à peine formé ses lignes devant la place , qu'elle se rendit à discrétion. On obligea les habitans à mettre bas les armes , & à déclarer ce que les Impériaux avoient dans la ville.

Au mois de Janvier 1756 , le marquis de Castellar fit occuper la ville de Reggio par un détachement de troupes Espagnoles. Mais , bientôt après , le génie du roi de Sardaigne , secondant celui de Marie-Thérèse , la place changea de maître , comme les Espagnols , qui l'évacuerent , avoient changé de fortune.

RHETEL. (*journal de*) Le maréchal du Plessis-Praslin s'approcha de Rhetel , au mois de Décembre 1650 , dans le dessein de l'enlever aux Espagnols qui l'avoient conquise peu de tems auparavant. Le vicomte de Turenne , que des mécontentemens avoient jetté dans le parti de l'Espagne , laissa investir cette place , ne voulant la secourir que lorsqu'elle seroit assiégée dans les formes. Delli-Ponti , le premier homme de ce tems-là pour la défense des villes , en étoit gouverneur ; & dix-huit cens hommes secundoient son adresse. Ce capitaine , cependant , ou lâche , ou traître , se rendit trois jours après les premières attaques ; & , le 15 , lorsque Turenne parut , il trouva le général François prêt à le recevoir. Il fallut songer à faire une prompte retraite. Mais le Vicomte , malgré toute sa diligence & son habileté , ne put éviter le combat qui s'engagea le 15. Turenne servoit , en qualité de lieutenant-général , sous

dom Estevan de Gamare. Le premier choc fut terrible. Le Vicomte , qui commandoit à l'aîle gauche des Espagnols , tomba sur la droite des François ; la rompit ; la mit en fuite , & se précipita victorieux sur la gauche. Cette aîle venoit de triompher de la droite des Espagnols , conduite par dom Estevan. Animée par le succès , elle attendit , sans se troubler , Turenne qui accouroit : elle l'enveloppa tout-à-coup ; elle le pressa , & l'accabla en tête , en queue , en flanc ; en sorte qu'il eut de la peine à se retirer , suivi du seul De la Barge , lieutenant de ses gardes , & dont le cheval étoit blessé. Après avoir marché quelque tems , ils apperçurent cinq cavaliers qui venoient à toute bride pour les arrêter. La Barge dit au Vicomte : « Je n'ai » qu'un pistolet à tirer. Monsieur , que voulez- » vous faire ? . . . Mourir , dit-il , La Barge , » plutôt que de retourner en France servir de » spectacle. » Deux de ces cavaliers , qui marchoient un peu devant les autres , s'étant approchés d'eux , La Barge alla à un , & le tua de son pistolet. L'autre ayant joint le Vicomte , le prit par le baudrier , & lui dit : « Bon » quartier ! M. de Turenne. » Ce Général le tua d'un coup d'épée. Des trois cavaliers qui restoient , l'un qui paroissoit être un officier , tire un coup de pistolet au Vicomte , & le manque. Ensuite ils se retirent tous trois , craignant d'avoir le même sort que leurs compagnons. Un officier du régiment de Beauveau , qui passa dans l'instant , ayant reconnu M. de Turenne , lui donna son cheval , avec lequel il poursuivit sa route , sans rencontrer

aucun enne
sur-tout pa
François t
près de tro
rent maître
tout le bag

RHIN. (

l'honneur
porter la ter
nourrissoit
venir de la
geurs de l'u
surmontabl
prise , n'ar
accoutumé
peu-près e
l'histoire de

On refus
des peupl
sûr de se fi
en elle-mê
prit de con
cette résolu
passage dev
où est bâti
des pieux ,
pieds l'un d
& demi ch
tionnée à l
avoir un pe
armés de
machines d
coups de r
ment , ma
fleuve. Vi

aucun ennemi. Dans cette bataille fameuse ; sur-tout parce que Turenne la perdit , les François tuèrent deux mille Espagnols ; firent près de trois mille prisonniers , & se rendirent maîtres de huit pièces de canon , & de tout le bagage.

RHIN. (*passages du*) César eut le premier l'honneur de passer ce fleuve fameux , & de porter la terreur de ses armes dans un pays qui nourrissoit dans son sein les destructeurs à venir de la puissance Romaine , & les vengeurs de l'univers. Les difficultés , presque insurmontables , qui s'opposoient à cette entreprise , n'arrêterent point ce grand Général accoutumé à vaincre les obstacles. C'est-à-peu-près en ces termes qu'il fait lui-même l'histoire de cet exploit glorieux.

On refusa d'abord les secours & les bateaux des peuples voisins , auxquels il n'étoit pas sûr de se fier ; & la valeur Romaine chercha en elle-même toutes ses ressources. On entreprit de construire un pont ; & , ce qui rend cette résolution plus étonnante , c'est que le passage devoit se faire au-dessous de l'endroit où est bâtie Cologne. On joignit ensemble des pieux , deux à deux , à la distance de deux pieds l'un de l'autre , de la grosseur d'un pied & demi chacun , & d'une longueur proportionnée à la hauteur de la rivière. Après les avoir un peu aiguillés par le bout , & peut-être armés de fer , on les descendoit avec des machines dans l'eau ; puis on les enfonçoit à coups de mouton , non pas perpendiculairement , mais inclinés suivant la direction du fleuve. Vis-à-vis de ces deux pieux , & au-

deffous , à la distance de quarante pieds , on en enfonçoit pareillement deux autres , qui étoient inclinés en un sens contraire au courant du fleuve. Ces deux pilotis , composés chacun de deux pieux , étoient tenus en état par une grosse poutre , étendue de l'un à l'autre , & qui , étant de deux pieds d'épaisseur , remplissoit exactement l'intervalle des deux pieux , & avoit pour appui la pièce de bois qui les joignoit. Les têtes de cette poutre étoient assujetties & liées , de chaque côté au pilotis , par de grosses chevilles , ou boulons , l'un en dedans , l'autre en dehors ; enforte que , les deux pilotis ne pouvant se rapprocher , & les deux boulons qui lioient la poutre à chaque pilotis se résistant mutuellement , la construction étoit si ferme que , par les loix de la nature , plus le fleuve devenoit rapide , plus l'ouvrage acquéroit de solidité. Après ce premier rang , on en établissoit un autre à quelque distance ; puis sur les poutres qui étoient couchées de long , suivant le fil de l'eau , on mettoit en travers des perches , des claies , & sans doute de la terre & du gazon , pour former un plancher solide & continu. Audessous du pont , on avoit enfoncé d'autres pieux en forme d'arcs-boutans qui soutenoient le pont contre la violence du fleuve ; & audessus , à quelque distance , il y en avoit d'autres pour lui servir de défense , afin que , si les Barbares lâchoient des troncs d'arbres , ou des bateaux pour renverser l'ouvrage , cette palissade en amortît l'effet , & empêchât qu'ils n'endommageassent le pont. La diligence avec laquelle fut exécuté un si grand ouvrage n'est

pas moins
même. Il fu
de celui où
bord du fle
de troupes
chaque côté
se contenta

2. Louis
Hollande ,
la tête d'une
mes , soute
Les capita
étoient Co
Vauban , le
premier dis
Martinet ,
où elle est a
quelques ré
avant lui ,
niere consta
imagina de
toit aisém
des mulets ,
franchir les
fleuves les p
On com
villes , dont
l'histoire , q
Orsoi , W
presqu'aussi-

(a) Ce d
militaire a in
mais peu pra
loient.

pas moins digne d'admiration que l'ouvrage même. Il fut achevé en dix jours, à compter de celui où l'on avoit apporté le bois sur le bord du fleuve. César ayant laissé un corps de troupes considérable à la tête du pont, de chaque côté, entra dans la Germanie qu'il se contenta d'épouvanter. *An de Rome 667.*

2. Louis XIV ayant déclaré la guerre à la Hollande, en 1672, se mit en campagne à la tête d'une armée de cent trente mille hommes, soutenue d'une artillerie prodigieuse. Les capitaines qui commandoient sous lui étoient Condé, Turenne, Luxembourg, Vauban, le chevalier de Fourilles, qui le premier disciplina la cavalerie, & le célèbre Martinet, qui forma l'infanterie sur le pied où elle est aujourd'hui; qui mit en usage, dans quelques régimens, la bayonnette, dont, avant lui, l'on ne se servoit pas d'une manière constante & uniforme (a); enfin qui imagina des bateaux de cuivre, qu'on portoit aisément sur des charrettes, ou sur le dos des mulets, & à l'aide desquels on pouvoit franchir les ruisseaux, les rivieres, & les fleuves les plus rapides.

On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire, que par cet événement; Rhinberg, Orfoi, Wésel, Burick. Elles furent prises presqu'aussi-tôt qu'elles furent investies. Celle

(a) Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, étoit connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalloient.

de Rhinberg , que le Roi voulut assiéger en personne , n'essuya pas un coup de canon. Toutes les places , qui bordent le Rhin & l'Issel , se rendirent. Quelques gouverneurs envoyèrent leurs clefs , dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons François. Plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étoient en garnison , avant que l'ennemi fût dans leur territoire. La consternation étoit générale ; & la Hollande , qui n'avoit que vingt mille hommes , & le prince d'Orange , âgé de vingt-deux ans , qui n'avoit vu ni sièges , ni combats , à opposer au torrent qui le menaçoit , s'attendoit à passer sous le joug , dès que le Roi seroit au-delà du Rhin.

Ce prince se disposoit à traverser le fleuve sur un pont de ces petits bateaux inventés par Martinet , lorsque des gens du pays vinrent informer le prince de Condé , que la sécheresse de la saison avoit formé un gué sur un bras du Rhin , auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage , qu'on nomme *Tollhuis* , « la Maison du Péage , » dans laquelle il y avoit dix-sept soldats. Le Roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avoit qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve. Cet espace étoit peu de chose , parce que plusieurs chevaux de front rompoient le fil de l'eau , très-peu rapide en cet endroit. L'abord étoit aisé. Il n'y avoit , de l'autre côté , que quatre à cinq cens cavaliers , & deux foibles régimens d'infanterie , sans canon. L'artillerie Françoisé foudroyoit en flanc cette poignée de soldats , déjà vaincus avant de combattre. Tandis que la maison

du Roi & l'ennemi passèrent sans que quinze mille hommes les côtoyassent , quelques cavaliers sur la rivière poursuivirent l'infanterie qui venoit à bas les armes. Le prince dit , dans le combat , & quelques jours après , se noya.

Il n'y eut qu'une journée , sans que Longueville ne vît des fumées de poudre sur les ennemis à genoux , en disant : « pour cette fois leurs officiers se sont séparés , & une décharge de Longueville a été suivie d'une assemblée générale avec les autres officiers qui montoient sur la rivière , & le prince , par un coup de canon , qui lui fit ses campagnes , & cette blessure à la main-basse de tous côtés , & les bateaux avec lui-même t

du Roi & les meilleures troupes de cavalerie passèrent sans risque , au nombre d'environ quinze mille hommes, le prince de Condé les côtoyoit dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers Hollandois entrèrent dans la riviere pour faire mine de résister. Ils s'enfuirent l'instant d'après , devant la multitude qui venoit à eux. Leur infanterie mit aussi-tôt bas les armes , & demanda la vie. On ne perdit, dans le passage, que le comte de Nogent, & quelques cavaliers qui, s'étant écartés du gué , se noyèrent.

Il n'y auroit eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandoient la vie à genoux , en leur criant : « Point de quartier » pour cette canaille ! » Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie Hollandoise, désespérée , reprit à l'instant ses armes , & fit une décharge qui coûta la vie au téméraire Longueville. Un capitaine de cavalerie , nommé *Ossembrouck* , qui ne s'étoit point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montoit alors à cheval, en sortant de la riviere , & lui appuie son pistolet à la tête. Le prince , par un mouvement , détourna le coup , qui lui fracassa le poignet. Dans toutes ses campagnes , Condé ne reçut jamais que cette blessure. Les François irrités firent main-basse sur cette infanterie qui se dispersa de tous côtés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie , après avoir dirigé lui-même toute la marche. Tel fut ce fameux

passage du Rhin , action éclatante & unique ; & célébrée par tous les écrivains , comme un des évènements les plus dignes d'occuper la mémoire des hommes. La victoire demeura constamment sous les drapeaux du monarque François. Doësbourg , Zutphen , Arnheim , Nofembourg , Nimegue , Skenk , Bommel , Creve-cœur , furent emportées aussi-tôt qu'attaquées. Il n'y avoit guères d'heures dans la journée où le Roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier , nommé *Mazel* , mandoit à M. de Turenne : « Si » vous voulez m'envoyer cinquante chevaux , » je pourrai prendre avec cela deux ou trois » places. » Utrecht envoya ses clefs , & capitula avec toute la province qui porte son nom. Louis fit , le 20 de Juin , son entrée dans cette ville. Il avoit passé le fleuve , le 12. Naerden , voisine d'Amsterdam , n'osa résister. Quatre cavaliers , allant à la maraude , s'avancèrent jusqu'aux portes de Minden , où sont les écluses qui peuvent inonder le pays , & qui n'est qu'à une lieue de la capitale de Hollande. Les magistrats de Minden , éperdus de frayeur , vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats ; mais enfin , voyant que ces troupes ne s'avançoient point , ils reprirent leurs clefs , & fermerent leurs portes.

Louis XIV revint dans ses Etats , couvert de gloire , & content d'avoir mis la Hollande sur le dernier penchant de sa ruine.

RHINBERG. (*prises de*) Marc de Rye , marquis de Varambon , s'avança vers cette ville , par l'ordre du duc de Parme , l'an 1589,

& en form
assez de t
capitaine d
précautions
fois du seco
rent à le ba
où il perdit
le siège tra
voyèrent en
de François
réputation.
rible , dans
tus. Cepend
patience. C
rendre au co
née suivante
Maurice , en
mencement
l'amiral d'A
mina le siég
qu'on ne s'y
poudre , do
dans une gr
ayant porté
entra par la
lement le ch
environs en f
d'une manie
un grand no
ses bords. La
Des pierres d
avec fracas ;
l'incendie. M
teau que l'effe
Il sauta en l'a

& en forma le blocus , parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour l'assiéger. Schenck , capitaine des Flamands rebelles , malgré ses précautions , trouva moyen d'y jeter plusieurs fois du secours ; & les Espagnols ne parvinrent à le battre , que dans une seule occasion où il perdit un grand nombre de soldats. Ainsi le siège traîna en longueur. Les Etats y envoyèrent encore des renforts sous la conduite de François de West , Anglois d'une grande réputation. Il y eut à ce sujet un combat terrible , dans lequel les Royalistes furent battus. Cependant Rhinberg ne put laisser leur patience. Cette ville fut contrainte de se rendre au commencement de Février de l'année suivante. Elle fut reprise par le prince Maurice , en 1597. L'année suivante , au commencement d'Octobre , elle fut investie par l'amiral d'Aragon. Un accident étrange termina le siège beaucoup plus promptement qu'on ne s'y attendoit. On avoit déposé la poudre , dont Rhinberg étoit bien fournie , dans une grosse tour du château. Le hazard ayant porté dans ce magasin un boulet qui y entra par la fenêtre , le feu y prit. Non seulement le château & la ville , mais tous les environs en furent ébranlés. Le Rhin fut agité d'une maniere épouvantable , & submergea un grand nombre de bateaux qui étoient sur ses bords. La secousse s'étendit jusqu'au camp. Des pierres d'un poids énorme y furent jettées avec fracas ; & il fut couvert des débris de l'incendie. Mais c'est sur-tout dans le château que l'effet de l'explosion fut plus terrible. Il sauta en l'air presque tout entier. Le gou-

verneur, sa femme, ses fils y furent mis en pièces. Tous ceux qui s'y étoient renfermés, & une infinité de personnes qui se trouverent malheureusement dans les maisons voisines, eurent un sort aussi déplorable. Ce désastre affreux découragea la garnison. Dès le soir même, le 15 d'Octobre, elle proposa de se rendre; & elle obtint une composition honorable. Elle fut reprise par le prince Maurice, en 1601. Cinq ans après, Spinola vint l'attaquer, & y fut reçu, après un siège meurtrier qui lui coûta bien du monde, & qui valut à la garnison une capitulation honorable. C'étoit le sixième siège que cette ville avoit soutenu depuis le commencement des troubles de la Flandre. Elle avoit été assiégée, en 1586, par le duc de Parme, qui avoit échoué. Elle avoit été prise, en 1590, par le comte de Mansfeld; en 1597, par le prince Maurice; par Mendoza, en 1598; par le prince Maurice, en 1601: enfin elle le fut par Spinola, en 1606.

Louis le Grand fit en personne la conquête de Rhinberg, en 1672; & les progrès de ses armes dans les Provinces-Unies furent prodigieux, après la réduction de cette place. Le pensionnaire Jean de With, qui connoissoit bien l'importance de Rhinberg, dit, quand il en apprit la reddition: «Maintenant, le Roi» peut se vanter d'avoir la moitié de la Hollande sous sa domination.» Cette ville fut rendue à l'électeur de Cologne deux ans après.

En 1702, le prince Albert-Frédéric de Brandebourg mit le siège devant Rhinberg; mais le marquis de Grammont fit une si belle

résistance, &

d'Octobre.

rent le 9 de

Bataille

l'armée que

maréchal de

dans la plain

Rhinberg,

Castries. Le

avec quinze

surprendre.

tobre 1760;

ses colonnes

patrouilles en

le feu devint

continua jusq

grande vivac

vriens tombe

çois, compo

rent leur and

nués par la m

la veille, pou

fut telle, que

porter quelqu

victoire, avec

sans compter

sif pour Wéle

levé, & sauv

de l'électeur

ou accablées

Castries, par

couvrit de gl

du feu, ce phl

ne fait perdre

ces momens t

résistance , qu'il l'obligea de se retirer le 30 d'Octobre. Cependant les Impériaux la prirent le 9 de Février de l'année suivante.

Bataille de Rhinberg. Une partie de l'armée que commandoit en Allemagne le maréchal de Broglie, avoit pris ses quartiers dans la plaine de Camp , aux environs de Rhinberg , sous les ordres du marquis de Castries. Le prince héréditaire de Brunsvick , avec quinze mille hommes, crut pouvoir la surprendre. Il parut tout-à-coup , le 16 d'Octobre 1760 ; & , sur les deux heures du matin, ses colonnes firent le coup de fusil avec les patrouilles ennemies. A trois heures & demie, le feu devint plus régulier & plus général , & continua jusqu'à huit heures avec la plus grande vivacité. Tous les efforts des Hano-vriens tomberent sur l'aîle gauche des François , composée de vieux corps qui soutinrent leur ancienne réputation , quoiqu'exténués par la marche pénible qu'ils avoient faite, la veille, pour arriver au camp. Leur résistance fut telle, que le Prince, désespérant de remporter quelque avantage , leur abandonna la victoire, avec près de quatre mille des siens, sans compter l'artillerie. Ce coup devint décisif pour Wésel dont le siège fut incontinent levé , & sauva en même tems les possessions de l'électeur Palatin, qui auroient été ruinées ou accablées d'impositions. Le marquis de Castries , par ses scavantes dispositions , se couvrit de gloire , & montra , dans l'ardeur du feu, ce phlegme admirable qu'aucun danger ne fait perdre , & qui est si nécessaire dans ces momens terribles.

RHINFELD. (*prises de*) 1. Le duc de Wéïmar , allié de la France , forma le siège de Rhinfeld , en 1638. Cette ville , l'une des quatre forestieres , est la mieux fortifiée. Le Duc pouffoit la tranchée avec une ardeur capable de fixer la fortune sous ses drapeaux , lorsque le célèbre Jean de Wert vint l'attaquer dans ses lignes , le 28 de Février. Le combat fut long & sanglant. Le duc de Rohan y reçut une blessure mortelle ; & la chute de ce capitaine fut le signal de la défaite des François & de leurs Alliés. Cet échec ne déconcerta point le Duc. Ses troupes étonnées , plutôt que découragées par cette disgrâce , continuerent les opérations du siège avec leur première activité. La place ne pouvoit plus soutenir long-tems leurs efforts réitérés , lorsque , le 3 de Mars , on vit encore Jean de Wert à la tête des Impériaux. On en vint aussi-tôt aux mains ; & l'on se porta des coups plus terribles encore que dans la première bataille. Pour cette fois , la victoire abandonna l'aigle de l'Empire. Le duc de Wéïmar & les François battirent les troupes Allemandes à plate couture , & firent prisonniers les quatre généraux de l'Empereur. Jean de Wert fut fait prisonnier , & conduit en triomphe à Paris. Fribourg , Rhinfeld & plusieurs autres villes , furent les premiers fruits de ce succès.

2. En 1678 , le 6 de Juillet , le maréchal de Créqui battit les Impériaux à la tête du pont de Rhinfeld ; & les François en firent un si grand carnage , que les corps morts , dont le pont étoit couvert , les empêcherent d'entrer dans la ville.

Pendant
siège de Fri
de Belle-Isle
forestieres.
fut emporte
retira avec
est situé au
qu'onregar
qu'il ne par
& , par son
communiqu
valier de Be
& , les assiég
la flamme s
tant de viol
obligé de se
tous ses sold
ont été rendu
l'avant-dernie
RHODES
Carie , avoit
ville. Après l
volterent , &
mise , sa veuve
cesse avoit ord
sur les murail
ennemis , com
Rhodiens trom
vaisseaux , &
se rendre dans
Artémise fit fo
saisit de la flot
Rhodiens qui
l'intrépide pri
Les citoyens ,

Pendant que l'armée Françoisé faisoit le siége de Fribourg , en 1744 , M. le chevalier de Belle-Isle se rendit maître des quatre villes forestieres. Rhinfeld seule fit résistance & fut emportée d'affaut. Le Commandant se retira avec sa garnison dans le château , qui est situé au milieu du Rhin sur un roc vif , qu'on regardoit comme imprenable , parce qu'il ne paroissoit pas qu'on pût l'attaquer ; & , par son ordre , on rompit le pont qui communique de la ville au château. Le chevalier de Belle-Isle entreprit de le réparer ; & , les assiégés ayant mis le feu à ce travail , la flamme se communiqua au donjon , avec tant de violence , que le Commandant fut obligé de se rendre prisonnier de guerre avec tous ses soldats. Les quatre villes forestieres ont été rendues à la reine de Hongrie par l'avant-dernier traité.

RHODES. (*sièges de*) 1. Mausole , roi de Carie , avoit subjugué les citoyens de cette ville. Après la mort de ce prince , ils se révolterent , & allerent assiéger la reine Artémise , sa veuve , dans Halicarnasse. Cette princesse avoit ordonné aux habitans de se tenir sur les murailles , & de tendre les mains aux ennemis , comme pour leur livrer la ville. Les Rhodiens trompés descendirent tous de leurs vaisseaux , & laisserent leur flotte vuide pour se rendre dans la place. Pendant ce tems-là , Artémise fit sortir ses galeres du petit port ; se saisit de la flotte ennemie , & enveloppa les Rhodiens qui furent tous égorgés. Ensuite l'intrépide princesse s'avance vers Rhodes. Les citoyens , apercevant de loin leurs vais-

seaux couronnés de laurier, jettent de grands cris, & reçoivent avec une joie folle la flotte victorieuse. Mais quelle fut leur surprise, quand ils reconnurent la reine, la vengeance à la main ! Artémise fit mourir les auteurs de la révolte, & retourna triomphante dans sa capitale. *An du monde 3632.*

2. En 3700, le fameux Démétrius Poliorcète fut chargé par Antigone, son pere, de punir cette ville qui ne s'étoit pas déclarée en sa faveur contre le roi d'Egypte. Entre les isles Sporades, Rhodes tenoit le premier rang. La fertilité de son terroir, la sûreté de ses ports & de ses rades, l'étendue de son commerce, en avoient fait un petit Etat très-puissant, dont tous les princes recherchoient l'amitié, & qui les ménageoit tous, en gardant une exacte neutralité. Démétrius se présenta devant cette importante cité, avec une flotte nombreuse. Il sçavoit bien qu'il alloit combattre contre des guerriers habiles, très-expérimentés dans la marine, & qui avoient plus de huit cens machines de guerre presque aussi redoutables que son hélépole : aussi prit-il des mesures si sages, qu'on prétend que ce siège est son chef-d'œuvre. Pendant un an qu'il dura, il n'y avoit point d'inventions qu'on n'ait employées, soit pour bien attaquer, soit pour bien défendre. Jamais on ne fit jouer tant de machines. Jamais on ne livra tant d'affauts. Jamais assiégeans ne montrerent tant d'ardeur & de constance ; mais le courage des Rhodiens étoit invincible. Abbatoit-on un mur ? Un autre paroissoit aussi-tôt, & opposoit des barrières plus impénétrables encore que le pre-

mier. La flotte
vée à gran
Un seul in
plusieurs m
cer la victo
avancer son
invention n
inspiroit la
gina un moy
ouvrit une g
deffous les
sous le cher
voit s'appro
fut arrivée
à-coup son
avant en te
l'en retirer.
à lever le si
un traité qu
également a
geans & au
Rhodes f
de la Grèce
quand ceux
Barbares, R
dèles. En 1
maître des d
salem, form
pour en fai
condé, dans
verains de l'
l'isle; battit
Grecs, & f
quatre ans d
nissante sous

mier. La flamme consumoit des ouvrages élevés à grands frais & par de longues fatigues. Un seul instant voyoit échouer les efforts de plusieurs mois. Enfin Démétrius, pour forcer la victoire à se déclarer en sa faveur, fit avancer son hélépole, énorme machine, d'une invention nouvelle, & dont la seule approche inspiroit la terreur. Un ingénieur Rhodien imagina un moyen de la rendre tout-à-fait inutile. Il ouvrit une galerie souterraine, qui passoit par-dessous les murs de la ville, & qu'il poussa sous le chemin par où cette fatale tour devoit s'approcher. Le lendemain, quand elle fut arrivée dans ce lieu, le sol fondit tout-à-coup sous la machine qui s'enfonça si avant en terre, qu'il ne fut plus possible de l'en retirer. Cet accident détermina le prince à lever le siège. Il consentit à la paix, & fit un traité qui sauva sa réputation, & qui fut également agréable & nécessaire aux assiégeans & aux assiégés. *An du monde 3701.*

Rhodes fut soumise, comme tout le reste de la Grèce, à l'empire des Romains; & quand ceux-ci eurent été anéantis par les Barbares, Rhodes passa sous le joug des infidèles. En 1308, Foulques de Villaret, grand-maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, forma le projet de conquérir cette isle, pour en faire le chef-lieu de son ordre. Secondé, dans ce grand dessein, par tous les Souverains de l'Europe Chrétienne, il entra dans l'isle; battit plusieurs fois les Sarasins & les Grecs, & se rendit maître de Rhodes, après quatre ans de fatigues. Cette ville devint florissante sous la domination des chevaliers,

qui épuisèrent toutes les ressources de l'art pour la rendre imprenable. Ces précautions étoient nécessaires. Les Grecs, les Sarasins, les Turcs, essayèrent plusieurs fois d'y entrer. Mahomet II voulut l'assiéger : ses Généraux furent battus, & lui-même mourut en marchant pour cette expédition. La gloire de prendre Rhodes étoit réservée à Soliman II, dont les troupes s'approchèrent de l'isle, en 1521.

Villiers de l'Isle-Adam, régnoit alors sur les chevaliers de Saint-Jean; grand homme de guerre, intrépide, courageux, habile, fécond en ressources. Il avoit tout au plus six mille guerriers à opposer à une armée de près de deux cens mille hommes. Mais ces guerriers étoient, comme leur chef, remplis de la plus héroïque valeur, & préféroient la mort à l'esclavage. Rhodes fut investie. On ouvrit la tranchée hors de la portée du canon; & quand on fut plus près de la ville, les infidèles dresserent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie de la place. Les sorties fréquentes des chevaliers comblèrent leurs travaux. En peu de tems, le découragement devint si général parmi les Turcs, qu'il fallut que le Sultan vint lui-même se montrer à ses troupes, pour animer leurs opérations par sa présence. Alors tout changea de face. Les officiers & les soldats Ottomans, pour effacer jusqu'aux moindres traces de leurs murmures, s'empresserent de se signaler sous l'œil du maître; & cette multitude de bras, jusqu'alors peu terrible, devint enfin redoutable. Les soldats & les pionniers poussèrent la tranchée

tranchée
comme la
tour par
les uns a
voyant se
ne jugea
ties, dans
mort d'un
celle de
dèles, n'a
la place,
qu'ils conc
trescarpe;
solides, il
tres & de
augmenta
de foudroy
que leurs b
neaux des
un Juif qui
Aussi-tôt il
dès-lors tin
que la plac
& enterrée
rent d'élev
supérieure
dassent la
& les pion
porterent,
des pierres
d'Espagne
d'Italie. Ce
couvert pa
lions d'hor
sés. Mais d
S. & B.

tranchée sans relâche : on y travailloit le jour comme la nuit ; & ils étoient relevés tour-à-tour par différens corps qui se succédoient les uns aux autres. Le Grand-Maitre, les voyant soutenus par de gros détachemens, ne jugea pas à propos de continuer les sorties, dans lesquelles il perdoit plus, par la mort d'un seul chevalier, que Soliman par celle de cinquante Janissaires. Ainsi les infidèles, n'ayant rien à craindre que le feu de la place, travaillèrent avec tant d'activité, qu'ils conduisirent leurs travaux jusqu'à la contrescarpe ; & , pour rendre leurs lignes plus solides, ils les revêtirent par dehors de poutres & de madriers bien liés ensemble. On augmenta ensuite les batteries qui ne cessèrent de foudroyer la ville sans succès, parce que leurs boulets en venoient à peine les créneaux des murailles. Ils en furent avertis par un Juif qui leur servoit d'espion dans Rhodes. Aussi-tôt ils changerent leurs batteries qui dès-lors tirèrent plus heureusement. Voyant que la place étoit, pour ainsi dire, couverte & enterrée sous ses fortifications, il résolurent d'élever deux cavaliers d'une hauteur supérieure à ces ouvrages, & qui commandassent la ville & ses boulevards. Les soldats & les pionniers, par ordre du Général, apportèrent, durant plusieurs jours, des terres & des pierres qu'ils plaçoient entre les portes d'Espagne & d'Auvergne, vis-à-vis le bastion d'Italie. Ces deux endroits étoient vus à découvert par le canon de la place. Des millions d'hommes périssoient foudroyés, écrasés. Mais on ne comptoit point ces pertes,

pourvu qu'on avançât l'ouvrage entrepris. Enfin on vit paroître comme deux collines plus hautes, de dix à douze pieds, que la muraille, & qui la commandoient absolument. Le poste d'Allemagne fut le premier attaqué. Les Turcs dirigerent leurs canons vers la muraille. On ne croyoit pas qu'étant sans terre-plein, elle pût résister long-tems à la violence de ces machines destructrices. Le Grand-Maître s'y transporta, & la fit appuyer, en dedans, par de la terre, des pontres, des fascines; &, comme l'artillerie placée sur la porte de son palais, dans un lieu élevé, portoit directement sur les infidèles, les canonniers Chrétiens les ruinerent, & mirent en pièces leurs gabions & leurs mantelets ou parapets. Il en fallut refaire de nouveaux, qui ne durerent pas plus long-tems que les premiers. Le canon de la ville abymoît tout; & celui des Turcs, au contraire, mal servi, & pointé sur un endroit aussi élevé, battoit toujours sur une même ligne, passoit par-dessus la muraille, & tiroit à coups perdus. Apparemment que ces canonniers ignoroient encore l'usage de plonger, & de tirer de haut en bas, & contre le pied du mur. Rebutés du peu d'effet de leurs batteries, les officiers de Soliman les transporterent contre la tour de Saint-Nicolas. On la foudroya avec douze canons de fonte; mais on eut le chagrin de voir le canon démonté, & les batteries ruinées par celles de la tour. Pour prévenir cet effet de l'adresse des canonniers Chrétiens, on résolut de ne tirer que de nuit; &, pendant le jour, on enterroit le canon

sous les ga
des ténèbre
Plus de cin
l'endroit de
cident, &
s'applaudiss
turne, & l
au premier
voir paroître
muraille terr
d'artillerie
Plein de col
principaux
Ottoman, c
un mois en
plûpart. Cep
& des cito
dans Rhode
Grand-Maître
dont on avo
de pouvoir,
assez long-ter
dèle.

La guerr
entre les affie
de feu; &, d
multitude de
poudre fût se
toient pas en
rein dans les
avancés de la
tranchemens
noient lieu
pouvoit empo
par un assaut

sous les gabions dans le sable. A l'approche des ténèbres, on le remettoit sur sa plate-forme. Plus de cinq cens boulets porterent contre l'endroit de la muraille qui regardoit l'occident, & la firent crouler dans le fossé. On s'applaudissoit du succès de cette batterie nocturne, & l'on se flattoit d'emporter le fort au premier assaut; mais on fut bien étonné de voir paroître derrière les ruines une nouvelle muraille terrassée avec son parapet, & bordée d'artillerie qui en défendoit les approches. Plein de colere, Soliman fit attaquer tous les principaux bastions de la place; & le canon Ottoman, qui les battit jour & nuit, durant un mois entier, les endommagea pour la plûpart. Cependant le nombre des chevaliers & des citoyens diminueoit considérablement dans Rhodes. On manquoit de poudre. Le Grand-Maître en fit faire avec du salpêtre dont on avoit fait provision; & l'on espéra de pouvoir, avec ce foible secours, résister assez long-tems pour rebuter l'empereur infidèle.

La guerre jusqu'alors ne s'étoit faite; entre les assiégeans & les assiégés, qu'à coups de feu; &, quoique celui des Turcs, par la multitude de leurs canons, & l'abondance de poudre fût fort supérieur, cependant ils n'étoient pas encore maîtres d'un pouce de terrain dans les bastions & dans les ouvrages avancés de la place. Les retirades, & les retranchemens creusés par les chevaliers, tenoient lieu des murailles abbatues. On ne pouvoit emporter ces nouveaux ouvrages, que par un assaut; &, pour y monter, il falloit

tenter la descente du fossé, ou le combler. Soliman, qui avoit un nombre prodigieux de pionniers dans son armée, en fit différens détachemens, les uns pour jeter de la terre & des pierres dans le fossé. Mais les chevaliers, par le moyen des casemates, enlevoient la nuit les décombres qu'on y avoit jettes le jour. Les autres pionniers étoient employés à creuser des mines dans cinq endroits différens, dont chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé. Quelques-unes furent éventées par la vigilance du fameux de Martinengue, auquel on est redevable de l'invention de découvrir, avec des peaux tendues & des tambours, en quel endroit se faisoit le travail. Les Turcs avoient travaillé avec tant d'adresse, que les différens rameaux de ces mines alloient de l'un à l'autre; & tous, pour faire plus d'effet, aboutissoient au même endroit. Deux de ces mines jouerent, l'une après l'autre, sous le bastion d'Angleterre. Leur explosion fut si violente, qu'elles renverserent plus de six toises de la muraille dont les ruines comblèrent le fossé. La brèche se trouva si large, & la montée si facile, que plusieurs bataillons se présentèrent aussi-tôt à l'assaut avec de grands cris & le sabre à la main. Ils gagnèrent d'abord le haut du bastion, y planterent sept enseignes, & s'en seroient rendus maîtres, s'ils n'avoient rencontré derriere une traverse qui les arrêta. Les chevaliers, revenus de l'étourdissement qu'avoit causé le bruit effroyable de la mine, accoururent au bastion, & chargerent les Turcs à coups de mousquets, de grenades & de pierres. Le

Grand-M
can joua,
il imploro
du Dieu d
ble fracas
fait la min
dans le mo
mencer l'o
liminaire:
tende. Seig
» cepte l'a
&, se retou
l'accompag
» dit-il, ch
» dans celu
» le faut,
» loi.» Il c
vance d'un
tion, joint
tout ce qui
seignes enne
le bastion. L
rallie les fuy
à coups de
audace. Le c
vient sanglar
employés de
& de près, à
en vient jusq
plus fort ou
coups de p
arquebusades
pots à feu,
tournent le
ses menaces

Grand-Maitre, dans le moment que le volcan joua, étoit dans une église voisine, où il imploroit, aux pieds des autels, le secours du Dieu des Armées. Il jugea bien, à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avoit fait la mine seroit suivi d'un affaut. Il se leve, dans le moment que les prêtres, pour commencer l'office, entonnoient cette priere préliminaire : *Deus, in adiutorium meum intende.* Seigneur, venez à mon secours. « J'accepte l'augure, s'écrie le pieux Général ; » &, se retournant vers quelques chevaliers qui l'accompagnoient : « Allons, mes freres, leur » dit-il, changer le sacrifice de nos louanges » dans celui de vos vies ; & mourons, s'il » le faut, pour la défense de notre sainte » loi. » Il dit ; &, la pique à la main, il s'avance d'un air terrible. Il monte sur le bastion, joint les Turcs, écarte, renverse, tue tout ce qui ose lui résister. Il arrache les enseignes ennemies, & regagne impétueusement le bastion. Le général de Soliman, Mustapha, rallie les fuyards, & les reconduit à l'ennemi, à coups de sabre. Il y marche lui-même avec audace. Le combat se renouvelle. La mêlée devient sanglante. Le fer & le feu sont également employés de part & d'autre : on se tue, de loin & de près, à coups de mousquets ou d'épée. On en vient jusqu'à se prendre corps à corps ; & le plus fort ou le plus adroit tue son ennemi à coups de poignard. Les Turcs en bute aux arquebusades, aux pierres, aux grenades, aux pots à feu, abandonnent enfin la brèche, & tournent le dos. Enfin leur chef tâche, par ses menaces & par ses promesses, de ranimer

leur valeur. On ne l'entend point. Tout fuit : tout se disperse ; & Mustapha se retire avec eux , après avoir perdu plus de trois mille hommes.

C'est avec cet acharnement furieux , qu'on se disputa la victoire , jusqu'au 24 de Septembre , que Soliman fit donner l'ordre pour un assaut général. Dès le point du jour , les Mahométans , divisés en quatre corps , ou quatre armées , s'avancent de quatre côtés , & montent fièrement sur la brèche , malgré les foudres qui partent de la place , malgré un déluge de balles , de flèches , de traits & de pierres. Rien ne les arrête. Les chevaliers accourent en foule. Ils repoussent les assaillans. Ils les précipitent. Ils renversent les échelles. Les infidèles reviennent à la charge avec plus d'impétuosité ; mais tous leurs efforts sont inutiles. Les chevaliers sont invincibles. Les prêtres , les religieux , les vieillards , & jusqu'aux enfans , tous veulent avoir leur part du péril , & repoussent enfin l'ennemi. Des femmes ne le céderent pas en assiduité aux pionniers , ni en courage aux soldats. Plusieurs perdirent la vie , en défendant leurs maris & leurs enfans. L'Histoire fait mention d'une Grèque parfaitement belle , & maîtresse d'un officier qui commandoit dans un bastion , & qui venoit d'être tué. Cette fille , outrée de la mort de son amant , & ne lui voulant pas survivre , après avoir embrassé tendrement deux jeunes enfans qu'elle avoit eu de lui , & leur avoir fait le signe de la Croix sur le front. » Il vaut mieux , mes chers enfans , leur dit-elle les larmes aux yeux , » que vous mou-

» riez par
» impitoy
» réservés
» la mort.
un couteau
le feu , se r
core teints
court sur la
s'oppose à
en combat
héros.

Le mau
dit Soliman
coups de fi
nes auroier
eût pas pe
dans son en
de former d
ver. Enfin l
presqu'entiè
quoi les a
avoient tro
tifications.
cette isle fan
de trois sié
ros. Solima
traita génér
consola , qu
comme le r
RHONE
siège & la p
de passer en
entra dans l
ples , & arri
tre journée

» riez par mes mains , que par celles de nos
 » impitoyables ennemis , ou que vous soyez
 » réservés à d'infâmes plaisirs plus cruels que
 » la mort. » Alors, pleine de fureur, elle prend
 un couteau ; les égorge , jette leurs corps dans
 le feu , se revêt des habits de son amant , en-
 core teints de son sang ; se saisit de son sabre,
 court sur la brèche , tue le premier Turc qui
 s'oppose à elle , en blesse d'autres , & meurt
 en combattant avec toute la bravoure des
 héros.

Le mauvais succès de tous ces affauts ren-
 dit Soliman furieux. Il fit périr Mustapha à
 coups de flèches ; & plusieurs autres capitai-
 nes auroient subi le même sort , si on ne lui
 eût pas persuadé qu'il pouvoit encore réussir
 dans son entreprise. On ne cessa de combattre
 de former des attaques , jusqu'au milieu de l'hi-
 ver. Enfin les infidèles triomphèrent. Rhodes,
 presque entièrement détruite , n'avoit plus de
 quoi les arrêter. La plupart des chevaliers
 avoient trouvé la mort , en défendant les for-
 tifications. Il fallut capituler , & abandonner
 cette isle fameuse , qui avoit été , pendant près
 de trois siècles , la patrie d'une société de hé-
 ros. Soliman n'abusa point de sa victoire. Il
 traita généreusement le Grand-Maître qu'il
 consola , qu'il visita même , & qu'il plaignit ,
 comme le méritoit ce personnage immortel.

RHONE. (*passage du*) Annibal , après le
 siège & la prise de Sagonte , se mit en devoir
 de passer en Italie. Il traversa les Pyrénées ,
 entra dans les Gaules , dont il contint les peu-
 ples , & arriva sur les bords du Rhône , à qua-
 tre journées environ au-dessus de l'embou-

chure de ce fleuve fameux , dans le pays des Volſques , nation puissante & guerriere. Ces peuples , désespérant de pouvoir se défendre contre un ennemi qui les avoit surpris , passerent avec tous leurs effets à l'autre bord , dans le dessein de lui disputer le trajet par la force des armes. Mais Annibal fit préparer une grande quantité de barques ; & , comme il n'étoit pas possible d'attaquer de front les Barbares , il fit passer le fleuve plus haut par un gros détachement qui réussit à la faveur des ténèbres , & qui vint se mettre en embuscade pour prendre l'ennemi en queue , lorsque le Général auroit donné le signal. Annibal cependant se mettoit en état de tenter le passage. Il fit monter sur les plus grands bateaux ses soldats pesamment armés , & l'infanterie legere sur les plus petis. Les chevaux suivoient à la nage , conduits par un homme qui , pour cet effet , se tenoit derriere des bateaux. Une grande partie de l'armée se jeta sans opposition sur l'autre bord , & commença le combat. Les Barbares s'étoient promis une victoire assurée. Mais ils se crurent vaincus , quand tout-à-coup ils entendirent derriere eux le bruit du détachement qui étoit sorti de son embuscade , & avoit mis le feu à leur camp. Ils furent enfoncés , & prirent la fuite. Annibal , maître du passage , & vainqueur des Gaulois , se hâta de faire passer le reste de ses troupes , parce que les Romains s'avançoient à grandes journées. Ce qu'il y eut de plus embarrassant , furent les éléphants. On avança , du bord du rivage dans le fleuve , un radeau long de deux cens pieds , & large de cin-

quante , qui
bres plantés
étoit tout co
animaux , en
à l'ordinaire
Quelques-uns
arriverent , co
qu'il s'en no

RICARD

Florence , v
Médicis , lev
la conduite
& , secondés
quer , l'an 1
de la républi
& il fallut
entrefaites ,
succédé à Pr
de sa famille
mée dont il
lèbre Frédér
l'un des me
Coglione le
ches de l'arm
ment à sa re
le bord de l
ritoire de B
quelques cin
ayant inventé
maniere de
campagne ,
avec un suc
né fit point
rentins , qu
du prince H

quante, qui étoit fortement attaché aux arbres plantés le long du rivage. Ce radeau étoit tout couvert de terre; enforte que les animaux, en y entrant, s'imaginoient marcher à l'ordinaire sur la terre. Ils passerent tous. Quelques-uns tomberent dans l'eau; mais ils arriverent, comme les autres, sur le rivage, sans qu'il s'en noyât un seul. 218 avant J. C.

RICARDI. (*bataille de*) Les exilés de Florence, voulant abbatre la puissance des Médicis, leverent une armée nombreuse, sous la conduite du fameux Barthelemi Coglione, & secondés par les Vénitiens, vinrent attaquer, l'an 1472, la ville de Pise dépendante de la république. Le siège ne fut pas heureux; & il fallut le convertir en blocus. Sur ces entrefaites, Laurent de Médicis, qui avoit succédé à Pierre son père, rassembla les amis de sa famille, & mit en campagne une armée dont il confia le commandement au célèbre Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbis, l'un des meilleures capitaines de son siècle. Coglione leva le siège de Pise, aux approches de l'armée ennemie, & s'avança fièrement à sa rencontre. La bataille se donna sur le bord de la riviere de Ricardi, dans le territoire de Boulogne. Elle est remarquable par quelques circonstances singulieres. Coglione ayant inventé, peu de jours auparavant, la maniere de faire rouler l'artillerie en pleine campagne, s'en servit, le jour de la bataille, avec un succès tout-à-fait bizarre; car elle ne fit point d'autre effet sur l'armée des Florentins, que d'emporter le talon de la botte du prince Hercule de Ferrare. L'avantage fut

égal de part & d'autre ; mais Frédéric d'Urbain, n'ayant donné que deux heures de repos aux troupes de la république, les mena ensuite, sans aucun bruit, attaquer le camp des exilés. Il y arriva à la pointe du jour, & trouva les soldats de Coglione tellement endormis, qu'il en fit sans peine un grand carnage. Cette victoire fut suivie d'un accommodement entre les deux partis.

RIGA. (*sièges de*) 1. Pendant que Charles XII faisoit trembler Coppenhague, le roi de Pologne investissoit la ville de Riga, capitale de Livonie, fortifiée de deux bonnes enceintes bastionnées, & munie d'une forte citadelle. « Elle étoit défendue par le vieux » comte d'Alberg, général des fortifications » de Suède, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, dit le Quint-Curce François, » joignoit le » feu d'un jeune homme à l'expérience de » soixante campagnes. Le comte Flemming, » depuis ministre de Pologne, grand homme » de guerre & de cabinet, & le sieur Patkul, » pressoient tous deux le siège sous les yeux » du Roi, l'un avec toute l'activité de son » caractère, l'autre avec l'opiniâtreté de la » vengeance. Mais, malgré plusieurs avantages que les assiégeans avoient remportés, » l'expérience du vieux comte d'Alberg rendoit inutiles leurs efforts ; & le roi de Pologne désespéroit de prendre la ville. Il » saïnt enfin une occasion honorable de lever le siège, Riga étoit pleine de marchandises appartenantes aux Hollandois. Les États-Généraux ordonnerent à leur ambassadeur » auprès du roi Auguste, de lui faire sur cela

» des repr
» se fit pas
» plutôt qu
» à ses Al
» de cet ex

2. Le 11

cerent Riga
suivi d'un fi
qui d'abor
hommes, se
sortirent le
mais les M
prisonniers.

RIMEN

Etats de Ho
pée, auprès
Démér la d
elle étoit co
étoient prot
bien entend
retranchée
être plus f
royale. Mal
dom Juan d
s'avança en
ger à engage
L'armée Fla
efforts, sans
tinrent cette
jours ; & ce n
que le génér
livrer un fan
vis, Anglois
& d'un cour
corps d'infan

» des représentations. Le roi de Pologne ne
» se fit pas prier. Il consentit à lever le siège,
» plutôt que de causer le moindre dommage
» à ses Alliés, qui ne furent point étonnés
» de cet excès de complaisance. » *L'an 1700.*

2. Le 11 de Juillet 1710, les Moscovites forcerent Riga de capituler après un long blocus suivi d'un siège dans les formes. La garnison, qui d'abord étoit de neuf mille cinq cens hommes, se trouvoit réduite à deux mille. Ils sortirent le 15, pour être conduits à Rével; mais les Moscovites en retinrent la moitié prisonniers.

RIMENANTE. (*combat de*) L'armée des Etats de Hollande étoit avantageusement campée, auprès du village de Rimenante. La Démer la défendoit d'un côté; & de l'autre, elle étoit couverte par un bois. Ses derrières étoient protégés par de bons retranchemens bien entendus; & elle n'étoit pas moins bien retranchée sur le devant, où elle pouvoit être plus facilement attaquée par l'armée royale. Malgré la bonté de cette position, don Juan d'Autriche marcha contre elle, & s'avança en bon ordre pour l'attaquer & l'obliger à engager une action générale & décisive. L'armée Flamande se contenta de repousser ses efforts, sans vouloir rien risquer davantage. Ils tinrent cette sage conduite, durant plusieurs jours; & ce ne fut que le premier d'Août 1578, que le général Espagnol trouva l'occasion de livrer un sanglant combat. Le colonel Norris, Anglois, officier d'une grande expérience & d'un courage déterminé, gardoit avec un corps d'infanterie un poste important en

déhors du camp ennemi. Dom Juan voulut l'en chasser & s'y établir. Il fit charger, dans cette vue, par un corps choisi d'Espagnols, les Anglois & les Ecoffois. Ces derniers combattoient en chemise. L'attaque dirigée par Alphonse-Martinez de Lève fut meurtrière & terrible; mais la résistance des Anglois fut aussi vigoureuse; & , à la faveur de leurs retranchemens & du feu de leur artillerie, ils firent la plus belle & la plus courageuse défense. Le combat s'allumoit cependant, & devenoit, à chaque instant, plus furieux. On renforçoit de part & d'autre les combattans. Les divers succès balançoient les espérances & les craintes. Mais enfin les Royalistes, mal postés, furent contraints de céder; & cette affaire qui fit beaucoup d'honneur au comte de Bossu, général des Etats, auroit été bien plus malheureuse pour les Espagnols, si le prince de Parme n'eût conseillé à dom Juan, son oncle, d'avancer pour recueillir ceux des siens qui s'étoient imprudemment portés trop loin. Ce mouvement les sauva. Ils étoient au nombre de cinq mille fantassins & de six cens chevaux, dont la perte fut de neuf cens hommes, suivant le président de Thou. Strada ne fait monter la perte, de part & d'autre, qu'à quatre cens hommes.

RIMINI. (*siège de*) César vouloit être le maître de l'univers; & ce grand homme oubliant ses vertus, pour sacrifier à une aveugle ambition, se dispoisoit à marcher contre sa patrie. Quand il fut sur les bords du Rubicon, agité de mille pensées diverses, il s'arrêta tout-à-coup; & , se tournant vers ses amis:

» Nous po
 » leur dit-
 » ruisseau,
 » qu'au bo
 » tone rappo
 » me d'une t
 » coup assis
 » flûte chan
 » rent autour
 » homme m
 » de l'un de
 » boucha, s
 » bord. C'êt
 » César pou
 » il s'écria au
 » les dieux
 » sort en e
 » décisive &
 » sant lui-m
 » devoit avo
 » fut la suite
 » lude de ce
 » Pompée,
 » forgea les
 » de Rome
 » 2. L'an
 » parut deva
 » fit avancer
 » au haut de
 » large, qui
 » la portée d
 » bloient à l
 » mais le Co
 » gissant le
 » l'épouvant

» Nous pouvons encore revenir sur nos pas,
 » leur dit-il; mais si nous traversons ce petit
 » ruisseau, il faudra pousser l'entreprise jus-
 » qu'au bout, par la force des armes. » Sué-
 tone rapporte que, dans ce moment, un hom-
 me d'une taille extraordinaire parut tout d'un
 coup assis dans le voisinage, jouant d'une
 flûte champêtre. Tous les soldats s'assemble-
 rent autour de lui pour l'entendre. Alors cet
 homme merveilleux, saisissant la trompette
 de l'un de ceux qu'il voyoit près de lui, l'em-
 boucha, sonna la charge, & passa à l'autre
 bord. C'étoit peut-être une ruse ménagée par
 César pour encourager ses troupes. Au reste,
 il s'écria aussi-tôt : « Allons où nous appellent
 » les dieux & l'injustice de nos ennemis. Le
 » sort en est jetté. » C'est ainsi qu'il fit cette
 décisive & hazardeuse démarche, s'étourdis-
 sant lui-même sur les suites horribles qu'elle
 devoit avoir. Le siège & la prise de Rimini
 fut la suite du passage du Rubicon, & le pré-
 lude de cette guerre civile entre César &
 Pompée, qui anéantit la liberté de Rome, &
 forgea les fers de cette reine des nations. *An
 de Rome 703.*

2. L'an 538, Vitigès, roi des Ostrogoths,
 parut devant Rimini, & en forma le siège. Il
 fit avancer vers les murailles une énorme tour,
 au haut de laquelle étoit un pont-levis fort
 large, qui devoit s'abattre, lorsqu'elle seroit à
 la portée des créneaux. Tous les habitans trem-
 bloient à la vue de cette redoutable machine;
 mais le Commandant la rendit inutile, en élat-
 gissant le fossé durant la nuit, & en jettant
 l'épouvante dans le camp des ennemis, par

une attaque imprévue. Les plus braves d'entre les Goths y perdirent la vie ; ce qui déterminâ Vitigès à changer le siège en blocus. L'arrivée de Bélisaire , qui se hâtoit de secourir la place à la tête d'un corps de troupes , l'obligea bientôt de renoncer à cette entreprise.

RIO-JANÉIRO. (*prise de*) En 1711 , le célèbre Duguay-Trouin , aidé de son courage , & de l'argent de quelques marchands , n'ayant encore aucun grade dans la marine , & devant tout ce qu'il étoit à sa propre valeur , équipa une petite flotte , & voulut venger dans un monde éloigné les maux dont sa patrie étoit accablée en Europe. Il cingla vers le Brésil ; & , le 14 de Septembre , il entra dans la baie de Saint-Sébastien de Rio-Janéiro , malgré le feu d'une quantité prodigieuse de batteries , sous lesquelles quatre gros vaisseaux de guerre Portugais furent obligés de s'échouer & de se brûler. Le capitaine François fit foudroyer la place que le gouverneur abandonna le 21 , après avoir fait mettre le feu au principaux magasins où il y avoit pour plus de six millions de marchandises. Duguay-Trouin y entra suivi de ses guerriers , & ordonna le pillage pour les dédommager de leurs fatigues. Les Portugais , pour empêcher qu'on ne ruinât la ville , donnerent six cens dix mille cruzades , avec une quantité considérable de sucre , de bestiaux & de marchandises.

RIOTA. (*journée de la*) Après la célèbre bataille de Ravenne , si glorieuse & si fatale au duc de Nemours, Louis de la Trémouille, le plus habile capitaine de son tems , fut mis à la tête

des troupes devant Nov Sforce , duc Les François place , quand sous les ordres secours. Ap François , c rons étoit p resteroit da & que le ma la cavalerie, gement étoit vulce ne l'a troupes à la coupé de fo l'apprend , taille & l'a fir un endre Les Suisses joignent à e gagent la d'abord un est emporte Le combat L'Infanterie lée en piéc la Gendarm empêchoit jambe , vo les ennemi & fit sa re perdu bien hommes au toit le gé

des troupes Françoises en Italie. Il mit le siège devant Novare, où s'étoit renfermé François Sforce, duc de Milan, avec six mille Suisses. Les François étoient près d'entrer dans la place, quand un corps nombreux de Suisses, sous les ordres du général Motin, vint à son secours. Après avoir délibéré, les généraux François, considérant que le pays des environs étoit plat, résolurent que la Trémouille resteroit dans les lignes, avec l'infanterie, & que le maréchal Trivulce iroit, à la tête de la cavalerie, s'opposer aux ennemis. Cet arrangement étoit bien entendu. Mais, comme Trivulce ne l'avoit pas approuvé, il conduisit ses troupes à la Riota; poste marécageux, entrecoupé de fossés & de canaux. La Trémouille l'apprend, & accourt avec le corps de bataille & l'arrière-garde. Il s'empresse de choisir un endroit plus favorable, mais en vain. Les Suisses surviennent. Ceux de la ville se joignent à eux; & le 6 de Juin 1513, ils engagent la bataille. L'artillerie françoise fait d'abord un grand ravage, mais bientôt elle est emportée & tournée contre ses maîtres. Le combat devient alors des plus terribles. L'infanterie Allemande & Françoise est taillée en pièces, sans pouvoir être secourue de la Gendarmerie, que l'inégalité du terrain empêchoit d'agir. La Trémouille, blessé à la jambe, voyant la victoire déclarée pour les ennemis, se mit à la tête de la cavalerie, & fit sa retraite en bon ordre, après avoir perdu bien du monde. Il en coûta quinze cens hommes aux Suisses, parmi lesquels on comptoit le général Motin. Au commencement de

la retraite des vaincus, Robert de la Marck, seigneur de Sedan, apprit que ses deux fils aînés, couverts de blessures, étoient restés dans un fossé. Il perce aussitôt, à la tête de sa compagnie d'hommes-d'armes, toute l'armée des vainqueurs; trouve ses fils mourans; charge l'un sur son cheval, l'autre sur celui d'un homme-d'armes, & rejoint les François, après avoir encore traversé l'armée triomphante. Ses deux fils guérissent; & l'aîné fut, dans la suite, le maréchal de Fleuranges.

ROCHELLE. (*siège de la.*) 1. Les Anglois s'étoient rendus maîtres de la Rochelle, en 1372; mais les habitans de cette ville importante n'avoient rien tant à cœur que de secouer le joug des ennemis de la patrie. Ils n'étoient retenus que par la crainte des gens de guerre, renfermés dans le château qui, par son élévation, commandoit le port & la ville. Jean Candorier, maire de la Rochelle, proposa une ruse. « Nous en viendrons aisément à notre honneur, disoit-il; car Philippe Mancel, (c'étoit le nom du commandant Anglois) n'est pas trop malicieux. » Candorier invite Mancel à dîner, & lui montre un ordre qu'il venoit de recevoir, & qui lui enjoignoit, en sa qualité de Maire, de faire la revue de la garnison & de la bourgeoisie. L'ordre étoit supposé. Mais le Commandant, suivant la coutume des guerriers de ce tems-là, ne sçavoit ni lire ni écrire; & Candorier montroit & lisoit cet ordre avec une confiance capable d'en imposer. Au jour marqué pour la revue, Mancel fit sortir toute la garnison du château, où il ne laissa que douze hommes.

hommes. A
que des b
embuscade
mirent en
tems qu'un
vançoit en
enveloppés
dirent à d
ensuite ceu
resse de la
voir, avec
même des
résistance. Il
se soumiren
récompensa
grands privi
étoient la
noblesse pou
sens & à ve

2. Duran
formés n'eu
part que la
1573, par l
Ce prince c
fleur de la
mieres têtes
son frere, le
Condé, le d
ces de la ma
& le marécha
on livra neu
plus de ving
tiles, & co
Le comte de
tir la ville a
S. & B. 7

hommes. A peine eut-il passé les fortifications, que des bourgeois armés, qui se tenoient en embuscade derriere une vieille muraille, se mirent entre lui & la citadelle, en même tems qu'un corps de deux cens hommes s'avançoit en bon ordre. Les Anglois se voyant enveloppés, n'oserent se défendre & se rendirent à discrétion. Les habitans sommerent ensuite ceux qui étoient restés dans la forteresse de la remettre sur le champ en leur pouvoir, avec menaces de les décapiter au pied même des remparts, s'ils faisoient la moindre résistance. Ils étoient en si petit nombre, qu'ils se soumirent sans balancer. Le roi Charles V récompensa la fidélité des Rochellois par de grands privilèges, dont les plus remarquables étoient la destruction de la citadelle, & la noblesse pour tous les maires & échevins présents & à venir.

2. Durant les guerres de religion, les Réformés n'eurent pas de plus redoutable rempart que la Rochelle. Ils y furent assiégés, en 1573, par le duc d'Anjou, depuis Henri III. Ce prince comptoit dans son armée toute la fleur de la noblesse Françoisé, & les premières têtes du royaume; le duc d'Alençon, son frere, le roi de Navarre, le prince de Condé, le duc de Montpensier, tous les princes de la maison de Guise, le duc de Nevers, & le maréchal de Cossé. Pendant huit mois, on livra neuf assauts généraux, & l'on forma plus de vingt attaques, qui furent toutes inutiles, & coûtèrent la vie au duc d'Aumale. Le comte de Montgommeri tenta de secourir la ville avec une flotte Angloise. Il fut re-

pouffé & forcé de renoncer à son entreprise. Les Rochellois, abandonnés des défenseurs du dehors, nes'abandonnerent point eux-mêmes, & continuerent à signaler leur valeur par la plus intrépide résistance. Le duc d'Anjou, revenant de visiter une mine, passa par un endroit que l'on voyoit de la place. Un soldat l'apperçoit & le couche en joue. Hubert de Vins, son écuyer, jvoit le danger du prince. Il se met devant lui, & reçoit le coup au travers du corps. Il eut le bonheur de guérir de sa blessure, & de jouir long-tems de la gloire d'une action si généreuse. On reçut alors la nouvelle que le Duc venoit d'être proclamé roi de Pologne. On fit une nouvelle attaque générale, qui ne réussit pas mieux que les précédentes; ensorte que le prince, qui avoit déjà perdu près de vingt-quatre mille hommes, résolut de terminer le siège, en faisant la paix.

3. Le cardinal de Richelieu, qui gouvernoit la France & son Roi, voulut signaler son ministère par la conquête de la Rochelle. Il en fit ordonner le siège, malgré l'avis des ennemis de sa grandeur & de sa puissance; &, dans le cours de l'an 1627, une armée de vingt-trois mille hommes, ayant Louis XIII à leur tête, vint se présenter devant ce dernier asyle des Protestans. Le Cardinal conduisoit toutes les opérations, sous le nom du Roi, Il étoit secondé par le duc d'Angoulême, & les maréchaux de Schomberg & de Bassompierre. C'est ce même Bassompierre qui avoit dit au conseil : « Vous verrez que nous ferons » assez fous pour prendre la Rochelle. » La ville

étoit vaste :
vue d'une
munitions
des habitans
rendus pre
maire, gou
le sieur Jean
déterminée.
torité attach
habitans ; &
» maire, leu
» solument ;
» sera permi
» sein du pr
» Je consens
» moi, dès
» & je dema
» tout expès
» nous nous
» ville. »
Richelieu
la place. Par
convallation
liques. On la
qués de redou
le grand point
d'arrêter les se
gleterre. On e
en embarrassé
d'une force &
Tous ces moy
Cardinal résolu
en eut propos
récria contre
que Louis Mét

étoit vaste, bien fortifiée, bien située, pourvue d'une nombreuse artillerie, remplie de munitions de toute espee, & défendue par des habitans que le zèle de la religion avoit rendus presqu'invincibles. Ils élurent pour maire, gouverneur & général de leur ville, le sieur Jean Guitou, homme d'une valeur déterminée. A peine eut-il été revêtu de l'autorité attachée à sa place, qu'il assembla les habitans ; & , prenant un poignard : « Je serai » maire, leur dit-il, puisque vous le voulez absolument ; mais c'est à condition qu'il me » sera permis d'enfoncer ce poignard dans le » sein du premier qui parlera de se rendre. » Je consens qu'on en use de même envers » moi, dès que je proposerai de capituler ; » & je demande que ce poignard demeure » tout exprès sur la table de la chambre où » nous nous assemblerons dans la maison de » ville. »

Richelieu cependant travailloit à bloquer la place. Par son ordre, on forma une circonvallation qui occupoit l'espace de trois lieues. On la protégea de treize forts, flanqués de redoutes, & garnis d'artillerie. Mais le grand point étoit de fermer le port, afin d'arrêter les secours qui pourroient venir d'Angleterre. On essaya d'enfoncer des pieux pour en embarrasser l'entrée. On tendit une barre d'une force & d'une longueur extraordinaires. Tous ces moyens furent inutiles. Enfin le Cardinal résolut de faire une digue. Dès qu'il en eut proposé le plan, tout le monde se récria contre un projet si absurde. Il n'y eut que Louis Métézeau & Jean Tiriot, tous deux

architectes François, qui osèrent se charger de l'exécuter; &, on les regarda comme des visionnaires. Il falloit fermer un canal qui avoit sept cens quarante toises de largeur, dans lequel la mer se précipitoit avec violence; &, quand le vent étoit impétueux, elle y rouloit des vagues si furieuses qu'il sembloit ridicule de vouloir leur opposer aucun ouvrage humain. On enfonça dans la mer, depuis la pointe de Coreille jusqu'au Fort Louis, de longues poutres de douze pieds en douze pieds. D'autres poutres aussi fortes les lioient en travers. On jeta dans les intervalles de grosses pierres sèches, auxquelles le limon & la vase servoient de ciment. Cette digue fut tellement élevée, que, dans les plus hautes marées, les soldats y étoient à sec. Son épaisseur étoit à l'épreuve du canon. Elle avoit par le bas environ douze toises de largeur, & quatre seulement par le haut, de sorte qu'elle étoit en glacis. On éleva à chaque bout un fort. L'on eut soin de laisser une ouverture au milieu, pour donner passage aux marées. Mais, pour empêcher les vaisseaux ennemis de pénétrer par cette ouverture, on en rendit l'entrée impraticable, en faisant couler à fond quarante vaisseaux remplis de pierres maçonnées, & en enfonçant quantité de gros pieux dans la mer. Ce grand & merveilleux ouvrage, qui demanda près de six mois de fatigues, étoit défendu par plusieurs batteries de canon, dressées sur la terre ferme, & par deux cens vaisseaux de toute grandeur, bien armés, qui bordoient le rivage. On connut bientôt tout l'avantage de cette digue. La Rochelle, qui jusqu'à

lors avoit
consommé
qui deux
ou ravital
noncer à l
blocus, les
semaines,
coquillage
jour par la
tué plus d
sons entier
Un jour le
par la faim
» vie, »
» surpris, »
» en venic
» sommes
un autre, »
» tant de n
» plus d'ha
» il suffit d
» portes. »
Tel étoit
rebelles; &
soutenir leu
rir plutôt qu
qu'un souff
bre 1628,
articles po
Rochellois
& leur acc
ligion; que
mes sortiro
les soldats
qu'ils auroi

lors avoit tiré ses provisions par mer, les consumma en peu de tems; & les Anglois, qui deux fois s'approcherent pour délivrer ou ravitailler la place, furent obligés de renoncer à leurs tentatives. Enfin, après un an de blocus, les Réformés, réduits, depuis plusieurs semaines, à ne se nourrir que d'herbes & de coquillages, se voyoient moissonner chaque jour par la famine. Déjà ce triste fléau avoit tué plus de douze mille personnes. Des maisons entières étoient remplies de cadavres. Un jour le maire vit une personne exténuée par la faim: « Elle n'a plus qu'un souffle de vie, » lui dit quelqu'un. « En êtes-vous surpris, répondit-il? Il faudra bien que nous en venions-là, vous & moi, si nous ne sommes plus secourus. »... Mais, ajoute un autre, » la faim en porte tous les jours tant de monde, que bientôt nous n'aurons plus d'habitans. »... Eh bien l'reprit-il, » il suffit qu'il en reste un pour fermer les portes. »

Tel étoit l'opiniâtre courage du chef des rebelles; & ses soldats, à peine en état de soutenir leurs mousquets, songeoient à mourir plutôt que de se rendre. Il ne leur restoit plus qu'un souffle de vie, lorsque, le 28 d'Octobre 1628, ils demanderent à capituler. Les articles portoient que le Roi pardonnoit aux Rochellois, les rétablissoit dans leurs biens, & leur accordoit l'exercice libre de leur religion; que les capitaines & les gentilshommes sortiroient de la ville l'épée au côté, & les soldats un bâton blanc à la main, après qu'ils auroient juré de ne porter jamais les

armes contre le service du Roi. Les troupes prirent, le 30, possession de la ville; & le monarque y fit son entrée, le 1^{er} de Novembre. Les fortifications furent démolies, les fossés comblés, les habitans désarmés & rendus taillables, l'échevinage & la communauté de ville abolis à perpétuité. Il y avoit près de deux cens ans que la Rochelle ne reconnoissoit presque de souverains que ses magistrats. La conquête en coûta quarante millions, mais peu d'hommes, à Louis XIII.

ROCOUX. (*bataille de*) Namur venoit de s'humilier devant les armes de Louis. Encore un effort, & les tristes restes de la journée de Fontenoi étoient ou accablés ou dissipés. Animé par ses victoires, dirigé par la grandeur de son génie, le maréchal de Saxe vouloit ajoûter ce nouveau laurier à ses couronnes. Il marcha donc à l'ennemi, qui campoit alors en-deçà de la Meuse, ayant Mastricht à sa droite, & Liège à sa gauche. Pendant quelques jours, on s'épia mutuellement: on se contenta de légères escarmouches. Enfin, le 11 d'Octobre 1746, dès la pointe du jour, le général François fit avancer ses troupes sur dix colonnes, dans le dessein de livrer la bataille. Le Jar séparoit les deux armées. Du fauxbourg de Liège, on voyoit, comme d'un amphithéâtre, d'un côté, toutes les forces de l'Autriche, de l'Angleterre & de la Hollande, qui montoient à quatre-vingt mille hommes, & qui s'étendoient, le long de la Meuse, de Liège à Viset, derrière cinq villages retranchés; de l'autre, cent vingt mille François redoutables par leurs triomphes, & plus en-

côte par l'
tant de bra
cent. Les
toutes part
ciel. Bient
& la mort
terrible. L
dence & f
victoire.
Rocoux,
Les Alliés.
tueux des
font en b
Tongres,
dont le sou
geur de la

Le mar
mortel arc
officier-gé
en cette jo
» il en av
Voltaire,
» Vingt ar
» de Holl
» & un e
» la vie. E
» & pouv
» retranch
» choisit la
» dévotio
» Il pens
» Dieu é
» faut avo
» mes qui
» Les Fra

cote par l'ame intrépide , qui faisoit mouvoir tant de bras. Ces deux grands corps se menacent. Les foudres de la guerre grondent de toutes parts. Une fumée soudaine obscurcit le ciel. Bientôt on s'entre-choque avec fureur ; & la mort vole de rang en rang avec un bruit terrible. Le maréchal de Saxe , par sa prudence & ses rares talens , avoit enchaîné la victoire. Elle lui est fidèle aux plaines de Rocoux , & met le comble à ses trophées. Les Alliés, ne pouvant soutenir le choc impétueux des François , sonnent la retraite , la font en bon ordre , & s'avancent jusqu'à Tongres , sous les auspices du prince Charles , dont le sort étoit de toujours céder au vengeur de la France.

Le marquis de Fénelon , neveu de l'immortel archevêque de Cambrai , fut le seul officier-général , que les vainqueurs perdirent en cette journée. « Digne élève de son oncle , » il en avoit toute la vertu , » dit M. de Voltaire , « avec un caractère tout différent. » Vingt années employées dans l'ambassade de Hollande n'avoient point éteint un feu » & un emportement de valeur qui lui coûta » la vie. Blessé au pied , depuis quarante ans , » & pouvant marcher à peine , il alla sur les » retranchemens ennemis à cheval. Il cher- » choit la mort , & il la trouva. Son extrême » dévotion augmentoit encore son intrépidité. » Il pensoit que l'action la plus agréable à » Dieu étoit de mourir pour son Roi. Il » faut avouer qu'une armée , composée d'hom- » mes qui penseroient ainsi , seroit invincible. » Les François eurent peu de personnes de

» marque blessées dans cette journée. Le fils
 » du comte de Ségur eut la poitrine traversée
 » d'une balle qu'on lui arracha par l'épine du
 » dos ; & il échappa à une opération plus
 » cruelle que la blessure même. Le marquis
 » de Lujac reçut un coup de feu qui lui fra-
 » cassa la mâchoire , entama la langue , lui
 » perça les deux joues. Le marquis de Laval,
 » le prince de Monaco , le marquis de Vau-
 » becourt , le comte de Barleroi , furent blef-
 » sés dangereusement. »

Les ennemis perdirent près de treize mille hommes , tués , blessés , ou prisonniers ; neuf drapeaux , & soixante-quatre pièces de canon , sans compter celles qu'ils jetterent dans la riviere. Cette mémorable victoire ne coûta pas plus de trois mille guerriers à la France.

ROCROY. (*bataille de*) Vingt-six mille Espagnols étant sortis des frontieres du Hainaut , en 1643 , sous la conduite d'un vieux capitaine expérimenté , nommé *don Francisco de Melos* , vinrent ravager les frontieres de Champagne , & formerent le siège de Rocroy. Ils croyoient pénétrer bientôt jusqu'aux portes de Paris. La mort de Louis XIII , la foiblesse d'une minorité releverent leurs espérances ; & , quand ils virent qu'on ne leur opposoit que quinze mille fantassins & sept mille cavaliers commandés par un jeune homme de vingt-un ans , leur espérance se changea en sécurité.

» Ce jeune homme sans expérience , qu'ils
 » méprisoient , dit M. de Voltaire , étoit
 » Louis de Bourbon , alors duc d'Enguien ,
 » connu depuis , sous le nom du grand Condé.

» La plupart
 » nus-tels pa
 » ral. L'art
 » instinct na
 » lui & le S
 » à vingt a
 » l'expérien
 » avec la no
 » l'ordre de
 » maréchal
 » donné po
 » duire , se
 » ces ordre
 » Maréchal
 » sein qu'
 » digne d'é
 » le Maréch
 » On rema
 » réglé le fo
 » mit si prof
 » pour la de
 » d'Alexanc
 » homme ,
 » l'arrangem
 » ensuite da
 » qu'un génie
 » inquiétude
 » pour dorn
 - Les deux
 au milieu de
 profond. Le
 après avoir
 signal de la
 d'œil qui ve
 source , par

» La plûpart des grands capitaines sont deve-
» nus tels par degrés. Ce prince étoit né Géné-
» ral. L'art de la guerre sembloit en lui un
» instinct naturel. Il n'y avoit en Europe que
» lui & le Suédois Torstenson , qui eussent eu
» à vingt ans ce génie qui peut se passer de
» l'expérience. Le duc d'Enguien avoit reçu ,
» avec la nouvelle de la mort de Louis XIII ,
» l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le
» maréchal de l'Hôpital , qui lui avoit été
» donné pour le conseiller & pour le con-
» duire , secondoit , par sa circonspection ,
» ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le
» Maréchal ni la Cour. Il ne confia son des-
» sein qu'à Gassion , maréchal-de-camp ,
» digne d'être consulté par lui. Ils forcerent
» le Maréchal à trouver la bataille nécessaire.
» On remarque que le Prince , ayant tout
» réglé le soir , veille de la bataille , s'endor-
» mit si profondément , qu'il fallut le réveiller
» pour la donner. On conte la même chose
» d'Alexandre. Il est naturel qu'un jeune
» homme , épuisé des fatigues que demande
» l'arrangement d'un si grand jour , tombe
» ensuite dans un sommeil plein. Il l'est aussi ,
» qu'un génie fait pour la guerre , agissant sans
» inquiétude , laisse au corps assez de calme
» pour dormir. »

- Les deux armées occupoient une éminence
au milieu de laquelle régnoit un vallon assez
profond. Le 19 de Mai , dès le matin , Condé ,
après avoir harangué les soldats , donna le
signal de la bataille qu'il gagna par ce coup
d'œil qui voyoit à la fois le danger & la res-
source , par cette activité exempte de trou-

ble, qui le portoit à propos dans tous les endroits. « Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, » attaquâ cette infanterie Espagnole jusqu'à » lors invincible, aussi forte, aussi ferrée que » la phalange ancienne si estimée, & qui » s'ouvroit avec une agilité que la phalange » n'avoit pas, pour laisser partir la décharge » de huit canons qu'elle renfermoit au milieu » d'elle. Le Prince l'entoura & l'attaqua trois » fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers Espagnols se jettoient à » ses genoux, pour trouver auprès de lui un » asyle contre la fureur du soldat vainqueur. » Le duc d'Enguien eut autant de soin de les » épargner qu'il en avoit pris pour les vaincre. Le vieux comte de Fuentes, qui commandoit cette infanterie Espagnole, » & qui, tourmenté de la goutte, se faisoit porter en chaise au milieu du massacre & du carnage, » mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit qu'il voudroit être mort comme » lui, s'il n'avoit pas vaincu. » Les Espagnols perdirent neuf mille hommes, tués ou pris, & vingt pièces de canon. Un des chefs de l'armée Française, ayant demandé à un officier Espagnol, combien ils étoient avant la bataille ? « Il n'y a qu'à compter, répondit-il fièrement, » les morts & les prisonniers. » Cette fameuse journée de Rocroy devint l'époque de la gloire Française, & de celle de Condé; & dès ce moment, le respect qu'on avoit eu en Europe pour les armées Espagnoles, se tourna du côté des armées Françaises, qui, depuis cent ans, n'avoient point gagné de bataille si célèbre.

ROME.
vint dans
nations, e
premieres
ment des
gnement v
mis. Les
desir de v
Rome, fo
pour punir
dessein ét
les rendit
son de Ta
commande
mains. La
Romains p
ils se rallie
qui leur de
rent le co
avec succès
ble, lorsqu
quelles on
entre les
tenant ent
mariages,
Leur voix
pliante, fi
suspendit
ment de tr
les esprits.
entre leur
paix, à co
feroient p
Romulus &
2. Tarq

ROME. (*sièges de*) Cette ville, qui devint dans la fuite la reine & la maîtresse des nations, eut à lutter contre ses voisins, dès les premières années de sa naissance. L'enlèvement des Sabines, & le droit des gens indignement violé, armerent ses premiers ennemis. Les Sabins de Cures, animés d'un vif desir de vengeance, se présentèrent devant Rome, sous la conduite de Tatius leur Roi, pour punir cette ville sacrilège & perfide. Leur dessein étoit de la bloquer, lorsque le hazard les rendit maîtres de la citadelle par la trahison de Tarpeïa, fille de Ep. Tarpeïus qui y commandoit. Les deux peuples en vinrent aux mains. La victoire balança long-tems. Les Romains plierent à la première charge; mais ils se rallierent bientôt à la voix de Romulus qui leur donnoit l'exemple, & recommencèrent le combat avec opiniâtreté, & même avec succès. Le carnage alloit devenir terrible, lorsque les Sabines, pour l'honneur desquelles on versoit tant de sang, se jetterent entre les combattans, les cheveux épars, tenant entre leurs bras les tristes fruits de leurs mariages, & poussant des cris lamentables. Leur voix, leurs larmes, leur posture suppliante, fit tomber les armes des mains, & suspendit l'animosité des guerriers. Ce moment de tranquillité, ramena le calme dans les esprits. Les Sabines devinrent médiatrices entre leurs parens & leurs maris. On fit la paix, à condition que les deux peuples n'en feroient plus qu'un, & que les deux rois, Romulus & Tatius, régneroient ensemble.

2. Tarquin, le Superbe, ne pouvant recou-

vrer sa couronne par artifice, employa la force ouverte ; & ce prince eut l'adresse d'intéresser dans son malheur les peuples & les rois voisins. Porfenna, le plus puissant monarque d'Italie, leva, pour le défendre, une armée nombreuse, & mit le siège devant Rome. Dans un assaut qu'il donna, les deux Consuls furent blessés, & les Romains éperdus ne purent soutenir ses efforts. L'armée des Etrusques s'attacha à forcer un pont dont la prise entraînoit celle de la ville même. Horatius, surnommé *Coclès*, parcequ'il avoit perdu un œil, & descendant de M. Horatius, si fameux par la défaite des trois Albains, osa seul arrêter les troupes de Porfenna, pendant que ses compagnons, par son ordre, rompoient le pont derrière lui. Quand ils eurent fini, il se jeta dans le Tibre, & regagna l'autre bord.

Le roi de Clusium, ayant manqué cette entreprise, ne songea plus qu'à réduire la place par famine ; mais l'action hardie d'un jeune Romain lui fit bientôt changer de dessein. Mucius se sentant animé du même feu qui enflammoit Coclès, voulut délivrer sa patrie des maux qu'elle souffroit. Il marche vers le camp ennemi, déguisé en Etrusque, entre dans la tente du roi ; aperçoit le secrétaire de ce prince, superbement vêtu, & le poigarde au lieu de Porfenna. On l'arrête : on le conduit au roi ; on l'interroge : on étale à ses yeux tous les instrumens du supplice. Mucius, d'un air fier, & sans s'effrayer des menaces : « Je suis Romain, dit-il ; je sçais souffrir, je sçais mourir. » En même tems, comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir

mal servi, la laisse braver ses regards, te le courage conclut un plus redoutable sa naissance

Du no
Romains,
plie d'un
de son âge
sauver du
gner Rom
vinrent à
tiroit du r
on les re
violier la
de vertus
filles, &
nœuds de
une ville

3. Cor
Tribuns
Volsques
tion, à
déclaré C
pagne, la
grand no
conquête
sédioient
& invest
siège. U
& le peu
haine cè
à Coriol

mal servi , il la porte sur un brasier ardent & la laisse brûler , en jettant sur Porfenna des regards terribles. Ce prince étonné , admire le courage intrépide du jeune Romain , & conclut un traité de paix , qui délivre Rome du plus redoutable ennemi qu'elle eut eu depuis sa naissance.

Du nombre des ôtages donnés par les Romains , Clélie , jeune encore , mais remplie d'un courage au-dessus de son sexe & de son âge , persuada à ses compagnes de se sauver du camp des Etrusques , & de regagner Rome , en traversant le Tibre. Elles en vinrent à bout , malgré les traits qu'on leur tiroit du rivage. On loua leur hardiesse ; mais on les renvoya à Porfenna , pour ne point violer la foi publique. Ce prince , ravi de tant de vertus , donna la liberté à ces généreuses filles , & resserra par mille bons offices les nœuds de l'alliance qu'il venoit de faire avec une ville qui produisoit tant de héros.

3. Coriolan , exilé de sa patrie par des Tribuns séditioneux , engagea sans peine les Volques , qui l'avoient reçu avec distinction , à faire la guerre aux Romains. Il fut déclaré Général , & se mit aussi-tôt en campagne , la vengeance dans le cœur. Après un grand nombre de victoires rapides , & la conquête de presque toutes les villes que possédoient les Romains , il marche droit à Rome , & investit la place comme pour en former le siège. Un dessein si hardi jette les patriciens & le peuple dans une consternation égale. La haine cède à la peur. On envoie des députés à Coriolan qui les reçoit , assis sur son tribunal ,

avec la fierté d'un ennemi qui veut donner la loi. Ces généreux Romains l'exhorterent, en des termes touchans & modestes, à donner la paix à l'une & à l'autre nation. Ils le conjurerent d'avoir pitié de sa patrie, & d'oublier les torts d'une populace assez unie par les maux dont il l'accabloit. Mais ils n'en rapporterent que cette rigoureuse réponse. « Qu'il falloit restituer aux Volſques tout ce qu'on leur avoit enlevé, & leur donner le droit de bourgeoisie. » De nouveaux députés furent congédiés de la même manière. Il sembloit que le courage de ces Romains, si fiers & si intrépides, fût passé, avec Coriolan, dans le parti des Volſques. On ne ſçavoit plus obéir : on ne connoissoit plus de discipline ; on ne prenoit conseil que de sa timidité. Enfin, après bien des délibérations tumultueuses, on emploie les ministres de la religion pour fléchir l'implacable ennemi. Ces vénérables prêtres, revêtus de leurs habits sacrés, s'avancent gravement dans le camp des Volſques ; puis, avec une contenance majestueuse & modeste, le plus ancien d'entr'eux conjure Coriolan de donner la paix à sa patrie, & le supplie au nom des dieux d'avoir quelque compassion des Romains, ses concitoyens & ses freres ; mais ils le trouverent également dur & inflexible. Quand on les vit revenir à Rome, sans avoir pu rien obtenir, on crut la république à la veille de sa ruine. On remplissoit les temples : on embrassoit les autels des dieux ; on couroit de tous côtés, en pouſſant des cris lamentables. Telle étoit la triste situation de Rome, lorsque la généreuse Véturie, mere

de Coriolan
sauverent le
rent se pre
rent à ses p
qu'il y a de
qui l'avoit
core dans s
enfans, &
Coriolan av
drement sa
mes. Il lui ad
le ſiége, &
terreur qu'e

4. Les m
d'Allia anno
avoit à atten
torieux. Le
rale, unique
terrible qui
ment du ten
jouir des fru
pas de force
ville, il jett
mes capable
ferma avec
tems ce qu'
renvoya to
part des vie
fans, se tro
se sauverent
villes les pl
place, que
ſénateurs h
lats, & qu
patrie ni à

de Coriolan , & Volomnie , son épouse ,
sauverent leur malheureuse patrie. Elles alle-
rent se présenter au rebelle , se prosterne-
rent à ses pieds ; le conjurerent , par tout ce
qu'il y a de plus sacré , d'épargner une ville
qui l'avoit vu naître , & qui renfermoit en-
core dans son sein sa mere , son épouse , ses
ensans ; & tout ce qu'il avoit de plus cher.
Coriolan avoit le cœur bon. Il aimoit tend-
rement sa mere : il ne put résister à ses lar-
mes. Il lui accorda tout ce qu'elle voulut , leva
le siège , & délivra Rome de la plus grande
terreur qu'elle eût eu jusqu'alors.

4. Les malheureux débris de la journée
d'Allia annoncerent à la république ce qu'elle
avoit à attendre du couroux des Gaulois vic-
torieux. Le Sénat , dans cette allarme géné-
rale , uniquement attentif à parer le coup
terrible qui menaçoit l'Etat, sçut profiter sage-
ment du tems que les Barbares employoient à
jouir des fruits de la victoire. Ne se trouvant
pas de forces assez suffisantes pour défendre la
ville , il jetta dans le Capitole tous les hom-
mes capables de porter les armes , & s'y ren-
ferma avec eux. Pour faire durer plus long-
tems ce qu'on avoit pu amasser de vivres , on
renvoya toutes les bouches inutiles. La plû-
part des vieillards , des femmes & des en-
fans , se trouvant sans chefs & sans ressources ,
se sauverent parmi les champs , ou dans les
villes les plus voisines. Il ne demeura dans la
place , que quelques pontifes , & d'anciens
sénateurs honorés de triomphes ou de consu-
lats , & qui , ne voulant survivre ni à leur
patrie ni à leur gloire , se dévouerent géné-

reusement à la mort pour appaiser , suivant leur croyance , la colere des dieux infernaux , & jeter la confusion dans le parti ennemi. Mais ces hommes vénérables , afin de conserver jusqu'au dernier soupir les marques de la dignité qui alloit finir avec eux , prirent , les uns leurs habits sacrés , les autres leurs robes consulaires , & se placèrent à la porte de leurs maisons dans des chaires d'yvoire , où ils attendirent avec fermeté l'arrêt que le destin alloit prononcer sur Rome & sur eux. Brennus & les Gaulois y arriverent trois jours après leur victoire. Surpris de trouver les portes ouvertes , les murailles sans défenses , & les maisons sans habitans , il soupçonna quelque stratagème. A la fin , le long calme le rassura. Il mit des corps-de-garde par-tout , & s'assura de sa conquête ; puis , se répandant avec ses troupes dans les rues & les quartiers de Rome , le premier objet qui se présenta à ses yeux , & qui attira le plus son attention , furent ces respectables vieillards qui s'étoient dévoués à la mort. Leurs habits magnifiques , leurs barbes blanches , un air de grandeur & de fermeté , le silence même qu'ils observoient ; tout étonne Brennus , tout inspire à l'armée une crainte religieuse. Un Gaulois , moins touché de cet auguste spectacle , & plus hardi que les autres , osa prendre insolentement la barbe d'un ancien sénateur. Ce généreux vieillard , ne s'accommodant pas de cette familiarité , lui décharge un coup de son bâton d'yvoire sur la tête. Le soldat irrité , le tue aussi-tôt. Ce fut le signal du carnage. Tous furent massacrés dans leurs chaires.

chaires. To
échapper ,
Brennus at
pouffé avec
se rendre r
avantageuse
blocus pou
résistance d
par - tout ;
avant si flo
des colline

Il est bi
tune , quar
faveurs : c'
flés de tant
le pays da
ordre ni d
uns se rép
piller : les
boire. Ils c
main étoit
génie de F
la personne
après ses v
ingrats , s'
sans peine
suivre ; &
il sortit, pe
sur les Gau
une horrib
succès ino
concitoyer
étendards
leur unqu
choisir pou
S. & B.

chaires. Tous les habitans, qui n'avoient pu échapper, furent passés au fil de l'épée. Brennus attaqua le capitolé; mais il fut repoussé avec perte; & , désespérant de pouvoir se rendre maître par la force, d'une place si avantageusement située, il eut recours au blocus pour l'affamer. Pour se venger de la résistance des Romains, il fit mettre le feu par-tout; & bientôt Rome, peu de jours avant si florissante, n'offrit plus aux yeux que des collines environnées de débris fumans.

Il est bien difficile de se méfier de la fortune, quand elle a long-tems prodigué ses faveurs: c'est ce qui arriva aux Gaulois. Enflés de tant de succès, ils croyoient tenir tout le pays dans la crainte. Ils ne gardoient ni ordre ni discipline dans leurs marches. Les uns se répandoient dans la campagne pour piller: les autres passoient les jours entiers à boire. Ils croyoient que tout le peuple Romain étoit renfermé dans le capitolé. Le génie de Rome lui fit trouver un vengeur en la personne de Camille. Ce grand homme, après ses victoires, exilé par des citoyens ingrats, s'étoit retiré à Ardée. Il persuada sans peine à la jeunesse de cette ville de le suivre; & , de concert avec les magistrats, il sortit, pendant une nuit obscure, & tomba sur les Gaulois ensevelis dans le vin. Il en fit une horrible boucherie, & ranima par ce succès inopiné le courage abattu de ses concitoyens. Ils se rangerent en foule sous ses étendards; & , regardant Camille comme leur unique ressource, ils résolurent de le choisir pour chef. Mais ce bon citoyen, tou-

jours soumis aux loix , ne voulut rien faire sans l'ordre du sénat & du peuple renfermés dans le capitolé. Il étoit presque impossible d'y parvenir. Un jeune Romain eut la hardiesse de se charger de cette périlleuse entreprise. Il réussit. Camille fut déclaré dictateur ; & son grand nom lui fit bientôt trouver une armée de plus de quarante mille hommes qui se croyoient invincibles sous un si habile Général.

Cependant les Gaulois apperçurent les traces du passage du jeune Romain. Brennus essaya , pendant la nuit , de prendre la place de ce côté. Après bien des efforts , ils parviennent au haut du rocher , & sont déjà sur le point d'escalader les murailles. La sentinelle étoit endormie. Rien ne s'opposoit aux Gaulois. Mais des oies consacrées à Junon s'éveillèrent au bruit que fit l'ennemi , & se mirent à crier. Manlius , personnage consulaire , accourt aussi-tôt ; fait face aux Barbares ; en frappe deux si rudement , qu'il les fait rouler du haut en bas du rocher. Tous les Romains s'empresent : les ennemis sont accablés ; le terrain leur manque pour pouvoir fuir : la plupart tombent dans des précipices ; & très-peu regagnent leur camp. On précipita la sentinelle qui s'étoit laissée surprendre ; & , pour récompenser la vigilance de Manlius , suivant les facultés actuelles de l'Etat , chaque citoyen lui donna une demi - livre de farine , & une petite mesure de vin , qu'il se déroba sur son nécessaire. Brennus , irrité d'avoir échoué si honteusement , resserra la place de plus près , pour y augmenter la

famine
camp ,
maître de
de part &
convint d
d'or , à c
qu'il sorti
république
fut questio
rent de sau
& Brennu
outre le p
dans le pla
la raillerie
» cus ! »
moment r
armée. Il
vers le lie
tout ce qui
» or dans
des Romain
t-il , » ret
» balances
» Romains
On en vin
avoit tout
se chargea
fureur. Les
leur patrie
efforts inc
qui leur av
ne peuvent
foncent : il
rallie , lev
milles de R

famine qui se faisoit aussi sentir dans son camp , depuis que Camille s'étoit rendu maître de la campagne. On proposa bientôt de part & d'autre un accommodement. On convint de donner au Barbare mille livres d'or , à condition qu'il leveroit le siège , & qu'il sortiroit incessamment des terres de la république. On apporta l'or. Mais , quand il fut question de le peser , les Gaulois se servirent de faux poids. Les Romains se récrient ; & Brennus , se moquant de leurs plaintes , met , outre le poids , son épée & son baudrier dans le plat qui contre-pesoit l'or ; & , ajoutant la raillerie à l'injustice : « Malheur aux vaincus ! » dit-il d'un ton barbare. Dans ce moment même , Camille survient avec son armée. Il s'avance avec une bonne escorte vers le lieu de la conférence ; & apprenant tout ce qui s'y étoit passé : « Rempportez cet or dans le capitolé , dit-il aux députés des Romains ; » & vous , Gaulois , ajouta-t-il , » retirez-vous avec vos poids & vos balances : ce n'est qu'avec le fer que les Romains doivent recouvrer leur patrie. » On en vint bientôt aux mains. Camille , qui avoit tout prévu , fit avancer ses troupes. On se chargea , de part & d'autre , avec la même fureur. Les Romains , animés par la vue de leur patrie ruinée , & du capitolé , font des efforts incroyables pour accabler un ennemi qui leur avoit fait tant de mal. Les Gaulois ne peuvent soutenir leur impétuosité. Ils s'enfoncent : ils fuient de tous côtés. Brennus les rallie , leve le siège , & campe à quelques milles de Rome. Camille le suit avec la même

ardeur, l'attaque de nouveau, & le défait. La plûpart des Gaulois furent tués sur la place, ou dans la fuite, par les habitans des villages prochains; & il n'en resta pas un seul qui pût porter dans son pays la nouvelle de leur défaite. Ce fut ainsi que Rome, qui avoit été prise contre toute apparence, fut sauvée par la valeur d'un illustre exilé qui, oubliant son injustice & son ingratitude, mérita d'en être appelé le second fondateur.

5. Annibal, pour effrayer les Romains, & les engager à rappeler leur armée de devant Capouë qu'ils assiégeoient, vint se présenter devant Rome, & rangea ses troupes en bataille. Les Consuls, qui avoient eu ordre de » veiller à ce que la république ne reçût aucun dommage, se mirent en devoir de lui répondre. Mais, lorsqu'on étoit sur le point d'en venir aux mains, un furieux orage obligea les deux partis de se retirer. La même chose arriva plusieurs fois; enforte qu'Annibal, croyant voir dans cet évènement quelque chose de surnaturel, dit, au rapport de Tite-Live, que, tantôt la fortune, & tantôt la volonté lui manquoit pour se rendre maître de Rome. Mais ce qui le surprit davantage, c'est qu'il apprit que, pendant qu'il étoit campé à l'une des portes de la ville, les Romains avoient fait sortir par une autre une armée pour l'Espagne, & que le champ dans lequel il s'étoit campé avoit été vendu, dans le même tems, sans que cette circonstance eût rien diminué de son prix. Pour se venger d'un pareil outrage, il fit mettre à l'encan les boutiques d'orfèvres, qui étoient autour de la

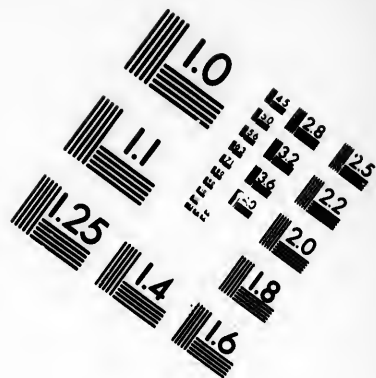
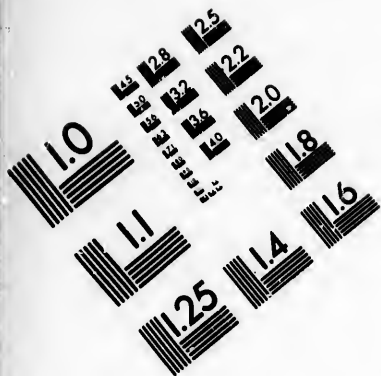
place publ
bravades,

6. La gu
Pont, fut
Marius &
dont l'am
bornes, d
mandemen
nat dont il
& alla su
troupes o
qui infeste
de son abs
l'homme l
excita telle
qu'on dép
on l'hono
Sylla, loin
cha droit à
fée de qu
premiere fo
infortunée
soient sans
république
citoyens. L
sa défense
hâte par M
résistance.
fut reçu de
de fureur
tout ce qu
pleuvoir su
& de tuile
Alors Sylla
patrie, &

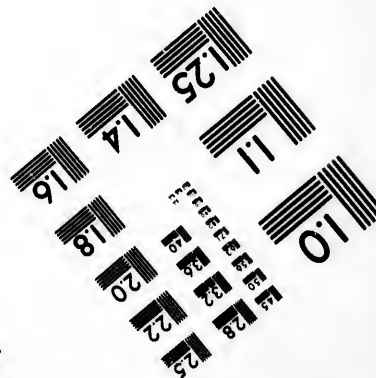
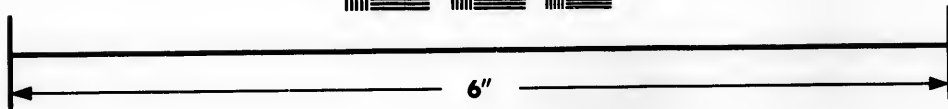
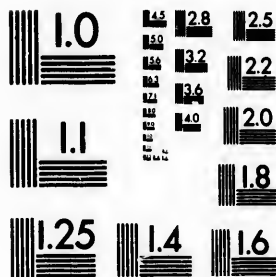
place publique à Rome ; &, après ces ridicules bravades, il se retira. *An de Rome 541.*

6. La guerre déclarée à Mithridate , roi de Pont , fut comme le signal de la discorde entre Marius & Sylla. Ces deux rivaux célèbres , dont l'ambition ne connoissoit point de bornes , demanderent en même tems le commandement de l'armée. Sylla l'obtint du sénat dont il avoit toujours épousé les intérêts , & alla sur le champ se mettre à la tête des troupes occupées à chasser quelques révoltés qui infestoient la Campanie. Marius profita de son absence ; &, aidé du tribun Sulpicius , l'homme le plus séditieux de son tems , il excita tellement le peuple contre les nobles , qu'on dépouilla Sylla de son emploi , dont on l'honora lui-même. A cette nouvelle , Sylla , loin d'obéir au décret du peuple , marcha droit à Rome , avec son armée composée de quarante mille hommes. C'étoit la première fois, depuis Coriolan, que cette ville infortunée , victime des séditions qui divisoient sans cesse les différens corps de la république , se voyoit assiégée par un de ses citoyens. Dépourvue de tout , & n'ayant pour sa défense que quelques soldats ramassés à la hâte par Marius , elle ne fit pas une longue résistance. Sylla y entra en ennemi , & y fut reçu de même. Toute la multitude , éprise de fureur , monta sur les toits ; s'arma de tout ce qu'elle rencontra sous sa main , & fit pleuvoir sur les ennemis une grêle de pierres & de tuiles, qui ne leur permit pas d'avancer. Alors Sylla oubliant & ce qu'il devoit à sa patrie , & ce qu'il se devoit à lui-même ,





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

10
11
12

pour n'écouter qu'une rage aveugle & sacrilège, crie aux siens de mettre le feu aux maisons ; commande à ses archers de lancer leurs pots à feu ; & lui-même, s'armant d'une torche ardente, il donne à ses soldats l'exemple de la fureur. Marius, trop foible pour résister, céda enfin à la fortune de son rival, & par une fuite précipitée, lui abandonna le centre de l'Empire. Le vainqueur affecta une grande modération. Il empêcha le pillage de sa patrie, réforma le gouvernement, éleva l'autorité du sénat sur les débris de celle du peuple ; fit tuer Sulpicius, & dix autres sénateurs partisans de son ennemi ; & après avoir permis qu'on nommât consul L. Corn. Cinna, ami de Marius, il s'embarqua pour l'Asie.

Cette seconde absence replongea Rome dans de nouveaux malheurs. La faction du peuple, dont Marius étoit l'ame, excitée par Cinna, reprit courage. Ce Consul voulut rappeler son ami ; & ayant gagné quelques Tribuns, il causa tant de troubles, qu'il se fit chasser de la ville, & dépouiller du consulat. Mais il vint à bout d'engager dans sa querelle une grande armée campée dans la Campanie, & presque tous les peuples d'Italie. Marius, qui s'étoit réfugié dans l'Afrique, profitant d'une conjoncture si favorable, repassa la mer, & vint se joindre à Cinna. Il fut sur le champ déclaré Proconsul. On voulut lui donner des faisceaux & des licteurs ; mais il les rejetta. « De » tels honneurs, disoit-il, ne conviennent » point à un banni. » On tint conseil ; & il fut résolu d'aller attaquer Rome. L'exemple en avoit été donné par Sylla ; & Marius ne

se piquoit
sur l'amour

Rome
mis du de
tre les atta
fois affié
rent, l'u
sous des
command
fus. Cinq
rôle dans
tiers ent
Leur pre
parce qu
ges. Bien
concitoye
doit une
au secours
Rome un

A quel
res civiles
res comb
tre. Mais
ler son a
visage q
dresser u
Il y mont
& ayant
ses cendre
de sa fure
mir les d
elles-mê

Enfin l
cesse à la
tés aux

se piquoit pas d'être plus délicat que son rival sur l'amour & le respect dûs à la patrie.

Rome, toujours victorieuse contre les ennemis du dehors, mais toujours trop foible contre les attaques domestiques, se vit encore une fois assiégée par quatre armées qui se postèrent, l'une ayant Marius pour chef, au-dessous des remparts du côté de la mer; l'autre, commandée par le célèbre Sertorius, au-dessus. Cinna, & Carbon, qui joua un grand rôle dans tous ces troubles, prirent leurs quartiers entre ceux des deux autres Généraux. Leur première attention fut d'affamer Rome, parce qu'ils étoient maîtres de tous les passages. Bientôt ils réduisirent aux abois tous leurs concitoyens. Pompéius Strabo, qui commandoit une armée, vint enfin, mais trop tard, au secours de sa patrie. Il livra aux portes de Rome un combat qui ne décida rien.

A quels excès ne porte point la rage des guerres civiles? On vit dans cette action deux frères combattre l'un contre l'autre sans se connoître. Mais, quand le vainqueur voulut dépouiller son adversaire, désespéré à la vue de son visage qui lui reprochoit son crime, il fit dresser un bûcher sur lequel il plaça le mort. Il y monta lui-même, se perça de son épée; & ayant ordonné qu'on mît le feu, il mêla ses cendres avec celles de l'infortunée victime de sa fureur: événement horrible, qui fit gémir les deux armées, tandis qu'elles se rendoient elles-mêmes coupables de pareils forfaits!

Enfin Rome consternée, & se voyant sans cesse à la veille de sa ruine, envoya des députés aux ennemis, pour leur demander grace,

& les inviter à entrer dans la ville. On tint conseil ; & Marius & Cinna, après avoir désigné leurs victimes, firent leur entrée dans la Capitale qu'ils livrerent à toutes les horreurs de la guerre. On ne sçauroit dire combien d'illustres Romains furent immolés à la vengeance des deux chefs. Marius inonda sa patrie du plus pur sang de la république. La naissance & les richesses étoient à ses yeux des crimes impardonnables. Un signe de tête de ce tyran étoit un arrêt exécuté sur le champ. Enfin cette ame féroce & barbare, après avoir exercé les plus horribles cruautés, mourut, peu de tems après cette honteuse victoire, au milieu de Rome même dont il avoit été le sauveur & le bourreau. 87 ans avant J.C.

7. Alaric, roi des Goths, ayant recommencé la guerre contre l'empereur Honorius, entra en Italie, répandant par-tout la terreur & l'épouvante, & s'avança vers Rome pour en former le siège. Dans sa route, un pieux solitaire vint se jeter à ses pieds, le suppliant, le conjurant avec larmes d'épargner cette ville devenuë le centre du Monde Chrétien. « Mon » pere, lui répondit le prince, ce n'est pas » ma volonté qui me conduit. J'entends sans » cesse à mes oreilles une voix qui me crie : » Marche, Alaric, & vas saccager Rome. » Il ne tarda pas à la réduire à la plus affreuse extrémité, en fermant aux assiégés tous les passages des vivres, & en se rendant maître de la navigation du Tibre. La peste se joignit bientôt à la famine. Rome n'étoit plus qu'un vaste cimetièrè où les morts tuoient les vivans par la vapeur meurtrière qu'ils exha-

loient. En
roi des Go

Les dé
lui déclar
teroit la
bles, ma
il avoit ré
» heure !
de rire ;
» cher le
» drue. »
antique fi
& le vain
mettre tou
d'or, d'a
étrangers.
» habitans
» La vie,
gues conte
Rome donn
mille d'arg
trois mille
mille livres
ensans des
conditions
leva le siég

Deux an
à la vengea
se presenta
l'univers,
fut long; m
lescirconsta
le prince G
ques traitre
nuit, Rome

loient. Enfin il fallut songer à traiter avec le roi des Goths.

Les députés vinrent trouver ce prince, & lui déclarèrent que le peuple Romain accepteroit la paix sous des conditions raisonnables, mais que, si sa gloire étoit intéressée, il avoit résolu de livrer bataille. « A la bonne » heure ! répondit Alaric avec un grand éclat de rire ; » jamais il n'est plus aisé de faucher le foin, que quand l'herbe est plus drue. » Il fallut donc encore quitter cette antique fierté qui n'étoit plus de mode ; & le vainqueur ordonna qu'on eût à lui remettre tout ce qu'il y avoit dans la ville, d'or, d'argent, de meubles & d'esclaves étrangers. « Eh ! que laissez-vous donc aux » habitans, demanderent les députés ? » .. » La vie, » répondit Alaric. Après de longues contestations, on convint enfin que Rome donneroit cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, quatre mille tuniques de soie, trois mille peaux teintes en écarlate, trois mille livres d'épiceries ; & pour ôtages, les enfans des plus nobles citoyens. Quand ces conditions furent remplies, le roi des Goths leva le siège. *L'an 408 de J. C.*

Deux ans après, Alaric provoqué sans cesse à la vengeance par les perfidies des Romains, se présenta de nouveau devant la capitale de l'univers, & la serra de très-près. Le siège fut long ; mais l'Histoire n'en a point conservé les circonstances. Enfin, le 24 du mois d'Août, le prince Goth entra dans la ville, dont quelques traîtres lui ouvrirent les portes durant la nuit. Rome fut saccagée par le soldat furieux.

Ses richesses, ses meubles précieux, ses édifices, ses temples, ses maisons, tout devint la proie des flammes : le sang des citoyens inonda les rues & les places. Les femmes, que leur foiblesse livroit à la brutalité des vainqueurs, furent outragées & immolées sur les cadavres de leurs maris & de leurs peres égorgés. Les enfans furent écrasés entre les bras de leurs meres éplorées ; & ces tristes victimes d'une fureur aveugle reçurent la mort avant de connoître la vie. Le ciel sembla s'armer de concert avec les Goths pour punir la superbe Rome. La foudre réduisit en poudre ce que la flamme avoit épargné, & ces statues, chefs-d'œuvres de l'art, autrefois objets insensés d'un culte sacrilège, & conservées par les empereurs Chrétiens pour la décoration de la capitale.

Les Goths, cependant, dans le fort de leur rage, respectèrent les églises ; & ces saints lieux furent un asyle inviolable pour tous ceux qui s'y refugierent. Un officier étant entré dans une maison qui servoit de dépôt à l'église de S. Pierre, & n'y trouvant qu'une femme avancée en âge, lui demanda si elle avoit de l'or & de l'argent : « J'en ai beaucoup », répondit-elle sans se déconcerter ; « je vais l'exposer à vos yeux. » En même tems elle étala un grand nombre de vases précieux. « Il appartient à S. Pierre, » dit-elle : enlevez, si vous l'osez, ces richesses sacrées ; je ne puis les défendre : je vous les abandonne ; mais vous en rendrez compte à celui qui en est le maître. » Le Barbare n'osa porter une main impie sur ce saint dépôt, & envoya demander les ordres

du roi. A ces vases à conduire ce qui se joint aussi surprenant longue suite main l'épée vases précieux marchaient tueuse, & du boulev

Les femmes rage d'une r funeste jourr âge & sa naivoit retirée qu'elle forme troupe de so demander « vres, » réchargèrent elle leur dem point sépar pouvoit exp que la mort duisirent tou

Un jeune Romaine, a la faire con l'épée nue ; tre la tête, i la réduire p cette femme sang dont ell le col à l'en

du roi. Alaric ordonna de faire porter tous ces vases à la basilique de S. Pierre , & d'y conduire cette femme avec tous les Chrétiens qui se joindroient à elle. Ce fut un spectacle aussi surprenant que magnifique de voir une longue suite de soldats qui , tenant d'une main l'épée nue , & soutenant de l'autre les vases précieux qu'ils portoient sur leurs têtes , marchaient avec une contenance respectueuse , & comme en triomphe , au milieu du bouleversement & du désordre.

Les femmes chrétiennes signalèrent leur courage d'une manière bien éclatante dans cette funeste journée. Une veuve, respectable par son âge & sa naissance, appelée *Marcelle*, qui vivoit retirée avec une jeune fille fort belle, qu'elle formoit à la piété, fut assaillie par une troupe de soldats qui, d'un air menaçant, lui demandèrent son or. « Je l'ai donné aux pauvres, » répondit-elle. Les Barbares irrités la chargerent de coups. Insensible à la douleur, elle leur demanda, pour toute grace, de ne la point séparer de sa compagne que sa beauté pouvoit exposer à des insultes plus cruelles que la mort. Les Goths attendris les conduisirent toutes deux à la basilique de S. Paul.

Un jeune officier épris de la beauté d'une Romaine, après avoir mis tout en œuvre pour la faire consentir à ses desirs, lui présenta l'épée nue; & comme s'il eût voulu lui abattre la tête, il lui fit une légère blessure, pour la réduire par la crainte de la mort. Mais cette femme généreuse, loin de s'effrayer du sang dont elle se voyoit trempée, présentant le col à l'ennemi: « Recommence, dit-elle,

» & songe à mieux frapper. » L'épée tomba des mains du Barbare. Il conduisit sa captive à l'église de S. Pierre, & recommanda aux gardes de ne la remettre qu'entre les mains de son mari. C'est ainsi que Rome, onze cens soixante & trois ans après sa fondation, perdit en un seul jour cet éclat qui avoit ébloui l'univers. Elle ne fut point détruite. Bientôt elle fut repeuplée ; mais, depuis cet instant d'humiliation, cette reine de l'univers devint le jouet & la proie des Barbares qui la faccagerent tour-à-tour.

8. L'an 537, Bélisaire après la prise de Naples, se renferma dans Rome & se disposa à soutenir un siège, si Vitigès, qui avoit succédé à Théodat sur le trône des Ostrogoths, vouloit entreprendre de l'attaquer. Le nouveau monarque, à la tête de cent cinquante mille combattans, marche vers la capitale de l'Italie, persuadé que rien n'oseroit résister à son armée formidable. Il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit sur sa route, si Bélisaire étoit encore dans Rome ? « Prince, soyez tranquille » sur ce point, lui répondit un prêtre. De » toutes les pratiques militaires, Bélisaire n'ignore que la fuite. » Ce Général avoit fait construire un fort sur un pont, à un mille de Rome, & l'avoit pourvu d'une bonne garnison, afin de disputer le passage à l'ennemi ; Mais ces lâches guerriers, saisis de frayeur, à l'approche des Goths, prirent la fuite, pendant la nuit, & se dispersèrent dans la campagne.

Le lendemain dès la pointe du jour, Vitigès passe le pont, avec une grande partie de son armée. En s'avancant toujours, il rencontre

enfin Bélisaire
ce qui s'éleva
mille che
du pont.
les ennem
ner de leur
à la tête d
& la valeur
&, pour le
emprunté l
fort de la r
est reconnu
crient de to
» pagnons
aussi-tôt assa
les traits. B
courage, é
écrase tout
voient le p
s'ils fussent
Bélisaires, i
ils se précip
font un remp
corps. Les C
de ces lions
poursuivis ju
armée arrêté
dans leurs re
à leur tour,
ils se rallier
Les Romains
roient eu pei
héroïque d'u
Ce nouve
la cavalerie

enfin Bélifaire qui, n'étant point instruit de ce qui s'étoit passé, venoit avec un corps de mille chevaux, reconnoître le terrain autour du pont. Sa surprise est extrême, en voyant les ennemis fondre sur lui. Mais, sans s'étonner de leur nombre, il s'arrête, & les reçoit à la tête de sa petite troupe. Ici, les exploits & la valeur de Bélifaire tiennent du prodige; & pour les raconter, l'Histoire semble avoir emprunté les ornemens de la fable. Au plus fort de la mêlée, le brave chef des Romains est reconnu par quelques transfuges qui s'écrient de toutes parts: » Au cheval bai, com- » pagnons! Tirez au cheval bai! » Il se voit aussi-tôt assailli de tous côtés. Il est en bute à tous les traits. Bélifaire, enflammé d'un généreux courage, écarte les uns, renverse les autres, écrase tout ce qu'il rencontre. Les Romains voient le péril de leur Général; & comme s'ils fussent devenus tout-à-coup autant de Bélifaires, ils courent à lui, ils l'entourent, ils se précipitent au-devant des coups, ils lui font un rempart de leurs boucliers & de leurs corps. Les Goths, effrayés à l'aspect terrible de ces lions furieux, tournent bride & sont poursuivis jusqu'à leur camp. Le reste de leur armée arrêta les vainqueurs prêts à pénétrer dans leurs retranchemens, & les força de fuir à leur tour, jusqu'à une hauteur voisine, où ils se rallierent. Alors le combat recommença. Les Romains, trop inférieurs en nombre, auroient eu peine à faire retraite, sans la valeur héroïque d'un officier nommé *Valentin*.

Ce nouveau Coclès tint seul contre toute la cavalerie des Goths, & donna aux siens le

tems de gagner les murs de Rome. On leur en ferme les portes, dans la crainte que l'ennemi n'entte avec eux. En vain Bélisaire fait entendre son nom aux habitans, & les presse de le laisser entrer. Persuadés, d'après le rapport de quelques fuyards, qu'il avoit péri dans le combat; &, ne pouvant d'ailleurs le reconnoître à cause du sang & de la poussiere qui lui couvroient le visage, ils n'ont aucun égard à ses ordres. Dans cette extrémité, notre héros anime ses gens & retourne avec fureur vers l'ennemi qui commençoit à le ser- rer de près. Les Goths, s'imaginant qu'il étoit à la tête de troupes fraîches, sorties de la ville, lâchent le pied & regagnent leur camp. Bélisaire, ne jugeant pas à propos de les pour- suivre, rentré triomphant dans la ville. On le reçut avec les transports de la plus vive allé- gresse; & Rome se crut à l'abri de tous les revers, sous la garde d'un guerrier ardent, in- trépide, invulnérable. Dans ce combat, qui dura tout un jour, les Goths perdirent l'élite de leur cavalerie. Un de leurs officiers, appelé *Vandalais*, s'étoit signalé parmi ceux qui s'acharnoient sur le général Romain. Il tomba percé de treize coups, & fut laissé pour mort. Trois jours après, les Barbares campés sur les murs, ayant envoyé sur le champ de ba- taille pour enterrer leurs morts, s'aperçurent que *Vandalais* respiroit encore. On le secou- rut. Il guérit de ses blessures, & vécut encore plusieurs années, estimé & honoré parmi ses compatriotes.

Le dix-huitieme jour du siège, au lever du soleil, les Goths conduits par Vitigès mar-

cherent en laria. A la s'avançoi- faire un gr habitans ét- nemis étoit général Rom un comman & lui perç- applaudit. L cond coup a mande à ses nérale sur les nes. En un grêle de trai rompirent le

Pendant qu- fiffloit si mal Rome, du cœ- drien, appell- Les Goths de- le Tibre. Dé- lançoit, ils a- commençoi- fendoient le M- tues de marbr- ment, & en- tête des assiég- leurs échelles- contraints d'ab-

Le dix-neu- sortir de la vill- comme ses trou- mille hommes- considérablem-

cherent en ordre de bataille, vers la porte Salaria. A la vue des tours & des béliers qui s'avançoient à leur tête, Bélisaire se mit à faire un grand éclat de rire, tandis que les habitans étoient glacés d'effroi. Déjà les ennemis étoient au bord du fossé, lorsque le général Romain, s'étant saisi d'un arc, tira sur un commandant Goth, couvert d'une cuirasse, & lui perça le cou de part en part. Chacun applaudit. La joie redouble à la vue d'un second coup aussi heureux. Alors Bélisaire commande à ses soldats de faire une décharge générale sur les bœufs qui traînoient les machines. En un instant, ils furent accablés d'une grêle de traits; & les Goths étonnés interrompirent leur attaque.

Pendant que, dans cet endroit, Vitigès réussissoit si mal, il fut sur le point de prendre Rome, du côté du Mole, ou Tombeau d'Adrien, appelé depuis *le Château-saint-Ange*. Les Goths devoient s'en emparer pour passer le Tibre. Déjà, malgré les traits qu'on leur lançoit, ils avoient appliqué les échelles, & commençoient à monter, lorsque ceux qui défendoient le Mole, s'aviserent de briser les statues de marbre, dont on avoit orné ce monument, & en firent rouler les morceaux sur la tête des assiégeans, qui, renversés de dessus leurs échelles par ces masses énormes, furent contraints d'abandonner leur entreprise.

Le dix-neuvieme jour du siège, Bélisaire fit sortir de la ville toutes les bouches inutiles; &, comme ses troupes, qui ne montoient qu'à cinq mille hommes, à l'arrivée de Vitigès, étoient considérablement diminuées, il en rôla un grand

nombre d'artisans. Craignant que les gardes des portes ne se laissent corrompre, il changeoit les clefs & les ferrures deux fois le mois. Pour tenir les sentinelles, alertes, & les défendre du sommeil, il faisoit jouer des instrumens sur les murailles, pendant toute la nuit.

Un Goth, remarquable par la grandeur de sa taille, & fameux par ses exploits, couvert de la cuirasse, le casque en tête, s'avança hors des rangs, vis-à-vis la porte Salaria; &, s'adossant contre un arbre, il ne cessoit de tirer aux créneaux. Un gros javelot parti d'une balliste, vint lui percer la cuirasse & le corps, &, s'enfonçant dans l'arbre jusqu'à la moitié de sa longueur, y cloua ce redoutable guerrier. Quelques jours se passerent en escarmouches, où les Romains eurent constamment l'avantage. Dans un de ces petits combats, un Romain, vivement poursuivi, tomba dans une fosse profonde. Le lendemain, un Goth, fuyant devant les Romains, tomba dans la même fosse. La conformité de fortune leur fit oublier la haine nationale. Ils s'embrassèrent : ils devinrent amis. Après avoir fait leurs conventions, ils poussent tous deux des cris perçans. Les Goths campés dans le voisinage accourent au bruit. A leurs questions le soldat Goth répond seul, & les prie de lui descendre une corde. On jette la corde : on la tire ; mais quelle fut leur surprise, quand ils virent le Romain ! Celui-ci leur dit qu'il étoit convenu, avec le compagnon de sa disgrâce, de monter le premier, de crainte que, s'il restoit le dernier, les Goths, après avoir sauvé leur compatriote, n'aban-

n'abandonné
tiré de
main, c
Un c
mante, g
ques Ro
Néron u
compagn
trop app
sa pour
qu'il éto
le plus h
en fuite.
leurs ret
prudent,
avec de
après, ay
il jura de
seul, &
Ceux-ci l
Mais, lon
cavaliers
Il les sou
pide, &
environne
du péril,
sûre que
il tomba
d'homme
Dans un
ensuite, l
Cutilas, c
demi-ense
poursuivre
de sa bless
S. & B.

n'abandonnassent leur ennemi. Le Goth retiré de la fosse confirma le rapport du Romain, qui fut renvoyé libre vers les siens.

Un cavalier Massagète, nommé *Chorsamante*, garde de Bélisaire, accompagné de quelques Romains, poursuivit dans les plaines de Néron un corps de soixante & dix cavaliers. Ses compagnons ayant tourné bride, pour ne pas trop approcher du camp ennemi, il continua sa poursuite; & les Goths, s'étant apperçus qu'il étoit resté seul, revinrent sur lui. Il tua le plus hardi, chargea les autres, & les mit en fuite. Chorsamante les poursuivit jusqu'à leurs retranchemens; &, plus heureux que prudent, il revint à Rome, où il fut reçu avec de grandes acclamations. Quelque tems après, ayant été blessé dans une rencontre, il jura de s'en venger, & tint parole. Il sortit seul, & courut vers le camp des Goths. Ceux-ci le prirent d'abord pour un transfuge. Mais, lorsqu'ils le virent tirer sur eux, vingt cavaliers sortirent pour le mettre en pièces. Il les soutint d'abord avec une audace intrépide, & les fit même reculer. Mais bientôt, environné de toutes parts, furieux à l'aspect du péril, & toujours plus redoutable à mesure que croissoit le nombre des ennemis, il tomba percé de coups sur un monceau d'hommes & de chevaux qu'il avoit abbatu.

Dans un combat assez meurtrier, qui se donna ensuite, les Goths furent repoussés avec perte. Cutilas, officier Romain, percé d'un dard à demi-enfoncé dans la tête, ne laissa pas de poursuivre les ennemis, comme si la douleur de sa blessure lui eût été indifférente. Il mou-

rut dès qu'on lui eut arraché le dard. Un autre officier, nommé *Azzès*, revint avec une flèche enfoncée bien avant, à côté de l'œil droit. Un habile médecin, appelé *Théocliste*, vint à bout de le guérir. Trajan qui commandoit un corps de troupes, s'efforçant d'enfoncer un bataillon de Goths, reçut un coup de flèche à l'angle intérieur de l'œil droit. Le bois se détacha, au moment du coup, & tomba; mais le fer s'étant enfoncé tout entier, resta dans la plaie, sans que Trajan y ressentit aucune douleur. Cinq ans après, le fer commença à reparoître, en perçant la cicatrice, &, sortant au-dehors de plus en plus, tomba vraisemblablement de lui-même. *Tarmut*, capitaine Barbare, allié des Romains, étant resté presque seul sur le champ de bataille, fut assailli par une foule d'ennemis. Mais, armé de deux javelots, & combattant des deux mains, il ne cessoit d'abatre à ses pieds tous ceux qui l'approchoient. Enfin, percé de coups, il étoit près de tomber en défaillance, lorsqu'il vit accourir son frere *Ennès*, chef des *Isaures*, qui se jetta entre lui & les ennemis avec un gros de cavalerie. Ranimé par ce secours inespéré, il reprit assez de force pour regagner Rome, en courant à toute bride, & toujours armé de ses deux javelots. Il ne survécut que deux jours à cet étonnant effort de courage. Tels furent les principaux exploits du siège de Rome par *Vitigès*, qui le leva après un an & neuf jours d'inutiles tentatives. Il se livra soixante & neuf combats, tous très-sanglans, tous à l'avantage des Romains, pour l'ordinaire, & qui coûtèrent au roi des

Goth
mée.
étoit
avoit
bles;
grand
seul de
9. L
mer le
les pass
par terr
l'endro
de larg
poutres
quelles
de bois,
la famin
boisseau
près de
boisseau
bœuf, qu
près de
rencontr
s'en emp
maux les
alimens
citoyens
d'herbes
des murai
toit plus
décharnés
les rues,
Un per
doient du
vre; &

Goths plus de la moitié de sa nombreuse armée. Bélisaire avoit peu de forces; Rome étoit facile à prendre; & , plus d'une fois, elle avoit cédé à des armées beaucoup plus foibles; mais Bélisaire étoit dans Rome; & ce grand Général, fécond en ressources, valoit seul des légions de héros.

9. L'an 545, Totila, roi d'Italie, vint former le blocus de Rome, & garda si bien tous les passages, qu'il n'y put entrer de vivres, ni par terre, ni par mer. Il fit barrer le Tibre à l'endroit où le lit de ce fleuve avoit le moins de largeur, par le moyen de plusieurs longues poutres placées d'un bord à l'autre, sur lesquelles on éleva, aux deux extrémités, des tours de bois, qui furent remplies de soldats. Bientôt la famine devint si horrible, qu'on vendoit le boisseau de bled sept piéces d'or, c'est-à-dire près de cent francs de notre monnoie; & le boisseau de son, le quart de cette somme. Un bœuf, qu'on avoit pris dans une sortie, fut vendu près de sept cens francs. Heureux celui qui rencontroit un cheval mort, & qui pouvoit s'en emparer! Les chiens, les rats, les animaux les plus immondes étoient devenus des alimens exquis & recherchés. La plupart des citoyens ne se nourrissoient que d'orties & d'herbes sauvages, qu'ils arrachotent au pied des murailles, & dans les masures. Rome n'étoit plus habitée que par des phantômes pâles, décharnés, livides, qui tomboient morts dans les rues, ou qui se tuoient eux-mêmes.

Un pere ayant cinq enfans, qui lui demandoient du pain à grands cris, leur dit de le suivre; & , resserrant dans son cœur sa douleur

profonde, sans verser une larme, sans pousser un soupir, il les mena sur un des ponts de la ville. Là, s'étant enveloppé la tête de son manteau, il se précipita dans le Tibre, en leur présence.

Ce qu'il y avoit de plus affreux dans cette extrême misère, c'est que les chefs étoient eux-mêmes la cause de l'indigence publique. Ces impitoyables sang-suës dévorioient les citoyens par leur sordide avarice. Les amas de bled, qu'ils avoient faits de longue main, ne se distribuoient qu'au poids de l'or; & bientôt toutes les richesses de Rome furent concentrées chez ces monstres dignes des plus grands supplices.

Cependant Bélisaire, dont la belle ame gémissoit sur les malheurs de Rome, tentoit tous les moyens de secourir cette infortunée capitale. Il fit construire un grand nombre de barques garnies tout-autour de planches, pour mettre les soldats à couvert des traits de l'ennemi. Ces planches étoient percées d'espace en espace, pour leur donner la facilité de lancer des flèches. Il fit charger les barques d'une grande quantité de vivres; se mit sur la première; &, conduisant quelques brûlots, il remonta le Tibre, & mit le feu à l'une des tours des ennemis. Mais, son entreprise n'ayant pas été secondée, il ne put réussir à faire entrer des vivres dans la ville. Le chagrin d'avoir manqué son coup lui causa une maladie qui le mit au bord du tombeau. Quelques soldats Isaures, qui gardoient la porte Asinaria, s'étant coulés, la nuit, le long des remparts, par le moyen d'une corde, vinrent

offrir
s'étant
bilité
Goths
lesquel
une po
Totila
s'enfuit
larme.
gouver
qu'il av
Au p
à l'églis
de la v
cre Péla
ple saint
& le sa
Totila, c
vaincre,
tre ce qu
plus gra
qui que
les Goth
soixante
times de
on laissa
moyens
au pillag
resta aux
maisons
teurs, au
de miséra
pain de p
mônes q
Totila

offrir à Totila de lui livrer la ville. Le Roi s'étant assuré de leur fidélité, & de la possibilité de la chose, envoie avec eux quatre Goths des plus braves & des plus vigoureux, lesquels étant montés dans la ville, ouvrent une porte, & introduisent toute l'armée de Totila. Bessas, qui commandoit dans la place, s'enfuit avec ses troupes, dès la première alarme. On trouva dans la maison de cet avaré gouverneur des monceaux d'or & d'argent, qu'il avoit recueillis par ses cruels monopoles.

Au point du jour, le roi des Goths se rendit à l'église de S. Pierre, pour remercier le Dieu de la victoire de son heureux succès. Le diacre Pélage, qui l'attendoit à l'entrée du Temple saint, se prosterna humblement devant lui, & le supplia d'épargner la vie des habitans. Totila, qui sçavoit pardonner, comme il sçavoit vaincre, accorda volontiers au vertueux ministre ce qu'il lui demandoit, & défendit, sous les plus grandes peines, de répandre le sang de qui que ce fût. Lorsque cet ordre fut donné, les Goths avoient déjà tué vingt soldats, & soixante citoyens. Ce furent-là les seules victimes de la brutalité des vainqueurs. Mais, si on laissa la vie aux citoyens, on leur enleva les moyens de la soutenir. Rome fut abandonnée au pillage pendant plusieurs jours; & il ne resta aux habitans, que les murailles de leurs maisons toutes nues. On vit alors des sénateurs, autrefois riches & opulens, couverts de misérables haillons, réduits à mendier leur pain de porte en porte, & à vivre des aumônes qu'ils recevoient des Barbares.

Totila se dispoit à démolir Rome. Il avoit

déjà fait abbatre le tiers des murs, & il alloit mettre le feu aux plus superbes édifices de la ville, lorsqu'il reçut une Lettre de Bélisaire qui le détourna de ce dessein. « Fonder des villes, lui disoit ce grand homme, » conserver une cité » florissante, c'est servir la société; c'est s'im- » mortaliser soi-même: les renverser, les dé- » truire, c'est se déclarer l'ennemi des hom- » mes & se deshonorer à jamais. De l'aveu » de tous les peuples, la ville où vous êtes » entré par votre victoire est la plus grande, » la plus magnifique, qui soit sous le ciel: aussi » n'est-elle pas l'ouvrage d'un seul homme, » ni d'une seule année. Depuis plus de treize » siècles, une longue suite de Rois, de Consuls, » d'Empereurs se disputent la gloire de l'em- » bellir; & ses superbes édifices qu'elle pré- » sente à vos yeux sont autant de monu- » mens qui consacrent leur mémoire: y porter » atteinte, c'est outrager les siècles passés, » dont ils éternisent le souvenir; & c'est ra- » vir aux siècles futurs un spectacle magnifi- » que. Seigneur, songez que la fortune se dé- » clarera pour vous ou pour mon maître. Si » vous demeurez vainqueur, quel regret d'a- » voir détruit votre plus belle conquête! Si » vous succombez, le traitement que vous » avez fait à Rome, servira de règle à Justi- » nien pour vous traiter vous-même, ou » comme un ennemi généreux, ou comme » un destructeur barbare. L'univers vous re- » garde. Il attend quel parti vous allez pren- » dre, pour vous donner le titre qui demeu- » rera pour toujours attaché au nom de To- » tila. » Persuadé par ces raisons, le roi des

Goths
Rome
habitan
Quan
Bélisair
sein de
réparer
de sout
velle, le
trois jou
faits à
& le for
coup de
10. E
cet éche
capitale
doit, av
des murs
tems la
trahie pa
nation,
paye dep
que leurs
quement
de suivre
le roi de
leur gard
qué. To
la partie
laquelle i
garnison
le plus p
Goths ne
command
pellé Pa

Goths se contenta de dépeupler la ville de Rome dans laquelle il ne laissa pas un seul habitant.

Quarante jours après la retraite de Totila ; Bélisaire se transporte à Rome , dans le dessein de repeupler cette fameuse ville , & d'en réparer les ruines. Bientôt il l'eut mise en état de soutenir un nouveau siège. A cette nouvelle , le roi des Goths accourut ; & , pendant trois jours , il livra successivement plusieurs assauts à la ville. Mais Bélisaire le repoussa , & le força de se retirer , après avoir perdu beaucoup de monde.

10. En 549 , Totila , sans se décourager de cet échec , fit encore une fois le siège de la capitale d'Italie. Diogènes , qui y commandoit , avoit fait semer du bled dans l'enceinte des murs ; ce qui eût suffit pour nourrir long-tems la garnison. Mais la ville fut encore trahie par les Isauriens. Les soldats de cette nation , mécontents de n'avoir point reçu leur paye depuis quelques années , & ayant appris que leurs compatriotes avoient été magnifiquement récompensés par Totila , résolurent de suivre leur exemple. Ils convinrent avec le roi des Goths d'ouvrir la porte confiée à leur garde ; ce qu'ils exécuterent au tems marqué. Totila fit sonner les trompettes , vers la partie des murailles opposée à celle par laquelle il entroit dans la ville. Aussi-tôt la garnison accourut où le danger paroissoit le plus pressant ; & , par cet artifice , les Goths ne trouverent aucune résistance. Le commandant de la cavalerie Romaine , appelé *Paul de Cilicie* , voyant la ville prise ,

s'enferma avec quatre cens cavaliers dans le mausolée d'Adrien, & s'empara du pont qui conduisoit à l'église de S. Pierre. Il fut attaqué par les Goths dont il repoussa si vigoureusement tous les efforts, que Totila résolut de les réduire par la famine. Ces intrépides guerriers restèrent un jour & une nuit sans prendre de nourriture; puis ils se déterminèrent à mourir avec honneur. Après s'être dit les derniers adieux, & s'être embrassés les uns les autres, ils ouvrirent les portes pour fondre en désespérés sur l'ennemi, lorsque Totila leur proposa des conditions utiles & honorables. Ils les acceptèrent; & tous prirent parti sous ses drapeaux. Totila, maître de Rome pour la seconde fois, lui rendit sa première splendeur, & y rétablit tous les citoyens. Trois ans après, Narsès, général de l'Empire, ayant vaincu & tué Totila, reprit Rome qui n'opposa qu'une foible résistance à ses efforts.

11. L'empereur Charles-Quint, irrité contre le pape Clément VII, son ennemi mortel, chargea le duc de Bourbon, en 1527, de chercher tous les moyens de le venger du pontife. Le Duc étoit à la tête de quatorze mille hommes qui l'aimoient à l'adoration, & qui juroient, dit Brantôme, de le suivre quelque part qu'il voulût aller; « fût-ce » à tous les diables. » Suivi de ses troupes, il marche vers Rome, & en forme aussi tôt le siège. Les soldats, animés par le desir du pillage, montent à l'assaut, avec une ardeur incroyable. Bourbon lui-même les encourage par son exemple. Mais, lorsque ce prince s'em-

pressoit de
un coup d
chute du C
des guerrie
précipitent
quent & cu
dent. Ils l
fuite. Ils se
de Mai, &c

Cette su
les Barbare
de fureur q
Chrétiens.
n'eut égard
condition.
loix divine
soient un p
habits sacer
sur des ânes
cession; po
rémonies sa
les religieuse
elles deven
soldat, dan
gardés com
leur innocen

Le pape
refugié dans
avoit appris
fut assiégé p
près, qu'on
voulu lui fa
une corde q
raillé du ch
avec le por

pressoit de parvenir le premier au rempart , un coup de mousquet le renversa mort. La chute du Général , loin de ralentir la valeur des guerriers , excite leur vengeance. Ils se précipitent à l'envi sur les murailles. Ils attaquent & culbutent les habitans qui les défendent. Ils les massacrent ou les mettent en fuite. Ils se rendent maîtres de Rome , le 24 de Mai , & y exercent les plus affreux ravages.

Cette superbe cité , prise tant de fois par les Barbares , ne fut jamais pillée avec tant de fureur qu'elle le fut alors par les mains des Chrétiens. Durant plus de deux mois , on n'eut égard ni à l'âge , ni au sexe , ni à la condition. On foula également aux pieds les loix divines & humaines. Les soldats se faisoient un plaisir sacrilège de se revêtir des habits sacerdotaux ; de monter , ainsi affublés , sur des ânes , & d'aller dans les rues en procession , pour tourner en ridicule les cérémonies sacrées de la religion. On chassoit les religieuses de leurs monasteres ; ou bien elles devenoient les jouets de la passion du soldat , dans ces lieux qu'elles avoient regardés comme les asyles de leur pureté , de leur innocence.

Le pape , avec treize cardinaux , s'étoit réfugié dans le Château-saint-Ange , dès qu'il avoit appris l'arrivée du duc de Bourbon. Il y fut assiégé par l'armée ennemie , & serré de si près , qu'on pendit une vieille femme qui avoit voulu lui faire passer un panier de laitues , par une corde qu'on avoit lâchée le long de la muraille du château. Le cardinal Pulci , renfermé avec le pontife dans cette forteresse , fit , pour

s'échapper, une tentative qui lui coûta la vie: A peine fut-il sorti, qu'il tomba de son cheval; & son pied resta engagé dans l'étrier. L'animal, qui venoit de sentir l'éperon, ne ralentit point sa course, & traîna l'infortuné prélat sur le pont-levis du château. Il y avoit déjà près d'un mois que le saint pere étoit bloqué. Les vivres lui manquoient absolument. Il se vit enfin forcé de se rendre & de capituler avec le prince d'Orange, qui avoit succédé au duc de Bourbon dans le commandement des troupes. Il s'engagea de payer quatre cens mille ducats, & de se remettre à la discrétion de l'empereur. Pour acquitter une partie de cette rançon, on vendit tout ce qui se trouva dans le Château-saint-Ange, & l'on mit à l'enchère trois chapeaux de cardinaux, qui furent donnés au plus offrant. Aux premières nouvelles que Charles-Quint eut de la détention du pape, il prit publiquement le deuil; fit cesser tous les divertissemens dans ses Etats, & ordonna des processions publiques, pour demander à Dieu la liberté du chef de l'Eglise, comme si ce pontife eût été fait prisonnier par des Turcs ou des Corfaires.

Huit jours avant ce fatal événement, un homme habillé en Hermite, âgé d'environ soixante ans, alloit dans les rues de Rome, vers l'heure de minuit, faisant, de tems en tems, sonner une clochette qu'il portoit à la main, & prononçant à haute voix ces paroles: « La colere de Dieu va bientôt tomber » sur cette ville! » On arrêta ce personnage extraordinaire. Le gouverneur l'interrogea;

mais il n'en
les: « La co
» sur cette v
succès dans
homme. La v
arracher autr
oracle: « La
» ber sur cett
étant maître
son où on l'a
d'argent qu'il
parut; & l'o
dans la suite.

L'armée in
pitale du Mo
laissé les trac
ble, des exc
chargée d'un
lions d'écus;
avoit des som
ses, mal acqu
leurs possesse
che la plus e
la dernière m

Quand ces
éloignés, les
tiers de Rom
des filles ou
rendues enc
nombre se m
dans la ville
brutales amo
le tort que
fait à l'hum
obsèques du

mais il n'en put jamais tirer que ces paroles : « La colere de Dieu va bientôt tomber sur cette ville ! » Le pape n'eut pas plus de succès dans l'examen qu'il voulut faire de cet homme. La violence des tourmens ne put même arracher autre chose de lui, que cet effrayant oracle : « La colere de Dieu va bientôt tomber sur cette ville ! » Le prince d'Orange, étant maître de Rome, le fit sortir de la prison où on l'avoit jetté ; & lui offrit beaucoup d'argent qu'il refusa. Trois jours après, il disparut ; & l'on n'a jamais sçu ce qu'il devint dans la suite.

L'armée impériale abandonna enfin la capitale du Monde Chrétien, après y avoir laissé les traces de l'avidité la plus abominable, des excès les plus affreux. Elle étoit chargée d'un butin de plus de dix-huit millions d'écus ; & chaque soldat, pour sa part, avoit des sommes immenses. Mais ces richesses, mal acquises, causerent bientôt la perte de leurs possesseurs qui, se livrant à la débauche la plus effrénée, périrent la plûpart dans la dernière misere.

Quand ces impitoyables brigands se furent éloignés, les commissaires des différens quartiers de Rome dresserent un compte exact des filles ou femmes que les ennemis avoient rendues enceintes ; & l'on trouva que le nombre se montoit à près de cinq mille, tant dans la ville qu'aux environs. Les fruits de ces brutales amours servirent au moins à réparer le tort que les excès des vainqueurs avoient fait à l'humanité. On célébra avec pompe les obseques du duc de Bourbon, Son corps fut

porté à Gaëte; & l'on mit cette inscription sur son tombeau :

Aucto Imperio, Gallo victo, superatâ Italiâ, Pontifice obsesso, Româ captâ, jacet hîc CAROLUS BORBONIUS.

» Ci-gît CHARLES DE BOURBON, après
» avoir agrandi l'Empire, vaincu les Fran-
» çois, dompté l'Italie, assiégé le Pape, &
» pris Rome. » Que de titres pour mériter
l'exécration des races futures !

ROMORANTIN. (*siège de*) Le fameux prince de Galles, fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, étant entré en Guienne, forma le siège de Romorantin, en 1356. Dans un premier assaut, les Anglois furent repoussés. On recommença les attaques; mais peut-être auroient-elles été aussi vaines que les premières, si quelques ingénieurs, qui suivoient l'armée du prince, ne se fussent avisés de faire dresser quelques batteries de canon, & de jeter dans la place quantité de feux d'artifice. Par ce moyen, ils embrasèrent quelques bâtimens qui étoient dans la basse-cour du château. L'incendie se communiqua bientôt à l'une des tours. Alors les assiégés furent contraints de subir les loix du vainqueur, & de se rendre prisonniers de guerre. C'est la première fois qu'il est fait mention, dans notre Histoire, de l'usage de l'artillerie pour le siège des places.

RONCEVAUX. (*journée de*) Après la prise & la ruine de Pampelune, en 778, Charlemagne, comblé de gloire, reprenoit avec confiance, à travers les Pyrénées, le chemin

de ses Etats. S
leurs par la di
son armée vi
la ramenoit
vaux. Les bag
le soir, les G
riche butin,
des embuscad
chemins; fon
qui résistent;
côtés le défo
pes qui desce
de leurs per
& glissantes
ces, & ne
faite & la ho
sur ses pas,
l'avant-garde
ble carnage,
des chevaux
connoissoit
des montag
laissé que c
Voilà ce qu
vaux; jour
paigne, &
qui n'est a
gands.

ROND
Castille &
1485, à la
pales villes
tion des
tagée en
autour de

de ses Etats. Se croyant en sûreté, forcé d'ailleurs par la difficulté des lieux, il avoit divisé son armée victorieuse en plusieurs corps, & la ramenoit par la fatale colline de Roncevaux. Les bagages fermoient la marche. Vers le soir, les Gascons, poussés par l'espoir d'un riche butin, sortent tout-à-coup des forêts & des embuscades où ils s'étoient mis, le long des chemins; fondent sur les valets; égorgent ceux qui résistent; pillent le bagage; jettent de tous côtés le désordre & la confusion. Les troupes qui descendoient, uniquement occupées de leurs personnes dans ces routes escarpées & glissantes, furent aisément taillées en pièces, & ne servirent qu'à augmenter la défaite & la honte des François. Le Roi retourne sur ses pas, avec les bataillons qui formoient l'avant-garde; mais il ne voit qu'un horrible carnage, & les cadavres des hommes & des chevaux dispersés çà & là. L'ennemi, qui connoissoit tous les faux-fuyans des bois & des montagnes, avoit disparu, & n'avoit laissé que ces tristes marques de sa présence. Voilà ce qu'on appelle la journée de *Roncevaux*; journée si célèbre dans les Fastes d'Espagne, & dans nos vieux Romanciers, mais qui n'est au fond qu'une expédition de brigands.

RONDA. (*siège de*) Ferdinand, roi de Castille & d'Aragon, parut tout-à-coup, en 1485, à la vue de Ronda, l'une des principales villes de l'Andalousie, & de la domination des Maurès. L'armée Chrétienne, partagée en cinq corps, fit une circonvallation autour de la place, & s'empara de toutes les

avenues qui pouvoient y conduire, afin qu'il ne pût y entrer aucun secours. Malheureusement pour les infidèles, une grande partie des habitans, qui n'avoient point soupçonné le dessein du monarque Espagnol, étoient allés faire des courses sur les terres des Chrétiens. Ceux qui restoit dans Ronda, étonnés de la grandeur du péril, & découragés par leur petit nombre, & encore plus par les attaques continuelles des assiégeans, capitulerent après quelques jours de résistance. La conquête de cette importante ville est d'autant plus mémorable, qu'elle fut comme le signal de la soumission d'une infinité d'autres.

ROQUETTE. (*combat de la*) Le 23 de Septembre 1653, le maréchal de Grancey, général des troupes Françoises, attaqua le marquis de Caracène, lorsqu'il passoit le Tarnare à la Roquette. On se battit, jusqu'au déclin du jour, avec peu d'avantage de part & d'autre. Caracène conserva toujours son poste, & perdit très-peu de monde. Les François n'avoient que deux misérables piéces de campagne, dont l'une ne put tirer qu'un seul coup, parce que l'affut se rompit, & l'autre ne rendit guères plus de service. L'on n'étoit pas mieux fourni de munitions; en sorte que, sur la fin du combat, les Suisses, faute de balles, chargerent leurs mousquets avec les boutons de leurs habits.

Cette dernière circonstance en rappelle une autre qui se vit au siège de Montpellier, en 1522. M. de Zamet, maréchal-de-camp, appercevant une troupe de soldats qui prenoient la fuite, court à eux & leur dit :

» Vous fuyez
 » pondirent
 » plomb. »
 » vez-vous
 Ces mots
 leur : ils
 poufferent
ROSBACH
 Prusse, env
 par les arm
 Russie & d
 ressource. »
 » Voltaire,
 » tune, &
 » rieuse. Il
 » losophiqu
 » esprit au
 » crivit en
 » Le prin
 » rage tran
 » d'une con
 » lui en Sax
 » que le Min
 » partie de
 » Cette arm
 » command
 » sen. »
 » Frédéric
 » prit le pa
 » main, da
 » de Soubis
 » mesures
 » l'armée d
 » tira d'abo
 » position a

« Vous fuyez, soldats? »... Eh! monsieur, ré-
 » pondirent-ils, nous n'avons ni poudre ni
 » plomb. » ... Quoi! repliqua Zamet, n'a-
 » vez-vous pas des épées & des ongles? »
 Ces mots leur donnerent une nouvelle ar-
 deur: ils retournerent à la charge, & re-
 pousserent l'ennemi qu'ils avoient en tête.

ROSBACK. (*bataille de*) Le roi de
 Prusse, environné ou poursuivi, de tous côtés,
 par les armées de France, d'Autriche, de
 Russie & d'Allemagne, paroissoit perdu sans
 ressource. » Il sembla lui-même, dit M. de
 » Voltaire, désespérer pour lors de sa for-
 » tune, & n'envifagea plus qu'une mort glo-
 » rieuse. Il fit une espee de testament phi-
 » losophique; &, telle étoit la liberté de son
 » esprit au milieu de ses malheurs, qu'il l'é-
 » crivit en vers françois. »

» Le prince de Soubise, Général d'un cou-
 » rage tranquille & ferme, d'un esprit sage,
 » d'une conduite mesurée, marchoit contre
 » lui en Saxe, à la tête d'une forte armée,
 » que le Ministère avoit encore renforcée d'une
 » partie de celle du maréchal de Richelieu.
 » Cette armée étoit jointe à celle des Celtes,
 » commandée par le prince d'Hilbourghau-
 » sen. »

» Frédéric, entouré de tant d'ennemis,
 » prit le parti d'aller mourir les armes à la
 » main, dans les rangs de l'armée du prince
 » de Soubise; & cependant il prit toutes les
 » mesures pour vaincre. Il alla reconnoître
 » l'armée de France & des Cercles, & se re-
 » tira d'abord devant elle pour prendre une
 » position avantageuse. Le prince d'Hilbourg-

» haufen voulut absolument attaquer. Son
 » sentiment devoit prévaloir, parce que les
 » François n'étoient qu'auxiliaires. On mar-
 » cha, près de Rosback & de Mersbourg, à
 » l'armée Prussienne, qui sembloit être sous
 » ses tentes. Voilà tout d'un coup les tentes
 » qui s'abbaissent. L'armée Prussienne paroît
 » en ordre de bataille, entre deux collines
 » garnies d'artillerie. »

» Ce spectacle frappa les yeux des troupes
 » Françaises & Impériales. Il y avoit quelques
 » années qu'on avoit voulu exercer les sol-
 » dats François à la Prussienne : ensuite on
 » avoit changé plusieurs évolutions dans cet
 » exercice. Le soldat ne sçavoit plus où il en
 » étoit; son ancienne maniere de combattre
 » étoit changée : il n'étoit pas affermi dans
 » la nouvelle. Quand il vit les Prussiens avan-
 » cer dans cet ordre singulier, inconnu presque
 » par-tout ailleurs, il crut voir ses maîtres.
 » L'artillerie du roi de Prusse étoit aussi mieux
 » servie, & bien mieux postée que celle de
 » ses ennemis. Les troupes des Cercles s'en-
 » fuirent, sans presque rendre de combat. La
 » cavalerie Française fut dissipée, en un ins-
 » tant, par le canon Prussien. Une terreur pa-
 » nique se répandit par-tout. L'infanterie Fran-
 » çoise se retira en désordre devant six ba-
 » taillons Prussiens. Ce ne fut point une ba-
 » taille; ce fut une armée entière, qui se pré-
 » senta au combat & qui s'en alla. L'Histoire
 » n'a guères d'exemple d'une pareille jour-
 » née. Il ne resta que deux régimens Suisses
 » sur le champ de bataille. Le prince de Sou-
 » bise alla à eux, au milieu du feu, & les fit
 » retirer

» retirer
 » bak e
 » du car
 » proche
 » bise e
 » tagear
 » journée
 » tièrem
 » fut un
 » ral ren
 » & les
 » on en
 » grande
 » ambit
 ROSI
 remport
 Charles
 des Flar
 tête Phi
 ques d'
 volte, f
 Quelque
 pli cet
 & témé
 » soit-il
 » veux
 » enfan
 » ce qu
 » nous
 » parle
 contrer
 une va
 que to
 en ord
 tiers,
 S. &

» retirer au petit pas. Le régiment de Dies-
 » bak essuya sur-tout très-long-tems le feu
 » du canon & de la mousqueterie, & les ap-
 » proches de la cavalerie. Le prince de Sou-
 » bise empêcha qu'il ne fût entamé, en par-
 » tageant toujours ses dangers. Cette étrange
 » journée (du 5 de Novembre) changea en-
 » tièrement la face des affaires. Le murmure
 » fut universel dans Paris. Le même Géné-
 » ral remporta une victoire sur les Hanovriens
 » & les Hessois, l'année suivante 1758; &
 » on en a parlé à peine. Tel est l'esprit d'une
 » grande ville heureuse & oisive, dont on
 » ambitionne le suffrage. »

ROSBEC. (*bataille de*) Après la victoire remportée au Pont de Commines, en 1382, Charles VI marcha contre la grande armée des Flamands rebelles, qui avoient à leur tête Philippe d'Artevelle, fils du fameux Jacques d'Artevelle, chef d'une semblable révolte, sous le règne de Philippe de Valois. Quelques escarmouches heureuses avoient rempli cet Artevelle d'une présomption aveugle & téméraire. « Je veux qu'on tue tout, di-
 » soit-il, si ce n'est le roi de France; je le
 » veux supporter, pour ce que ce n'est qu'un
 » enfant : on lui doit pardonner; il ne sçait
 » ce qu'il fait : il va ainsi qu'on le mène;
 » nous le menerons à Gand, apprendre à
 » parler Flamand. » Les deux armées se rencontrèrent, entre Rosbec & Courtrai, dans une vaste plaine. Celle des Flamands, presque toute composée d'artisans, étoit rangée en ordre de bataille, selon les différens métiers, dont les symboles paroissoient sur leurs

bannieres. Ils étoient armés de maillets, de chapeaux de fer, de hoquetons & de gantelets du même métal, & de longs bâtons garnis de fer. Le connétable Clifson divisa les François en trois corps, & chercha l'instant favorable pour attaquer avec avantage l'ennemi, bien supérieur en nombre. Les Flamands étoient campés entre un ravin profond & un bois, ayant en tête un fossé revêtu d'un retranchement. Il étoit presque impossible de les forcer dans ce poste redoutable; mais bientôt ils se priverent de cet avantage pour s'emparer d'une petite colline appelée *le Mont-d'Or*, s'imaginant de-là fondre avec plus d'impétuosité sur les François. Dès que le connétable se fut aperçu de ce mouvement, la victoire lui parut assurée. Pierre de Villiers déploye aussitôt l'oriflamme; & le combat commence avec cette fureur qu'inspirent, d'un côté la rébellion, de l'autre la vengeance. Les trois corps de l'armée Françoisise se précipitent & attaquent en même tems. Les Flamands les reçoivent d'abord avec une contenance fiere & terrible. Ils se servoient de canons & de bombardes portatives, qui jettoient gros carreaux de fer, & les faisoient voler au loin. Ils n'observoient d'autre ordre dans la mêlée, que de se tenir extrêmement serrés les uns contre les autres, & les bas entrelassés, afin d'occuper moins de terrain. Ces masses énormes soutinrent, pendant quelques instans, le premier choc de l'ennemi, & firent balancer la victoire; mais, en moins d'une heure, la valeur & l'expérience des armes l'emporterent sur une multitude mal dif-

ciplinée
soient
comme
lemmes
verent
sible d'
on les te
& prire
rante m
mille se
vengean
ne coût
François
un mon
bre. Le
trionph
liciter &
de quatt
la valeur
dit le je
» secou
» desco
» moni
» avoir
» eu al
» Angl
» & je
la batai
où le d
dont il
étoit al
ville de
La v
des An
fard : «

ciplinée. Loin de céder le terrain, ils ne faisoient que se pousser les uns sur les autres, comme les flots impétueux d'une mer violemment agitée; en sorte qu'à la fin ils se trouverent si pressés, qu'il ne leur étoit plus possible d'agir. On les tuoit; on les massacroit: on les terrassoit sans peine. Enfin ils se rompirent & prirent la fuite. La défaite fut entière. Quarante mille morts, suivans les uns, & vingt-cinq mille selon les autres, furent les victimes de la vengeance, & les trophées d'une victoire qui ne coûta pas, dit-on, cinquante hommes aux François. Le corps d'Arvelle, étouffé sous un monceau de cadavres, fut pendu à un arbre. Le comte de Flandres, transporté d'un triomphe qui lui restituoit ses Etats, vint féliciter & remercier le Roi, qui, quoiqu'à l'âge de quatorze ans, avoit, par son exemple, animé la valeur de ses troupes: « Biau cousin, lui dit le jeune monarque, » je vous ai aidé & » secouru tellement que vos ennemis sont » desconfits; combien que, du tems de feu » monseigneur mon pere dont Dieu vueille » avoir l'ame, vous fûtes fort chargé d'avoir » eu alliance & faveur à nos ennemis les » Anglois: si vous en gardez d'orénavant, » & je vous aurai en ma grace. » La suite de la bataille de Rosbec fut la prise de Courtrai, où le duc de Bourgogne enleva une horloge dont il fit présent à la ville de Dijon. Ce don étoit alors une chose rare & précieuse; & la ville de Dijon le possède encore aujourd'hui.

La victoire de Charles V excita la jalousie des Anglois. Ils disoient, au rapport de Froissard: « Ha! ha! Sainte Marie! que les An-

» glois sont maintenant deffumés ! Plût à Dieu
 » que Philippe d'Artevelle eût eu des nôtres
 » deux mille lances & fix mille archers ! Il
 » n'en fut ja réchappé un pied de ces François ,
 » que tous ne fussent morts ou pris. » Peut-
 être aussi que, dans cette journée, ces terribles
 guerriers auroient appris à être plus modestes,
 & moins présomptueux.

ROSEMBERG. (*combat de*) Le général
 Caroli, qui commandoit un corps de troupes
 Autrichiennes, attaqua, en 1755, trois cens
 Prussiens postés à Rosemberg, bourg de Si-
 lésie dans le duché d'Oppelen. Il fut re-
 poussé dans quatre assauts, ce qui le détermina
 à faire mettre le feu au bourg. Les Prussiens
 en sortirent. Ils se rangerent en bataille dans la
 plaine, & ne voulurent point se rendre à discrétion.
 Leur fermeté engagea le général Autri-
 chien à leur faire une meilleure composition
 qu'ils accepterent. Ils eurent la liberté de se reti-
 rer où bon leur sembleroit, à condition de ne
 point servir d'un an contre la reine de Hongrie.

ROSES. (*siège de*) En 1645, l'armée
 Française, qui faisoit la guerre en Catalogne
 sous les ordres du comte d'Harcourt & du
 comte de Dupleffis-Praslin, se présenta de-
 vant Roses, port important, parfaitement
 situé, & défendu par les fortification les plus
 sçavantes, par trois mille hommes de pied,
 & par trois cens chevaux. A peine avoit-on
 commencé les opérations du siège, qu'un fu-
 tieux ouragan s'éleva tout-à-coup, & dura
 tout le Vendredi & le Samedi-saint. La pluie
 fut si violente, que le soldat qui ne pouvoit
 plus tenir, ni dans les tranchées, ni dans ses

hutes,
 resta pa
 raux. H
 Le tem
 & les
 sous leu
 en état
 mencer
 que Ro
 rante-n
 ROU
 verné p
 semble
 mal-hab
 tous de
 l'univer
 Terre
 d'un ee
 en No
 semens
 narque
 aux vic
 » les fa
 ton pré
 » jour
 laissa
 nation
 mandie
 Le Ro
 dans E
 tombe
 çois,
 vient
 une ré
 habita

hutes, se dispersa dans les campagnes. Il ne resta pas trois cens hommes avec les Généraux. Heureusement, la garnison ne sortit point. Le tems devint beau le dimanche de Pâques; & les soldats revinrent en foule se ranger sous leurs drapeaux. En peu de jours, on fut en état de continuer, ou plutôt de recommencer le siège. On le fit avec tant d'ardeur, que Roses capitula, le 26 de Mai, après quarante-neuf jours de résistance.

ROUEN. (*sièges de*) 1. Un Etat gouverné par un prince imbécille & foible ressemble à un vaisseau conduit par un pilote mal-habile. Suivant les règles ordinaires, tous deux doivent échouer, & surprendre l'univers par leur triste naufrage. Jean-Sans-Terre, roi de la Grande-Bretagne, voyoit d'un œil indifférent les progrès des François en Normandie. Occupé de plaisirs & d'amusemens frivoles, le foible & voluptueux monarque donnoit à peine une attention legere aux victoires de Philippe-Auguste. « Laissez-les faire, laissez-les faire, » disoit-il d'un ton présomptueux; « j'en prendrai plus en un jour, qu'ils n'en auront pris en un an. » On laissa donc agir le courage impétueux d'une nation rivale & puissante. Toute la Normandie tremble. Château-Gaillard se soumet. Le Roi prend la fuite, & cherche un asyle dans Londres. Les plus fortes places voient tomber leurs remparts; & le monarque François, toujours accompagné de la fortune, vient former le siège de Rouen. Il y trouve une résistance digne de ses grands efforts. Les habitans, protégés par une double muraille.

& par un fossé aussi large que profond, montrent tout ce que peut une valeur invincible. Mais enfin, épuisés par les fatigues d'un long siège, ces généreux citoyens promettent de se rendre, si, dans un mois, ils n'étoient point secourus. Les premiers bourgeois de la ville sont députés à Londres, pour exposer au roi Jean l'extrémité fâcheuse où se trouvoit une cité fidèle & importante. Ils arrivent dans une circonstance peu favorable. Le monarque étoit alors occupé à jouer une partie d'échecs; & il n'avoit pas beau jeu. « Eh ! » de quoi vous avisez-vous, leur dit-il en colere, » de me demander du secours ? Je » n'en ai point à vous donner : faites comme » vous l'entendrez. » Rouen se rendit; & le roi d'Angleterre perdit, par sa méprisable indifférence, le beau duché de Normandie, qui rentra sous la domination Française, deux cens quatre-vingt-douze ans après qu'il eut été cédé à Rollon par Charles le Simple. La foiblesse d'un Roi l'avoit fait perdre : la foiblesse d'un autre Roi la fit recouvrer. Telles sont ordinairement les causes de ces grandes révolutions qui changent la face des Empires les mieux établis.

2. Le roi d'Angleterre, Henri V, ayant déclaré la guerre à la France, & s'étant rendu maître de presque toute la Normandie, vint, sur la fin du mois d'Août 1418, investir la capitale de cette province. Les habitans, préparés à cet événement, se disposerent à faire une vigoureuse résistance, ne doutant pas que le duc de Bourgogne, qui déjà leur avoit envoyé quelques troupes, n'employât

toutes se
Anglois.
Prince d
gerent pl
fut si cor
que, dé
siège en
famine.
inutiles.
& sangui
distance e
& fait dé
qu'il fera p
beront en
gne & fé
courage.

Cepend
Sainte-Ca
acheva de
sages de la
par un trip
mier, sus
second, à
pieds d'él
presqu'auff
rompue. L
personnes
comme b
voir passer
Ils furent
qu'aux foss
cette espe
exposés à
reurs de la
ennemis,

toutes ses forces pour les garantir du joug des Anglois. Ils se hâterent de donner avis à ce Prince de l'approche des ennemis, & ne songerent plus qu'à se bien défendre. Leur valeur fut si constante, si opiniâtre, que le monarque, désespérant de les forcer, convertit le siège en blocus, assuré de triompher par la famine. Pendant quatre mois, ses efforts sont inutiles. L'insuccès irrite son caractère cruel & sanguinaire. Il fait planter des gibets, de distance en distance, le long de ses lignes, & fait déclarer à la garnison & aux habitans, qu'il fera pendre désormais tous ceux qui tomberont entre ses mains. Cette menace indigne & féroce excite le mépris, enflamme le courage.

Cependant il s'étoit emparé du fort de Sainte-Catherine. La prise de Caudebec acheva de le rendre maître de tous les passages de la Seine, qu'il ferma, de tous côtés, par un triple rang de chaînes de fer; le premier, suspendu dans le fleuve même; le second, à fleur d'eau; le dernier, à deux pieds d'élévation. Les vivres manquèrent presque aussitôt que la navigation fut interrompue. Dans cette extrémité, douze mille personnes des deux sexes sortirent de la ville, comme bouches inutiles. Ils croyoient pouvoir passer à travers le camp des Anglois. Ils furent impitoyablement repoussés jusqu'aux fossés qui bordoient les remparts. Dans cette espèce de tombeau, ils demeurèrent exposés à toutes les injures de l'air, aux horreurs de la faim & de la soif, aux traits des ennemis, aux traits de leurs compatriotes

Par un mélange bizarre de barbarie & de pitié, on tiroit dans des corbeilles, du haut des murailles, les enfans nouveaux-nés des malheureuses qui venoient d'accoucher dans les fossés. On leur administroit le Baptême. On rendoit ensuite, par la même voie, ces innocentes victimes à leurs meres expirantes, comme si l'on eût appréhendé que leur séjour n'eût augmenté la disette. Elle devenoit de jour en jour plus excessive, sans qu'on parlât encore de se rendre. Il est vrai qu'on fondoit ses espérances sur les promesses réitérées du duc de Bourgogne; mais ce prince tardoit à les remplir. Pour en hâter l'effet, six députés ayant trompé la vigilance des assiégeans, se rendirent à Paris. Ils se présentèrent devant le roi Charles VI, & le prince Bourguignon. Ils firent le touchant détail de la situation affreuse de leurs concitoyens; & l'un d'eux dit au Roi: « Très-excellent monarque, il » m'est enjoint par les habitans de la ville de » Rouen, qui est vôtre, à crier contre vous, » & aussi contre vous, sire de Bourgogne, » qui avez le gouvernement du Roi & de son » Royaume, le grand Harou, lequel signifie » l'Oppression qu'ils ont des Anglois, & vous » demandent de par moi, que, si, faute de » votre secours, il convient qu'ils soient » sujets au roi d'Angleterre, vous n'aurez en » tout le monde pires ennemis qu'eux; &, s'ils » peuvent, ils détruiront vous & votre gé- » nération. » Tel étoit le zèle de ces généreux citoyens. On leur répondit par de nouvelles promesses, qui restèrent encore sans exécution. Pendant ce tems-là, les Rouennois

étoient n
paille des
servoient
des chiens
les plus i
se disputo
vils alime
trente m
habitans
plorable.
dans leur
de sortir
mille, fo
de forcer
faire tous
gouverneu
ment les i
fit sçavoir
Pendant l
assiégés so
les travers
qui soutena
se faire. C
chargé, o
pouffe &
mouveme
pont. Plus
tombant
y en eut
qui avoient
rompit,
attendoit
rent tous
chèrement
accablés p

étoient réduits à la plus triste nécessité. La paille des lits, & le cuir des vieux coffres, leur servoient à faire du pain. La chair des chevaux, des chiens, des chats, & même des animaux les plus immondes, étoit leur nourriture. On se disputoit ; on s'arrachoit avec avidité ces vils alimens. Déjà la famine avoit tué plus de trente mille personnes ; & tous les autres habitans étoient menacés d'une fin aussi déplorable. N'ayant donc plus de ressource que dans leur désespoir, ils forment la résolution de sortir à l'improviste, au nombre de dix mille, sous la conduite d'Alain Blanchard ; de forcer l'ennemi dans ses lignes, ou de se faire tous tuer à cette attaque. Gui le Bouteiller, gouverneur de la place, trahissant secrètement les intérêts de son prince & de sa patrie, fit sçavoir à Hensi le dessein des habitans. Pendant la nuit, deux heures avant que les assiégés sortissent de la ville, il envoya scier les traverses, & les autres pièces de bois, qui soutenoient le pont par où la sortie devoit se faire. Ce pont étoit fort long. Dès qu'il fut chargé, on sentit qu'il s'ébranloit. Chacun se poussa & se presse pour déboucher ; & ce mouvement précipité, acheve de rompre le pont. Plusieurs furent tués, ou estropiés, en tombant dans le fossé qui étoit profond. Il y en eut un grand nombre d'étouffés. Ceux qui avoient déjà passé le pont, lorsqu'il se rompit, marcherent vers l'ennemi qui les attendoit en bataille devant ses lignes. Ils furent tous taillés en pièces ; mais ils vendirent chèrement leur vie ; & , s'ils n'eussent été accablés par le grand nombre, Rouen étoit

fauvée. Le reste rentra dans la ville, en frémissant contre le lâche inconnu qui les trahissoit.

Les fidèles & vaillans Rouennois, pénétrés de colere, envoyerent, pour la dernière fois, sommer le Roi de les secourir, ou de les tenir pour dégagés de leurs sermens. Le duc de Bourgogne promit positivement que l'armée Françoisé seroit rendue sous les murs de Rouen, le lendemain des fêtes de Noël. Au jour indiqué, il manda que, vu l'impossibilité de secourir la ville, on fit avec le roi d'Angleterre la capitulation la plus avantageuse que permettoit la conjoncture actuelle. On ne sçauroit décrire la consternation des habitans, quand au lieu de l'armée qu'ils attendoient, ils reçurent cette accablante nouvelle. On se désoloit; on se laissoit aller à tous les transports de la plus vive douleur: on maudissoit le présent; on n'osoit envisager l'avenir. Enfin, après de longs détails, il fallut céder à la pressante nécessité; & le 13 de Janvier 1419, on envoya des députés pour capituler. Henri leur fit répondre par le comte de Warwick, qu'il ne s'agit pas de capituler, qu'il faut se rendre à discrétion. Les députés ne repliquent rien à cette indigne proposition. Ils regardent froidement le Comte, & s'en retournent. Leurs concitoyens, apprenant l'intention du monarque, résolurent de mettre le feu aux quatre coins de la ville; de saper quatre-vingt toises de leurs murailles; de sortir par cette brèche, hommes, femmes, enfans, & de s'ouvrir un chemin à la victoire ou à une mort honorable. Le roi d'Angleterre, instruit

par le gouverneur, consentit à capituler, & l'on rédigea les conditions. Ils contenoient que le Roi sortiroit sans armes, & que l'on payeroit à tous les bourgeois cent écus d'or; & que dans les fossés de la ville, pendant six mois, les concitoyens seroient sermens de ne point en choisir un pour leur plaisir. » Ce jour-là, Jean Layet, Jean de la Haye, & Jean de la Roche, qui s'étoient réunis en conseil, & qui étoient les deux premiers conseillers du Roi, Les deux premiers conseillers du Roi, le monarque, le comte de Warwick, & le chancelier, qui étoient inexorable. » Je n'ai pas de peine à mourir; » à la mort; » l'emploirois de se desheriter dans la ville de Rouen, & avoit coûté à la ville de Rouen de céder d'un pied de terre, & portoit au Roi de Rouen de renard. » de Gui le Bouteiller, & avoit été d'avis de ne pas capituler, que le roi accablé de deuil, & que, pour le Lieutenant

par le gouverneur de ce projet redoutable, consentit à traiter. On rappella les députés ; & l'on rédigea les articles de la capitulation. Ils contenoient en substance, que la garnison sortiroit sans armes ; que la ville conserveroit tous ses privilèges & immunités ; qu'elle lui payeroit trois cens quarante cinq mille écus d'or ; que les malheureux, abandonnés dans les fossés, rentreroient, & seroient nourris, pendant une année, aux dépens de leurs concitoyens ; que tous les habitans lui feroient serment de fidélité, & qu'il pourroit en choisir trois dont il disposeroit « à son bon plaisir. » Ces trois victimes furent Robert de Layet, Jean Jourdain, & Alain Blanchard, qui s'étoient signalés par leur fermeté dans les conseils, & par leur valeur dans les combats. Les deux premiers fléchirent à force d'argent le monarque aussi avare que cruel ; mais Blanchard, qui étoit pauvre, & redouté, le trouva inexorable. Le bourreau lui trancha la tête. » Je n'ai pas de bien, disoit ce héros en allant à la mort ; » mais, quand j'en aurois, je ne » l'emploirois pas pour empêcher un Anglois » de se deshonorer. » Henri entra en triomphe dans la ville de Rouen dont la conquête lui avoit coûté six mois de fatigues. Il étoit précédé d'un page superbement monté, & qui portoit au bout d'une lance une grande queue de renard. C'étoit, sans doute, à l'honneur de Gui le Bouteiller, dont la ruse perfide lui avoit été d'un si grand secours. Il est certain que le roi accueillit publiquement ce traître, & que, pour le récompenser, il le nomma Lieutenant de la haute Normandie, sous le

duc de Gloucester, son frere. Un des premiers actes de souveraineté, exercés par Henri dans Rouen, fut de faire frapper une monnoie avec cette inscription : *Henri, roi de France.*

3. La conquête de la Normandie entiere suivit celle de la capitale; & cette belle province fut soumise à l'Angleterre, jusqu'en 1449 que Charles VII, comptant sur le zèle de ses troupes, & sur les faveurs constantes de la fortune, voulut arracher aux usurpateurs de sa puissance cette riche portion de ses domaines. Au mois d'Octobre, il fit investir Rouen par les comtes de Dunois, d'Eu & de Saint-Paul, & fit sommer les habitans de se rendre. Les principaux citoyens, qui étoient partisans du Roi, promirent de livrer deux tours. Le comte de Dunois s'avança du côté de la porte des Chartreux, s'approcha des remparts, conduisit ses gens à l'endroit indiqué; mais, faute d'une quantité suffisante d'échelles, ils ne purent monter en assez grand nombre. A peine quarante étoient parvenus sur les murs, lorsque le fameux Talbot, qui commandoit dans la place avec le duc de Somerset, survint à la tête de trois cens hommes, massacra la moitié des François, & força l'autre à se précipiter dans les fossés. La réduction de Rouen n'étoit pas réservée à la valeur de nos troupes. Elle devoit être l'effet du zèle des habitans qui détestoient la tyrannie Angloise. Le peuple s'étant assemblé sous la conduite de son archevêque, obligea le gouverneur de songer à capituler. Somerset y consentit; mais, les conditions ne lui ayant pas plu, il rassembla ses troupes avec

Talbot; & palais, du qu'autres prirent les pendant de ce que les dans la vil sés dans leu ayant fait a le fort de S nombre de dirent. En Roi qui leu aucun défor prendre fan « n'avoient de leur mi « pour faire le comte de taille à la po geois lui ap On partage attaques des retranchés. portés, à la par le duc d à douze cen de vivres, à à jouer, les composition on conclut Roi la ville

4. Les Hu en 1562, varre, Lieu

Talbot ; & tous deux se saisirent du vieux palais , du château , du pont , & de quelques autres postes. Les habitans , de leur côté , prirent les armes. On setint , de part & d'autre , pendant deux jours , sur la défensive , jusqu'à ce que les Anglois , ayant tenté de s'avancer dans la ville , furent vigoureusement repoussés dans leurs retraites. Le comte de Dunois ayant fait approcher de l'artillerie pour battre le fort de Sainte-Catherine , les ennemis , au nombre de six-vingt hommes d'armes , se rendirent. En se retirant , ils rencontrèrent le Roi qui leur recommanda de ne commettre aucun désordre sur leur route , & de ne rien prendre sans payer. Ils répondirent qu'ils « n'avoient point d'argent. » Charles , touché de leur misère , leur fit donner cent francs « pour faire leurs dépens. » Maître de ce fort , le comte de Dunois vint se présenter en bataille à la porte de Martinville , où les bourgeois lui apportèrent les clefs de leur ville. On partagea les troupes pour les différentes attaques des lieux où les Anglois s'étoient retranchés. Ces postes furent bientôt emportés , à la réserve du vieux palais défendu par le duc de Somerset & Talbot , réduits à douze cens hommes de garnison. Le défaut de vivres , & les batteries des François prêtes à jouer , les obligerent bientôt à se rendre par composition ; & , après plusieurs conférences , on conclut enfin un traité qui renettoit au Roi la ville de Rouen & toute la Normandie.

4. Les Huguenots s'étant emparé de Rouen , en 1562 , Antoine de Bourbon , roi de Navarre , Lieutenant-Général du royaume , vint

en former le siège , qui fut poussé avec beaucoup d'ardeur. Mais si l'attaque fut vive , la résistance ne fut pas moins courageuse. Dans un des assauts livrés par les Catholiques , un gentilhomme , nommé *François Civile* , reçoit un coup qui le renverse du rempart dans la ville , sans connoissance. On l'enterre peu de tems après. Un de ses domestiques cherche son cadavre , afin de lui procurer une sépulture honorable. Il trouve que son maître respire encore : il le leve ; il l'emporte à l'hôpital des blessés. Les chirurgiens , n'ayant pas de tems à perdre auprès d'un homme qu'ils regardent comme mort , le laissent pendant quatre jours , après lesquels un d'eux le visite , nettoie sa plaie , & le met en état de vivre.

Le 20 d'Octobre , le roi de Navarre alla visiter la tranchée. Pressé par un besoin naturel , il se hâtoit de le satisfaire (a) , lorsqu'il reçut dans l'épaule gauche un coup d'arquebuse , qui lui donna la mort un mois après. Mais avant il eut la satisfaction d'entrer dans la ville , par la brèche , assis sur son lit. Rouen fut emporté & livré au pillage. Des soldats entrerent dans la maison de ce même François Civile , qui étoit encore au lit pour se refaire de ses blessures. Ils le jettent par la fenêtre. Il tombe sur un monceau de fumier , où il reste

(a) C'est ce qui donna lieu à cette épigramme satyrique :

Amis François , le Prince ici gissant
Vécut sans gloire , & mourut en pissant.

abandon
parens le
couvre l
différent

5. En
par une
hommes
du nom
d'Essex.
ciers de
Picard ,
que , « l
» étoit a
» March
» cette g
» à la té
» poing.
Villars ,
la ville
manda a
» valier
» passer l
» bre qu
» faire
aussi-tôt
» de vot
» je rép
» armée
& cinq
avoit en
» vent b
» Picard
» absolu
» même
» pourp

abandonné l'espace de trois jours. Un de ses parens le fait enlever pendant la nuit. Il recouvre la santé, & survit quarante ans à ces différentes especes de mort.

5. En 1591, Henri IV fit attaquer Rouen par une armée de près de quarante mille hommes, conduite par des chefs habiles, du nombre desquels étoit le fameux comte d'Essex. Ce capitaine écrivit à l'un des officiers de la garnison, nommé *le chevalier Picard*, une lettre par laquelle il lui mandoit que, « hormis la cause qu'il soutenoit, il lui » étoit ami, pour l'avoir connu avec M. de » Marchemont en Angleterre, mais qu'en » cette guerre, il seroit très-aisé de le trouver » à la tête de son régiment, la picque au » poing. » Le brave André de Brancas de Villars, qui commandoit pour la Ligue dans la ville, voulut répondre lui-même, & manda au Comte, « qu'il trouveroit le che- » valier Picard toujours prêt à lui en faire » passer l'envie, seul à seul, ou avec tel nom- » bre qu'il seroit arrêté, & qu'il s'offroit à » faire cette partie pour lui. » D'Essex fit aussi-tôt cette réponse à Villars : « Quant est » de votre offre de faire une partie pour moi, » je réponds que j'ai commandement d'une » armée (quatre mille hommes de pied, & cinq cens chevaux que la reine Elizabeth avoit envoyés au Roi) » en laquelle se trou- » vent beaucoup de la qualité du chevalier » Picard, & suis lieutenant d'un souverain » absolu. Mais, si vous voulez combattre vous- » même, à cheval ou à pied, armé ou en » pourpoint, je maintiendrai que la querelle

» du Roi est plus juste que celle de la Ligue ;
 » que je suis meilleur que vous , & que ma
 » maîtresse est plus belle que la vôtre. Que
 » si vous refusez de venir seul , je menerai
 » avec moi vingt , le pire desquels sera une
 » partie digne d'un colonel , ou soixante , le
 » moindre étant capitaine. » *Signé ESSEX.*

Villars repliqua sur le champ : « Pour venir
 » à l'article de votre lettre , par laquelle vous
 » me défiez au combat , vous sçavez assez
 » qu'il n'est pas en ma puissance de l'accepter
 » pour le présent , & que la charge où je suis
 » employé , m'ôte la liberté de pouvoir parti-
 » culièrement disposer de moi ; mais , lorsque
 » M. le duc de Mayenne sera par-deçà , je l'ac-
 » cepte très-volontiers , & vous combattrai
 » à cheval avec les armes accoutumées aux
 » gentilshommes. Ne voulant cependant fail-
 » lir de répondre à la conclusion de votre
 » lettre , par laquelle vous voulez maintenir
 » que vous êtes meilleur que moi ; sur quoi je
 » vous dirai que vous en avez menti , & men-
 » tirez toutes les fois que vous le voudrez
 » maintenir , aussi bien que vous mentirez ,
 » lorsque vous voudrez dire que la querelle
 » que je soutiens pour la défense de ma reli-
 » gion , ne soit meilleure que de ceux qui
 » s'efforcent de la détruire ; & quant à la
 » comparaison de votre maîtresse à la mienne ,
 » je veux croire que vous n'êtes non plus
 » véritable en cet article qu'aux deux autres :
 » toutefois ce n'est pas chose qui me travaille
 » fort pour le présent. » *Signé VILLARS.*

Nous ne rapportons ces lettres & ces défis
 réciproques , restes de l'ancienne chevalerie ,
 que

que par
 très-rech
 térifier d
 de ce fié
 » furent

Ceper
 & , malg
 être les
 porté ce
 Parme ,
 fiécle , a
 de Maye
 tions &
 dats de H
 connut l'a
 1594 , à

ROYA

voulut fa
 sujets Ré
 siège que
 fois , visi
 quatre fo
 l'état de
 que les of
 mettoit ,
 que n'aur
 boulet lui
 tête : « M
 » ce bou
 » moi , ré
 & voyant
 pour évite
 » vous av
 » vez-vo
 » l'on cha
 S. & B.

que parce qu'elles furent alors très-célèbres, très-recherchées, & qu'elles servent à caractériser d'une manière particulière les guerriers de ce siècle. Au reste, « toutes ces choses ne » furent que des paroles. »

Cependant Rouen étoit vivement pressé ; & , malgré la brave défense de Villars, peut-être les troupes royales auroient-elles emporté cette ville, si le prince Alexandre de Parme, l'un des meilleurs Généraux de son siècle, ayant joint ses forces à celles du duc de Mayenne, n'eût forcé, par des évolutions & des manœuvres admirables ; les soldats de Henri IV à se retirer. Rouen ne reconnut l'autorité du Souverain légitime, qu'en 1594, à l'exemple de Paris.

ROYAN. (*siège de*) En 1622, Louis XIII voulut faire la conquête de Royan dont ses sujets Réformés étoient maîtres. Ce fut à ce siège que ce monarque alla, pour la première fois, visiter les tranchées. Il monta trois ou quatre fois sur la banquette pour reconnoître l'état de la place. Il s'y tint si long-tems, que les officiers frémissaient du péril où il se mettoit, avec plus de sangfroid & d'assurance que n'auroit fait le plus vieux capitaine. Un boulet lui passa deux pieds au-dessus de la tête : « Mon Dieu, fire, cria Bassompierre, » ce boulet à failli vous tuer ! » ... Non pas » moi, répondit le Roi, mais M. d'Épernon ; » & voyant des gens de sa suite, qui s'écartoient pour éviter le coup : « Comment, leur dit-il, » vous avez peur que cette pièce ne tire ! Ne sça- » vez-vous donc pas qu'il faut auparavant que » l'on charge de nouveau ? » Son premier au-

mônier vint enfin lui dire, de la part de toute l'armée, qu'ils seroient obligés, s'il continuoit, d'emprunter ces paroles des capitaines de David : « Vous ne viendrez plus à la guerre » avec nous, de peur que la lumiere d'Israël » ne s'éteigne avec vous. » Le 11 de Mai, quinzieme jour de l'attaque, la ville parla de se rendre; & ses députés vinrent supplier le Roi de la recevoir à capitulation : « Je ne » capitule point avec mes sujets, répondit-il. » Ils recevront comme une grace les conditions que je leur enverrai. » Il fallut que Royan se rendit à discrétion le même jour.

RUMERSHEIM. (*combat de*) Le comte du Bourg, détaché avec dix-huit escadrons, six bataillons & quatre cens grenadiers, par le maréchal d'Harcourt, fut rencontré par le général Merci, chef des troupes Impériales, entre Hormestadt & Rumersheim, à une demilieu de l'île de Nienbourg, le 26 d'Août 1709. Dans le moment, on en vint aux mains; & le combat ne dura pas une heure. L'infanterie Allemande, jetta ses armes, après avoir fait une décharge. La cavalerie la suivit à toute bride, pour gagner le pont de Rumersheim, qui se rompit presqu'aussi-tôt qu'on eut commencé de le passer. De sept à huit mille hommes, que conduisoit Merci, il ne s'en sauva guères que deux mille : le reste fut tué, pris ou noyé. On eut de quoi remonter deux régimens entiers des chevaux qu'on prit à cette action, qui ne coûta pas trois cens douze hommes tués ou blessés aux François victorieux.

RUREMONDE. (*prise de*) Cette ville

des Pay
Guillaum
se hâtoit
assiégé da
d'autre d
nitions d
comme a
rent avec
plus vive
de Rurem
plusieurs
maître, &
diverses p
noué ses
ses troupes
furieux à u
tholiques
courage, &
attaques qu
dant qu'ils
à repousser
profité de l
autre porte
Le prince
cher le fac
de pourvo
falloit supp
ne pouvoit
mirent dan
excès. La h
leur rage c
créées.

RUSCIA
tila mit le fi
par quatre

des Pays-bas fut attaquée, en 1572, par Guillaume de Nassau, prince d'Orange, qui se hâtoit de voler au secours de son frere assiégé dans Mons. Le prince n'avoit d'abord d'autre dessein que de s'y procurer des munitions de bouche. Il en avoit demandé, comme ami, aux habitans. Ceux-ci le refusèrent avec insolence. Guillaume outré de la plus vive colere voulut se venger. La ville de Ruremonde comptoit parmi ses citoyens plusieurs sectaires qui desiroient de l'en voir maître, & avec lesquels il avoit entretenu diverses pratiques à ce sujet. Après avoir renoué ses intelligences au-dedans, il disposa ses troupes au-dehors, & fit donner un assaut furieux à une des portes de la ville. Les Catholiques ne le soutinrent pas avec moins de courage, & ne se démentirent point dans trois attaques qu'il forma successivement. Mais, pendant qu'ils étoient occupés à se défendre & à repousser ses efforts, les Protestans, ayant profité de la circonstance, s'emparerent d'une autre porte, & introduisirent les assaillans. Le prince ne put, ou ne voulut pas empêcher le sac de cette ville. Il étoit contraint de pourvoir au besoin de ses soldats; & il falloit suppléer par le pillage à la paye qu'il ne pouvoit leur donner. Les hérétiques commirent dans Ruremonde les plus horribles excès. La haine de la religion anima sur-tout leur rage contre les prêtres & les choses sacrées.

RUSCIANE. (*siège de*) L'an 548, Totila mit le siège devant cette place défendue par quatre cens hommes & par une grande

quantité de noblesse d'Italie, qui firent une longue & vigoureuse résistance. Mais, les vivres ayant manqué, on fut obligé de capituler; & l'on convint de se rendre, si la place n'étoit secourue dans un certain terme. Bélisaire essaya d'en écarter les Goths; mais, lorsqu'il approchoit, une furieuse tempête dispersa sa flotte, & fit échouer son dessein. Ainsi les assiégés furent obligés d'ouvrir leurs portes.



S AB
d'I
l'Empi
demien
fiere na
puissan
tes. La
Sabins
sous le
plusieu
toire s
mains.
Sabins
gés, p
Rome.
ne fut
toujour
n'osere
à une
manife
ou la
enlevo
l'Ancie
tes leu
Ils fui
succès
côté c
dura v
nation
mina
mains

[S A B]

SABINS. (*défaites des*) Jamais peuple d'Italie ne fit acheter si cher aux Romains l'Empire du Monde. L'amour du commandement les arma perpétuellement contre cette fiere nation ; & ils ne cessèrent de combattre sa puissance, qu'après plusieurs siècles de défaites. La premiere guerre que tous les peuples Sabins réunis déclarèrent à Rome s'alluma sous le règne de Tullus-Hostilius. Elle dura plusieurs années, pendant lesquelles la victoire suivit constamment les étendards Romains. Enfin, dans un dernier combat, les Sabins furent entièrement vaincus, & obligés, pour la premiere fois, de fléchir devant Rome. Cette soumission étoit forcée : elle ne fut pas longue. Toujours agresseurs, & toujours punis de leur téméraire audace, ils n'osèrent, pendant bien des années, en venir à une action décisive. Ils se contentoient de manifester leur fureur par le ravage des terres, ou la prise de quelques places, qu'on leur enlevait aussi-tôt. Ce ne fut que sous Tarquin l'Ancien, qu'ils essayèrent encore une fois toutes leurs forces. Cette guerre dura cinq ans. Ils furent quelquefois vainqueurs ; mais les succès importans étoient presque toujours du côté des Romains. Une dernière bataille qui dura un jour entier, & dans laquelle les deux nations montrèrent un égal acharnement, termina cette longue querelle en faveur des Romains. Les Sabins épuisés se soumirent au

roi de Rome aux mêmes conditions que les Etrusques, après la journée d'Erète. Ils le reconnurent pour leur monarque, & jurèrent de lui demeurer toujours fidèles. Ils ne tinrent pas long-tems leurs promesses. Tarquin le Superbe fut obligé de les châtier plusieurs fois. Le consul Valérius Publicola remporta sur eux plusieurs triomphes. Après la mort de ce grand homme, ils osèrent paroître en corps d'armée devant les remparts de Rome, & firent tomber Postumius dans une embuscade où ce Consul perdit beaucoup de monde. Mais les Romains effacèrent bientôt cette tache dans un grand combat où ils furent vainqueurs, & forcèrent ces rebelles à acheter la paix avec du bled, de l'argent & une partie de leurs terres. La nécessité les y avoit contraints. Ils reprirent les armes, & furent battus par le dictateur Valérius. Ils profiterent des divisions causées par les Décemvirs, & firent beaucoup de mal aux Romains dont ils ravagerent les terres, & qu'ils battirent quelquefois. Fiers de ces succès, ils mirent toutes leurs forces sur pied, croyant, pour cette fois, renverser le colosse de l'Empire Romain, qui s'élevoit de jour en jour. Le consul Horatius, voulant rendre à ses soldats leur premier courage, amusoit l'ennemi par de legeres escarmouches où il avoit toujours l'avantage. Enfin, croyant qu'il étoit tems d'engager le combat, il donne le signal. Les Romains font des prodiges de valeur. Les Sabins, après une longue résistance, sont enfoncés & taillés en pièces. Ils ne remuent plus dans la suite.

SACR
 Marius,
 pere con
 armée po
 mille. Le
 d'un lieu
 Prénefte.
 che de M
 cohortes
 de son ri
 autres. En
 rale, & d
 Prénefte.
 sorte que
 trât dans
 leurs port
 carnage. M
 sus les mu
 Mémoires
 action, qu
 avoit tué
 huit mille
 de Samnit
 gardoit ce
 cable du
 SAGON
 hérité de
 les Romai
 l'asserviffen
 blicains. Il
 avec succè
 thage avoi
 formant d
 la guerre &
 portes de

SACRIPORT. (*bataille de*) Le jeune Marius, qui avoit hérité de la haine de son pere contre Sylla, mit sur pied une grande armée pour combattre cet ennemi de sa famille. Les deux partis se rencontrèrent près d'un lieu nommé *Sacriport*, peu éloigné de Préneſte. Le combat fut viſ. Mais, l'aîle gauche de Marius commençant à plier, cinq cohortes & deux eſcadrons paſſerent du côté de ſon rival. Cette déſertion découragea les autres. En un moment, la fuite devient générale, & tous cherchent à ſe réfugier dans Préneſte. Sylla les pourſuivit vivement; enſorte que les Préneſtins, craignant qu'il n'entrât dans la ville avec les fuyards, fermerent leurs portes. C'eſt-là que ſe fit le plus grand carnage. Marius fut tiré dans la ville par-deſus les murs avec une corde. Sylla, dans ſes Mémoires, diſoit qu'il n'avoit perdu dans cette action, que vingt-quatre ſoldats, & qu'il en avoit tué vingt mille des ennemis, & fait huit mille priſonniers. Tout ce qui ſe trouva de Samnites fut égorgé par ſon ordre. Il regardoit cette nation comme l'ennemi implacable du nom Romain. 82 avant J. C.

SAGONTE. (*ſiége de*) Annibal, qui avoit hérité de ſon pere une haine mortelle contre les Romains, ne put voir ſans indignation l'aſſerviffement de ſa patrie à ces fiers républicains. Il prépara tout de loin pour rompre avec ſuccès l'indigne traité par lequel Carthage avoit perdu ſes plus beaux domaines; & formant dès lors le deſſein hardi de porter la guerre & la terreur de ſes armes juſqu'aux portes de Rome, il commença le ſiége de

Sagonte, ville puissante & riche, alliée des Romains, & qui seule pouvoit faire échouer ses ambitieux projets. On éleva des ouvrages. On attaqua la ville de trois côtés différens. On fit agir le bélier. On ébranla les murs. On fit tomber des tours; mais les Sagontins se défendoient avec courage. Tous les jours, on en vient aux mains. La victoire est souvent incertaine; & si l'ennemi fait des brèches, elles sont aussi-tôt réparées par de nouveaux murs. Les Romains apprirent l'extrémité où étoient réduits leurs fidèles Alliés. Au lieu de voler à leurs secours, on envoie une ambassade à Carthage. Elle y fut reçue avec hauteur. Le plus ancien des députés demanda la cause du siège de Sagonte. Les sénateurs ne répondant point à sa question: » Je porte, leur dit-il d'un ton fier, en leur montrant un pan de sa robe qui étoit plié; » je porte ici la paix ou la guerre, choisissez. » On lui répondit qu'il pouvoit choisir lui-même. » Hé bien! je vous donne donc la guerre, » repliqua-t-il, en déployant le pan de sa robe. » Nous l'acceptons de bon cœur, & la ferons de même, » s'écrierent les Carthaginois avec la même fierté. Ainsi commença la seconde guerre Punique, (*L'an de Rome 534.*) Cependant Annibal pressoit le siège avec beaucoup d'ardeur. Les Sagontins étoient réduits à la dernière misère, & se voyoient sans ressources. On parla d'accommodement; mais les conditions leur parurent si dures, qu'ils ne purent se résoudre à les accepter. Les sénateurs firent porter dans la place publique tout leur or & leur argent, & celui qui ap-

partenoit dans le cet effet Dans ce frapport coup av les Carth s'en rend sent au fil âge de po butin fut l'or & to Ainsi fut de son all mois de si qui fut jan SAHAI commandé trepirent, Flawember de Broglie toient les petite place de son arme contre, le sence dans Bohême, dispose au commence égale de pa faire triomp ment la vie les François route, perd plus grande

partenoit en commun à l'Etat; le jetterent dans le feu qu'ils avoient fait allumer pour cet effet, & s'y précipiterent eux-mêmes. Dans ce moment, une tour que les béliers frappoient depuis long-tems, tombe tout-à-coup avec un bruit épouvantable. Aussi-tôt les Carthaginois entrent en foule dans la ville, s'en rendent maîtres en peu de tems, & passent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Malgré l'incendie, le butin fut fort grand, Annibal réserva tout l'or & tout l'argent pour servir à ses desseins. Ainsi fut prise cette ville infortunée, victime de son alliance avec les Romains, après huit mois de siège le plus cruel & le plus laborieux qui fut jamais.

SAHAI. (*combat de*) Les Autrichiens, commandés par le prince de Lobkowitz, entreprirent, en 1742, le siège du château de Flawemberg, poste assez important. Le duc de Broglie, sous les auspices duquel combattoient les François, voulut secourir cette petite place. Il y court à la tête d'une partie de son armée. Les ennemis viennent à sa rencontre, le 25 de Mai. On se trouve en présence dans le voisinage de Sahai, village de Bohême, non loin de la Muldau. On se dispose au combat. On donne le signal. On commence une action sanglante. L'ardeur est égale de part & d'autre; on ne songe qu'à faire triompher la patrie. On se dispute vivement la victoire. Enfin elle se déclare pour les François. Les Autrichiens sont mis en déroute, perdent une foule de soldats, & la plus grande partie de leurs bagages. Ce suc-

cès ne coûta pas plus de cinq cens hommes tués ou blessés. L'infanterie Françoisé en eut seule toute la gloire. Si la cavalerie du Roi eût pu se joindre plutôt au maréchal de Broglie, les ennemis, selon toutes les apparences, auroient été entièrement défaits; & il leur eût été impossible de passer la Muldaw pour regagner leur camp de Budweifs.

SAINTE-ALBANS. (*bataille de*) Les troubles, qui avoient déjà déchiré l'Angleterre, recommencerent en 1455; & le duc d'Yorck, s'étant étroitement lié avec les comtes de Warwick & de Salisbury, leva des troupes, & joignit l'armée royale près de la ville de Saint-Albans. Le comte de Warwick, l'un des plus grands généraux de l'Angleterre, attaque, à la tête de l'avant-garde, avec tant de vigueur, que, du premier choc, il met en désordre les partisans du Roi. Le duc de Somerset fit de vains efforts pour les rallier. Animé par le désespoir, il fit des prodiges de valeur; mais enfin il succomba sous les coups qu'on lui portoit de toutes parts. Avec lui périrent le comte de Northumberland, le lord Clifford, & plusieurs autres seigneurs dévoués à la maison de Lancastre. Le Roi lui-même fut blessé au col par une flèche. Il fut contraint de se retirer dans un château voisin, qui appartenoit au malheureux Somerset. Il espéroit pouvoir s'y défendre longtemps; mais le duc d'Yorck, avec son armée victorieuse, investit le château & l'emporta sans peine. Il y entra avec le comte de Salisbury, & s'étant fait conduire où étoit le Roi, il fléchit le genou en l'abordant, & lui dit :

» Sire,
» voyez
Henri IV
du rebel
fut condu
triomphe

Quelq
vengea l
dans la r
leur sang
taquée pa
les deux
Lovelace
pes dans
coup de
guerres ci
décida la
Environ
la faction
bataille or
riel, brave
les guerre
nier; &
ment péri

SAINTE
d'Orléans
la cour d
duc de Br
monarque
ses troupe
Roi tous l
la fortune
taille qu'il
let 1488,
il eut du

» Sire, l'ennemi public est mort; vous ne
» voyez devant vous que des sujets fidèles.»
Henri IV soutint la présence & le discours
du rebelle, avec assez de dignité: ensuite il
fut conduit à Londres en triomphe; mais ce
triomphe ne différoit en rien de la captivité.

Quelque tems après, la reine Marguerite
vengea la mort des partisans de son époux,
dans la même plaine où ils avoient répandu
leur sang pour sa querelle; car, ayant été at-
taquée par le comte de Warwick, tandis que
les deux armées combattoient chaudement,
Lovelace, qui commandoit un corps de trou-
pes dans celles du Comte, se retira tout-à-
coup de la mêlée. Cette perfidie, dont ces
guerres civiles fournissent plusieurs exemples,
décida la victoire en faveur de la princesse.
Environ deux mille trois cens hommes de
la faction d'Yorck périrent à cette seconde
bataille ou dans la déroute. Sir Thomas Ki-
riell, brave officier, qui s'étoit distingué dans
les guerres contre la France, fut fait prison-
nier; & la reine victorieuse, le fit indignement
périr par la main du bourreau.

SAINTE-AUBIN. (*bataille de*) Le duc
d'Orléans, depuis Louis XII, mécontent de
la cour de Charles VIII, se retira près du
duc de Bretagne, qui étoit en guerre avec le
monarque François, & se mit à la tête de
ses troupes. Il eut d'abord sur les troupes du
Roi tous les succès qu'il pouvoit desirer; mais
la fortune ne fut pas constante. Dans une ba-
taille qu'il fut obligé de donner, le 28 de Juil-
let 1488, auprès de Sainte-Aubin-le-Cormier,
il eut du dessous, par la honteuse lâcheté de

sa cavalerie qui l'abandonna au fort de l'action. Cependant, malgré cette défection, il ne perdit pas courage. En vain on lui conseilla de faire une honorable retraite. Il voulut continuer de se battre à la tête de son infanterie. Enfin, après avoir fait une foule de prodiges, se trouvant enveloppé de toutes parts, il fut fait prisonnier de guerre par Louis de la Trémouille, qui commandoit l'armée royale, & que Guicciardin appelle le plus grand Capitaine du Monde.

SAINT-AUGUSTIN. (*attaque de*) En 1741, le général Oglethorpe, gouverneur de la Caroline méridionale, voulant faire d'utiles conquêtes, fixa ses vues sur la ville de Saint-Augustin. Il crut d'abord pouvoir intimider le gouverneur Espagnol, en le sommant de se rendre. La réponse de ce dernier fut « que ce lui » seroit un vrai plaisir de lui toucher à la » main dans sa forteresse. » Oglethorpe, ne gagnant rien par ses menaces, eut recours à la force ouverte. Il attaque le fort avec toute la vivacité dont il étoit capable; mais les assiégés lui répondent avec une valeur aussi intrépide. Une foule d'assailans tombent devant les remparts. Les vaisseaux ennemis sont foudroyés & mis en pièces. Ces pertes font songer à la retraite. On regagne honteusement le pays d'où l'on étoit venu; & tous les projets du général Anglois s'en allerent en fumée.

SAINT-CAST. (*action de*) L'amiral Howe, & le général Bligh, capitaines entreprenans & téméraires, voulant se signaler par quelque coup hardi, formerent le projet d'attaquer la Bretagne, en 1758. M. de Bligh son-

gea d'abord
après, av
qu'exiger
port des
aller du
fortifier à
sion qui se
dégarnire
assez que
de Prusse
tion par
mères qu
quelqu'oc
noient l'A

Quoiqu
à cette vi
pas moins
naturelle
sur-tout,
dans le sei
menaient
rie march
l'ennemi,
quer. De
avoit été
conseil d
poste de
qu'il fallo
son, quar
pour pren
l'embarqu
dit-on, a
Françoise
qu'il trou
ce qu'il d

gea d'abord à s'emparer de Saint-Malo; mais, après avoir mûrement réfléchi sur le tems qu'exigeroient le débarquement & le transport des canons, il jugea qu'il valoit mieux aller du côté de la baye de Saint-Cast, de se fortifier à Mâtignon, & de faire faire une diversion qui seroit peut-être cause que les François dégarniroient l'armée du bas-Rhin. On sçait assez que ce dessein a été imaginé par le roi de Prusse, qui en a toujours pressé l'exécution par son ministre à Londres. Belles chimères qui pouvoient bien, il est vrai, donner quelque occupation à la France, mais qui minoient l'Angleterre en dépenses inutiles!

Quoiqu'en Bretagne on ne s'attendît point à cette visite des Anglois, on ne s'en disposa pas moins à les recevoir avec cette bravoure naturelle aux guerriers François, & qui brille sur-tout, quand ils combattent pour leur Roi dans le sein même de leur patrie. Les chariots menaient l'infanterie en poste; & la cavalerie marchoit à grandes journées pour attaquer l'ennemi, avant qu'il eût le tems de se rembarquer. Dès le 10 de Septembre, M. Bligh avoit été informé de ces mouvemens. Il tint conseil de guerre; & le résultat fut que le poste de Saint-Cast étoit insoutenable, & qu'il falloit faire une prompte retraite. M. Watson, quartier-maître, reçut des ordres à tems, pour prendre des mesures propres à favoriser l'embarquement. Malheureusement on avoit, dit-on, apporté à cet officier une brochure Française sur l'Etat de l'Angleterre. Le plaisir qu'il trouva dans cette lecture lui fit oublier ce qu'il devoit à son état; ou bien il crut de-

voir remettre au lendemain ce qui ne souffroit aucun délai. Le duc d'Aiguillon, commandant de la province, n'avoit pas perdu un instant. Il jugea qu'avec les troupes qui étoient sous sa main, il devoit mettre à profit la confusion où étoient les ennemis. Il dirigea son attaque de telle sorte qu'elle se fit en même tems par le centre & par les ailes. Bientôt elle devint générale autant qu'elle pouvoit l'être. Le feu terrible des vaisseaux Anglois, celui de leur mousqueterie, la difficulté du terrain, rien ne fut capable d'arrêter l'impétuosité Française, animée par la victoire. L'auteur de *l'Etat politique d'Angleterre*, qu'on ne doit pas suspecter de partialité, fait de cet événement une peinture qu'on affoiblirait en l'analysant. « La précipitation, dit-il, avec » laquelle tout le monde voulut se rembar- » quer à la fois, fut cause qu'il périt un nom- » bre prodigieux de soldats. Aussi-tôt que l'a- » vantage étoit décidé pour l'ennemi, on » auroit dû faire cesser le feu des vaisseaux ; » & pour avoir négligé de faire cette attention, » on a été cause que celui des François a duré » beaucoup plus long-tems pour quantité de » braves gens dont la mer étoit couverte. Les » matelots, qui conduisoient les bateaux plats, » ne pouvant plus agir, parce que ces bateaux » étoient entourés de gens qui s'efforçoient » d'y monter, les soldats qui étoient de- » dans étoient obligés de couper à droite & » à gauche les mains de tous ces malheureux, » qui croyoient leur vie sauvée, parce qu'ils » avoient eu le bonheur de saisir un bateau. » Un grand nombre s'étoit réfugié sur un

» roche
 » l'eau
 » vaiffe
 » comm
 » Tel f
 » de no
 » que l
 » imagi
 » étoien
 » C'est
 » vérité
 Le qu
 cette jou
 mes de
 morts,
 Dury,
 de disti
 niers. Le
 plet; ce
 gleterre.
 chanter l
 des batai
 tie de la
 SAIN
 de Fév
 marécha
 de Saint
 gnols. L
 lution fi
 Les trou
 maniere
 der la v
 foule su
 que fan
 soldats.

» rocher. Il y eut là autant de tués que dans
 » l'eau & sur la grève, parce que, le feu des
 » vaisseaux ne cessant point, les François,
 » comme de raison, continuerent le leur...
 » Tel fut le carnage inutile, que causa le feu
 » de nos vaisseaux, qui n'eut pas plutôt cessé,
 » que les François prêterent tout le secours
 » imaginable à nos blessés & à ceux qui
 » étoient sur le point de périr dans la mer.
 » C'est un hommage que nous devons à la
 » vérité. »

Le quart de l'armée Angloise périt dans
 cette journée. Ils eurent quatre mille hom-
 mes de moins, en s'en retournant. Parmi les
 morts, ils regretterent beaucoup le général
 Dury, plusieurs colonels, & des personnes
 de distinction. Huit cens demeurerent prison-
 niérs. Le triumphe ne pouvoit être plus com-
 plet; cependant, on trouva mauvais en An-
 gleterre, que notre auguste monarque eût fait
 chanter le *Te Deum*, pour remercier le Dieu
 des batailles, d'un succès qui sauvoit une par-
 tie de la France.

SAINT-DAMIEN. (*prise de*) Au mois
 de Février 1617, le duc de Savoye & le
 maréchal de Lesdiguiéres formerent le siège
 de Saint-Damien, qui tenoit pour les Espa-
 gnols. Le sixieme jour de tranchée, une évo-
 lution singuliere les rendit maîtres de la place.
 Les troupes confédérées étoient arrangées de
 maniere qu'il sembloit qu'on vouloit escala-
 der la ville. Aussi-tôt les assiégés coururent en
 foule sur les murailles: la brèche se vit pres-
 que sans défenseurs. Pendant ce tems-là, les
 soldats commandés pour l'assaut s'avancerent

& emporterent Saint-Damien, qui devint un des remparts du duc de Savoye.

SAINT-DAVID. (*prise du fort*) En 1759, M. de Lally, gouverneur des Indes Françoises, voulut couronner ses victoires sur les Anglois, par la conquête du fort Saint-David. C'étoit une des plus fortes places de l'Inde. Sa forme est un quarré, flanqué de quatre bastions, avec un ouvrage à cornes, au nord; deux ravelins à l'est & à l'ouest, & une riviere assez profonde au sud, & qui n'est guéable qu'à deux endroits, quand la marée est basse. La place peut contenir sur ses remparts trois cens bouches à feu; & l'on avoit employé des sommes immenses pour la rendre imprenable. Tous ces obstacles auroient pu déconcerter toute autre armée, qu'une armée Françoisse, toujours victorieuse. Ils ne servirent qu'à augmenter le courage des assiégeans; & les attaques furent poussées avec une telle vigueur, qu'en moins de quinze jours, les remparts furent emportés, & la garnison faite prisonniere de guerre.

SAINT-DENIS. (*bataille & siège de*) En 1567, le prince de Condé, chef des Huguenots, s'empara de Saint-Denis, & brûla vingt-quatre moulins, qui étoient les faubourgs de Paris. Ce qu'il y a d'étonnant dans cette expédition, c'est qu'avec moins de trois mille hommes, il tint la Capitale bloquée pendant près de six semaines. Les Parisiens se trouverent si pressés, que leurs murmures & leurs plaintes lasserent enfin la patience du connétable Anne de Montmorenci, qui sortit de la ville, le 10 de Novembre, pour attaquer

nttaque
Denis.
darmes
rie; &
cens ho
vaux. L
être fan
bataille
més eur
Le con
ger l'act
ou vair
un Ang
qui l'av
Dreux.
Reine-m
» deux g
» le con
» nemis
» l'ayen
le lenden
portunoi
» n'ai pa
» dit-il,
» d'heur
blée du
» quante
» taille d
» de Sain
» qu'ils y
2. En
Saint-D
siens. Il p
rien ne r
d'une po
S. & I

attaquer les Réformés dans la plaine Saint-Denis. Son armée étoit de trois mille gardarmes & de seize mille hommes d'infanterie ; & le prince de Condé n'avoit que douze cens hommes de pied , & quinze cens chevaux. Le combat dura trois heures ; & , sans être sanglant, il fut opiniâtre. Le champ de bataille resta aux Catholiques ; & , les Réformés eurent tout l'honneur de cette journée. Le connétable , qui avoit juré , avant d'engager l'action , qu'on ne le reverroit que mort ou vainqueur ; fut mortellement blessé par un Anglois, nommé *Robert Stuart*, le même qui l'avoit fait prisonnier à la bataille de Dreux. A la nouvelle de cet accident, la Reine-mere dit qu'elle avoit « en ce jour-là » deux grandes obligations'au ciel ; l'une, que » le connétable ait vengé le Roi de ses ennemis ; l'autre, que les ennemis du Roi » l'ayent défait du connétable. » Il mourut le lendemain de la bataille. Un cordelier l'importunoit par de longues exhortations. « Je » n'ai pas vécu près de quatre-vingts ans, lui » dit-il, sans avoir appris à mourir un quart » d'heure. » On peut remarquer que l'assemblée du clergé de France accorda « cent cinquante livres aux pauvres navrés en la bataille donnée entre la ville de Paris & celle de Saint-Denis, pour le devoir & bon office qu'ils y avoient fait. »

2. En 1591, le chevalier d'Aumale attaqua Saint-Denis avec une petite armée de Parisiens. Il plante les échelles contre la muraille ; rien ne résiste à ses efforts. Il se rend maître d'une porte. Déjà ses soldats s'apprêtent à se

répandre dans la ville. Tout-à-coup le fleur de Vicq, gouverneur de la place, survient avec une poignée de soldats; charge les assaillans; les repousse. D'Aumale est tué; & sa mort acheve la déroute de ses troupes.

SAINTE-GEORGE. (*attaque du fort*)
 En 1760, M. de Lally, commandant des François en Asie, c'est-à-dire dans le royaume de Golkonde, sur la côte de Coromandel, crut pouvoir entreprendre le siège du fort Saint-George, sans trop connoître ni la situation, ni l'état de la garnison de cette place. Il passa plus de deux mois à battre sans relâche; & chaque journée fut marquée par un grand nombre de bons soldats qu'il perdit assez inutilement. Rebuté par les difficultés insurmontables qu'il n'avoit pas prévues, il résolut enfin de renoncer à cette conquête; mais il ne le fit pas sans payer cher son aveugle témérité. Sept compagnies Angloises étant arrivées au fort, peu de tems après la levée du siège, les officiers entreprirent de se mettre à la poursuite des François, trois jours après leur retraite. Ils les presserent vivement jusqu'à Congiveram, où les fugitifs trouverent un asyle assuré. Le major Bréreton, qui commandoit les Anglois, craignant avec raison d'échouer, en voulant forcer l'ennemi dans un poste qui paroissoit hors d'insulte, usa d'un stratagème mille fois employé, & qui cependant lui réussit. Il tourna tout-à-coup vers Wendavasch, dans l'idée que les François, pour secourir cette ville, abandonneroient Congiveram. En effet, dès que ces derniers virent la démarche du capitaine ennemi, ils s'ébranlerent

aussi-t
 mais
 voyan
 le ma
 cheme
 givera
 maître
 défenc
 quelqu
 la plac
 nation
 SAI
 maréc
 rage,
 trepris
 le 1^{er}
 ou Sai
 zeneln
 Schnar
 l'autre
 une bo
 vantes
 châtea
 de Cat
 expéd
 assauts
 main
 à Sain
 fité. T
 moins
 tres d
 dant
 Cette
 qu'ell
 Scey

aussi-tôt pour défendre la place menacée ; mais ils furent prévenus ; & M. Bréreton, les voyant où il les vouloit, détacha secrettement le major Monfon, à la tête d'un gros détachement, avec ordre d'aller surprendre Congiveram. Monfon fit diligence, & se rendit maître de la place, sans coup férir. Un fort, défendu par quatre cens Indiens, voulut faire quelque résistance. Il fut emporté d'assaut ; & la place fut obligée de reconnoître la domination Angloise.

SAINT-GOAR. (*prise de*) En 1758, le maréchal de Soubise voulant signaler son courage, & terminer la campagne par une entreprise d'éclat, fit attaquer en même tems, le 1^{er} de Décembre, la ville de Saint-Goar ou Saint-Gower, capitale du comté de Catzenelnbogen, & celle de Goartshausen, ou Schnartshausen, située dans le voisinage, de l'autre côté du Rhin. Ces deux places, outre une bonne garnison & des fortifications sçavantes, étoient défendues, la première par le château de Rhinfelds, & la seconde par celui de Catz ou Calze. Ainsi, pour réussir dans cette expédition, il falloit livrer à la fois quatre assauts différens. Les régimens de Saint-Germain & de la Feronnaie donnent l'escalade à Saint-Goar. Rien ne résiste à leur impétuosité. Tous les ouvrages sont emportés. En moins de deux heures, les François sont maîtres de la place. Le marquis de Castries, pendant ce tems-là, s'approchoit de Rhinfelds. Cette forteresse a le même sort que la ville qu'elle devoit protéger. Enfin le comte de Scey, commandé pour l'attaque de Goar.

tshausen & de son château, n'est pas moins heureux de l'autre côté du fleuve. Tout cède à sa valeur; & les ennemis se rendent sans presque oser se défendre.

SAINTE-GODART. (*bataille de*) Le premier jour du mois d'Août 1664, le grand-vizir Kiuperli ayant fait traverser, à la faveur du canon, le Raab à une partie de son armée, les Allemands destinés à la défense du passage furent d'abord culbutés & mis en fuite. Animés par ce premier succès, les infidèles s'avancèrent dans la plaine de Saint-Godard ou Gothart, & se disposèrent à tomber sur Montecuculli, qui ne vouloit pas abandonner une éminence sur laquelle il étoit avantageusement posté. Mais le maréchal de la Feuillade, qui étoit à l'extrémité de l'aîle gauche, se mit alors à la tête des François, & se précipita avec tant d'impétuosité sur les Janissaires, qu'il les renversa, les culbuta, les dissipa en un moment. Quelques régimens Impériaux, & particulièrement celui que commandoit le jeune prince Charles de Lorraine, ayant suivi l'exemple des François, les Turcs ne penserent qu'à repasser la riviere; ce qu'ils firent avec le dernier désordre, & une perte de près de sept mille hommes, presque tous tués par les soldats du maréchal.

SAINTE-GUISLAIN. (*prise de*) On dit ordinairement qu'on ne peut prendre Mons, qu'après s'être rendu maître de Saint-Guislain, où sont les écluses. En effet, cette ville est une des plus fortes du Hainaut, par sa situation. Cependant elle a plus d'une fois subi le joug d'un vainqueur.

En
la con
des gl
surpri
garnis
Les F
&, l'a
encore
sonnie
après
taquer
lain. C
dernie
que lu
miere.
Ses eff
rendit
faite p

SAINTE

r. Apr
l'armé
fenta
portan
Piles,
mille
Charl
au can
avoir
faut;
rance
l'ennu
toute
» ave
» plu
» une

En 1677, le maréchal d'Humières en fit la conquête, le 11 de Décembre, à la faveur des glaces, après dix jours d'attaque. Elle fut surprise, en 1708, par un détachement de la garnison d'Ath, conduit par son gouverneur. Les François y rentrèrent peu de jours après; & l'année suivante, les Alliés s'en emparèrent encore, & y firent deux cens hommes prisonniers. Enfin, en 1746, le prince de Conti, après la conquête de Mons, reçut ordre d'attaquer en même tems Charleroi & Saint-Guillain. Ce grand Général fit marcher contre cette dernière place le marquis de la Fare, tandis que lui-même formeroit le siège de la première. Le marquis répondit au choix du prince. Ses efforts furent heureux. Saint Guislain se rendit, le 26 de Juillet; & la garnison fut faite prisonnière de guerre.

SAINT-JEAN-D'ANGELI. (*sièges de*)
 1. Après la célèbre journée de Moncontour, l'armée victorieuse du duc d'Anjou se présenta devant Saint-Jean-d'Angeli, place importante, bien fortifiée, & défendue par De Piles, de la maison de Clermont, avec deux mille Huguenots pleins de bravoure. Le roi Charles IX, & la reine sa mere, se rendirent au camp, vers le milieu d'Octobre 1569, pour avoir le plaisir de voir prendre la ville d'assaut; mais ensuite ils se bornerent à l'espérance de la réduire par la famine. On égayoit l'ennui du blocus par les divertissemens de toute espece: « Car la Reine traînoit toujours » avec elle, dit Mézerai, tout l'attirail des » plus voluptueux ébats, & particulièrement » une centaine des plus belles femmes de la

» cour, qui menoient en lessé deux fois autant
 » de courtisans. Il falloit, comme dit Mont-
 » luc, que, dans le plus grand embarras de
 » la guerre & des affaires, *le bal marchât tou-*
 » *jours.* Le son des violons n'étoit point
 » étouffé par le son des trompettes. Le même
 » équipage traînoit les machines des ballets
 » & les machines de la guerre; & l'on voyoit
 » dans une même lice les combats où les
 » François s'égorgeoient, & les carroufels où
 » les dames prenoient leurs plaisirs. »

Cependant Charles IX avoit un goût bien décidé pour la guerre. Il se plaignoit souvent des oppositions qu'il trouvoit à son ardeur pour le commandement des armées; & c'est sur-tout au siège de Saint-Jean-d'Angeli qu'il donna des preuves de cette humeur martiale. On le voyoit, chaque jour, dans la tranchée & dans les postes les plus exposés. Il dit même publiquement: « Je m'accorderois volontiers » avec le duc d'Anjou, mon frere, pour com- » mander alternativement l'armée, & gouver- » ner le royaume. » La famine devenoit excessive dans la ville; & De Piles, se voyant sans ressources, vouloit se faire un passage l'épée à la main. Mais le duc de Biron lui fit offrir une capitulation honnête; &, le 2 de Décembre, il les accepta & se rendit.

2. Louis XIII, ayant résolu de détruire tous les Réformés de ses Etats, fit assiéger Saint-Jean-d'Angeli, en 1621. M. de Soubise, frere du duc de Rohan, commandoit dans la place. Il fit une vigoureuse défense, & ne se rendit que le 23 de Juin; après vingt-un jours de tranchée. Lui, la garnison, les habitans s'enga-

gerent
service
fût. Pe
on ras
les fos

SAL
duc de
des A
tration
mit à
quelqu
mandi
s'arrê
il fit d
les att
seigne
place
munit
rage c
étoien
de Be
Charl
vue d
voit t
échec
glois.
ler à
effet.
seul c
gliger

(a)
» cens
Est-il
mune

gerent à ne porter jamais les armes contre le service du Roi, sous quelque prétexte que ce fût. Pour les obliger à tenir leur promesse, on rasa toutes les fortifications, & l'on combla les fossés de la place.

SAINTE-MALO. (*siège de*) En 1378, le duc de Lancastre, pour appaiser les murmures des Anglois mécontents de son administration, fit équiper une flotte redoutable, mit à la voile, & après avoir tenu, pendant quelque tems en allarmes, les côtes de Normandie, cingla vers la Bretagne, & vint s'arrêter à la vue de Saint-Malo. Sur le champ, il fit dresser ses batteries (a) & commencer les attaques. Le sire de Malestroit, & quelques seigneurs Bretons s'étoient jettés dans la place qui étoit abondamment pourvue de munitions de guerre & de bouche. Le courage de la garnison & le zèle des habitans étoient à l'épreuve; & d'ailleurs les ducs de Berry & de Bourgogne, par l'ordre de Charles V, étoient venus se présenter à la vue des ennemis, avec une armée qui observoit toutes leurs démarches & les tenoit en échec; mais rien n'intimidoit le général Anglois. Il faisoit depuis plusieurs jours travailler à une mine dont il espéroit un grand effet. Les assiégés, qui ne redoutoient que ce seul côté de l'attaque, profiterent de la négligence du comte d'Arondel, qui devoit

(a) « Les Anglois, dit Froissard, avoient quatre cens canons à ce siège. » C'est une erreur sans doute. Est-il vraisemblable que l'artillerie fût alors si commune ?

être de garde. Ils firent une si heureuse sortie ; qu'ils chasserent les Anglois du poste , & comblèrent leurs travaux. Le duc de Lancastre fut désespéré de ce désavantage. Il s'emporta contre Arondel , qui ruinoit ainsi ses grands projets ; & , plein d'indignation contre ses troupes , contre la fortune , & contre lui-même , il se rembarqua & revint à Londres. Le mauvais succès de son entreprise l'avoit précédé dans cette Capitale ; & son retour , qui n'étoit signalé que par sa disgrâce , renouvela les reproches que lui faisoit la nation.

SAINT-OMER. (*siège de*) Louis XI fit investir & attaquer Saint-Omer , en 1477. Mais cette place importante fut vaillamment défendue par Philippe , fils d'Antoine , grand bâtard de Bourgogne. On rapporte que le monarque François , irrité de l'opiniâtre résistance de ce jeune guerrier , le fit menacer , s'il ne rendoit la ville , de faire égorger son pere à ses yeux. Philippe , sans se laisser épouvanter , répondit qu'il connoissoit assez le Roi , pour ne pas appréhender qu'il se déshonorât par une lâcheté pareille. « J'aime » tendrement mon pere , ajoûta-t-il ; mais je » ferai mon devoir , & je ne livrerai jamais » une place qui m'a été confiée. » On fut obligé de lever le siège ; & le Roi , loin de punir Antoine de la vertu de son fils , continua de le combler d'honneurs & de biens.

En 1638 , le maréchal de Châtillon mit le siège devant Saint-Omer , & fut forcé de se retirer le 15 de Juillet , après une longue attaque. Mais , en 1677 , Monsieur , frere du Roi , vengea l'honneur des armes Françoises , si

long-ten
victoire
qui ouvr
jours de

SAI

(prise d

animée

léans, v

Pierre-l

vernois

mença p

proches

état d'é

à l'assau

les affi

qu'après

repouffe

voit se r

homme

horter à

ronnée

l'avoien

quand

testa qu

qu'elle

tion ren

à la ch

nemis

tré tan

second

& les

tance ,

SA

Philip

d'Ang

long-tems avilies devant cette ville. Après la victoire de Cassel , il attaqua Saint-Omer , qui ouvrit ses portes le 20 d'Avril , après seize jours de tranchée ouverte.

SAINTE-PIERRE-LE-MOUTIER. (*prise de*) L'armée de Charles VII , toujours animée par la présence de la Pucelle d'Orléans , vint , en 1430 , former le siège de Sainte-Pierre-le-Moutier , ville située dans le Nivernois , entre la Loire & l'Allier. On commença par l'investir. Ensuite on en fit les approches ; & la brèche , en peu de jours , fut en état d'être attaquée. Les François monterent à l'assaut avec leur confiance ordinaire ; mais les assiégés se défendirent si courageusement , qu'après un long & sanglant combat , ils les repoussèrent. La seule Jeanne d'Arc ne pouvoit se résoudre à la retraite. Dolon , gentilhomme chargé de veiller sur elle , vint l'exhorter à revenir au camp. Il la trouva environnée de cinq ou six hommes-d'armes , qui ne l'avoient pas quittée. Toujours plus intrépide , quand le danger étoit plus grand , elle protesta qu'elle n'abandonneroit pas son poste , qu'elle n'eût achevé l'entreprise. Sa résolution rendit le courage aux troupes. On revint à la charge avec une nouvelle furie. Les ennemis qui , jusqu'à ce moment avoient montré tant de valeur , ne purent soutenir ce second assaut auquel ils ne s'attendoient pas ; & les Royalistes , après une assez foible résistance , se rendirent maîtres de la place.

SAINTE-QUENTIN. (*bataille de*) Philippe II , roi d'Espagne , & Marie , reine d'Angleterre , son épouse , ayant déclaré la

guerre à la France , en 1557 , firent entreprendre en Picardie une armée de cinquante mille fantassins & de douze mille chevaux , sous les ordres d'Emmanuel-Philibert , duc de Savoye , gouverneur des Pays-bas. Ce Général parut d'abord en voulant à Mariembourg , puis à Rocroy ; mais tout-à-coup il vint mettre le siège devant Saint-Quentin , qui étoit alors la plus forte place frontiere de Picardie. Elle étoit dépourvue de tout. Gaspard de Coligni , amiral de France , trouva moyen de forcer les lignes des ennemis , & d'entrer dans la ville , avec neuf cens hommes , avant qu'on eût formé les premières attaques. Mais qu'étoit-ce que cette foible garnison , en comparaison des troupes Espagnoles ? Le connétable Anne de Montmorenci rassembla une armée de vingt-cinq mille hommes , & tenta , à diverses reprises , de secourir son neveu. Il le fit , le 10 d'Août , jour de saint Laurent , mais avec tant de précipitation , qu'il n'y entra que cinq-cens hommes avec d'Andelot , frère de l'amiral. Après cette expédition , le connétable voulut se retirer à la vue de l'ennemi ; mais le duc de Savoye & le comte d'Egmont chargerent si brusquement ses troupes , qu'il n'eut pas le tems de les ranger en bataille , & qu'en moins d'une demi-heure elles furent mises en déroute , avec perte de trois mille six cens hommes , d'autant de prisonniers , de tout le bagage & de toute l'artillerie , à la réserve de deux pièces de canon. Louis de Bourbon , duc de Montpensier , fut fait prisonnier. Ce prince ayant vu enlever son guidon , après la mort

de celui qui
à la main
atteint ,
bientôt a
toutes pa
rendre. L
terreur d
nation é
été droit
abandon
velle de
demanda
Quentin
fut empo
raliser ce
neur de
palais de
de deux
deux cen
forme d'
mille fen
cours , p
bre prod
nets , &
vingt-de
vingt-cir
SAIN
de la Ma
violente
terre , l
faire la
souverai
à la tête
l'audace
qui se

de celui qui le portoit, s'étoit fait jour, l'épée à la main, au milieu des ennemis; avoit atteint, tué, & dépouillé le ravisseur. Mais, bientôt accablé par le nombre, investi de toutes parts, il avoit été contraint de se rendre. La perte de cette bataille répandit la terreur dans tout le royaume; & la consternation étoit si grande, que si Philippe eût été droit à Paris, il eût trouvé cette Capitale abandonnée. Aussi, quand on apporta la nouvelle de cette victoire à Charles-Quint, il demanda si son fils étoit à Paris. Saint-Quentin, après quelques jours de résistance, fut emporté & livré au pillage. Pour immortaliser ce triomphe, Philippe fit bâtir, en l'honneur de S. Laurent, le fameux couvent ou palais de l'Escurial. C'est un vaste édifice, de deux cens quatre-vingt pas de long, sur deux cens soixante environ de large, qui a la forme d'un gril. On y compte plus d'onze mille fenêtres, dix-sept cloîtres, vingt-deux cours, plus de huit cens colonnes, un nombre prodigieux de sales, de salons, de cabinets, & quatorze mille portes. On a été vingt-deux ans à le construire; & il a coûté vingt-cinq millions.

SAINTE. (*bataille de*) Hugues, comte de la Marche, excité par son épouse, femme violente & terrible, & soutenu de l'Angleterre, leva l'étendard de la révolte, & osa faire la guerre au saint roi Louis IX, son souverain. Le monarque entra dans le Poitou, à la tête d'une armée redoutable, pour punir l'audace du féditieux vassal. Toutes les villes, qui se rencontrèrent sur son passage, s'em-

presserent d'ouvrir leurs portes. Celles qui voulurent opposer quelque résistance, furent emportées l'épée à la main. Hugues désespéré ne sçavoit plus où chercher un asyle, lorsque le roi d'Angleterre vint à son secours avec une armée de seize cens chevaliers, de six cens arbalétriers, & de vingt mille hommes de pied. Louis plaça son camp dans une prairie qu'arrose la Charente, à la vue des Anglois postés sur l'autre rive. Entre les deux armées, non loin de Taillebourg, étoit un petit pont de pierre, sur lequel il ne pouvoit passer que quatre hommes de front, & dont l'extrémité étoit défendue par quelques tours occupées par les ennemis. Le saint Roi entreprend de forcer ce dangereux passage. Il ramasse tout ce qu'il peut de bateaux, les charge de troupes, & leur ordonne d'aller prendre terre, malgré les arbalétriers Anglois qui bordoient le rivage. En même tems, il commande l'attaque du pont. A la voix de leur auguste Général, les François se précipitent en foule. Les retranchemens sont emportés du premier assaut. Les ennemis résistent en vain à l'effort de leurs rivaux. Ils cèdent & reculent. On s'apperçoit de leur foiblesse. Un corps nombreux vient les soutenir. Le combat devient terrible. Le courage & la fureur sont à leur comble. Enfin les vainqueurs sont enfoncés à leur tour; & Louis est près de perdre la victoire dont il s'étoit flatté. Il le voit: sa bravoure s'enflamme. Il met pied à terre; se jette, l'épée à la main, au milieu de la mêlée; attaque, renverse, immole tout ce qui s'offre à ses coups. Il brave

presque jusqu'à l'a
 plus grand
 troupes d
 avec vige
 dos, & m
 gens. Hen
 Marche,
 ville de
 leurs trou
 victorieux
 pont, &
 ennemis v
 geoit à rie
 uns de ses
 ques sous
 sur eux. L
 valeur qui
 La mêlée
 historien d
 » dir, des
 » des con
 » & épées
 » & couv
 » dépecie
 » les uns é
 » voir est
 » se défer
 accablés p
 plier le co
 secours. «
 » faire de
 » dégrate
 » tent ne
 » verrez

presque seul des bataillons entiers , perce
 jusqu'à l'autre bout du pont , y trouve les
 plus grands dangers , & donne le tems à ses
 troupes de le joindre. Les Anglois , poussés
 avec vigueur , lâchent le pied , tournent le
 dos , & mettent en désordre le reste de leurs
 gens. Henri , & son protégé , le comte de la
 Marche , se retirent à toute bride dans la
 ville de Saintes , & sont suivis du reste de
 leurs troupes. Le lendemain , le monarque
 victorieux fit défiler ses soldats au-delà du
 pont , & se fortifia dans le lieu même que les
 ennemis venoient d'abandonner. Il ne son-
 geoit à rien moins qu'à combattre. Quelques-
 uns de ses détachemens allèrent fourrager jus-
 ques sous les yeux des Anglois. Hugues fond
 sur eux. Les François le reçoivent avec cette
 valeur qui les avoit fait triompher la veille.
 La mêlée devient sanglante. « Alors , dit un
 historien de ce tems , » eussiez vu lances bran-
 » dir , descendre maces , hauberjous à haches,
 » des contretarges percier outre , juisarmes
 » & épées bruire , selon que l'on les desferre,
 » & couvrir çà & là la terre de divers atours
 » dépeciés. Tost y a tant d'hommes bléciés,
 » les uns ès bras , les autres ès têtes , que les
 » voir est deshonnête. Les fourriers trop bien
 » se défendent. » Mais enfin , près d'être
 accablés par le nombre , ils envoyerent sup-
 plier le comte de Bourgogne de voler à leur
 secours. « Sire, dit le messager , mal va l'af-
 » faire devant Saintes ; car plusieurs à mort se
 » dégratent. Si nos François qui se combat-
 » tent ne sont en l'heure secourus , jamais n'en
 » verrez pied ni queue. » A peine le Comte

a-t-il entendu cette éloquente harangue , qu'il fait avertir le Roi ; part avec l'avant-garde , s'élançe sur les Anglois , & rétablit une seconde fois l'égalité entre les combattans. Louis survient. L'air retentit du cri de guerre : » Montjoie Saint Denis ! » L'action s'engage de tous côtés. On se frappe avec fureur. On fait mille efforts ; le François , pour conserver la gloire du jour précédent ; l'Anglois , pour réparer ses pertes & son honneur. La victoire balance durant la moitié du jour. Enfin elle se déclare pour le pieux monarque. Les ennemis sont enfoncés , culbutés , massacrés. Leur Roi donne encore l'exemple de la fuite. Ils le suivent & se précipitent avec lui dans Saintes , qu'ils abandonnent peu de tems après. Cette ville ouvre aussi-tôt ses portes à son vainqueur ; & le comte de la Marche , obligé de fléchir sous la main de son Roi , vient lui demander humblement la paix , qu'il obtient à des conditions fâcheuses. *L'an 1242.*

SALADO. (*bataille du*) Alfonse , roi de Castille , s'étant ligué avec plusieurs Souverains Espagnols , se mit à la tête d'une armée de quatorze mille cavaliers & de vingt-cinq mille fantassins , dans le dessein de renverser la puissance des Maures en Espagne. A cette nouvelle , les rois de Maroc & de Grenade réunirent leurs forces pour s'opposer à la tempête ; & , s'étant mis en campagne , ils rencontrèrent , le 3 de Novembre 1340 , les troupes Chrétiennes sur les bords du Salado , petite riviere de l'Andalousie. Se voir & s'attaquer ne fut qu'une même chose. Bientôt l'action devint générale. Chaque nation ,

soutenue
Souverain
égale fure
le soldat
soldat tué
toit ainsi
Espagnole
tour , alla
sur le baga
accident r
parmi les
intrépide
foible réfi
Jamais vic
un grand
cens mille
taille , où
perdit ses
Fatima , la
étoit fille d
des ennem
les richesse
proie des v
SALAM
les Athéni
que Xerxè
la flotte des
Lacédém
de Salamin
l'on pourr
d'avantage
vision se r
Alliés. Eu
de l'isthme
bre étoit

foutenue de la vue & de l'exemple de ses Souverains , se battit long-tems avec une égale fureur. On ne vit aucun corps plier ; & le soldat vivant prenoit auffi-tôt la place du soldat tué ou blessé. Pendant qu'on se disputoit ainsi la victoire , un corps de troupes Espagnoles , après avoir pris un grand détour , alla attaquer le camp ennemi , tomba sur le bagage , & mit tout à feu & à sang. Cet accident répandit la terreur & la confusion parmi les Barbares , & rallentit leur courage intrépide jusqu'alors. Ils ne firent plus qu'une foible résistance , & prirent enfin la fuite. Jamais victoire ne fut plus complete. Outre un grand nombre de prisonniers , & deux cens mille Arabes qui furent tués dans la bataille , où après la déroute , le roi de Maroc perdit ses deux fils. Lui-même fut blessé. Fatima , la plus chere de ses femmes , & qui étoit fille du roi de Tunis , tomba au pouvoir des ennemis. Le camp des Maures , toutes les richesses qu'il renfermoit , devinrent la proie des victorieux.

SALAMINE. (*bataille de*) Après que les Athéniens eurent quitté leur patrie , & que Xerxès se fut rendu maître de l'Attique , la flotte des Grecs , commandée par Eurybiade , Lacédémonien , alla mouiller près de l'isle de Salamine. On tint conseil pour sçavoir où l'on pourroit attaquer les Perses avec plus d'avantage ; & bientôt , à ce sujet , la division se mit entre les Athéniens & leurs Alliés. Eurybiade vouloit qu'on s'approchât de l'isthme de Corinthe ; & le plus grand nombre étoit de cet avis. Thémistocle , au con-

traire, prétendoit que c'étoit trahir la patrie que d'abandonner un poste aussi avantageux que celui de Salamine. Il soutenoit ce sentiment avec beaucoup de chaleur. Eurybiade étoit vif, & sa main très-legère. Irrité de voir un jeune homme qui osât lui résister en face, il leva sur lui la canne qu'il tenoit, comme pour opérer, par cette espece d'argument, une prompte conviction. Mais cette sorte d'éloquence, souvent victorieuse auprès des ames vulgaires, n'intimida point le généreux courage du jeune Général. « Frappe, lui dit-il d'un air tranquille, » frappe; mais écoute. » Le Lacédémonien étonné prêta aux raisons de Thémistocle une oreille attentive. Bientôt il les approuva, parce qu'elles étoient solides, ou plutôt, parce qu'il craignoit que les Athéniens, dont les vaisseaux faisoient plus de la moitié de la flotte, ne se séparassent des Alliés, comme Thémistocle leur chef l'avoit laissé entrevoir. Du côté des Perses, le conseil s'assembla pour délibérer s'il falloit hazarder un combat naval ? Xerxès étoit présent. On prit ce parti, parce qu'on sçavoit qu'il étoit du goût de ce prince. La seule Artémise, reine d'Halicarnasse, princesse guerriere autant que prudente, s'opposa fortement à cette résolution si unanime, & représenta le danger d'attaquer des ennemis beaucoup plus habiles dans la marine que les Perses. Cet avis si sage ne fut point suivi. Il fut arrêté qu'on donneroit la bataille. Xerxès, trop lâche pour partager les périls, mais assez vain pour s'attribuer à lui seul toute la gloire des victoires remportées par ses troupes, voulut être

être spe
fit plac
ce lieu,
spectacle
Thémist
Grecque
Pour fai
donna av
se dispos
venir un
qu'il fallo
ses morte
lieu, lui
facile. L
trompeur
nombre.
lamine, p
sortir de c
& d'autre
Grecs éto
vingt voil
plus nom
gager le c
levoit to
certaine
traire aux
Alors on
més par
rent avec
pables de
ce premie
étoit con
vaisseaux
tenir. Ils
par des e
S. & E

être spectateur de ce combat mémorable. Il fit placer son trône sur une éminence ; & de ce lieu, il prétendoit animer ses soldats par le spectacle de sa timide indolence. Cependant Thémistocle n'ignoroit pas que, dans la flotte Grecque, on songeoit encore à gagner l'isthme. Pour faire avorter ce coupable projet, il donna avis sous main à Xerxès que les Grecs se dispoisoient à se séparer ; qu'il devoit prévenir un dessein si contraire à sa gloire, & qu'il falloit saisir une occasion si favorable où ses mortels ennemis, rassemblés en un même lieu, lui offroient une victoire complete & facile. Le crédule Xerxès ajouta foi à ces trompeuses paroles. Par son ordre, un grand nombre de vaisseaux environna de nuit Salamine, pour ôter aux Grecs tout moyen de sortir de ce poste. Enfin on se prépara, de part & d'autre, à une action décisive. La flotte des Grecs étoit composée de trois cens quatre-vingt voiles : celle des Perses étoit beaucoup plus nombreuse. Thémistocle, avant d'engager le combat, attendit qu'un vent qui se levoit tous les jours régulièrement à une certaine heure, & qui étoit tout-à-fait contraire aux ennemis, commençât à souffler. Alors on donna le signal. Les Perses, animés par la présence de leur roi, s'avancèrent avec une impétuosité & un courage capables de répandre par-tout la terreur. Mais ce premier feu se ralentit bientôt. Tout leur étoit contraire ; le vent, la pesanteur de leurs vaisseaux, & le peu d'espace pour les contenir. Ils prirent la fuite. Artémise se signala par des efforts incroyables de hardiesse ; en-

forte que Xerxès la voyant ainsi combattre ; s'écria que, dans cette bataille, les hommes avoient paru des femmes, & que les femmes avoient montré un courage de héros. Cette princesse usa d'un stratagème fort adroit pour échapper aux Grecs qui la poursuivoient vivement, & qui avoient mis sa tête à prix. Elle arbora le pavillon Grec, & attaqua un vaisseau des Perses, monté par Damasthymus, roi de Calynde, son ennemi particulier, & le coula à fond. On crut que son vaisseau étoit du parti des Grecs ; & l'on ne songea plus à l'attaquer. La nombreuse armée des Perses fut presque entièrement ruinée par cette défaite. Xerxès humilié se hâta d'aller cacher sa honte au fond de ses superbes palais, & laissa Mardonius avec trois cens mille hommes, pour tâcher de réduire la Grèce, s'il le pouvoit. (*L'an du monde 3524.*) Après cette fameuse journée, Thémistocle parut aux jeux Olympiques. Aussi-tôt tous les spectateurs, oubliant les jeux, tournerent sur lui leurs regards. On le montrait avec empressement aux étrangers. Chacun crioit : « Voilà Thémistocle ! » Ce jour fut le plus beau de sa vie ; & il dit à ses amis : « Je suis assez récompensé de tous les services que j'ai rendus » à la Grèce. »

2. En 3698, Démétrius Poliorcète entra dans l'isle de Chypre, & marcha vers Salamine qui en étoit la capitale, & qu'il ne faut point confondre avec l'isle de ce nom, dont on vient de parler. Ménélas, frère de Ptolémée, roi d'Egypte, & qui commandoit dans la place, en sortit avec toutes ses troupes, &

présente
tôt de
soldats
gea de se
de Sala
tôt le f
pour la
machin
hauteur
vées,
soient a
noit sur
dats qui
une grè
enflam
geans v
de mur
voient
par un
trius de
la nuit
fit ama
& d'au
jetta, su
béliers
le feu a
prit ave
tems to
accoure
cendie
fit un
parut d
cinquat
frere,
il vint.

présenta le combat ; mais il se repentit bientôt de sa témérité. Démétrius lui tua mille soldats , fit trois mille prisonniers , & l'obligea de se retirer promptement sous les murailles de Salamine dont le vainqueur forma aussitôt le siège. Ce fut alors qu'il fit construire , pour la première fois, cette énorme & terrible machine appelée *hélepole* , qui surpassoit en hauteur les murailles & les tours les plus élevées , dont près de quatre mille hommes faisoient agir toutes les parties , & qui contenoit sur ses différens ponts des milliers de soldats qui faisoient pleuvoir sur la place assiégée une grêle de pierres , de flèches , & de traits enflammés. Après plusieurs attaques , les assiégeans vinrent à bout d'abbatre de grands pans de muraille ; en sorte que les assiégés ne pouvoient pas tenir un jour , à moins de prévenir par un coup de hardiesse l'assaut que Démétrius devoit donner le lendemain. Pendant la nuit qui suspendoit les travaux , Ménélas fit amasser sur les murs quantité de bois sec , & d'autres matieres combustibles , que l'on jeta, sur le minuit, au pied de l'hélepole , des béliers & des autres machines ; & l'on y mit le feu avec de longues perches allumées. Il y prit avec tant de violence , qu'en très-peu de tems tout parut en flammes. Les ennemis accourent de toutes parts pour arrêter l'incendie ; mais ils ne purent empêcher qu'il ne fit un grand progrès. Cependant Ptolémée parut devant Salamine avec une flotte de cent cinquante vaisseaux , & donna ordre à son frere , qu'après que le combat seroit engagé il vint avec ses soixante galeres charger l'ar-

rière-garde de Démétrius , & la mettre en désordre. Mais ce dernier avoit eu la précaution de laisser dix vaisseaux pour garder l'entrée du port , qui étoit fort étroite , & fermer le passage à Ménélas. Après avoir étendu son armée de terre sur les pointes qui avançaient dans la mer , afin qu'elle pût secourir ceux qui seroient obligés de se sauver à la nage , s'il arrivoit quelque malheur , il prit le large avec cent quatre-vingt galeres , & chargea Ptolémée , avec tant d'impétuosité , qu'il le mit en fuite , prit soixante & dix vaisseaux , & obligea par cette victoire Ménélas à se rendre.

SALAPIE. (*action de*) 1. Salapie étoit une ville d'Apulie , soumise à Annibal , & où il avoit une bonne garnison. Deux citoyens , des premiers de cette place , en ouvrirent les portes à Marcellus. Mais les troupes d'Annibal , composées de cinq cens Numides & de quelques fantassins , ne perdirent pas courage. Ces braves soldats firent tête au Consul ; & , ne voulant quitter les armes qu'avec la vie , ils se battirent en désespérés ; en sorte qu'il n'en tomba pas plus de cinquante au pouvoir des Romains. La perte de ces cavaliers fut plus sensible , & fit plus de tort au général Carthaginois , que celle de la ville de Salapie. *An de Rome 542.*

2. La mort de Marcellus , tué près de Pétilia , parut être à Annibal une occasion favorable pour reprendre cette ville. Comme il avoit le cachet du Consul , il écrivit à ceux de Salapie pour leur faire sçavoir qu'il se rendroit dans la ville , la nuit suivante , & que les soldats de la garnison eussent à se tenir

prêts à
dit au
l'autre
voisines
leur vi
A peine
que cel
reconnu
ter aux
l'on co
nois. Q
les habi
lieux q
l'on pla
nison a
qu'Ann
croyoit
dissoit
montre
Romain
ordonn
Les sen
vemen
beauc
herse é
& de c
ne la
pouvo
en fou
passé
corde
ferent
tôt on
trés, &
craint

prêts à exécuter ses ordres. Tout cela étoit dit au nom de Marcellus. Heureusement que l'autre Consul avoit mandé à toutes les places voisines de ne point ajoûter foi aux Lettres qui leur viendroient au nom de son collègue. A peine le courier du Consul étoit-il arrivé, que celui d'Annibal demanda audience. On reconnut aussi-tôt la ruse. On promit d'insister aux prétendus ordres de Marcellus ; & l'on congédia honorablement le Carthaginois. Quand il fut parti, l'on partagea tous les habitans sur les murailles, & dans tous les lieux qui avoient besoin d'être gardés ; & l'on plaça les plus braves soldats de la garnison auprès de la porte par où l'on jugeoit qu'Annibal devoit arriver. Ce Général se croyoit déjà maître de Salapie, & s'applaudissoit de son artifice. Il ne tarda pas à se montrer vers la fin de la nuit. Les déserteurs Romains appellent les sentinelles, & leur ordonnent d'ouvrir au Consul qui approchoit. Les sentinelles, feignant de se mettre en mouvement à leur voix, s'agitent & se remuent beaucoup pour ouvrir la porte. Comme la herse étoit abbatue, ils se servent de leviers & de cordes pour la relever. Les déserteurs ne la virent pas plutôt assez haute pour y pouvoir passer debout, qu'ils se présentèrent en foule pour entrer. Mais, lorsqu'il en fut passé environ six cens, les gardes lâcherent la corde qui tenoit la herse suspendue, & la laisserent retomber avec un grand fracas. Aussitôt on se jeta sur les transfuges qui étoient entrés, & qui marchaient sans précaution & sans crainte, tandis que, d'un autre côté, on atta-

quoit & l'on tuoit ceux qui s'approchoient encore. Ainsi Annibal fut pris lui-même dans les filets qu'il avoit tendus. *L'an de Rome 544.*

SALCES. (*bataille de*) L'armée de l'empereur Valens rencontra près de cette ville, située dans la petite Scythie, un corps innombrable de Goths. Dès que l'aurore eut dissipé les ténèbres de la nuit, les trompettes sonnerent. On prit les armes; & le combat s'engagea par de légères escarmouches. Bientôt on s'approcha. Le succès fut long-tems incertain. L'acharnement fut égal; & la fin du jour surprit les combattans, encore affamés de carnage. Cette journée fut également funeste aux deux partis. Le nombre des morts fut moindre, à la vérité, du côté des Romains; mais ils eurent à pleurer la perte de leurs plus braves guerriers. *L'an 377.*

SALÉRA. (*combat près de*) Hannon, général des Carthaginois, s'étoit enfermé dans cette ville d'Afrique. Pour l'engager à en sortir, Scipion ordonna à Mafiniffa d'aller caracoller jusqu'aux portes de la place, & de braver les ennemis. Ils ne manquèrent pas de fondre sur les Numides. Peu-à-peu le combat s'engagea, & fut long-tems douteux. Enfin Mafiniffa, comme s'il se fût senti plus foible, commença à lâcher pied, non par une fuite précipitée, mais en se battant en retraite, & attira les Carthaginois jusqu'à des collines qui cachoient la cavalerie Romaine. Alors les gens de Scipion, qui étoient frais, aussi-bien que leurs chevaux, parurent & entourèrent Hannon & ses soldats. Ils furent presque tous tués sur la place. Le Général tomba des pre-

miers
plus gr
prit la
aux Ro

S A
qu'Ed
cupé e
chimé
profite
puném
vages
roi, il
Salisbu
La ga
les ex
bury,
une v
Edoua
ramen
de ces
rerent
roi ne
la cor
néreu
dame
» je r
» si t
» ser
» be
» for
» ca
» C
» vu
» ro
» d

miers , après avoir donné les marques du plus grand courage. Tout le reste de l'armée prit la fuite , & abandonna tous ses bagages aux Romains. *L'an de Rome 548.*

SALISBURY. (*siège de*) Pendant qu'Edouard III , roi d'Angleterre , étoit occupé en France à faire valoir ses prétentions chimériques sur ce royaume , les Ecoffois profiterent de son absence , pour exercer impunément dans ses Etats les plus horribles ravages. Sous la conduite de David Brus , leur roi , ils se présentèrent devant le château de Salisbury , dont ils essayèrent la conquête. La garnison , animée par la présence & par les exhortations de la belle comtesse de Salisbury , « miracle de beauté , » se défendit avec une valeur héroïque , & donna le tems à Edouard d'assembler son armée qu'il avoit ramenée à Londres , & de marcher au secours de ces braves guerriers. Les Ecoffois se retirèrent à l'approche des troupes Angloises. Le roi ne voulut point partir sans avoir remercié la comtesse , & sans l'avoir félicité sur sa généreuse résistance. Ebloui des charmes de cette dame , il se sentit aussi-tôt vaincu. » Jamais » je ne vis , lui dit-il , si noble , si fiesque , ni » si belle dame. Le doux maintien , le parfait » sens , la grace , la grande noblesse , & la » beauté que j'ai trouvés en vous , m'ont si » fort surpris qu'il convient que je vous aime : » car nul éconduit ne m'en pourroit ôter. » ... » Chier sire , répondit la comtesse , ne me » vueillez mye moquer , ne tenter : je ne pour- » rois cuider que ce fût à certes ce que vous » dites , & que si noble & gentil prince , com-

» me vous , eût pensé à deshonorer moi , &
 » mon mari qui est si vaillant chevalier , &
 » qui tant vous a servi. » Edouard , encore
 plus enflammé par cette réponse , passa le
 reste de la journée à Salisbury , enchanté
 de la dame , & désespéré de ses rigueurs.
 En la quittant , il redoubla ses empresse-
 mens. « Chier sire , lui dit la comtesse , Dieu ,
 » le Pere glorieux , vous veuille conduire &
 » ôter de vilaine pensée ; car je suis & serai
 » toujours appareillée de vous servir à votre
 » honneur & au mien. » Quoiqu'il fût mor-
 tifiant pour un grand monarque de voir payer
 son amour d'un « Dieu vous conduise , » il
 ne put y renoncer. Quelque tems après , il
 donna une superbe fête à Londres , où furent
 invités tous les grands du royaume. Le comte
 de Salisbury s'y rendit avec son épouse. Au
 milieu de la danse , l'aimable comtesse laissa
 tomber sa jarretiere. Edouard la releva avec
 empressement. Il arriva qu'en voulant la rat-
 tacher , la main du prince , trop fidèle inter-
 prète de son ardeur amoureuse , se porta vers
 un lieu que la pudeur rend sacré. Ce geste
 indiscret fit rougir la vertueuse comtesse ; &
 tout le monde s'en apperçut. « Honny soit
 » qui mal y pense , » dit le roi à ses courtisans
 étonnés. Enchanté de cette faveur , qu'il ne
 devoit cependant qu'au hazard , il institua cet
 ordre fameux de chevaliers qu'on appelle
de la jarretiere bleue. On prétend que , dans
 la suite , la pudique comtesse se rendit enfin à la
 passion de son souverain , & vérifia le pro-
 verbe , « Qu'il n'est point de cruelles pour
 » les rois. »

SALL
 feillois ,
 des Rom
 la jalouff
 dans le te
 tie , leur
 paroissioi
 tale de l'
 volerent
 consul E
 appelle a
 lois , & re
 née suiva
 Proconf
 il leur l
 prit leur
 la paix.
 dans le l
 & , com
 abondan
 donnoie
 ville qu
 dire « E
 capitale
 SALL
 Montéc
 doutabl
 forma l
 pour a
 faceles
 per Tu
 ser. Ce
 duit la
 à se su
 dans c

SALLUVIENS. (*défaite des*) Les Marfeillois, Grecs d'origine, & amis constans des Romains, excitoient par leurs prospérités la jalousie des peuples voisins. Les Salluviens, dans le territoire desquels Marseille avoit été bâtie, leur déclarèrent une guerre sanglante, qui paroissoit ne devoir finir que par l'extinction totale de l'une ou de l'autre nation. Les Romains volerent au secours de leurs fidèles Alliés. Le consul Fulvius se présenta dans le pays qu'on appelle actuellement *Provence*, attaqua les Gaulois, & remporta d'assez grands avantages. L'année suivante, Sextius lui succéda en qualité de Proconsul. Après plusieurs petites victoires, il leur livra une grande bataille, les défit, prit leur camp, & les obligea de demander la paix. Ce Général prit ses quartiers d'hiver dans le lieu où il avoit remporté la victoire; &, comme le pays étoit beau, & même abondant en sources, dont quelques-unes donnoient des eaux chaudes, il y bâtit une ville qui fut appelée *Aquæ-Sextiæ*, c'est-à-dire « Eaux de Sextius. » C'est la ville d'Aix, capitale de la Provence. *An de Rome 629.*

SALSBACH. (*journée de*) Le fameux Montécuculli, le plus habile & le plus redoutable Général de l'Europe après Turenne, forma le dessein de passer le Rhin, en 1675, pour aller faire triompher dans la haute Alsace les armes de l'Empire. Mais il falloit tromper Turenne: il falloit le vaincre & le chasser. Ces deux grands capitaines avoient réduit la guerre en art. Ils passerent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des

victoires par les officiers Allemands & François. L'un & l'autre jugeoit de ce que son adversaire alloit tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place; & ils ne se tromperent jamais. Ils oppofoient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité; & chacun cherchoit l'occasion favorable de commettre sa réputation au sort d'une bataille. Ils crurent l'avoir trouvée, le 27 de Juillet, dans le voisinage du village de Salsbach. Turenne fit dresser des batteries sur les hauteurs dont il s'étoit saisi. Il visita tous les postes. Il se transporta sur l'éminence la plus élevée, pour reconnoître encore mieux les endroits par où il vouloit faire attaquer les Impériaux; & tout lui parut si favorablement disposé pour son dessein, que, quoiqu'il n'eût jamais rien fait connoître de ce qu'il se promettoit d'avantageux la veille du combat, il ne put s'empêcher, cette fois, de dire ce qu'il pensoit de l'heureuse circonstance où il se trouvoit. Dans ce moment, un boulet de canon vint le frapper dans l'estomac, & le renversa mort par terre. Le marquis de Saint-Hilaire, lieutenant général, qui étoit à ses côtés, eut le bras emporté du même coup. Son fils, se jettant en larmes auprès de lui: « Ce n'est pas moi, mon fils, lui dit Saint-Hilaire, » c'est ce grand homme » qu'il faut pleurer. » Il le fut sincèrement de toute la France, & même de toute l'Europe. Montécuculli, en apprenant la fin de cet immortel capitaine, fit son éloge, & dit que la France venoit de perdre un Général « qui fait » soit honneur à l'homme. » Un morne silence, seule expression de la douleur, régna long-

tems par
lugubre
paroles
» nous
» Nous
ayant lu
triste nou
tifans qu
» perdu
tristes a
royaume
fit rendre
fenseur
Saint-D
clin, «
» la voi
» cle de
» conné
La gra
du vico
guerre.
sa sageff
personne
militaire
ce qu'il
les talen
reçus qu
degré
le pren
Condé
comme
voit p
renne.
Apr
tira, «

tems parmi les soldats François ; & , ce silence lugubre ne fut enfin interrompu que par ces paroles entrecoupées de sanglots : « Hélas ! » nous sommes perdus ! Notre pere est mort ! » Nous avons perdu notre pere ! » Louis XIV ayant lu les Lettres qui lui annonçoient cette triste nouvelle , s'écria , en présence des courtisans qui l'environnoient : « Ah ! tout est » perdu ! M. de Turenne est mort ! » Ces tristes accens furent répétés dans tout le royaume. On sçait les honneurs que le Roi fit rendre à la mémoire de cet intrépide défenseur de la patrie , & qu'il fut enterré à Saint-Denis , comme le connétable Du-Guesclin , « audeffus duquel , dit M. de Voltaire , » la voix publique l'éleve autant que le siècle de Turenne est supérieur au siècle du » connétable. »

La grande , & peut-être la seule inclination du vicomte de Turenne étoit le métier de la guerre. Si sa modestie , son défintéressement , sa sagesse , l'avoient mis bien au-dessus des personnes de son rang , sa capacité dans l'art militaire l'a élevé au-dessus de presque tout ce qu'il y a eu de grands capitaines. Réunissant les talens divers que les autres Généraux n'ont reçus que par partie , & les possédant dans un degré éminent , il auroit été sans contredit le premier homme de son tems , si le grand Condé n'étoit point né dans le même siècle , comme ce prince auroit été sans égal , s'il n'avoit point eu pour rival le vicomte de Turenne.

Après cette campagne Montécuculli se retira , disant qu'un homme qui avoit eu l'hon-

neur de combattre contre Mahomet, Kiu-perli, contre le grand Condé, & contre Turenne, ne devoit pas compromettre sa gloire contre d'autres. Condé fut envoyé pour succéder à Turenne; mais, après avoir tenu Montécuculli en échec, le reste de la campagne, il se retira aussi; & le théâtre de la guerre se vit rempli par de nouveaux personnages.

SAMARIE. (*siège de*) Cette ville fameuse, bâtie par Amri, dans les premières années de son règne, étoit la capitale du royaume d'Israël, & la rivale de la superbe Jérusalem. Elle soutint plusieurs sièges mémorables, & se vit plus d'une fois en proie à toutes les horreurs de la guerre.

1. Le premier prince qui l'attaqua fut Adad, roi de Syrie, monarque puissant, qui, réunissant ses forces à celles de trente-deux rois d'au-delà de l'Euphrate, entra dans la Palestine, sous le règne d'Achab, & vint camper devant les murs de Samarie. Ses assauts furent si furieux, & son ardeur si vive, qu'il réduisit bientôt cette cité malheureuse à la dernière extrémité. L'infidèle, comptant déjà sur la conquête des Etats d'Achab, offrit à ce prince désolé de lui donner la paix, à condition qu'il lui remettroit ses trésors, ses femmes, ses enfans, pour en disposer comme il lui plairoit. L'infortuné monarque, dénué de ressources, consentit à tout. Mais, le lendemain, Adad ayant ajouté des propositions plus dures à celles de la veille, le roi renvoya les ambassadeurs avec indignation, & résolut de se défendre jusqu'à la mort. A peine avoit-il formé ce projet désespéré, qu'un prophète du Seigneur

vint lui
L'homme
Très-H
grands
c'étoien
vouloit
aux plus
cet ord
ces jeun
deux,
marcher
mée du
dans la
battre. C
donnoit
Au mili
table, c
alloit r
qu'on a
le butin
taquent
poursui
Achab,
heureux
ses trou
cus par
de leur
2. L
honte d
tine, a
que la
une pl
contre
qui vo
bare.

vint lui promettre un glorieux triomphe. L'homme saint lui commanda de la part du Très-Haut, d'assembler les enfans des plus grands personnages de la nation, parce que c'étoient-là les guerriers dont le Tout-Puissant vouloit se servir. Achab, ouvrant son cœur aux plus douces espérances, se hâta d'obéir à cet ordre salutaire. Sur le champ, il fait venir ces jeunes gens au nombre de deux cens trente-deux, & ordonne à cette petite troupe de marcher avec confiance contre la grande armée du roi de Syrie; puis il met en armes dans la ville tous les habitans en état de combattre. Cependant Adad, enyvré de sa gloire, donnoit un grand festin aux Rois ses alliés. Au milieu de la joie qu'inspirent le vin & la table, on s'entretenoit sur la victoire qu'on alloit remporter. On comptoit les esclaves qu'on alloit faire. Déjà même on partageoit le butin. Tout-à-coup les jeunes Hébreux attaquent les gardes avancées, en tuent plusieurs, poursuivent les autres jusques dans leur camp. Achab, qui observoit tout, s'aperçut de cet heureux succès. Pour le seconder, il sort avec ses troupes; fond sur les Barbares, déjà vaincus par le vin; les met en fuite, & s'enrichit de leurs dépouilles. *L'an 909 avant J. C.*

2. L'année suivante, Adad voulut effacer la honte de cette campagne. Il rentre dans la Palestine, avec une armée plus formidable encore que la précédente, & dresse ses pavillons dans une plaine voisine de Samarie. Achab marche contre lui, sous la protection du Seigneur qui vouloit punir le sacrilège orgueil du Barbare. La bataille se donna le septieme jour.

Le combat fut opiniâtre ; & les Syriens prirent la fuite, après avoir perdu cent mille hommes. Le superbe Adad tomba entre les mains du vainqueur qui le traita en roi, & le renvoya dans ses Etats, chargé de présens magnifiques.

3. Sous le règne de Joram, fils d'Achab, la capitale d'Israël vit encore à ses portes les formidables armées de Syrie. Ce siège fut long & célèbre. Adad, fils de celui dont il est parlé plus haut, avoit fait environner la ville de tous côtés. Aucuns convois n'y pouvoient entrer. Les magasins publics étoient vuides ; & bientôt la famine devint si excessive, que la tête d'un âne se vendoit quatre-vingt-dix pièces d'argent ; & un setier de fiente de pigeon, dont on se servoit au lieu de sel, en valoit cinq. Une telle misère fit craindre à Joram que, dans le désespoir, on n'ouvrît les portes à l'ennemi. Pour encourager les soldats, & observer la disposition du peuple, il alloit tous les jours visiter les murailles & les fortifications. Au milieu de ces occupations une femme vint se jeter à ses pieds. « Mon seigneur & mon roi, lui dit elle, en poussant des hurlemens horribles, » au nom de Dieu, sauvez une infortunée. » . . . Eh ! que voulez-vous de moi, répondit le monarque ? » Si le Seigneur ne vous sauve pas, puis-je le faire, moi qui ne suis qu'un mortel ? Qu'avez-vous à me dire ? » . . . Seigneur, cette femme que vous voyez avec moi m'a dit : donnez-moi votre fils, & mangeons - le aujourd'hui ; demain nous mangerons le mien. J'ai tué mon enfant : nous l'avons mangé ; & cette

» malhe
 » cache
 » qui n
 d'Israël
 monde
 Ce pri
 cause d
 faire m
 mit qu
 grande
 neroit p
 Le prop
 Un off
 le tour
 » Puiffa
 » pleuv
 » seroit
 pondit
 Quatre
 tes de
 chemin
 y cher
 nemen
 nemis
 croyan
 qui ve
 la fuite
 preux
 en ré
 gent,
 heure
 pour
 que c
 affure
 ple c

» malheureuse, au mépris de sa promesse, a
» caché le fien, & me dérobe une subsistance
» qui m'est dûe. » A ce funeste récit, le roi
d'Israël déchira ses vêtemens; & tout le
monde vit le cilice qu'il portoit sur sa chair.
Ce prince, réduit au désespoir, rejetta la
cause de tant de maux sur Elisée, & voulut le
faire mourir. Mais l'homme de Dieu lui pro-
mit que, le lendemain, l'abondance seroit si
grande, que la mesure de pure farine se don-
neroit pour un sicle (un peu plus de trente sols.)
Le prophète fut regardé comme un visionnaire.
Un officier sur la main duquel le roi s'appuyoit,
le tournant en ridicule : « Quand le Tout-
» Puissant, disoit-il, ouvreroit le ciel pour faire
» pleuvoir des vivres, ce que dit ce bon homme
» seroit-il possible? »... Vous le verrez, lui ré-
pondit Elisée, « mais vous n'en jouirez point. »
Quatre lépreux qui demeuroient près des por-
tes de la ville, poussés par l'indigence, s'a-
cheminèrent vers le camp des Syriens pour
y chercher la mort. Mais quel fut leur éton-
nement ! Ils n'y trouverent personne. Les en-
nemis frappés d'une terreur soudaine, &
croyant entendre le bruit d'une grande armée
qui venoit les tailler en pièces, avoient pris
la fuite, sans rien emporter avec eux. Les lé-
preux, après s'être bien rassasiés & avoir mis
en réserve une grande quantité d'or & d'ar-
gent, s'empresserent d'annoncer au roi cette
heureuse nouvelle. Elle étoit trop agréable
pour être crue sur le champ. Joram craignoit
que ce ne fût une ruse. Enfin, après s'être bien
assuré de la fuite des infidèles, tout le peu-
ple courut en foule au camp abandonné ; &

la parole du Seigneur fut vérifiée dans toutes ses circonstances. Le roi mit à la porte de la ville cet officier qui s'étoit moqué du prophète; & l'infortuné fut étouffé par l'affluence du peuple, sans avoir pu jouir de cette abondance inespérée. 887 ans avant J. C.

4. Salmanazar, roi d'Assyrie, ayant appris qu'Osée, qui s'étoit fait roi d'Israël, & qu'il avoit rendu tributaire, vouloit secouer le joug, entra dans le royaume, avec un déluge de soldats; assiégea Samarie; l'emporta d'assaut, après un blocus de trois ans, la neuvieme année du règne d'Osée, & la fixieme d'Ezéchias, roi de Juda. Le Barbare fit arrêter le monarque vaincu, le chargea de chaînes, & le transporta dans les provinces d'Assyrie, avec la plus grande partie de ses malheureux sujets. Ainsi finit le royaume d'Israël, ou des dix Tribus, 721 ans avant l'ère-chrétienne, & deux cens cinquante-quatre depuis le schisme.

5. Quelque tems après, un grand nombre d'infidèles repeupla Samarie, releva ses murs, & se formant une religion bizarre, mêlée de Judaïsme & d'Idolatrie, profita de plusieurs siècles de paix pour embellir cette nouvelle patrie. Elle continua toujours de le disputer à Jérusalem, jusqu'au gouvernement d'Hircan, fils de Simon Machabée. Ce grand sacrificateur voulut s'en rendre maître. Il l'environna d'une double circonvallation, dont l'étendue étoit de quatre-vingt stades, & l'ayant réduite à la dernière nécessité, la prit par escalade, après un an de siège. Le vainqueur-la détruisit de fond en comble; & pour en effacer jusqu'aux moindres traces, il y fit

semer

semer
rode le
tificati
aggran
nomm

SA
Jacob
sembl
La di
intéré
qui,
ferme
le go
& so
bitieu
tiques
ter de
décla
mes,
Sama
quatr
dom
tes l
teren
relig
tant
anci
idol
dan
bat
mé
de
de
aut
for

semer du sel & passer des torrens. Mais Hérode le Grand la rebâtit, l'environna de fortifications plus considérables qu'auparavant, aggrandit de beaucoup son enceinte, & la nomma *Sébaſte*.

SAMARON. (*journée de*) Les enfans de Jacob, depuis qu'ils reconnoissoient deux rois, sembloient avoir oublié qu'ils étoient freres. La différence de maître produisit bientôt des intérêts opposés. Enfin l'esprit de discorde, qui, depuis le règne & la mort de Roboam, fermentoit dans toutes les têtes, éclata sous le gouvernement d'Abia, fils de ce prince, & son successeur au thrône de Juda. L'ambitieux Jéroboam que les dix tribus schismatiques avoient mis à leur tête, croyant profiter de la jeunesse du nouveau monarque, lui déclara la guerre; leva huit cens mille hommes, & vint camper près de la montagne de Samaron. Le roi de Juda ne put opposer que quatre cens mille combattans à cet ennemi domestique. Ces deux grands corps, dont toutes les parties avoient la meme origine, resterent long-tems en présence. Abia, prince religieux, & digne rejetton de David, profitant de cette tranquillité pour haranguer les anciens sujets de ses peres, leur reprocha leur idolatrie & leur infidélité sacrilège. Mais, pendant qu'il parloit, Jéroboam étendoit ses bataillons, dans le dessein d'envelopper l'armée du monarque orateur, qui ne s'apperçut de ce mouvement, que lorsqu'il n'étoit plus tems de l'empêcher. Tous ceux de Juda crièrent aussi-tôt au Seigneur. Les prêtres du vrai Dieu sonnerent de la trompette; & le Tout-Puif-

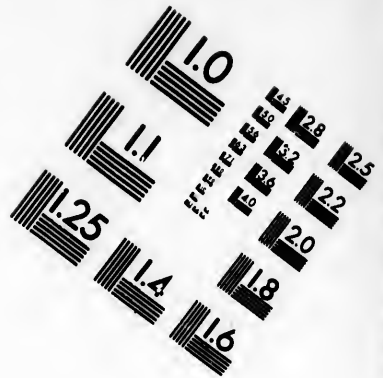
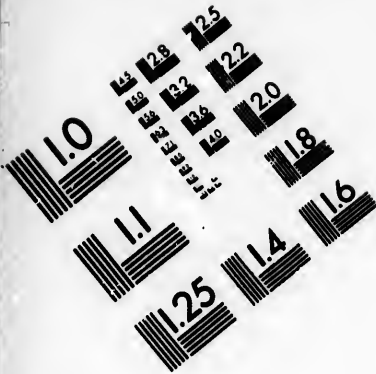
fant, touché de leur foi, se déclara en leur faveur. Une terreur soudaine frappa Jéroboam & les siens. Il fut mis en déroute, & forcé d'aller cacher sa honte dans ses Etats, laissant le champ de bataille couvert d'un nombre prodigieux de morts & de blessés.

SAMBRE. (*bataille de la*) César, après avoir vaincu plusieurs peuples des Gaules, marcha contre les Nerviens, réunis avec les Artésiens & les habitans du Vermandois, & campés derrière la Sambre, qui pouvoit, en cet endroit, avoir trois pieds de profondeur, & qui étoit bordée de deux collines à droite & à gauche. L'armée des Gaulois ne paroissoit point, parce qu'elle étoit toute entière dans un bois fort épais, au haut de la colline, à droite de la rivière. Ils avoient été avertis par des déserteurs, que, dans la marche, chaque légion étoit suivie de ses bagages; en sorte que, de la première à la dernière, il y avoit un très-grand intervalle, & qu'il étoit aisé d'attaquer une & deux légions, avant que les autres pussent venir au secours. Mais César, lorsqu'il approcha de l'ennemi pour se poster sur la colline à gauche, avoit changé cet ordre. Six légions marchaient à la file, puis tous les bagages de l'armée; & la marche étoit fermée par les deux légions les plus récentes. Lorsque les Gaulois virent arriver les premiers bagages, ils conclurent que c'étoit-là le moment d'attaquer. Ils sortent du bois, en bon ordre; renversent la cavalerie Romaine, passent la rivière, montent la colline où les six légions travailloient à fortifier un camp; tout cela avec une telle vivacité & une telle fu-

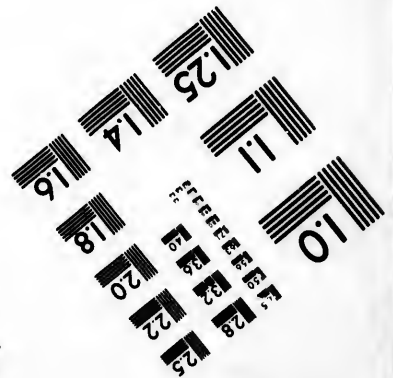
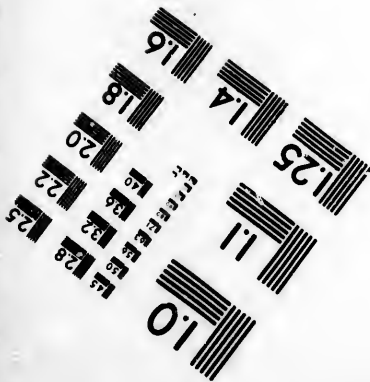
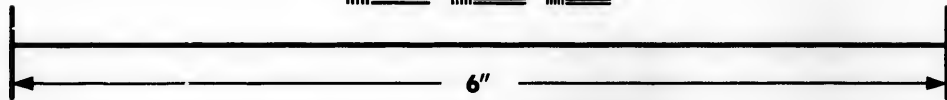
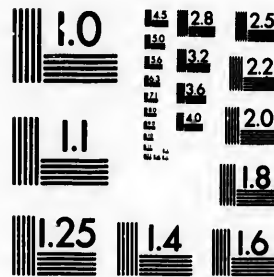
rie,
tous
raillé
L'un
solda
dans
prise
chac
que
finis
sous
Cés
plus
ple.
troi
gio
acc
pou
vié
Ne
rag
ren
leu
Al
l'a
fé
p
ét
v
p
c
q
v
r
t

rie, que César n'eut pas le tems de prendre tous les arrangemens nécessaires pour une bataille. Deux choses suppléerent à ce défaut. L'une étoit l'habileté & le grand exercice des soldats Romains, qui sçavoient se conduire dans le besoin : l'autre fut la précaution qu'avoit prise César d'ordonner à ses lieutenans de rester chacun à la tête de leur légion, jusqu'à ce que les travaux du camp fussent entièrement finis. Les Romains s'arrangent d'eux-mêmes sous les premiers drapeaux qu'ils apperçoivent. César parcourt tous les rangs. Ici, il excite; plus loin il retient : par-tout il donne l'exemple. Le hazard, plus que sa prudence, forme trois combats distincts & séparés. Deux légions se trouvent opposées aux Artésiens, les accablent & les renversent : deux autres repoussent ceux du Vermandois; mais ces deux victoires sont achetées par bien du sang. Les Nerviens défendirent leur liberté avec un courage invincible. Plus d'une fois, ils enfoncèrent la cavalerie Romaine; plus d'une fois, leur valeur avoit ramené au combat leurs Alliés défaits & fugitifs; & peut-être que l'armée Romaine eût été notablement épuisée, si César n'eût ranimé son ardeur, en se portant avec elle dans les lieux où le danger étoit plus terrible. Enfin les Barbares furent vaincus, ou plutôt exterminés; car, au lieu de prendre honteusement la fuite, ils luttoient contre la valeur Romaine, & disputoient jusqu'à leur dernier soupir. La nation des Nerviens fut presque entièrement anéantie. Elle eut recours à la clémence du vainqueur qui la traita avec bonté. *L'an de Rome 695.*





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0



H



SAMÉ. (*siège de*) Le consul Fulvius étant entré dans l'isle de Céphallénie, soumit toutes les villes par le seul bruit de son nom. Une seule refusa de reconnoître un vainqueur; c'étoit Samé. Il fut obligé d'en former le siège. Il dura quatre mois entiers, pendant lesquels les Saméens se défendirent avec le plus intrépide courage. Enfin, épuisés plutôt que vaincus, ils se rendirent à discrétion. La ville fut livrée au pillage, & les habitans vendus comme esclaves. 189 ans avant J. C.

SAMNITES. (*défaites des*) L'an de Rome 430, les Samnites furent vaincus deux fois dans une seule campagne, sous la dictature de L. Papirius Cursor. La première bataille qui leur fut livrée est remarquable par la disgrâce de Q. Fabius Maximus Rullia, général de la cavalerie, qui, ayant reçu ordre du Dictateur de ne point combattre pendant son absence; avoit attaqué les ennemis & leur avoit tué vingt-mille hommes. Cette victoire, qui pouvoit l'excuser, irrita le Dictateur. Il vouloit le faire mourir pour maintenir la discipline militaire. Tout le peuple Romain prenoit sa défense; & Papirius persistoit dans sa résolution. Enfin tous les ordres de l'Etat supplierent le souverain magistrat d'accorder à leurs prières la grâce du coupable. Alors Papirius se laissa fléchir, & pardonna à Fabius. Le Dictateur retourna au camp; &, après s'être réconcilié avec ses soldats irrités de sa sévérité, il les fit marcher contre les ennemis. Les Samnites entièrement défaits demandèrent la paix. On leur accorda une trêve d'un an.

Les Samnites donnerent long-tems de l'occupation aux Romains, sans que leurs pertes fréquentes fussent les porter à quitter les armes. Il est dit qu'ils perdirent trente mille hommes, en 440; vingt mille, en 443; trente mille, en 446; & de même, en plusieurs autres combats. On ne sçait comment le Samnium pouvoit fournir tant de soldats. En 460, ils remporterent une victoire considérable sur le consul Fabius Gargès qui, entraîné par l'impétuosité de son courage, donna témérairement la bataille. Le pere de ce général, célèbre par une longue suite de triomphes, s'offrit de servir sous lui, en qualité de Lieutenant. Avec les conseils de ce sage & respectable vieillard, Fabius eut bientôt réparé avantageusement sa faute. Les Samnites furent vaincus de tous côtés. Leurs villes furent prises & rasées; & le Consul triompha. Cependant la guerre continua toujours; tant étoit implacable l'animosité des Samnites contre les Romains! Ce ne fut qu'en 480, que cette infatigable nation fut domptée, & soumise après une guerre d'environ soixante & dix ans. Le consul Carvilius eut l'honneur de cette pacification.

SAMOS. (*siège de*) Les Samiens s'étoient révoltés contre les Athéniens. Périclès marcha contre eux, pour les faire rentrer dans le devoir, & attaqua leur ville. On prétend qu'il se servit, pour la première fois à ce siège, de béliers, & de tortues inventées par l'ingénieur Artémon; mais l'usage en étoit connu depuis long-tems en Orient. Au bout de neuf mois Samos, se rendit. Périclès rasa les mu-

raillés de la ville, & fit payer une grosse somme aux citoyens. *An. du monde 3564.*

SANDAL. (*siège de*) La reine Marguerite, en 1460, s'avançoit à la tête de dix-huit mille hommes, pour délivrer le roi d'Angleterre, Henri IV, son mari, des mains du duc d'Yorck, qui, depuis la bataille de Saint-Albans, ne lui laissoit que les marques frivoles de la suprême autorité. Aussi-tôt le Duc partit de Londres, avec quatre ou cinq mille hommes, & chargea le comte de la Marche, son fils, de le suivre avec le reste de l'armée. Etant arrivé à Wackefield, dans la province d'Yorck, il apprit que la Reine venoit à lui. Ne se trouvant pas en état de tenir la campagne, il se renferma dans son château de Sandal, qu'on pouvoit regarder comme une bonne forteresse. Marguerite n'avoit point d'artillerie, & ne pouvoit forcer l'asyle du Duc. Elle eut recours à l'artifice. Elle fit cacher derrière une colline une partie de son armée, & se présenta, assez mal accompagnée devant les murailles du château. Elle essaya de piquer le Duc par des défis & des menaces insultantes, & lui reprocha hautement qu'un homme qui aspiroit à la couronne n'osoit paroître devant une femme. Le Duc outré de ces reproches, & croyant que la Reine avoit peu de monde, sortit imprudemment du château, & livra le combat. Il reconnut bientôt sa faute. Les troupes que la princesse avoit cachées derrière la colline accoururent au premier signal. La petite armée du Duc fut accablée sous le nombre; & lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, resta sur le champ

de bataille. Le comte de Rutland, son second fils, jeune prince âgé de douze ans, prit la fuite avec son gouverneur. Le lord Clifford l'atteignit, & sans égard pour sa jeunesse, le perça d'un coup de poignard. Après ce meurtre, revenant sur le champ de bataille, il fit chercher le corps du Duc, qui fut trouvé sous un monceau de cadavres. Il lui coupa la tête; & lui ayant fait à la hâte une couronne de papier, il la mit au bout d'une lance, & vint l'offrir à la Reine, comme le trophée de sa victoire. Cette princesse vindicative voulut que cet affreux objet demeurât exposé devant elle, pendant le reste du jour; & elle le fit planter ensuite sur les murailles de la ville d'York. Le comte de Salisbury, fidèle partisan du Duc, avoit été pris, couvert de blessures. Marguerite voulut encore immoler cette victime à son ressentiment. Salisbury fut décapité par ses ordres; & la tête de ce vieillard fut placée auprès de celle du Duc son ami.

SANDERSHAUSEN. (*affaire de*) L'avant-garde de l'armée du prince de Soubise, commandée par le comte de Broglie, ayant rencontré, le 23 de Juillet 1758, dans la plaine de Sandershausen, près de Cassel, huit mille Hanovriens aux ordres du prince d'Issembourg, les attaqua avec cette valeur impétueuse qui fait le caractère du soldat François. Le combat fut sanglant. De part & d'autre, on se disputa long-tems la victoire. Enfin la fortune couronna les drapeaux de la France. Les ennemis accablés, taillés en pièces, reculèrent. On les poursuivit l'épée dans les

reins; & l'on ne s'arrêta qu'après qu'ils eurent été totalement dissipés.

SAN-GERMANO. (*siège de*) Charles, comte d'Anjou & de Provence, frere de saint Louis, ayant été déclaré roi de Sicile par le pape Clement IV, se prépara à chasser l'usurpateur Mainfroi excommunié par le saint pere. Il entre dans l'Italie, à la tête d'une nombreuse armée de Croisés; arrive au pont de Cépérano sur le Garigliano, riviere qui sépare les terres de l'Eglise & le royaume de Naples; le fait attaquer; s'en faitit; se présente devant la Rocca d'Arce, forteresse regardée comme imprenable; l'emporte du premier assaut; &, toujours accompagné de la victoire, il vient former le siège de San-Germano. Cette place importante étoit défendue dans l'intérieur par trois mille hommes de bonnes troupes, & au dehors par dix mille Sarasins attachés aux intérêts du tyran. Charles, qui se faisoit scrupule de combattre le Mercredi des Cendres, avoit marqué pour le jour de l'assaut général le premier Jeudi de Carême 1266. Mais, le jour même des Cendres, quelques valets de l'armée, piqués des injures & des malédictions dont les assiégés ne cessoient de les accabler, lancerent sur eux une grêle de pierres. Bientôt ce combat devint sérieux. Chacun y voulut prendre part. Le soldat y courut malgré l'officier. L'officier ensuite suivit le soldat malgré le Général. En un instant, toute l'armée fut au pied des murailles. Bouchard, comte de Vendôme, apperçoit un endroit plus foible, par où l'on peut s'ouvrir un passage. Il s'y précipite; entre dans la ville,

le he
au br
des t
autre
vigue
tout
» viff
l'un
culés

I
de
qu
thi
féa
d'
da
ch
&

le heaume en tête, l'épée au poing, la targe au bras, & vole arborer son étendard sur une des tours. Ce fut le signal de la victoire. Les autres affaillans, à cette vue, redoublant de vigueur, enfoncent les portes, & massacrent tout ce qui s'oppose à leurs coups. « Lors » viffiez à val les rues, » dit Guillaume-Guiart, l'un des meilleurs poètes de ces siècles reculés,

- » Coustiaux étendre, bras hochier ;
- » L'un fuir, l'autre entr'approchier ;
- » Lances à tranchans allumelles
- » Embattre en cointises nouvelles,
- » Et en forts écus énamés
- » Femmes & hommes défarmés
- » Mehaigner & mettre à martyre ;
- » Maisons rober, enfans occire,
- » Et çà & là à l'afoler ;
- » Têtes & poings, & pieds voler ;
- » Sang vermeil de chair nuë traire ;
- » Et oiffiez les navrés braire
- » De trop déguifée maniere. »

Il y eut quinze cens hommes passés au fil de l'épée. Les autres se rendirent ; & le vainqueur leur pardonna.

SAPHAT. (*journee de*) Zaba, roi d'Ethiopie, trouvant la Judée fort à sa bienféance, déclara la guerre au vertueux Aza, fils d'Abia, roi de Juda. L'avidé monarque entra dans la Palésthine avec une armée de cent mille chevaux, neuf cens mille hommes de pied, & trois cens chariots. Ce déluge d'infidèles

fit trembler Jérusalem. Le Roi seul mit sa confiance en Dieu, & sa foi vive ne fut pas trompée; car, ayant joint le formidable ennemi dans la vallée de Saphat, près de la ville de Maréza, il enfonça sans peine ses nombreux bataillons; tua la plus grande partie des fuyards, les poursuivit jusqu'à la ville de Gérard, qu'il prit de force, & revint en triomphe dans sa capitale, chargé d'un très-riche butin, fruit de sa piété.

SARDES. (*prise de*) 1. Cyrus, le lendemain de la célèbre journée de Thymbrée, marcha vers la capitale de Lydie, ou Crésus s'étoit renfermé avec les malheureux restes de ses troupes. Selon Hérodote, ce prince sortit à la rencontre de son vainqueur, fut défait pour la seconde fois, & obligé de rentrer dans sa capitale. Cyrus en forma le siège; fit dresser ses machines contre les murailles, & préparer des échelles, comme pour un assaut général. Mais tout cela n'étoit qu'une feinte pour tromper les Sardiens. Un esclave Persan, qui avoit servi le gouverneur de la citadelle, lui avoit montré une route dérobée, qui y conduisoit. Il profita de cette découverte heureuse, se rendit maître de la citadelle pendant la nuit; & à la pointe du jour, il entra dans la ville où rien n'osa lui résister. Le premier soin du sage vainqueur fut d'empêcher le pillage. Il fit déclarer aux habitans qu'ils auroient la vie sauve, & qu'on ne toucheroit ni à leurs femmes ni à leurs enfans, pourvu qu'ils apportassent dans son camp toutes leurs richesses. Ces infortunés, qui s'étoient attendus à essuyer toute la brutalité du

soldat
la mo
avoit
mense
verbe

Hé
sujet
deux
de ch
muet.
voyan
de sa
soit
tendr
révol
les li
cria

2.

Athé
trou
tres
mis
mun
en c
ou
Per
S
mé
éta
qu
ma
Sa
H
&
co

soldat, obéirent avec joie, & en bénissant la modération du roi de Perse. Crésus, qui avoit été arrêté, livra aussi ses richesses immenses, qui ont fait passer son nom en proverbe.

Hérodote raconte un trait fort curieux au sujet de ce malheureux prince. Il avoit eu deux fils. L'un avoit été tué dans une partie de chasse : l'autre, qui vivoit encore, étoit muet. Dans la prise de Sardes, cet illustre muet, voyant un soldat prêt de décharger un coup de fabre sur la tête du Roi qu'il ne connoissoit pas, la crainte dont il fut saisi, & sa tendresse pour son pere, causerent une telle révolution dans les organes de la parole, que les liens de sa langue se rompirent; & il s'écria : « Soldat, ne tue point Crésus ! »

2. Sous le règne de Darius - Ochus, les Athéniens marcherent vers cette ville qu'ils trouverent sans défense. Ils s'en rendirent maîtres, excepté de la citadelle. Un soldat ayant mis le feu à une maison, la flamme se communiqua aux autres, & réduisit toute la ville en cendres. Cette prise de Sardes fut la cause ou le prétexte des guerres que les rois de Perse firent aux Grecs. *An du monde 3504.*

SARDIQUE. (*bataille & siège de*) L'armée des Huns, commandée par Hormidac, étant entrée dans la Dace, l'an 466, fut attaquée par Anthémius, général de l'armée Romaine, vaincue, & obligée de se renfermer dans Sardique. Le siège fut long & pénible. Les Huns réduits à l'extrémité sortirent en armes, & en vinrent encore aux mains. Ils avoient corrompu par argent le collègue d'Anthémius;

& , dès le commencement du combat , ce perfide passa du côté des ennemis , croyant qu'il alloit entraîner avec lui la cavalerie qu'il commandoit. Personne ne le suivit ; & tous les escadrons fidèles à leur devoir vinrent se ranger auprès d'Anthémus qui combattoit à la tête de l'infanterie. Les Huns repoussés dans la ville demandèrent à capituler. Ils ne furent reçus à composition , qu'après qu'ils eurent eux-mêmes massacré le traître qui s'étoit rangé sous leurs drapeaux.

SARRAGOSSE. (*sièges & batailles de*)

I. Depuis long-tems , Childebert & Clotaire formoient le dessein de conquérir l'Espagne , comme ils avoient conquis la Bourgogne. En 545 , ils firent éclater ce grand projet ; passèrent les Pyrénées avec une armée nombreuse , & se présentèrent devant Saragosse dont ils entreprirent le siège. Ils formèrent leurs attaques avec cette impétuosité victorieuse , qui distinguoit dès-lors la nation Française ; & la ville , pressée de toutes parts , ne pouvoit manquer de subir le joug , lorsque les habitans , se voyant sans ressources , eurent recours à S. Vincent , martyr , autrefois leur concitoyen. Le clergé , précédé & suivi d'une multitude d'hommes , de femmes , d'enfans , de vieillards revêtus d'habits de deuil , porta respectueusement en procession sur les remparts la tunique du bienheureux diacre. Childebert , frappé de ce spectacle , craignit qu'en effet S. Vincent ne se déclarât contre lui. Il entra en négociation , & consentit à lever le siège , si l'on vouloit lui donner la précieuse relique , qui l'avoit pénétré d'une re-

ligieu
Le m
tale
de S
nom
2.
d'Ar
vues
imp
bes
mim
tête
fente
bala
ses
le re
perc
trio
cho
plett
renc
fista
3
Gu
avo
Eu
de
teu
pa
ca
qu
A
ba
m
te

ligieuse terreur. On accepte cette condition. Le monarque se retire, & rentre dans sa capitale, où il fait bâtir une église en l'honneur de S. Vincent, & connue aujourd'hui sous le nom de *S. Germain des Prés*.

2. En 1118, Alfonse le Batailleur, roi d'Aragon, qui depuis long-tems avoit des vues sur Saragosse, s'approcha de cette ville importante pour en former le siège. Les Arabes n'oublierent rien pour la défendre. Témim, roi de Maroc, accourut d'Afrique à la tête de ses plus braves soldats, & vint présenter la bataille aux assiégeans. Alfonse ne balança pas. Après avoir laissé une partie de ses troupes devant la place, il marcha avec le reste à la rencontre des Arabes. Les apercevoir, les mettre en fuite, & retourner triomphant devant Saragosse, fut une même chose. Cette victoire, aussi prompte que complète, lui ouvrit les portes de la ville qui se rendit à composition, après huit mois de résistance.

3. L'armée de l'Archiduc, commandée par Gui de Staremborg, le général Allemand qui avoit le plus de réputation après le prince Eugène, rencontra, le 20 d'Août 1710, près de Sarragosse l'armée de Philippe V, compétiteur du prince Autrichien à la couronne d'Espagne. Elle étoit conduite par le marquis de Bay, capitaine malheureux, & ne montoit alors qu'à dix-huit mille hommes; au lieu que l'armée Autrichienne avoit près du double de combattans. Au lever de l'aurore, l'artillerie commença, de part & d'autre, à jouer avec un bruit terrible. L'action s'engagea sur les onze heu-

res, & fut d'abord opiniâtre & sanglante. La cavalerie Espagnole fit des prodiges. Elle renversa tout ce qu'elle attaqua ; mais sa valeur ne fut pas secondée. De toute l'infanterie, il n'y eut que quatre régimens qui firent une résistance digne de remarque. La gauche, qui fut prise en flanc par deux bataillons Allemands, se plia sur le corps de bataille, qu'elle mit en désordre. Alors, après deux heures de combat, la confusion devint générale. Chacun ne songea qu'à fuir. Le marquis de Bay gagna Tudéla, avec ce qu'il put rassembler, laissant sur la place plus de trois mille morts, seize piéces de canon & la moitié de son bagage. Avant la mêlée, Philippe V, malade de fièvre, s'étoit retiré à quelques lieues de-là. A la premiere nouvelle de la défaite de ses troupes, il se rendit en poste à Madrid où il disposa toutes choses pour sa retraite, en cas qu'il fût suivi.

SARUS. (*journee du*) Sarbar, général du roi de Perse, étoit posté sur les bords du Sarus, fleuve de Cilicie. L'empereur Héraclius vint l'attaquer. Un pont séparoit les deux armées. Il s'y livra plusieurs petits combats où les Romains eurent toujours l'avantage. Sarbar profita de leur témérité. Il les fit tomber dans une embuscade où la plus grande partie seroit périé, si Héraclius n'eût volé à leur secours. Ce prince, au milieu du pont, perça d'abord d'un seul coup de lance un cavalier Perse, d'une taille gigantesque, qui couroit sur lui, armé d'un large cimenterre. Ensuite, profitant de l'effroi que cette victoire avoit jetté dans tous les cœurs, il attaque, il renverse, il

écri
par
en
mil
yeu
» m
fuy
» a
fau
ble
reu
l'an

ver
on
17
ba
co
pri
ex
va
tag
to
fla
la
lu
ca
in
ri
u
q
a
r
c
c

écrasé les bataillons ennemis ; & , se signalant par des efforts au-dessus de l'humanité , il met en fuite le vaillant Sarbar. Ce Général , au milieu de sa course précipitée , tournant les yeux vers son vainqueur : « Vois-tu ton » maître , » dit-il à un déserteur Romain , qui fuyoit avec lui ? » C'est lui seul qui défait notre » armée. » Les armes de l'Empereur furent faussées en cent endroits. Il reçut plusieurs blessures dont aucune ne se trouva dangereuse. Cette glorieuse expédition se fit dans l'année 625.

SAS-DE-GAND. (*prise du*) Pour achever d'abatre la puissance des troupes alliées , on projetta la conquête du Sas-de-Gand , en 1747 ; & M. de Contade , à la tête de vingt bataillons , fut chargé , sous les ordres du comte de Lowendalh , de cette grande entreprise , digne de sa valeur. Ce n'étoit pas une expédition vulgaire. Des fortifications d'une vaste étendue , une situation des plus avantageuses , des écluses qui peuvent inonder toutes les campagnes voisines , un rempart flanqué de sept bastions , entouré d'un fossé large & profond , & défendu par neuf demi-lunes ou ravelins , & par une bonne contrescarpe ; tout sembloit rendre le Sas-de-Gand inexpugnable. Mais peut-on opposer des barrières invincibles à la valeur Françoisé , quand un capitaine actif , déterminé , la dirige ; quand son héroïque impétuosité réveille , anime celle de la nation ? Contade paroît le 17 d'Avril devant la place. Il ouvre la tranchée : il pousse ses travaux ; il brave les efforts des assiégés qui , par un feu continuel , veu-

lent l'éloigner de leurs murailles. On les presse ; on les pousse ; on les précipite : on s'empare du chemin-couvert ; on les contraint, le 30, de battre la chamade. La garnison fut faite prisonniere de guerre.

SATALE. (*bataille de*) L'an 530, Merméroës, général Persan, étant entré en Arménie à la tête de trente mille combattans, s'approcha de la ville de Satale pour attaquer l'armée Romaine, bien inférieure à la sienne. Elle étoit commandée par Sittas & Dorothee, capitaines habiles. A l'approche de l'ennemi, Dorothee s'enferma dans la ville ; & Sittas, avec un camp volant de mille hommes, alla se poster derriere une des collines dont la plaine de Satale est environnée. Les Perses s'avancerent jusqu'au pied des murs, & se préparoient à l'attaque, lorsqu'ils apperçurent la cavalerie de Sittas, qui marchoit droit à eux. Ils se réunissent, serrent leurs rangs, & courent de ce côté là. Tandis que les Romains, partagés en deux corps, les amusent par des escarmouches, ceux qui sont dans la ville font une sortie, & les chargent vigoureusement par-derriere. Les soldats de Merméroës, effrayés de se voir attaqués en tête & en queue, prennent la fuite ; mais bientôt, s'étant aperçus de la supériorité de leur nombre, ils font ferme & tournent visage. On combattit long tems avec fureur. Un commandant d'escadron, nommé *Florence*, procura la victoire aux Romains. S'étant jetté au milieu des ennemis, il arracha l'enseigne générale ; & la tenant baissée, comme il retournoit joindre les siens, il fut atteint & haché en morceaux.

ceaux.

ceau
des
seign
rent
S
s'éta
nite
l'oc
néli
Sati
dan
ext
dat
d'u
enn
Inc
tan
me
la H
par
per
cur
avo
il a
de
dis
vic
eff
sur
fo
no
de
A
ti

ceaux. Mais la confusion se mit dans l'armée des Perles, lorsqu'ils ne virent plus leur enseigne. Ils prirent l'épouvante, & se sauvèrent dans leur camp avec une grande perte.

SATICULE. (*journee de*) La guerre s'étant allumée entre les Romains & les Samnites, nouveaux & formidables ennemis, à l'occasion des Campaniens. Le consul Cornélius marcha contre eux, & campa près de Saticule. Mais, s'étant engagé imprudemment dans des forêts où l'armée étoit exposée à un extrême danger, P. Décius, tribun des soldats, pour délivrer le Consul, osa s'emparer d'une colline qui commandoit le camp des ennemis. La surprise des Samnites fut grande. Incertains sur le parti qu'ils devoient prendre, tantôt ils veulent attaquer Cornélius qui se mettoit en sûreté, tantôt ils veulent investir la hauteur dont le vaillant Tribun s'étoit emparé. Ils s'arrêtèrent à ce dernier dessein. Mais, pendant la nuit, Décius, profitant de leur sécurité, traverse leur camp, & s'échappe, après avoir jetté la terreur dans l'armée. A peine fut-il arrivé dans le camp du Consul, qu'il le pressa de tomber sur l'ennemi étonné de sa retraite, dispersé çà & là sans ordre, & qui offroit une victoire complete & facile. Elle le fut en effet. Plus de trente mille Samnites restèrent sur la place; & le généreux Décius reçut de son Général, & de ses compagnons reconnoissans, les plus glorieuses récompenses. *Ann. de Rome 412.*

SATRIQUE. (*bataille & prise de*) Les Antiates, soutenus de quelques villes des Latins, déclarèrent la guerre à la République.

§. & B. Tome III. Part. I.

Bb

Camille, pour lors Tribun militaire, marcha contre eux. Leur armée nombreuse, & composée de la plus belle jeunesse du pays, effraya d'abord les Romains ; mais Camille, par ses harangues, dissipa bientôt ces vaines allarmes. Il donna le signal ; & , pour porter le soldat à faire de plus grands efforts, il saisit une enseigne, & la jeta au milieu des bataillons ennemis. Les Romains, pour la reprendre, s'élançerent sur les Antiates avec une impétuosité qu'ils ne purent soutenir. Ils plièrent ; mais continuant toujours le combat, ils faisoient acheter cher la victoire, lorsqu'un violent orage, survenu tout-à-coup, sépara les deux armées. Les Antiates eurent la prudence de se retirer. Camille s'avança aussitôt vers Satrique, qu'il emporta par escalade. *Ann. de Rome. 269.*

SAVERNE. (*siège & combat de*) 1. En 1675, le fameux Montécuculli, général de l'empereur, vint assiéger Saverne, ville alors la plus importante de la basse Alsace. Il se conduisit, dans cette expédition, avec tant de vivacité, que peut-être la place n'eût pu résister long-tems à ses efforts, si le prince de Condé, n'eût volé sur le champ à son secours. A son approche, Montécuculli vit bien que la fortune se rangeroit sous les drapeaux du vainqueur de Rocroy. Il ne voulut point compromettre sa gloire avec celle de ce héros ; & , fier du honteux honneur d'éviter sa rencontre, il décampa, il repassa le Rhin. Cet exploit couronna les immortelles actions du grand Condé.

2. Dix à douze mille Autrichiens campoient

à Saverne sous les ordres du comte de Nadasti. Le duc d'Harcourt entreprit de les chasser de ce poste ; & , le 13 d'Août 1744 , il fit attaquer de front , & par les revers , les retranchemens qu'ils avoient faits sur les hauteurs. Ils furent emportés l'épée à la main. On poursuivit les vaincus jusqu'à Saverne : l'on y entra pêle-mêle avec eux ; on les chassa de tous leurs forts : on leur tua près de douze cens hommes ; & ce succès ne coûta presque rien aux vainqueurs. A peine le combat étoit-il fini , que toute l'armée Autrichienne vint au secours de Nadasti , & le ramena dans Saverne. Mais le duc d'Harcourt , qui ne vouloit point laisser son triomphe incomplet , revint à la charge avec plus de fureur. La fortune couronna ses nouveaux efforts ; & le 15 , surlendemain de l'action , les ennemis abandonnerent Saverne pour n'y plus revenir.

SAVONNE. (*attaques de*) En 1745 , une escadre Angloise parut le 25 de Juillet devant Savonne , l'un des remparts de la république de Gènes. Elle commença , vers les six heures du soir , à bombarder cette ville , & continua toute la nuit , mais sans causer beaucoup de dommage. On s'apperçut que l'objet des Anglois étoit de brûler deux bâtimens Espagnols , chargés de poudre , qui mouilloient dans le port. Le gouverneur de la place fit débarquer la plus grande partie de ces munitions , & le reste fut jetté dans la mer. On se servit de cette artillerie pour établir une nouvelle batterie dont les décharges furent si heureuses , que l'escadre ennemie

prit le parti de se retirer. L'année suivante, le général Falkemberg, détaché de l'armée Autrichienne, s'avança vers Savonne, le 7 de Septembre. La plus grande partie de la garnison en étoit sortie. Il y entra sans opposition; & les troupes qui restoit furent faites prisonnières de guerre. Le roi de Sardaigne en confia la garde aux soldats Piémontois, puis fit sommer le gouverneur, qui s'étoit retiré dans le château, de lui ouvrir les portes. Il répondit qu'il ne capituleroit qu'avec les généraux de la reine de Hongrie; & le monarque fit faire, le 9, l'investissement de cette forteresse. Mais, au mois de Novembre, il fut obligé d'en faire le siège dans les formes, parce qu'on avoit trouvé moyen d'y faire entrer des troupes & des munitions.

Le 16 de Décembre, un corps de paysans Génois attaqua un quartier des troupes Piémontoises. Il fut repoussé avec perte. Deux autres corps de troupes Génoises tenterent de même le secours de la place. L'artillerie des vaisseaux Anglois, qui croisoient sur la côte, les arrêta. Enfin le gouverneur, réduit à la dernière extrémité, ayant perdu tout espoir d'être secouru, se rendit, le 18, prisonnier de guerre avec sa garnison, & obtint tous les honneurs militaires.

Ce héros étoit M. le marquis d'Adorno. La République lui ayant envoyé ordre de se rendre aux Autrichiens, il fit réponse qu'il s'étoit toujours fait honneur d'obéir aux ordres de la République, tant qu'elle avoit été libre, mais que, depuis qu'elle ne l'étoit plus, il ne pouvoit se résoudre à exécuter des or-

dres dictés par les oppresseurs de sa patrie , & qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'au dernier soupir. Ensuite il fit assembler sa garnison , & lui déclara le généreux parti qu'il choissoit , laissant pourtant aux officiers , qui seroient d'un autre avis , la liberté de se retirer. Après cette déclaration , il distribua son argent & ses autres effets aux troupes qui voulurent bien suivre sa fortune , & leur lut son testament , par lequel il instituait héritiers de tous ses biens , les femmes & les enfans des officiers & des soldats de sa garnison. Cette noble résolution ne se démentit point ; car il soutint quatre-vingt-dix-neuf jours de siège. Il essuya plus de neuf mille bombes , & plus de trente mille coups de canon , & soutint , avec une mâle intrépidité , plusieurs assauts terribles. On estime que la conquête du château de Savonne coûta près de deux mille hommes aux ennemis.

SBARRAS (*siège de*) En 1675 , le Bacha Ibrahim , voulant s'ouvrir le passage de la Russie , pour pénétrer en Pologne , forma le siège de Sbarras , ville forte , qui pouvoit résister long-tems aux infidèles. Mais , après quelques jours d'attaques , cinq mille paysans , qui s'étoient renfermés dans la place , se rendirent aux Turcs , le 22 d'Août. Ils avoient jetté par-dessus les murailles leur gouverneur , gentilhomme François , nommé *Des Auceuils*.

Le Bacha , en entrant dans la ville , leur reprocha vivement cet attentat , quelqu'avantageux qu'il lui fût ; fit couper la tête aux vieillards , & envoya les autres coupables à Constantinople. Le généreux Musulman fit relever

Des Auteuils , qui n'étoit que blessé de sa chute , & le fit traiter avec tant de soin , qu'il lui dut le jour & la liberté.

SCALES. (*bataille de*) Les séditieux d'Afrique , sous les ordres de Stozas , continuoient leurs ravages. Germain , qui commandoit dans cette province pour l'empereur Justinien , les atteignit l'an 537 , dans une plaine nommée *Scales*. Après avoir rangé son armée en bataille , il donne le signal , & se jette sur les rebelles avec tant de fureur qu'il les enfonce , & les met en désordre. Mais , pendant qu'il combattoit avec valeur , son cheval fut abbatu d'un coup de javelot ; & ce grand Général alloit périr , si ses gardes ne fussent accourus à son secours , & ne l'eussent promptement transporté sur un autre cheval. Stozas profita de ce moment pour s'échapper par la fuite. Suivi de quelques Vandales , il se retira en Mauritanie , & mit fin à cette rebellion qui avoit coûté tant de sang. Tous les rebelles , échappés au carnage , vinrent se jeter aux pieds de Germain , qui leur fit grace , & les admit dans ses troupes.

SCARPHÉE. (*bataille de*) Des magistrats séditieux , ayant engagé les Achéens & leurs Alliés dans une guerre funeste contre les Romains & les Lacédémoniens , mirent une armée en campagne. Le préteur Métellus étoit alors sur les lieux , & venoit de vaincre Andriscus. Voulant avoir l'honneur de terminer cette nouvelle guerre avant l'arrivée du consul Mummius , il se hâta de joindre les ennemis , & les atteignit près de Scarpnée , ville de la Locride. La victoire se rangea sous ses étén-

dards. Le nombre des morts fut grand ; & l'on y compta des Achéens de la première distinction. Celui des prisonniers monta à plus de mille hommes. Le général Romain poursuivit ses conquêtes. Mille Béotiens , qu'il rencontra sous ses pas , furent passés au fil de l'épée. Thèbes fut prise d'assaut , mais n'éprouva point le sort ordinaire dans ces tristes circonstances. De-là il marcha vers Corinthe , où Mummius l'obligea de déposer entre ses mains ses armées & sa puissance.

146 ans avant J. C.

SCARPONNE. (*bataille de*) Jovin , général de l'empereur Valentinien , dans les Gaules , attaqua & battit une armée d'Allemands , près de Scarponne , appelé maintenant *Charpeigne* , hameau situé à une lieue au-dessus de Pont-à-Mousson. Les Barbares , intimidés par cette défaite , s'humilierent devant l'aigle Romaine , & demandèrent la paix , en 366.

SCHERDING. (*action de*) Après la prise de Prague , sur la nouvelle de l'entrée du comte de Kévenhüller en Autriche , le maréchal de Terring étoit retourné en Bavière , avec les troupes de l'Empereur , pour défendre cet électorat. Le 17 de Janvier 1742 , il arrive près de Scherding , ville importante , voisine de Passaw , & la trouve occupée par les Autrichiens. Aussi-tôt il l'attaque pour les en déloger. Mais le général Bérinklaw , qui commandoit les soldats de Marie-Thérèse , rend inutiles , par son courage , les efforts des Bavaurois. Il leur résiste ; il les repousse ; il les met en fuite ; il leur enlève neuf drapeaux ;

il les poursuit ; il leur fait perdre beaucoup de monde. Cet échec des Bavaois donna aux Autrichiens une libre entrée dans la Baviere , & la facilité de s'emparer ensuite de Braunaw , & d'établir des contributions jusqu'à Munich & Ratisbonne.

SCHONOVEN. (*siège de*) Le seigneur d'Hierges , continuant ses conquêtes rapides , venoit de prendre la ville d'Oudewater. Ses braves Espagnols , animés par leurs succès , s'avancerent aussi-tôt par ses ordres sous les murs de Schonoven , petite place assez importante , située sur le Lech , & environnée d'un terrain marécageux , qui en rend l'accès difficile. Les habitans desiroient plus de retourner à l'obéissance du Roi , que de rester sous la domination des rebelles. Le prince d'Orange , instruit de cette disposition , se hâta de faire partir un renfort considérable pour contenir les citoyens & arrêter les ennemis. Trois navires chargés de troupes , d'artillerie , & de munitions de toutes especes , furent mis sous la conduite du seigneur de la Garde , François. Il s'avançoit , poussé par le flux , quand les Royalistes , l'ayant apperçu , accoururent de toutes parts , & se répandirent des deux côtés sur le rivage pour l'arrêter. Le feu fut très-vif de part & d'autre , & la perte considérable. La Garde combattit avec le plus grand courage. Enfin il vint à bout de rompre un pont que l'ennemi avoit jetté sur le Lech , & de passer outre avec le vaisseau sur lequel il étoit monté ; mais les deux autres vaisseaux se perdirent ; & , le pont ayant été rétabli sur le champ , la ville resta aussi étroi-

tement ferrée qu'auparavant. Hierges fit tirer encore ses batteries. Leur effet fut si terrible, qu'en peu de tems plus de trois cens brasses de murs furent renversées. La garnison consternée de cet évènement , & craignant alors beaucoup moins les efforts des ennemis que la mauvaise volonté des habitans , consentit à capituler. Hierges accorda aux bourgeois des conditions avantageuses , & à la garnison la liberté de se retirer où elle voudroit , & d'emporter ses bagages. *Le 13 d'Août 1575.*

SCHWEIDNITZ. (*prises de*) 1. Le général de Laudhon , chef des troupes Autrichiennes , voulant profiter de l'absence du roi de Prusse , qui s'étoit retiré des environs de Schweidnitz , le 29 de Septembre 1761 , entreprit de brusquer cette place importante. Le 30 , à cinq heures du soir , la ville se trouvoit déjà bloquée par un cercle de troupes , qui se rétrécissoit petit-à-petit , à mesure qu'elles s'avançoient. L'attaque commença à deux heures du matin , & se fit en cinq différens endroits , en même tems. Malgré la vivacité du feu de la mousqueterie & de l'artillerie des ennemis , les assiégeans pénétrèrent de toutes parts par le glacis , & parvinrent au chemin couvert. Ils emporterent ensuite les enveloppes de chaque fort , & les lunettes qui se trouvoient entre leurs intervalles. La garnison fut chassée successivement de chaque ouvrage , & menée tambour battant , pas-à-pas , jusqu'au corps de la place , où elle alloit être faite prisonniere de guerre. Alors , les échelles ayant été appliquées , les Autrichiens escaladerent les remparts. Cette attaque n'auroit

peut-être pas coûté cinquante hommes au plus , sans l'accident arrivé à un magasin à poudre , qui , en sautant en l'air , fit périr un bataillon Prussien , & cinq à six cens Autrichiens. Ceux-ci , à six heures du matin , se trouverent paisibles maîtres de la ville. L'expédition fut poussée avec tant d'activité , que le général - commandant , M. de Zastroff , n'eut pas même le tems de proposer une capitulation.

2. L'année suivante , le roi de Prusse voulut reprendre Schweidnitz. Il en forma le siège qui fut poussé & soutenu avec toute la vigueur possible. De part & d'autre , on vit se passer des prodiges de valeur. Le terrain fut disputé , pris , cédé , repris pied à pied. La garnison , quoiqu'épuisée par les travaux & les sorties qui durèrent pendant deux mois , soutint plusieurs assauts ; & sa bravoure fut admirée du monarque Prussien. Elle n'avoit plus de vivres que pour deux ou trois jours. Elle fut obligée de se rendre prisonnière , en apportant les clefs de la ville qu'elle avoit si bien & si malheureusement défendue.

SCISSIS. (*bataille & prise de*) Pendant qu'Annibal battoit les Romains en Italie , Hannon , qu'il avoit laissé en Espagne , ne soutenoit pas l'honneur des armes de Carthage. Cn. Scipion , qui commandoit l'armée Romaine , le vainquit plusieurs fois. L'ayant atteint près de Scissis , il lui livra une dernière bataille dans laquelle il lui tua six mille hommes , fit deux mille prisonniers , du nombre desquels il étoit lui-même ; prit son camp , & s'empara de la ville. Les Romains y firent

un butin considérable, parce que c'étoit-là que tous les soldats d'Annibal avoient laissé leurs équipages. *L'an de Rome 534.*

SCODRA. (*siège de*) Gentius, roi d'Illyrie, avoit eu l'imprudence d'épouser les intérêts de Persée. Le préteur Anicius fut chargé de l'en punir. Ce Général entra dans les États du prince coupable, soumit toutes les villes qu'il rencontra sur son passage, & poursuivit le monarque jusques dans Scodra, sa capitale, où il l'assiégea. Gentius voulut faire quelques efforts pour repousser le bras vengeur suspendu sur sa tête. Ils furent inutiles; & perdant courage, il vint se jeter aux pieds d'Anicius; avoua sa faute en versant un torrent de larmes, & fut envoyé à Rome. Ainsi fut terminée cette guerre d'Illyrie, qui n'avoit duré que trente jours. *168 ans avant J. C.*

SCYTHES. (*expéditions contre les*) 1. Ce peuple, si célèbre dans l'antiquité par sa valeur, & à qui des mœurs simples & douces, ont fait donner le nom de *Barbare*, habitoit cette vaste région occupée maintenant par les Tartares. Si l'on en croit Hérodote, Cyrus, ce fameux conquérant, ce héros invincible, qui s'étoit couvert de gloire en tant de combats, (*voyez ARMÉNIE, NÉRIGLISSOR, THYMBRÉE, SARDES, BABYLONE, I.*) vint échouer contre les forces des Scythes. Ce prince, selon cet historien, voulant satisfaire une folle ambition, leur déclara la guerre, & entra dans leur pays, avec une formidable armée. Dans un premier combat qu'il leur livra, il fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé une grande quantité de vin & de viande

dans la campagne. Les ennemis ne manquè-
 rent pas de profiter des mets qu'ils trouverent
 sous leurs mains. Cyrus revint contre eux ;
 &, les ayant trouvé tous enyvres & endormis,
 les défit sans peine, & fit un grand nombre
 de prisonniers, parmi lesquels se trouva le
 fils de la reine nommée *Tomyris*. Cette prin-
 cesse, l'honneur de son sexe, commandoit
 l'armée. Le jeune prince fut chargé de chaînes,
 sans s'en appercevoir. Mais, le lendemain,
 lorsque le sommeil eut dissipé les vapeurs bac-
 chiques, & ramené la raison, il sentit toute
 l'horreur de son état. Le désespoir s'empara
 de son ame. Il se donna la mort. *Tomyris*
 l'apprit. La vengeance d'une mere est bien in-
 génieuse. Elle présenta un second combat aux
 Perses ; &, les ayant attirés à son tour dans une
 embuscade par une fuite simulée, elle en tua
 plus de deux cens mille. Cyrus perdit la vie
 dans la bataille. La vindicative princesse lui
 fit couper la tête, la mit dans une outre pleine
 de sang, en lui insultant par ces paroles :
 » Cruel, rassasie-toi de ce sang dont tu as
 » été si altéré pendant ta vie. Cette boisson
 » inhumaine est la seule digne de toi. » Il n'est
 pas besoin d'avertir que ce récit est traité de
 fable par tous les sçavans. En effet est-il vrai-
 semblable que le vieux Cyrus, ce prince si
 sage, si modéré, si humain, si habile dans l'art
 militaire, ait oublié tout-à-coup son heu-
 reux naturel, pour donner, à l'âge de plus de
 soixante ans, dans les embûches d'une femme ?
 Après tout, cette raison ne prouve rien. Ce
 ne seroit pas la première fois qu'un héros se
 démentit. L'héroïsme est comme un manteau

dont l'homme se couvre avec soin pour attirer sur lui les regards de la multitude. D'abord on l'admire; on lui prodigue les plus grands éloges; mais bientôt,

Un petit bout d'oreille, échappé par malheur,
Découvre la fourbe & l'erreur.

Ne dites donc point : Il est impossible qu'un si grand homme ait commis une telle faute; mais plutôt : Il est très-difficile d'en imposer long-tems aux yeux clairvoyans du public.

2. Cyrus ne fut pas le seul ambitieux qui se vit humilié par les Scythes. Darius Ochus, l'un de ses successeurs, fit marcher contre eux une armée de sept cens mille hommes, sous prétexte que, six-vingts ans auparavant, leurs ancêtres avoient fait des courses en Asie. Il passa le Danube avec une flotte de six cens vaisseaux, & entra sans résistance dans la Scythie. Les Scythes, hors d'état de s'opposer seuls à ce torrent, députerent vers tous les peuples voisins pour leur demander du secours contre l'ennemi commun. La plupart refuserent d'entrer dans une guerre qui ne les regardoit point; & ils eurent bientôt lieu de s'en repenir. Après avoir mis en sûreté les femmes & les enfans, après avoir bouché tous les puits & toutes les fontaines, & consumé tous les fourrages dans les lieux où les Perses devoient passer, les Scythes marcherent à leur rencontre, non pour les combattre, mais pour les attirer où ils avoient intérêt qu'ils vinssent. Ils les conduisirent ainsi, de contrée en contrée, chez tous les peuples qui avoient refusé d'en-

trer dans leur alliance, & leurs terres furent ravagées par les deux armées; vengeance aussi juste que singulière. Darius, fatigué de les poursuivre inutilement, leur fit enfin demander s'ils ne sçavoient combattre qu'en fuyant ? » Tu l'apprendras, répondirent-ils, quand » nous serons arrivés aux tombeaux de nos » ancêtres. » Plus l'armée avançoit, plus elle avoit à souffrir. Elle étoit réduite à une fort grande extrémité, lorsqu'il arriva, de la part du roi des Scythes, un hérault chargé d'offrir, pour présent à Darius, un oiseau, une souris, une grenouille & cinq flèches. Ce procédé bizarre le surprit. Il crut d'abord que la nation, fatiguée de la guerre, lui faisoit hommage, & qu'elle s'avoit vaincue par ce don symbolique. Mais un seigneur de sa cour, personnage renommé pour sa sagesse, lui découvrit le véritable sens de cette énigme. « Sçachez, » grand prince, lui dit-il, que, si vous ne vous » envoliez dans l'air, comme les oiseaux, ou » si vous ne vous cachez dans la terre, comme » les souris, ou si vous ne vous enfoncez dans » l'eau, comme les grenouilles, vous ne pourrez » échapper aux flèches meurtrières des Scythes. » En effet les Perses conduits dans une région vaste, inculte, déserte, & absolument dépourvue d'eau, se trouverent exposés à un danger presque inévitable de périr. Darius lui-même ne dut son salut qu'à la vigueur d'un chameau qui, chargé d'eau, le suivit avec beaucoup de peine dans cette affreuse solitude. Le prince, à son retour en Asie, n'oublia pas son bienfaiteur. Il lui assigna pour sa nourriture un terrain fertile, qu'on nomma

Gangamele, c'est-à-dire, Maison du Chameau. Il fallut donc reprendre le chemin de la Perse, quelque humiliant que fût ce parti pour l'amour-propre d'un monarque orgueilleux. Darius laissa dans son camp les vieillards, les malades & les ânes qui faisoient beaucoup de bruit ; & , à la faveur de ce stratagème, il se mit en marche pour regagner le Danube. Les ennemis ne s'aperçurent de son évafion que le lendemain matin. Ils détacherent un grand corps de troupes pour arrêter les Perses. Ceux-ci prirent une autre route, & arriverent de nuit sur les bords du fleuve qu'ils eurent le bonheur de passer fans aucun rifque.

An du monde 3490.

3. Alexandre, après avoir porté la terreur de fes armes jufques fur les bords de l'Iaxarte, y bâtit une ville qu'il nomma encore *Alexandrie*, pour contenir les peuples qu'il venoit de fubjuguer. Le roi des Scythes qui étoient au-delà du fleuve, voyant que cette ville nouvelle étoit une barriere qu'on oppofoit à fa valeur, envoya des troupes pour la démolir & chaffer les Macédoniens. Le vainqueur de l'Asie n'étoit pas d'humeur à fouffrir tranquillement ces hoftilités. Il fit préparer douze mille radeaux pour passer le fleuve, & fe difpofa, non fans quelque inquiétude, à marcher contre un ennemi jufques-là invincible. Lorsqu'il étoit prêt à fortir de fon camp avec toute fon armée, arriverent des ambaffadeurs Scythes au nombre de vingt, fuyant leur ufage. Le Roi les fit entrer dans fon confeil ; & le plus ancien d'entr'eux lui tint à-peu-près ce difcours : « Si le ciel t'avoit donné un

» corps proportionné à ton insatiable ambi-
 » tion, l'univers ne pourroit te contenir.
 » D'une main, tu toucherois l'Orient, & de
 » l'autre l'Occident. Tu voudrois suivre le so-
 » leil, & sçavoir où il se cache. Homme
 » petit & foible, tu aspiras où tu ne peux at-
 » teindre ! De l'Europe tu passes dans l'Asie ;
 » &, quand tu auras subjugué tout le genre
 » humain, tu feras la guerre aux rivieres, aux
 » forêts, aux montagnes. Le fer, malgré sa
 » dureté, est consumé par la rouille. Les
 » grands arbres sont long-tems à croître : il
 » ne faut qu'une heure pour les arracher.
 » Crains aussi qu'une main foible ne renverse
 » ton Empire, que sa grandeur fait déjà chan-
 » celer. Qu'avons-nous à démêler avec toi ?
 » T'avons-nous fait quelque tort ? Desires-
 » tu nos richesses ? Une charrue, un arc, une
 » coupe, voilà nos biens. On ne nous les
 » arrache qu'avec la vie. Tu viens, dis-tu,
 » exterminer des voleurs. Brigand de l'uni-
 » vers, oses-tu bien couvrir ta cruelle avidité
 » d'un prétexte si honnête ? Tu as pillé &
 » saccagé toutes les nations que tu as vain-
 » cues : tu as pris la Lydie, envahi la Syrie,
 » la Perse, la Bactriane ; tu songes à péné-
 » trer jusqu'aux Indes ; tu viens ici pour en-
 » lever nos troupeaux, & tu veux détruire
 » les brigandages ? Crois-moi, mets un frein
 » à ton bonheur, & réprimes tes desirs am-
 » bitieux. La fortune est glissante, tiens-la
 » bien, de peur qu'elle ne t'échappe. Nous ne
 » te craignons pas ; & nous t'offrons ou la paix
 » ou la guerre. Tu te donnes pour un Dieu.
 » Prouves-donc ta divinité en faisant du bien
 » aux

» aux mortels. N'es-tu qu'un homme ? Songes
» toujours à ce que tu es. Si tu n'entres point
» dans nos déserts, nous serons tes amis : nous
» veillerons pour toi à la garde de l'Europe &
» de l'Asie. De tous côtés, nous touchons à tes
» provinces ; & nous pouvonste faire & beau-
» coup de bien & beaucoup de mal. Mais, si
» tu es assez aveugle pour nous faire une
» guerre criminelle, crains enfin que le ciel
» n'ait armé nos bras pour punir tes illustres
» forfaits. » A ce fier discours Alexandre ré-
» pondit en deux mots, « qu'il useroit de
» sa fortune & de leur conseil ; de sa fortune
» en continuant d'y avoir confiance ; de leur
» conseil, en n'entreprenant rien téméraire-
» ment. » Il congédia les Scythes, & se dis-
» posa à passer l'Iaxarte. Le trajet coûta beau-
» coup de peine aux troupes. Tout étoit capa-
» ble de les rebuter ; le trouble & la confusion
» inévitable dans une telle entreprise, la rapi-
» dité du fleuve qui entraînoit tout, la vue d'une
» armée nombreuse, rangée en bataille sur le
» bord opposé. Mais la présence du Roi qui
» étoit le premier à s'exposer aux plus grands
» périls, les leur faisoit oublier pour eux-mêmes,
» & ne leur laissoit de crainte que pour lui. A
» peine les Macédoniens eurent-ils pris terre,
» qu'ils marcherent fièrement à l'ennemi, & l'ac-
» cablerent d'une grêle de traits. Les Scythes
» ne tinrent pas long-tems. La cavalerie Macé-
» donienne acheva de les rompre. On les pour-
» suivit bien au-delà des bornes de Bacchus,
» qui étoient marquées par de grosses pierres
» & par de grands arbres dont les troncs étoient
» couverts de lierre. Les Macédoniens ne re-

vinrent que sur le minuit, après avoir tué un grand nombre d'ennemis, & fait encore plus de prisonniers, avec un butin de dix-huit cens chevaux qu'ils chassoient devant eux. De leur côté, il y demeura soixante cavaliers, & près de cent fantassins; & il y en eut mille de blessés. Alexandre renvoya aux Scythes tous leurs prisonniers sans rançon, pour leur montrer que ce n'étoit point animosité, mais desir de gloire, qui lui avoit mis les armes à la main contre un si vaillant peuple. Le bruit de cette victoire, & encore plus la clémence du Roi à l'égard des vaincus, releverent extrêmement sa réputation. De toute la Scythie arriverent une foule d'ambassadeurs qui vinrent faire hommage au roi de Macédoine, & se soumettre, comme toute l'Asie, à son redoutable Empire. *An du monde 3675.*

SÉGOBRIGE. (*prise de*) Les habitans de cette ville soumise aux Romains se laisserent tromper deux fois par les ruses de Viriathus. Voyant un petit nombre de soldats qui emmenoiient des troupeaux, ils envoyerent contre eux un assez gros détachement qui tomba dans une embuscade, & fut entièrement défait. Quelque tems après, s'étant éloigné de Ségobrige, d'une marche de trois jours, & ayant inspiré par-là aux Ségobrigiens une fausse sécurité, il revint brusquement en un seul jour; surprit la ville qui ne s'attendoit pas à un retour si soudain, & s'en rendit maître, 148 ans avant J. C. Viriathus, continua pendant plusieurs années, d'illustrer ses armes par la défaite des Romains ou de leurs Alliés.

SEGONTIA. (*bataille de*) L'armée com-

mandée par Métellus & Pompée , en vint aux mains avec Sertorius près de cette ville située à la source de l'Hénarès. La victoire balança long-tems. Mais, Métellus ayant été blessé , ses soldats qui l'aimoient & le respectoient s'animerent d'une telle colère à la vue de son sang , qu'il ne fut pas possible aux Espagnols de soutenir leur effort ; & Sertorius fut obligé de céder , dans l'instant même où il se croyoit vainqueur. Ce fut le dernier exploit remarquable de ce grand Général qui, peu de tems après, fut assassiné dans sa tante par Perperna. 67 ans avant J. C.

SÉLASIE. (*bataille de*) L'an du monde 3781, Antigone Dofon, roi de Macédoine, se mit en campagne , & entra dans la Laconie, pour combattre Cléomene , roi de Sparte, disposé à le bien recevoir. Les deux armées en vinrent aux mains près de Sélasie, ville du Péloponnèse. Les Spartiates furent vaincus ; & Antigone dut cette éclatante victoire à la valeur & à la conduite du jeune Philopémen, qui fit des prodiges de courage à la tête de la cavalerie des Achéens. Il eut un cheval tué sous lui ; & , combattant à pied, il reçut un coup qui lui traversa les deux cuissés. Heureusement cette blessure n'étoit point mortelle ; mais elle ne l'empêcha pas de poursuivre long-tems l'ennemi. Sparte, dans cette disgrâce , fit paroître cette ancienne fermeté & ce vieux courage qui semblent tenir un peu de la férocité, & qui , dans tous les tems, ont distingué ses citoyens. Nulle femme ne pleura la perte de son mari. Les vieillards louoient la mort de leurs enfans. Leurs enfans trouvoient

heureux leurs peres tués dans le combat. Tous déploroient leur propre sort de n'avoir pu sacrifier leur vie à la liberté de la patrie.

SELBOURG. (*combat de*) Le 6 d'Août 1704, le prince Wiefnowiski, grand général de Lituanie, s'étant avancé aux environs de la Duna, avec dix mille Lithuaniens & Saxons, & six mille Moscovites, pour ravager les terres des princes Sapiéha, déclarés pour le roi de Suède, fut rencontré près de Selbourg, par le général Lewenhaupt & le prince Sapiéha qui commandoient sept mille Suédois. On en vint aux mains sur le champ. On se battit long-tems avec une valeur égale; mais enfin le courage & la prudence du général de Charles XII firent ranger la victoire sous les étendards de ce prince. Wiefnowiski eut plus de trois mille hommes de tués. Les vainqueurs, qui n'avoient pas perdu huit cens soldats, firent quatre cens prisonniers, & prirent quarante drapeaux, trois cens chariots, & vingt-huit pièces de canon.

SÉLINONTE. (*siège de*) Annibal, petit-fils d'Amilcar, tué devant Himère, étant entré dans la Sicile par ordre du sénat de Carthage, l'an 3592, commença la campagne par l'attaque de cette ville, l'une des plus fortes & des plus riches de toute la province. Jamais on ne vit tant de valeur & de courage. Les assiégeans, voulant réparer la honte de leurs anciennes défaites, se battoient comme des lions; & les assiégés, pour défendre leur liberté, leur vie & leur patrie, soutenoient avec intrépidité les efforts de l'ennemi, & couroient au-devant des dangers. Les femmes même, ou-

bliant la foiblesse de leur sexe, & n'écoulant que l'amour de la patrie, se montroient armées sur les remparts, le disputoient en bravoure aux hommes les plus hardis, & partageoient avec eux les rudes fatigues du siège. Après une longue résistance, la ville fut prise d'affaut, & abandonnée au pillage. Le vainqueur exerça les dernières cruautés, sans avoir égard ni au sexe ni à l'âge. Il démantela la ville, en ruina la plus grande partie, & peupla le reste d'habitans qu'il rendit tributaires des Carthaginois. Sélinonte subsistoit depuis 242 ans.

SÉMINARE. (*bataille de*) Robert Stuart d'Aubigni, chef d'une armée Française, occupée à la conquête de l'Italie, en 1503, fut le premier qui, par sa témérité, rendit la fortune contraire à Louis XII, dans cette expédition. Ayant rencontré, le 21 d'Avril, un grand corps d'ennemis près de Séminare, dans la Calabre, il osa l'attaquer sans précaution. Ses troupes purent à peine soutenir le premier choc des Espagnols. Il fut entièrement défait. La moitié de son armée prit la fuite. L'autre tomba avec le Général au pouvoir des vainqueurs. Les Espagnols les envoyèrent, pour la plupart, aux galères; & ceux qui furent réservés furent exposés à un destin mille fois plus affreux. « Quelques-uns furent tirés au sort, & » joués en guise d'argent. Un jeune gendarme » Ecoffois de nation, nommé *Baslon*, ayant » été joué & perdu par celui dont il étoit » prisonnier, il survint un débat entre ceux » qui l'avoient gagné, à qui l'auroit. Pour » mettre fin à leur dispute, ils imaginèrent » l'expédient le plus barbare, dont il soit

» parlé dans l'Histoire. Ils convinrent de le
 » mettre en pièces, & que chacun d'eux en
 » emporteroit sa part ; ce qu'ils exécuterent. »

SENEF. (*bataille de*) Le prince de Condé avoit à tenir la campagne, en 1674, avec environ quarante-cinq mille hommes, contre le prince d'Orange, qui en avoit soixante mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à Senef, près de Mons; ce qu'elle essaya de faire, le 11 du mois d'Août. Dès qu'il eut apperçu leurs premiers corps : « Il n'y a, dit-il, qu'à les charger pour les battre. » Arrivé à la portée du mousquet, il tira son épée qu'un ruban tenoit attachée à son bras. A cet aspect, Villars, jeune encore, & qui étudioit sous Condé le grand art de la guerre, s'écria : « Enfin j'ai l'honneur de voir le grand » Condé l'épée à la main ! » On attaqua une partie de l'arrière-garde composée d'Espagnols; & l'on en triompha, quoiqu'avec peine. On blâma le prince d'Orange de n'avoir pas assez pris de précautions dans le passage du défilé; mais on admira la maniere dont il rétablit le désordre; & l'on n'approuva pas que Condé voulût ensuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit, à deux reprises, avec un succès équivoque. Condé voulut former une troisième attaque plus vive, plus terrible encore que les précédentes. Il commande à Fourilles, officier général, de se jeter sur l'ennemi. » Monseigneur, lui répond Fourilles, j'irai » par-tout où Votre Altesse voudra; mais je » dois lui représenter que la position de l'en- » nemi est telle, qu'on ne peut le battre,

» sans verser bien du sang. » Condé plein de colere repart : « Ce n'est pas d'aujourd'hui » que je me suis apperçu que vous aimez » mieux raisonner que combattre ; mais c'est » de l'obéissance que je vous demande, & » non pas des conseils. » Le brave Fourilles pénétré d'indignation & de douleur, se précipite sur l'ennemi, reçoit une blessure mortelle, & commence l'attaque. Elle ne fut pas plus décisive que les deux premières. Il voulut en hasarder une quatrième. Lui seul peut-être avoit envie de se battre. Deux bataillons Suisses refusèrent d'avancer, jetterent loin d'eux leurs mousquets, & se coucherent par terre devant le prince. « Ceux ci n'iront pas, » dit-il : il faut en aller chercher d'autres. » Jamais, dans tous les sièges, dans toutes les batailles où il s'étoit trouvé, ce grand Général n'avoit prodigué sa vie, ni celle de ses soldats, comme il le fit dans celle-ci. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il tomba dans des fossés. Il vit périr une foule de soldats, & à côté de lui. Il sembloit que la mort le respectoit seul. Tous les cavaliers étoient démontés, comme le prince que deux gentilshommes soutenoient, parce que ses jambes, enflées par la goutte, lui refusoient le service. « Courez, » monseigneur, courez, » lui disoit un de ses compagnons. « Mais ne vois-tu pas bien, » lui répondit le prince en riant, » que je ne » peux courir avec mes jambes ? » Il avoit résolu de se jeter dans un fossé, & de n'en sortir que lorsque les siens auroient repoussé l'ennemi. Mais un cheval sans maître, qu'il aperçut, l'arracha au danger d'être pris ou tué.

Il monte deffus, joint ses troupes, les rallie; & les ramene au combat. Il duroit depuis plus de douze heures. Il ne finit que quand la lune eut disparu, sur les onze heures du soir. Alors, après les mêlées les plus sanglantes & les plus acharnées, on vit les guerriers de part & d'autre prendre la fuite, comme de concert, par une terreur panique. Le lendemain, les deux armées se retirèrent chacune de son côté, aucune n'ayant ni le champ de bataille, ni la victoire; toutes deux plutôt également affoiblies & vaincues. Il y eut près de six mille morts, & de quatre mille prisonniers du côté des François. Quelqu'un le dit à Condé, » Bon! bon! répondit-il, ce n'est qu'une nuit » de Paris. » Le prince d'Orange fit une perte égale; &, comme le prince François, il fit des prodiges de valeur, de prudence & d'habileté. Tant de sang inutilement répandu empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de considérable. Le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avoit eu la victoire, assiégea Oudenarde; mais Condé prouva qu'il n'avoit pas perdu la bataille, en faisant aussitôt lever le siège, & en poursuivant le prince d'Orange. « On observa également en France, » & chez les Alliés, dit M. de Voltaire, la » vaine cérémonie de rendre grâces à Dieu » d'une victoire qu'on n'avoit pas remportée; » usage établi pour encourager les peuples » qu'il faut toujours tromper. »

SENLIS. (*sièges de*) 1. En 1418, Senlis fut assiégé par le connétable de Richemont, & si vivement ferré, pendant quelques semaines, que le gouverneur, craignant d'être

pris d'affaut , capitula , & promit de rendre la place , s'il n'étoit secouru dans un tems limité. La veille du jour marqué pour la reddition , le duc de Bourgogne envoya un corps de troupes pour délivrer Senlis. Dès la pointe du jour , le connétable fit sommer le gouverneur & la garnison de lui ouvrir les portes ; & , sur leur refus , on écartela , par ses ordres , six des ôtages donnés pour assurer l'exécution de la capitulation. Cette rigueur inutile produisit des représailles encore plus cruelles sur quarante-six prisonniers de guerre , dont les assiégés firent voler les têtes par-dessus les murailles de la ville , que l'approche des Bourguignons mit en état de braver le général de Charles VII.

2. Dans le tems qu'un faux zèle de religion & l'intérêt armoient la moitié des François contre le Souverain légitime , le duc d'Aumale voulut s'emparer de Senlis qui s'étoit déclaré pour le roi Henri III. Il croyoit emporter cette place du premier assaut , avant qu'on pût la secourir. Il l'environna , le 7 de Mai 1589 , avec sept cens chevaux & neuf mille hommes de pied , la plûpart levés tumultuairement à Paris. Les habitans se défendirent d'abord avec courage , & firent une sortie si vive , que les assaillans furent repouffés avec perte. Mais , lorsqu'ils virent dresser les batteries & les canons prêts à les foudroyer , ils songerent à se rendre. Ils capituloient , quand le duc de Longueville vint les secourir avec deux mille fantassins & huit cens cavaliers. Malgré la disposition de ses forces , le jeune prince , secondé du brave de la Noue , donna sur les

assiégeans , en même tems que les assiégés faisoient une sortie vigoureuse. En un moment, les Ligueurs furent rompus , enfoncés , dispersés , massacrés , & Senlis délivré.

SENTINES. (*bataille de*) L'an de Rome 457 , les Romains attaquèrent les Samnites dans les terres de Sentines. Le consul Fabius commandoit l'aîle droite ; & Décius , son collègue , étoit à l'aîle gauche. Pendant que les deux armées étoient rangées en bataille , une biche , poursuivie par un loup , les traversa. La biche se refugia vers les Samnites , qui la tuerent ; & le loup , vers les Romains , qui s'entrouvrirent pour laisser passer cet animal consacré au dieu Mars , pere de Romulus. Cette action fut regardée comme un heureux présage. On donna le signal. L'aîle droite combattit vaillamment , & enfonça plusieurs fois les ennemis. L'aîle gauche , poussant trop loin les Samnites , se trouva enveloppée. Décius , animé du desir religieux , qui avoit enflammé son pere dans la guerre des Latins , se dévoua , comme lui , aux dieux infernaux pour le salut de son armée. Il se jeta au milieu des bataillons ennemis , & y reçut la mort , après avoir immolé une infinité de Samnites. Son exemple enflamme le courage de ses troupes , qui rétablissent le combat. Bientôt la victoire fut complete ; mais elle coûta cher aux Romains. Ils furent dédommagés de leurs pertes par la prise du camp ennemi , & par le butin qu'ils y firent.

SÉPINE. (*prise de*) Papirius continuoit de subjuguier le Samnium. Il trouva pourtant de la résistance à Sépine , dont il forma le

siège ; mais enfin il en vint à bout. Sept mille hommes périrent dans cette action , & près de trois mille furent faits prisonniers. Tout le butin fut accordé aux soldats pour les récompenser de leurs fatigues ; & Papirius revint à Rome où il fut honoré d'un glorieux triomphe , en 459.

SËSTE (*prise de*) Livius , amiral de la flotte Romaine , ouvrit la campagne de 562 , par le siège de Seste, ville importante, qui tenoit pour Antiochus. Les soldats , les armes à la main , attaquoient déjà les murailles , lorsque les prêtres de Cybèle , revêtus de leurs habits sacerdotaux , s'agitant comme des furieux suivant leur coutume , se présentèrent aux portes , criant qu'ils étoient les ministres de la Mere des Dieux , & que , par leur bouche , cette puissante Déesse prioit les Romains d'épargner une ville qu'elle protégeoit. On suspendit l'attaque ; & , un instant après , les sénateurs , à la tête de tous les magistrats , vinrent présenter leurs clefs à Livius , & se rendre à la République.

SÉVILLE. (*sièges de*) 1. Ioufèf Tasfin , ce Sultan ambitieux , qui avoit secouru Ben-Abad , roi de Cordouë , contre Alphonse VI , roi de Castille , & qui , de concert avec le prince Maure , avoit remporté sur les Chrétiens la célèbre victoire de Zélaka , conçut l'horrible dessein de déthrôner le monarque qu'il avoit défendu , & à qui il avoit juré une amitié éternelle. En 1091 , il fit enfin éclater son projet criminel ; & , suivi d'une armée nombreuse & redoutable , il marcha droit à Séville , ne doutant point que la perte de la

capitale n'entraînât celle de tout le royaume. Ben-Abad, victime de sa générosité, s'étoit enfermé dans cette place, bien résolu de se défendre ou de périr. Le siège fut long & meurtrier; &, de part & d'autre, on répandit des flots de sang. Les assiégés & les assiégeans étoient continuellement aux mains. Les Africains ne gagnoient pas un pied de terrain, qu'il ne leur coûtât beaucoup de monde; & souvent ils perdoient, le lendemain, ce qu'ils avoient emporté, la veille, aux dépens de leurs meilleurs soldats. Mais Ioufef, qui comptoit pour rien la perte des hommes, pourvu qu'il pût se rendre maître de la ville, faisoit, tous les jours, de nouveaux efforts. Enfin il s'empara des dehors de la place, renversa les tours, fit une brèche considérable, & ordonna l'assaut. On vit alors un de ces exemples qui doivent servir de leçon aux rois, mais qui, malheureusement pour l'honneur des hommes, sont plus admirés qu'imités. Abad, qui chérissoit ses sujets plus que lui-même, voulut leur éviter les maux d'une place emportée de vive-force. Il capitula; &, par le traité, les habitans conservoient leur liberté, leurs privilèges, & leurs biens. Lui-même pouvoit se retirer où il voudroit & emporter ses trésors. Mais Ioufef, le plus cruel & le plus perfide des hommes, se faisoit un jeu de violer les sermens les plus solennels, quand ils étoient contraires à ses intérêts. Dès qu'il fut maître de Séville, il abandonna cette Capitale au pillage. L'infortuné Ben-Abad, les princes ses fils, & les princesses ses filles, furent chargés de chaînes, &

conduits à Amad en Afrique. Le vainqueur le fit jeter dans une prison affreuse ; & , poussant la barbarie à son comble , il lui refusa le moindre esclave pour le servir. Les filles de ce prince furent réduites à filer pour nourrir leur pere , & pour subsister elles-mêmes. Abad traîna , durant six ans , cette vie triste & malheureuse ; & la mort , qui vint la terminer , fut , pour ce monarque digne d'un meilleur sort , le premier instant de sa félicité. Il laissa cent enfans de l'un & de l'autre sexe. Prince juste , bienfaisant , libéral , le plus accompli de son siècle ; terrible à la tête des armées ; doux , humain , généreux dans le sein de la paix , il possédoit au souverain degré le grand art de défendre & de faire fleurir un Etat. Il fut le pere & le protecteur des lettres , comme tous ceux de sa race. Il fut lui-même auteur. Sa prose & ses vers sont encore admirés parmi les Arabes ; & l'on ne peut rien imaginer de plus vif & de plus fort que ces belles poésies où il peint les malheurs de sa captivité. Ce qui met le comble à la gloire de ce grand monarque , c'est qu'il aimoit tendrement ses sujets , & qu'il en étoit tendrement aimé.

2. En 1247 , Ferdinand , roi de Castille , encouragé par de longs succès , forma le dessein de couronner ses conquêtes par celle de Séville. Cette Capitale est située à l'occident de l'Espagne. Le Guadalquivir , autrefois appelé *Bétis* , la baigne à gauche , & coule entre la place , & l'un de ses fauxbourgs , appelé *Triama* , qui communique à la ville par un pont de bateaux. Le fleuve qui , dans cet en-

droit, est retenu par de fortes digues, est capable de porter les plus gros navires. Sur le rivage, du côté de la ville, s'éleve une tour qui, par l'élégance de sa structure, a mérité le nom de *tour dorée*. Mais ce qui faisoit la principale défense de la place étoit une autre tour voisine de la grande mosquée, qui, par sa solidité & son élévation, surpassoit tous les autres ouvrages. Elle étoit de briques, & avoit deux cens quarante coudées de haut sur soixante de large. Séville, pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour un long siège, renfermoit alors dans son enceinte plus de vingt-quatre mille familles Arabes, & comptoit presque autant de guerriers intrépides que de citoyens. Le 20 d'Août, Ferdinand se présenta devant cette fameuse cité; & son armée campa du côté de la partie inférieure de la ville, sur les bords du Guadalquivir, tandis qu'un gros détachement se retranchoit de l'autre côté du fleuve, & que sa flotte fermoit la navigation. Durant plus de cinq mois, les efforts des Chrétiens furent toujours malheureux. Ils désespéroient même de réussir, lorsque l'amiral Castillan forma le dessein hardi de rompre le pont, & de couper, par ce moyen, la communication de la ville avec le fauxbourg Triama. L'entreprise étoit difficile, parce que les bateaux étoient fortement attachés les uns aux autres par de grosses chaînes de fer. Pour réussir, il fit lier ensemble deux des plus gros vaisseaux de sa flotte; & profitant d'un vent violent qui s'étoit élevé, il vint à pleines voiles heurter avec force de la proue de ses navires contre le pont; rompit

L'estacade, & sépara les bateaux qui la composoient. Les Chrétiens, qui attendoient le succès de cette entreprise, montent fièrement à l'assaut, gagnent les brèches, tuent & renversent tout ce qui se présente devant eux. Les habitans, allarmés du danger où étoit la ville, accourent de toutes parts sur les murailles, renversent les échelles; accablent les assaillans de pierres, de bitume & d'huile bouillante, & les obligent de sonner la retraite. Les attaques continuerent avec cette vivacité, durant quelques mois, jusqu'à ce qu'enfin la famine força les Maures à entrer en négociation. On leur accorda la permission de se retirer où ils voudroient, & d'emporter avec eux tous leurs biens & toutes leurs richesses. Plus de cent mille ames profiterent de cette permission, & abandonnerent, en gémissant, une ville qui les avoit vu naître, tandis que Ferdinand, au comble de ses vœux après seize mois de fatigues, y faisoit son entrée triomphante.

SHREWSBURY. (*bataille de*) De toutes les révoltes qui agiterent les premières années du règne de Henri IV, roi d'Angleterre, la plus terrible fut celle du comte de Northumberland. Ce seigneur puissant, dont le crédit & la valeur avoient placé le monarque sur le trône, se croyant méprisé, prit les armes pour détruire son ouvrage; mais une maladie l'empêcha de se mettre lui-même à la tête de ses troupes. Le jeune Piercy, son fils, prit sa place, & conduisit son armée vers Shrewsbury, où le roi le joignit le 21 de Juillet 1403. On donna le signal: on s'approcha; on se mêla. Henri exposa sa personne au plus fort de la

bataille. Son valeureux fils dont les exploits militaires devinrent ensuite si fameux, & qui faisoit alors ses premières armes, se signala sur les traces de son père, & supporta même la blessure d'une flèche qu'il reçut au visage. Piercy soutint de son côté la réputation qu'il s'étoit acquise en plusieurs combats sanglans. Douglas, autrefois son ennemi, alors son ami, se montra encore plus son rival dans l'horreur de la mêlée, & fit des actions de bravoure presque incroyables. Il sembloit déterminé à périr ou à terrasser le roi d'Angleterre sous ses coups. Mais Henri, soit pour donner le change à l'ennemi qui voudroit l'attaquer, soit pour encourager les siens en paroissant être par-tout, avoit fait prendre à plusieurs officiers une armure semblable à celle qu'il portoit; honneur que l'épée de Douglas rendit funeste à plusieurs. Tandis que les armées étoient aux prises avec cette fureur, une main inconnue décida la victoire, en terminant la vie de Piercy; & les Royalistes triomphèrent. Près de deux mille trois cents gentilshommes, & six mille soldats restèrent sur la place, de part & d'autre; & le Comte rebelle fut obligé de s'humilier devant son vainqueur.

SHWÉRIN. (*prise de*) Le duc Charles-Léopold de Mecklembourg refusant toujours d'obéir au décret impérial, qui le privoit de la régence de ses Etats, & la donnoit au prince Chrétien-Louis, son frère, les commissaires de l'Empereur qui, pendant la vie de la Duchesse sa femme, sœur de la Czarine, n'avoient pas osé peut-être pousser ce prince

prince à bout , firent assiéger , le 2 de Février 1735 , par un détachement des troupes de Holstein , la ville de Shwerin , dans laquelle il résidoit. Les travaux furent poussés avec tant de rapidité , que cette place fut obligée de se rendre le 8. Le Duc trouva moyen d'en sortir & de se retirer à Wismar. Sa retraite termina enfin cette affaire , & facilita la réduction de tout son pays. Le duc Christien-Louis , devenu par cette victoire , paisible possesseur des Etats de son frere , établit aussi sa résidence à Shwerin où il entra avec toute la pompe d'un triomphateur.

SIBOTE. (journée de.) Quand l'alliance contre les Corinthiens eût été conclue entre Athènes & Corcyre , ces deux républiques mirent une bonne flotte en mer , & rencontrèrent leurs ennemis près de l'isle Sibote , vis-à-vis de Corcyre. La bataille fut sanglante. On prétend que c'est une des plus considérables , qui se soient données entre les Grecs , pour le nombre des vaisseaux. L'avantage fut à peu-près égal de part & d'autre. Vers la fin du combat , lorsque le jour commençoit à décliner , arriverent vingt galeres Athéniennes. Fiers de ce renfort , les Corcyréens , dès la pointe du jour , présentèrent de nouveau la bataille ; mais les Corinthiens se contentèrent de faire bonne contenance. Chacun des deux peuples s'attribua la victoire ; & l'on fit de part & d'autre de grandes réjouissances.

An du monde 3572.
SICCA-VENERIA. (bataille de.) Stozas , chef des rebelles d'Afrique , & Antalas , roi des Maures , étoient campés à trois journées

de Carthage , près de Sicca-Vénéria. Jean , fils de Sifinniote , officier plein de valeur , fut envoyé contre eux avec fort peu de troupes. Comme il haïssoit mortellement Stozas , il donna sur le champ le signal du combat , malgré le grand nombre des ennemis , & se jetta , les yeux fermés , dans le bataillon que commandoit le chef des séditieux. Ils se joignirent , s'attaquerent , & se frapperent avec fureur. Stozas , blessé à mort , tomba de cheval , & fut porté par ses soldats , au pied d'un arbre , pour y rendre les derniers soursirs. En même tems , les Maures fondirent sur les Romains , & les mirent en fuite. Jean , se voyant enveloppé , s'écria qu'il mouroit sans regret , puisqu'il avoit tué Stozas ; & , comme il achevoit ces mots , il reçut le coup mortel. Stozas respiroit encore ; & il eut le tems d'apprendre la mort de son ennemi , & de dire qu'il perdoit le jour avec joie. *L'an 543.*

SICÉLEG. (*prise de*) David , persécuté sans cesse par Saül , s'étoit réfugié dans cette ville qu'Achis , roi de Geth , lui avoit donnée pour retraite. Un jour que cet illustre proscriit étoit allé trouver son auguste bienfaiteur avec six cens braves Israélites dévoués à sa fortune , une troupe de brigands Amalécites , profitant de son absence , prit Sicéleg , la pilla , la brûla , emmena les femmes , les enfans , & tous ceux qui s'y trouverent , sans tuer personne. Les deux femmes de David , Achinoam & Abigaïl , étoient du nombre des captifs. Le prince , voyant à son retour cette affreuse désolation , se mit aussi-tôt en marche avec sa petite armée , & fit tous ses efforts pour at-

teindre ses cruels ennemis. Un esclave des pillards, qu'il rencontra sur sa route, le conduisit dans l'endroit où ils étoient. Le héros d'Israël les trouva répandus dans la campagne, mangeant, buvant, dansant en réjouissance du riche butin qu'ils venoient de recueillir. Ils furent chargés tout-à-coup & mis en fuite. On recouvra tout le butin & les prisonniers: on fit un grand nombre de captifs; & les soldats de David s'enrichirent des dépouilles de ces infidèles.

SICHEM. (*siège de*) Abimélech, bâtard de Gédéon, ayant été chassé de cette ville dont il s'étoit fait tyran, en forma le siège pour se venger. Après bien des efforts, elle fut prise, détruite de fond en comble, & tous les habitans passés au fil de l'épée. C'est ainsi qu'un odieux despotisme punit une rébellion légitime. 1215 ans avant J. C.

SICHEN. (*prise de*) Le prince de Parme, après la bataille de Gemblours, fut chargé par dom Juan du siège de Sichen, ville foible, sans fortifications, & dont la garnison étoit peu nombreuse. Les habitans & les soldats s'obstinèrent cependant à la défendre. Il fallut que le prince fit battre en brèche, & donner plusieurs assauts furieux. Enfin les assiégés ayant pénétré dans la place pêle-mêle avec les assiégés, ils y firent un massacre horrible, & la saccagerent de la manière la plus cruelle. Il n'y eut que le Commandant qui se sauva avec quelques soldats dans un petit fort. Mais ils furent bientôt obligés de se rendre à discrétion, & mis à mort par la main du bourreau, pour avoir soutenu l'attaque

avec plus de témérité que de courage , & avoir osé braver la force , où il ne falloit qu'implorer la clémence du vainqueur. 1578.

SICYONE. (*prise de*) 1. Les citoyens de cette ville avoient tué Alexandre, fils de Polysperchon, gouverneur-général du Péloponnèse ; mais leur attentat n'eut pas les suites heureuses qu'ils en avoient attendues. Cratéfipolis, femme de ce seigneur infortuné, ne fut point consternée à la vue de cet accident funeste. Son grand cœur voulut venger un époux tendrement aimé. Elle prit le commandement des troupes dont elle étoit adorée, marcha contre les Sicyoniens, les défit dans une bataille, assiégea & prit leur ville ; en fit attacher trente des plus mutins au gibet, appaisa tous les troubles que les séditieux avoient excités dans la place, & la gouverna avec une sagesse qui fait l'honneur & l'apologie de son sexe, & l'admiration de la postérité. *An du monde 3687.*

2. Nicoclès s'étoit rendu tyran de Sicyone, & faisoit gémir cette ville dans une affreuse servitude. Aratus, si connu, dans la suite, par sa sagesse & son courage, osa former, à l'âge de vingt ans, le grand dessein de délivrer sa patrie. Il le conduisit avec tant de prudence & de secret, que, quoique la ville fût remplie d'espions apostés par Nicoclès, il vint à bout d'entrer de nuit dans Sicyone, par escale. Le tyran fut trop heureux de se sauver par des conduits souterrains. Comme le peuple s'assembloit en tumulte, ne sçachant rien de ce qui se passoit, un hérault cria à haute voix, « qu'Aratus, fils de Clinias, appelloit

» les citoyens à la liberté. » Aussi-tôt on courut au palais du tyran , & l'on y mit le feu. En un moment , il fut embrasé. Ce qui doit surprendre , c'est que cette révolution s'opéra sans qu'on répandît le sang d'aucun homme.
An du monde 3752.

SIDA. (*combat naval près de*) Annibal , si fameux par sa haine contre les Romains , commandoit la flotte d'Antiochus , roi de Syrie. Il rencontra celle des Rhodiens près du promontoire qui s'avance de Sida dans la mer , & lui livra bataille. Il fut vaincu , & poursuivi jusques dans le port de Mégiste , voisin de la ville de Patare ; & les Rhodiens l'y bloquerent si bien , qu'il lui fut impossible d'agir & de rendre aucun service au roi son protecteur. *190 ans avant J. C.*

SIENNE. (*siège de*) Côme de Médicis , duc de Toscane , s'étant déclaré contre la France , en 1554 , entreprit la conquête de Sienna qu'il fit attaquer par son armée , sous les ordres du marquis de Marignan. La place étoit défendue par Pierre Strozzi , habile capitaine , mais malheureux , parce qu'il étoit opiniâtre. Il en laissa le commandement au brave Montluc , & sortit avec neuf ou dix mille hommes , pour aller ravager les terres de la domination de Médicis. Montluc signala son courage & sa constance , en soutenant , d'une manière digne de lui , les efforts multipliés des ennemis , & les extrémités de la famine , durant huit mois. La ville n'osa plus résister , après un si long terme , & demanda à capituler. On consulta le capitaine François sur la capitulation , par laquelle

Sienna devoit être sous la protection de l'Empereur, en conservant ses franchises, & la garnison avoir la liberté de se retirer avec les honneurs militaires; mais Montluc refusa de la signer. « La République, dit-il, vient de » faire un traité avantageux: je me retire, » pour qu'elle en recueille le fruit; mais, » moi & mes compagnons, nous prétendons » ne devoir notre salut qu'à nos épées, si l'on » est assez hardi pour troubler notre retraite. »

SIGETH. (*siège de*) Soliman II, empereur des Turcs, étant entré en Hongrie, en 1566, mit le siège devant Sigeth; mais à peine eut-il commencé les premières attaques de cette place importante, qu'il tomba dangereusement malade. Il voulut triompher, malgré les approches de la mort; &, oubliant ses douleurs pour ne songer qu'à la victoire, il ordonna un assaut général. Les Turcs avoient à faire à des guerriers déterminés à périr plutôt que de subir le joug Ottoman: aussi s'empresserent-ils de courir aux remparts pour arrêter les infidèles. Un officier qui s'y rendoit comme les autres, & qui n'espéroit pas en revenir, prit la cruelle résolution de tuer sa femme, de peur qu'elle ne fût deshonorée en tombant sous la puissance du vainqueur. Cette jeune épouse, moins attachée à la vie qu'à son mari, lui fit des reproches sur la manière dont il pensoit d'elle, & l'assura qu'elle vouloit l'accompagner à la gloire ou au tombeau. Elle prend un de ses habits, un cheval & des armes, & se mêle parmi les officiers. Les Turcs dressent leurs échelles, font des efforts pour se rendre maîtres du rem-

part. Les affligés les repoussent par des prodiges de valeur ; mais aucun d'eux ne montre tant de bravoure que cette généreuse héroïne. Sans cesse à côté de son mari, elle renversoit tout ce qui se présentoit devant elle. L'officier, couvert de plaies, sentoît ranimer ses forces & son courage en la voyant agir, pour écarter la mort qu'elle envoyoit aux ennemis. Enfin elle fut percée de flèches & de javelots qui la mirent hors d'état de se soutenir. Elle se traîna avec peine sur le corps de son mari, déjà terrassé. Elle se jetta entre ses bras : elle recueillit ses derniers sours, & les rendit elle-même un moment après. On combattit par-tout avec une semblable valeur. Les Turcs épuisés se retirèrent dans leur camp où les premiers officiers étoient dans la douleur, parce que le Sultan venoit de mourir ; mais on cacha cette mort avec tant de soin, qu'aucun soldat n'en eut connoissance. On continua de donner les ordres au nom de l'Empereur. Le Grand-Visir résolut de livrer un second assaut. On plantoit les échelles, lorsque le feu prit à la ville. Cet accident fit cesser les attaques, & le gouverneur se rendit aux infidèles.

SILPIA. (*ournée de*) Asdrubal, fils de Gisgon, l'un des plus illustres généraux Carthaginois, & Magon, frere d'Annibal, vinrent avec une armée de cinquante mille hommes d'infanterie, & de quatre mille cinq cens chevaux, se poster auprès de Silpia, dans une vaste plaine, à dessein d'accepter la bataille, si les Romains la leur présentoient. Scipion avoit quarante-cinq mille hommes de pied, & trois

mille cavaliers. Les deux armées essayèrent d'abord leurs forces par de légères escarmouches ; mais bientôt elles se mirent en bataille, de part & d'autre, & restèrent en présence jusqu'à la nuit. Ce manège dura plusieurs jours, sans qu'on en vint à une action. Un matin, Scipion détacha toute sa cavalerie avec ses soldats armés à la légère, contre le corps de garde des Carthaginois. Un moment après, il partit lui-même avec toute son infanterie, plaçant les soldats Romains sur les ailes, & les Espagnols, dont il se défioit, au centre de l'armée. Asdrubal, éveillé au bruit de cette attaque imprévue, sortit promptement de sa tente. Il fit d'abord marcher sa cavalerie contre celle des Romains, & sortit lui-même de son camp, à la tête de son infanterie, sans rien changer à l'ordre de bataille dont il avoit usé jusqu'à ce jour. Le combat fut long entre les cavaliers. Ils étoient enfoncés tour-à-tour, & ne terminoient rien. Enfin les deux corps d'armée en vinrent aux mains. Les ailes se battirent, pendant quelque tems, avec courage ; mais, la chaleur étant devenue plus grande, les Espagnols, qui n'avoient pris aucune nourriture, étoient si fatigués, qu'ils prirent la fuite. Les Romains, au contraire, pleins de force & de vigueur, les pressèrent vivement, & attaquèrent de tous côtés ceux qui tenoient encore. Asdrubal se sauva sur une montagne, avec un gros d'environ six mille hommes, à moitié déarmés. Tout le reste fut pris ou tué. Cette grande victoire fut le fruit de la sagesse du Général Romain, qui sut tourner à son avantage la foiblesse même de son armée, &

qui surprit l'ennemi, après l'avoir amusé durant plusieurs jours. *An de Rome 546.*

SINGARE, (*bataille de*) perdue par les Perses contre les Romains qui, malgré les ordres de l'empereur Constance dont ils estimoient peu la capacité, se jetterent sur les Barbares, en firent un horrible carnage, & remportèrent une glorieuse victoire, l'an 348.

La ville de Singare fut assiégée par Sapor, roi des Perses, qui ne la prit qu'après un siège très-laborieux. *L'an 360.*

SINIGAGLIA. (*combat naval de*). L'an 551, la flotte Romaine rencontra celle de Totila, près de Sinigaglia, à six ou sept lieues d'Ancône. Le combat s'engage aussitôt. Les deux flottes, presque égales en nombre, s'avancent prouë contre prouë, & font partir une grêle de flèches. Les plus braves, montés sur le tillac, combattent de pied ferme, comme en pleine campagne, & s'attaquent à coups d'épées & de lances; mais bientôt le désordre se met parmi les Goths peu exercés aux combats de mer. Ils se heurtent; ils se brisent, & sont plus occupés à éviter le choc de leurs camarades, qu'à repousser l'ennemi. Les Romains, toujours en bon ordre, les pressent de toutes parts; & , sautant à l'abordage, ils massacrent & précipitent dans la mer & soldats & matelots. La plupart périrent, ou par le fer ou par les eaux. Le reste s'enfuit au camp où ils porteroient un tel effroi, qu'abandonnant tentes & bagages, ils se disperserent dans les campagnes voisines.

SINOPE. (*prise de*) Lucullus, toujours conduit par la victoire, entra dans le Pont,

& vint se présenter devant cette ville dans laquelle Mithridate étoit né & avoit passé son enfance, & dont il avoit fait, pour cette raison, la capitale de ses Etats. Le général Romain s'en rendit maître par escalade, arrêta l'avidité de ses troupes, & traita humainement les vaincus. *An de Rome 682.*

SINTAL. (*bataille du mont-*) Vitikind, toujours enflammé du desir de venger la liberté de son pays, souleva de nouveau ses compatriotes, en 783, & se mit à la tête d'une nombreuse armée de Saxons embrasés, comme lui, par l'amour de la patrie. Charlemagne, occupé à d'autres affaires, envoya ses Généraux contre les rebelles. Ces capitaines, par une précipitation téméraire, osèrent attaquer l'ennemi dans un poste avantageux, au pied du mont Sintal, près du Vésér. Ils croyoient marcher à une victoire certaine. Mais les Saxons, combattant en désespérés, & repoussant avec fureur tous les coups des François, étendirent leur front à droite & à gauche, envelopperent l'armée royale, la rompirent, & en firent un horrible carnage. La plupart des officiers périrent, & l'on compta parmi les morts le brave Géilon, connétable du Roi. Charles, à cette nouvelle, met sur pied une seconde armée, & entre lui-même dans le pays des rebelles. Tout se dissipe : tout prend la fuite à son approche. Tous les peuples ont recours à sa clémence. Vitikind lui-même, vaincu par les offres & les bienfaits du monarque, vient se jeter à ses pieds, & reçoit le Baptême. Ce prince, régénéré dans les eaux de la Grace, vécut

d
n
pr
qu
la

de
ton
tre
de
Ca
Jui
de
qu'
terr
l'un
van
étoi
eux
prit
chan
& l
vain
»
Vol
» m
» &
» op
» so
» vir
» fes
» gul
» Le
» qui
» por

depuis, si continement, que plusieurs l'ont honoré du nom de *bienheureux*. Il y en a qui prétendent qu'il est la tige de l'auguste famille qui règne aujourd'hui sur la France, & qui la rend si heureuse.

SINTZEIM. (*journee de*) Le vieux duc de Lorraine, Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses États & à lever des troupes, ayant réuni sa petite armée à celle de l'Empereur, commandée par le comte de Caprara, s'avança vers Sintzeim, où, le 6 de Juin 1674, il fut rencontré par le vicomte de Turenne. Se voir & s'attaquer ne furent qu'une même chose. Le combat fut long & terrible. La victoire passa plus d'une fois de l'un à l'autre parti. Les Allemands avoient l'avantage du nombre & du poste. Les François étoient plus vaillans; & Turenne étoit avec eux: aussi triompherent-ils à la fin. L'ennemi prit la fuite, laissant deux mille morts sur le champ de bataille & neuf cens prisonniers, & la moitié du bagage entre les mains des vainqueurs.

» Après la bataille de Sintzeim, dit M. de Voltaire, » Turenne, par ordre de la cour, » mit à feu & à sang le Palatinat, pays uni » & fertile, couvert de villes & de bourgs » opulens. L'électeur Palatin vit, du haut de » son chateau de Manheim, deux villes & » vingt-cinq villages embrasés. Ce prince désespéré défia Turenne à un combat singulier, par une Lettre pleine de reproches. » Le Vicomte, ayant envoyé la Lettre au Roi » qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'Electeur,

» que par un compliment vague, & qui ne
 » signiſoit rien. C'étoit aſſez le ſtyle & l'uſage
 » de Turenne de ſ'exprimer toujours avec
 » modération & ambiguité. Il brûla avec le
 » même ſang froid les fours & une partie des
 » campagnes de l'Alſace, pour empêcher les
 » ennemis de ſubſiſter. Il permit enſuite à ſa
 » cavalerie de ravager la Lorraine. On y fit
 » tant de défordre, que l'intendant qui, de
 » ſon côté, déſoloit la Lorraine avec ſa plume,
 » lui écrivit & lui parla ſouvent, pour arrê-
 » ter ces excès. Il répondoit froidement : *Je*
 » *le ferai dire à l'ordre.* Il aimoit mieux être
 » appellé le Pere des ſoldats qui lui étoient
 » confiés, que des peuples qui, ſelon les
 » loix de la guerre, ſont toujours ſacrifiés.
 » Tout le mal qu'il faiſoit, paroifſoit né-
 » ceſſaire : ſa gloire couvroit tout; & d'ail-
 » leurs les ſoixante & dix mille Allemands
 » qu'il empêcha de pénétrer en France, y
 » auroient fait beaucoup plus de mal qu'il
 » n'en fit à l'Alſace, à la Lorraine & au Pa-
 » latinat. » C'eſt ainſi que ſouvent on ne
 peut ſauver un pays qu'en en détruiſant un
 autre.

SINUESSE. (*bataille de*) L'an 458, une
 flotte nombreuſe de Vandales & de Maures,
 commandée par Serſaon, beau-frere de Gen-
 ſéric, ſe jetta ſur les côtes de la Campanie.
 La plus grande partie des Maures deſcendit
 pour piller, & s'approcha de Sinueſſe. Auffi-
 tôt un corps de Romains, s'étant rasſemblé,
 fondit ſur les Barbares, &, leur ayant coupé
 le retour vers la mer, les chaffa dans les mon-
 tagnes. Les Vandales pour ſecourir leurs gens,

fortent en foule de leurs vaisseaux. Il se livre un combat terrible, où les Barbares sont défaits & forcés de regagner la mer en désordre, laissant sur le champ de bataille Serfaon percé de coups. Tous les Maures, qui ne purent les joindre, furent assommés dans les montagnes.

SIRIS. (*journée du*) La guerre s'étant engagée avec Pyrrhus, roi d'Épire, à l'occasion des Tarentins, ce prince marcha vers l'armée Romaine, campée sur les bords du Siris, & commandée par le consul Lévinus. Son dessein étoit d'empêcher les Romains de passer la rivière, jusqu'à l'arrivée des troupes alliées. Le Consul, pénétrant son intention, ne lui laissa pas le tems de réussir. Il fit passer toute son infanterie par un endroit qu'il trouva guéable, & repoussa les Grecs qui défendoient les bords. Pyrrhus, pour les soutenir, se mit en bataille, & commença la charge. On le reconnut bientôt à la beauté & à l'éclat de ses armes, mais plus encore à son courage & à son intrepidité; & soutenant sa grande réputation par la sagesse de sa conduite, il remplissoit tout-à-la-fois les fonctions du général, & les devoirs du soldat. Un cavalier Italien, qui le suivoit la pique à la main, lui porta un coup qui ne blessa que son cheval, & qui le fit tomber. Aussi-tôt on s'empresse autour de lui: on l'enleve; un de ses officiers l'oblige à changer ses armes contre les siennes. Cet expédient pensa lui être funeste. Les Romains se jettent sur l'officier qu'ils prennent pour le roi. Un cavalier le blesse, & le jette par terre; puis, saisissant ses armes, il court les

porter à Lévinus, en s'écriant qu'il a tué Pyrrhus. La nouvelle étoit flateuse. Elle passa sur le champ de bouche en bouche, & remplit les Romains d'une nouvelle ardeur. Pyrrhus détruit aussi-tôt par sa présence le terrible effet de cette méprise. Il se montre à ses soldats intimidés, & aux paroles il ajoute l'exemple. Alors l'évènement de la bataille, qui paroissoit douteux, ne le fut plus, & devint fatal aux Romains. Les éléphants n'avoient point encore paru. Pyrrhus, qui les avoit réservés pour la fin, ordonne qu'on les lâche; & il est incontinent obéi. Les Romains interdits, à l'aspect de ces animaux inconnus, s'ébranlent & reculent. Leur hauteur énorme, leur masse effrayante, ces tours chargées de combattans qu'ils portoient sur le dos, tout les glace de crainte. Les chevaux, plus effrayés encore que les hommes, & ne pouvant en souffrir l'odeur toute nouvelle pour eux, s'agitent, regimbent, entraînent leurs cavaliers, ou les jettent par terre. Le Roi, profitant du désordre, fait avancer un corps de cavalerie Theffalienne, qui acheve la déroute, & en fait un grand carnage, malgré les efforts de Lévinus blessé en ce terrible choc. Il y eut, suivant Plutarque, près de quinze mille Romains de tués dans ce combat; & le roi d'Epire perdit treize mille hommes; & fit dix-huit cens prisonniers. Comme on faisoit compliment à ce prince sur cette victoire: « Je suis » perdu sans ressource, dit-il, si j'en remporte » encore une pareille. » *An du monde 3724.*

SISARBANE. (*bataille de*) L'an 591, les Romains & les Perles en vinrent aux mains,

près de Sarbane, château voisin de Nisibe. Dès le commencement du combat, les premiers furent mis en déroute, & Comentiole, leur Général, fut obligé de prendre la fuite pour sauver sa vie. Héraclius, lieutenant de Comentiole, après avoir fait tous ses efforts pour arrêter les fuyards, résolut de ne pas survivre à cette ignominie. Il fond sur les Perses; tue leur chef nommé *Aphraate*, & par ce coup hardi, déconcerte les vainqueurs, & rend le courage aux vaincus. Les Romains se rallient autour d'Héraclius; & secondant la valeur de ce brave officier, ils portent de toutes parts l'effroi & la mort. Les Perses fuient à leur tour & abandonnent aux Romains leur camp, leurs bagages & toutes leurs richesses.

SISAURANE. (*prise de*) L'an 541, Bélisaire que l'empereur Justinien avoit envoyé contre Chosroës, roi des Perses, vint former le siège de Sisaurane, forteresse bien défendue, & très-peuplée. A la première attaque il fut repoussé avec perte; mais, l'ayant serrée de très-près, la famine y devint bientôt si terrible, que la garnison capitula.

SISCIA (*bataille de*) Théodose ayant déclaré la guerre au tyran Maxime, l'atteignit près de Siscia, ville importante alors, & qui n'est plus qu'un bourg nommé *Sifzek*, sur le bord méridional de la Save. Le prince, profitant de la surprise que causoit à l'ennemi, son arrivée soudaine, tomba sur ses troupes avec furie, en fit un horrible carnage, & remporta une illustre victoire. L'an 388.

SMOLENSKO. (*siège & combat de*) 1.

En 1609, les Polonois se présentèrent devant Smolensko, ville importante de Moscovie, qu'ils avoient perdue, en 1514, & n'oublièrent rien pour y rentrer. Enfin, le 2 de Juin 1611, après deux ans d'efforts, la victoire couronna leurs fatigues. Pendant ce long siège, il étoit mort plus de deux cens mille Moscovites, victimes, ou du fer Polonois, ou des maladies contagieuses.

2. Le 22 de Septembre 1708, Charles XII, à la tête de six régimens de cavalerie & de quatre mille fantassins, fondit, près de Smolensko, sur une armée de Moscovites, composée de dix-huit mille hommes, & la mit d'abord en fuite. Mais ce prince, étant tombé dans une embuscade avec son régiment d'Ostrogothie, se vit sur le point d'être pris par les vaincus. Son cheval fut tué sous lui; & il n'avoit plus que cinq hommes à ses côtés, lorsqu'un colonel, nommé *Dardof*, vint le dégager avec une seule compagnie de son régiment. Charles étoit épuisé de fatigues. Il avoit tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu aucune blessure. Cependant il monta sur un nouveau cheval; & , ayant rétablis ses rangs, il poursuivit les Moscovites pendant plus de deux lieues.

SODOME. (*bataille de*) Quatre rois voisins du pays de Chanaan attaquèrent le roi de Sodome & ses alliés; les mirent en fuite, entrèrent dans la ville, & les emmenerent en captivité avec tous les habitans, du nombre desquels étoient Lot. Un homme, qui s'étoit sauvé d'entre les mains des vainqueurs, vint annoncer cette triste nouvelle à Abraham. Ce bon

bon patriarche, touché du malheur de son neveu, choisit les plus braves de ses gens, au nombre de trois cens dix-huit; & trois de ses voisins, animés du même zèle, joignent leurs forces à celles du pere des Hébreux. Avec cette petite armée, il marche vers l'ennemi, le surprend, l'attaque, le défait, rend généreusement la liberté aux Sodomites, & ne veut, pour toute récompense de cette noble action, que l'honneur de l'avoir faite.

Vers l'an 2017 avant J. C.

SOISSONS. (*batailles & siège de*) 1. La puissance des Romains s'anéantissoit dans les Gaules; & les François, sous la conduite de Clovis, portoient tous les jours de si coups terribles à cet énorme colosse qui avoit écrasé tant de nations. Le monarque François, suivi de Ragnachaire & de Cararic, princes de son sang, marcha vers Soissons, pour y attaquer Syagrius, gouverneur de la Gaule pour l'Empereur. La bataille se donna aux portes de la ville. Syagrius, vaincu dès le premier choc, & survivant presque seul à sa défaite, se retira chez les Visigoths qui bientôt le livrerent au vainqueur. Ce malheureux seigneur eut la tête tranchée. Soissons fut emportée d'assaut; & tout le pays qui tenoit encore pour les Romains se soumit à Clovis. *L'an 485.*

2. Tandis que les descendans de Charlemagne dormoient sur le thrône François, les seigneurs du royaume, profitant de la foiblesse des monarques, songeoient à étendre leur puissance sur les débris de l'autorité souveraine. Charles IV, dit *le Simple*, dont les mains laissoient flotter les rênes de l'Empire, se vit

S. & B. Tome III, Part. I.

E e

bientôt précipiter du faite de la grandeur dans un abyme de miseres, par une faction redoutable, qui mit la couronne sur la tête du duc Robert, frere du roi Eudes. Ce rebelle leva des troupes pour justifier son usurpation. Le danger réveilla le véritable prince. Il marcha contre les séditeux, les joignit sous les murs de Soissons, & se disposa à la bataille. Robert armé de toutes pièces, & portant à la main l'étendard royal, paroissoit au milieu de ses troupes, avec une contenance fiere & menaçante. Sa longue barbe blanche étoit passée hors de son armure, afin qu'au fort de la mêlée ses soldats pussent le reconnoître. Il donne le signal. Les deux armées s'ébranlent & se mêlent. Les guerriers se portent des coups terribles, & signalent leur valeur par des exploits héroïques. Robert, qui combattoit avec plus de courage que de prudence, fut tué des premiers, selon les uns, d'un coup de fabre dont le comte Fulbert lui fendit la tête, selon les autres, d'un coup de lance que Charles lui porta dans la bouche. Sa mort ne ralentit point l'ardeur de ses troupes. Hugues, son fils, qui depuis mérita le surnom de *Grand*, se mit à leur tête; & l'armée royale fut taillée en pièces. Le jeune vainqueur mit Raoul, son beau-frere, duc de Bourgogne, sur le thrône de son pere; & Charles, après avoir essuyé toute la fureur des guerres civiles, finit tristement ses jours dans Péronne où on l'avoit renfermé. *L'an 912.*

3. Charles VI, qui s'étoit déclaré pour les Armagnacs, faisoit, en 1414, une guerre cruelle à la faction de Bourgogne. Après avoir

emporté Compiègne & plusieurs autres places, le monarque François se présenta devant Soissons dont il forma le siège. Enguerrand de Bournonville, qui défendoit cette cité, combattit jusqu'à la dernière extrémité. Couvert de blessures, il fut fait prisonnier. Cet accident hâta la prise de la ville, où les assiégeans entrèrent en plein midi, & l'épée à la main. Le pillage, le sacrilège, le viol, le meurtre, l'incendie, firent de Soissons une affreuse solitude; & cette malheureuse ville devint, en un moment pour la postérité, un nouveau monument de la barbarie de nos bouillans aïeux.

SOLACON. (*bataille de*) L'an 586, Philippique, général de l'empereur Maurice en Orient, vint placer son camp dans la plaine de Solacon, qui touchoit au Mont-Izala. Son dessein étoit d'y combattre les Perses, s'ils osoient l'attaquer dans ce poste avantageux. Ils y vinrent en effet; & les deux armées se mirent sur le champ en bataille. Avant le combat, le général Romain exhorta ses troupes à signaler leur courage; &, offrant à leurs yeux une image de Jesus-Christ, qui passoit pour miraculeuse, il leur promit la victoire, sous la conduite de ce divin étendard. Dès le premier choc, l'aîle gauche des Perses fut mise en déroute; & les vainqueurs, laissant fuir l'ennemi, s'empresserent d'enlever les bagages. Philippique, craignant que ce désordre n'eût de funestes suites, fait prendre son casque à l'un de ses gardes, & lui commande de courir sur ces pillards, & de les ramener à grands coups d'épée. Ce strata-

gême fut heureux. Les Romains, croyant voir leur Général, au panache de son casque, se rallient, & rejoignent le centre de l'armée, où la cavalerie Romaine soutenoit avec peine les efforts de celle des Perses. Alors, dit-on, une voix terrible s'écria : « Mettez pied à terre ! Percez les chevaux ! » Aussi-tôt, par l'ordre de Philippique, les cavaliers quittent leurs chevaux; forment des bataillons; & présentant un front hérissé de piques, ils percent les chevaux ennemis, & mettent les Barbares en fuite. Plus de la moitié de l'armée Persane périt dans cette bataille; & les cordes, dont elle s'étoit chargée pour enchaîner les prisonniers qu'elle croyoit faire, servirent à garrotter les Perses.

SOMMERHAUSEN. (*journee de*) Les François & les Suédois réunis sous les ordres de Turenne & de Wrangel, rencontrèrent, le 17 d'Avril 1648, les troupes Bavaroloises dans la plaine de Sommerhausen, à quelque distance d'Ausbourg. L'avant-garde, commandée par Turenne, attaqua celle des ennemis, qui sortoit d'un bois. L'action, engagée avec fureur, devint bientôt générale, & dura long-tems avec le plus grand acharnement. Enfin les Allemands furent entièrement défaits, & perdirent environ quatre mille hommes, avec dix piéces de canon & tout leur bagage. Cette victoire contraignit le duc de Bavière à sortir de ses Etats, à l'âge de près de quatre-vingts ans, & à chercher un asyle chez l'archevêque de Saltzbourg.

SONTIUS. (*bataille du*) Théodoric, s'étant ouvert l'entrée de l'Italie par la bataille

d'Ulca, s'empresse de chercher Odoacre, pour écraser ce rival. Il l'atteignit près du fleuve Sontius, aujourd'hui Sonzo, vis-à-vis l'endroit où est maintenant la ville de Gorizt. Le fleuve étoit profond, le camp bien palissadé. Toute l'Italie & plusieurs rois Barbares s'étoient rangés sous les drapeaux d'Odoacre. Théodoric campa de l'autre côté, & demeura quelques jours dans cette plaine fertile, pour refaire ses hommes & ses chevaux. Dès que leur vigueur fut rétablie, il brusqua le passage, & livra la bataille. En vain Odoacre fit-il les plus héroïques efforts pour soutenir le choc impétueux du roi des Goths. Il fut battu & obligé de se retirer dans son camp, d'où il sortit, à la faveur de la nuit, le 27 Mars 489.

SORA. (*prise de*) Cette ville, dont les habitans avoient tué la colonie Romaine qui y étoit établie, fut assiégée par les Consuls, l'an de Rome 440. Sa situation avantageuse pouvoit la mettre long-tems à l'abri de la vengeance de la République; mais, un transfuge ayant découvert un sentier qui conduisoit à la citadelle, elle fut prise pendant la nuit; & la plûpart des citoyens furent égorgés par le soldat furieux.

SPIERBACH. (*bataille de*) Le maréchal de Tallard assiégeoit Landau, en 1703. Le prince de Hesse-Cassel, depuis roi de Suède, voulut secourir cette ville. Il s'avance; mais le général François le prévient. Ils se rencontrent dans la plaine de Spierbach: ils s'attaquent. Le combat est d'abord sanglant: la victoire est disputée; mais enfin, la cavalerie ennemie ayant été rompue, Tallard chargea

l'infanterie qui n'osa résister. Le triomphe des François fut complet. Sept mille ennemis restèrent sur la place; trois mille furent faits prisonniers, & servirent, ainsi que trente pièces de canon & une partie du bagage, de trophée aux vainqueurs. Tallard écrivit au Roi : « Sire, » votre armée a pris plus d'étendards & de » drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats. » C'est sur-tout dans cette bataille, livrée le 15 de Novembre, qu'on vit le terrible effet de la bayonnette. « Les François, par » leur impétuosité, dit M. de Voltaire, avoient » un grand avantage en se servant de cette » arme. Elle est devenue depuis plus menaçante que meurtrière. Le feu soutenu & roulant a prévalu. Les Allemands & les Anglois s'accoutumèrent à tirer par divisions, avec plus d'ordre & de promptitude que les François. Les Prussiens furent les premiers qui chargerent leurs fusils avec des baguettes de fer. Le second roi de Prusse les disciplina de sorte qu'ils pouvoient tirer six coups par minute très-aisément. Trois rangs tirant à-la-fois, & avançant ensuite rapidement, décident aujourd'hui du sort des batailles. Les canons de campagne font un effet non moins redoutable. Les bataillons, que ce feu ébranle, n'attendent pas l'attaque des bayonnettes; & la cavalerie acheve de les rompre : ainsi la bayonnette effraie plus qu'elle ne tue; & l'épée est devenue absolument inutile à l'infanterie. La force du corps, l'adresse, le courage d'un combattant ne lui servent plus de rien. Les bataillons sont devenus de grandes machines dont

» la mieux montée dérange nécessairement
 » celle qui lui est opposée. C'est précisément
 » par cette raison que le prince Eugène a ga-
 » gné contre les Turcs les célèbres batailles
 » de Témelwar & de Belgrade, où les Turcs
 » auroient eu probablement l'avantage par
 » leur nombre supérieur, s'il y avoit eu ce que
 » l'on appelle *une mêlée*. Ainsi l'art de se dé-
 » truire est non-seulement tout autre de ce
 » qu'il étoit avant l'invention de la poudre,
 » mais de ce qu'il étoit, il y a cent ans. »

STAFFARDE. (*bataille de*) Presque toute
 l'Europe ayant déclaré la guerre à Louis XIV,
 en 1690, ce monarque fit marcher une armée
 en Italie, sous les ordres du fameux Catinat.
 » Ce Général avoit dans l'esprit, dit M. de
 Voltaire, » une application & une agilité qui
 » le rendoient capable de tout, sans qu'il se
 » piquât jamais de rien. Il eût été bon mi-
 » nistre, bon chancelier, comme bon capi-
 » taine. Il avoit commencé par être avocat,
 » & avoit quitté cette profession à vingt-trois
 » ans, pour avoir perdu une cause qui étoit
 » juste. Il prit le parti des armes, & fut d'a-
 » bord Enseigne aux Gardes-Françoises. En
 » 1667, il fit, aux yeux du Roi, à l'attaque
 » de la contrescarpe de Lille, une action qui
 » demandoit de la tête & du courage. Le Roi
 » la remarqua; & ce fut le commencement
 » de sa fortune. Il s'éleva par degrés, sans
 » aucune brigue. Philosophe au milieu de la
 » grandeur & de la guerre, les deux plus
 » grands écueils de la modération; libre de
 » tous préjugés, & n'ayant point l'affectation
 » de paroître trop les mépriser. La galanterie

» & le métier de courtifan furent ignorés de
 » lui. Il en cultiva plus l'amitié : il en fut
 » plus honnête homme. Il vécut auffi ennemi
 » de l'intérêt que du fafte ; philosophe en tout,
 » à fa mort comme dans fa vie. » Ce grand
 homme , le modèle peut-être des guerriers ,
 avoit à combattre le duc de Savoye , Victor-
 Amédée , prince alors fage , politique , plein
 de courage , conduifant lui-même fes armées ,
 s'exposant en foldat , entendant auffi bien que
 perfonne cette guerre de chicane , qui fe fait
 fur des terrains coupés & montagneux , tels
 que fon pays ; actif , vigilant , aimant l'ordre ,
 mais faifant des fautes , & comme prince &
 comme général. Il en fit une grande , à ce
 qu'on prétend , lorsqu'il difpofa fon armée de-
 vant celle des François , le 18 d'Août , près
 de l'abbaye de Staffarde , voisine de Saluces.
 Catinat en profita. Son attaque fut vive , la
 bataille longue & terrible , & la victoire com-
 plette. « Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un
 » côté , & presque point de l'autre , c'est une
 » preuve incontestable que l'armée battue
 » étoit dans un terrain où elle devoit être né-
 » cessairement accablée. L'armée Françoisie
 » n'eut que trois cens hommes de tués : celle
 » du Duc en eut quatre mille ; & presque la
 » Savoye reçut la loi de Louis XIV. »

STEENKËRQUE. (*combat de*) Le ma-
 réchal de Luxembourg résiftoit , en Flandres ,
 au fameux Guillaume , prince d'Orange & roi
 d'Angleterre. Le 3 d'Août 1692 , il le ren-
 contra près de Steenkerque , sur la Senne , &
 lui livra cette bataille célèbre par l'artifice &
 la valeur. « Un espion , dit M. de Voltaire ;

» un espion , que le général François avoit
» auprès du roi Guillaume , est découvert. On
» le force , avant de le faire mourir , d'écrire
» un faux avis au maréchal de Luxembourg.
» Sur ce faux avis , Luxembourg prend , avec
» raison , des mesures qui le devoient faire
» battre. Son armée endormie est attaquée à
» la pointe du jour. Une brigade est déjà mise
» en fuite ; & le Général le sçait à peine. Sans
» un excès de diligence & de bravoure , tout
» étoit perdu. Ce n'étoit pas assez d'être grand
» capitaine pour n'être pas mis en déroute :
» il falloit avoir des troupes aguerries , capa-
» bles de se rallier ; des officiers généraux assez
» habiles pour rétablir le désordre , & qui
» eussent la bonne volonté de le faire ; car un
» seul officier supérieur , qui eût voulu pro-
» fiter de la confusion , pour faire battre son
» Général , le pouvoit aisément sans se com-
» mettre. Luxembourg étoit malade ; circonf-
» tance funeste dans un moment qui demande
» une activité nouvelle. Le danger lui rendit
» ses forces. Il falloit des prodiges pour n'être
» pas vaincu ; & il en fit. Changer de terrain ,
» donner un champ de bataille à son armée
» qui n'en avoit point , rétablir la droite toute
» en désordre , rallier trois fois ses troupes ,
» charger trois fois à la tête de la Maison du
» Roi , fut l'ouvrage de moins de deux heures.
» Il avoit dans son armée le duc de Chartres ,
» depuis Régent du royaume , petit-fils de
» France , qui n'avoit pas alors quinze ans. Il
» ne pouvoit être utile pour un coup décisif ;
» mais c'étoit beaucoup pour animer les sol-
» dats , qu'un petit-fils de France , encore en-

» fant , chargeant avec la Maison du Roi ,
 » blessé dans le combat , & revenant encore
 » à la charge , malgré sa blessure. Un petit-fils
 » & un petit-neveu du grand Condé servirent
 » tous deux de lieutenans-généraux. L'un étoit
 » Louis de Bourbon , nommé *Monfieur le*
 » *Duc* ; l'autre , Armand , prince de Conti :
 » rivaux de courage , d'esprit , d'ambition , de
 » réputation ; *Monfieur le Duc* , d'un naturel
 » plus austere , ayant peut-être des qualités
 » plus solides , & le prince de Conti de plus
 » brillantes. Appelés tous deux , par la voix
 » publique , au commandement des armées ,
 » ils desiroient passionnément cette gloire ;
 » mais ils n'y parvinrent jamais , parce que
 » Louis , qui connoissoit leur ambition comme
 » leur mérite , se souvenoit toujours que le
 » prince de Condé lui avoit fait la guerre.
 » Le prince de Conti fut le premier qui ré-
 » tablît le désordre , ralliant des brigades , en
 » faisant avancer d'autres. *Monfieur le Duc*
 » faisoit la même manœuvre , sans avoir be-
 » soin d'émulation. Le duc de Vendôme , pe-
 » tit-fils de Henri IV , étoit aussi lieutenant-
 » général de cette armée. Il servoit depuis
 » l'âge de douze ans ; & , quoiqu'il en eût alors
 » quarante , il n'avoit pas encore commandé
 » en chef. Son frere le Grand-Prieur étoit au-
 » près de lui. Il fallut que tous ces Princes se
 » missent à la tête de la Maison du Roi , pour
 » chasser un corps d'Anglois , qui gardoit un
 » poste avantageux , dont le succès de la ba-
 » taille dépendoit. La Maison du Roi & les
 » Anglois étoient les meilleures troupes qui
 » fussent dans le monde. Le carnage fut grand.

» Les François, encouragés par cette foule de
» princes & de jeunes seigneurs qui combat-
» toient autour du Général, l'emportèrent en-
» fin ; & , quand les Anglois furent vaincus ,
» il fallut que le reste cédât. Boufflers, depuis
» maréchal de France, accouroit, dans ce
» moment même, de quelques lieues du champ
» de bataille, avec des dragons, & acheva
» la victoire. Le roi Guillaume, ayant perdu
» environ sept mille hommes, se retira avec
» autant d'ordre qu'il avoit attaqué ; & , tou-
» jours vaincu, mais toujours à craindre, il
» tint encore la campagne.

» La victoire, due à la valeur de tous ces
» jeunes Princes & de la plus florissante no-
» blesse du royaume, fit à la Cour, à Paris &
» dans les Provinces un effet qu'aucune ba-
» taille gagnée n'avoit fait encore. Monsieur
» le Duc, le prince de Conti, MM. de Ven-
» dôme & leurs amis trouvoient, en s'en re-
» tournant, les chemins bordés de peuple.
» Leurs acclamations & la joie alloient jusqu'à
» la démence. Toutes les femmes s'empres-
» soient d'attirer leurs regards. Les hommes
» portoient alors des cravates de dentelle,
» qu'on arrangeoit avec assez de peine & de
» tems. Les Princes, s'étant habillés avec
» précipitation pour le combat, avoient passé
» négligemment ces cravates autour du cou.
» Les femmes porterent des ornemens faits
» sur ce modèle. On les appella des *Steenker-*
» *ques*. Toutes les bijouteries nouvelles étoient
» à la *Steenkerque*. Un jeune homme, qui
» s'étoit trouvé à cette bataille, étoit regardé
» avec empressement. Le peuple s'attroupoit

» par-tout autour des Princes ; & on les aï-
 » moit d'autant plus, que leur faveur à la cour
 » n'étoit pas égale à leur gloire. »

STEENVICH. (*siège de*) En 1581 , le comte de Renneberg , qui , après avoir long-tems soutenu les Flamands rebelles , étoit rentré dans le devoir , & tâchoit de rendre les plus grands services à Philippe II , roi d'Espagne , forma le siège de Steenvich , place d'assez grande conséquence. Il y employa des boulets rouges ; invention cruelle dont les habitans de Dantzick s'étoient servi les premiers , il y avoit trois ans. On étoit dans le fort de l'hiver ; & le froid se faisoit vivement sentir. Les révoltés tenterent plusieurs fois , sans succès , de secourir la ville à la faveur des glaces. Bientôt tous les citoyens se livrerent aux plus vives alarmes ; & le gouverneur eut beaucoup de peine à les contenir. Un boucher lui ayant demandé avec audace , dans une émeute , ce que feroient les habitans , quand ils n'auroient plus de vivres ? « Nous n'en » sommes point réduits à cette extrémité , répondit l'intrépide guerrier ; » mais , si nous » l'éprouvons , toi , & les coquins de ton » espece , leur servirez de nourriture. » Cependant le colonel Norris , ce fameux Anglois , constamment attaché au service des Etats , ayant reçu des renforts considérables , força les Royalistes de lever le siège. Renneberg céda à la nécessité , & se retira en bon ordre.

En 1592 , le prince Maurice vint attaquer cette place qui s'étoit soumise au roi d'Espagne , & la pressa si vivement , que malgré la

résistance des assiégés, & les efforts du duc de Parme, qui étoit accouru à son secours, il s'en rendit maître, le 5 de Juillet. Le vainqueur y fut blessé par une balle qui lui perça la joue, & sortit par la bouche.

STENAY. (*prise de*) Le maréchal de Fabert, par l'ordre du cardinal Mazarin, forma le siège de Stenay, place forte, qui appartenoit au grand Condé, alors ennemi du ministre & de la cour. Le comte de Chamilly défendoit cette ville. Il avoit la confiance du prince. Il fit mille efforts pour montrer qu'il en étoit digne. Mais les François, animés par la présence de Louis XIV, que le Cardinal avoit conduit au camp, & qui s'exposoit comme un simple guerrier, se conduisirent avec tant d'ardeur & de constance, que Chamilly, qui n'étoit point secouru, & qui manquoit de tout, fut obligé de capituler, le 6 d'Août 1654, après trente-trois jours de tranchée ouverte.

STRAFFORD. (*combat de*) Le fameux comte de Warwick, que l'on appelloit *le faiseur de Rois*, & l'un des plus grands hommes, peut-être, & des plus dangereux qu'ait jamais produits l'Angleterre, irrité de ce qu'Edouard IV l'avoit joué par son mariage avec Elizabeth Woodwill, forma la résolution de précipiter du haut du trône cet ingrat monarque qu'il y avoit placé; & , après bien des intrigues pour ressusciter le parti des Lancastriens, le fils du lord Wells, par son ordre, vint à bout d'assembler une armée de douze mille hommes. Edouard, qui n'avoit qu'une poignée de monde autour de lui, se crut me-

nacé du plus pressant danger. Son malheur le rendit cruel. Il se vengea du jeune Wells, en faisant couper la tête à son pere, vieillard respectable, qui, bien loin de soutenir son fils dans la révolte, s'étoit rendu à la cour pour faire oublier, par ses soumissions, la faute du jeune Lord. Ce dernier, ayant appris la fin tragique de son pere, se laissa tellement aveugler par le desir de la vengeance, que, sans attendre le comte de Warwick, il marcha contre Edouard qui le cherchoit peut-être, & le joignit près de Strafford, en 1470. Le combat fut sanglant. Wells, malgré sa valeur, fut vaincu, & ne fut pas même assez heureux pour trouver la mort qu'il cherchoit. Après avoir vu tomber autour de lui dix mille de ses gens, il fut fait prisonnier, & perdit la vie sur un échafaud. Le comte de Warwick, voyant toutes ses mesures rompues par une défaite si inopinée, se refugia en France, pour y attendre une occasion plus favorable.

STRALZUND. (*siège de*) Charles XII s'étoit enfin déterminé à retourner dans ses Etats, après plus de six ans d'absence. Il prit congé du Grand-Seigneur; & s'étant déguisé, il traversa l'Allemagne, & entra de nuit dans Stralzund, la plus forte place de la Poméranie, qu'on se préparoit à lui enlever. « Cette » ville, dit M. de Voltaire, est bâtie entre la » mer Baltique, & le lac de Franken, sur le » détroit de Gella. On n'y peut arriver de » terre, que sur une chaussée étroite, défendue » par une citadelle & par des retranchemens » qu'on croyoit inaccessibles. Elle avoit une » garnison de près de neuf mille hommes, &

» de plus le roi de Suède lui-même. Les rois
» de Danemarck & de Prusse entreprirent
» ce siège avec une armée de trente-six mille
» hommes , composée de Prussiens , de Da-
» nois , & de Saxons . . . Les assiégeans pres-
» serent leurs ouvrages avec une activité &
» des efforts qui furent secondés par un hazard
» très-singulier. On sçait que la mer Baltique
» n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui
» couvroit la ville , & qui étoit appuyé , du
» côté de l'occident, à un marais impraticable,
» & du côté de l'orient à la mer , sembloit
» hors d'insulte. Personne n'avoit fait atten-
» tion que , lorsque les vents d'occident souf-
» floient avec quelque violence , ils refou-
» loient les eaux de la mer Baltique vers l'o-
» rient , & ne leur laissoient que trois pieds
» de profondeur vers ce retranchement ,
» qu'on eût cru bordé d'une mer impratica-
» ble. Un soldat s'étant laissé tomber du haut
» du retranchement dans la mer , fut étonné
» d'y trouver fond. Il conçut que cette dé-
» couverte pourroit faire sa fortune. Il dé-
» serta , & alla au quartier du comte de Wal-
» kerbath , général des troupes Saxonnes ,
» donner avis que l'on pouvoit passer la mer
» à gué , & pénétrer sans peine au retranche-
» ment des Suédois. Le roi de Prusse ne tarda
» pas à profiter de l'avis. Le lendemain donc ,
» à minuit , le vent d'occident soufflant en-
» core , le lieutenant-colonel Roppen entra
» dans l'eau , suivi de dix-huit cens hommes.
» Deux mille s'avançoient en même tems sur
» la chaussée qui conduisoit à ce retranche-
» ment. Toute l'artillerie des Prussiens tiroit ;

» & les Prussiens & les Danois donnoient
 » l'alarme d'un autre côté. Les Suédois se
 » crurent sûrs de renverser ces deux mille hom-
 » mes qu'ils voyoient venir si téméraire-
 » ment en apparence sur la chaussée ; mais
 » tout-à-coup Roppen , avec ses dix-huit cens
 » hommes , entre dans le retranchement du
 » côté de la mer. Les Suédois , entourés &
 » surpris , ne purent résister. Le poste fut en-
 » levé après un grand carnage. Quelques
 » Suédois s'enfuirent vers la ville. Les assié-
 » geans les y poursuivirent. Ils entroient péle-
 » mêle avec les fuyards. Deux officiers , &
 » quatre soldats Saxons étoient déjà sur le
 » pont-levis ; mais on eut le tems de le lever.
 » Ils furent pris ; & la ville fut sauvée pour
 » cette fois. On trouva dans ces retranche-
 » mens vingt-quatre canons que l'on tourna
 » contre Stralzund. Le siège fut poussé avec
 » l'opiniâtreté & la confiance que devoit don-
 » ner ce premier succès. On canonna ; on
 » bombarde la ville presque sans relâche. »

Vis-à-vis Stralzund , dans la mer Baltique ,
 est l'isle de Rugen , qui sert de rempart à cette
 place , & qui pouvoit servir d'asyle à la gar-
 nison & aux bourgeois. Charles n'y avoit pu
 mettre que deux mille hommes de troupes ré-
 glées pour défendre ce poste important. Les
 ennemis essayèrent de s'en rendre maîtres , &
 y débarquerent avec douze mille soldats. Le
 Roi l'apprend ; & , quoiqu'accablé de fati-
 gues , il se jette dans un bateau de pêcheur
 avec Poniatoski , Grothusen , Daring , Dar-
 doff , & , à neuf heures du soir , il joint ses deux
 mille guerriers qui étoient retranchés près d'un
 petit

petit port à trois lieues de l'endroit où l'ennemi avoit abordé. Le prince d'Anhalt, qui commandoit les ennemis, avoit fait creuser, autour de son camp, un fossé profond, bordé de chevaux de frise. Charles arrive sans faire le moindre bruit. Ses soldats se disoient les uns aux autres: « Arrachez les chevaux de frise. » Cette parole, entendue des sentinelles, donne l'alarme. En un instant tout fut préparé à combattre. Le roi, ayant ôté les chevaux de frise, vit devant lui un large fossé. « Ah ! dit-il, est-il possible ? Je ne m'y attendois pas. » Cependant, sans se décourager, il saute dans le fossé, entre dans le camp, & fait un horrible carnage ; mais le nombre n'étoit pas égal. Les Suédois furent repoussés, & Charles obligé de prendre la fuite. Il rallia sa troupe au milieu de la campagne, & recommença le combat. Grothusen, Daring & Dardoff furent tués à ses côtés. Lui-même n'osa être pris. Un officier Danois l'ayant reconnu, saisit d'une main son épée ; & de l'autre le tirant par les cheveux : « Rendez-vous, Sire, lui dit-il ; ou je vous tue. » Charles avoit à sa ceinture un pistolet. Il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut bientôt après. Au même instant, une foule d'ennemis se jette sur le Roi. Poniatoski, qui combattoit auprès de lui, le sauva, en le remettant à cheval. Il fit sa retraite, & rentra dans Stralzund, laissant à la discrétion du vainqueur ces braves soldats qui avoient si bien secondé son courage, & qui furent faits prisonniers de guerre deux jours après.

» Cependant Stralzund étoit battue en brèche.
S. & B. Tome III, Part. I. Ff

» che. Les bombes pleuvoient sur les maisons ;
 » La moitié de la ville étoit en cendres. Les
 » bourgeois , loin de murmurer , pleins d'ad-
 » miration pour leur maître , dont les fati-
 » gues , la sobriété & le courage les éton-
 » noient , étoient tous devenus soldats sous
 » lui. . . Un jour que le Roi dictoit des Let-
 » tres pour la Suède à un secrétaire , une
 » bombe tomba sur la maison ; perça le toit ,
 » & vint éclater près de la chambre même du
 » Roi. . . Au bruit de la bombe , & au fracas
 » de la maison qui sembloit tomber , la plume
 » échappa des mains du secrétaire. *Qu'y a-t-il*
 » *donc ?* lui dit le Roi d'un air tranquille.
 » *Pourquoi n'écrivez-vous pas ?* Celui-ci ne
 » put répondre que ces mots : *Eh ! Sire , la*
 » *bombe ! . . . Eh bien ,* reprit le Roi , *qu'a de*
 » *commun la bombe avec la lettre que je vous*
 » *dicte. Continuez.* Les ennemis s'emparèrent
 » deux fois de l'ouvrage à corne , & en fu-
 » rent deux fois chassés. Le Roi y combattit
 » toujours parmi les grenadiers. Enfin , le
 » nombre prévalut. Les assiégeans en demeu-
 » rerent les maîtres. »

Stralzund ne pouvoit plus tenir. La plupart
 des fortifications étoient ou emportées ou
 ruinées ; & le canon lançoit sans cesse la des-
 truction & la mort. Ce fut dans cette fâcheuse
 extrémité qu'on persuada au Roi de quitter
 la ville. Il s'embarqua la nuit du 12 de Dé-
 cembre 1715 , après s'être défendu depuis le
 19 d'Octobre ; se retira à la vue de l'escadre
 ennemie , qui ne put l'aborder ; passa près de
 Rugen , d'où on le canonna , & joignit , au mi-
 lieu des plus grands dangers , deux de ses vais-

seaux qui croisoient dans la mer Baltique. Dès le lendemain, Stralzund se rendit; & la garnison fut faite prisonniere.

STRASBOURG. (*bataille & prise de*)

1. Depuis bien des années, les Allemands inquiétoient par leurs incursions fréquentes les terres de la domination Romaine. Julien l'Apostat, nouvellement nommé César, qui séjournoit dans les Gaules, résolut, en 357, de châtier l'audace de ces infatigables ennemis. Ils étoient campés près de Strasbourg. Il y vole, suivi de ses légions: il les attaque. Le combat est terrible. Deux fois, les Romains prennent la fuite: deux fois, Julien les rallie, & recommence la mêlée. Enfin, après un long acharnement, qui fit périr, de part & d'autre, une foule de guerriers, les Barbares se retirèrent précipitamment dans leurs marais; & la Gaule fut délivrée pour un tems.

2. Strasbourg devint, dans la suite, une des plus grandes & des plus riches cités du monde. Maîtresse du Rhin, par le pont qu'elle avoit sur ce fleuve, elle étoit, depuis près de deux siècles, une puissante république, fameuse par son arsenal, qui renfermoit neuf cens pièces d'artillerie, lorsqu'en 1681, Louvois forma le dessein d'y faire reconnoître l'autorité de Louis XIV. « L'or, dit M. de Voltaire, l'in-
» trigue, & la terreur, qui lui avoient ouvert
» les portes de tant de villes, préparèrent
» l'entrée de Louvois dans Strasbourg. Les
» magistrats furent gagnés. Le peuple fut
» consterné de voir à la fois vingt mille
» François autour de ses remparts; les forts,
» qui les défendoient près du Rhin, insultés

» & pris dans un moment ; Louvois à leurs
 » portes, & leurs bourg-mestres parlant de
 » se rendre. Les pleurs & le désespoir des
 » citoyens, amoureux de la liberté, n'empê-
 » chèrent point qu'en un même jour, (le 30
 » de Septembre) le traité de reddition ne fût
 » proposé par les magistrats, & que Louvois
 » ne prît possession de la ville. Vauban l'a
 » rendue depuis, par les fortifications qui
 » l'entourent, la barrière la plus forte de la
 » France. »

STRATONICÉE. (*sièges de*) 1. Attale, roi de Pergame, surnommé *Philométor*, laissa en mourant le peuple Romain héritier de ses Etats. Mais Aristonic, fils naturel d'Eumène, travailla à s'emparer de la couronne. Il eut bientôt formé un parti si considérable, que, soit de gré, soit de force, il se rendit maître de presque toutes les villes, & battit même le consul P. Licinius Crassus, qui fut fait prisonnier & mis à mort. Le consul Perpenna, son successeur, vengea sa défaite. Il livra un combat à Aristonic, défit entièrement son armée, l'assiégea peu après dans Stratonicée, & enfin le fit prisonnier. On le donna en spectacle au peuple ; puis on le conduisit dans un cachot où il fut étranglé. 129 ans avant J. C.

2. Mithridate, après avoir vaincu les généraux Romains Oppius & Aquillius, mit le siège devant Stratonicée, & s'en rendit maître. C'est dans cette ville qu'il vit & épousa la belle & vertueuse Monime, que l'Euripide de la France a rendue si célèbre parmi nous. 92 ans avant J. C.

STRAUBING. (*siège de*) Un corps de trou-

pes Autrichiennes, commandé par le comte de Vurmbrand, major-général, voulant s'établir dans la Baviere, investit, le 3 d'Avril 1742, la ville de Straubing, capitale d'un petit territoire auquel elle donne son nom. La tranchée fut ouverte, le 6; & depuis ce jour-là jusqu'au 10, les batteries ennemies tirèrent avec tant de vivacité, qu'on estime qu'elles jetterent plus de cinq cens bombes dans la place. Le baron de Wolwiésen, brigadier des armées de l'empereur-électeur de Baviere, qui commandoit dans la ville, répondit aux Autrichiens par un feu qui n'étoit pas moins redoutable. Il ruina leurs travaux dans différentes sorties, & ne rentra jamais qu'avec un grand nombre de prisonniers, témoignages vivans de sa bravoure. Le comte de Vurmbrand fit déclarer à l'intrépide Baron, qu'il n'accorderoit point de capitulation, s'il ne se rendoit dans un certain tems. Wolwiésen, pour toute réponse, renvoya le député, & continua de se bien défendre. Courroucé de ce mépris, le Comte fit tirer sur la ville à boulets rouges. Le 10, les foudres redoublèrent. Mais, sur le soir, les ennemis cessèrent tout-à-coup de tirer; & la nuit suivante, ils décampèrent précipitamment, effrayés par la marche de l'armée Françoisse, qui, après avoir passé le Rhin, approchoit sous les ordres du duc d'Harcourt.

Quelques jours après la levée du siège, un détachement des troupes Impériales défit totalement, dans les environs de Straubing, un détachement de hussards Autrichiens de l'armée du comte de Kevenhuller. Le plus

grand nombre fut taillé en pièces, & le reste pris ou mis en fuite.

Au mois de Juillet 1743, la ville de Straubing se rendit aux Autrichiens, par une capitulation, suivant laquelle la garnison sortit avec armes & bagages; & les François, qui en faisoient la meilleure partie, furent reconduits sur les frontieres de la France. En 1755, après la prise de Wilshoven par les Autrichiens, les Bavarois, qui étoient rentrés dans Straubing, évacuèrent cette place.

SUCRONE. (*bataille de*) La malheureuse journée d'Italique n'avoit point abbatu le courage de Sertorius. Ce grand Général, supérieur à ses disgraces, résolut d'attaquer Pompée, près de Sucrone, à l'embouchure du Xucar. Il attendit que le soleil eût atteint la fin de sa carrière, parce que la nuit devoit être également défavantageuse aux ennemis qui ne connoissoient pas le pays, soit qu'il leur fallût fuir, soit qu'ils eussent à poursuivre. Dans le fort de la mêlée, Pompée qui parcouroit les rangs, monté sur son cheval, fut assailli par un fantassin d'une taille énorme. Ces deux champions se porterent des coups si terribles, que le général Romain coupa les bras à son adversaire, & fut lui-même blessé. Il n'en fut pas quitte pour ce premier péril. Une troupe de Libyens se jeta sur lui; & l'ayant environné, il alloit être pris ou tué, lorsqu'il s'avisa de leur abandonner son cheval richement paré. A la faveur de cette ruse, ils'échappa, tandis que les Barbares se disputoient la précieuse dépouille de l'animal. L'honneur de la bataille fut pour Sertorius.

Par-tout où il se montroit, la victoire suivoit ses pas; & sa seule présence ratablissoit l'ordre parmi ses soldats déconcertés. Les deux armées se retirèrent dans leurs camps. Le dessein de Sertorius étoit d'achever sa victoire le lendemain. Mais, ayant appris que Métellus avoit joint Pompée, il ne voulut point se mesurer avec deux armées qui lui étoient si supérieures en nombre. Il se retira donc en disant : « Si » cette vieille n'étoit survenu, j'aurois envoyé » ce petit garçon à Rome, après l'avoir étrillé » comme il le mérite. »

SUESSA-POMÉTIA. (*sièges de*) 1. Les Volsques, qui, depuis deux cens ans, défendoient leur liberté contre les Romains, ayant levé l'étendard de la révolte, furent battus plusieurs fois par Tarquin le Superbe, & obligés de se renfermer dans Sueffa-Pométiâ, la meilleure de leurs villes. Le vainqueur les y assiégea; &, après une longue & vigoureuse résistance, il emporta la place. On passa au fil de l'épée tous ceux qui se trouverent les armes à la main; & la plus grande partie du butin immense, qu'on fit dans cette ville, fut destinée par le tyran au bâtiment du Capitole.

2. Plusieurs années après l'expulsion de Tarquin, les Volsques, voulant profiter des dissensions de Rome, leverent des troupes & déclarerent la guerre aux Romains. P. Servilius marcha contre eux, les défit; attaqua Sueffa; la prit, après un siège de quelques jours, pendant lequel les ennemis s'étoient bien défendus; passa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & rentra triomphant dans Rome. 493 ans avant J. C.

SUESSULA. (*bataille de*) Les Samnites ; que le consul Valere avoit mis en fuite près du mont Gaurus, ayant ramassé toute leur jeunesse, résolurent de faire un dernier effort, & vinrent se poster près de Sueffula. Valere en fut averti. Il partit aussi-tôt, s'approcha de l'ennemi, & choisit un endroit de médiocre étendue pour y camper. Les Samnites vouloient en venir aux mains sur le champ. Mais le Consul, affectant de la crainte pour leur donner une téméraire confiance, souffroit tranquillement leurs insultantes bravades. Ils sortirent un jour pour aller au fourrage, laissant très-peu de monde dans leur camp. Valere qui s'en aperçut s'en rendit maître; puis il marcha en bon ordre, contre les ennemis répandus çà & là dans les campagnes. Ce fut moins un combat qu'un horrible carnage. On prit quarante mille boucliers, & cent soixante & dix drapeaux. Cette victoire fit redouter les armes Romaines ; & le bruit en vint jusqu'à Carthage, qui en fit complimenter la République. *L'an de Rome 412.*

SUFFELSHEIM. (*action de*) Quatre à cinq mille Autrichiens, sous les ordres du prince de Bade-Dourlach, avoient formé des retranchemens à Suffelsheim, village d'Alsace, vers Haguenaw & Fort-Louis. Ce poste leur étoit trop avantageux pour ne point attirer l'attention du maréchal de Noailles, qui commandoit l'armée Française. Ce Général voulut le forcer ; & , comme l'exécution de ce projet n'étoit pas facile, il fit choix d'un officier de grand nom, connu depuis long-tems par une bravoure intrépide, & pour qui les

plus terribles dangers n'avoient que des appas. C'étoit le chevalier de Belle-Isle. Le 23 d'Août 1744, ce guerrier part à la tête d'un détachement. Il arrive vers les retranchemens ennemis ; & , secondé de MM. Du-Tillet , d'Amfreville , & de la Côte-Messeliere , il les attaque l'épée à la main. Les Autrichiens combattent d'abord en héros. Plus d'une fois , ils font reculer les assaillans. Belle-Isle rallie ses soldats étonnés. Du-Tillet , d'Amfreville , de la Côte-Messeliere soutiennent seuls avec lui l'impétuosité de l'ennemi. Accablés par le nombre , ils périssent en triomphant. La mort de ces guerriers rappelle les François. Belle-Isle , qui leur survit , les remplit d'un nouveau courage. Les Autrichiens reculent à leur tour. On les presse ; on les poursuit : on saute avec eux dans leurs retranchemens qui bientôt sont emportés de vive force. Tout se disperse devant le capitaine victorieux , qui , profitant de sa fortune , court attaquer le village même de Suffelsheim , lequel étoit palissadé , & qui renfermoit un grand nombre d'Autrichiens. Il s'en empare sans peine , & , par ce nouveau succès , met le comble à la gloire de cette journée. Elle coûta quinze cens hommes aux vaincus , & fut très-peu meurtrière pour la France.

SULTZ. (*bataille de*) Les Allemands , toujours indomptables , avoient pris les armes. L'empereur Valentinien marcha contre eux avec une armée nombreuse , & se fortifia près de Sultz , sur le Neckre. Quand ce prince eut rangé ses troupes en bataille , il lui prit envie de reconnoître par lui-même la situation des ennemis ; & , s'étant séparé de ses of-

ficiers avec cinq ou six soldats de confiance ; il s'approcha de la montagne où les Allemands étoient campés. Il ne connoissoit pas le terrain : aussi s'engagea-t-il dans un marais où il alloit être accablé par une troupe qui sortit tout-à-coup d'une embuscade, si sa vigueur & celle de son cheval ne l'eût promptement tiré de ce mauvais pas. Il y perdit son casque garni d'or & de pierreries ; & son écuyer, qui le portoit à ses côtés, fut enveloppé & tué par les Barbares. Dès que l'Empereur fut de retour, il fit sonner la charge. Salvius & Lupicin, officiers de la garde, s'avancent vers la montagne, à la tête d'une troupe de braves. Toute l'armée, excitée par leur intrépidité, s'empresse de les suivre, & grimpe à travers les rochers, les buissons, les pertuisanes ennemies. Bientôt ses coups redoublés & l'impétuosité de son attaque font reculer les Allemands. Bientôt tous les Romains sont maîtres du sommet de la montagne, Alors le choc devient terrible. On se saisit au corps : on se presse l'épée dans les reins ; on se renverse tour-à-tour. Par-tout on entend les cris des blessés mêlés aux clameurs militaires : par-tout on voit couler des ruisseaux de sang. Enfin les Barbares, malgré tous les efforts de leur aveugle fureur, sont enfoncés & taillés en pièces. Ils fuient en désordre. Ils sont poursuivis sans relâche. La plupart tombent dans des précipices. Un petit nombre veulent éviter la mort, en s'échappant par des chemins détournés. Ils y rencontrent Sébastien, officier habile, que l'Empereur y avoit placé, & tombent sous ses coups. La victoire coûta cher

aux Romains ; & la mort de Valérien , premier domestique du Prince , & celle de Natuspardon , officier de la garde , fameux par sa valeur , les obligèrent d'arroser de leurs larmes les lauriers qu'ils venoient de cueillir.
An 368.

SUPHRIN. (*combat de*) L'an 503 , les généraux Romains , Hypace & Patrice , ayant défait un grand corps de Perses , s'arrêtèrent près du château de Suphrin , ou Asphuria , à quinze lieues d'Amide. Là , ne songeant qu'à jouir de leur victoire , leurs soldats désarmés , assis au bord d'un ruisseau , préparoient leur repas ; quelques-uns se baignoient. Les généraux étoient à table , & se félicitoient sans doute de leur glorieux succès. Tout-à-coup on annonce que les Perses arrivent. On s'empresse ; on court de toutes parts : on s'arme à la hâte. Le désordre est extrême. Les Perses fondent sur les Romains & les taillent en pièces ; ensorte que , d'une armée de quarante mille hommes , il n'échappa guères que les deux généraux qui , fuyant à toute bride , sans regarder derriere eux , se réfugièrent dans Samosate.

SURA. (*prise de*) L'an 540 , Chosroës , roi des Perses , ayant déclaré la guerre à l'empereur Justinien , entra dans la Mésopotamie , & forma le siège de Sura. Les habitans , après la mort de leur commandant tué sur la muraille , offrirent de se rendre , & envoyèrent leur évêque au monarque Persan , pour calmer sa colere. Chosroës reçut le prélat avec bonté , accepta ses présens , & le fit accompagner , à son retour , d'une troupe de ses

meilleurs soldats , comme pour honorer sa personne. Les habitans , voyant revenir leur pasteur avec une escorte qui ne montrait que de l'amitié & de la joie , ouvrirent leurs portes pour le recevoir. Les Perses , s'étant arrêtés au-dehors , se séparèrent de lui avec de grandes démonstrations de respect ; mais , lorsqu'on voulut refermer les portes , ils l'empêcherent , en jettant une grosse pièce de bois , suivant l'ordre secret qu'ils avoient reçu de leur Prince. Tandis que les habitans & les Perses font des efforts contraires , les uns pour enlever l'obstacle , les autres pour le maintenir , Chosroës survient avec toutes ses troupes ; force l'entrée ; pille les maisons ; passe au fil de l'épée une partie des habitans ; fait l'autre prisonnière ; met le feu à la ville , & la détruit de fond en comble.

SUTHUL (*bataille de*) Le consul Albinus , chargé de la guerre contre Jugurtha , en avoit laissé la conduite à son frere Aulus , avec la qualité de Propréteur , pour retourner à Rome , & présider à l'élection des Consuls. Aulus n'avoit pour tout mérite qu'une insupportable présomption , & une insatiable avarice. Au milieu de l'hiver , il s'avisa de faire le siège de Suthul , place très-forte , située sur la croupe d'une montagne escarpée , & environnée d'un marais profond. Jugurtha , qui connoissoit le caractère de son ennemi , l'amusoit par des pourparlers continuels , & lui faisoit croire que sa valeur étoit redoutée. Le prince rusé sçut si bien jouer son personnage , qu'il l'engagea à s'écarter de la place , & l'attira dans des plaines voisines , où il lui faisoit

espérer de transiger secrettement avec lui. Il vint même à bout de corrompre une partie des troupes Romaines , qui lui promirent de le servir dans l'occasion. En effet , ce prince étant venu attaquer pendant la nuit le camp d'Aulus , un grand nombre d'alliés passa sous ses drapeaux ; & un officier Romain , premier capitaine d'une légion , lui livra la partie du retranchement qu'il étoit chargé de défendre. Le camp fut pris & pillé. Aulus fut obligé de se rendre avec le reste de son armée , & Jugurtha les fit tous passer ignominieusement sous le joug. *An de Rome 642.*

SUTRIUM. (*prise & siège de*) 1. Les Toscans ayant attaqué cette ville qui appartenoit aux Romains, la forcerent de se rendre à discrétion, & en chasserent les habitans , en ne leur permettant d'emporter que leurs habits. Ces malheureux pros crits furent rencontrés par Camille qui , après sa victoire près de Lanuvium , marchoit à leur secours. Ce Général les consola ; & , sans perdre de tems , il fit avancer ses troupes , & se rendit maître de la ville , sans avoir été aperçu. Les Toscans , dispersés dans les maisons , ne songeoient qu'à se divertir. L'arrivée subite des Romains leur causa une telle surprise, qu'ils se laisserent égorger sans résistance , ou se rendirent honteusement aux vainqueurs. *An de Rome 366.*

2. En 443 , les Etrusques assiégèrent cette ville qui ser voit comme de barriere aux Romains contre les incursions de ces indomptables ennemis. Le consul Emilius marcha au secours de la place ; & , le lendemain de son arrivée , les deux armées se rangerent en ba-

taille, & demeurèrent en présence jusqu'à près midi. Les Etrusques donnerent les premiers le signal du combat. Il fut long & sanglant. Les plus braves des deux côtés y périrent. Enfin, la seconde ligne des Romains ayant pris la place de la première, les ennemis, qui n'étoient rangés que sur une seule ligne, ne purent soutenir l'attaque de ces nouvelles troupes, & prirent la fuite à la faveur de la nuit qui étoit venue à leur secours.

3. L'année suivante, ils firent de nouvelles tentatives sur Sutrium. Le consul Fabius vola sur le champ à la défense des Alliés. Les ennemis vinrent lui présenter la bataille. Le consul avoit moins de troupes; mais elles étoient plus courageuses; & d'ailleurs, il les rangea dans un endroit fort avantageux. Les Etrusques, ne consultant que leur animosité, en viennent aussi-tôt aux mains. Les légions Romaines les reçoivent avec courage; & profitant de la supériorité du lieu, lancent sur eux une grêle de traits & de pierres qui en blessent beaucoup, & troublent les autres par le bruit qu'elles faisoient en tombant sur leurs casques & sur leurs boucliers. Le désordre se mit bientôt parmi les Etrusques éperdus, qui s'enfuirent vers leur camp. La cavalerie Romaine les avoit prévenus. Ils furent obligés de se réfugier dans les montagnes & dans les forêts, sans armes & sans ressources.

SUZE. (*prise de*) Au commencement de l'an 312, Maxence s'étoit déclaré Consul, pour la quatrième fois, sans collègue. Constantin marcha aussi-tôt contre ce tyran, passa les Alpes, & parut devant Suze, lorsqu'on le

crovoit encore fort éloigné. Cette ville étoit
avantageusement située , & défendue par de
bonnes murailles. Une nombreuse garnison &
des habitans guerriers pouvoient faire échouer
les plus grands efforts. Le Prince , pour n'être
pas arrêté dès le premier pas , offrit la paix aux
citoyens. Ils la refusèrent. Constantin irrité fit
mettre le feu aux portes , & planter les échelles
contre les remparts. Tandis qu'une partie des
soldats lance une grêle de pierres & de traits
sur ceux qui les défendent , les autres montent
à l'escalade , & abbatent à coups de piques &
d'épées tous ceux qui osent les attendre. En
un moment , la ville est prise ; & le vainqueur
releve l'éclat de ce triomphe par une clémence
sans bornes ; mais ces nouveaux sujets étoient
sur le point de perdre leur patrie. Le feu fai-
soit des progrès rapides , & alloit consumer
un monument illustre de la bonté de Con-
stantin. Ce prince ordonne à ses soldats d'é-
teindre le feu ; & , lui-même à leur tête , il
hâte leur obéissance , en partageant leurs fati-
gues. Dans l'instant , la flamme cède ; & les ha-
bitans de Suze , doublement sauvés en même
tems que vaincus , éternisent par leur recon-
noissance la générosité de leur vainqueur.

SYBARIS. (*prise de*) Cette ville , si célè-
bre dans l'Histoire par le luxe de ses habitans ,
se brouilla avec les Crotoniates ses voisins.
Les deux peuples prirent les armes. Les vo-
luptueux Sybarites se mirent les premiers en
campagne avec trois cens mille hommes. Les
Crotoniates ne leur opposèrent que cent mille
hommes ; mais ils avoient à leur tête Milon ,
ce fameux athlète. Sous la conduite de ce

Général , ils remportèrent une victoire complète. Pour en profiter , ils s'avancèrent vers Sybaris ; la prirent , tuèrent presque tous les habitans , & renversèrent tous les édifices. *Art du monde 3484.*

SYRACUSE. (*sièges & bataille de*) 1. La plus florissante république de la Sicile étoit la ville de Syracuse. Cette cité puissante, riche, bien peuplée, située sur la côte orientale de l'isle, étoit composée de cinq quartiers différens, qui, tous renfermés par de fortes murailles, & fortifiés avec des tours, de distance en distance, formoient, en quelque sorte, autant de places imprenables, & présentoient à-peu-près la figure d'un triangle. Du côté de la mer, on remarquoit l'isle d'Ortygie, qui renfermoit la citadelle, & commandoit aux deux ponts qui l'environnent. Elle communiquoit par un pont avec Achradine, le plus beau, le plus grand, le plus fortifié de tous les quartiers. Au-dessus d'Achradine, on voyoit, d'un côté, le quartier de Tyque & celui de Néapolis, ou Ville-neuve, qui, séparés l'un de l'autre par un mur, s'avançoient tous deux en pointe vers l'occident, & se terminoient à une hauteur qui les commandoit, & qu'on nommoit *Epipole*. Une vaste enceinte de murailles renfermoit tous ces quartiers ; & cette muraille immense étoit défendue par deux forts nommés, l'un *Eurivèle*, & l'autre *Labdale*.

La seizième année de la guerre du Péloponnèse, les Ségestains, opprimés par les Sélinontains que soutenoient ceux de Syracuse, vinrent implorer le secours d'Athènes. Jamais
cette

cette République n'avoit été si puissante, & en même tems si enyvree de sa grandeur. Suivant l'avis d'Alcibiade, & malgré les vives représentations de Nicias, le peuple écouta favorablement les prieres des députés. On équipa sur le champ une superbe flotte de cent cinquante navires; & l'on en donna le commandement à Alcibiade, à Nicias & à Lamachus. On fit voile vers Syracuse; & pendant la nuit, on entra dans le grand port, & l'on prit terre près d'Olympie, sans avoir été aperçu. Les Syracusains avoient fait de grands préparatifs; & pleins de courage, ils avoient résolu de se bien défendre. L'arrivée soudaine des ennemis les déconcerta cependant un peu; mais bientôt ils bannirent cette premiere terreur, & se mirent en bataille devant les murs de leur patrie. On donna le signal en même tems de part & d'autre. Comme les intérêts étoient les mêmes, le combat fut opiniâtre; & la victoire passa plus d'une fois de l'un & de l'autre côté. Un orage, qui survint tout-à-coup, intimida les Syracusains. Ils plierent, & se retirèrent dans la ville, après une longue & vigoureuse résistance. Cet échec ne servit qu'à ranimer leur ardeur. On rétablit & l'on augmenta les fortifications; & pour mieux obéir, on confia toute l'autorité militaire à un seul chef qui fut Hermocrate, personnage également illustre & par sa valeur & par son expérience.

Cependant les Athéniens s'emparèrent d'Epipole; & malgré les fréquentes sorties des assiégés, ils vinrent à bout d'environner la ville d'un mur de circonvallation. Nicias, par



10



1



le rappel & l'exil d'Alcibiade, & la mort de Lamachus tué dans une action, se vit sans collègue, & seul maître de toutes les opérations. Ce Général, paroissant oublier tout-à-coup sa lenteur ordinaire, fit entrer sa flotte dans les deux ports, & pressa vivement la ville par terre & par mer. Syracuse ainsi bloquée, & toujours vaincue, se voyoit réduite à la dernière extrémité. Déjà les citoyens désespérés songeoient à se rendre, lorsque Gylippe, capitaine Lacédémonien, envoyé à leur secours avec de bonnes troupes, survint tout-à-coup, sans que Nicias se fût mis en peine de l'empêcher d'aborder : tant il comptoit sur la victoire ! Aussi-tôt l'espérance renait dans tous les cœurs. La joie publique fait cent folies. On proclame le Spartiate Pere & Libérateur de Syracuse. Ce Général ne trompa point l'attente des Alliés. Il commença par faire sçavoir aux Athéniens qu'il leur donnoit cinq jours pour sortir de Sicile. On ne daigna pas répondre à cette proposition. Quelques soldats demanderent au hérault, « si la présence d'une cappe Lacédémonienne & d'un méchant bâton pouvoit faire changer la fortune ? » Enfin il fallut, de part & d'autre, se disposer à une bataille. Le fort Labdale fut emporté d'affaut, & tous les Athéniens qui le défendoient passés au fil de l'épée. Tous les jours, on en venoit à de petits combats, où Gylippe avoit toujours l'avantage. Tant de pertes affoiblirent tellement Nicias, qu'il fut obligé de se cantonner vers la côte de Plemmyre, qui forme l'entrée du grand port, afin d'y conserver ses bagages, & de pouvoir sou-

tenir sa flotte. Il n'y fut pas long-tems en repos. Le Lacédémonien vint l'attaquer ; emporta ses forts ; s'empara d'une partie de ses bagages , pendant que les Syracusains battoient sur mer la flotte ennemie. L'infortuné Nicias étoit dans la dernière consternation. Il avoit instruit Athènes du triste état où se trouvoit l'armée , depuis le débarquement des Spartiates. On lui avoit promis du secours ; mais il n'arrivoit point ; & ses besoins étoient pressans. Enfin il étoit sur le point de périr , lorsqu'on vit une flotte Athénienne de soixante-treize galeres , commandée par Démosthène , entrer fièrement dans le port. Ce Général , moins expérimenté que brave , pour profiter de l'allarme où son approche inopinée avoit jetté la ville , forma sur le champ quelques attaques , contre l'avis de Nicias. Sa témérité lui coûta cher. Il perdit un grand nombre de soldats , & détruisit en un instant toutes les espérances que son arrivée avoit fait naître. Bientôt les Athéniens se virent réduits à une extrémité plus triste encore qu'auparavant. On songea à lever le siège , après avoir tenté la fortune dans un nouveau combat naval. La victoire fut encore pour les assiégés qui ôterent même à leurs ennemis les moyens de fuir par mer , en les enfermant dans le grand port. Il fallut donc tâcher de s'échapper par terre. Hermocrate , en ayant eu avis , s'empara de tous les passages , à l'insçu des Athéniens. Ces malheureux fugitifs , s'étant mis en marche pendant la nuit , tomberent dans les embuscades qu'on leur avoit dressées de toutes parts. Ils se défendirent long-tems comme des lions ; mais ,

vaincus par le nombre, par la fatigue & par la faim, ils se rendirent tous à discrétion. On les jeta dans la prison publique, où ils menerent une vie plus triste mille fois que la mort la plus cruelle. Nicias & Démosthène, leurs chefs, perirent par la main du bourreau, au mépris de la parole qu'on leur avoit donnée. Telle fut l'issuë de cette guerre qui duroit depuis plus de deux ans, & dont Athènes s'étoit promis les plus grands avantages. Son orgueilleuse présomption méritoit bien un pareil succès.

2. En 3601, Denis, ayant déclaré la guerre aux Carthaginois, fit sur eux de grandes conquêtes. Mais le tyran en fut bientôt puni par le siège qu'Imilcon, général de Carthage, vint mettre devant Syracuse, avec une flotte de deux cens vaisseaux, & une armée de terre, composée, selon quelques auteurs, de trois cens mille hommes de pied & de trois mille chevaux. Denis n'étoit pas en état d'arrêter ce torrent qui menaçoit d'engloutir tout son Empire; mais la peste le servit mieux que ses troupes que l'ennemi avoit déjà battues plusieurs fois. Cette armée si redoutable, cet appareil si terrible s'évanouit en un instant. Le tyran, profitant du triste état où la contagion avoit réduit les Carthaginois, les attaqua brusquement; les défit sans peine; prit ou brûla leurs vaisseaux, & fit un riche butin. Imilcon ne dut son salut qu'à sa fuite précipitée. Ce ne fut pas le seul siège que Syracuse eut à soutenir contre les Carthaginois; mais ces fiers Africains y furent toujours battus. Il n'étoit donné qu'aux vainqueurs du monde de faire la conquête d'une ville si fameuse.

3. L'an de Rome 538, les Syracusains, excités par des magistrats féditieux, se révoltèrent contre les Romains, & rompirent le traité d'alliance conclu avec la République par Hiéron II, leur roi. Le consul Marcellus, qui étoit pour lors en Sicile avec une forte armée de terre & de mer, s'avança contre Syracuse, & se disposa à l'attaquer. La consternation des rebelles étoit grande. On craignoit de succomber sous l'effort des Romains ; mais la merveilleuse industrie du seul Archimède, issu du sang des rois, fit pour Syracuse ce que n'auroient pu faire les troupes les plus nombreuses & les plus aguerries. Le génie de ce célèbre géometre arrêta tout-à-coup ces formidables légions devant qui la puissance de Carthage & des peuples de l'Italie s'étoit humiliée. Il avoit construit une infinité de machines, d'une invention nouvelle, qui lançoient, à quelque distance que ce fût, des traits de toute espece & des pierres d'une pesanteur énorme. Tantôt il faisoit tomber sur les galeres de grosses poutres, chargées au bout d'un poids immense, qui les abysmoient dans les flots : tantôt il faisoit partir une main de fer, attachée à une chaîne, & par laquelle celui qui la gouvernoit saisissoit les vaisseaux ; les élevoit en l'air, par le moyen d'un contre-poids ; les dressoit sur la poupe, puis, les lâchant tout-à-coup, les submergeoit ou les brisoit entièrement. Le général Romain fit dresser à grands frais une grande machine, appelée *sambuque*. Il la fit approcher de la ville, sur plusieurs galeres fortement attachées ensemble ; & déjà l'on abatoit le pont qui la composoit, pour passer

sur le mur des assiégés, lorsqu'il partit de dessus les remparts une pierre du poids de dix quintaux, & , coup sur coup, une seconde, une troisième, plus énormes encore, qui, donnant sur cette machine avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, en fracassèrent la base, & détruisirent en un moment l'ouvrage de plusieurs jours. Marcellus, à toutes ces attaques, avoit perdu un nombre prodigieux de soldats. L'épouvante s'étoit mise parmi les Romains. De quelque côté que ce fût, on n'osoit plus approcher de la ville. Dès qu'on apercevoit le bout d'une corde ou quelque pièce de bois sur les murailles, chacun fuyoit; en criant qu'Archimède alloit tout foudroyer. Ce qui les désespéroit, c'est qu'ils ne pouvoient se venger sur les ennemis. Il n'en paroissoit aucun. Les machines étoient derrière les fortifications; & le service s'en faisoit à couvert. Marcellus prit donc le parti de convertir le siège en blocus. Il avoit ménagé une intelligence avec quelques citoyens; & c'étoit-là le fondement de ses espérances. Mais la conjuration fut découverte, & les coupables punis.

Le général Romain ne voyoit plus d'autre parti à prendre que celui de lever le siège. Mais quelle honte! quel affront pour la république! Tandis qu'il s'occupoit de ces chagrinentes pensées, un soldat vint lui dire qu'il avoit remarqué un côté du mur beaucoup plus bas qu'on ne le croyoit, & qu'avec de médiocres échelles on pourroit facilement monter. Le Général s'en assure de ses propres yeux, fait préparer des échelles; & pendant la nuit, lorsque les assiégés, qui avoient fait la débau-

che, étoient plongés dans le sommeil, un corps de mille soldats d'élite se rend maître de la muraille du côté de Tyque. Ils enfoncent aussi-tôt la porte Hexapile, & s'emparent d'Epipole. Tyque & Néapolis sont emportées presque sans combat. Il n'en fut pas ainsi de l'Achradine & de l'Ille, qui avoient leurs fortifications particulieres. Il fallut les assiéger de nouveau. Mais la peste, qui faisoit de grands ravages, la famine, fléau inséparable des longs sièges, & la sédition, plus cruelle encore, firent les Syracusains à se rendre. La ville fut livrée au pillage, & à toute la brutalité du soldat. Marcellus, dit-on, pleura sur le sort de cette cité fameuse & opulente, qu'il se voyoit forcé de détruire, en la dépouillant de tous ses ornemens. Un accident funeste vint encore augmenter sa douleur. Archimède ignoroit la victoire des Romains. Appliqué dans son cabinet à tracer des figures, il n'avoit entendu ni le tumulte des vainqueurs, ni les cris des vaincus. A l'instant, un soldat se présente à lui, l'épée à la main, & d'un ton terrible, lui ordonne de le suivre dans la tente du Général. Le géometre le prie d'attendre un instant, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la solution de son problème, & se remet au travail. Le Romain irrité de ce délai, & s'embarrassant peu de ses problèmes & de ses figures, tire son épée & le tue. Marcellus fut vivement affligé de cette mort. Il fit à cet illustre sçavant de magnifiques obsèques, & gratifia tous ceux de sa famille, qui étoient dans la ville. On parle d'un miroir ardent, par le moyen duquel Archimède brûla une partie de la flotte Ro-

maine. Ce fait ne se trouve dans aucun écrivain de l'antiquité : c'est sans doute une tradition moderne & sans fondement. Par la prise de Syracuse, la Sicile entière devint une province du peuple Romain. Le siège avoit duré trois ans.

4. L'amiral Bing vouloit forcer à la paix les Espagnols qui faisoient la guerre à l'empereur. Mais comme les négociations n'opéroient point, il résolut de les y contraindre par quelque coup d'éclat. Il mit à la voile. Faisant route sur la flotte Espagnole, il la rencontra près de Syracuse, le 11 de Mai 1718; engagea la bataille, & remporta une victoire complète. Les capitaines des vaisseaux Anglois donnerent les plus grandes marques de valeur & d'habileté. Les ennemis purent à peine soutenir leurs attaques. Ils eurent trois vaisseaux brûlés, un coulé à fond, & en laisserent onze au pouvoir du vainqueur qui ne perdit aucun des siens, & à qui ce succès ne coûta que peu de monde.

Fin de la premiere Partie.

[T A B]

TABASCO. (*prise de*) Le lecteur nous permettra de raconter, sous ce titre, la conquête du Mexique par Fernand - Cortez, le plus fameux des capitaines Espagnols, qui ont assujéti le nouveau Monde.

Les découvertes qu'on faisoit, tous les jours, en Amérique animoient, de plus en plus, les citoyens; & chacun s'empressoit d'aller puiser dans ces pays heureux les richesses que la nature y avoit prodiguées. En 1517, Jean de Grijalva, par le secours de Vélasquez, gouverneur de Cuba, découvrit le Mexique, qu'il nomma *la nouvelle Espagne*. Les connoissances qu'il apporta à Vélasquez de la fertilité, de l'étendue, & sur-tout des richesses immenses de cette vaste région, firent concevoir à ce gouverneur le dessein d'y établir la domination Espagnole. Il confia cette grande entreprise à Fernand - Cortez qui, par sa valeur intrépide, son habileté, sa prudence, étoit digne de ce choix glorieux.

Il est bon d'observer, avec M. Désormeaux, que toutes les expéditions, qui ont procuré à l'Espagne deux empires & trente provinces en Amérique, ne coûtèrent jamais un sol au Roi. Des particuliers tentoient la fortune à leurs dépens. Un heureux succès les

S. & B. T. III, Part. II.

A

mettoit-il en possession du gouvernement des pays conquis ? Le fruit de leurs travaux appartenoit à la cour. Etoient-ils malheureux ? Ils perdoient leurs biens , sans obtenir aucun dédommagement de la part du ministère. Si l'amour de la patrie eût seul animé leur courage , on pourroit les regarder comme autant de héros.

Fernand - Cortez part avec dix vaisseaux ; & accompagné de six à sept cens Espagnols. Jamais on ne forma une si grande entreprise avec si peu de forces. Il est vrai que ce guerrier célèbre , fécond en ressources , & d'un courage opiniâtre , dut ses succès à son adresse , autant pour le moins qu'à son audace. A peine eut-il disparu , que Vélasquez , jaloux de la capacité de son lieutenant , se repentit d'avoir fait un pareil choix. Il craignoit que Cortez ne lui enlevât la gloire , & sur-tout le profit de cette expédition. On verra que le conquérant du Mexique eut plus d'obstacles à vaincre du côté de Vélasquez , que de celui des Mexicains. Il sembloit que les Espagnols eussent entrepris de mettre eux-mêmes obstacle à leurs succès. Ne fut-ce pas parmi eux que Colomb & ses freres trouverent leurs plus cruels ennemis ? Les Pizarres & les Almagro se livrierent , au Pérou , plus de combats , & firent couler plus de sang Espagnol que les Indiens ensemble ; mais ce qu'on doit regarder comme un prodige , c'est que la discorde , ces haines atroces , ces guerres intes-

tines ne retardoient pas un seul instant le cours des conquêtes.

Le premier soin de Fernand fut de se faire adorer des soldats. Il les traita comme des freres. Il s'attacha tous les cœurs ; & , avant que de les débarquer , tous lui jurèrent de ne jamais combattre que sous ses auspices. Sûr de l'affection de ses guerriers , il arrive au Mexique ; & son approche répand par-tout la terreur. Les Indiens de Tabasco , moins intimidés que leurs compatriotes , résolurent d'arrêter l'ennemi. Ils volent en foule à sa rencontre ; ils l'attaquent ; ils sont vaincus ; ils fuyent en désordre dans leur ville. Cortez en forme le siège ; il la prend en peu d'heures , & fait trembler toutes les contrées voisines , au seul bruit de son nom.

La vue des chevaux , sur lesquels combattoient les Espagnols , les mugissemens du canon , qu'on prenoit pour le tonnerre , les vaisseaux , qui ressembloient à des forteresses mouvantes ; tous ces objets causoient aux Indiens un étonnement mêlé d'admiration. Ils regardoient Cortez comme un dieu , comme le fils du Soleil. Deux généraux du souverain de ces contrées immenses viennent trouver le capitaine Espagnol ; le comblent de présens , & le somment , de la part de leur maître , de sortir du pays. Cortez apprit d'eux que le monarque Indien se nommoit *Montezuma* ; qu'il régnoit sur un Empire fort étendu , & fondé depuis cent trente ans ; qu'il commandoit à

trente princes, ses vassaux, appelés *Caciques*, dont chacun étoit en état de mettre cent mille hommes sur pied; que les riches du souverain surpassoient le nombre de ses sujets, & que son pouvoir étoit despotique. Les Espagnols eurent bientôt lieu de s'appercevoir que les Mexicains n'avoient rien de barbare que l'usage de sacrifier leurs ennemis vaincus à Vitzliputzli, le dieu de la guerre, & de s'en nourrir; que ce peuple surpassoit en connoissances & en lumieres, en industrie & en politesse, la plûpart des nations de l'Europe.

L'éducation de la jeunesse formoit parmi eux le principal objet du gouvernement. Les sujets, attachés jusqu'à l'adoration à leur souverain, étoient braves, disciplinés, & connoissoient ce que nous appellons l'Honneur & les Sentimens. Ils avoient réduit la guerre en art; & leurs finances étoient mieux administrées que dans les Etats de l'Europe. Dans un autre siècle, peut-être que cette nation célèbre auroit subjugué les Espagnols.

Fernand-Cortez, instruit de tout ce qui concernoit les Mexicains, résolut de conquérir leur vaste Empire. Il comprit qu'il falloit employer la politique & l'adresse, autant que la force & l'audace. Il fit d'abord entendre aux envoyés de Montézuma que la réputation de leur maître l'avoit attiré au Mexique, en qualité d'ambassadeur d'un grand prince qu'il annonçoit comme le monarque de l'Orient.

Montézuma, effrayé par une infinité d'oracles vrais ou faux, & par de prétendus prodiges qui annonçoient la destruction de sa monarchie, envoya de nouveaux présens, & eut recours aux prieres les plus vives pour engager Cortez à partir. Sa crainte le perdit. Il se crut vaincu, avant que de combattre. Cependant la vue de ses riches présens excite, de plus en plus, l'avarice & la cupidité des Espagnols. Tous veulent s'établir dans une contrée si opulente. Cortez, charmé de les voir en de pareilles dispositions, commence ce grand ouvrage ; & , pour répondre à leurs desirs, il bâtit la ville de Vera-Cruz. Afin de n'être plus dans la dépendance de Vélasquez, il se fait élire Général par la colonie naissante, & envoie en Espagne tout l'or qu'il avoit recueilli. Il demande le gouvernement du Mexique, & de nouveaux secours. Ensuite, à l'exemple d'Agathocles, il brûle ses vaisseaux pour faire entendre à ses soldats qu'il falloit vaincre ou périr.

De-là, il s'avance dans le pays, & fait alliance avec plusieurs Caciques qui ne pouvoient souffrir l'orgueil & la tyrannie de Montézuma. Chaque jour, sur la route, il découvre de belles villes, une grande quantité d'or, un pays délicieux & bien cultivé, de l'ordre, de la police, de l'humanité. Par-tout on le reçoit comme un dieu. Les peuples se prosternent à la vue du moindre Espagnol. Il n'y eut qu'une république qu'on appelloit *Tlaf-*

cala, qui, ayant sçu conserver sa liberté contre toutes les forces de l'Empire Mexicain, eut la hardiesse de refuser le passage sur ses terres aux Espagnols, & de les traiter comme des brigands. Les Tlascalates, presque nuds, armés seulement de flèches & de pierres tranchantes qui leur tenoient lieu de fer, furent vaincus trois fois consécutivement. La guerre se termina par un traité qui unit ces républicains avec les Espagnols. Ce fut par le secours des Tlascalates que Cortez renversa le trône du Mexique. Il est bon d'observer que cet homme heureux, dans son expédition contre Tabasco, s'attacha une Indienne aimable, qui devint la maîtresse du général, & son interprète, dès qu'elle eut appris la langue Espagnole. Cette femme lui rendit les plus grands services. Pour comble de fortune, le pays, qu'on venoit de conquérir, étoit rempli de volcans qui fournirent du soufre & du salpêtre pour remplacer la poudre qu'on avoit dépensée dans les combats.

Montézuma, plus effrayé que jamais depuis la défaite des Tlascalates, tremble, en voyant approcher de sa capitale cet étranger qui, en moins de quinze jours, venoit de dompter une république que toutes les forces de l'Empire n'avoient pu assujettir pendant un siècle. Cortez, suivi d'une poignée d'Espagnols, & de six mille Tlascalates, surmonte les obstacles que Montézuma lui oppose. Il arrive sur le bord de ce lac immense,

au milieu duquel Mexique est bâtie. L'empereur vient le recevoir aux portes de la ville, avec tous les honneurs imaginables. Cortez, logé & fortifié dans un des plus beaux palais du prince, apprend bientôt que Montézuma avoit fait attaquer la colonie de la Vera-Cruz, & que la mort de quelques Espagnols venoit de détromper les Mexicains de l'idée qu'ils avoient que ces étrangers étoient immortels. Sentant alors toute la grandeur du péril auquel il étoit exposé, n'ayant avec lui qu'un très-petit nombre de soldats, & se trouvant au milieu d'une ville peuplée d'un million de citoyens, & environné de quatre armées ennemies, il forme le projet le plus hardi, qui soit jamais venu dans l'esprit humain. Suivi de ses officiers, Cortez se rend au palais de l'empereur, & lui déclare fièrement qu'il faut le suivre, ou se résoudre à périr. Montézuma, après avoir offert en vain de livrer le général qui, par ses ordres secrets, avoit attaqué Vera-Cruz, & de donner ses enfans en ôtage, suit lâchement le capitaine Espagnol dans la prison qu'il lui destine.

Aussi-tôt Cortez exige qu'on lui livre le général & tous les officiers qui avoient attaqué la colonie, & les fait brûler vifs aux portes du palais impérial. Pendant cette horrible exécution, il entre dans l'appartement de l'empereur, lui met les fers aux pieds & aux mains, pour réparation du prétendu crime que ses sujets avoient commis, en attaquant des usurpa-

teurs. Après cet outrage, Montézuma met le comble à son avilissement, en rendant hommage de sa couronne à Charles Quint. Cette cérémonie humiliante fut suivie d'un présent de six mille marcs d'or pur, d'une quantité prodigieuse de pierreries, & de plusieurs autres ouvrages des plus précieux métaux que le luxe des empereurs avoit pris plaisir à rassembler depuis deux siècles. Cortez en réserva la cinquième partie pour le roi d'Espagne, en garda autant pour lui-même, & abandonna le reste à ses soldats. Alors il chercha de nouveaux prétextes pour différer son départ que Montézuma lui demandoit avec instance. Il attendoit les secours qu'il comptoit recevoir d'Espagne. Il ne fut pas long-tems sans apprendre que dix-huit vaisseaux de sa nation étoient arrivés avec douze cens hommes. Cette nouvelle lui causa d'abord les plus vifs transports de joie; mais ils furent suivis des plus cruelles inquiétudes, quand il apprit que cette armée étoit envoyée par Vélasquez, pour le contraindre à renoncer au généralat. Cortez prend son parti en héros. Il laisse deux cens hommes au Mexique, sous les ordres d'Alvarédo qu'il charge du soin de garder l'empereur & la capitale. Ensuite il part pour aller combattre un ennemi jaloux de sa gloire.

A peine fut-il arrivé en présence des troupes du gouverneur de Cuba, qu'il eut la satisfaction de voir passer sous ses étendards tous les guerriers que son ambitieux rival avoit ar-

més pour venger sa querelle. Fier de ce secours inespéré, Cortez ne songea plus qu'à terminer ses conquêtes. Sur un bruit que les seigneurs Mexicains conspiroient pour briser les fers de leur empereur, Alvarédo profite du moment où les prétendus coupables s'étoient plongés dans la débauche, pendant un jour de fête, & en massacre deux mille. Il leur arrache les pierreries & tout l'or qui servoient à leur parure. Ce trait de cruauté & d'avarice met le peuple en fureur. Deux cens mille Mexicains assiégent Alvarédo dans sa maison. Cortez vient le joindre, & se trouve exposé aux plus grands périls. Malgré le carnage que font les Espagnols en différentes sorties, ils craignent d'être bientôt accablés. La perte d'un seul soldat ne pouvoit être réparée par la mort de mille ennemis. Montézuma, prisonnier de Cortez, propose de se montrer à ses sujets, pour les engager à se retirer. Mais les Mexicains ne reconnoissoient plus dans leur empereur qu'un lâche & vil esclave des étrangers. Montézuma, au milieu de sa harangue, reçoit au front un coup de pierre, qui le blesse mortellement. Il expire bientôt dans les convulsions de la rage & du désespoir. On élit à sa place le Cacique Quetlavaca. Le nouvel empereur feint de consentir à la retraite des Espagnols, dans le dessein de les surprendre & de les accabler. En effet, il taille en pièces leur arriere-garde. Cortez ne sauve sa vie & le reste de son armée, que par des prodiges de

valeur. Il perdit, en se retirant, la plus grande partie de ses thrésors. Arrivé à Tlascala, où il est reçu comme un dieu, il rassemble bientôt une armée de quatre-vingt mille Indiens, à la tête desquels il vient assiéger la capitale de l'Empire, en 1521.

Ce grand Etat venoit encore de changer de maître. Il étoit pour lors sous la domination d'un jeune prince rempli de courage, qu'on nommoit *Guatimozin*, & qui étoit gendre de Montézuma. Ce nouveau Souverain défendit sa couronne, pendant trois mois. Mais qui pouvoit tenir en Amérique contre l'artillerie & la discipline de l'Europe? Enfin Cortez, après plusieurs combats livrés sur le lac & sur la terre ferme, prend Mexique, l'épée à la main. Sur la fin du siège, plus de deux cens mille Indiens s'étoient rangés sous les étendards Espagnols. L'empereur, son épouse, ses ministres & ses courtisans tomberent entre les mains du vainqueur. Guatimozin fut d'abord traité en Roi; mais bientôt une politique sanguinaire détermina Cortez à changer de conduite à l'égard de ce prince infortuné.

L'année suivante, Fernand-Cortez acheva de soumettre tout l'Empire du Mexique, & en fut déclaré le premier vice-roi. La république de Tlascala fut asservie, sans qu'on tirât l'épée. On la dédommagea de la perte de sa liberté, par quelques vains privilèges. Les conquérans du Mexique employèrent les moyens que peut suggérer la barbarie la plus atroce

pour la destruction d'un peuple nombreux, & dont on s'imaginoit avoir tout à craindre. Guatimozin effuya un sort encore plus cruel que ses sujets. Pour lui faire avouer en quels lieux étoient cachés les thrésors de l'Empire, on l'étendit sur un lit de charbons ardens. Tandis qu'on le traitoit d'une maniere si cruelle, il entendit un cri que la douleur arrachoit à son favori condamné au même supplice: « Et moi, » dit ce prince intrépide, suis-je couché sur » un lit de roses? » On le tira à moitié mort de cette affreuse question. Trois ans après, il fut pendu publiquement dans la capitale de ses Etats, avec un grand nombre de Caciques, sous prétexte qu'ils avoient conspiré contre les Espagnols. Dès que la cessation de la guerre eut permis à Cortez de respirer de ses fatigues, il employa son loisir à rebâtir Mexique dans le goût des villes de l'Europe. Il y établit un gouvernement civil, militaire & ecclésiastique. C'est le siège d'un archevêque & d'une audience royale; tribunal assez semblable à nos parlemens. Le vice-roi fait son séjour dans cette capitale qui est la plus riche, la plus peuplée & la plus belle ville du nouveau Monde. On jugera de ses richesses, quand on sçaura qu'il entre, chaque année, dans son hôtel des monnoies, deux millions de marcs d'argent. Outre la capitale, on compte cent trente-cinq villes dans cet Empire qui a cinq cens lieues de longueur, du levant au couchant, sur deux cens lieues de

largeur, du midi au nord. Pour récompenser Cortez de tant de services, la cour le créa marquis *Della-Valle*, terre de cent mille écus de rente. Sa postérité subsiste encore avec éclat au Mexique, & est mêlée avec les descendans de Montézuma, qui portent le titre de Comtes, & dont on redoute si peu les droits & l'ambition, qu'à la fin du règne de Charles II, on confia la vice-royauté du Mexique au chef de cette illustre famille.

TADUN. (*bataille de*) Sergius, général de l'empereur Héraclius, rencontra les Musulmans près de Tadun, ville voisine de Gaza, & se vit contraint de livrer bataille à ces redoutables ennemis. Il prit la fuite; mais, ses blessures l'ayant fait tomber plusieurs fois de dessus son cheval, il fut arrêté, & renfermé dans une peau de chameau fraîchement écorché. Cette peau, se rétrécissant à mesure qu'elle se desséchoit, le fit mourir dans des tourmens horribles. *L'an 633.*

TAGLIACOZZO. (*bataille de*) Le jeune Conradin, élevé en Allemagne, auprès de sa mere Elizabeth de Baviere, sentoit croître avec l'âge le regret d'avoir perdu la couronne de Sicile. Il n'avoit encore que seize ans, lorsqu'excité par les partisans de Mainfroi, son oncle, & par les députés de plusieurs villes d'Italie, il entreprit de renverser la puissance de Charles d'Anjou, & de recouvrer le trône de ses peres. Après avoir remporté plusieurs avantages qui animerent son courage, il ren-

contra enfin son rival dans la plaine de Tagliacozzo, près du lac de Célano. C'étoit un terrain vaste, uni, formé par la nature pour être un champ de bataille. On ne songea, de part & d'autre, qu'à donner les ordres pour le combat. Charles plaça son camp sur une colline qui bordoit la plaine, & Conradin dans la plaine même. La riviere de Giovenco séparoit les deux armées. Celle du prince Allemand étoit composée de trente mille hommes divisés en trois corps; le premier, formé d'Allemands; le second, d'Italiens conduits par le comte de Galvan; le troisieme, d'Espagnols, sous les auspices de Henri de Castille. Le prince François ne comptoit sous ses drapeaux que sept mille fantassins, & trois mille cavaliers. Il les partagea pareillement en trois corps; le premier, de Provençaux & d'Italiens commandés par un brave chevalier, nommé Henri de Coufances; le second, de François, sous les ordres de Jean de Cléri & de Guillaume de l'Estendart; le troisieme, qui consistoit en huit cens chevaux d'élite, que le Roi conduisoit en personne, fut placé derriere la colline, hors la vue des ennemis, pour pouvoir dans l'occasion se porter partout où le besoin l'appelleroit. Ce fut Erard de Valeri, baron courtois & sage, fameux par ses exploits dans les guerres saintes, qui imagina cette ruse nécessaire pour suppléer au défaut du nombre.

Au milieu de la nuit qui précéda la bataille,

quelques sujets révoltés contre Charles, à dessein d'intimider ce prince, introduisirent dans le camp de Conradin des gens qui se dirent députés par les habitans d'Aquila, ville voisine, capitale de l'Abruzze, pour se soumettre à sa puissance. Cette nouvelle, qu'on crut véritable, répandit la confiance & l'allégresse parmi les bataillons du jeune capitaine. Des espions en instruisent le roi de Sicile. Ce monarque monte aussi-tôt à cheval, suivi de peu de monde, va se présenter aux portes d'Aquila, & demande le *Qui vive !* A la réponse de la sentinelle, il reconnoît la fausseté du bruit ; & , le gouverneur ayant achevé de l'en convaincre, il se hâte de rejoindre ses troupes. Dès que l'aurore eut dissipé les ombres de la nuit, Conradin, toujours persuadé de la reddition d'Aquila, sort de ses retranchemens, & se dispose au combat. Henri de Castille s'ébranle le premier, & commence l'action avec ses Espagnols. Les Provençaux & les Italiens soutiennent ses efforts avec un courage intrépide. Mais, après avoir fait la plus vigoureuse résistance, ils prennent la fuite pour n'être point enveloppés. En vain Henri de Coufance, qui, pour attirer sur lui tous les coups, avoit pris les armes & les autres marques de la royauté, & que l'on prenoit pour le Roi, veut retenir ces guerriers devenus tout-à-coup timides. Il n'est point entendu. Il reste presque seul sur le champ de bataille, où bientôt ce grand homme trouve la mort

des héros. Les François s'empresferent alors d'arrêter l'ennemi vainqueur. Conradin tomba sur eux avec ses Allemands. La petite troupe des François disputa long-tems la victoire avec son intrépidité naturelle : enfin , accablée par le nombre , elle fut obligée de céder , & de fuir comme les Provençaux. L'impétueux Charles , qui voyoit de son poste ses gens mis en déroute , avoit peine à retenir son bouillant courage. Le prudent Valeri calmoit son impatience , en lui faisant espérer de le dédommager bientôt. En effet , dès qu'il vit les Allemands , qui se croyoient déjà vainqueurs , se débander & courir au pillage , il dit au Roi , d'un ton d'assurance : « Partez , Sire ; partez , » il est tems. » Aussi-tôt il vole à la tête de toute sa noblesse. Il se précipite , comme un torrent , sur l'ennemi surpris , déconcerté : il le presse ; il l'accable. Conradin & ses généraux essayent inutilement de parer ses coups redoutables. Bientôt Charles les dissipe , & remporte la victoire. Pour la conserver , il s'arrête au milieu de son triomphe ; & , par son ordre , ses guerriers restent sous les armes , sans oser ni piller ni poursuivre les fuyards. Cette précaution étoit nécessaire. En effet , un moment après , Henri de Castille , qui venoit d'achever la défaite des Provençaux , parut avec cette contenance fiere & redoutable que donne le succès. On fut quelque tems à se regarder. Enfin le sage Valeri se détache , suivi seulement de trente ou qua-

rante chevaliers , comme pour aller faire le coup de lance ; puis , feignant l'épouvante , il prend tout-à-coup la fuite du côté qui lui paroît le plus sûr. L'ennemi , trompé par ce stratagème , quitte ses rangs pour le poursuivre , en criant d'une voix terrible : « Ils sont » à nous ! » Charles , voyant leur corps de bataille affoibli , s'y précipite « comme un lion » avide de sa proie ; » & , dans le même instant , Valeri , tournant bride , vient les prendre en flanc. Jamais on ne vit ni plus de vigueur dans l'attaque , ni plus d'opiniâtreté dans la résistance. Les guerriers se surpassoient eux-mêmes. Au milieu des combattans , on remarquoit sur-tout Gui de Montfort , fils du comte de Leicester. Dès le commencement de la mêlée , ce jeune *preux* s'étoit précipité à travers les escadrons Espagnols ; & , après les avoir percés , il revenoit sur ses pas , faisant mordre la poussière à tout ce qui s'opposoit à sa redoutable bravoure. Malheureusement son casque tourna de façon que la visière se trouva derrière sa tête. Il ne voyoit plus ; mais il frappoit toujours d'estoc & de taille , ne sçachant sur qui tomboient ses coups. Valéri , qui l'apperçut , essaya de le tirer de cet embarras. Il fut pris pour un ennemi , & reçut un si furieux revers , qu'il ne dut la vie qu'à la bonté de ses armes. Montfort alloit recommencer , s'il n'eût reconnu l'officieux chevalier au son de sa voix. Cependant quelques efforts que firent les François ,
l'armure

l'armure des Espagnols étoit impénétrable à leurs coups. Quelques-unes s'en apperçurent, & se mirent à crier : « C'est ici ; c'est ici , » braves compagnons , qu'il faut faire usage de ses bras , & non de ses armes. » A ces mots , on voit voler de toutes parts les lances & les épées. Tous les guerriers se jettent sur les Castillans ; les saisissent par le milieu du corps ; les renversent de cheval ; les immolent , ou les mettent en déroute. Henri , épouvanté de cette étrange façon de combattre , vit bien que la victoire alloit lui échapper , & se sauva à toute bride. Les François , vainqueurs de tous côtés , poursuivirent quelques momens les fuyards ; mais , épuisés des fatigues d'une si rude journée , & les chevaux leur refusant le service , ils furent enfin obligés de s'arrêter , & de ne s'occuper plus que du soin de rendre grâces à Dieu d'un si heureux succès. Charles , pour éterniser sa pieuse reconnaissance , fonda dans le lieu même qui avoit servi de champ de bataille , une abbaye de l'ordre de Cîteaux , qu'il nomma *Notre-Dame de la Victoire*. L'infortuné Conradin fut arrêté dans sa fuite , avec presque tous ses généraux , conduit à Naples , & décapité , l'an 1266.

TANAGRÉ. (*journee de*) Les Ilotes s'étoient revoltés contre Lacédémone. Les Athéniens , par le conseil de Cimon , marcherent au secours de cette ville ; mais les Spartiates , sous de vains prétextes , les renvoyerent.

Athènes fut sensiblement piquée de cet affront. Pour s'en venger, Cimon fut banni. Bientôt la guerre s'alluma entre les deux républiques. Les armées se rencontrèrent près de Tanagre, ville de Béotie. Les Athéniens, sous la conduite de Myronide, remportèrent une victoire que Diodore de Sicile compare aux triomphes de Marathon & de Platée. Ce fut dans ce combat que Cimon, se dispensant de garder son ban, vint en armes dans sa tribu, pour servir sa patrie contre Lacédémone. On lui ordonna de se retirer ; mais, avant d'obéir, il exhorta ses amis, soupçonnés comme lui d'être favorables aux Spartiates, à prouver leur innocence par leur valetur. Ces braves Athéniens, au nombre de cent, lui demandèrent son armure complète ; & , la mettant au milieu de leur petit bataillon, ils firent des prodiges de bravoure, & combattirent jusqu'à la mort. La perte de ces généreux citoyens toucha la république ; & le peuple, pénétré de leur sort, se repentit de ses soupçons injurieux. *L'an du monde 3548.*

TANARO. (*bataille du*) Après la conquête de Tortone, & celle des duchés de Parme & de Plaifance, dom Philippe voulut faire le siège d'Alexandrie. Il ne pouvoit l'entreprendre qu'après avoir obligé les ennemis à abandonner leur camp de Monte-Castello. Mais il eût été téméraire de les attaquer dans ce camp, tant que les troupes Autrichiennes & Piémontoises seroient demeurées unies.

Pour les obliger à se séparer, on attira l'attention du comte de Schullembourg sur le Milanez. La surprise de Pavis, & les ponts que dom Philippe fit jeter sur le Pô, opérèrent la division qu'on desiroit. Alors ce prince tenta le passage du Tanaro, qui se fit le 26 de Septembre; &, le lendemain, lorsqu'on approchoit de Bassignata, on en vint aux mains. Cette bataille ne fut pas bien sanglante. Les François n'y eurent que vingt hommes tués, & trois qui furent faits prisonniers. La perte des ennemis ne fut pas grande non plus. La foiblesse de leur résistance leur sauva bien du monde. Ils n'eurent que trois cens hommes tués ou blessés; mais on leur fit plus de quinze cens prisonniers. La prise d'Alexandrie fut le premier fruit de cette petite victoire.

TANNENBERG. (*bataille de*) Les Polonois & les chevaliers Teutoniques, étant en guerre, se rencontrèrent, en 1410, dans la plaine qui s'étend entre Tannenberg & Grunewaldt. Les deux armées étoient nombreuses & redoutables. Le célèbre Jagellon, ou Uladislas V, commandoit les Polonois, ses sujets. Ce prince entendoit la Messe dans son camp. On vint lui dire que les ennemis approchent, & se disposent à former des attaques. On ne peut l'arracher du pied des autels qu'il ne quitte qu'avec les prêtres. Il range ses troupes en bataille. Il alloit donner le signal du combat. Deux chevaliers ennemis viennent lui offrir deux épées de la part

de leur grand-maître, pour l'engager, disoient-ils, à commencer l'action. « Vous êtes » donc bien pressés de me rendre les armes? » leur dit fièrement le monarque Polonois. » Je reçois avec plaisir, & comme un favorable augure, celles que vous commencez » à déposer entre mes mains. » Aussi-tôt la trompette sonne la charge; mais, dès le premier choc, une partie de l'armée Polonoise prend la fuite. Jagellon accourt, à la tête d'un corps de réserve, & rappelle la victoire qui fuyoit avec ses soldats. Il relève lui-même le grand étendard de Pologne, s'avance dans le plus fort de la mêlée; presse, écarte l'ennemi, que la poursuite des fuyards avoit rompu. Bientôt son courage l'emporte trop loin. Il se trouve presque seul au milieu d'un escadron Allemand. De toutes parts, la mort & l'ennemi l'environnent & le menacent. Il écarte l'une & l'autre par des prodiges de valeur. Enfin il est près de succomber sous le nombre qui croissoit à chaque instant. Une espece de géant s'avance pour le frapper de sa hache. Le bras étoit déjà levé. Le monarque alloit tomber, lorsqu'un jeune Polonois, nommé *Sbignée Olesnicki*, qui n'avoit alors pour arme qu'un tronçon de lance, frappe l'ennemi, le jette par terre, le massacre, & délivre son roi. En un moment, ce prince fut dégagé. Les Polonois se rallierent en foule auprès de lui; &, redoublant d'efforts, ils se précipiterent avec tant de fureur sur les

Teutoniques, qu'ils les mirent en fuite, ou les taillèrent en pièces. Cinquante mille restèrent sur la place; quatorze mille furent faits prisonniers, & chargés des chaînes qu'ils avoient destinées aux Polonois.

TAPPONOLY. (*prise de*) Le comte d'Estaing ayant formé le projet de ruiner tous les comptoirs & les magasins que possédoient les Anglois sur la côte occidentale de Sumatra, entreprit, en 1762, le siège du fort Tapponoly. Il n'avoit à ses ordres que deux vaisseaux d'inégale grandeur, montés de deux cens hommes au plus. Les Anglois n'ayant pu l'empêcher de descendre dans la baye du fort, se bornerent à en défendre les retranchemens. Ils furent emportés l'épée à la main; & la garnison épouvantée prit la fuite avec tant de confusion, que le comte d'Estaing la suivit jusques dans le fort même, qui se rendit à discrétion, & qu'il détruisit par le feu.

TARENTE. (*siège de*) Quelques années après l'entrée d'Annibal en Italie, les Tarentins, peuple inconstant & léger, éblouis par les victoires de ce grand Général, & croyant Rome, qu'ils n'aimoient pas, perdue sans ressource, ouvrirent leurs portes aux Carthaginois, qui se rendirent maîtres de la ville; mais ils ne purent forcer la citadelle qui étoit occupée & défendue par une bonne garnison Romaine. Ces intrépides soldats arrêterent, pendant plusieurs années, les efforts de l'ennemi. Enfin, Rome ayant repris sa première

supériorité, on songea à punir Tarente de sa rébellion ; & le Consul Q. Fabius alla l'assiéger avec une grande armée. Le hazard lui fournit une occasion de terminer promptement & sans peine une entreprise si importante. Annibal avoit mis dans la ville un corps de Brutiens pour aider à la défendre. Celui qui le commandoit aimoit éperdument une femme, dont le frere servoit dans l'armée du Consul. Sur une Lettre que la maîtresse du Barbare écrivit à son frere, celui-ci se jetta, de concert avec son Général, dans Tarente, comme déserteur. Aidé des artificieuses caresses de sa sœur, il gagna bientôt la confiance de l'officier ; & dans une partie de plaisir, il l'engagea sans peine à livrer aux Romains le quartier de la ville dont il avoit la garde. Quand toutes les mesures furent prises, le soldat s'évada pendant la nuit, & vint instruire Fabius de tout ce qu'il avoit fait. Le Consul ne perdit point de tems. Il fait donner le signal convenu à ceux qui défendoient la citadelle, & aux Brutiens, & va se placer lui-même, avec un corps de troupes choisies, vis-à-vis d'un certain endroit que le soldat lui avoit indiqué. Aussi-tôt le bruit des trompettes & de grands cris se font entendre, en même tems, de la citadelle, du port & des vaisseaux qui venoient de la haute mer. Cependant le Consul se tenoit caché dans son poste, & observoit un profond silence. L'officier général, qui gardoit le canton de la ville vis-à-vis duquel Fabius

s'étoit mis en embuscade, voyant tout tranquille dans son quartier, & s'imaginant n'avoir rien à craindre, vole avec toutes ses troupes du côté où il entendoit le bruit, afin d'y porter un prompt secours. Le Consul s'en aperçut. Il fit planter des échelles à la partie du mur où étoit postée la cohorte des Brutiens, avec le secours desquels il entra bientôt dans la ville. On enfonça la porte la plus prochaine, pour faire entrer le reste des soldats. On s'avança jusqu'à la place publique. Les assiégés s'y défendirent quelque tems; mais, se voyant accablés de traits, ils se disperferent de tous côtés. On fit un grand carnage. La ville fut pillée: on y trouva quatre-vingt-sept mille livres d'or pesant; ce qui paroît presque incroyable pour ce tems-là. Fabius eut la sagesse de n'emporter de Tarente, qu'une seule statue d'airain, de la main de Lyfippe, fameux statuaire de l'antiquité. « Laissons, disoit-il en » plaisantant, laissons aux voluptueux Tarentins leurs dieux, qui les ont si mal servis, » & qui sont irrités contre eux. » *An de Rome 543.*

TARICHÉE, (*prise de*) Cette ville renfermoit la plus grande partie des factieux de la Galilée; & ces Juifs aveugles avoient sur le lac de Génésareth, qui baignoit la place, un grand nombre de barques toutes prêtes, soit à leur servir d'asyles, en cas qu'ils fussent vaincus sur terre, soit même à combattre. Vespasien, & Tite son fils, s'approcherent de

Tarichée. Les Juifs détachèrent aussi-tôt un corps de troupes pour les attaquer. Comme ils n'étoient point attendus, les travailleurs Romains prirent la fuite; & ils auroient été entièrement défaits, si les légions n'étoient venues à leur secours. Les rebelles se retirèrent à leur approche. Ayant tenté le sort d'un second combat, ils furent encore battus. Alors la division se mit dans la ville, & le peuple voulut se rendre. Tite, en ayant eu avis, fit donner l'assaut. Les séditieux se dissipèrent; & les citoyens ouvrirent leurs portes aux Romains. *An de J. C. 68.*

TARIFFE. (*siège de*) Les Espagnols avoient enlevé Tariffe, place importante sur les côtes d'Espagne, à la domination des Maures établis en Afrique. En 1292, ces infidèles voulurent la reprendre; & , sous la conduite du roi de Maroc, ils en formerent le siège. Alfonso-Pérès de Gusman, secondé par la valeur des bourgeois, défendit la place avec un courage héroïque. Son fils fut arrêté dans une sortie. Les Barbares le chargent de chaînes, le conduisent sous les murailles de la ville, lui mettent un poignard sous la gorge, & menacent le gouverneur de faire périr à ses yeux cette innocente victime, s'il ne se rend sur l'heure. Gusman ne leur répond que par une décharge de traits. Les infidèles irrités percent de mille coups son malheureux fils. Les assiégés, qui, du haut des remparts, voient ce sanglant spectacle, font retentir l'air de

leurs cris & de leurs gémiffemens. Gusman inquiet accourut auffi-tôt; & , après avoir appris le fujet de leurs clameurs : « Vos cris , » leur dit-il , m'avoient fait croire que les ennemis s'étoient rendus maîtres de la ville. » Les Africains défefpérant d'emporter une place défendue par un homme qui avoit facrihé fon propre fils pour la conferver , renoncèrent à cette conquête , & fe retirèrent dans leur pays.

TARRAGONE. (*prife de*) Les Francs , peuple fameux par fa valeur , & dont les exploits doivent intéreffier une nation héritiere du nom & de la bravoure de ces intrépides guerriers , furent l'un des plus terribles fléaux de l'Empire Romain. Jamais ils ne laiffoient tranquilles fes vastes provinces ; & fi les légions , plus disciplinées que leurs bandes levées à la hâte , les arrêtoient d'un côté , ils fe jettoient fur quelqu'autre partie de ce grand corps , & lui portoient des coups dont les cicatrices étoient incurables. Sous le règne de Gallien , ne pouvant entrer dans les Gaules , ils fe répandirent dans l'Espagne , qu'ils défolerent , durant douze ans confécutifs ; prirent Tarragone , capitale de la province citérieure , & commirent de fi furieux dégâts dans cette grande & superbe ville , que , cent cinquante ans après , elle en portoit encore de triftes marques. *An de J. C. 265.*

Le lecteur nous permettra fans doute de réunir fous ce titre tout ce que l'Histoire nous

apprend des victoires ou des défaites des Francs, jusqu'à leur établissement dans les Gaules. Ces beaux pays, dont ils n'étoient séparés que par le Rhin, furent, pendant plusieurs siècles, l'unique objet de leurs efforts. L'an 306, le premier du règne de Constantin, ils osèrent, au mépris des traités de paix, franchir les barrières que la nature oppoisoit à leur courage; & pleins de fureur, ils se répandirent dans toutes les campagnes voisines, pour y commettre d'horribles ravages. Constantin les joignit; les vainquit; fit prisonniers deux de leurs rois, Ascaric & Ragaïse; & pour punir ces princes de leur perfidie, il les fit dévorer par les bêtes dans l'amphithéâtre. Ensuite il força les vaincus à regagner leurs marais; & ayant passé le Rhin sur leurs traces, il les surprit, avant qu'ils eussent eu le tems de se réfugier dans leurs asyles ordinaires. Tous les troupeaux devinrent la proie des Romains. Tous les villages furent brûlés ou détruits par le fer; & tous les prisonniers, en état de porter les armes, furent livrés aux bêtes. Ils étonnerent leurs bourreaux par leur constance. Ils coururent au-devant de la mort: ils la reçurent sans pousser un soupir; & sous les ongles des animaux qui les déchiroient, ils conservoient encore cet air intrépide, qu'ils avoient au milieu des combats.

En 313, oubliant leurs défaites, ils attirèrent encore contre eux les armes de Constan-

tin. Mais ils furent punis de leur témérité ; & l'empereur fit un si terrible dégât sur leurs terres , qu'il sembloit que la nation fût exterminée.

Ces pertes , capables d'épuiser les plus florissans Empires ne les empêcherent pas , sept ans après , de se joindre aux Allemands , & de venir insulter les frontieres de la Gaule. Crispe , digne fils de Constantin , marcha contre cette indomptable nation. Les Francs combattirent en désespérés ; mais leur acharnement ne servit qu'à rendre plus éclatante cette première victoire du jeune prince. Instruits enfin , par une funeste expérience , de l'ascendant que l'empereur avoit sur eux , ils demeurèrent en paix tout le reste de son règne.

Sous l'empire de Valentinien , ils s'unirent avec les Saxons , & infesterent la Gaule & la grande Bretagne. Théodose les poursuivit jusqu'aux isles Orcades , & leur porta un coup terrible. En 388 , ils furent vaincus & taillés en pièces , près de la Forêt-Charbonniere , entre le Rhin & l'Escaut ; mais , ayant été poursuivis au-delà du Rhin , ils firent tomber l'armée Romaine dans une embuscade , & la détruisirent entièrement. Ce ne fut que vers l'an 420 , que , profitant de la foiblesse de l'Empire , ils vinrent , sous la conduite de Pharamond , fils de Marcomir , l'un de leurs rois , s'établir dans la Toxandrie & dans le pays de Tongres , c'est-à-dire , depuis Mastricht jusqu'au confluent de la Meuse & du Vahal.

Ainsi la Flandre qui, durant tant de siècles, a été le théâtre de la bravoure Françoisse, fut le berceau de cette première monarchie du monde.

TAURIS. (*bataille de*) Sélim I, empereur des Turcs, ayant déclaré la guerre à Ismaël Sophi, le plus sage & le plus éclairé prince que la Perse ait vu sur le trône, entra dans l'Asie en 1514, à la tête d'une nombreuse armée, & rencontra celle des ennemis, aussi forte que la sienne, près de Tauris, l'une des premières villes de la Perse. A peine l'eut-il aperçue, qu'il donna le signal du combat. Les Ottomans s'ébranlent & enveloppent les Perses qui étoient rangés sous les murs de la ville, & ressembloient plutôt à des gens venus à une pompe qu'à une expédition militaire. La bataille commence par des décharges d'artillerie, qui, en un moment, éclaircissent en mille endroits les bataillons Persans, qui, serrés les uns contre les autres, n'offroient d'abord que des remparts redoutables. On en vient aux mains: on se prend corps-à-corps. La javeline & le cimenterre font un carnage horrible. La gauche des Perses est taillée en pièces. Ismaël le voit. Il y accourt; rallie les fuyards; tombe sur les Turcs; les renverse: il triomphe. Quinze mille Janissaires l'arrêtent par le feu continuël de leur mousqueterie; puis, se précipitant tout-à-coup, l'épée à la main, sur les corps avancés de sa troupe, ils recommencent un combat

plus sanglant, plus terrible que les premiers. Leurs efforts sont heureux. Ismaël, accablé à son tour, prend la fuite, avec les débris de son aîle gauche. La droite, qui disputoit vivement la victoire, n'osa plus résister, quand elle vit la défaite de son prince. Elle se hâta de chercher un asyle par une retraite précipitée; & en un instant, de cette foule d'ennemis, on n'apperçut plus sur le champ de bataille que les morts, les mourans & les prisonniers. Tauris se rendit aussitôt au vainqueur; & Sélim, couvert de gloire, revint triomphant dans ses Etats qu'il enrichit des dépouilles de la Perse; mais il ne conserva pas long-téms Tauris. Les Perses la reprirent, & l'ont conservée jusqu'à ce jour.

TAUROMENIUM. (*siège de*) Les esclaves de Sicile, traités indignement par leurs maîtres, se révolterent sous la conduite d'un certain Eunus qui se piquoit de magie, & qu'ils déclarerent Roi. En moins de trois jours, ce monarque, de nouvelle espece, augmenta tellement ses troupes, qu'il osa attaquer les troupes Romaines qu'on lui opposa, & les défit à plusieurs reprises. Bientôt les rebelles se trouverent au nombre de deux cens mille; exercerent par-tout d'horribles brigandages, & battirent jusqu'à quatre Préteurs. On envoya contre eux le consul Pison, qui eut de grands succès; mais l'honneur de terminer cette guerre étoit réservé à Rupilius, son successeur. Il assiégea les rebelles dans Tauromé-

nium, ville très-bien fortifiée, & qui fit une longue & vigoureuse résistance. Comme tous les passages étoient exactement gardés, la famine devint si extrême dans cette place, que les malheureux habitans mangerent leurs propres enfans & leurs femmes. Enfin elle fut prise; & tout ce qui y restoit d'esclaves fut attaché en croix, & mis à mort au milieu des plus cruels supplices. 13a avant J. C.

TAWNTON. (*bataille de*) Le comte de la Marche, fils du duc d'York, s'étant fait déclarer roi d'Angleterre, en 1461, sous le nom d'Edouard IV, se hâta de chercher l'armée de Henri VI, son rival. Il la rencontra, le dimanche des Rameaux, dans la plaine de Tawnton. Au commencement du combat, l'air s'obscurcit; & il tomba tout-à-coup une grande quantité de neige. Le vent la portoit dans les yeux des Lancastriens; ce qui les empêchoit de s'appercevoir des manœuvres de l'ennemi. Dans cet instant, Falcoubridge, qui commandoit l'avant-garde d'Edouard, fit quitter l'arc à sa troupe, & lui ordonna de charger l'ennemi à grands coups d'épée. Dès-lors le combat devint un affreux massacre qui dura, avec la même furie, depuis le matin jusqu'au soir. Aux approches de la nuit, les Lancastriens commencèrent à plier. Ils se battoient cependant en retraite, & balançoient la victoire. Mais le comte de Warwick, ranimant ses soldats par des prodiges de valeur, pressa si vivement l'ennemi, qu'il lui fit enfin

tourner le dos. Les fuyards, voulant passer le ruisseau de Corke, qui se jette dans la riviere de Warf, se précipiterent avec tant de confusion, que la plûpart s'y noyèrent. Leurs corps entassés servirent de pont aux compagnons de leur fuite. Le carnage fut si grand dans cet endroit, que, plusieurs jours après, les eaux de la riviere de Warf parurent teintes de sang. Plus de trente-six mille hommes périrent dans cette journée. Du nombre des prisonniers fut ce lord Clifford qui, après la bataille de Sandal, avoit insulté au cadavre du duc d'Yorck. Edouard, pour venger son pere, fit couper la tête à son ennemi, & la fit placer sur les murailles de la ville d'Yorck, comme l'avoit été celle du Duc.

TÉGÉE. (*siège de*) Polymnestor, roi d'Arcadie, ayant fait prisonnier, dans une grande bataille, Charilaüs, roi de Lacédémone, eut la générosité de le renvoyer sans rançon, après lui avoir fait jurer que jamais il n'attaqueroit le peuple de Tégée. Mais ce prince ingrat, peu jaloux de garder sa parole, vint, quelques années après, mettre le siège devant cette ville, dans l'espérance de s'en rendre maître. Le ciel se joua de sa perfide ambition. Le courage des assiégés fut si grand, que les femmes même prirent les armes, & défirent les Lacédémoniens. Ces derniers, interprétant en leur faveur un oracle de Delphes, & croyant la victoire assurée, avoient apporté des fers pour en charger les Tégéens.

Ils ne furent pas inutiles ; car on s'en servit contre les Lacédémoniens même.

TÉGYRE. (*combat de*) La bataille, donnée par les Thébains, près de Tégyre en Béotie, fut pour eux comme le prélude de la fameuse journée de Leuctres. Les Lacédémoniens approchoient. Un Thébain effrayé vint dire à Pélopidas, son général : « Ah ! seigneur, nous sommes tombés entre les mains des ennemis. » .. Eh ! pourquoi, lui répondit cet habile capitaine, ne dirons-nous pas plutôt qu'ils sont tombés entre les nôtres ? » Il ne se trompa point. Il remporta tout l'avantage, & eut le premier l'honneur de battre les Lacédémoniens, avec des forces inégales.
An du monde 3628.

TÉLAMON. (*bataille de*) Après la défaite des Romains à Clusium, le consul Emilius, l'ayant appris, vint sur le champ se présenter aux Gaulois, avec son armée. Ceux-ci ne crurent pas devoir accepter la bataille. Ils se retirèrent ; & le Consul prit le parti de les suivre, pour observer les tems & les lieux où il pourroit les incommoder, & regagner le butin qu'ils avoient fait. Par un bonheur singulier, le consul Atilius, son collègue, venant de Sardaigne, débarqua, dans ce rems-là même, ses légions à Pise, pour les conduire à Rome. Près de Télamon, ville & port de l'Etrurie, l'avant-garde du Consul arrêta quelques fourrageurs Gaulois. On les intimida ; & la crainte leur fait avouer tout ce qui s'étoit passé,

passé, & que les Gaulois approchoient, suivis du consul Emilius. Sur cet avis, Atilius se posta, avec quelques corps de cavalerie, sur une hauteur au pied de laquelle les ennemis devoient passer. Ceux-ci apperçurent le Consul, sans soupçonner que ce fût lui. Ils s'imaginèrent que c'étoit Emilius qui avoit battu la campagne, pour s'emparer le premier de ce poste. Mais un prisonnier leur apprit bientôt le double danger où ils se trouvoient. Ils mirent au plus vite l'infanterie en bataille, & la disposèrent de manière que, rangée dos-à-dos, elle faisoit front par-devant & par-derrière. On mit les chariots aux aîles, pour empêcher l'ennemi de les prendre en flanc, & l'on déposa le butin sur une montagne voisine, avec un détachement pour le garder. Cet ordre mettoit les Gaulois dans l'indispensable nécessité de vaincre ou de mourir. La cavalerie engagea le combat sur la hauteur. Atilius perdit la vie dans ce choc, en combattant en vaillant capitaine. Sa tête fut placée au bout d'une pique pour intimider les Romains. Cependant la cavalerie des Gaulois fut entièrement défaite. Ensuite l'infanterie s'ébranla de part & d'autre. Les archers des Romains commencèrent l'action par une grêle de traits qui jetterent le désordre & le désespoir parmi les ennemis dont la plupart étoient nus. Le combat fut long, sanglant & opiniâtre, quand on en fut venu aux mains. Mais la cavalerie, fondant à propos sur les Gaulois, fit déclarer la vic-

toire pour les légions Romaines. Quarante mille ennemis restèrent sur la place; & l'on fit au moins dix mille prisonniers, entre lesquels étoit Concolitan, un de leurs rois. *An de Rome 527.*

TÉLÉPHIS. (*bataille & prise de*) L'an 554, Merméroës, général des Perses, marcha vers Téléphis, forteresse importante, située à l'entrée de la Lazique, entre des rochers & des précipices. Martin, qui commandoit les troupes Romaines, s'étoit emparé des passages; & le capitaine Persan, n'espérant pas de pouvoir les forcer, eut recours au stratagème. Il se mit au lit, comme s'il eût été dangereusement malade, & passa plusieurs jours sans se laisser voir, même à ses plus intimes amis. Cette nouvelle fit naître une grande négligence parmi les Romains. Merméroës en profite; arrive tout-à-coup devant Téléphis; s'en rend maître; attaque les Romains qui s'étoient retirés; les oblige de prendre la fuite, & de lui abandonner tous leurs bagages. Ce fut la dernière victoire de ce grand général qui mourut bientôt après.

TÉMESWAR. (*siège de*) Pour profiter de la victoire remportée en 1716, dans la plaine de Peter-Waradin, le prince Eugène résolut de former le siège de Téméswar, capitale du comté de ce nom, dans la haute Hongrie, ville que la nature & l'art avoient fortifiée de concert. Les infidèles, qui la possédoient depuis près de deux siècles, y avoient

mis une garnison de plus de douze mille hommes, avec toutes les munitions nécessaires pour soutenir un long siège. Vers le milieu d'Août, le comte de Palfi fut détaché avec seize régimens de cavalerie pour l'investir. Ce capitaine eut bientôt emporté les principaux postes des environs ; & , le 1^{er} de Septembre, on ouvrit la tranchée. Elle fut poussée fort loin jusqu'au 23, que les Turcs voulurent secourir la place. Vingt-huit mille hommes attaquèrent, pendant la nuit, le quartier du Comte qui, ayant été averti à tems de cette entreprise, repoussa d'autant plus aisément les infidèles, que le gouverneur de Témefwar, qui devoit faire une sortie en même tems, ne la fit qu'une heure après. Les Turcs, battus & repoussés, n'osèrent plus paroître. Le 1^{er} d'Octobre, on attaqua la Palanque ; (c'est le nom qu'en Turquie on donne aux faux-bourgs fortifiés,) & l'on s'en rendit maître, en plein jour, après un combat de plus de quatre heures. Enfin, le gouverneur demanda le 12, à capituler ; & l'on accorda à la garnison la liberté de sortir avec armes & bagages, tambour battant, drapeaux déployés, avec les habitans qui voudroient la suivre, pour être conduits, sous une bonne escorte, à Belgrade. La bravoure de cette garnison méritoit bien ces distinctions honorables, s'il est vrai que, dans les différentes attaques qu'ils eurent à soutenir, ils immolerent plus de six mille Impériaux. Du côté des Allemands,

celui qui fit remarquer davantage sa valeur héroïque fut le prince Emmanuel de Portugal.

TENNA. (*bataille de la*) Cn. Pompéius Strabon, qui avoit, dans la Guerre Sociale, le Picénum pour département, fut attaqué & battu, auprès de la riviere de la Tenna, par trois généraux des Alliés, & obligé de se retirer dans Ferimo, ville voisine. Il y fut assiégé par Afranius seul. Le général Romain se tint assez long-tems sur la défensive. Mais, ayant appris que Sulpicius approchoit avec une armée Romaine, il fit son plan avec lui pour tomber ensemble sur l'ennemi. Au jour & au tems marqués, il fit une vigoureuse sortie. Afranius, qui croyoit n'avoir à faire qu'à Pompéius, emploie toutes ses forces pour le repousser. Mais, pendant que l'on se battoit avec un avantage égal, Servilius arrive, & met le feu au camp des Alliés. La vue des flammes, qui frappa les combattans, jetta la terreur parmi les Italiens; & pour comble de malheur, Afranius ayant été tué sur la place, toute l'armée se débanda. Cette victoire fit reprendre aux magistrats les ornemens de leurs dignités, comme celle de Julius, près d'Acerres, avoit fait reprendre la toge, ou habit de paix. 90 avant J. C.

TENREMONDE. (*siège de*) Durant le siège d'Anvers, le prince de Parme fit celui de Tenremonde, ville de Flandres, située sur le bord de l'Escaut, à-peu-près à moitié

chemin de Gand à Anvers, & qui entretient la communication de ces deux grandes villes. L'armée du roi d'Espagne s'en étant approchée, on commença à la battre en brèche. Bientôt on livra l'assaut qui fut soutenu par les rebelles avec beaucoup de fermeté; mais la menace d'un second assaut les intimida; & pour éviter le sacagement, ils prirent le parti de se rendre. Ce siège ne dura qu'une semaine; mais il coûta la vie au mestre-de-camp Pierre de Paëz, officier Espagnol, d'une grande réputation. 1584.

TERGOËS. (*siège de*) Les Flamands; révoltés contre Philippe II, roi d'Espagne, voyant le duc d'Albe occupé au siège de Mons, en 1572, résolurent de profiter de cette circonstance pour faire la conquête de Tergoës en Zélande. Ils s'en approchèrent donc avec une armée de huit mille hommes d'infanterie, pourvue de l'artillerie & des munitions nécessaires pour cette expédition. Tergoës, plus fortifié par la nature que par l'art, n'avoit alors dans ses murs qu'une garnison de quatre cens hommes, commandée par Isidore Pachéco. L'Escaut, au long duquel cette ville s'étend, la rend inattaquable dans la partie qu'il baigne. Du côté de la terre, elle est environnée par des marais; & ses défenseurs avoient fortifié les endroits foibles avec tout le soin possible. Les Flamands, après avoir investi la place, en pressèrent le siège avec la plus grande ardeur. Malgré les sorties vives,

fréquentes & meurtrieres des assiégés ; on poussa fort loin les tranchées ; & bientôt l'artillerie , qui ne cessoit de foudroyer les remparts , fit une brèche assez large pour monter à l'assaut. On voulut le tenter. Déjà l'élite des rebelles s'étoit avancée avec la plus intrépide résolution. Les assiégés les prévientent ; & leurs efforts sont si terribles , que les assaillans , déconcertés , se retirent dans leurs lignes , après avoir perdu beaucoup de monde , & plusieurs de leurs chefs. Un second assaut , donné d'un autre côté , fut aussi malheureux. Les ennemis n'entreprenoient rien pour avancer leurs ouvrages , que les assiégés n'y opposassent les plus grands obstacles. Derrière une coupure , ils en élevoient sur le champ une autre. La nuit n'interrompoit point le travail. Les femmes , élevant leur ame au niveau de celle des héros les plus généreux , disputoient aux plus vaillans soldats la gloire de défendre la patrie. Le courage suppléoit au nombre. Les assiégeans , rebutés par cette continuité de mauvais succès , prirent alors le parti de forcer la ville par la famine , & convertirent le siège en blocus.

Cependant le duc d'Albe , qui venoit de se rendre maître de Mons , jetta ses regards sur Tergoës , & ordonna à Sanche d'Avila , & à Christophe Mondragoné de secourir au plutôt cette place importante. On arma promptement un nombre suffisant de navires pour y embarquer le secours , & le faire des-

endre par la branche septentrionale de l'Escaut, sur laquelle Tergoës est situé. Mondragoné, chef de cette entreprise, ayant rassemblé un corps de troupes Espagnoles, Allemandes & Walonnes, tenta plus d'une fois de descendre le fleuve à l'aide du reflux, & de débarquer ses soldats; mais il n'y put réussir. Les ennemis boucherent constamment le passage; & leur marine, très-supérieure à celle du Roi, fit toujours avorter le projet. D'Avila, qui conduisoit les troupes de terre, crut qu'en établissant, sur les bords de l'Escaut, quelques batteries, le feu du canon contraindrait l'ennemi de s'éloigner, & pourroit procurer à Mondragoné un instant favorable pour arriver à sa destination. On exécuta ce dessein, sur la proposition qu'il en fit; mais l'évènement ne répondit pas à ce qu'il avoit espéré. L'artillerie, embourbée dans un terrain fangeux par lequel il falloit la conduire, ne put avancer assez loin. Enfin, on désespéroit de délivrer Tergoës, lorsque le capitaine Plumart, ou Blomart, né dans ce canton qu'il connoissoit parfaitement, brave homme, très-attaché au service du Roi, vint trouver les capitaines Espagnols, & proposa de passer à gué la partie de l'isle qu'une tempête effroyable avoit submergée en 1532. Il promit que la traversée, quoique d'environ trois lieues, seroit heureuse, en la faisant à marée basse, & offrit d'exécuter son projet. On en sentoît toute la grandeur & toute la difficulté. Mais

le mérite de Plumart donnoit de la force à sa proposition. On fit faire, en diligence, un grand nombre de petits sacs. On les remplit de poudre à canon, de mèches, de biscuits; &, sans différer plus long-tems, on transporta les troupes au village d'Aggior, au-dedans de l'angle de l'isle le plus proche de la terre ferme où il étoit plus aisé de tenter le passage. On avoit choisi, pour cette étonnante entreprise, trois mille hommes d'infanterie dans les trois nations qui composoient l'armée royale. Mondragoné en eut le commandement. Cét habile guerrier, persuadé que la marée la plus basse, qui monte & s'écoule dans l'espace de douze heures, ne donnoit pas un tems suffisant, voulut entrer dans l'eau dès le commencement du reflux; &, sur le champ, il conduisit ses soldats à l'endroit d'où ils devoient se porter dans la partie inondée. Il y fit distribuer un sac à chacun d'eux, & leur ordonna de le porter sur l'épaule, afin d'empêcher qu'il ne fût mouillé; puis, les ayant remplis de la plus vive ardeur, par un discours tout de feu, il se met à leur tête, & s'avance dans cet ordre. Les Espagnols marchent les premiers. Les Allemands viennent ensuite, & sont suivis des Walons. Il les arrange en files étroites, afin que les soldats soient plus sûrs du gué, & puissent plus aisément se secourir. Tous s'encouragent mutuellement. Enfin, après avoir traversé cette vaste plaine d'eau, avec la plus grande constance,

ils arrivent heureusement à la digue d'Yerfichen, village éloigné de deux lieues de Tergoës. Mondragoné, après avoir laissé la nuit à ses troupes pour se reposer, comptoit les conduire au secours de la ville, à la pointe du jour; mais il ne fut pas nécessaire d'attaquer les assiégeans. A la nouvelle du passage des Royalistes, ils furent tellement épouvantés, qu'ils abandonnerent le siège, & se hâtèrent de s'embarquer. On les poursuivit. On attaqua leur arriere-garde : on la tailla en pièces. Mais, content de ce succès, on vint jouir, dans Tergoës, de la reconnoissance des habitans qu'on venoit de délivrer par la plus hardie de toutes les manœuvres.

TÉSIN. (*bataille du*) A la nouvelle de l'entrée d'Annibal en Italie, l'allarme fut grande à Rome. On appella de Sicile le consul Sempromius; & Scipion, son collègue, s'avança aussi-tôt vers l'ennemi. Les deux armées se trouverent en présence près du Tésin, petite riviere de Lombardie, & se rangerent en bataille. Les généraux, de part & d'autre, haranguerent leurs soldats, & leur mirent devant les yeux les fruits de la victoire, & les malheurs de la défaite; puis on se disposa au combat. La cavalerie des deux nations commença la charge. Celle d'Annibal eut l'avantage; &, profitant de ce succès, elle mit en fuite les troupes legeres de Scipion. Bientôt toute l'armée Romaine se vit environnée de toutes parts. La déroute devint générale. Sci-

cion fut blessé dans cette action ; & il seroit tombé entre les mains des ennemis, si son fils, âgé pour lors de dix-sept ans, & qui mérita le glorieux surnom d'*Africain*, ne fût accouru à son secours. Ce jeune héros, voyant son pere enveloppé par les Carthaginois, perça seul jusqu'à lui, écarta à coups d'épée tout ce qui l'environnoit, & lui sauva la vie & la liberté. Cette victoire d'Annibal fit bien voir aux Romains tout ce qu'ils avoient à craindre de ce grand capitaine. *An de Rome 534.*

TESTRI. (*bataille de*) L'an 687, Thierri III déclara la guerre à Pépin, duc ou gouverneur d'Austrasie. Les troupes des deux princes se joignirent à Testri, village sur la petite riviere de Daumignon, entre Saint-Quentin & Péronne. Jamais on ne combattit avec tant de valeur. Les deux chefs déployerent toute leur adresse pour obliger la victoire à se déclarer pour leur parti. Elle couronna les Austrasiens. Le Roi, contraint de prendre la fuite, se refugia dans sa capitale. L'heureux Pépin l'y suivit, y entra, s'empara de ses thrésors, & força le monarque vaincu à le reconnoître pour collègue sous le nom de *Maire du palais.*

TÉVEROU. (*journées du*) 1. Les Sabins, ennemis éternels de Rome, ayant recommencé la guerre, mirent sur pied une armée nombreuse & redoutable. Tarquin l'Ancien, à la tête de ses troupes, les joignit dans les plaines qu'arrose le Téverou, près de Fidè-

nes, au confluent du Tibre & de cette riviere. Les deux armées s'occupèrent, pendant plusieurs jours, à de legeres escarmouches qui ne décidoient rien, quelqu'envie qu'eussent les deux peuples d'en venir à une bataille réglée. Mais le génie & la profonde sagesse de Tarquin lui procurèrent bientôt la victoire, sans presque répandre de sang. Les Sabins avoient derriere eux un pont de bois, par lequel ils communiquoient à une partie de leur armée campée au-delà de la riviere, & qui favorisoit leur retraite en cas qu'ils fussent obligés de la faire. Le Roi, s'apercevant de ce double avantage, partit avec ses troupes, vint se placer un peu au-dessus des ennemis, & s'empara d'une colline voisine du Téverou, sur laquelle il se fortifia. Quelques jours après, il jeta sur cette riviere quantité de petits bateaux qu'il chargea de bois sec, & d'autres matieres combustibles, arrosées de résine & de soufre. Au point du jour, il y fit mettre le feu, & les lâcha, par un vent favorable, dans le courant. Les Sabins apperçoivent la flamme. De tous côtés, saisis de crainte, ils courent au pont en désordre pour arrêter l'incendie. Alors Tarquin fond sur les deux camps : rien ne lui résiste. Le Romain irrité immole tout ce qui s'offre à sa vengeance. Tous les Sabins se dispersent. La plupart sont noyés dans le fleuve, ou consumés par le feu, en voulant préserver le pont ; & la nation consternée demande la paix au vainqueur.

L'an de Rome 388 , les Gaulois marcherent contre cette ville , pour venger la défaite de leurs compatriotes. Camille , le refuge ordinaire de la république , fut nommé Dictateur , malgré son grand âge. Les Romains & les Gaulois se rencontrèrent sur les bords du Téverou. Le Dictateur cacha une partie de ses troupes derriere une colline ; & , pour inspirer à l'ennemi une confiance présomptueuse , il feignit de la crainte , & se tint dans son camp. Un jour qu'il apperçut presque tous les Gaulois dispersés çà & là pour le fourrage , & déjà vaincus par le vin , il fit sortir tout-à-coup ses troupes , & leur ordonna de tomber sur eux. Le reste de l'armée ennemie accourut aussi-tôt à leur secours ; mais l'infanterie Romaine ne lui donnoit pas le tems de se ranger en bataille. Ces redoutables ennemis furent entièrement défaits ; & cette victoire , qui mérita au Dictateur un glorieux triomphe , commença à rassurer les Romains contre les Gaulois. Quelques années après , ils rentrèrent encore en Italie , & vinrent camper au même lieu. Cette journée n'est mémorable que par la défaite d'un de ces Barbares , dont la taille étoit énorme. Un Romain , nommé *Manlius* , obtint du Général la permission de le combattre , & de faire cesser par sa mort ses insultantes bravades. Le succès répondit à son courage. La mort inopinée de ce colosse humain épouvanta tellement tous ses compagnons , qu'ils prirent la

fuite pendant la nuit. Le vainqueur se para du collier d'or que portoit le Barbare ; ce qui lui fit donner le surnom de *Torquatus*.

TEWKELSBURY. (*bataille de*) Après la fameuse journée de Barnet, si fatale à la maison de Lancastre, Marguerite, l'infatigable épouse de Henri VI, avec son fils, & les seigneurs de son parti, songeoit à se retirer dans le pays de Galles, pour éviter la poursuite du victorieux Edouard IV. Elle étoit arrivée à Tewkelbury, & elle se dispoisoit à passer la Saverne, lorsque son heureux rival parut. Le duc de Sommerfet, chef de l'armée Lancastrienne, ne crut pas qu'on pût traverser en sûreté la riviere, l'ennemi étant si proche. Il fut d'avis qu'il falloit se retrancher dans le parc qui joignoit la ville. Aussi-tôt il fit travailler aux retranchemens, & l'ouvrage fut poussé avec tant d'ardeur, qu'ayant commencé à l'entrée de la nuit, il fut achevé au point du jour. Edouard s'en approcha, pour le reconnoître, & rangea aussi-tôt son armée en bataille sur deux lignes. Le duc de Sommerfet disposa la sienne en trois corps, derrière les retranchemens. Il donna la conduite de l'un au comte de Devonshire, & l'autre au chevalier Wenlock, en se réservant le plus avancé, pour soutenir la premiere attaque des assaillans. Le prince de Galles voulut être à ses côtés, pour partager avec lui le péril & la gloire. Edouard, qui avoit le coup d'œil d'une justesse admirable, observa dans les

retranchemens de l'ennemi une ouverture qui ne lui parut pas ménagée sans dessein. Il ne douta point que ce ne fût une voie que le duc de Sommerfet s'étoit préparée pour le pour suivre , en cas qu'il repoussât heureusement le premier choc. Il trouva le moyen de tourner la ruse contre son auteur même. Il ordonna au duc de Gloucester , qui commandoit la seconde ligne , de s'avancer de ce côté-là , & d'attaquer d'abord le retranchement avec furie , mais de céder ensuite par degrés , comme s'il étoit rebuté de la résistance qu'on lui opposoit. Edouard , posté derriere le Duc , demeura tranquille spectateur de l'affaut. Le duc de Gloucester n'eut pas plutôt feint de reculer , que Sommerfet , se précipitant sur lui par l'ouverture , le força de tourner sérieusement le dos. Peut-être l'artifice d'Edouard lui seroit-il devenu funeste , si Wenlock eut été assez prompt à seconder le duc de Sommerfet. Les troupes du duc de Gloucester , s'étant ouvertes en fuyant , comme on le leur avoit ordonné , laisserent voir à l'ennemi , Edouard qui s'avancoit en bon ordre pour le recevoir ; & , faisant un demi-cercle , elles paroissoient vouloir venir prendre en flanc les Lancastriens. Sommerfet , reconnoissant alors , mais trop tard , sa funeste imprudence , se crut trahi par Wenlock qui n'étoit pas sorti assez vite des retranchemens avec le corps qu'il commandoit. Il tâcha de regagner le camp , en faisant volte-face ; mais les soldats de Gloucester arriverent

assez tôt à l'ouverture du retranchement pour charger sa queue, & entrèrent impétueusement après lui. Sommerfet, transporté de fureur à cette vue, s'approcha de Wenlock. & lui fendit la tête d'un coup de sa hache d'armes. Le carnage fut horrible dans le camp. Le retranchement, que les troupes de Henri VI avoient fait pour leur conservation, devint un obstacle cruel à leurs fuite. Elles jetterent bientôt leurs armes, & attendirent à genoux le coup de la mort, ou la grace du vainqueur. La reine, qui s'étoit évanouie à la premiere nouvelle de ce désastre, fut mise sur un chariot, par les soins de quelques domestiques, & transportée dans un monastere, à quelques lieues de Tewkelsbury. Le prince de Galles, & le duc de Sommerfet, après s'être long-tems défendus avec une valeur qui fit l'admiration de leurs ennemis, furent arrêtés les armes à la main. Celui qui se saisit du jeune prince, prit le moment où, s'étant élancé sur un des combattans qu'il renversa par terre, il ne put retirer le bras assez vite, pour empêcher qu'on ne le désarmât. Edouard fit aussi-tôt cesser le carnage, & se fit amener le prince de Galles. « Comment oses-tu entrer dans mon royaume les armes à la main ? lui dit-il. » . . . Pour ravoir une couronne, répond le prince avec une noble fierté, que porterent mon père, mon aïeul, mes ancêtres, & qui m'appartient après leur mort. Mais comment oses-tu,

» toi, qui n'es qu'un sujet, porter les armes
 » contre ton Souverain ? » Edouard ne re-
 pliqua que par un coup de gantelet, qu'il
 donna sur la joue de ce héros de dix-huit ans.
 Ensuite il tourna le dos ; & , dans l'instant,
 les seigneurs qui l'accompagnoient se jetterent
 sur l'illustre prisonnier, & le percerent de
 coups de poignard. Le duc de Sommerfet eut
 la tête tranchée. La reine Marguerite n'ob-
 tint sa liberté, qu'en payant une rançon de
 cinquante mille écus. Enfin l'infortuné Hen-
 ri VI, qui languissoit dans la tour de Lon-
 dres, reçut le coup mortel, qui mit fin à la
 grandeur de sa maison, en 1471.

THABOR. (*bataille du*) Ce fut sur cette
 montagne célèbre, que Barac & Débora,
 chefs du Peuple de Dieu, mirent en fuite l'ar-
 mée de Jabin, roi de Chanaan, commandée
 par Sisara. Cet infortuné Général, se voyant
 vivement poursuivi par les vainqueurs, fut
 rencontré par une femme qui, feignant d'être
 touchée de compassion, lui offrit un asyle. Il
 l'accepta ; s'étendit par terre, & dormit. Mais,
 pendant ce funeste sommeil, sa perfide hô-
 tesse lui perça la tempe avec un énorme
 clou, & lui ôta la vie. Cette victoire rem-
 portée l'an 1305 avant J. C. délivra les enfans
 d'Israël du joug de l'esclavage.

THALA. (*siège de*) Jugurtha, toujours
 vaincu par Métellus, s'étoit retiré dans
 cette ville où il tenoit la plus grande partie
 de ses thrésors, & faisoit élever ses enfans.

Le

Le général Romain , qui espéroit terminer la guerre par cette conquête , alla l'y chercher avec tant de secret , que sa présence inopinée jetta la consternation dans le cœur du roi & de ses sujets. Ce prince , se voyant sans ressources , prit la fuite avec ses enfans & ses richesses. La ville , que la nature & l'art avoient fortifiée à l'envie , osa résister à Métellus. Le siège dura quarante jours , au bout desquels les Romains , après bien des fatigues & des dangers , escaladerent les murailles , & se répandirent par-tout. Le butin fut perdu pour eux ; car les Numides , voyant que le bélier abbatoit les remparts , avoient porté au palais du roi l'or , l'argent , & tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville ; & s'étant remplis de vin , ils mirent le feu à ce superbe édifice , & expirèrent dans les flammes. *An de Rome 645.*

THANIS. (*passage du*) S. Louis , étant entré en Egypte en 1249 , avec sa redoutable armée , arriva , après une marche longue & pénible , à la pointe qui sépare les deux fleuves , appelés alors *Damiette & Thanis* ; & qui sont deux bras du Nil. Le pieux monarque délibéra sur la maniere de franchir le Thanis. Il étoit large & profond. Tout ce que l'Egypte avoit de plus brave y étoit dans la disposition de bien défendre un passage de cette importance. Ils avoient derriere eux la ville de la Massoure , qui leur fournissoit toutes les provisions nécessaires. On résolut d'avancer

une digue ou chauffée dans le fleuve, & de la pousser, le plus près que l'on pourroit, de l'autre bord. Aussi-tôt, pour couvrir les travailleurs, on éleva deux Chaz-Chateilz, ou galeries couvertes, &, au bout de ces galeries, deux beffrois, ou grosses tours remplies d'arbalétriers qui ne cessoiēt de tirer sur l'autre rivage. Outre ces monstrueux châteaux de bois, on dressa dix-huit autres machines pour lancer des pierres & des traits; mais bientôt on reconnut l'inutilité de ce prodigieux travail. Des tourbillons de feu grégeois, lancés du camp des Sarasins, détruisoiēt, en un instant, ces tours, ces galeries, ces machines qui avoient coûté tant de fatigues & tant de dépenses. Ce feu, funeste invention de Calinique, architecte d'Héliopolis, sous Constantin Pogonat, étoit un composé de naphte, de soufre, de bitume & d'huile. Il consumoit tout. Il brûloit jusques dans l'eau. Rien ne pouvoit l'éteindre que le sable, l'urine & le vinaigre. Celui qu'on lançoit avec le mortier « sembloit, dit Joinville, un » grand dragon volant par l'air, & répandoit » si grant clarté, qu'il faisoit aussi clair, durant la nuit, dans notre ost, comme le jour, » tant y avoit grant flamme de feu. Un soir » avint que les Turcs amenerent cet engin, » terrible engin à mal faire, par lequel ils nous » jettoient le feu grégeois à planté, qui étoit la » plus horrible chose que oncques jamais je » veisse. Adonc, s'écria le bon chevalier mes

» fire Gautier mon compagnon : Seigneurs ,
» nous sommes perdus à jamais , sans nul re-
» mede ; car , s'ils brûlent nos Chaz-Chateilz ,
» nous sommes ards & brûlés. Si nous laissons
» nos gardes , nous sommes ahontés. Par quoi ,
» que chacun se jette à genoux ; & crions
» merci à notre Seigneur , en qui est toute
» puissance. » Ils le firent , & le redoutable feu
ne leur causa aucun dommage. Le lendemain ,
en plein jour , les infidèles lancerent leur feu
avec tant de succès , que les tours furent tou-
tes deux consumées , malgré les efforts qu'on
fit pour éteindre la flamme. On en construisit
une autre qui eut aussi-tôt le même sort. Ce
fatal artifice désoloit les Croisés qui avoient
encore à se défendre , & de la ruse & de la
force ouverte. Un jour , les Sarasins s'avance-
rent fort près du camp ; tuerent ou enleve-
rent tout ce qui se trouva au-dehors , & for-
cerent un quartier. Joinville , sur le champ ,
pique des éperons avec Pierre d'Avalon , &
renverse tout ce qui se présente sous ses coups.
Les Barbares prennent la fuite. Quelque tems
après , ils reparoissent. On les reçoit avec vi-
gueur ; on les accable ; on en triomphe une
seconde fois. Le comte d'Anjou , à qui l'on
devoit l'honneur de cette journée , « fut de-
» puis moult prisé pour son intrépide vail-
» lance. » Tous ces succès néanmoins affoi-
blissoient insensiblement l'armée Chrétienne ,
sans lui ouvrir le passage du Thanis. Déjà l'on
commençoit à manquer de vivres. Déjà l'on

parloit de reprendre le chemin de Damiette; lorsqu'un Bédouin, abandonnant & sa religion & ses compatriotes, vint trouver le comte de Beaujeu, offrant, pour cinq cens besans d'or, de lui indiquer un gué où toute la cavalerie pourroit passer. On accepte sa proposition. On se dispose à cette grande entreprise. Le comte d'Artois, prince avide de gloire, obtient du Roi, son frere, la permission de se mettre à la tête de l'avant-garde, à condition qu'il n'entreprendra rien avant que toute l'armée ait traversé le fleuve. Le jour commençoit à peine à paroître, que le comte d'Artois se précipite dans les eaux, & s'avance, d'un air intrépide, vers trois cens chevaux Sarasins, qui prennent la fuite à son approche, & vont porter la consternation & la terreur dans le camp des infidèles. Animé par ce premier succès, le Comte oublie sa promesse. Foucquault de Melle, qui avoit été son gouverneur, & qui, par honneur, tenoit alors la bride de son cheval, jaloux de le voir triompher, lui crie, à pleine voix, en lui montrant les fuyards: « Or à eux! or à eux!» Il suit ce conseil. Il part à la tête de quatorze cens chevaliers; fond, comme un foudre, sur les retranchemens ennemis; égorge les premières gardes; porte par-tout l'épouvante & la mort. Facardin, général des Turcs, qui ne s'attendoit pas à une attaque si soudaine, sort du bain, à moitié nud; court vers le lieu de l'allarme; rallie quelques-uns de ses gar-

des, & soutient quelques momens l'impétuosité Françoisé. Mais enfin, abandonné de ses troupes, enveloppé de toutes parts, il reçoit un coup de lance au travers du corps; tombe & meurt, percé de mille autres traits. Aussitôt tout prend la fuite. La déroute, la confusion, le carnage deviennent horribles. Heureux le Comte, s'il se fût contenté de cette éclatante victoire! Sa fortune l'aveugle, sa témérité l'entraîne. En vain on veut l'arrêter. Il ne veut rien entendre, & vole, à bride abbatue, vers la Massoure. Les Templiers suivent de rage. Les Anglois, soit émulation, soit jalousie, leur disputent d'ardeur. Tout cède à leur impétuosité; & les Barbares, accablés, se sauvent dans la ville avec tant de précipitation, qu'ils oublient d'en fermer les portes. Les vainqueurs y entrent après eux; trouvent les rues désertes; pénètrent au palais du Sultan, & poursuivent les fuyards jusques dans la campagne qui conduit au Grand-Caire. Désespérant enfin de pouvoir les atteindre, ils viennent rejoindre leurs compagnons qui étoient demeurés pour butiner. Ils ne s'occupent, à leur exemple, que de l'ignoble soin de piller; nouvelle faute qui fut la perte de ces inconfidérés, & le salut des Egyptiens. Ceux-ci, s'apercevant enfin qu'ils n'avoient à faire qu'à une poignée de François, se remettent de leur terreur; se rallient sous la conduite d'un soldat déterminé, nommé *Bondocdar*, & chargent les aventuriers avec

cette vigueur qu'inspire la confiance dans le nombre. Les Croisés, surpris de cette attaque soudaine, essayent inutilement de se réunir. Ils ne le pouvoient qu'à travers mille morts. Les habitans, se voyant secourus, avoient repris courage ; & , des fenêtres de leurs maisons où ils s'étoient barricadés , ils faisoient pleuvoir sur les ennemis un déluge de javelots , de flèches , de pierres , de sable embrasé , de feux grégeois , d'eau bouillante. Le comte d'Artois, toujours intrépide , toujours terrible , combat presque seul des milliers d'infidèles. Les braves , qui l'accompagnent , expirent à ses côtés. Pour les venger , il fait mille efforts de bravoure. Enfin , accablé du nombre , épuisé de fatigues , tout couvert de blessures , il tombe sur ses compagnons : il meurt en digne frere de S. Louis. Pendant que cette scène sanglante se passoit à la Massoure , le monarque avoit franchi le Thanis , avec le reste des troupes. Déjà il les rangeoit en bataille , lorsque le sire de Beaujeu vint lui dire le péril du comte d'Artois. « Connétable , » s'écria-t-il aussi-tôt , courez-y avec tout ce » que vous pourrez rassembler de braves ; & » soyez sûr que je vous suivrai de près. » Beaujeu part. Tous les preux , qui étoient autour du Roi , s'empressent de le suivre. Rien ne résiste à leur premier effort. Joinville , qui avoit devancé les autres , apperçoit un Sarsin , d'une taille gigantesque , qui mettoit le pied à l'étrier pour monter à cheval. : « Il

» lui donne de son épée sous l'aisselle, tant
 » comme il peut la mettre en avant, & le tue
 » tout mort d'un coup.» Mais, dans l'instant,
 il est assailli par six mille infidèles. Il se défend,
 comme un lion, à la tête de sa troupe. Il se re-
 tire, toujours encombattant, dans une mesure
 qui le met à couvert du grand nombre. Là,
 les coups continuent avec la même fureur.
 Hugues d'Ecosse, Raoul de Wainon, Fer-
 reis de Loppei, & plusieurs braves de ce mé-
 rite, sont percés de traits, « tellement que
 » le sang se toit de leurs plaies, tout ainsi que
 » d'un tonneau sort le vin. Errard d'Emerag
 » est navré, parmi le visage, d'une épée qui lui
 » tranche tout le nez, tant qu'il lui cheoit sur
 » la bouche.» C'étoit fait de ce brave esca-
 dron, si le comte d'Anjou n'eût volé à son
 secours. La présence de ce prince dissipe les
 Barbares, & sauve le sénéchal, avec tout ce
 qui lui restoit de chevaliers. A peine les Sa-
 rasins avoient-ils pris la fuite, qu'un bruit ter-
 rible de trompettes, de clairons & de cors
 se fait entendre. C'étoit le Roi qui s'avançoit
 avec le reste de l'armée. Il avoit sur la tête un
 heaume doré *moult-bel*, à la main une épée
 d'Allemagne, & dans toute sa personne cet
 air héroïque, qui annonçoit le plus grand roi
 du monde. Jamais, dans toutes les guerres
 d'Outre-mer, il ne se fit de plus beaux faits
 d'armes, que ceux qu'on vit en cette fameuse
 journée, soit du côté des Chrétiens, soit de
 la part des infidèles. Il n'étoit question ni d'arc,

ni d'arbalète , ni d'autres machines : « Mais » étoient les coups qu'on se donnoit l'un sur l'autre , à belles masses , épées & fûts de lances , tout mêlé l'un parmi l'autre. »

Bondocdar , suivi des plus braves de son armée , se précipite vers le monarque , & le charge avec toute la furie dont les Barbares sont capables. Le choc est si vif & si rude , que , dans la première épouvante , quelques escadrons François prennent la fuite vers le Thamis , & se jettent dans ses eaux , sous lesquelles ils périssent pour la plupart. Ce succès anime les infidèles. Ils environnent ; ils pressent ; ils menacent le Roi de toutes parts. Ce prince , sans s'étonner , s'oppose à tous leurs coups , avec une intrépidité plus qu'humaine. Tantôt il rallie ceux de ses gens que la terreur dissipe ; tantôt il perce lui-même les bataillons ennemis. Son ardeur l'emporta si loin des siens , qu'il se vit tout-à-coup seul au milieu de six Sarafins qui tenoient les rênes de son cheval , & qui s'efforçoient de l'emmener prisonnier. Louis les frappa si rudement de la masse & de l'épée , que , les ayant tous tués , ou mis hors de combat , il étoit déjà libre , lorsqu'on arriva pour le dégager. Le danger du prince , s'étant répandu parmi les Croisés , avoit rassemblé les différens corps de l'armée , qui , épars çà & là dans la plaine , combattoient contre les ennemis. Leur réunion multiplia leur force. Ils donnerent tous ensemble sur les infidèles qui , près d'être enveloppés , pri-

rent la fuite, & laisserent les Chrétiens en paix. Le Roi se retira dans sa tente pour y prendre quelque repos. Joinville, qui avoit reçu cinq blessures dans cette *piteuse* journée, lui ôta son casque, « lui donna son chapel de fer, qui étoit beaucoup plus léger, afin qu'il eût vent. »

Pendant la nuit, on s'empressa de construire un pont de communication avec l'armée du duc de Bourgogne, qu'on avoit laissée au-delà du Thanis. En très-peu de tems, l'ouvrage fut achevé; & , dès le lendemain, on fit passer une partie des troupes dans le camp du Roi. Ce renfort étoit nécessaire; car bientôt les Barbares vinrent insulter les Chrétiens dans leur camp, & dissiper les premières gardes. On tomba sur eux; on les repoussa avec un grand carnage; mais on ne put empêcher que quelques-uns ne se fissent, avec de grosses pierres, un logement d'où ils lançoient contre les Croisés une grêle de traits qui les incommodoient beaucoup. On se proposa de renverser ce retranchement funeste; & , pour réussir, on attendit les approches de la nuit. Mais l'intrépidité de Jean de Vaisy, aumônier de la troupe de Joinville, fournit l'occasion de le détruire plutôt qu'on ne croyoit. Ce courageux ecclésiastique se dérobe « tout seulet, sa cuirasse vêtue, son chapel de fer » sur sa tête, son épée sous le bras, » s'avance, comme sans dessein, vers les infidèles qui le prennent pour un des leurs; fond

tout-à-coup sur eux ; frappe d'estoc & de taille ; les culbute & les disperse. Bientôt, détrompés de leur erreur , & secourus de plusieurs de leurs cavaliers , ils reviennent sur l'aumônier qui se retiroit , content de son exploit ; mais cinquante Gendarmes , envoyés par Joinville , les arrêtent ; renversent le retranchement , & ramènent , comme en triomphe , le valeureux de Vaify , qui ne fut plus appelé que le *brave Prêtre*.

Quelques jours après , au lever du soleil , Bondocdar , que les Mammelus avoient proclamé Général , vint , avec une armée quatre fois plus forte que celle des Croisés , donner à leur camp un assaut général. Il observa la disposition des Chrétiens jusqu'à midi ; & alors il commença ses attaques qui durèrent jusqu'à la nuit. Elles furent terribles. Les Barbares , en bouchant de longs tuyaux d'airain , répandoient par-tout le redoutable feu grégeois , qui , s'attachant aux habits des soldats , & aux caparaçons des chevaux , les embrasoit depuis les pieds jusqu'à la tête. Quand , par ce déluge de feu inconnu jusqu'alors dans les combats , ils avoient fait quelque ouverture dans les bataillons , leur cavalerie s'y précipitoit , & tâchoit de l'enfoncer. C'est ainsi que la bataille du comte d'Anjou fut rompue. Ce prince , abbatu sous son cheval , alloit être pris ou tué , lorsque le Roi , averti du danger où il étoit , part comme un éclair , l'épée au poing ; s'élance au travers des dards & des

flam̄mes; renverse tout ce qui s'oppose à son passage; perce jusqu'à l'endroit où son frere défendoit sa vie; lui donne le moyen de remonter à cheval; le dégage, & rappelle la victoire de ce côté-là. On combattoit partout avec une égale valeur, mais avec des succès différens. Le *preux & vaillant* Châtillon, le brave Mauvoisin, & les seigneurs de Palestine firent des prodiges incroyables de valeur, & ne purent être entamés, ni par le nombre, ni par l'ardeur, ni par l'opiniâtreté des Musulmans. « Il en alloit pauvrement, dit Joinville, à l'autre bataille qui suivoit, où le courage, quantité de machines, & d'assez bons retranchemens de bois ne servirent de rien aux Templiers. » Accablés par la multitude, ces généreux chevaliers furent presque tous taillés en pièces. Au-delà de l'espace qu'ils occupoient, il se trouva une superficie d'environ cent perches, « si couverte de piles, de dards & » d'autres traits, qu'on n'y voyoit point de » terre. Leur grand-maître avoit perdu un » œil au combat de la Maffoure. Il perdit l'au- » tre à celui-ci; car il fut tué & occis. » Le comte de Poitiers, frere du Roi, fut enfin enfoncé & fait prisonnier. Déjà les Sarasins l'emmenoient, lorsque les vivandiers, les valets qui gardoient le bagage, les femmes même, transportés d'un courage extraordinaire, volerent à son secours, chacun armé des instrumens de sa profession, & firent de si grands efforts, qu'ils l'arracherent des mains des Bar-

bares, & le mirent en état de rallier les troupes qu'il commandoit. Enfin les infidèles, attaqués, enfoncés, poursuivis à leur tour de toutes parts, abandonnerent la victoire aux Croisés qui se tinrent dans leur camp, au lieu de regagner Damiette pour se refaire. Ce fut une faute dont on eut bientôt lieu de se repentir. La famine & les maladies vinrent accabler ces héros qui tant de fois avoient bravé la mort ; & ces cruels fléaux, mille fois plus terribles que l'ennemi, moissonnerent, en peu de tems, toute la fleur de l'armée Chrétienne.

» La chair des jambes, dit Joinville, nous des-
 » séchoit jusqu'à l'os, & le cuir nous devenoit
 » tanné de noir & de terre. » Ce n'étoient par-
 tout que cris douloureux, que visages languis-
 sans, que personnes désolées, qui pleuroient
 leurs amis morts ou mourans, & qui ne tar-
 doient pas elles-mêmes de devenir pour les
 autres un sujet d'affliction. Tout le camp n'é-
 toit plus qu'un affreux hôpital & un vaste ci-
 metiere. Pour comble de malheur, le Roi lui-
 même, dont la constance inaltérable avoit sou-
 tenu celle de ses infortunés sujets, fut atta-
 qué du mal contagieux. La désolation, le
 désespoir devinrent l'expression de tous les
 cœurs ; & l'on fut enfin obligé de traiter d'une
 trêve avec les Barbares. Après bien des con-
 testations, on étoit sur le point de conclure,
 lorsque les Sarasins demanderent pour ôtage
 la personne même de Louis. A cette propo-
 sition, Geoffroi de Sargines, le bon cheva-

lier, rompit la conférence, en protestant avec une noble colere que jamais les François n'auroient cette lâcheté. « Ils aimeroient beaucoup » mieux que les Turcs les eussent tous tués, » qu'il leur fût reproché qu'ils eussent baillé leur » Roi en gaigne. » Le monarque vouloit se donner lui-même en ôtage; & l'on eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'exécuter cette trop généreuse résolution.

On songea, dès le lendemain, à tâcher de regagner Damiette. On fit d'abord passer tous les bagages, les gens inutiles & les malades, que Louis vouloit voir en sûreté, avant que de partir. Il les suivit, quoique malade lui-même; se mit à la tête du corps de bataille, & donna l'arrière-garde à Gaucher de Châtillon, qui se chargeoit toujours des emplois les plus dangereux. Ce jeune héros, de vingt-huit ans, eut à soutenir tout l'effort des Sarasins qui, instruits du dessein des Croisés, vouloient le faire échouer. Sa bravoure le fit triompher. Il vint à bout de franchir le Thanis avec le comte d'Anjou, qui avoit voulu partager avec lui l'honneur de la retraite; mais une nouvelle imprudence acheva de perdre les François. Quelques ordres que Louis eût donnés à ses « maîtres-d'œuvres & ingénieurs, » de couper les cordes qui tenoient les ponts » d'entre eux & les Sarasins, ils n'en firent » rien, dont grand mal en arriva. « Le Roi, monté sur un petit cheval, sans cuirasse, sans casque, sans autres armes que son épée, s'é-

toit placé à l'arrière-garde, n'ayant avec lui que le seul Geoffroi de Sargines, & s'acheminait tristement vers Damiette. Tout-à-coup la campagne se couvre de Barbares qui avoient passé, les uns au gué, ou dans des bateaux, les autres à la nage, le plus grand nombre sur le fatal pont qu'on n'avoit point rompu. Alors commence un nouveau combat où les François, quoiqu'accablés de langueur, surpassent encore tout ce qu'ils avoient fait de plus héroïque dans cette guerre. Gui Du-Châtel, évêque de Soissons, prélat vaillant & redoutable, ne songeant qu'à vendre chèrement sa vie, se précipite, l'épée à la main, au milieu des escadrons ennemis; les enfonce; en fait un horrible carnage, & percé de mille traits qu'on lui décochoit de tous côtés, trouve enfin cette mort glorieuse, qu'il cherchoit, en combattant pour Jesus-Christ; suivant la pieuse croyance de ce siècle peu instruit. Châtillon & Sargines montrèrent plus de conduite, sans faire paroître moins de valeur. Ils soutinrent presque seuls tout l'effort de cette multitude effroyable d'infidèles. Toutes les fois qu'ils osoient approcher de Louis, » Sargines le défendoit à grands coups d'épée & de pointe; & ressembloit sa force lui » être doublée d'outre-moitié, ainsi que son » preux & hardi courage; & à tous les coups, » les chassoit de dessus le Roi. » Ce fut ainsi que ces deux intrépides chevaliers conduisirent le monarque jusqu'à une petite ville,

nommée par les uns *Casel*, par les autres *Sarmosac*, ou *Charmasach*. « Là, il fut descendu » au giron d'une bourgeoisie de Paris. » Telle étoit sa foiblesse, « que tous le cuiderent voir » passer le pas de la mort, & n'espéroient » point que jamais il pût passer celui jour sans » mourir. » Châtillon cependant veilloit à sa gloire & à sa sûreté. Seul, il défendit long-tems l'entrée d'une rue étroite, qui conduisoit à la maison où ses domestiques lui rendoient des devoirs qu'ils croyoient les derniers. On le voyoit tantôt fondre sur les Sarasins comme un éclair, abbatant & tuant tous ceux dont il avoit prévenu la fuite par sa vitesse; tantôt faire retraite pour arracher de son écu, de sa cuirasse, & même de son corps, les flèches & les dards dont il étoit tout hérissé. Il retournoit ensuite avec plus de furie qu'auparavant, & se dressant, de tems en tems, sur ses étriers, crioit de toute sa force : » A Châtillon ! chevaliers, à Châtillon ! & » où sont mes prudhommes ? » mais en vain : personne ne paroissoit. Enfin, accablé par la foule, épuisé de fatigues, tout couvert de traits, percé de coups, ce héros, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, tomba mort, en défendant sa Religion & son Roi.

Les restes de l'arrière-garde arriverent dans ce moment, toujours poursuivis, toujours opposant une vigoureuse résistance. Philippe de Montfort, qui les commandoit, s'approcha

du roi, pour lui dire qu'il venoit de voir l'Emir avec lequel on avoit traité de la trêve, » & que, si c'étoit son bon plaisir, qu'encore » derechief, il lui en iroit parler. » Le monarque y consentit. Montfort va trouver le prince infidèle. On convient, de part & d'autre, des conditions de l'accommodement. Déjà ils se touchoient dans la main, « lorsqu'un traître, mauvais Huiffier, nommé » *Marcel*, commença à crier à haute voix : » Seigneurs Chevaliers François, rendez-vous » tous ; le Roi vous le mande par moi, & ne » le faites point tuer. » A ces mots, la consternation devient générale. On obéit. Le traité est rompu. Un Emir se saisit de la personne de Louis. Tous les seigneurs, tous les soldats, l'oriflamme, les drapeaux, les bagages, tout est conduit en triomphe à la Maffoure, avec l'infortuné monarque.

A la nouvelle de la captivité du saint Roi, on ne sçauroit dire quelle fut la douleur de la reine Marguërite, son épouse, qui l'attendoit à Damiette. Elle se tourmentoit ; elle s'agitoit, « & sans fin, s'écrioit : A l'aide ! à l'aide ! » On fut obligé de faire veiller, au pied de son lit, un chevalier, vieil & ancien, de l'âge de quatre-vingts ans & plus, » qui, toutes les fois que des songes lugubres interrompoient son sommeil, lui prenoit la main, & lui disoit : « Madame, je suis avec vous, » n'ayez peur. » Un jour, ayant fait retirer tout le monde, excepté ce brave vieillard, elle se
jetta

jetta à ses genoux. « Jurez-moi, lui dit-elle, que vous ferez ce que je vas vous demander. » Il le promit, avec serment. « Eh bien ! » fire chevalier, je vous requiers sur la foi que vous m'avez donnée, que, si les Sarafins prennent cette ville, vous me coupiez la tête, avant qu'ils me puissent prendre. »... « Très-volontiers le ferai, répondit ce bon gentilhomme, » j'avois jà eu en pensée d'ainsi le faire, si le cas y échéoit. » Mais le Roi traita de sa rançon, & de celle de tout son monde qui avoit échappé à la maladie ou à la férocité des infidèles.

Héros jusques dans les fers, ce grand prince vit mille fois, d'un œil tranquille, la mort suspendue sur sa tête, & sur celle de ses plus fidèles serviteurs, plutôt que de consentir à des conditions flétrissantes. Toujours il traitoit en maître avec ses vainqueurs qui, pleins d'admiration, disoient de lui : « C'est le plus fier Chrétien que nous ayons jamais vu. » Souvent, dans un accès de colere, ils s'écrioient en sa présence : « Quoi ! tu es notre captif ; & tu nous traites en Souverain, comme si nous étions dans tes fers ! » Après la mort de leur Soudan qu'ils avoient assassiné, ils mirent en délibération de le placer sur leur thrône. Mais sa fermeté leur fit appréhender qu'il ne renversât leurs mosquées, qu'il ne détruisît leur religion. Le Roi, s'entretenant de cette aventure avec Joinville, lui demanda s'il croyoit qu'il eût accepté la

couronne d'Egypte? « Ma foi, Sire, répondit » le sénéchal, vous eussiez fait en vrai fou, vu » qu'ils avoient occis leur seigneur. » ... Or sça- » chez, reprit Louis, que je ne l'eusse mie refu- » sée. » Tant étoit ardent le zèle de ce prince véritablement très-Chrétien ! Enfin il fut mis en liberté, & reprit le chemin de ses Etats, où sa présence étoit devenue absolument nécessaire, depuis la mort de la reine-mere, régente du royaume.

THAPSUS. (*bataille de*) César étant entré en Espagne pour détruire les restes du parti vaincu, commandés par Scipion, lui livra bataille près de Thapsus. Les républicains firent les plus grands efforts de courage. Jamais l'amour de la patrie n'avoit inspiré plus de bravoure ; mais enfin il fallut céder au bonheur ou à l'habileté de l'oppresser ; & Scipion vaincu se refugia dans Utique. *An de Rome 706.*

THASE. (*siège de*) C'étoit la capitale de l'isle de même nom, dans la Thrace. Les habitans soutinrent, pendant trois ans, les efforts des Athéniens commandés par Cimon, & ne se rebuterent point des maux cruels, auxquels les livroit leur révolte opiniâtre. Les femmes seconderent les guerriers avec la même ardeur ; &, comme on manquoit de cordes pour les machines, elles couperent toutes volontiers leurs chevelures, & les employèrent à cet usage. On avoit défendu, sous peine de mort, de parler de se rendre ; mais un

citoyen , nommé *Hégétoride* , voyant avec douleur périr tous les habitans , se présenta , la corde au cou , à l'assemblée du peuple : « Mes » compatriotes , leur dit-il , faites de moi tout » ce qu'il vous plaira ; mais sauvez la patrie » par ma mort , en abolissant la loi meurtrière , » publiée contre vos intérêts. » Ce discours toucha tout le monde. On abolit la loi. On se rendit aux Athéniens , qui se contenterent de démanteler la ville. *An du monde 3535.*

THEBES EN BÉOTIE. (*sièges de*) 1. Le célèbre & malheureux *Œdipe* , en quittant son royaume , le laissa sous le gouvernement de ses deux fils , *Ethéocle* & *Polynice*. Les deux princes convinrent de monter alternativement sur le trône. *Ethéocle* , en qualité d'aîné , régna le premier ; mais , quand l'année fut révolue , séduit par les attraits du souverain pouvoir , il viola ses sermens , & voulut exclure son frere. *Polynice* , rempli d'une juste indignation , s'arma contre l'usurpateur , & chercha , de tous côtés , des partisans & des amis. *Adraсте* , roi des *Argiens* , souleva toute la Grèce en sa faveur. *Hippomédon* , *Parthénope* , *Tydée* , *Capporée* , *Amphiaraiüs* , princes puissans , jurèrent sur les autels d'éteindre dans le sang d'*Ethéocle* sa coupable ambition. On commença la guerre. Elle fut longue & cruelle ; & les défenseurs de *Polynice* y perdirent la vie , pour la plûpart. Enfin , après bien des combats livrés de part & d'autre sous les murs de *Thèbes* , les deux

freres résolurent de mesurer leurs épées, pour terminer en un jour leur sanglante dispute. Les deux armées font place à ces deux athlètes. Ils s'avancent dans l'arène. Ils s'approchent : ils se frappent. Une haine mortelle dirigeoit leurs coups. Ils se tuerent tous deux, vers l'an 1252 avant J. C. Le tendre Racine a présenté sur notre théâtre ce mémorable événement.

2. Les Lacédémoniens s'étoient rendus maîtres de Thèbes, & y avoient établi des gouverneurs, ou, pour mieux dire, des tyrans cruels, qui faisoient gémir les Thébains sous le joug de la plus triste servitude. Pélopidas, ce grand homme qu'une foule de glorieux exploits a rendu immortel, trop fier pour souffrir l'esclavage, conçut le généreux dessein de délivrer sa patrie, & alla lui chercher par-tout des vengeurs intrépides. Il s'adressa particulièrement aux bannis, que les injures particulières, qu'ils avoient reçues des tyrans, portoient à tout entreprendre. Ils entrèrent facilement dans ses vues. Plusieurs de ses amis voulurent avoir part à ce grand dessein. Charon, l'un d'eux, promit de donner sa maison pour retraite aux conjurés ; & un autre Thébain, nommé *Philidas*, trouva moyen de se faire greffier d'Archias & de Philippe qui étoient du nombre des tyrans. Quand on eut pris en secret toutes les précautions les plus sages pour s'assurer du succès, Pélopidas se mit en marche à la tête de ses illustres com-

pagnons , & s'approcha de la ville. Avant d'y entrer , on tint conseil. Il fut décidé qu'un petit nombre tenteroit d'abord la fortune , & que , s'ils étoient surpris , les autres se chargeroient du soin de leurs familles. Pélopidas , & onze braves avec lui , acceptèrent cette périlleuse commission. Ils envoyèrent un courier à Charon , pour l'avertir de leur arrivée ; & , après avoir embrassé tendrement leurs compagnons , ils gagnèrent les portes de Thèbes , vêtus de simples vestes , menant avec eux des chiens de chasse , & tenant à la main des rets , afin que ceux qui les rencontreroient les prissent pour des chasseurs qui s'étoient égarés. Quand ils furent sur le point d'entrer , ils changèrent de décoration ; prirent des habits de payfans , & , s'étant partagés , se glissèrent dans la ville par différens endroits. Après avoir fait si heureusement ce premier pas , ils allèrent droit à la maison de Charon , qui les reçut très-bien. Philidas , aussi fidèle à ses engagements , donnoit , ce soir-là même , un grand festin à Philippe & à Archias. Lorsque ce repas fut avancé , & que les gouverneurs Lacédémoniens , échauffés par le vin , ne songeoient qu'à se divertir , les conjurés sortirent , & se partagerent en deux bandes. Les uns vinrent attaquer Philippe & Archias. La liqueur traîtresse , dont ils s'étoient remplis , les avoit déjà vaincus : on n'eut que la peine de les égorger comme de foibles victimes. Les autres , commandés par Pélopidas , allèrent

d'abord à la maison de Léontidas, l'un des tyrans; heurterent long-tems à sa porte; renverserent l'esclave qui la leur avoit ouverte, & monterent à la chambre du Lacédémonien. Il s'éveille au bruit, saute de son lit, & va, l'épée à la main, au-devant d'eux, pour défendre courageusement ses jours. Il frappe d'abord un des conjurés, nommé *Céphisdore*, & l'étend mort à ses pieds. Pélopidas se présente aussi-tôt. Le combat fut long & difficile; mais enfin le tyran expira sous la main vengeresse du brave Thébain. Après cette victoire, les bannis s'étant joints aux conjurés, avec une foule de citoyens, allerent tous ensemble assiéger la citadelle que quelques Lacédémoniens vouloient défendre, en attendant du secours de Sparte; mais ils furent bientôt forcés de capituler. Cette action mémorable & hardie, conçue, & en partie, exécutée par la prudence & la valeur de Pélopidas, procura à Thèbes une liberté entiere.

3. Après la bataille de Chéronée, Philippe avoit mis garnison dans Thèbes; mais, à peine eut-on appris la mort de ce prince, qu'on égorgea les Macédoniens. Alexandre, à qui ses conquêtes & sa téméraire vanité avoit donné le nom de *Grand*, passa les Thermopyles, entra dans la Grèce, & marcha contre cette ville rebelle. Dans la route, il disoit d'un ton moqueur à ceux qui l'accompagnoient: « Démofthène, dans ses harangues, » m'appelloit enfant, lorsque je domptois l'Il-

» lyrie. Il me nommoit jeune étourdi , quand
 » je punissois les Theffaliens. Montrons-lui
 » maintenant , aux pieds des murailles d'Athè-
 » nes , que je suis homme fait. » Son arrivée
 dans la Béotie fut si soudaine , que les Thé-
 bains n'en croyoient qu'à peine leurs propres
 yeux. Quand il fut devant les murs de leur
 ville , il voulut leur donner le tems de se re-
 pentir , & demanda seulement qu'on lui livrât
 Phénix & Prothute , les deux principaux au-
 teurs de la révolte. Les coupables , comme
 pour lui insulter , demanderent , à leur tour ,
 qu'il leur livrât Philotas & Antipater. La vertu
 d'Alexandre n'étoit pas la patience. Cepen-
 dant ce ne fut qu'avec douleur qu'il se vit
 contraint d'en venir aux mains. Les services
 que Thèbes avoit rendus à Philippe son pere ,
 lui faisoient chérir cette ville. Il se donna une
 grande bataille , où les Thébains combattirent
 avec une ardeur & un courage bien au-delà de
 leurs forces. Mais , après une longue & vi-
 goureuse résistance , ce qui restoit de la gar-
 nison Macédonienne dans la citadelle , en étant
 descendu , & les ayant chargé par-derriere ;
 alors , enveloppés de tous côtés , ils furent
 presque tous taillés en pièces ; & la ville fut
 prise & pillée. Dans le sac de Thèbes , une
 dame de qualité montra beaucoup de courage
 & de vertu. Un chef de Thraces l'ayant prise ,
 fut touché de sa beauté , & employa la vio-
 lence pour appaiser sa passion brutale. Timo-
 cléa , c'est le nom de cette illustre femme , en

tira une vengeance éclatante. Le Barbare , ayant satisfait ses feux , vouloit encore assouvir son avarice. Elle le conduisit dans son jardin , & lui dit qu'elle avoit jetté tout son or dans un puits qu'elle lui montra. Mais , tandis qu'il avançoit la tête pour y regarder , elle l'y pouffa de toute sa force , & l'accabla de pierres dans ce digne tombeau. Timocléa parut triomphante devant Alexandre qui , touché de sa grandeur d'ame , la renvoya en liberté. Après cet acte de générosité , le roi de Macédoine fit raser la malheureuse Thèbes. Trente mille citoyens furent vendus ; & ceux qui échapperent furent humainement accueillis par les Athéniens. *An du monde 3669.*

THÈBES EN PALESTINE. (*siège de*) Abimélech , après s'être cruellement vengé des Sichimites , marcha contre cette ville , l'une des plus fortes places de la Palestine , & la prit d'assaut. Au milieu de Thèbes étoit une vaste tour , qui servoit de citadelle , & dans laquelle le peuple s'étoit réfugié. Le tyran , l'ayant attaquée , alloit s'en rendre maître , lorsqu'une femme lui jetta sur la tête un éclat de meule de moulin. Abimélech , désespéré de finir ses jours d'une manière si honteuse , s'enfonça son épée dans le sein , & mourut en scélérat , comme il avoit vécu.

THÈBES DE PHTHIOTIDE. (*siège de*) L'an du monde 3787 , Philippe , roi de Macédoine , mit le siège devant cette ville de la dépendance des Étoliens , & d'où ces ré-

publicains faisoient des courses sur les terres de Macédoine. L'attaque fut rude, & la défense très-vigoureuse. Mais enfin les assiégés, craignant d'être pris d'assaut, rendirent la ville : ensuite le roi conclut la paix avec les Etoliens & leurs Alliés.

THÉBESTE. (*bataille de*) Antalas, roi des Maures, ayant déclaré la guerre à Salomon, général de l'empereur Justinien, en Afrique, fut rencontré par ce grand capitaine près de Thébeste, à six journées de Carthage. Toute l'armée des Barbares, fort supérieure en nombre, s'étant rangée en bataille, les Romains se portèrent au combat sans ardeur, & furent battus. Salomon, à la tête de ses gardes, se défendit quelque tems, avec un courage héroïque. Ensuite, forcé de céder au nombre, son cheval s'étant abbatu sous lui, il tomba dans une ravine, d'où ses gardes l'ayant tiré tout froissé, & hors d'état de se tenir à cheval, il fut pris & tué par les Maures. Ainsi périt, l'an 543, ce vaillant capitaine, bienfaiteur de l'Afrique dont il fit les délices, pendant le cours de son gouvernement doux & équitable.

THÉODOSIOPOLIS. (*siège de*) Les Perses avoient déclaré la guerre à l'empereur Théodose II; & Varane, leur roi, dont les armées avoient été battues, se mit à leur tête. Ce prince alla assiéger Résene, ville de la Mésopotamie, nommée *Théodosiopolis*, depuis que le grand Théodose l'avoit rétablie &

fortifiée. Il fit construire des tours d'attaque, & d'autres machines propres à battre des murailles. Le siège dura un mois entier. La plus forte défense de la place, dépourvue de guerriers, étoit l'évêque Eunone, prélat d'une éminente sainteté. Ce respectable ministre du Dieu des batailles inspira aux habitans le courage des plus braves soldats. Il se trouvoit à toutes les attaques, donnant les ordres, & animant les combattans du geste & de la voix. Un des rois vassaux de Varane, s'étant approché à la portée de la voix, osa, nouveau Sennachérib, proférer contre le Dieu des Chrétiens les plus exécrables blasphèmes. Eunome, saisi d'une pieuse indignation, fait pointer une baliste qui portoit le nom de *Saint-Thomas*; & la pierre, portant avec violence, va fracasser la tête de ce prince sacrilège. Varane, effrayé de ce coup, & rebuté d'une si vigoureuse résistance, leva le siège, & regagna la Perse. *L'an de J. C. 421.*

THERME. (*prise de*) Cette place étoit la capitale d'Etolie; & les peuples de cet Etat y tenoient, chaque année, leurs foires & leurs assemblées solennelles. Elle passoit pour imprenable; & jamais l'ennemi n'avoit osé en approcher: aussi les Etoliens y laissoient-ils tous leurs effets précieux, & leurs richesses. Leur surprise fut extrême, lorsque, sur la fin du jour, ils virent Philippe, roi de Macédoine, y entrer avec son armée. Ce prince avoit pris des chemins cachés, mais très-dif-

ficiles , & creusés entre des rochers fort escarpés. Les soldats , pour se dédommager de leurs fatigues , pillèrent la ville , firent un butin immense , brûlerent tout ce qu'ils ne purent emporter , renverserent les temples & les monumens publics , & ruinerent la plus grande partie des maisons. *An du monde 3786.*

THERMODOON. (*bataille du*) C'est près de ce fleuve , qui baigne la Cappadoce , que le célèbre Hercule vainquit les Amazones. Ces guerrieres , fameuses dans l'antiquité , s'élevant au-dessus de la foiblesse ordinaire à leur sexe , s'étoient fait un Empire redoutable dans cette partie de la Scythie voisine des frontieres de la mer Hyrcanienne. Depuis plusieurs siècles , leur puissance & leur réputation se soutenoient avec le même éclat , lorsqu'elles furent attaquées , pour la première fois , par un peuple qui ne les connoissoit que sur le bruit de leur valeur. Eurystée , roi de Mycènes , cherchant à perdre Hercule , son frere , dont la bravoure lui faisoit ombrage , l'exposa à différens périls , sous lesquels il se promettoit de le voir succomber ; c'est ce qu'on appella les douze Travaux de ce demi-dieu. Déjà la fortune l'avoit tiré de huit , avec succès , quand l'ingénieuse jalousie d'Eurystée lui commanda d'aller enlever la ceinture ou l'écharpe flottante de la reine des Amazones , pour la princesse sa fille. Hercule connoissoit toute la grandeur de cette entreprise ; mais , sans s'effrayer à la vue des dangers , il n'envisagea

que la gloire , & partit , après avoir choisi , pour le seconder , tout ce que la Grèce offroit de jeunes & de braves guerriers. Thésée , roi d'Athènes , fut un de ceux qui se joignirent à lui. Un vent favorable conduisit heureusement à l'embouchure du Thermoodon les neuf galeres qui portoient les compagnons du héros. Il remonta le fleuve jusqu'à Thémiscyre , où la reine Antiope tenoit sa cour. Hercule lui fit dire par un hérault , qu'il venoit lui demander sa ceinture de gré ou de force. Cette insultante proposition jetta l'alarme dans la ville. Quoiqu'en apparence la reine n'eût pas assez de monde pour la défendre , elle en fit fermer les portes , & résolut de vendre cher l'honneur de la vaincre. Les Grecs , animés par l'exemple & l'intrépidité de leur chef , s'approcherent des murailles ; commencerent le siège , & le poussèrent sans relâche. Les Amazones soutinrent quelque tems leurs assauts ; mais enfin elles crurent qu'il étoit honteux pour elles de demeurer dans leur enceinte , & de se tenir toujours sur sa défensive. Elles sortirent en foule contre les assiégeans , & leur livrerent un combat furieux , où le courage & l'habileté militaire éclaterent de part & d'autre. Hercule , qui se distinguoit par sa force & par sa bravoure , devint un objet de colere & d'émulation pour les plus illustres & les plus braves d'entre les Amazones. *Aëlle* , ainsi nommée pour sa légèreté surprenante , fut la première

qui osa l'attaquer personnellement. Elle se fit admirer des Grecs par son adresse, ses ruses & ses mouvemens ; mais elle ne put éviter un coup violent de son adversaire , qui la terrassa sans espérance de vie. Philippis voulut venger sa mort ; & cette amie eut bientôt la même destinée. Prothoë , pleine de fureur , courut à Hercule , & le frappa sept fois de son dard , sans pouvoir percer la peau de lion dont il étoit couvert. Elle succomba , comme les autres , sous un seul coup de massuë qu'il lui porta. Eurybée , que plusieurs traits d'une valeur inouïe avoient rendue célèbre , se glorifioit de réparer elle seule l'honneur de sa nation. Elle se présenta devant l'invincible héros. Elle combattit vivement ; mais le succès ne répondit pas à ses généreux efforts. Hercule la terrassa , & lui fit mordre la poussière. Célène , Eurybie , Phobée , se réunirent pour attaquer de l'arc cet athlète infatigable. Il fondit sur elles , en parant leurs traits. Il rendit leur ressource inutile. Il triompha de chacune en particulier. Enfin Déjanire , Astérie , Marpée , Tecmesse & Alcipe éprouverent le même sort que leurs compagnes ; & celles qui restoit se virent forcées de rentrer dans la ville. La Reine , n'écoutant que son zèle & son ardeur , s'exposa , comme toutes les autres , peut-être avec trop de témérité. Elle fut enlevée , dans la chaleur du combat , avec ses deux sœurs , Ménalippe & Hippolyte , qui combattoient à ses côtés. Après avoir hésité long-

tems sur le parti qu'elle devoit prendre, elle estima qu'il étoit plus à propos de donner sa ceinture, que de deshonorer les Amazones dont on triompheroit en la personne de leur reine captive. Hercule, satisfait de la victoire qu'il avoit remportée, lui permit de retourner sur son thrône, & rendit en même tems la liberté à Ménalippe; mais Thésée emmena Hippolyte, à qui l'on donna le nom d'*Antiope*, sa sœur. Ce récit, qui est fondé sur les témoignages de Justin, de Plutarque & de Diodore, est tiré de la sçavante Histoire des Amazones; par M. l'abbé Guyon. Hercule a commencé à briller dans le monde, vers l'an 1328 avant l'ère chrétienne.

Quelques anciens ont cru que les Amazones étoient, non des femmes, mais des hommes barbares, qui, comme les femmes de Thrace, portoient des robes longues & traînantes, attachent leurs cheveux avec la coëffure asiatique, appelée *mitre*, & qui se faisoient la barbe. Ces usages les firent mépriser de leurs ennemis, qui, pour les insulter, les appellerent des Femmes. Mais, quelque opinion qu'on veuille embrasser, il est démontré par tout ce qu'on lit dans les originaux, qu'il a existé un peuple qu'on nommoit *Amazones*.

Ces héroïnes firent à Thésée une guerre cruelle pour ravoit Hippolyte. Mais, après un sanglant combat, cette même Hippolyte, qui en étoit l'objet, apprivoisée sans doute

par les careffes de ce prince , le plus galant de son fiécle , employa fa médiation pour procurer la paix aux deux peuples.

THERMOPYLES. (*combats des*) 1. Xerxès I, ayant déclaré la guerre aux Grecs, passa le détroit de l'Hellespont, sur un pont de bateaux, & s'avança vers le défilé des Thermopyles, l'unique passage pour entrer dans la Grèce, avec une armée de dix-huit cens mille hommes. On résolut aussi-tôt, à Sparte, d'aller au-devant de l'ennemi; & Léonide, l'un des rois de Macédoine, s'offrit généreusement de se mettre à la tête de trois cens hommes, troupe suffisante, disoit ce grand homme, pour arrêter les Perses. Un citoyen, effrayé de cette résolution, ne put s'empêcher de lui dire: « Eh! quoi, seigneur, avec une » petite poignée de gens, vous songez à marcher contre cette armée innombrable? » ... » Mes soldats sont Spartiates, repliqua le » prince, cela me suffit. » Il se mit donc en campagne à la tête de ces intrépides défenseurs de la liberté. Leurs parens, leurs amis, tous les citoyens, ravis d'admiration, les conduisirent loin des portes de la ville, en formant pour eux les vœux les plus tendres, & en suppliant les dieux de conserver à la patrie des enfans qui s'exposoient pour elle aux dangers les plus grands. Il fallut enfin se séparer: jamais adieux ne furent plus touchans. » Cherchez un autre époux, dit alors Léonide à sa femme qui l'avoit accompagnée :

» je prie le ciel qu'il soit digne de vos vertus. Donnez à la république des citoyens qui puissent n'aimer qu'elle. » Animés par l'exemple de cet illustre chef, les trois cens Spartiates arrivent, comme en triomphe, au lieu fatal, qui devoit être le théâtre & le tombeau de leur valeur. Xerxès fut bien étonné, quand il apprit qu'on se dispoisoit à lui disputer le passage. Ce prince, pour intimider Léonide, lui écrivit qu'il eût à lui livrer ses armes. Le roi de Sparte lui répondit en deux mots, mais d'un style & d'une fierté véritablement laconiques : « Viens les prendre. » Il ne fut plus question que de se préparer au combat. Cependant quelques Spartiates n'avoient pu s'empêcher d'éprouver de vives alarmes. L'un d'entr'eux, qui avoit été à la découverte de l'ennemi, vint dire au Roi, d'un air effrayé : « Seigneur, les ennemis sont près de nous ! » . . . Et nous près d'eux, » répondit Léonide. Plusieurs autres s'écrierent que les ennemis étoient en si grand nombre, qu'ils obscurcissoient le soleil avec leurs flèches. « Tant mieux ! dit un des Lacédémoniens qui étoient auprès du Roi, » nous combattons à l'ombre. » Cette terreur soudaine inquiétoit pourtant Léonide. On étoit sur le point d'en venir aux mains. Il crut devoir permettre à plusieurs de se retirer. Mais à peine eut-il donné cet ordre, que personne ne voulut en profiter. Un seul, nommé *Eutiche*, très-brave soldat, mais fort incommodé
de

de la vie, se mit en devoir de quitter le camp. Mais, réfléchissant sur la démarche qu'il alloit faire, il revint sur ses pas pour avoir la gloire de périr ou de triompher avec ses compagnons. Enfin on donna le signal, après que Léonide eut fait prendre de la nourriture à ses soldats, en leur disant : « Mes amis, dînez comme si vous deviez souper ce soir aux enfers. » Il ne se trompoit pas. Le choc fut très-rude & très-sanglant. Léonide tomba mort des premiers. Les Lacédémoniens firent des efforts incroyables de courage pour défendre son cadavre. Enfin, accablés par le nombre, plutôt que vaincus, ils périrent tous, excepté un seul, qui se sauva à Lacédémone. Il y fut traité comme un lâche, & comme traître à sa patrie ; mais il répara avantageusement sa faute dans la bataille de Platée, où il se distingua d'une manière particulière. Xerxès, dans ce combat, perdit plus de vingt mille hommes, du nombre desquels étoient deux de ses freres. Il n'y eut point d'outrages que sa vengeance aveugle ne fit souffrir au généreux Léonide, & à ses braves compagnons ; mais leur patrie les en dédommagea par les honneurs qu'elle rendit à leur mémoire. Ce triomphe de la valeur sur le grand nombre fut remporté, l'an du monde 3524.

2. Dans la guerre des Romains contre Antiochus le Grand, roi de Syrie, ce prince se saisit du Pas des Thermopyles, & crut être en état d'arrêter dans ce lieu les invincibles

légions de la république. Le consul Manius Acilius s'approcha de lui, dans l'intention de l'attaquer. Le roi accepta le combat. Il fut bientôt accablé de toutes parts; & , ayant été blessé à la bouche , d'un coup de pierre , il tourna bride , & disparut. Après la honteuse retraite du prince , aucune partie de son armée n'osa résister aux Romains. La victoire fut complète , le carnage horrible , & le butin immense. Caton s'acquit beaucoup de gloire dans ce combat , & contribua sur-tout au gain de la bataille , en traversant les montagnes pour prendre les ennemis en queue. *An de Rome 561.*

THÉROUANNE. (*sièges de*) 1. Henri VIII , roi d'Angleterre , ayant déclaré la guerre à la France , en 1513 , entra dans l'Artois , accompagné de l'empereur Maximilien , qui servoit dans son armée , en qualité de Volontaire , & recevoit cent écus de paie par jour , & forma le siège de Théroouanne , place forte , & dont tous les habitans étoient bons soldats. Durant six semaines , ils opposèrent aux efforts du monarque Anglois la plus vigoureuse résistance. Mais , venant tout-à-coup à manquer de vivres , ils auroient été forcés de se rendre , si Louis XII n'eût promptement envoyé des ordres au seigneur de Piennes , gouverneur de Picardie , pour faire ravitailler la ville. Le gouverneur chargea de cette commission difficile le seigneur de Fontailles , capitaine des Albanois. Fontailles

ful Manius
ntention de
nbat. Il fut
x, ayant été
e pierre, il
la honteuse
e de son ar-
La victoire
e, & le bu-
aucoup de
bua sur-tout
ant les mon-
is en queue.

e) 1. Hen-
nt déclaré la
, entra dans
ereur Maxi-
e, en qualité
écus de païé
Thérouanne,
bitans étoient
es, ils oppo-
nglois la plus
enant tout-à-
auroient été
n'eût promp-
neur de Pien-
our faire ravi-
chargea de
neur de Fon-
s. Fontrailles

partit avec ses gens qui portoient chacun sur le col de leur cheval une grande pièce de lard, & de la poudre à canon, tandis que le seigneur de Piennes, suivi de quatorze cens hommes, s'avança jusqu'à Guinegaste, pour soutenir le convoi. Les Albanois arriverent heureusement jusqu'au bord des fossés de la ville, « & jetterent ledit lard & poudre en » lieu d'où les assiégés les purent sûrement re- » tirer dedans. Mais, quand ce vint à la re- » traite, ils trouverent bien tous à qui parler ; » car, le roi d'Angleterre s'étant apperçu que » les uns s'amusoient à reconnoître son camp, » les autres à se rafraîchir pour la grande cha- » leur qu'il faisoit, en ôtant leurs habillemens » de tête, montant sur leurs haquenées, & bu- » vant à la bouteille, ne s'endormit pas cepen- » dant. Ains fit partir de son camp quatre ou » cinq mille chevaux, & dix ou douze mille » hommes de pied, lesquels passant la riviere » du Lis, près de Derleste, allerent les at- » tendre au passage de Hutin, & trouvant là » leur cavalerie sans ordre, la mirent en telle » déroute, devant qu'aucuns eussent le loisir » de monter sur leurs grands chevaux, & re- » prendre leurs habillemens de tête, qu'il » s'en trouva peu d'entr'eux, lesquels eussent » moyen de combattre ; &, parce que les épe- » rons leur servirent plus pour fuir, que l'é- » pée pour se défendre, la journée retint » depuis, le nom *des Eperons*. » Le désordre fut général, & la défaite entiere. Le cheva-

lier Bayard envoya dire à de Piennes , qui fuyoit comme les autres, de rallier les foidats, & de les ramener à l'ennemi qu'il arrêtoit sur un pont avec quinze hommes d'armes. Il combattit pendant une demi-heure. Personne ne vint ; & , se voyant enveloppé de toutes parts , il dit à sa petite troupe qu'il étoit inutile de se faire hacher en pièces, & qu'il valoit mieux se rendre. Le chevalier Sans-Peur & Sans-Reproche , appercevant un gendarme ennemi , qui se reposoit au pied d'un arbre , pique droit à lui ; & , lui portant l'épée sous la gorge : « Rends-toi , homme d'armes , lui » dit-il , ou tu es mort ! » Le gendarme se rend sans résistance. « Oh bien ! reprend le » chevalier , je suis le capitaine Bayard. Je » me rends aussi à vous : voilà mon épée , » mais à condition que vous me la rendrez, s'il » vient des Anglois qui veuillent m'insulter. » Après avoir passé cinq jours au camp , le chevalier dit au gendarme : « Mon gentilhomme , » il m'ennuie ici ; faites-moi reconduire sûrement au camp des François. » . . . Et vôtre rançon ? répond le gendarme. . . . Et la vôtre ? reprend Bayard ; car je vous ai fait mon prisonnier. » L'aventure étoit trop étrange pour avoir été prévue ni réglée selon les loix de la guerre. On s'en rapporta au jugement de l'empereur & du roi d'Angleterre , qui prononcèrent en faveur du capitaine François.

La ville de Théroüanne ne se soutint pas long-tems après la bataille. La garnison se

trouva bientôt dépourvue de munitions de toute espèce, sans espérance d'en recevoir. Elle fit sa capitulation, le 22 du mois d'Août, quatre jours après la déroute. Les gendarmes sortirent, l'armet en tête, la lance sur la cuisse, l'infanterie marchant en bataille, la pique sur l'épaule, tambours battans, enseignes déployées, emportant avec eux tous leurs effets. On promit de conserver aux habitans leurs biens, leur liberté, leurs privilèges; mais, une contestation s'étant élevée entre l'Empereur & Henri VIII, ces deux princes la rasèrent, & la réduisirent en cendres. En vain les infortunés bourgeois réclamèrent la foi des traités, & les règles de l'humanité. On se contenta de leur répondre : « Malheur aux vaincus ! »

2. La ville de Théroüanne se rétablit bientôt avec plus d'ordre & de régularité qu'auparavant; & c'étoit une des places les plus importantes de l'Artois, lorsqu'en 1553, sous le règne de François I, l'empereur Charles-Quint vint l'attaquer avec une armée redoutable. Elle étoit mal pourvue de garnison & de munitions de guerre. André de Montalbert, seigneur d'Essé, s'y renferma avec une poignée de braves gens. Il soutint un assaut furieux, durant plusieurs heures, & ne quitta la muraille, qu'en perdant glorieusement la vie. François de Montmorenci, fils du connétable, se mit à la tête des assiégés. Mais, surpris par l'effet d'une mine, il sembla n'avoir pris le commandement que pour se rendre. Les Al-

lemands & les Flamands entrèrent par la brèche, tuerent tout ce qui se présenta devant eux, & ruinerent tellement la ville, qu'il en reste à peine aujourd'hui quelques vestiges.

THERZA. (*sièges de*) Zambri, que Joseph appelle *Zamar*, ayant assassiné Ela, roi d'Israël, & usurpé la couronne, s'étoit réfugié dans cette ville, pour se soustraire à l'indignation publique. Amri, que l'armée avoit proclamé Roi, vint l'y assiéger, & prit la ville de force. Alors l'usurpateur, se voyant sans ressources, mit le feu au palais, & se punit lui-même de ses crimes, sept jours après son usurpation.

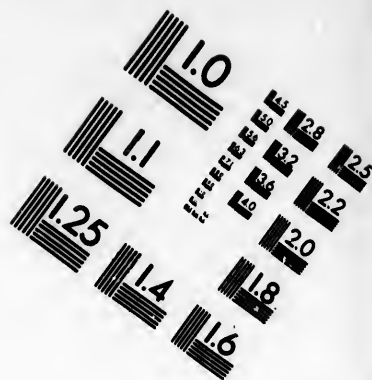
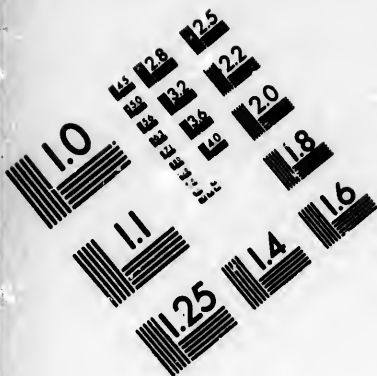
L'an du monde 3238, Manahem, autre usurpateur, se présenta devant cette place, dont les habitans ne vouloient point le reconnoître, la força & massacra inhumainement tous les citoyens, sans épargner les enfans à la mammelle.

THIN. (*bataille de*) La puissance de Charlemagne avoit déconcerté la fureur destructive de ces barbares Danois, appelés d'ordinaire *Normands*. Mais, sous les successeurs de ce redoutable monarque, on vit ces brigands farouches, cruels, avides, inonder la France de toutes parts, &, le fer & la flamme à la main, porter dans toutes les provinces du royaume la désolation, le ravage & la mort. L'an 880, ils se jetterent sur les côtes de Flandres, pillerent cette fertile contrée, & firent une multitude d'esclaves. Mais, lorsqu'ils s'en retournoient chargés d'un immense butin,

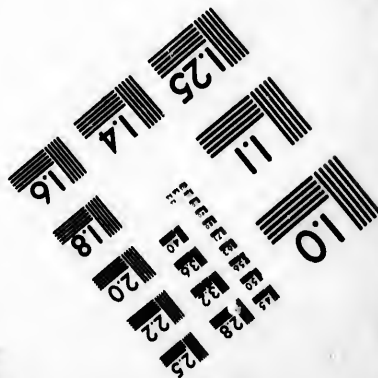
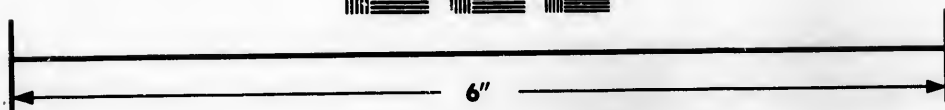
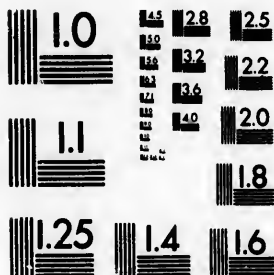
Louis de Germanie les joignit en un lieu nommé *Thin*, & leur livra bataille. Ils furent vaincus, mis en fuite, & laisserent cinq mille morts sur la place. Les François célébroient leur victoire, lorsque la témérité du jeune Hugues, fils naturel du Roi, changea cette bruyante allégresse en pleurs & en gémissemens. Ce guerrier, plus courageux que prudent, voulut pousser trop loin son triomphe; & se laissant emporter à l'ardeur de la poursuite, il fut enveloppé, blessé, pris par les Barbares. A cette triste nouvelle, l'armée victorieuse sonne la retraite. Le Roi, n'écoutant que sa tendresse, offre aux Normands une capitulation avantageuse, pourvu qu'on lui rende son fils. La nuit survient, avant qu'on ait rien conclu. Les Barbares profitent de ses ténèbres pour se dérober avec les dépouilles Allemandes. Le jour ne paroît enfin que pour montrer au malheureux pere le corps du jeune prince, étendu, sans vie, dans les retranchemens des ennemis.

THIONVILLE. (*siège de*) La célèbre victoire, remportée près de Rocroi, en 1643, engagea le duc d'Enguien à entreprendre la conquête de Thionville, que le cardinal de Richelieu n'avoit pas osé hasarder. Il passa donc à travers le pays ennemi; il brava la puissance encore formidable de l'Espagne; il trompa la vigilance du général Beck; il se présenta devant la place; il l'environna de travaux; il la foudroya; il la mina de toutes





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



parts. Enfin, le 10 d'Août, il y fit son entrée triomphale, après un mois & demi de fatigues presque incroyables.

THORN. (*siège de*) Charles XII continuoit ses conquêtes sur le roi de Pologne; & le malheureux Auguste, trop foible pour s'opposer aux progrès rapides du conquérant du Nord, étoit contraint de fuir devant ce monarque victorieux, qui portoit à sa puissance les coups les plus terribles. Le 16 de Mai 1703, le roi de Suède se présenta devant Thorn, ville de la Prusse-Royale sur la Vistule, à la tête de huit mille hommes. Mais, comme il n'avoit point assez de canon, il en fit venir par mer; & en attendant, il forma le blocus de la place. Un jour, s'étant avancé fort près des murailles, avec un de ses généraux, nommé *Liéven*, superbement vêtu, il lui ordonna de se mettre derrière lui, craignant, s'il étoit aperçu, qu'on ne le prît pour le Roi. Liéven héfitoit d'obéir. Charles le prend par le bras, se met devant lui, & le couvre. Au même instant, une volée de canon, qui venoit en flanc, renversa le général mort sur la place même que le Roi quittoit à peine. Quand les troupes de renfort, le canon & les munitions furent arrivées, on commença le siège. En une nuit, on brûla quarante maisons, avec l'hôtel-de-ville, le plus beau de l'Europe, après celui d'Amsterdam. Mais Charles, ne voulant pas détruire les bourgeois, fit cesser le bombardement.

Les travaux furent conduits avec tant de succès & de promptitude , que le général Rovel , qui défendoit la place , avec cinq mille hommes de garnison , se voyant exposé à soutenir incessamment un assaut , demanda à capituler , le 12 d'Octobre. Mais , le Roi ne voulant le recevoir qu'à discrétion , il évacua la place , le lendemain , après avoir souffert près de quatre mois d'investissement , & vingt-deux jours d'un rude siège. Le vainqueur fit à ce commandant & au général Kanitz un favorable accueil. Il leur rendit leurs épées ; leur fit un riche présent , & les invita à sa table. La garnison fut faite prisonnière de guerre , & envoyée en Suède. Charles , qui n'avoit pas perdu cent hommes au siège de Thorn , trouva dans cette place soixante pièces de canon de fonte , & autant de fer , avec des munitions si abondantes , qu'il fut obligé d'en envoyer la plus grande partie dans ses Etats. « L'honneur qu'a-
 » voit la ville de Thorn , dit M. de Voltaire ,
 » d'avoir produit autrefois Copernic , le fon-
 » dateur du vrai système du monde , ne lui
 » servit de rien auprès d'un vainqueur trop
 » peu instruit de ces matieres , & qui ne sçavoit
 » encore récompenser que la valeur. La ville ,
 » petite & pauvre , fut condamnée à payer
 » quarante mille écus , contribution excessive
 » pour elle ; & ses fortifications furent dé-
 » molies. »

THONARS. (*siège de*) La fortune abandonnoit enfin les drapeaux d'Edouard III ,

roi d'Angleterre , pour passer du côté des François ; & Charles V voyoit rentrer , sous son obéissance , les provinces que l'ennemi avoit envahies dans les jours de sa prospérité. En 1372 , pour achever la réduction entiere du Poitou , il ne restoit plus à soumettre que Thonars , place extrêmement fortifiée , dans laquelle les seigneurs Poitevins , demeurés fidèles au monarque Anglois , s'étoient renfermés , résolus de la défendre ou d'y périr. Le connétable Du-Guesclin vint investir cette ville , & poussa ses attaques avec tant de vivacité , que les assiégés tremblèrent. Le général François les foudroyoit sans cesse avec son artillerie. Les murs tomboient en poussiere. On ne trouvoit plus d'asyle contre ces redoutables instrumens de mort. On demanda à capituler ; & l'on promit de se rendre , si le roi d'Angleterre , ou l'un des princes ses enfans , à la tête d'une armée en état de livrer bataille , ne se présentoient pour dégager la ville , avant le 29 de Septembre suivant , jour de Saint-Michel. On étoit alors au mois de Juin. Le traité fut signé , de part & d'autre ; & les assiégeans se retirèrent. Ces sortes de conventions s'exécutoient alors inviolablement. Les seigneurs , renfermés dans Thonars , députerent à Londres pour instruire le Roi du danger où ils se trouvoient. Ce prince promit , mais il ne put tenir sa parole ; & , Du-Guesclin s'étant présenté devant la place , au jour convenu , avec une armée formidable , elle se rendit ;

& les seigneurs allerent se jeter aux pieds de Charles V, pour lui demander grace.

THUBUSQUE. (*bataille de*) Tacfarinas continuoit toujours la guerre contre Rome; &, ayant assemblé toutes ses forces, il vint assiéger la ville de Thubusque. Dolabella, général de l'armée Romaine, vola sur le champ au secours de cette place importante, dont il fit lever le siège par la seule terreur de son nom. Ce n'étoit point assez pour lui. Ce Romain vouloit terminer une guerre peu honorable pour sa patrie. Il attaqua donc les ennemis dans un moment où ils ne s'y attendoient pas; & ses soldats assouvirent leur vengeance, en immolant tout ce qui osa leur résister. On s'attacha sur-tout à prendre Tacfarinas qui, ne pouvant échapper, voulut mourir en homme de cœur, & se jeta, tête baissée, au milieu des traits ennemis, pour y terminer sa carrière. *L'an 24 de J. C.*

THYATIRE. (*bataille de*) Arbétion, général de l'empereur Valens, rencontra, près de cette ville de Lydie, l'armée du rebelle Procope, & lui livra bataille. La plupart des soldats de l'usurpateur passoient dans l'armée ennemie. Un corps seul de troupes, sous la conduite du jeune Hormisdas, balançoit encore la victoire, lorsqu'Arbétion, quittant son casque, & montrant ses cheveux blancs: « En- » fans, cria-t-il aux soldats ennemis, recon- » noissez votre pere. Sous mes ordres, vous » avez appris à vaincre: suivez encore les auf-

» pices de votre vieux général; abandonnez
 » un brigand qui vous perdra, en se perdant
 » lui-même. Vous n'avez point d'autre em-
 » pereur que Valens.» A ces mots, on en-
 tend, de toutes parts, répéter dans le camp
 des rebelles: « Vive l'empereur Valens! » &
 tous vinrent se ranger sous les drapeaux d'Ar-
 bétion. *L'an 366.*

THYMBRÉE. (*journee de*) Cette fa-
 meuse bataille, livrée entre les troupes de
 Cyrus, & celles de Crésus, roi de Lydie,
 dans les plaines de Thymbrée, ville de ses
 Etats, est un des plus grands évènemens de
 l'antiquité, puisqu'elle décida de l'Empire de
 l'Asie entre les Assyriens de Babylone, & les
 Perses; & c'est aussi la premiere expédition
 militaire dont les auteurs anciens nous don-
 nent un détail exact.

L'armée de Crésus montoit à quatre cens
 vingt mille hommes, infanterie & cavalerie. De
 ce nombre étoient cent vingt mille Egyptiens,
 couverts jusqu'aux pieds par leurs boucliers,
 & armés de piques fort longues, & d'épées
 courtes, mais très-larges. Le dessein du roi de
 Lydie étoit d'envelopper l'armée des Perses;
 & il fonda sur le succès de ce projet, l'es-
 pérance de la victoire. Il rangea donc ses nom-
 breux bataillons sur une seule ligne, pour for-
 mer un grand front. Il mit l'infanterie au cen-
 tre, & la cavalerie sur les ailes. Toutes les
 troupes, tant de pied que de cheval, avoient
 trente hommes de profondeur. Les Egyptiens,

qui faisoient la principale force de l'infanterie, étoient partagés en douze corps de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur. C'étoient autant de bataillons quarrés, séparés les uns des autres par quelque intervalle, afin d'agir plus librement. Cet ordre de bataille étoit ordinaire aux Egyptiens; & Crésus, dont cet usage dérangoit les vues, essaya vainement de le leur faire changer. Toute cette armée, rangée de la sorte, occupoit près de deux lieues de terrain.

L'infanterie & la cavalerie de Cyrus ne montoient en tout qu'à cent quatre-vingt-seize mille hommes. Mais, outre ces troupes, il avoit encore trois cens chariots de guerre, armés de faulx, dont chacun étoit tiré par quatre chevaux attelés de front, & bardés à l'épreuve du trait. Plusieurs autres chars, plus grands, & d'une forme différente, portoient des tours de dix-huit à vingt pieds, lesquelles contenoient vingt archers. Ces chars étoient tirés, sur des roulettes, par seize bœufs attelés de front. Enfin, il y avoit un assez bon nombre de chameaux montés chacun par deux archers Arabes, adossés; ensorte que l'un regardoit la tête, & l'autre, la croupe de l'animal. Il importoit à Cyrus de former le plus grand front qu'il lui seroit possible, pour ne pas être enveloppé: aussi cet habile général déploya-t-il, dans ce jour mémorable, toute la grandeur de son génie. Il mit les files de son infan-

terie sur douze hommes de hauteur seulement. La cavalerie fut rangée sur les deux aîles. Le front de l'armée n'avoit d'étendue qu'un peu plus d'une lieue & demie, & n'étoit débordée, des deux côtés, que d'un quart de lieue, par l'armée des Lydiens. Derriere cette premiere ligne, le roi de Perse plaça ses gens de trait, afin qu'étant couverts par les soldats, ils fissent plus sûrement leurs décharges. Tous ceux dont la bravoure s'étoit signalé dans les combats formerent l'arriere-garde. La fonction de ces vaillans hommes étoit d'arrêter les fuyards, & d'opposer, de leur part, aux lâches, une crainte plus forte que celle que pourroit leur inspirer l'ennemi. Derriere l'armée Persane étoient les tours roulantes en ligne parallele. Elles servoient comme de forts ou de redoutes mobiles sous lesquelles les troupes pouvoient se rallier, en cas de malheur. Auprès, étoient encore deux autres lignes paralleles, formées, l'une par les bagages, & l'autre par les chariots qui portoient les femmes & les personnes inutiles. Pour les mettre hors d'insulte, le prince plaça à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & la troupe de chameaux. Par cet ordre de bataille, Cyrus vouloit non-seulement multiplier, en quelque sorte, son armée, mais obliger l'ennemi, s'il persistoit dans son dessein à faire un plus long circuit, & à s'affoiblir. Les chariots de guerre furent partagés en trois corps, de cent chacun, L'un fut placé au front

de la bataille, & les autres, sur les flancs de l'armée.

Avant d'en venir aux mains, Cyrus offrit des sacrifices aux dieux, & fit manger ses soldats; puis, ayant entendu un coup de tonnerre, du côté droit: « Nous te suivons, souverain Jupiter, » s'écria-t-il; & , en même tems, il marche contre l'ennemi. Quand on fut en présence, le centre de l'armée Babylonienne fit halte, tandis que ses deux aîles s'avancèrent, en se courbant à droite & à gauche, pour envelopper les Perses, & les attaquer, en même tems, de tous côtés. Ce mouvement effraya les troupes de Cyrus; mais ce prince, qui avoit tout prévu, parcourut les rangs; & , avec ce ton qui annonce les triomphes: « Camarades, leur disoit-il, courons à une victoire assurée, les dieux sont pour nous. » A ces mots, il donne le signal. Les Perses font face de tous côtés; & Cyrus, pour leur donner l'exemple de la valeur, tombe, avec quelques troupes de cavalerie, suivies d'un corps d'infanterie, sur les Lydiens; les prend en flanc, & les met en désordre. Les chariots, poussés, à l'instant, contre les ennemis, en achevent la déroute. Cependant les troupes du flanc gauche fondent aussi sur les Lydiens, & font avancer les chameaux, suivant l'ordre du Roi. A l'aspect de ces animaux, dont les chevaux ne peuvent supporter l'odeur, la cavalerie ennemie ou prend la fuite, ou est renversée. Les chariots se mettent

à leur poursuite, & en font un horrible carnage. Alors Abradate, qui commandoit les chariots placés au front de l'armée, part comme un éclair; s'élançe contre les ennemis; les enfonce & les dissipe. Animé par ce succès, il se jette sur les bataillons Egyptiens, qui, se tenant serrés & couverts de leurs boucliers, ne sont enfoncés qu'à peine par l'impétuosité des chevaux qui les foulent aux pieds. Le char d'Abradate se renverse. Il est tué; & les Egyptiens triomphent. Ils mettent en fuite l'infanterie Persane, & la poussent jusques sous ses tours. Ici, la victoire change. Une grêle de traits & de javelots accable les Egyptiens. Les braves de l'arrière-garde arrêtent les fuyards, & les contraignent de retourner à la charge. Cyrus, qui triomphoit de son côté, s'apperçoit avec douleur du désordre des siens. Il vole à eux; prend les Egyptiens par - derriere, & les presse vivement. Au fort de la mêlée, son cheval est tué sous lui. Il tombe; mais l'amour de ses soldats le sauve. Enfin le roi de Perse, admirant le courage invincible des Egyptiens, & ne pouvant se résoudre à voir périr de si braves soldats, leur fait offrir des conditions honorables. Ils les acceptent, & se rendent. Ainsi le grand Cyrus remporta une victoire complete, après un combat qui avoit duré jusqu'au soir. Il ne la dut qu'à sa prudence & aux sages précautions qu'il avoit prises pour faire avorter le projet de l'ennemi. Crésus se
retira

retira promptement à Sardes , sa capitale , avec les débris de son armée ; & le vainqueur alla l'y assiéger , le lendemain.

THYRÉA. (*guerre de*) Sur les frontières des Argiens & des Lacédémoniens étoit un petit pays , appelé *Thyréa* , que ces deux peuples prétendoient posséder. Après bien des contestations inutiles , il fallut se faire la guerre. Les deux armées , avant d'en venir aux mains , convinrent , pour épargner le sang , de vider la querelle par trois cens des plus braves qu'on choisiroit de chaque côté ; & la condition fut que la terre demeureroit au parti vainqueur. Les troupes , de part & d'autre , s'écartèrent pour laisser un champ libre aux combattans ; & chaque peuple , montrant sur son visage ses espérances & ses craintes , fixa ses regards sur ce spectacle intéressant. Les généreux champions , animés par l'amour de la patrie , s'avancèrent fièrement les uns contre les autres , & combattirent avec tant d'acharnement , qu'ils restèrent tous sur la place , excepté trois ; deux , du côté des Argiens ; & l'autre , du côté des Lacédémoniens. Les deux Argiens , qui se croyoient vainqueurs , coururent en porter l'heureuse nouvelle à Argos. Le Lacédémonien , nommé *Othryade* , dépouilla les ennemis vaincus , porta leurs armes dans le camp des siens , revint & demeura dans son poste. Le lendemain , les deux nations s'approchent , & toutes deux prétendent à la victoire ; les Argiens , parce qu'il leur étoit

resté plus de soldats; les Lacédémoniens, parce que leur unique guerrier étoit resté maître du champ de bataille. Il fallut en venir aux mains pour terminer le différend. La victoire se déclara pour Lacédémone; & le champ disputé lui demeura. Le vaillant Othryade, pour se réunir à ses braves compagnons, & avoir avec eux un sort & un tombeau commun, se donna généreusement la mort, après avoir beaucoup contribué au triomphe de sa patrie.

TIBÉRIADE. (*bataille de*) En 1187, Saladin, irrité contre les Chrétiens de la Palestine, leur déclara la guerre, & , suivi d'une armée de cinquante mille hommes, vint mettre le siège devant Tibériade. Cette ville, quoique bien fortifiée, fut emportée du premier assaut; & les assiégés se retirèrent dans la citadelle que le vainqueur attaqua sur le champ. Mais, durant plusieurs jours, tous ses efforts furent inutiles; & la brave résistance des Chrétiens donna le tems au roi & aux princes du royaume de Jérusalem de voler à leur secours. Ils se présentèrent devant le camp des infidèles, & les provoquèrent au combat. Il dura deux jours, avec un acharnement terrible. On immola des milliers de soldats. On fit couler des ruisseaux de sang. On joncha la plaine de cadavres défigurés. La victoire incertaine passoit tour-à-tour dans l'un & dans l'autre parti, sans se déclarer pour aucun. Enfin les Chrétiens accablés par le nombre, abbattus par la soif, épuisés de fati-

gues , furent entièrement défaits. Tout fut pris ou tué. Le roi, Gui de Lusignan, Arnaud de Châtillon, le maître des Templiers, celui des Hospitaliers, une foule de chevaliers & de noblesse décorèrent le triomphe du Sultan qui les traita en vainqueur généreux, à l'exception pourtant d'Arnaud de Châtillon, qu'il tua de sa main. Ce qui rendit cette funeste journée à jamais mémorable fut la perte de la vraie Croix. On l'avoit portée à la bataille, suivant l'usage. L'évêque de Ptolémaïs, revêtu d'une chape par-dessus sa cuirasse, la tenoit entre ses bras. Ce prélat fut percé de mille coups. Un chevalier releva le précieux signe de notre rédemption. A l'instant les infidèles se jetterent en foule sur le guerrier, qui succomba sous l'effort de la multitude. Cette triste nouvelle, répandue dans la Chrétienté, jeta le trouble & la consternation dans tous les cœurs. Rigord, historien de ce siècle, assure avec une gravité bien philosophique, que, depuis ce malheur, tous les enfans qui naquirent n'eurent plus que vingt ou vingt-deux dents, au lieu de trente ou trente-deux qu'avoient toujours eu ceux qui venoient au monde auparavant. Il dit encore :

» Lorsque j'étois au monastere d'Argenteuil,
 » pendant une nuit très-claire, un peu avant
 » le lever de l'aurore, la lune, qui étoit dans
 » son plein, se détacha du ciel, descendit sur
 » la terre, s'y reposa quelque tems, comme
 » pour reprendre force, remonta ensuite avec

» beaucoup de gravité, & reprit la place que
 » le Créateur lui avoit destinée; ce qui fut vu
 » très-distinctement de plusieurs de nos frè-
 » res, qui me l'ont raconté. » C'est bien dom-
 mage pour la physique, que la lune ne se
 donne plus la peine de voyager sur notre
 globe! Peut-être verroit-on se réaliser le ba-
 dinage de Fontenelle.

TIBRE. (*bataille du*) Ce fut sur les bords
 de ce fleuve, à deux milles au-dessus de Rome,
 & vis-à-vis du Ponte-Mole, que se donna,
 l'an 312, cette sanglante bataille qui décida
 du sort de Maxence, & dont le succès rendit
 Constantin paisible possesseur de l'Empire.
 Avant le combat, le tyran consulta les Livres
 des Sybilles. Il y trouva que, ce jour-là même,
 l'ennemi des Romains devoit périr. Il ne douta
 pas que ce ne fût Constantin. Il va joindre ses
 troupes; &, pour leur ôter tout moyen de
 reculer, il les range au bord du Tibre. Son
 front de bataille s'étendoit à perte de vue. Les
 files serrées, les rangs multipliés, les lignes
 redoublées & soutenues de corps de réserve,
 présentoient un mur épais, qui paroissoit impé-
 nétrable. Constantin avoit moins de monde;
 mais ses soldats étoient braves & intrépides. Ils
 s'élançerent avec fureur contre les ennemis;
 &, animés par l'exemple de l'empereur, ils
 firent de si généreux efforts, qu'en un instant
 toute cette nombreuse armée fut dissipée.
 Maxence prit la fuite avec les siens, & gagna
 le pont de bateaux qu'il avoit fait jeter sur le

fleuve. Mais la foule fut si grande, & le désordre si affreux, qu'il se rompit; & le tyran, enveloppé d'une multitude de ses gens, tomba, fut englouti, & disparut avec eux.

TICONDERAGA. (*combat de*) Le marquis de Montcalm, par sa bravoure héroïque, & par sa conduite prudente, prévenoit, arrêtoit ou renvertoit les desseins ambitieux, que l'Angleterne ne cessoit de former contre le Canada. Après plusieurs exploits mémorables, il attaqua, le 3 d'Août 1757, avec un corps de dix mille Canadiens & Sauvages, le fort Georges, ou de Guillaume-Henri. Il n'y avoit pas long-tems que cette forteresse subsistoit; & c'étoit une de ces usurpations que les Anglois ont coutume de faire sur leurs voisins, pendant la paix. Les assaillans se comportèrent avec tant de courage & de bonheur, que, le sixième jour de la tranchée, le commandant battit la chamade, & vint s'humilier, avec sa garnison, devant les drapeaux de la France. Cette conquête, quelque glorieuse qu'elle fût, ne satisfit point la noble ambition du général François; & maître de la campagne, il ne songea qu'à profiter de ce succès par de nouvelles victoires. Cet habile capitaine s'étoit retranché avec six mille François sous le fort de Ticondérage. Le 8 de Juillet 1758, vingt mille ennemis, qui vouloient venger leurs pertes précédentes, accoururent pour l'accabler. Le brave marquis soutint leur premier choc avec cette sage valeur qui, pour

triumpher, épie le moment favorable, & qui le saisit avec ardeur, dès qu'il s'est présenté. Quelques évolutions adroitement menagées donnerent le change aux Anglois, & mirent le désordre dans leur ordre de bataille. Fiers de leur nombre, ils avoient cru captiver la fortune. Tout à-coup ils se virent enveloppés, accablés en tête, en queue, en flanc, & forcés de chercher leur salut dans une fuite honteuse, après avoir perdu plus de quatre mille hommes, & le général Howe qui les commandoit.

TIDON. (*bataille du*) Le roi de Sardaigne, voulant priver l'Infant des contributions qu'il tiroit du Milanez, & des vivres que lui fournissoient les Etats de Venise, s'approcha de Lodi, en 1746, pour se rendre maître de cette place. L'armée combinée de France & d'Espagne étoit campée à Hospitaletto, au nord du Pô. L'Infant, qui la commandoit, n'avoit, dans ses magasins de Plaisance, des vivres que pour trois semaines : il ne pouvoit secourir Lodi. Il se détermina donc à retourner dans le Tortonèse, & fit passer le Pô à ses troupes, le 9 d'Août, entre l'embouchure du Tidon & celle de la Trébie. Après le passage de ce fleuve, M. le marquis de la Chétardie brûla un pont que les ennemis avoient sur le Tidon; & l'armée passa cette riviere, le 10, à la pointe du jour. Elle alloit continuer sa marche, lorsque le marquis de Botta traversa la riviere pour lui couper le chemin du Tor-

tonèse. Il attaqua l'aîle droite, commandée par M. de Pignatelli. Mais les François & les Espagnols le repoussèrent avec tant de vigueur, qu'ils l'obligerent de repasser le Tidon. Cependant les Allemands se rallierent, passerent une seconde fois la riviere, & firent une nouvelle charge. L'infanterie eut besoin de toute sa valeur pour résister à leurs efforts; mais elle fut soutenue à propos par la cavalerie Françoisse, qu'amena le marquis d'Argouges; & les ennemis, contraints de reculer, essuyèrent en flanc, lorsqu'ils se replioient, un feu si vif, qu'ils n'osèrent plus revenir à la charge. Ce combat dura six heures; & cependant les généraux François faisoient défiler l'artillerie & le bagage. Environ deux mille guerriers resterent sur la place du côté des vainqueurs. Il en resta six mille du côté des ennemis. M. de la Chétardie ne quitta le champ de bataille, que pour faire l'arrière-garde de l'armée; & le même terrain fut incontinent occupé par six mille hommes sortis de Plaisance, sous le commandement du marquis de Castellar, qui venoit pour se joindre à l'Infant, & qui s'y maintint jusqu'à la nuit. Cet exploit, l'un des plus beaux de cette guerre, servit à l'armée de deux couronnes à faciliter sa retraite.

TIFERNE. (*bataille de*) Le consul Q. Fabius Maximus vint à l'improviste attaquer les Samnites près de Tiferne. Les ennemis, quoique surpris, soutinrent ses effort avec une

ardeur & une fermeté qui jetta la terreur parmi ses troupes. La cavalerie Romaine ne put ébranler leurs bataillons ; & le succès eût été incertain , si le Consul n'avoit fait passer secrètement un corps de troupes pour prendre les ennemis en queue. Alors la victoire ne fut plus douteuse. Les Samnites , qui croyoient avoir à faire à deux armées, prirent la fuite. (*L'an de Rome 455.*) L'année suivante, Décius les chassa du Samnium , & les obligea de se réfugier en Etrurie , pour y chercher du secours. Les Etrusques se joignirent à eux ; mais ces deux peuples furent encore vaincus dans une grande bataille.

TIGRANOCERTE. (*bataille & sièges de*)

1. Tigrane , roi d'Arménie , prince vain & présomptueux , s'étoit déclaré en faveur de Mitridate , & avoit levé , pour la défense de ce prince vaincu & fugitif , une armée très-nombreuse. Lucullus , & les Romains qu'il commandoit , étoient occupés au siège de Tigranocerte , capitale de l'Arménie. Le roi vint les chercher , pour délivrer cette ville dont il étoit fondateur. Dès que Lucullus en eut reçu la nouvelle , il s'avança avec dix mille hommes à la rencontre du prince. Quand les ennemis découvrirent cette petite troupe , ce fut à qui en feroit des plaisanteries. Il y en avoit qui , déjà sûrs des dépouilles , jouoient entr'eux aux dés à qui les auroit. Tigrane lui-même voulut faire le bel esprit , & prononça ce mot , qui depuis est devenu célè-

bre : « En voilà trop , si ce sont des ambassa-
» deurs ; & trop peu , si ce sont des soldats. » La
journée se passa de la sorte , en bons mots &
en bravades. Le lendemain matin , Lucullus ,
ayant fait prendre les armes à ses troupes , se
disposa à passer une riviere sur les bords de
laquelle il étoit campé. Tigrane , frappé du
plus grand étonnement , s'écria deux ou trois
fois à cette nouvelle : « Eh quoi ! ces gens-là
» viennent à nous ? » puis il rangea son ar-
mée avec beaucoup de précipitation. Lorsque
Lucullus étoit près de traverser la riviere ,
quelqu'un lui fit observer qu'il alloit combattre
en un jour malheureux. « Eh bien ! répon-
» dit ce général , j'en vais faire un jour heu-
» reux. » En même tems , il franchit l'espace
qui le séparoit de l'armée royale ; & , l'épée
nuë à la main , il marche le premier aux en-
nemis. Il tombe tout-à-coup sur la cavalerie
Arménienne ; & , remarquant qu'elle occu-
poit le pied d'une colline , au haut de laquelle
se trouvoit un espace de terrain uni & d'un
facile accès , il y fit monter ses cavaliers Thra-
ces & Gaulois , pour prendre en flanc le corps
qu'il attaquoit. Quand il l'eut ébranlé , il
monta lui-même sur la colline , pour donner
l'exemple à ses troupes. Alors , rempli de cet
enthousiasme qu'un bon général sçait feindre
à propos , il s'écria par deux fois : « Cou-
» rage , camarades ! courage ! La victoire est
» à nous ! la victoire est à nous ! » Il ne se
trompoit pas. Rien n'osa résister au choc im-

pétueux des Romains. Cette multitude immense de soldats se trouva, dans un instant, dissipée & vaincue. Tigrane se déroba des premiers à la poursuite du vainqueur ; & , voyant son fils qui couroit la même fortune que lui , il ôta son diadème , & le lui donna en pleurant , l'exhortant à se sauver par une autre route. Le carnage fut horrible. Plus de cent mille fantassins perdirent la vie ; & presque tous les cavaliers furent taillés en pièces. Du côté des Romains , cent furent blessés , & cinq seulement tués. Le soldat victorieux fit un butin incroyable. La suite de cette victoire fut la prise de Tigranocerte , que Mancéus , gouverneur de cette ville , défendit encore quelque tems. Il lançoit sur les assiégés une espece de bitume , appelée *naphte* , qui prenoit feu aisement , s'attachoit à tout , & que l'eau même pouvoit à peine éteindre. Mais les Grecs , qui étoient dans la place , irrités contre Mancéus , ouvrirent les portes au général Romain , qui abandonna cette capitale au pillage , & y trouva vingt-quatre millions. *An de Rome 683.*

2. Corbulon , maître d'Artaxates , voulut achever de dompter Tiridate par la prise de Tigranocerte. La ville se rendit à son approche ; mais la citadelle ne suivit pas son exemple. Elle étoit défendue par une troupe de braves gens qui voulurent vendre chèrement aux Romains l'honneur de les vaincre. Ils changerent bientôt d'avis ; car , lorsqu'ils dé-

libéroient entr'eux sur les opérations de la guerre, la tête d'un seigneur Arménien, lancée par ordre de Corbulon, étant tombée au milieu de leur assemblée, ils furent tellement effrayés, qu'ils se rendirent. *39 depuis J. C.*

TIGISI. (*combat de*) Yabdas, roi des Maures, suivi de plus de trente mille hommes, faisoit de grands ravages en Numidie. Althias, l'un des capitaines de Bélisaire, ne pouvant tenir contre cette grande armée, chercha quelques moyens de la surprendre. Il se posta près de la ville de Tigisi, dans un lieu où couloit une source abondante, & bordée de roches escarpées. Les Maures, qui avoient couru la campagne, dévorés d'une soif brûlante, accoururent à la fontaine pour s'y désaltérer. Mais, en trouvant tous les accès occupés par les Romains, ils s'arrêterent, épuisés de langueur, & souffrant le supplice de Tantale à la vue de cette eau qu'ils ne pouvoient atteindre. Yabdas s'étant approché, offrit au capitaine le tiers de son butin, s'il consentoit à laisser boire ses soldats. Althias rejetta l'offre, & lui proposa le combat singulier, sous la condition que le vainqueur resteroit maître de la fontaine. Le prince Barbare accepta le défi; & ses cavaliers, ravis de joie, se tenoient assurés de la victoire, Althias étant d'une taille grêle & fort petite, au lieu qu'Yabdas étoit le mieux fait & le plus vaillant des Maures. Ils prennent carrière, & reviennent l'un sur l'autre. Yabdas lance le

premier son javelot qu'Althias eut l'adresse de saisir & la force d'arrêter de la main droite : en même tems, maniant son arc de la main gauche, dont il sçavoit également se servir, il abbat d'un coup de flèche le cheval de son ennemi. Les Maures effrayés remontent leur monarque sur un autre cheval, & disparoissent avec lui. Althias demeura maître de tout le butin ; & ce combat le rendit célèbre dans toute l'Afrique. *L'an 536.*

TINCHEBRAI. (*siège de*) Henri I, roi d'Angleterre, fils de Guillaume le Conquérant, voulant s'emparer de la Normandie, déclara la guerre au duc Robert son frere, & vint mettre le siège devant Tinchebrai. Cette ville, abondamment pourvue de vivres & de soldats, se défendit long-tems. Robert, pour seconder cette généreuse résistance, leva promptement des troupes, se présenta devant l'ennemi, & lui livra bataille. La colere qui l'animoit rendit l'action sanglante & meurtriere ; mais, après avoir fait mille exploits héroïques, il fut vaincu, & demeura prisonnier. Henri, abusant de cette victoire impie, & foulant aux pieds les loix du sang, de l'humanité & de la religion, traita son frere comme le plus grand criminel, & lui fit arracher les yeux. Ce même Robert cependant lui avoit sauvé la vie au siège du Mont-Saint-Michel. Toute la Normandie se soumit au monarque. *L'an 1107.*

TOLBIAC. (*batailles de*) 1. La quinzieme

anne
clare
prin
ni ra
se ré
à la
dans
taille
geux
déter
tes l
du C
valeu
rent
ces.
Ciel
est p
de n
épou
ner l
été d
face.
ni à
bon
L'en
avec
dige
foute
riers
aux
tout
ua r

année du règne de Clovis, les Allemands déclarerent la guerre aux Sicambres. Mais le prince François, voyant qu'il n'étoit ni juste ni raisonnable de laisser écraser ces peuples, se réunit à eux, marche contre leurs ennemis à la tête d'une armée nombreuse, & les joint dans les plaines de Tolbiac. Bel ordre de bataille, division bien soutenue, postes avantageux, circonstances favorables, sujets & alliés déterminés à bien faire, Clovis employa toutes les ressources de l'art; mais la protection du Ciel fit plus que l'habileté du chef & la valeur des François. Au premier choc, ils furent enfoncés, & alloient être taillés en pièces. Clovis désespéré implore le secours du Ciel, comme il arrive d'ordinaire, quand tout est perdu. Il promet, s'il remporte la victoire, de n'adorer que le Christ, dont Clotilde son épouse l'avoit souvent entretenu, & fait sonner la charge comme si le signal n'eut point été donné. Dans le moment, tout change de face. Les fuyards, sans penser à leurs blessures ni à leurs fatigues, retournent au combat en bon ordre, résolus de venger leur honneur. L'ennemi, qui ne les poursuivoit pas encore avec chaleur, frappé de cette espece de prodige, s'arrête, & recule ensuite, ne pouvant soutenir l'impétuosité victorieuse de ces guerriers qu'ils avoient cru défaits. Tout cède aux efforts redoublé des François: tout fuit; tout se disperse. Ce n'est plus un combat, mais un massacre horrible; & l'Allemagne vaincue

reçoit la loi du vainqueur. (*L'an de J. C. 496.*) Clovis s'empresse de s'acquitter de son vœu. Il se rendit à Reims, & s'y fit baptiser par S. Remi, la nuit de Noël.

2. La défaite de Théodebert devant Toul, en 612, ne fit qu'enflammer sa colere & sa haine contre Thiéri, son frere. Ayant reçu un renfort considérable, il se remit en campagne, résolu de périr les armes à la main, ou d'immoler le roi de Bourgogne à sa vengeance. Les deux princes se rencontrèrent près de Tolbiac; & ce lieu, que la victoire du grand Clovis avoit rendu si célèbre, devint le théâtre du combat le plus sanglant entre deux descendans de ce victorieux monarque. Le carnage fut si horrible, & l'acharnement si opiniâtre, qu'en plusieurs endroits, des bataillons entiers de corps morts, serrés les uns contre les autres, demeurèrent debout, comme s'ils eussent été encore en vie. Les Austrasiens, vaincus pour la seconde fois, prirent la fuite en désordre. Mais ils furent si vivement poursuivis, & leur déroute fut si meurtrière, que les campagnes, depuis Tolbiac jusqu'à Cologne, furent jonchées de cadavres, de blessés & de mourans.

TOLEDE. (*siège de*) La reconnoissance est rarement la vertu des rois. Alfonso VI, roi de Castille, avoit trouvé dans la cour de Mammoun, roi de Tolède, un asyle & des secours contre l'impitoyable Sanche, son persécuteur. Pénétré des bontés du monarque Arabe, il

lui
été
il m
son
& t
heu
& t
tille
dev
imp
On
la g
les
gén
les
gne
Ca
Ma
imp
l'ai
do
apr
vo
tio
tire
été
gu
Ar
rai
go
He
Fra

C. 496.)
 son vœu :
 baptiser par
 ant Toul,
 plere & sa
 nt reçu un
 n campa-
 main, ou
 à sa ven-
 conterent
 victoire du
 , devint le
 entre deux
 arque. Le
 nement fit
 des batail-
 és les uns
 out, comme
 ustrasiens,
 ent la fuite
 ment pour-
 rière, que
 squ'à Co-
 s, de bles-
 nnoissance
 nse VI, roi
 our de Ma-
 des secours
 exécuteur.
 Arabe, il

lui avoit juré une amitié, un dévouement éternels. Mais à peine ce généreux prince fut-il mort, qu'il oublia ses sermens pour satisfaire son ambition aveugle. Il est vrai qu'Isaïah, fils & successeur de Mamoun, préparoit ses malheurs par sa lâcheté, son orgueil, sa mollesse & ses débauches. Mais étoit-ce au roi de Castille à punir les excès d'un roi voisin ? Alfonso devoit-il profiter de la foiblesse de ce prince imprudent pour le dépouiller de ses Etats ? On dit qu'il balança quelque tems à lui faire la guerre ; mais enfin l'intérêt l'emporta sur les égards dûs au fils d'un bienfaiteur trop généreux. Une armée puissante franchit, sous les ordres de l'ingrat monarque, les montagnes qui séparent les deux Castilles. Olmos, Canaïes, Madrid, Guadalaxéra, Uzéda, Maquéda, Talavéra, & plusieurs autres villes importantes, sont emportées sans résistance. Isaïah déconcerté se réfugie dans sa capitale, dont le roi de Castille vient former le siège, après avoir porté dans toutes les campagnes voisines le fer & l'incendie. Cette expédition fameuse, publiée par toute l'Europe, attire une foule de chevaliers étrangers sous les étendards d'Alfonse. On comptoit, parmi ces guerriers, des François, des Allemands, des Anglois, des Italiens, des Grecs, des Souverains & des Princes, comme le roi d'Aragon, le comte de Toulouse, Raimond & Henri de Bourgogne, princes du sang de France. Il semble que la noblesse Chrétienne

étoit déjà transportée de ce fanatisme sanguinaire, qui, peu de tems après, ébranla l'Europe entière, & la transplanta, pour ainsi dire, en Asie. Suivi de cette multitude de guerriers, & du Cid, le plus brave & le plus heureux capitaine de son pays, Alphonse s'approcha de Tolède, & divisa son armée en sept corps qui formerent sept camps autour de la place. Par ce moyen, la ville se trouva si étroitement bloquée, qu'il n'étoit plus possible d'y entrer, ni d'en sortir.

Tolède est bâtie dans un terrain inégal, & protégée, de toutes parts, par des rochers escarpés & inaccessibles, à travers lesquels le Tage se précipite. Le côté du septentrion, le seul par où l'on pouvoit approcher, étoit revêtu d'une double muraille fort épaisse & fort élevée. Iaïah, près de perdre une couronne dont il ne connoissoit le prix que depuis qu'elle chanceloit sur sa tête, avoit fait les plus grands préparatifs; & ses sujets, étonnés de ce changement soudain, étoient résolus d'imiter son audace. Durant plusieurs mois, il se fit mille actions pleines de la plus brillante valeur. Plusieurs chevaliers sortirent de la place, & reprocherent en face à Alphonse son ingratitude & son parjure; ce qui aboutit, selon la coutume de ce tems-là, à une infinité de duels entre les Mahométans & les chevaliers Chrétiens. Tolède, battue depuis long-tems, avec les béliers & les autres machines que l'art avoit alors inventées, avoit vu tomber la plus
grande

grande partie de ses murailles ; mais elle se défendoit encore par sa situation & par ses dehors escarpés & inabordables. Cependant elle éprouvoit toutes les horreurs de la famine la plus affreuse. Ses citoyens , après avoir dévoré les chevaux & les mulets , se virent réduits à se nourrir des alimens les plus vils. Enfin Iaïah , vaincu par la nécessité , fut obligé de se soumettre. Alfonso le laissa maître des articles de la capitulation. Quoiqu'elle fût très-avantageuse aux Sarasins , quoique le vainqueur leur accordât le libre exercice de leur religion , avec la principale mosquée de Tolède , la conservation de leurs loix , de leurs magistrats , de leurs biens , de leurs privilèges , de leurs usages & de leurs habillemens , une foule prodigieuse de Mahométans & de Juifs sortirent de la place , aimant mieux suivre Iaïah à Valence , qui lui restoit encore , que d'éprouver la honte d'être soumis aux Chrétiens. Alfonso eut beau réparer le vuide que laisoit la retraite de tant de citoyens , en établissant à leurs places des colonies Chrétiennes , le nombre des habitans a toujours diminué ; de sorte qu'on auroit peine à trouver quinze mille bourgeois dans une ville où l'on en comptoit alors près de trois cens mille. C'est ainsi que cette capitale , après avoir été trois cens soixante-douze ans sous la domination des infidèles , retourna au pouvoir des Espagnols , en 1085.

TOLÉNUS. (*bataille du*) Le consul Ru-
S. & B. T. III. Part. II. H

tilius, homme aussi borné que jaloux & ombrageux, voulut livrer bataille à l'armée des Alliés, campée sur le Tolénus. Marius, qui commandoit une partie des légions Romaines, essaya de s'opposer à la témérité de son parent. Ses avis furent inutiles. Vettius Caton, l'un des Préteurs des Alliés, conjecturant que le Consul viendrait l'attaquer, plaça une embuscade sur le chemin, dans un vallon fort obscur. Sa ruse lui réussit. Pendant qu'on en étoit aux mains, l'embuscade parut tout-à-coup, fond sur les Romains, & les mit en désordre. Huit mille hommes furent les victimes de la présomption du Consul, qui lui-même mourut bientôt après d'une blessure qu'il reçut à la tête. Marius étoit posté à quelque distance au-dessous de Rutilius. La vue des corps des Romains, que portoit vers lui le courant de l'eau, lui fit deviner ce qui se passoit. Il part, dans le moment ; &, trouvant le camp de Vettius dégarni, il s'en rend maître sans résistance. Ainsi le vainqueur, privé de son camp & de ses bagages, fut obligé de passer la nuit sur le théâtre de sa victoire, qui lui coûta plus cher qu'une défaite. 90 avant J. C.

TOMES. (*siège de*) L'an 600, le Khan des Abares vint assiéger la ville de Tomes, dans la petite Scythie. Prisque, qui commandoit dans ce pays pour l'empereur Maurice, fit sortir ses troupes de leurs quartiers, & accourut au secours de la place. Cette expédition n'est mémorable que par l'exemple frap-

pant d'humanité que donna le prince Barbare. Les Romains manquoient de vivres. Le Khan, touché de compassion, leur en offrit. Une proposition si nouvelle, si agréable, si peu attendue, inspira d'abord de la défiance. Mais, les deux chefs s'étant mutuellement donné la foi par un serment, on convint d'une trêve de cinq jours; & l'on vit avec surprise arriver au camp quatre cens chariots chargés de vivres. Prisque, pour reconnoître cet important service, fit porter au Khan du poivre, de la cannelle, & quantité d'autres épices. Quelle grandeur dans ce roi Barbare! & quelle leçon il donne aux ennemis, même les plus généreux! L'arrivée d'une nouvelle armée Romaine l'obligea de lever le siège de Tomes, & de se retirer dans son pays. Mais n'avoit-il pas remporté un triomphe immortel?

TONGRES. (*bataille de*) Le duc de Bourgogne ayant rencontré dans les plaines de Tongres, en 1408, l'armée des Liégeois rebelles, leur livra une bataille où il déploya toutes les qualités d'un grand capitaine. Les Liégeois combattirent avec l'audace & l'acharnement qu'inspire l'amour de la liberté. Leur fureur fit, pendant quelque tems, balancer la victoire. Mais, au fort de l'action, attaqués en queue par un corps de cavalerie, soutenu d'archers que le Duc avoit fait passer derrière leur armée, ils s'étonnerent; leur impétuosité se rallentit; & ce qui est assez ordinaire à des troupes mal disciplinées, la crainte

prit la place de la confiance. Le Duc profita de cet ébranlement pour porter dans leurs rangs la mort & la terreur. Rompus une fois, leurs chefs firent d'inutiles efforts pour les rallier. Le carnage fut affreux. Trente mille restèrent sur la place : le reste prit la fuite. C'est dans cette journée, dit-on, que l'intrépide bravoure du duc de Bourgogne lui mérita le nom de *Jean Sans-Peur*, & que l'évêque de Liège, qui prit un infâme plaisir à voir massacrer les prisonniers, reçut celui de *Jean Sans-Pitié*.

TONNINGEN. (*prise de*) Les troupes confédérées du Czar, du roi de Danemarck, & du roi de Prusse, formerent, en 1713, le blocus de Tonningen, l'une des plus fortes places du duché de Holstein, & défendue par neuf mille Suédois sous les ordres du fameux Steinbock, qui s'y étoit retiré. Mais ce général, après une vigoureuse défense, manquant de vivres & de munitions, fut obligé de se rendre prisonnier au roi de Danemarck, avec ses soldats, le 16 de Mai, & de flétrir, par cette triste nécessité, les lauriers qu'il avoit cueillis aux batailles d'Helsingbourg & de Gadelbusch.

TONQUIN. (*bataille de*) Le dernier roi de la race de Li-bal-rié n'ayant laissé qu'une fille, cette princesse partagea le trône de Tonquin avec un seigneur d'une famille puissante. Un autre seigneur, nommé *Ho*, conspira contre les deux époux ; attaqua leurs troupes dans

les plaines de Tonquin, les défit, s'empara du sceptre, égorga la princesse & son mari. Bientôt cet usurpateur se rendit odieux aux peuples. Ils se révolterent contre lui. Le désespoir, plutôt que la prudence, leur fit implorer le secours des Chinois, qui entrèrent dans le Tonquin, avec une armée formidable. Le tyran fut exterminé; mais les Tonquinois furent asservis par leurs propres libérateurs. Le royaume fut obligé de se soumettre à la domination Chinoise, & de recevoir un vice-roi, qui changea l'ancienne forme du gouvernement, & qui introduisit dans le pays la plupart des loix & des coutumes Chinoises. Les Tonquinois supporterent d'abord assez tranquillement cette disgrâce; mais, l'amour de l'indépendance s'étant réveillé dans leur cœur, ils prirent les armes, & résolurent d'accabler les oppresseurs de leur liberté. Un homme intrépide, nommé *Li*, se mit à la tête des révoltés, & fit passer au fil de l'épée tous les Chinois. Leur chef même fut égorgé dans le tumulte. L'Empire de la Chine étoit alors déchiré par des guerres civiles. Humvéon, qui siégeoit alors sur le thrône de ce pays fameux, ne put tirer vengeance de l'attentat des Tonquinois. Il fut forcé de souscrire à une paix défavantageuse. *Li* fut couronné roi; & tout ce qu'obtinrent les Chinois, fut qu'à l'avenir les rois de Tonquin se reconnoitroient vassaux de l'empereur Chinois, & lui payeroient, tous les trois ans, un tribut. Ce traité fut conclu vers

l'an 1200 de J. C. & les deux nations l'observèrent avec une inviolable fidélité.

TORGAW. (*bataille de*) En 1760, le roi de Prusse entreprit de ruiner la grande armée Autrichienne, que commandoit le comte de Daun aux environs de Torgaw. Il connoissoit la mauvaise position de cette armée, qui avoit l'Elbe derriere elle, avec très-peu de ponts. S'il venoit à bout de la vaincre, il ne restoit aux Autrichiens que le choix de se rendre prisonniers, ou de périr dans les eaux. Plus le danger étoit grand, & plus le Maréchal s'appliqua à le parer. Le 3 de Novembre, il aperçut plusieurs colonnes d'ennemis qui venoient à lui; &, ne doutant plus que le dessein du Roi ne fût d'en venir à une affaire générale, il se disposa à le bien recevoir. L'action s'engagea à midi. A deux heures, elle devint générale. Le Roi attaqua de tous côtés, & fut également rompu & repoussé par-tout. Son infanterie se vit enfoncée par la cavalerie Autrichienne, & l'on peut dire mise en pièces. Ce fut cette attaque, qui fixa la victoire de leur côté, & dans laquelle le Maréchal, qui se monroit par-tout où le feu étoit le plus vif, reçut une blessure qui le mit hors de combat. Il n'y avoit plus qu'une chose que les Autrichiens auroient dû ne pas négliger pour assurer leur triomphe; c'étoit de s'emparer, pendant la nuit, des hauteurs qui dominoient le champ de bataille. Mais ils négligerent ce moyen si simple, qui n'échappa

point à l'œil vigilant du Roi. Le lendemain matin , ce monarque parut de nouveau , comme s'il eût voulu recommencer le combat. Dans une armée dont le Général est blessé , la confusion régné presque nécessairement. La contenance du Roi fit trembler ses vainqueurs. Ils firent une retraite précipitée , abandonnerent leurs canons avec ceux dont ils s'étoient emparés ; laisserent plusieurs mille des leurs , tant tués que blessés , au pouvoir de l'ennemi ; puis , par une suite de cette terreur panique, Wittemberg & Torgaw, dont ils s'étoient emparés , retournerent sous les loix du monarque Prussien. Cette furieuse journée enleva peut-être plus de vingt mille hommes à la société , & ne produisit proprement aucun avantage aux deux partis. Seulement les vainqueurs porterent le ravage & la désolation dans les provinces qui leur étoient ouvertes ; & c'est à cette occasion que la princesse Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz , aujourd'hui reine d'Angleterre , écrivit au roi de Prusse cette belle Lettre.

SIRE ,

» Je ne sçais si je dois me féliciter ou me
 » plaindre avec vous de votre dernière vic-
 » toire , puisque le même succès , qui vous
 » couronne de lauriers , répand la désolation
 » sur le Mecklenbourg. Je sens bien , Sire ,
 » que , dans ce siècle dépravé , on trouvera
 » singulier qu'une personne de mon sexe s'in-
 » téresse au sort de sa patrie , déplore les mal-

» heurs de la guerre , desire le retour de la
 » paix. Je sçais encore que vous penserez
 » qu'il me conviendrait mieux de m'appliquer
 » à l'art de plaire , si toutefois on doit en
 » faire une étude , & à d'autres objets plus
 » conformes à mon état ; mais , quelque sin-
 » gulier que cela paroisse , je ne puis m'em-
 » pêcher d'intercéder pour un peuple mal-
 » heureux.

» Il n'y a que peu d'années que le Mec-
 » klenbourg a commencé à fleurir. La cam-
 » pagne étoit cultivée : le laboureur vivoit
 » content ; les villes étoient dans l'abon-
 » dance. Ce tableau est bien changé aujour-
 » d'hui. Que ne puis-je le décrire ? Mon
 » imagination n'ajouteroit pas de nouvelles
 » horreurs à cette triste peinture ; mais cer-
 » tainement les conquérans eux-mêmes ne
 » pourroient refuser des pleurs à tant de déso-
 » lation. Tout ce pays ! mon cher pays !
 » n'est plus qu'un désert affreux , & n'offre que
 » des objets de terreur , de pitié & de déses-
 » poir ! Les travaux du laboureur & du ber-
 » ger sont entièrement suspendus. Le paysan ,
 » devenu soldat , se prépare à ravager bien-
 » tôt le terrain qu'il cultivoit autrefois. Les
 » villes ne sont plus habitées que par des vieil-
 » lards , des femmes & des enfans , & peut-
 » être par quelques guerriers , que les blessu-
 » res , ou la perte de quelque membre , ont
 » mis hors d'état de servir davantage. Leurs
 » petits enfans , autour d'eux , leur demandent

» l'histoire de chaque blessure, & deviennent
 » déjà soldats, avant que d'avoir la force de
 » manier les armes. Mais ce ne seroit rien en-
 » core, si nous n'éprouvions pas, outre cela,
 » l'alternative de l'une ou de l'autre armée,
 » selon que les événemens de la campagne les
 » éloignent ou les ramènent. Il est impossible
 » d'exprimer le désordre que causent ceux
 » même qui se disent nos amis. Ceux de qui
 » nous attendions du secours achevent de nous
 » opprimer. Nous n'espérons de soulagement
 » que de votre justice. Les femmes & les en-
 » fans peuvent se plaindre à vous, Sire, qui
 » pouvez finir leurs malheurs & essuyer leurs
 » larmes. »

TORTONE. (*siège de*) 1. Au mois de Janvier 1734, le marquis de Maillebois vint faire le siège de Tortone qui étoit bloquée depuis le mois d'Octobre précédent. Cette ville, qui avoit été prise par le prince Eugène, en 1706, étoit peu fortifiée; &, sans l'avantageuse situation de sa citadelle, peut-être eût-elle peu mérité qu'on fît des efforts pour la conquérir. Les travaux furent poussés avec tant de vigueur, que le commandant, ne se voyant pas en état de se défendre plus long-tems, battit la chamade; mais on refusa de recevoir à capitulation, à moins que le gouverneur de la citadelle ne se rendit aussi. Il ne répondit à cette proposition, que par un refus mortifiant. Le commandant & la garnison de la ville se retirèrent avec lui; & les bourgeois

ouvrirent leurs portes. Il fallut ensuite assiéger la citadelle. On commença la tranchée, la nuit du 29 au 30 ; & , sept jours après , cette forteresse subit la loi du vainqueur.

2. Le duc de Modène investit Tortone, en 1745 ; & le maréchal de Maillebois se rendit au quartier de ce prince, pour délibérer avec lui & le comte de Gages, sur les dispositions nécessaires pour faire le siège. Ils se réglèrent, à peu de choses près, sur les attaques que le général François y avoit fait faire dans l'expédition précédente. La tranchée fut ouverte, la nuit du 8 au 9 d'Août. Une fausse attaque, qu'on forma d'un autre côté, attira toute l'attention de la garnison qui ne découvrit qu'au jour la véritable. Le 12, la ville, voyant les batteries préparées pour jouer en brèche, fit sa capitulation ; & la garnison se retira dans la citadelle, devant laquelle, deux jours après, on ouvrit la tranchée. L'ardeur des assiégeans fut si vive ; le feu qu'on fit sur la place fut si terrible, que, le 3 de Septembre, la garnison se rendit, & jura de ne point servir, d'un an, contre le Roi ni contre ses Alliés. Cette citadelle fut presque entièrement ruinée par les bombes. On y trouva quarante canons de bronze, des vivres pour quatre mois, & une grande quantité de munitions de guerre.

L'année suivante, après que l'infant dom Philippe eut quitté la Lombardie, Tortone fut bloquée par les Piémontois. Après un blocus de plus de trois mois, elle se rendit

enfin, aussi-bien que la citadelle. L'officier Espagnol, qui y commandoit, obtint tous les honneurs de la guerre, à condition de ne point servir, d'un an, contre le roi de Sardaigne, & ses Alliés.

TORTOSE. (*attaque de*) Le duc de Vendôme étoit renfermé dans Tortose, en 1711, en présence d'une armée impériale, commandée par Staremberg. Le prince François étoit tourmenté par la goutte, & par un violent desir de manger du poisson frais. Le général Allemand, l'ayant sçu, permit au pourvoyeur du Duc de traverser son camp, pour aller chercher en Languedoc tout ce qu'il voudroit. Lambert, (c'étoit le nom de cet homme,) étant dans le camp ennemi, se glissa adroitement dans le quartier général, espérant apprendre quelque nouvelle. Il ne fut pas trompé. Il entendit des officiers se dire, dans une tente, que leur général auroit bien de la gloire, s'il réussissoit dans le projet qu'il avoit formé; que le capitaine Wésel étoit dans le camp de Tarragone, peu éloigné de-là, avec quatre mille cinq cens hommes pour venir surprendre, de concert avec Staremberg, le duc de Vendôme dans Tortose; que les cordes & les échelles étoient embarquées. Lambert avoit été accompagné au camp par un Trompette de M. de Vendôme, qui alloit s'en retourner. Il lui apprend, en secret, ce qu'il a entendu, & le charge de le communiquer incessamment au prince. Vendôme fait aussi-tôt les prépa-

ratifs nécessaires. Wéfel & Staremborg s'approchent tout-à-coup, le 25 d'Octobre. Pour leur inspirer une aveugle confiance. Le commandant de la ville feint de la terreur; recule, & leur laisse gagner quelques ouvrages avancés. A peine les voit-il engagés assez avant pour les envelopper, qu'il tombe soudainement sur eux, & les taille en pièces. Les remparts étoient bordés d'infanterie & de canon, dont le feu continuel mit hors de combat tous ceux qui s'approchoient, croyant suivre leurs camarades à la victoire. Les Allemands eurent plus de neuf cens hommes tués, ou faits prisonniers, dans cette malheureuse expédition.

TOUL. (*bataille de*) Théodebert & Thiéri, tous deux rois François, l'un d'Austrasie, l'autre de Bourgogne, tous deux frères, se déclarèrent une guerre cruelle, en 612, & en vinrent aux mains près de Toul. Le combat fut terrible, & dura la plus grande partie du jour. Enfin les Austrasiens furent vaincus; & leur Roi sauva ses jours par une fuite précipitée.

TOULON. (*siège & bataille de*) 1. En 1707, le duc de Savoie & le prince Eugène, s'étant jettés dans les provinces méridionales de la France, formerent le siège de Toulon, qu'ils pressèrent avec toute l'ardeur & toute l'habileté dont ils étoient capables. Le 29 de Juillet, ils s'emparèrent de la hauteur Sainte-Catherine, où ils firent dresser des batteries

contre le fort Saint-Louis, appellé autrement *le Fort des Vignettes*. Le chevalier Shovel, à la tête d'une flotte Angloise, maîtresse de la mer, bloquoit le port, & bombardoit la ville. Il étoit vraisemblable que Toulon tomberoit au pouvoir de l'ennemi; mais rarement le vraisemblable arrive. La brave résistance des assiégés donna le tems d'envoyer du secours. Le maréchal de Tessé parut avec une armée; attaqua, le 15 d'Août, la hauteur dont les assiégeans s'étoient rendus maîtres; l'emporta, l'épée à la main, & par cet avantage, força l'ennemi de prendre le parti de la retraite, après trois semaines d'inutiles efforts: tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas d'intelligences dans le pays!

2. La France, soutenue de l'Espagne, ayant déclaré la guerre à l'Angleterre, en 1744, les forces navales des deux Empires couvrirent la Méditerranée, & se préparèrent à se signaler par de grands exploits. L'escadre Espagnole, de douze vaisseaux commandés par don Joseph Navarro, fut jointe par quatorze vaisseaux François, quatre frégates, & trois brûlots, sous les ordres de M. de Court, qui, à l'âge de quatre-vingts ans, avoit toute la vigueur de force & d'esprit qu'un tel commandement exige. Cette flotte combinée étoit encore au port de Toulon, lorsque l'amiral Anglois Mathews se présenta devant elle, à la tête de quarante-cinq vaisseaux, de cinq frégates, & de quatre brûlots. Avec cet avantage

du nombre, il sçut aussi se donner d'abord celui du vent; manœuvre qui décide souvent de la victoire dans les combats de mer, comme elle dépend sur la terre d'un poste avantageux. Ce sont les Anglois qui, les premiers, ont rangé leurs forces navales en bataille, dans l'ordre où l'on combat aujourd'hui; & c'est d'eux que les autres nations ont pris l'usage de partager leurs flottes en avant-garde, arriere-garde & corps de bataille. On s'attaque, de part & d'autre, avec vivacité. Les deux flottes furent également dispersées; & cette journée navale de Toulon fut indécise, comme presque toutes les autres, dans lesquelles l'unique fruit d'un grand appareil & d'une longue action est de tuer du monde, & de démanteler des vaisseaux.

TOULOUSE. (*sièges de*) 1. L'an de Rome 646, on envoya, dans la Gaule Transalpine, le consul Cépion, homme téméraire, arrogant, avide de s'enrichir, jusqu'au point de compter pour rien & le pécunial, & le sacrilège. Ce général, si différent des premiers Romains, commença ses expéditions militaires par la prise de Toulouse qui s'étoit laissée entraîner à la révolte par les promesses des Cimbres, & avoit mis dans les fers la garnison Romaine. Cépion marcha contre elle; &, à l'aide d'une intelligence, il entra dans la ville, & la livra au pillage. Rien ne fut épargné. Le sacré comme le profane devint la proie du soldat. Le Consul fit

mettre, pour sa part, près de quarante cinq millions de livres qu'il enleva dans un temple. Mais, s'il en faut croire les historiens, ce sacrilège fut puni d'une manière éclatante. Les Romains furent défaits par-tout. La vie de Cépion ne fut plus qu'une suite de malheurs ; & tous ceux qui avoient eu part à cet attentat impie finirent si misérablement, que, pour exprimer un homme souverainement malheureux, il passa en proverbe de dire « qu'il avoit » de l'or de Toulouse. »

2. Un peuple d'hérétiques appelés *Albigéois*, avoit bravé les foudres du Vatican. Une pieuse fureur s'empara des esprits. Tous les bons Chrétiens prirent les armes sous les auspices de Rome, pour convertir à coups de sabre les ennemis de Dieu. En vain Raimond, comte de Toulouse, souverain de ces infortunés plus aveugles que coupables, voulut les défendre. Il fut écrasé par le même anathème ; & son génie, tremblant devant la fortune de Simon de Montfort, général de la Ligue sainte, l'abandonna dans toutes ses expéditions. Errant, proscrit, réduit à l'état le plus déplorable, ce malheureux prince voyoit triompher son rival jusques dans Toulouse même, sa capitale, qu'il avoit été forcé de lui abandonner. Les Toulousains ne l'avoient vu fuir qu'à regret. Ecrasés par un joug odieux, ils rappellerent leur ancien maître, & lui jurèrent d'accabler leur superbe tyran. Montfort, instruit de cette révolution, accourt

armé de la vengeance. Il s'approche des murailles ; il essaie d'entrer par le château Narbonnois. Il y trouve des guerriers intrépides , des fortifications à toute épreuve : il voit échouer ses efforts ; il entreprend un siège dans les formes ; il livre plusieurs combats sanglans ; il donne plusieurs assauts terribles ; il s'épuise , durant près de quatre mois. Un jour qu'il menoit les assiégés battans jusques dans leur fossé , une pierre énorme , partie d'un mangonneau , & lancée par une femme , suivant les uns , & par un nain , suivant les autres , l'atteignit à la tête , & le renversa presque mort sur la place. On le transporta dans sa tente où il expira , quelques momens après. Ainsi périt , d'une main ignoble , le fameux Simon de Montfort , le héros de son siècle , s'il eût ignoré l'ambition , la barbarie , la perfidie , la vengeance. Amauri , son fils aîné , héritier de ses titres , mais non de son courage , abandonna le projet de son pere , pour aller se faire reconnoître dans ses nouveaux Etats. Cette foiblesse releva les espérances de la maison de Toulouse , qui rentra dans ses anciens domaines. *L'an 1217.*

TOURNAI. (*sièges de*) 1. Clodion , qui avoit succédé à Pharamond sur le thrône des François , entra , l'an 435 , dans la seconde Belgique ; surprit les troupes Romaines , qui gardoient les passages ; les défit , & vint mettre le siège devant Tournai , ville dès-lors puissante & célèbre. Elle ne tint pas
contre

contre ce redoutable conquérant qui la livra au pillage, suivant l'usage de ces tems-là. Elle devint la capitale de la monarchie Françoisé ; jusqu'au jour où le grand Clovis transporta cet honneur à la ville de Paris.

2. Après la victoire navale, qu'Edouard III, roi d'Angleterre, avoit remportée près de l'Écluse, en 1350, ce prince se présenta devant Tournai, dont il projettoit depuis long-tems la conquête. Son armée étoit composée de cent vingt mille hommes, Anglois & Allemands, Brabançons, Hennuyers & Flamands ; & fier de ce nombre de guerriers, il ne croyoit point trouver d'obstacles. Mais Godemar du Fay, gouverneur de la ville, s'étoit préparé à faire une belle défense, assuré de la bonne volonté des habitans & de la garnison, & secondé par l'élite de la chevalerie Françoisé, qui s'étoit jettée dans la place, au moment qu'on eut appris qu'elle alloit être investie. Bientôt le roi Philippe VI vint lui-même seconder le courage de ses braves sujets ; & ses nombreux bataillons campèrent entre Lille & Douay, afin de pouvoir serrer l'ennemi, & le harceler sans cesse. Dès les premières attaques, Edouard vit bien toute la témérité de son entreprise. Pour se tirer du pas dangereux où sa présomption l'avoit engagé, il envoya proposer au roi de France de vuider leur querelle par un combat seul à seul, ou de cent contre cent, ou par une bataille générale. La suscription de la Lettre étoit :

S. & B. T. III, Part. II.

I

» A Philippe de Valois, » sans autre titre. Philippe lui répondit: « On a apporté à notre » camp une Lettre adressée à Philippe de Valois, en laquelle Lettre étoient contenues » plusieurs requêtes que vous faites audit Philippe de Valois. Comme elle n'est pas pour » nous, nous n'y répondons point; mais » nous nous servons de l'occasion de votre » hérault pour vous dire que vous êtes notre » homme-lige; qu'en nous attaquant, & en » soulevant les villes de Flandres contre leur » Comte & contre nous, leur souverain & » le vôtre, vous faites acte de rebellion, de » parjure & de félonie, & qu'avec l'aide de » Dieu, nous espérons de vous soumettre & » de vous punir. Donnée, sous les camps près » de la prioré de Saint-Adrew, sous le scel » de notre secret, le 30^e jour de Joyl, l'an de » grace 1340. »

Cette démarche n'ayant pas réussi, Edouard se trouvoit dans une situation très-difficile, exposé à perdre sa réputation & ses troupes qui dépérissoient tous les jours. Il fallut recourir aux négociations; & l'on conclut une trêve qui délivra Tournai. Le Roi récompensa le zèle & la fidélité des habitans de cette ville; par le rétablissement de leurs privilèges qu'ils avoient perdus depuis quelque tems.

3. L'un de ces privilèges portoit qu'ils ne recevroient de garnison, que quand ils voudroient bien y consentir. Henri VIII, roi d'Angleterre, après avoir conquis & détruit

Thérouanne, en 1513, s'avança vers Tournai, pour en former le siège. Aussi-tôt le comte d'Angoulême, qui commandoit dans ce pays pour le roi Louis XII, envoya demander aux habitans quelles troupes ils vouloient pour la défense de leur ville. Ils répondirent au prince : « Tournai est tourné, & » jamais n'a tourné, & encore ne tournera. » Si les Anglois viennent, ils trouveront à » qui parler. » Leur conduite démentit bientôt ce présomptueux langage. La crainte d'éprouver le même sort que Thérouanne, fit sur eux plus d'impression que l'amour du devoir. Ils voulurent prévenir leur défaite, en se rendant de bonne grace; &, après huit jours de siège, ils obtinrent une capitulation avantageuse & honorable. Henri entra triomphant dans la ville. Sur les portes étoit gravée cette inscription : « Tu n'as jamais perdu ta virginité. » Elle cessoit d'être vraie: il la fit effacer; &, par son ordre, on construisit une citadelle pour contenir les citoyens dans le devoir. Des auteurs ont remarqué que la ville de Tournai se rendit à Henri, en qualité de » Roi très-Chrétien. »

4. Le 1^{er} d'Octobre 1581, Tournai vit ses murs environnés des troupes Espagnoles, conduites par le prince de Parme. Le seigneur d'Etréel commandoit dans la ville, en l'absence du prince d'Epinoi; mais sa garnison étoit foible; & les bourgeois, dont la plûpart étoient Protestans, furent obligés de faire le service

au défaut des soldats. Le général Espagnol se hâta d'investir la place. On forma l'attaque du côté où le fossé est sec, vis-à-vis la plus longue des courtines, qui s'étend entre les portes de Saint-Martin & de Valenciennes, & qui étoit défendu par un ravelin saillant, & une grande plate-forme. Aussi-tôt que la tranchée eut été ouverte, & poussée assez loin, on établit trois batteries contre ces trois ouvrages. Les assiégés firent un feu très-vif, du haut de ces boulevards; &, quoiqu'en petit nombre, ils se signalerent par de vigoureuses sorties. La princesse d'Epinoi, qui remplaçoit avec distinction le prince son époux, enflammoit leur ardeur; & cette héroïne s'acquittoit, avec une activité incroyable, des fonctions du gouverneur le plus vigilant. Cependant le prince de Parme s'empressoit de terminer l'attaque qu'on avoit commencée, pour en venir au corps de la place. Il ne fallut que peu de jours pour pousser très-loin la tranchée. Les batteries, composées chacune de plusieurs canons de gros calibre, tirèrent alors avec fureur. Bientôt on déboucha dans le fossé, &, comme il étoit à sec, on attachafans peine le mineur à la muraille, qui, à l'aide de la sape & des mines, fut, en peu de tems, renversée. Les défenseurs de Tournai, redoublant d'ardeur, opposent sur le champ de nouvelles barrières à l'impétuosité Espagnole, & se présentent par-tout où le danger est le plus terrible. Les Royalistes lancent de

nouveaux foudres. Au bout de quelques jours, la brèche se trouve assez large pour livrer l'assaut. On le donne. La résistance & l'attaque sont également meurtrières. De part & d'autre, on fait des prodiges. Au milieu des combattans, on remarque sur-tout la princesse d'Epinoi. Rien ne résiste à son bras redoutable. Courant au-devant des périls & de la mort: « C'est moi, crioit-elle à ses soldats; » c'est la femme de votre gouverneur, qui » marche à votre tête, & brave le trépas pour » le service de la patrie. Suivez mon exemple. Je quitterai plutôt la vie que la brèche. » Elle dit, & se précipite au milieu du carnage. Elle est blessée au bras. La vue de son sang l'anime. Elle redouble d'efforts. Tout fuit, tout se disperse devant elle. Les assiégés, jaloux de l'imiter, s'empressement de la suivre, & se battent avec tant de valeur, que les Espagnols sont repoussés & contraints de se retirer, après avoir perdu bien du monde. L'espérance d'un prompt secours soutenoit seule les citoyens de Tournai. Mais, dès qu'ils se virent frustrés dans leur attente, dès qu'ils s'aperçurent qu'il leur étoit impossible de se défendre plus long-tems, ils résolurent de se rendre aux conditions les plus avantageuses. Le 29 de Novembre, on permit à la garnison de sortir, enseignes déployées, avec armes & bagages. La ville se racheta du pillage, moyennant deux cens mille florins; & l'intrepide Amazone, qui l'avoit si courageuse-

ment défendue , eut la liberté de se retirer où elle voudroit , & de se faire suivre de tout ce qui lui appartenoit. Elle abandonna Tournai , ayant encore le bras en écharpe , aux acclamations redoublées de l'armée royale , & , en quelque sorte , avec l'appareil du plus glorieux triomphe.

5. Louis XIV entreprit , en 1667 , la conquête de la Flandre , sur laquelle la reine , son épouse , fille de Philippe IV , roi d'Espagne , lui donnoit des droits qui paroissent incontestables. Le monarque François étoit à la tête de trente-cinq mille hommes ; & Turenne étoit , sous lui , le général de cette armée. Louvois , nouvellement ministre de la guerre , avoit fait des préparatifs immenses pour la campagne. C'est lui qui , le premier , introduisit cette méthode avantageuse de faire subsister les armées par magasins. Quelque siège que le Roi voulût faire , de quelque côté qu'il tournât ses armes , les secours en tout genre étoient prêts , les logemens des troupes marqués , leurs marches réglées. Louis n'eut qu'à se présenter devant les villes , pour les soumettre. Il entra dans Charleroi , comme dans Paris. Bergues-saint-Vinox , Ath , Furnes , Armentieres , Courtray , ouvrirent leurs portes , à l'approche des bataillons François. Tournai voulut résister. On l'assiégea : on la foudroya ; & , le deuxième jour de tranchée , le 24 de Juin , la ville capitula. On pressa la citadelle : elle se rendit le lendemain. Le vain-

queur fit fortifier l'une & l'autre ; & Mégrigni fit de la citadelle , dont il eut le gouvernement , une des meilleures places de l'Europe.

6. Louis XV commença la campagne de 1745 , par le siège de Tournai. La conquête de cette ville étoit de la plus grande importance ; & les Alliés , intéressés à sa conservation , se préparèrent à l'empêcher de tomber au pouvoir des François. Mais , ayant été totalement vaincus dans les plaines de Fontenoi , ils abandonnerent aux vainqueurs & la place qu'ils vouloient déliyrer , & la plûpart de celles que baignent la Dendre & l'Escaut. La garnison , composée de onze bataillons , & d'un régiment de cavalerie , se retira dans la citadelle ; mais elle y fut si vivement attaquée , depuis le 1^{er} de Juillet , qu'elle fut forcée de capituler le 19 , & de se soumettre à la condition de ne faire aucun service militaire , de quelque nature que ce fût , jusqu'au 1^{er} de Janvier 1747.

TRARBACH ou TRAERBACH. (*prise de*)

En 1734 , au commencement d'Avril , un corps de troupes Françoises , sous les ordres du comte de Belle-Isle , se présenta devant la petite ville de Trarbach , dans le Palatinat du Rhin , place importante à cause de sa forteresse située sur la montagne , & dont le canon domine le passage de cet endroit sur la Moselle. On somma la ville de se rendre. La garnison , qui n'étoit pas nombreuse , voulut d'abord faire résistance ; mais bientôt elle fut

obligée de se retirer dans le château de Greyf-
fenberg , qui fut attaqué avec beaucoup de
vigueur. Elle ne se rendit que quand elle ne
fut plus en état de se défendre , & se retira à
Coblentz. Cette conquête se fit en sept jours ,
malgré la rigueur de la saison.

TRASIMENE. (*journée de*) Plus Annibal
se rendoit redoutable , moins Rome étoit heu-
reuse dans le choix de ses généraux. Elle
nomma au consulat C. Flaminius, homme vain,
plus propre à haranguer la populace qu'à com-
mander des armées. Ce Consul s'imaginait que
l'ennemi ne tiendrait pas long-tems contre
un homme comme lui ; qu'à son approche , il
prendrait la fuite ; & déjà il disposoit l'or-
donnance de son triomphe. Il poussa même
si loin sa folle présomption , qu'il se fit suivre
d'une foule d'esclaves , portant des fers dont
il prétendoit charger les Africains , déjà vain-
cus dans son imagination. Annibal étoit campé
près du lac de Trasimene. Non loin de là étoit
une petite chaîne de montagne ; & , entr'elles
& le lac , un passage étroit conduisoit à une
vallée prochaine , environnée par des hau-
teurs. Quand le général Carthaginois se vit
suivi par Flaminius , il lui laissa l'entrée libre
du vallon , après s'être emparé de toutes
les éminences , & s'être posté en face du
passage. Il falloit être ou bien présomptueux ,
ou bien ignorant , pour s'exposer dans un
désfilé si dangereux. Le Consul y entra tête
baissée , pour y prendre les Carthaginois.

Toute l'armée ennemie fond sur lui ; & , chargé à dos , en flanc & de front , avant d'avoir pu remarquer la disposition des troupes d'Annibal , qu'un brouillard épais lui déroboit , il fut accablé avec les siens , & resta mort sur la place. Quinze mille Romains périrent dans ce combat ; & six mille furent faits prisonniers dans un village où ils s'étoient retirés après la perte de la bataille. *An de R. 535.*

TRÉBIE. (*journée de la*) Sempronius apprit bientôt la défaite de Scipion près du Tésin. Il ne perdit point de tems , & alla joindre son infortuné collègue , campé près de la Trébie , petite riviere qui arrose le territoire de Plaisance. Annibal n'en étoit pas loin ; & cette proximité donna lieu à de fréquentes escarmouches , dans l'une desquelles Sempronius remporta un avantage assez peu considérable , mais qui augmenta beaucoup la haute idée qu'il avoit de lui-même. Depuis ce tems , il ne parloit plus que de combats & de batailles. Il excitoit le courage des soldats. Il se plaignoit de ce que son collègue éteignoit par sa timidité l'ardeur des Romains. Scipion eût beau lui représenter le danger d'engager l'action avec des troupes nouvellement levées , peu aguerries , sans expérience , le bouillant Consul n'écouta rien : il fallut combattre. Annibal ordonna à Magon de se mettre en embuscade avec deux mille hommes , tant cavalerie qu'infanterie , sur les bords escarpés d'un petit ruisseau qui séparoit les deux camps , &

de s'y tenir caché parmi les arbriffeaux, & dans les cavités qui l'environnoient. Ensuite il fit passer la Trébie aux cavaliers Numides, pour attaquer le camp des Romains, dès le point du jour, & les attirer au combat par une fuite simulée. Le succès répondit à sa prudence. La cavalerie Romaine attaqua vivement les Numides qui ne résisterent pas longtems, & qui prirent la fuite. Bientôt ils sont poursuivis par toute l'armée. Les légions passent la Trébie sans résistance, mais non sans beaucoup souffrir; car cette riviere s'étoit extraordinairement grosse pendant la nuit, & le froid étoit excessif. Quand tous les Romains furent à l'autre bord, alors ces ennemis qu'ils poursuivoient les attaquèrent à leur tour, & les mirent en desordre. En un moment, l'action devint générale. Les Romains se défendirent long-tems avec courage; mais la faim, le froid, la fatigue leur ayant ôté la moitié de leurs forces, ils furent enfoncés & mis en fuite. L'embuscade vint fondre tout-à-coup sur les légions, & achever la déroute. Ainsi fut punie la téméraire conduite du Consul. Il perdit vingt-six mille hommes. Dix mille se firent jour à travers l'armée Carthaginoise, & malgré ses efforts, arriverent à Plaisance, où tout ce qui put échapper alla les joindre.

An de Rome 534.

TREMBAWLA. (*siège de*) La Porte Ottomane & la Pologne étant en guerre, les Turcs vinrent, en 1675, former le siège de

Tre
toit
dan
secc
plac
être
que
la h
Ch
vol
» d
» n
» v
» v
» a
» c
pot
tin
red
de
par
pa
inc
au
à f
» f
me
fai
Br
te
au

Trembawla. La noblesse des environs, qui s'étoit refugiée dans cette forteresse, voyant le danger pressant, & désespérant d'avoir du secours, proposoit à la garnison de livrer la place. La femme du gouverneur qui, sans être apperçue, avoit entendu les résolutions que l'on venoit de prendre, va aussi-tôt sur la brèche avertir son mari de ce qui se passe. **Chrafonowski,** (c'étoit le nom du gouverneur,) vole à l'instant à ce conseil de lâches. « Il est » douteux, dit-il, si l'ennemi nous prendra ; » mais il est certain que, si vous persistez dans » votre misérable résolution, je vous brûlerai » vifs dans cette sale même. Des soldats font » aux portes, la mèche allumée, pour exé- » cuter mes ordres. » Cette fermeté en impose aux cœurs les plus abhatus ; & l'on continue à se défendre. Les Turcs, de leur côté, redoublent leurs efforts. Repoussés quatre fois de suite, ils se préparent à réparer leur honte par l'attaque la plus vive. **Chrafonowski** en paroît allarmé. Sa femme, qui regarde cette inquiétude comme une foiblesse, se saisit aussi-tôt de deux poignards qu'elle présente à son mari. « Si tu te rends, lui dit-elle, l'un » sera contre toi, & l'autre contre moi. » Un moment après, arrive l'armée Polonoise, qui fait lever le siège.

TRENTE. (*combat des*) Pendant que la Bretagne, divisée par les deux partis des comtes de Blois & de Montfort, étoit en proie aux fureurs de la guerre, la haine des Anglois

& des François éclatoit par des défits & des combats singuliers, où les guerriers signaloient leur valeur. Beaumanoir, un des chefs du parti de la comtesse de Blois, traitoit avec Richard Brembro, commandant des Anglois qui soutenoient le parti de la comtesse de Montfort. Durant la conférence, ils se ménagerent assez peu sur la bravoure de leur nation. Beaumanoir proposa d'en faire l'essai, tel qu'il plairoit à Brembro. Ils convinrent que trente Bretons se battoient contre trente Anglois. Le lieu de l'assignation étoit près d'un gros arbre, entre Josselin & Ploërmel. On s'y rendit de part & d'autre, le samedi, veille du dimanche de *Latare* de l'an 1350. Les Anglois, se voyant sur le champ de bataille, commencerent à réfléchir qu'il falloit avoir la permission des deux Rois, avant de s'engager dans un pareil combat. Ils proposerent de le différer jusqu'à ce qu'on l'eût obtenue. Mais les Bretons, étonnés qu'ils eussent attendu si long-tems à faire cette observation, ne voulurent point consentir à ce délai, & assurèrent qu'il ne seroit point dit qu'ils étoient venus dans la plaine, « sans mener des mains, » & sçavoir qui avoit la plus belle amie. » On donna le signal, & l'on s'entrechoqua avec une fureur sans exemple. On se prit corps-à-corps. On se frappa de près. Deux fois on se sépara pour reprendre haleine; & deux fois on revint à la charge avec une nouvelle ardeur. Beaumanoir, épuisé de sang

& de
comb
» ton
» just
chef.
flanc
Acca
glois
& l'
bat p
faiso
on d
» si v
T
du g
quitt
rent
& se
très-
de
enfo
2
corp
duit
étoi
de C
nan
plus
étoi
fut
à C
il o

& de fatigue , demandoit à boire. Un des combattans lui répondit : « Beaumanoir , bois ton sang ; & ta soif se passera. Il faut aller jusqu'au bout. » Les Anglois perdent leur chef. Guillaume de Montauban les prend en flanc , les rompt , en tue sept du premier choc. Accablés sous les coups des Bretons , les Anglois leur abandonnent le champ de bataille & l'honneur de la victoire. Ce terrible combat passa long-tems en proverbe ; & , lorsqu'on faisoit le récit d'une action vive & meurtrière , on disoit « qu'il n'avoit jamais été combattu » si vaillamment depuis la bataille des Trente. »

TRÈVES. (*sièges de*) Sous le règne des fils du grand Théodose , l'an 420 , les François quitterent les marais de la Germanie ; passèrent le Rhin sous la conduite de Pharamond , & se présentèrent devant Trèves , ville dès-lors très-importante. Elle ne put résister aux efforts de ces guerriers terribles. Ses portes furent enfoncées , & ses richesses livrées au pillage.

2. Trèves fut assiégée , en 1675 , par un corps de vingt mille Allemands , sous la conduite des princes de Lunebourg. Cette ville étoit vivement pressée , lorsque le maréchal de Créqui , homme d'un courage entreprenant , capable des actions les plus belles & les plus téméraires , essaya de la secourir. Il étoit en marche , lorsque , le 11 d'Août , il fut rencontré tout-à-coup par les Impériaux à Conzarbruck. Surpris , sans être déconcerté , il osa , avec huit mille hommes , attaquer dix-

huit mille combattans. L'action fut très-vive d'abord. Mais, la cavalerie Françoisé ayant pris la fuite, tout le reste de sa petite armée cessa de résister; & tout ce que cet intrépide Général put faire fut de se jeter dans Trèves, à travers de nouveaux périls, après avoir perdu deux mille soldats, son artillerie & son bagage. Il défendit la place avec le plus grand courage. Il vouloit s'ensevelir sous les ruines des remparts ouverts de tous côtés. Tout le monde, la garnison & les bourgeois, demandoient à grands cris à capituler. Le Maréchal s'obstine à tenir encore. On murmure; on se revolte. Un capitaine de cavalerie, nommé *Bois-Jourdan*, à la tête des féditieux, va traiter avec les ennemis sur la brèche. On n'a point vu commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le Maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire, avec quelques officiers fidèles, dans une église, où il aime mieux être pris à discrétion, le 6 de Septembre, que de se rendre. Peu de tems après, Bois-Jourdan fut arrêté dans sa fuite, & jugé à Metz par le conseil de guerre. Son crime n'avoit point d'exemple. On le condamna à faire amende honorable, tête & pieds nus, la corde au col, la torche au poing, & à être décapité sur un échafaud; ce qui fut exécuté, le 2 d'Octobre. Tous ses complices furent dégradés & bannis.

TRIBOLA. (*actions près-de*) Les Romains se faisoient détester des Barbares par leur

et très-vive
 petite armée
 et intrépide
 dans Trèves,
 après avoir
 l'armée & son
 le plus grand
 les ruines
 s. Tout le
 geois, de-
 er. Le Ma-
 n murmure ;
 e cavalerie,
 es séditions,
 brèche. On
 été avec tant
 il de le tuer,
 vec quelques
 où il aime
 de Septem-
 tems après,
 ite, & jugé
 Son crime
 condamna à
 pieds nus,
 g, & à être
 fut exécuté,
 plices furent

 Les Romains
 res par leur

cruauté & leur perfidie. Les généraux de cette
 république, autrefois si vertueuse, sembloient
 prendre à tâche de se couvrir des forfaits les
 plus énormes ; & les Espagnes venoient de
 faire une triste expérience de cette révolution
 arrivée dans les mœurs. Galba, qui y com-
 mandoit, attira, par de belles paroles, dans
 un endroit dangereux, trois corps considéra-
 bles d'Espagnols qu'il massacra inhumaine-
 ment l'un après l'autre. Peu échapperent à ce
 carnage. Mais le Ciel, qui vouloit sans doute
 venger l'innocence, permit que Viriathus fût
 de ce nombre. Ce grand homme, que son
 zèle pour sa patrie, & ses vertus, doivent faire
 placer à côté de tout ce que l'histoire nous
 offre de héros, de simple pâtre devint tout-à-
 coup un terrible guerrier : tant la gloire est ca-
 pable de former sur le champ les grands cou-
 rages ! Enflammé de ce feu sacré, qui embrase
 les belles âmes, il osa, sans presque avoir d'au-
 tre ressource que lui-même, lutter, pen-
 dant bien des années, contre le plus puissant
 peuple du monde ; & plus d'une fois, il le fit
 trembler. Il se mit à la tête de dix mille hom-
 mes, ses concitoyens, & admirateurs de sa
 bravoure ; & se cantonnant dans les régions
 voisines de Tribola, où il avoit trouvé moyen
 de se rendre, malgré la vigilance & la supé-
 riorité de l'ennemi, il livra bataille au général
 Romain, qui le poursuivoit ; lui arracha la
 vie ; lui tua ou prit quatre mille hommes, &
 obligea le reste de l'armée à chercher son salut

dans une fuite honteuse. C. Plautius fut envoyé bientôt après contre cet ennemi qui se rendoit redoutable ; mais ce ne fut que pour augmenter ses trophées. Dans une première action , où Viriathus lui avoit dressé une embuscade , il perdit quatre mille hommes ; & presque tout le reste d'une armée , qui montoit à douze mille soldats , dans une seconde. (*An 148 avant J. C.*) Voyez SÉGOBRIGE.

TRICAMARE. (*bataille de*) Quelques tems après la bataille de Décime , Gélimer voulut encore tenter la fortune des armes , & vint camper dans un endroit nommé *Tricamare* , à six lieues de Carthage. Bélisaire le suivit. On en vint aux mains avec fureur. Les Vandales , quoique supérieurs en nombre , furent encore vaincus ; & leur infortuné monarque , sautant sur son cheval , piqua des deux sans dire une parole , sans laisser aucun ordre , & s'enfuit à toute bride dans la Numidie. (*L'an 533.*) Les Romains s'emparèrent de son camp , & y firent un immense butin. Zanzor , frere de Gélimer , perdit la vie dans cette journée , après avoir combattu en héros.

TRIOCALES. (*bataille de*) Les esclaves de Sicile , que l'on accabloit , & à qui l'on refusoit toute justice , résolurent de se la faire à eux-mêmes , & de se mettre en liberté. Ils s'assemblerent d'abord au nombre de six mille , battirent le préteur Romain , & se choisirent un roi , esclave comme eux , nommé *Salvius* , & qui s'étoit accredité par son habileté préten-

due

due dans la divination. Ce monarque de nouvelle espece eut bientôt rassemblé sous ses étendards une armée de vingt mille hommes de pied, & de deux mille chevaux. A la tête de ces troupes, il assiégea & prit plusieurs villes, & augmenta considérablement sa puissance. Dans ce même tems, d'autres esclaves se revoltèrent, & mirent à leur tête un Sicilien, nommé *Athénion*, qui prit aussi le diadème. Mais, à peine *Salvius* lui eut-il ordonné de le venir joindre, qu'il obéit, comme un général auroit fait à son maître. Les succès des rebelles attirèrent enfin l'attention des Romains. *Lucullus* fut envoyé en Sicile, & remporta une grande victoire sur les esclaves; mais il négligea d'en profiter. Sur ces entrefaites, *Salvius*, qui avoit pris le nom de *Triphon*, laissa par sa mort son thrône à *Athénion*. *Aquillius* avoit succédé à *Lucullus*. Ce nouveau Général étoit brave. Il attaqua les rebelles près de *Triocales*; remporta sur eux une victoire signalée, dans laquelle il tua de sa propre main le roi des esclaves, après avoir reçu lui-même une blessure à la tête. Tous les revoltés périrent, soit par le fer, soit par la famine: mille seulement se rendirent au Préteur, avec *Satyrus* leur commandant. *Aquillius* les fit conduire à Rome, pour les faire combattre contre les bêtes. Ces malheureux, voyant qu'on ne leur avoit conservé la vie que pour les donner en spectacle, tournerent contre eux-mêmes les armes qu'on leur avoit mises en main, & s'é-

gorgerent mutuellement. Satyrus, qui resta le dernier, se tua lui-même. Ainsi finit la seconde guerre des esclaves en Sicile, après avoir duré près de quatre ans. On dit que le nombre des rebelles qui y périrent montoit à plus de huit cens mille. *An de Rome 651.*

TROIE. (*siège de*) C'est l'une des plus célèbres expéditions de l'antiquité. On y vit des héros lutter long-tems contre des héros; un empire fameux anéanti; une ville puissante renversée, après dix ans de résistance; un peuple infortuné, victime de sa clémence & de sa bonne foi, se hâter de fuir le fer victorieux de l'ennemi, errer de contrées en contrées, & remplir toute la terre de ses tristes débris.

Troie, capitale de vastes provinces, avoit été bâtie par Dardanus, dans cette partie de la Phrygie qui regarde le Bosphore de Thrace. Sa grandeur, ses richesses, son commerce, la rendirent en peu de tems la plus opulente cité de l'Asie-mineure. Priam, prince doué d'une rare prudence, étoit monté sur le thrône, lorsqu'Alexandre Paris, son fils, enleva la trop fameuse Hélène, épouse de Ménélas, roi de Lacédémone. L'injure faite à ce monarque sembla rejaillir sur la Grèce entière. Tous les princes qui la gouvernoient jurèrent de le venger. Le brave Achille, & Patrocle, son ami; le vaillant Sténélus, l'intrépide Diomède; Idoménée, fils de Deucalion; le bouillant Ajax, fils de Télamon; un autre Ajax,

fils d'Oilée ; le sage & artificieux Ulyffe , le
 vieux & éloquent Nestor ; le fameux Philoc-
 tète , héritier des flèches & des cendres d'Her-
 cule , & mille autres guerriers de ce mérite ,
 vinrent en foule offrir leurs services à Méné-
 las , & s'embarquerent sur une flotte nom-
 breuse , commandée par Agamemnon qu'ils
 avoient déclaré Généralissime de l'armée. Le
 roi de Troie avoit pour Alliés le valeureux
 Memnon qui passoit pour l'un des plus grands
 capitaines de son siècle : il conduisoit un grand
 corps de troupes tirées de l'Assyrie ; l'immor-
 telle Penthésilée , reine des Amazones , dont
 on vantoit par-tout la force & l'adresse à tirer
 de l'arc : elle amenoit quelques bataillons de
 ses filles guerrieres : elle seule valoit une ar-
 mee ; l'infatigable Rhésus , roi de Thrace , &
 le grand Sarpédon , roi de Lydie , célèbres
 tous deux par d'illustres exploits. Ils marche-
 rent à la tête de plusieurs légions de soldats
 choisis.

Aussi-tôt que l'armée des Grecs eut appro-
 ché du rivage de Troie , Protésilas s'élança le
 premier de son vaisseau , & , d'un ton insult-
 tant , vint défier l'ennemi. Pour son malheur ,
 Hector , fils aîné de Priam , entendit ses in-
 jurieuses bravades. Il courut à lui , & , d'un
 coup de lance , lui fit mordre la poussiere. On
 commença le siège. On environna la place.
 On disposa toutes les machines alors en usage
 dans la guerre. Pour écarter les assiégeans ,
 & retarder leurs travaux , les Troyens fai-

soient de fréquentes & de vigoureuses sorties dans lesquelles on verfoit des flots de sang, de part & d'autre. Troïle, plein d'ardeur & de courage, quoique le plus jeune des enfans de Priam, eut la hardiësse d'attaquer le terrible Achille. Ce combat n'étoit pas égal. L'imprudent Troïle tomba sous les coups du héros. La mort de ce jeune prince, digne d'un meilleur sort, remplit de deuil & de désolation la ville assiégée; car l'Oracle avoit prédit que jamais Troïe ne seroit prise, tant que Troïle jouiroit de la lumiere. Hector voulut venger son frere. Il extermina tous les Grecs qui se présenterent à ses yeux, & devint le plus terrible fléau de leur armée.

Sur ces entrefaites, Agamemnon enleva la fille d'un prêtre d'Apollon. Le dieu, pour punir cet outrage, mit la peste dans le camp du ravisseur. Il fut obligé de faire réparation au ministre sacré. Mais, pour mortifier Achille qui l'y avoit forcé, l'injuste Agamemnon lui arracha Briséis, douce, aimable captive, que le fils de Thétis idolâtroit. Un affront si sanglant pénétra le héros de rage & de désespoir. Il se renferma dans sa tente, & ne voulut plus combattre; mais la mort de son cher Patrocle, tué par Hector, réveilla bientôt son courage, & ralluma sa colere contre les Troyens. Il cherche le vainqueur, le trouve, l'attaque & l'immole aux manes du défunt. Il deshonna son triomphe par la maniere indigne & féroce dont il traita le cadavre sanglant de son

rival. Il le traîna trois fois à la queue de son cheval autour des murailles de Troie, & du tombeau de Patrocle. Ensuite, touché des larmes du monarque Troyen, il rendit à ce malheureux pere les tristes restes de son illustre fils, pour lui faire d'honorables funérailles. Achille avoit triomphé de Troie, en triomphant d'Hector; & la perte de ce héros fut l'époque fatale des malheurs de cet Empire; mais il ne jouit pas long-tems de sa gloire. Pâris lui décocha une flèche; &, par adresse, plutôt que par valeur, il tua ce guerrier invincible. Enfin les deux peuples, également abattus par les grandes pertes qu'ils avoient faites, & par dix ans de fatigues, parlerent d'accommodement. Le but des Grecs étoit de tromper les Troyens. Le pieux Enée & Anténor furent les plénipotentiaires qui conclurent le traité. Les Grecs reçurent une grosse somme d'argent, & des provisions suffisantes pour retourner dans leur pays. Afin de mieux séduire encore la bonne foi des Troyens, les perfides publièrent qu'ils avoient fait vœu d'offrir, avant leur départ, un présent à Minerve, pour calmer le courroux de cette déesse, justement indignée de l'enlèvement du *Palladium*, sa statue chérie. Ils firent donc construire un énorme cheval avec des planches de sapin jointes ensemble, & renfermerent dans les vastes flancs de cette effrayante machine l'élite de leurs guerriers. Ils la conduisirent ensuite sur des rouleaux jusques devant les murs

de la ville. Alors, feignant de vouloir reprendre le chemin de la Grèce, ils appareillerent, mirent à la voile, & allèrent se cacher sous les dunes de l'isle de Ténédos. Après leur prétendu départ, les Troyens, croyant n'avoir plus rien à craindre, se livrent aux transports de la joie la plus vive. Ils ouvrent leurs portes, sortent en foule, se répandent çà & là, contemplant avec étonnement la situation du camp des Grecs; mais sur-tout ils paroissent surpris de la masse énorme du cheval de bois. On propose de le faire entrer dans la ville. Cet avis est goûté de la multitude, toujours aveugle dans ses résolutions; & l'on cherchoit déjà les moyens d'exécuter ce funeste projet, lorsque *Laocoon*, connoissant les perfidies des Grecs, s'opposa vivement à ce dessein téméraire. En même tems il poussa sa lance contre le ventre du cheval, avec tant de roideur, que la machine fit entendre un long gémissement. Un instant après, deux serpens d'une monstrueuse grandeur s'avancent de l'isle de Ténédos, & s'élancent avec fureur sur *Laocoon* & ses deux enfans qu'ils mettent en pièces. On croit aussi-tôt que les dieux vengent l'outrage fait à l'offrande des Grecs. Au même moment, on amene à Priam un Grec, nommé *Sinon*, fourbe instruit & aposté par *Ulysse*. Ce scélérat vient à bout d'intéresser les Troyens. Bientôt il les séduit par ses artificieuses paroles. Enfin il leur persuade de faire entrer ce cheval dans la ville. On applaudit

à son conseil. On s'empresse d'abatre une grande partie de la muraille, pour introduire la fatale machine. Les jeunes garçons, couronnés de fleurs, & les jeunes filles parées de guirlandes, se partagent en chœurs; dansent autour du cheval au son de mille instrumens, & célèbrent les louanges de Minerve. La joie publique fait faire cent folies. On boit; on chante à l'envi, jusqu'à ce qu'acablé de fatigue & de vin, on se livre aux trompeuses douceurs d'un sommeil trop nécessaire. Sinon, ravi du succès de ses mensonges, profite du calme de la nuit, & se hâte d'ouvrir les flancs du cheval pour en faire sortir les soldats; puis il donne le signal à ceux qui, de dessus la flotte, attendoient l'issue de ce stratagème. La brèche, que les Troyens avoient faite eux-mêmes, leur donnoit une libre entrée dans la ville. Bientôt une foule d'ennemis se répandit dans tous les quartiers de Troie, le fer & la flamme à la main, & s'empara des postes les plus considérables. Les habitans surpris, déconcertés, ne sçavent où fuir. La flamme & l'ennemi les poursuivent de toutes parts. Ceux qui veulent se défendre sont accablés par le nombre. Pyrrhus, fils d'Achille, brûlant d'un furieux desir de venger la mort de son pere, attaque le palais de Priam; enfonce les portes; abbat les murailles de ce superbe édifice; &, sans respect pour les cheveux blancs du vénérable monarque, il l'immole impitoyablement au pied de l'autel de Jupiter,

qu'il tenoit vainement embrassé. Polixène, fille de cet infortuné prince, & tant aimée d'Achille, fut massacrée sur le tombeau de ce héros. Pyrrhus sauva la vie à la tendre & fidèle Andromaque, veuve d'Hector, & l'épousa dans la suite. Ajax, aveuglé par une fureur brutale, viola Cassandre dans le temple, & jusqu'au pied de l'autel de la chaste Pallas. Ménélas recouvra son infidèle épouse dont la cruelle beauté avoit embrasé toute l'Asie. Très-peu de Troyens purent se soustraire aux flammes & au carnage; & Troie, peu de jours avant si florissante, n'offrit bientôt plus aux regards étonnés qu'un monceau de cendres encore fumantes. La chute de cette superbe ville arriva l'an 1209 avant J. C. Pendant tout le cours du siège, les Grecs perdirent huit cens quatre-vingt-fix mille hommes; & les Troyens, six cens soixante-seize mille.

TROIES. (*siège de*) La Pucelle d'Orléans, en paroissant devant Charles VII, avoit annoncé que sa mission se borneroit à deux choses; la délivrance d'Orléans, & le sacre du roi à Reims. Après avoir glorieusement rempli le premier objet, elle se servit de l'ascendant qu'elle avoit sur les esprits pour exécuter le second, quoique la ville de Reims & tout le pays, depuis Chinon, où étoit le Roi, fût au pouvoir des Anglois. On se met en marche avec une armée de douze mille hommes. Toutes les villes qui se trouvent sur le passage ouvrent leurs portes au légitime Souverain.

Troi
phan
Jean
reçu
lui di
Fran
» he
» pli
repli
» Tr
Jean
sur le
& se
bler.
des a
quoi
mée
met
ville
juré
odie
Apr
press
dit,
le le
fut a
mes
&
» ge
» qu
» v
» ét

Troies seule veut arrêter cette course triomphante. On assemble le conseil : on délibère. Jeanne assure que, dans trois jours, le Roi sera reçu dans Troies. « Mettez-en sept, Jeanne, lui dit l'archevêque de Reims, chancelier de France, » mettez-en sept ; & nous serons » heureux de voir votre prédiction s'accomplir. » . . . Avant trois jours, vous dis-je, réplique la Pucelle, » nous serons maîtres de » Troies. » On se prépare pour l'attaque. Jeanne paroît devant les remparts, s'avance sur le bord des fossés, y plante sa bannière, & se fait apporter des fascines pour le combler. Dans le moment, la terreur s'empare des assiégés. Ils croient déjà leur ville prise, quoique la brèche ne fût pas seulement entamée. Ils demandent à capituler. Troies se soumet ; & Charles entre triomphant dans cette ville, où, huit ans auparavant, on avoit conjuré sa ruine, & consommé cette transaction odieuse, qui l'excluoit à jamais du trône. Après la réduction de Troies, Reims s'empresse de recevoir le monarque, qui s'y rendit, le 27 de Juillet 1429, & qui y fut sacré le lendemain. Quand cette auguste cérémonie fut achevée, Jeanne d'Arc, versant des larmes de joie, se jeta aux genoux de Charles ; & les tenant embrassés, elle lui dit : « Enfin, » gentil Roi, or est exécuté le plaisir de Dieu » qui vouloit que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, en montrant que vous » êtes vrai Roi, & celui auquel le royaume

» doit appartenir. » Elle le supplia de lui permettre de se retirer ; mais elle étoit encore trop nécessaire pour obtenir sa demande. On la pria : on la força même de continuer ses services. Elle se rendit à ces ordres, & n'éprouva plus que des malheurs.

TUMAR. (*bataille de*) Salomon, après la prise de Zerbule, alla chercher Yabdas qui s'étoit retiré en un lieu nommé *Tumar*, peu éloigné de cette forteresse, & qui étoit environné de rochers & de précipices. Il prit poste, & resta plusieurs jours sans pouvoir monter à l'ennemi, ni l'attirer au combat. Son armée commençoit à souffrir beaucoup, lorsqu'un officier, appelé *Gézon*, entreprit de gravir seul contre ces roches escarpées. On admiroit sa hardiesse, lorsqu'il fut attaqué par trois Maures qu'il tua l'un après l'autre. Ceux qui le suivoient, encouragés par ce succès, s'élancent vers l'ennemi. Toute l'armée suit l'exemple de ces braves. Plusieurs parviennent au haut du rocher, & portent par-tout l'épouvante & la mort. Les Barbares fuient & roulent dans les précipices. Leur monarque, quoique blessé, fut assez heureux pour se sauver dans le fond de la Mauritanie. *L'an 539.*

TUMBER. (*conquête du Pérou, & prise de*) En 1524, trois particuliers, établis à Panama, sur la mer du Sud, équipèrent à leurs frais une flotte pour pousser les découvertes au midi. Ces trois Espagnols, dont l'entreprise eut un si brillant succès, qui conqui-

rent
rich
Die
Fero
par
les
bre
Con
men
& d
que
ne t
pop
tanc
p
cette
cara
Mor
que
que
pût
mét
fous
que
deux
veau
d'or
ces,
le ra
trou
L'in
Pan

rent à l'Espagne un Empire plus vaste & plus riche que le Mexique, sont François Pizarre, Diegue d'Almagro, & un prêtre, appelé *Ferdinand de Luques*. Pizarre, déjà fameux par son courage, sa fermeté & ses succès dans les guerres contre les Indiens, le plus célèbre des conquérans de l'Amérique, après Cortez, ne sçavoit ni lire ni écrire. Il commença cette entreprise avec un seul vaisseau & deux canots. Il eut d'abord plus à souffrir que tous les autres auteurs de découvertes. Il ne trouva que des terres affreuses, des antropophages, la famine, les maladies & la résistance la plus opiniâtre.

Pizarre & Almagro, tous deux pleins de cette valeur intrépide & déterminée, qui caractérisoit les conquérans du Nouveau-Monde, s'avancent dans la mer du Sud, sans que la vue de leurs compatriotes qui, chaque jour, expiroient de faim & de misère, pût ralentir leur ardeur. L'or, ce précieux métal que la terre produisoit, pour ainsi dire, sous leurs pas, les soutenoit beaucoup plus que l'amour de la gloire. Almagro retourna deux fois à Panama, pour y chercher de nouveaux secours. Le gouverneur de la Castille d'or, au lieu de répondre à ses vives instances, dépêche un vaisseau vers Pizarre, pour le ramener lui & ses compagnons: tant on trouvoit son projet insensé & impraticable. L'intrépide capitaine refuse de retourner à Panama. De deux cens Espagnols qui l'a-

voient suivi, il n'y en eut que treize qui ne l'abandonnerent point. Il attendit, dans l'isle de Gorgonne, d'autres secours. Enfin, il reçut un vaisseau de ses associés, sur lequel il gagna le port de Tumber. Là, il apprit qu'il étoit aux portes du Pérou, le plus riche pays de l'univers. Pour animer ses guerriers à la conquête de cette région fortunée, Pizarre, sur la foi des Indiens, leur fait envisager ses immenses thrésors, comme la récompense des vainqueurs. L'or & l'argent s'y trouvoient en si grande quantité, qu'on les employoit aux mêmes usages que le fer & le cuivre en Europe. Les pierreries s'y fouloient aux pieds, & la fertilité de la terre, source des véritables richesses, répondoit, en plusieurs endroits, à l'abondance de ces précieux métaux. Pizarre ajoûtoit que cet Empire, quoiqu'étendu de près de trente degrés, pouvoit être conquis facilement, parce que deux freres, fils du dernier empereur, s'en dispuoient la possession par des guerres cruelles.

Avant de suivre ce guerrier dans le détail de son expédition, il est bon d'observer que cet Empire, soumis à une race de conquérans, appelés *Yncas*, étoit habitée par des hommes d'un caractere fort doux, & civilisés, depuis quatre siècles, par plusieurs Souverains qui, quoique despotiques, avoient tous travaillé à les rendre heureux & puissans. Personne n'ignore qu'ils avoient suppléé à l'art d'écrire par des nœuds appelés *quipas*, qui,

par leur
térité l
pleines
pectée
vinité
l'homie
idolatr
autres
& la
ples de
du sang
victim
Le ma
regard
nion la
forme
tumes
-Perses.
choisir
belles
nous r
cence
la stup
voir c
qu'il a
Piza
parmi
déjà fa
s'empa
point
Il usa
pour

par leur arrangement, dépofoient à la poftérité les actions de leurs ancêtres. Leurs loix, pleines d'humanité & de fageffe, étoient refpectées parmi eux, comme émanées de la divinité même. On puniffoit de mort le vol, l'homicide, l'adultere & la polygamie. Leur idolatrie étoit moins groffiere que celle des autres nations. Ils n'adoroient que le Soleil & la Lune. Ils confacroient dans les temples de ces deux divinités une infinité de filles du fang royal; mais ils ne facrifioient point de viétimes humaines, pas même des animaux. Le mariage du frere avec la foeur, loin d'être regardé comme un crime, paroiffoit être l'union la plus douce, la plus folide, la plus conforme à la nature. Leurs mœurs & leurs coutumes reffembent affez à celles des anciens Perfes. Le Souverain avoit feul le droit de choifir quelques concubines parmi les plus belles filles de l'Empire. Les monumens qui nous reftent de la légiflation, de la magnificence & des exploits des Yncas, comparés à la stupidité des Péruviens d'aujourd'hui, font voir com' en ce peuple a dégénéré depuis qu'il a été fousmis à une puiffance étrangere.

Pizarre, à la tête de deux cens Efpagnols, parmi lesquels on comptoit vingt cavaliers, déjà fameux par la prife de la ville de Coaque, s'empara d'abord de l'ifle de Puna, qui n'étoit point de la dépendance de l'empire du Pérou. Il ufa de fa victoire en Politique habile; &, pour gagner le cœur des Indiens, il élargit

plusieurs habitans de la ville de Tumber que les insulaires, qu'il venoit de vaincre, engrainfoient pour sacrifier à leurs idoles. Quelques Espagnols, qu'il avoit envoyés pour les ramener dans leur patrie, furent inhumainement massacrés. Leur mort fournit à Pizarre un prétexte plausible de vengeance. Il fondit, comme un torrent, sur les Indiens de Tumber ; les vainquit ; les dompta ; prit & sacagea leur ville, & vola, de victoire en victoire, jusqu'à Payta. Là, il reçut l'ambassade de l'Ynca Huascar qui le conjuroit de le protéger contre son frere Atahualpa, qui, après l'avoir dépouillé de son Empire, le poursuivait par-tout pour lui arracher la vie. La renommée avoit enflé les exploits & les forces du conquérant Espagnol. Les Péruviens, prévenus, comme les Mexicains, par des oracles vrais ou faux, qu'il viendroit bientôt de l'Orient des hommes barbares, d'un aspect terrible, portant le tonnerre, & conduisant avec eux des animaux inconnus & guerriers, regardoient ces étrangers comme les fils du Soleil. Huascar, leur supposant les mêmes vertus qu'à ses dieux, les réclamoit comme protecteurs de l'innocence, & vengeurs du crime & de l'oppression. Voici le motif des guerres civiles, qui déchiroient le vaste & riche empire du Pérou ; guerres favorables aux Espagnols. L'Ynca Huana-Capac, pere des deux princes qui se disputoient l'Empire, avoit été le plus grand roi de sa famille. C'est lui

qui em
grand
depuis
des pro
cre des
gne de
gnols.
lais d'h
voir le
ordres
Enfin,
lable p
dont le
en Am
fruit d
fut per
n'avoit
Charle
commi
de son
deux c
de la q
pellé
Celui-
à pein
mais il
que la
heur d
comm
aband
lipa a
conqu

qui employa ses soldats à la construction d'un grand chemin de cinq cens lieues, qui conduisoit depuis Cusco jusqu'à Quito. Il fallut combler des précipices, raser des montagnes, & vaincre des obstacles étonnans. Cet ouvrage, digne des Romains, a été négligé par les Espagnols. Ce monarque avoit aussi établi des relais d'hommes, de mille en mille, pour recevoir les nouvelles, & porter rapidement ses ordres dans toutes les parties de son Empire. Enfin, il avoit cru rendre son trône inébranlable par la conquête du royaume de Quito, dont les Souverains seuls étoient assez puissans en Amérique pour attaquer ses sujets; mais le fruit de tous les travaux de ce grand homme fut perdu pour ses enfans & pour ses sujets. Il n'avoit conquis; il n'avoit vaincu que pour Charles-Quint. Une faute essentielle qu'Huana commit, causa, ou du moins précipita la chute de son Empire. Il avoit partagé ses Etats entre deux de ses fils. Huascar, l'aîné, fut décoré de la qualité de Roi de Cusco, & le cadet, appelé *Atahualipa*, eut le royaume de Quito. Celui-ci, plus ambitieux, plus entreprenant, à peine assis sur le trône; attaqua son frere; mais il ne trouva d'abord dans son entreprise que la honte & la prison. Il eut bientôt le bonheur de briser ses chaînes. La guerre civile recommença avec plus de fureur. La fortune abandonna le parti le plus juste. Déjà *Atahualipa* avoit gagné deux grandes victoires, & conquis presque toutes les provinces de son

infortuné frere. Il le pourſuivoit, lorsqu'il ap-
prit l'arrivée des Eſpagnols, les merveilles
qu'on en publioit, & la négociation qu'Hua-
car avoit entamée avec Pizarre. Les préten-
dus oracles firent ſur le cœur de l'empereur
le même effet qu'ils avoient fait ſur celui de
Montézuma. Il crut voir dans les Eſpagnols
des vengeurs que le Soleil, la principale di-
vinité de l'Empire, envoyoit contre lui pour
le punir de ſes crimes. Abbatu, effrayé,
vaincu, avant que de combattre, au lieu de
réunir toutes ſes forces, de marcher contre
les étrangers, de leur couper les vivres, de les
faire enfin périr par mille voies qui lui étoient
ouvertes, il ſe conduiſit avec autant de lâ-
cheté & d'imprudance que l'infortuné mo-
narque du Mexique. Il envoya des ambaffa-
deurs, avec des préſens magnifiques, à Pi-
zarre, en le ſommant de ſortir de ſes Etats.
Pour toute répoſe, Pizarre précipita ſa mar-
che, & arriva à Caxamalca où étoit campé
l'empereur, avec quarante mille hommes qui
ne faiſoient qu'une petite partie de ſes forces.
Après une eſpece de négociation, Atahua-
lipa conſentit à recevoir Pizarre, en qualité
d'Ambaffadeur d'Eſpagne, dont celui-ci pre-
noit le titre, à l'exemple de Cortez. La for-
tune, qui avoit conduit, comme par la main,
le capitaine Eſpagnol, fit encore en ſa faveur
des prodiges bien plus ſurprenans.

Un moine, appellé *Valvidia*, qui accom-
pagnoit Pizarre à l'audience que le monarque
Péruvien

Péru
ſom
ſer
ſa c
qu'i
tem
tien
étra
noir
l'éga
les p
tôt
hual
&
tend
ſe to
mes
fond
ſaiſit
Péru
tent
ſent
quar
ſe vi
& d'
A
du f
diſgr
ſa lib
ſon p
éleva
A ſe
S.

Péruvien lui donnoit, à la tête de son armée, comme l'Ynca, de la part du pape, d'embrasser le Christianisme, & de faire hommage de sa couronne à l'empereur d'Orient: c'est ainsi qu'il appelloit Charles-Quint. En même tems, il se mit à expliquer la Religion Chrétienne. L'empereur, confondu d'une si étrange proposition, répondit qu'il ne connoissoit ni le pape ni l'empereur d'Orient; qu'à l'égard du Christianisme, il voudroit bien voir les preuves qu'on avançoit en sa faveur. Aussitôt le moine présente la Bible au prince. Atahualpa l'ouvre, examine quelques feuillets; &, voyant que ce Livre ne lui faisoit rien entendre, il le jeta par terre. Valvidia furieux se tourne vers les Espagnols, en criant aux armes. Pizarre s'avance; rassemble ses guerriers; fond sur les Indiens; s'attache à l'Ynca; se saisit de sa personne, & le fait prisonnier. Les Péruviens, voyant leur empereur arrêté, jetent un cri de désespoir, fuient & se dispersent comme un vil troupeau. En moins d'un quart d'heure de combat, l'heureux Pizarre se vit maître de l'Ynca, du champ de bataille & d'un butin prodigieux.

Atahualpa, tombé, en si peu de tems, du faite de la grandeur dans un abyme de disgraces, offrit, en soupirant, pour prix de sa liberté, de remplir d'or une des salles de son palais, jusqu'à la hauteur de son bras qu'il éleva, en même tems, au-dessus de sa tête. A ses premiers ordres, les Indiens accourent

de toutes parts, & apportent de quoi satisfaire à la rançon de leur maître; mais une action barbare de l'empereur prisonnier fournit dans la suite aux vainqueurs un prétexte pour le condamner à la mort. Quelques jours avant la bataille de Caxamalca, le fugitif Huascar, frere & rival d'Atahualpa; étoit tombé entre les mains des généraux de son ennemi. L'Ynca, craignant que les Espagnols ne missent la couronne sur la tête de ce prince, donna des ordres secrets, pour qu'on le fît périr.

Cependant Almagro débarque au Pérou, avec de nouvelles forces. Son premier dessein avoit été de découvrir & de conquérir par la force les vastes régions qui sont au-delà de Cusco; mais, sur la nouvelle de la victoire de son allié, & des trésors immenses tombés en son pouvoir, il voulut partager sa fortune. Les Espagnols, qui avoient suivi Pizarre, voulurent la réserver toute entière pour eux-mêmes; & c'est de ce refus mortifiant que naquit cette haine implacable, qui bientôt éclata entre Pizarre & Almagro. Le butin consistoit dans le poids de deux cens cinquante-deux mille livres d'argent, & de treize millions deux cens soixante-cinq mille livres d'or. Jamais les anciens rois de Perse, les empereurs Romains, ni aucune puissance de l'univers, excepté peut-être le Mogol, ne virent tant de trésors en leur puissance. Toutes ces sommes immenses ne faisoient que la cinquieme

partie
lier e
quara
portio
rent d
mille
excita
pidité
de vai
quint
d'or,
Soi
pouill
soit qu
satisfai
l'étenc
vinren
damné
lorer u
vien,
d'être
séduit
donné
conqu
malhe
le jet
qu'il d
mains
avant
Géné
plice p
diquer

partie de la rançon de l'Ynca. Chaque cavalier eut, pour sa part du butin, deux cens quarante marcs d'or, & de l'argent à proportion. Soixante soldats Espagnols retournerent dans leur patrie, avec plus de cinquante mille ducats. La vue d'une si brillante fortune excita plus que jamais le courage & la cupidité des Espagnols. On ne trouvoit pas assez de vaisseaux pour les transporter au Pérou. Le quint de l'empereur monta à cinq mille marcs d'or, & à cinquante mille d'argent.

Soit que les Péruviens se lassassent de dépouiller l'Empire pour leur Ynca prisonnier, soit que l'Ynca lui-même ne les pressât pas de satisfaire à ses promesses, on ne remplit point l'étendue de ses offres; & les vainqueurs en vinrent jusqu'à cet excès de rage de condamner l'empereur à être brûlé vif. Pour colorer une action si atroce, on écouta un Péruvien, interprète des Espagnols, qui, craignant d'être puni un jour par l'Ynca pour avoir séduit une de ses femmes, l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour massacrer les conquérans. Toute la grace qu'on fit à ce malheureux prince fut de l'étrangler, avant de le jeter dans les flammes: encore fallut-il qu'il consentît à recevoir le Baptême des mains de ce Valvidia qui l'avoit catéchisé avant l'action de Caxamalca. Plusieurs de ses Généraux souffrirent le même genre de supplice pour avoir eu le courage de refuser d'indiquer le lieu où les trésors de l'Empire

étoient cachés. La plupart des historiens imputent ce forfait au seul Almagro qui, craignant que, tant qu'Atahualpa vivoit, l'or qu'on apporteroit ne fût revendiqué par Pizarre & ses compagnons, comme partie de la rançon de ce prince, donna du poids à la fausse accusation de l'interprète Péruvien.

Furieux de la mort cruelle de leur Ynca, tous les habitans du Pérou enfouissent ou jettent, selon quelques-uns, dans des précipices les thrésors des deux derniers empereurs, & prennent les armes dans différentes provinces, pour venger Atahualpa. Un des généraux de ce prince se saisit de ses enfans, sous prétexte de les faire reconnoître en qualité d'Yncas; mais il les fit périr, dans le dessein d'usurper leur thrône sanglant. Il est vaincu, ainsi que tous les autres seigneurs Péruviens. Pizarre & Almagro font couler à l'envi le sang de ce malheureux peuple, qu'ils traitent de Barbare. C'est à tous les hommes à juger si cette nation étoit autant que ses vainqueurs. Il est constant que, dans le cours de cette guerre qui dura plusieurs années, ces prétendus Barbares montrèrent beaucoup de bonne foi, d'humanité, de justice, de grandeur d'ame; vertus que les Espagnols sembloient ne plus connoître que de nom. On conclut plusieurs traités pour leur faire quitter les armes; mais tous furent violés par la perfidie, par l'avarice de leurs tyrans. Pour éblouir les Indiens, pour avoir le tems de s'affermir dans sa conquête,

Piza
Ynca
per
que
& la
T
enve
core
Le
mag
nem
mite
suite
quer
du P
préte
de n
dans
corné
coup
s'opp
posse
nouv
viens
passa
confu
les E
établi
leur p
soient
jour
d'anim

Pizarre donna la frange rouge à Mango-Ynca, frere & héritier des deux derniers empereurs. Cette frange étoit au Pérou la marque du pouvoir souverain, comme le sceptre & la couronne le sont en Europe.

Telle étoit la situation des affaires, lorsqu'un envoyé de l'empereur Charles-Quint vint décorer François Pizarre de la dignité de Marquis. Le prince répandoit aussi ses faveurs sur Almagro. Tous les deux obtinrent des gouvernemens. Mais, comme on n'en fixa pas les limites d'une maniere précise, ce fut, dans la suite, une source de guerres civiles, qui manquèrent de faire perdre à l'Espagne l'empire du Pérou. Almagro renonça pour lors à ses prétentions, dans l'espérance de s'enrichir par de nouvelles découvertes. Il perça jusques dans le Chili, au delà du tropique du Capricorne. Il n'eut guères que la peine d'écarter à coups de sabre une multitude mal armée, qui s'opposoit à son passage. Par-tout on prenoit possession au nom de Charles-Quint. Mais la nouvelle du soulèvement général des Péruviens interrompit le succès d'Almagro. Il repassa dans le Pérou, où il trouva tout dans la confusion. L'Ynca Mango, remarquant que les Espagnols, au lieu d'accomplir les traités, établissoient sur des fondemens inébranlables leur puissance dans son Empire; qu'ils bâtissoient des villes, & exterminoient de jour en jour ses sujets, après s'en être servi comme d'animaux destinés à leurs besoins, conjura

contre la poignée de tyrans qui le tyrannie soient; mais son dessein transpira. Il fut arrêté, conduit à la forteresse de Cusco, & appliqué à une question aussi honteuse que cruelle. Cependant il eut l'adresse de tromper un des freres de Pizarre, de briser ses fers, & de rassembler deux armées avec lesquelles il assiégea en même tems Cusco, sa capitale, & la ville de Los Reys, ou Lima, bâtie depuis peu par Pizarre. Almagro, pour premier exploit à son retour du Chili, le bat, & l'oblige d'abandonner son entreprise sur Cusco. Mango vaincu fuit dans les montagnes, en accusant ses dieux de l'avoir trahi.

Pizarre, assiégé lui-même dans Lima, se vit réduit aux extrémités les plus pressantes; mais son courage, loin d'en être ébranlé, ne parut jamais plus ferme. Il fit partir ses vaisseaux du port, sous prétexte de les envoyer chercher du secours à Panama, mais en effet pour empêcher ses compagnons de fuir, & pour leur apprendre à n'espérer que dans leur valeur. Plusieurs corps Espagnols, venus à son secours, furent enveloppés & taillés en pièces par les Indiens, maîtres de la campagne & des passages. Enfin Alfonse Alvarado, ayant rassemblé trois cens Espagnols, perça jusqu'à Lima, à la tête de ces guerriers. Avec ce renfort, Pizarre reprit la supériorité, & détruisit par-tout les troupes Péruviennes.

Déjà le fer avoit moissonné un tiers des Péruviens. Ce peuple, d'un caractère doux,

timi
née
blon
les l
qu'u
vain
voie
natu
con
Am
bre
n'ép
con
lum

Cu
rête
gou
être
vou
mé
Yn
con
fer
heu
cou
pé
av
foi

po
dif

timide, d'une intelligence singulièrement bornée, d'un tempérament foible & délicat, sembloit, à la vérité, être né pour l'esclavage ; mais les Espagnols ne voyoient dans cette foiblesse qu'une facilité de plus pour les détruire. En vain quelques hommes pieux & humains élevoient la voix pour défendre les droits de la nature & des gens auprès de leurs indignes compatriotes. Les Espagnols, en passant en Amérique, contractoient un caractere sombre, impitoyable. Accoutumés au sang, ils n'épargnoient pas davantage celui de leurs concitoyens, dans les guerres civiles, qui s'allumerent entr'eux, dans cette occasion.

Almagro n'eût pas été plutôt reçu dans Cusco par les freres de Pizarre, qu'il les fit arrêter, prétendant que Cusco étoit de son gouvernement, & que les Pizarres devoient être traités comme des séditieux, pour avoir voulu y maintenir l'autorité de leur frere. En même tems il donna la frange rouge à Paulu, Ynca, frere de Mango. Il croyoit avoir encore besoin de ce phantôme de roi pour amuser les Indiens. Cependant leurs derniers malheurs avoient éteint en eux l'espérance & le courage. Ils se sentoient accablés par la supériorité que l'espece humaine Espagnole avoit sur la leur. Ils gémissaient : ils obéissoient ; ils rempoient déjà par habitude.

Le marquis Pizarre négocia avec son rival pour tirer ses freres de prison. Après bien des difficultés, Almagro les lui renvoya : c'é-

toient deux ennemis de plus qu'il eut bien tôt à combattre. En effet, à peine Pizarre se vit-il libre de faire éclater impunément sa vengeance, qu'il assembla des troupes, & vint attaquer Almagro. En peu de tems, la discorde, armée du fer & de la flamme, désola toutes les provinces du Pérou. Les Espagnols, nouvellement arrivés d'Europe, qui ne comptoient teindre leur épée que du sang des Indiens, prennent parti les uns contre les autres. Les Péruviens, qui alors eussent pu secouer le joug, ne profitent point de l'affoiblissement de leur ennemi commun. Ils se partagent, au contraire, les uns contre les autres, & combattent pour le choix de leurs tyrans. Pizarre, par sa conduite habile, devient insensiblement supérieur à son ennemi; & bientôt Fernand, un des freres du marquis, termine, ou plutôt assoupit la guerre civile, en gagnant une bataille décisive sur Almagro. Il s'empare ensuite de Cusco, où il fait décapiter le chef des ennemis. Alors le calme parut être rendu à ces vastes régions; mais cette tranquillité trompeuse n'étoit qu'une illusion de la fortune. Le parti du farouche Almagro n'étoit point tombé avec sa tête. Les partisans & le fils de cet homme sanguinaire conspirèrent contre le gouverneur de Lima. En 1541, ce guerrier est massacré dans son palais, au milieu de ses amis. Le jeune Almagro est proclamé sur le champ Gouverneur du Pérou. Il aspireroit à en être le Roi. La cour, instruite de ces

eut bien tôt
 bizarre se vit-
 ent sa ven-
 es, & vint
 ms, la dis-
 amme, dé-
 . Les Espa-
 urope, qui
 que du sang
 ns contre les
 ussent pu se-
 t de l'affoi-
 un. Ils se par-
 re les autres,
 leurs tyrans.
 evient insen-
 ; & bientôt
 is, termine,
 , en gagnant
 . Il s'empare
 apiter le chef
 ut être rendu
 e tranquillité
 n de la for-
 magro n'étoit
 partisans & le
 conspirerent
 En 1541, ce
 ais, au milieu
 est proclamé
 érou. Il aspi-
 nstruite de ces

divisions sanglantes, qui pouvoient lui faire per-
 dre l'Empire nouvellement conquis, envoie,
 avec un pouvoir souverain, le licencié Vaca
 de Castro. Il est assez étonnant que Charles
 n'ait pas fait marcher un de ses généraux.
 L'Ynca Mango est poignardé par les Espagnols
 jusques sur les montagnes qu'il avoit choisies
 pour son asyle. L'Ynca Paulu combattoit pour
 Almagro. Celui-ci, fier de ses forces, & de
 la faveur des Péruviens, a l'audace de se dé-
 clarer ouvertement contre l'empereur. Vaca
 le déclare criminel de lèse-Majesté, & rem-
 porte sur lui, le 16 de Septembre 1542,
 une victoire décisive à Chapas. Cette bataille
 coûta plus de sang aux Espagnols, que la con-
 quête entiere de l'Amérique méridionale. Al-
 magro, fait prisonnier, perdit la tête sur un
 échafaud.

L'année suivante, Charles envoie au Pé-
 rou, en qualité de Vice-Roi, Vasco Nugnès
 de Véla, homme ferme, sévère, inflexible.
 Il devoit établir à Lima une audience royale,
 chargée de veiller sur-tout à l'exécution des
 loix nouvellement portées en faveur des In-
 diens. Véla exécute à la rigueur les ordres de
 la cour, & commence par détruire les loix
 tyranniques de Pizarre & d'Almagro; loix qui
 paroissoient faites pour anéantir les Péruviens.
 Il y en avoit une entr'autres, qui permettoit à
 tout Espagnol, fût-il de la plus basse condi-
 tion, de prendre sur sa route trois Indiens
 pour porter son bagage. On employoit ces

malheureux à toutes sortes de corvées ; & souvent on leur coupoit les jarrets , quand la fatigue & l'épuisement ne leur permettoient plus de traîner leurs charges. Les Espagnols crièrent à la tyrannie , quand ils virent qu'on vouloit les empêcher de traiter les Péruviens comme des animaux. Ils signifèrent au vice-roi qu'ils appelloient de ses ordonnances à l'empereur mieux informé. Véla se moqua de ces clameurs inhumaines. Il établit l'Audience royale, malgré les protestations. Ce coup d'autorité excita une nouvelle guerre civile. Cusco se déclara contre lui , & élut en sa place Gonzale Pizarre. L'Audience de Lima s'éleva elle-même contre le vice-roi ; lui reprocha sa cruauté , son orgueil ; le fit arrêter , & le reléqua dans une isle déserte , en attendant qu'on pût le renvoyer en Espagne. Cette procédure d'un corps de magistrats dévoués à la cour , prouve que Véla n'avoit pas en effet les qualités propres à ménager les esprits , & à gouverner. Cependant cette discorde , qui rendit Pizarre maître absolu , manqua , encore une fois , de faire perdre à l'Espagne l'Amérique méridionale.

Le vice-roi exilé se sauva de l'isle , par le secours de quelques Espagnols qui aimoient mieux obéir à la cour , que d'être soumis à un de leurs compagnons. Ils lui firent une armée ; & l'on vit encore les Espagnols tourner contre eux-mêmes ce fer qu'ils avoient rougi du sang de tant de malheureux. D'abord les suc-

cès var
les de
sonne.
except
forfaits
rent pa
dentes
sous le
sous ce
ces m
mée ,
chemi
geoiem
présen
rans à
gouve
de Lin
se ren
victoi
murs
perdit
au Pé
diadé
de Li
verne
en e
Tout
Espa
leurs
Ils pe
& à
form

cès varioient ; mais la fureur fut égale dans les deux partis. On ne faisoit quartier à personne. Jamais on ne vit parmi les Chrétiens, excepté dans les guerres de religion, plus de forfaits, plus de barbarie. Les Indiens prirent part à cette guerre, comme aux précédentes, & se rangerent stupidement, les uns sous les étendards de Gonzale, les autres sous ceux du vice-roi. Dix ou douze mille de ces malheureux, répandus dans chaque armée, traînoient l'artillerie, applanissoient les chemins, transportoient le bagage, & s'égorgeoient mutuellement, quand l'occasion s'en présentoit. Ils avoient appris de leurs conquérans à être sanguinaires. Pizarre fut déclaré gouverneur du Pérou, par l'Audience même de Lima, qui eût dû lui faire son procès. Il se rendit bientôt digne de ce choix par la victoire complete qu'il remporta sous les murs de Quito, & dans laquelle le vice-roi perdit la vie. Ce succès fit régner le vainqueur au Pérou, sans qu'il osât pourtant ceindre le diadème. Il paroît que les vues de l'Audience de Lima, en lui déferant la qualité de Gouverneur général, étoit qu'il se contentât d'être en effet le dépositaire de l'autorité royale. Toutes ces divisions n'empêcherent pas les Espagnols de pousser leurs découvertes & leurs conquêtes dans l'Amérique méridionale. Ils pénétrèrent, en 1546, jusqu'au Paraguai, & à la riviere de Plata. Un certain Mendoze forma une armée, & marcha contre Pizarre.

Carvajal, soldat de fortune, mais homme de tête, & lieutenant du gouverneur, remporta sur Mendoza une victoire complete; le prit, & lui fit couper la tête. Carvajal étoit le plus habile officier & le plus cruel Espagnol qu'il y eût alors dans l'Amérique. Il découvrit, dans une de ses expéditions, les mines de Potosi, les plus riches, tant de l'ancien que du nouveau monde. Loin d'être épuisées depuis plus de deux siècles, ces mines fournissent encore aujourd'hui des sommes prodigieuses.

Enfin, en 1547, l'empereur envoya au Pérou Pierre de la Gasca, simple prêtre, à qui il donna un pouvoir absolu, avec la qualité de Président de l'Audience de Lima. Cet ecclésiastique modéré & insinuant rappella à leur devoir, sans tirer l'épée, la plus grande partie des rebelles, & offrit une amnistie à Pizarre. Celui-ci, pour toute réponse, le condamna à mort; vint fondre sur son armée, & la tailla en pièces. L'usurpateur fut encore redevable de ce succès à Carvajal, qui se vanta d'avoir tué dans cette bataille son propre frere & cent Espagnols.

Le gouverneur vaincu erra, pendant deux ans, sans oser paroître devant les partis des rebelles, jusqu'à ce que Valvidia, conquérant du Chili, ayant joint ses forces aux débris de son armée, partagea avec ce respectable personnage la gloire de terminer les guerres civiles du Pérou. Pizarre, trahi & abandonné par ses soldats, tomba au pouvoir des Roya-

estes.
 en Ro
 » mo
 duit t
 On é
 mour
 main
 Indie
 roit d
 infort
 ont p
 l'opp
 core
 plaifi
 Le
 esclav
 l'emp
 Il en
 d'éta
 & af
 torite
 ne r
 P
 bless
 Indi
 un c
 hom
 mer
 Cha
 roy
 chie
 dut

Mtes. Un de ses officiers lui conseilla de périr en Romain. « Non, répondit-il; il vaut mieux » mourir en Chrétien. » Il fut bientôt conduit sur un échafaud, & eut la tête tranchée. On écartela Carvajal. Ce misérable avoua, en mourant, qu'il avoit massacré de sa propre main quatorze cens Espagnols, & vingt mille Indiens. L'exécution de ces deux tyrans auroit offert un spectacle agréable aux yeux des infortunés Péruviens, si des hommes, qui ont perdu leur liberté, & qui gémissent sous l'oppression la plus affreuse, pouvoient encore trouver dans la vie quelques sujets de plaisir.

Le président adoucit le sort de ces pauvres esclaves, conformément aux ordonnances de l'empereur. Il réforma les abus de la tyrannie. Il envoya les Espagnols qui n'avoient point d'établissmens à de nouvelles découvertes, & affermit, dans ces régions éloignées, l'autorité de la cour, qui, depuis ce tems-là, ne reçut que de légères atteintes.

Pour dédommager en même tems la noblese Espagnole de ne pouvoir employer les Indiens en qualité d'esclaves, l'empereur donna un décret par lequel il autorisoit les gentilshommes établis au Pérou, à faire le commerce sans déroger. Heureuse l'Espagne, si Charles eût étendu une loi si sage à tous les royaumes qui composoient sa vaste monarchie ! Gasca, au service duquel l'empereur dut peut-être la conservation de toute l'Amé-

rique méridionale , eut pour récompense l'évêché de Pallencia.

C'est ainsi que , dans l'espace de quelques années , cette partie du Nouveau-Monde fut fournie pour jamais à l'Espagne. L'Amérique méridionale , cette immense région , la plus riche qui soit dans l'univers , a près de neuf cens lieues de longueur sur trois cens dans sa plus grande largeur. Pour donner une idée légère de ses richesses , il suffit de dire que , dans la seule ville de Lima , avant le dernier tremblement de terre , arrivé en 1746 , il y avoit près de quinze cens millions de livres , tant en lingots & en argent monnoyé , qu'en orfèvrerie. Pour affermir l'empire Espagnol en Amérique , les rois ont établi , soit dans les isles , soit dans le continent , neuf audiences royales , cinq archevêchés , trente évêchés , deux universités , & , ce qu'on n'auroit jamais dû y voir , deux tribunaux de l'Inquisition. Il n'est pas inutile d'observer que les généraux , qui firent la découverte & la conquête du Nouveau-Monde , eurent tous une triste destinée , à commencer depuis Christophe Colomb jusqu'à Valvidia. Celui-ci , après avoir assujetti une partie du Chili , fut vaincu & pris , en voulant pousser plus loin ses découvertes , par une nation belliqueuse , qui le fit périr par le plus affreux supplice. On prétend que les Barbares lui versèrent dans la bouche de l'or fondu , en lui disant : « Raf-
» saie-toi de ce métal , dont toi & les tiens

» sont si fort altérés. » Colomb, après avoir été chargé de fers, & presque conduit sur un échafaud, mourut disgracié & accablé de douleur. François Pizarre fut massacré. Son frere Gonzale, Almagro, Carvajal, périrent par la main des bourreaux. Cortez perdit ses biens dans une expédition qu'il entreprit contre la Californie; essuya mille mauvais traitemens des ministres, & fut à peine connu de l'empereur qui lui avoit de si grandes obligations. On sçait que, Charles-Quint lui demandant un jour, » Qui êtes-vous? » Cortez répondit fièrement : « Je suis un homme qui vous a donné » plus de provinces, que vos parens ne vous » ont laissé de villes. »

TUNIS. (*sièges de*) Les mercénaires que Carthage employoit pour sa défense, ne recevant pas leur paye, se révolterent au nombre de près de cent mille hommes, & entraînerent dans leur parti plusieurs villes de l'Afrique. Ils s'emparerent de Tunis, dont ils firent leur place d'armes. Durant trois ans, ils eurent de grands avantages sur les Carthaginois; & plusieurs fois ils se présentèrent aux portes de leur patrie, dans le dessein d'en former le siège. Enfin on mit à la tête des troupes de la république le fameux Amilcar Barca, pere du grand Annibal. Ce général surprit l'armée des rebelles, & l'assiégea dans son camp. La famine y devint si terrible, qu'ils furent contraints de se manger les uns les autres. Après avoir long-tems souffert de ce cruci

fléau, ils livrent leurs chefs qui furent mis à mort; & toutes leurs troupes furent passées au fil de l'épée, malgré les promesses qu'on leur avoit données. Ensuite Amilcar marcha droit à Tunis où étoient les restes des révoltés, commandés par un séditieux, nommé *Mathos*. Les Carthaginois, pendant l'absence d'Amilcar qui s'étoit éloigné du camp, firent des pertes considérables; mais le retour de ce général ramena bientôt la victoire. Tunis fut emportée: tous les rebelles furent tués; & *Mathos*, leur chef, termina par une mort honneuse une vie souillée par les cruautés les plus barbares. *L'an du monde 3766.*

2. Le fameux Abdoulmoumen s'étoit fait un Etat redoutable par ses victoires continuelles; & l'Afrique entière trembloit devant ce conquérant heureux & terrible. Tunis seule étoit encore libre; & cette ville puissante sembloit braver la foudre qui menaçoit ses remparts. Le monarque Arabe voulut humilier & soumettre cette cité superbe; &, comme pour s'en approcher il falloit traverser des déserts immenses, il fit de grands amas de bleds, qu'il fit enterrer dans des puits qui étoient sur la route qu'il devoit prendre. Ces préparatifs le conduisirent jusqu'au commencement de l'année 1159, qu'il partit de Maroc, à la tête de cent mille combattans. Cette grande armée avoit à peine formé son camp devant la place, que le gouverneur fut sommé de se rendre. Ce seigneur, fidèle au roi de Sicile, son maître,

tre , répondit par une sortie vigoureuse , dans laquelle les Barbares furent repoussés par les Chrétiens. Ce premier succès leur annonçoit une suite de triomphes ; mais , la nuit même , dix-sept des principaux habitans s'échapperent de la ville , & offrirent à Abdoulmoumen de lui ouvrir les portes , à condition qu'il accorderoit la vie aux citoyens , & qu'il les conserveroit dans leurs biens & dans leurs privilèges. C'est ainsi que , par une infâme trahison , ce prince se rendit maître d'une place qui pouvoit faire échouer ses efforts.

3. Les disgraces sans nombre , qui avoient accompagné la première expédition de saint Louis contre les infidèles , n'avoient pu ralentir la pieuse ardeur de ce grand monarque. Il n'avoit point quitté la Croix depuis son retour de la Palestine ; & les tristes nouvelles qu'il en recevoit enflammoient de plus en plus son zèle. Enfin , en 1270 , il résolut de faire de nouveaux efforts pour arracher au joug Mahométan la Ville sainte , & les infortunés Chrétiens qu'elle renfermoit encore. La plupart des seigneurs s'empressèrent d'accompagner le prince. Le fidèle Joinville fut presque le seul qui refusa de partager les périls de « son bon » seigneur & maître. » Il dit , en pleine assemblée , que la dernière croisade l'avoit ruiné , & que l'on ne pouvoit , sans pécher mortellement , conseiller au Roi cette nouvelle entreprise. « Le bon seigneur étoit si très-foible & » débilité , qu'il ne pouvoit ni endurer le har-

» nois , ni souffrir le cheval. » L'armée François , composée de soixante mille hommes , s'embarqua , le premier de Juillet , à Aigues-mortes ; & l'on cingla vers les côtes de Barbarie. On y arriva bientôt. On descendit , à la vue des infidèles. On les dissipa ; & l'on prit possession du pays par cette formule qu'un hérault répéta : « Je vous dis le ban de notre » Seigneur Jesus-Christ , & de Louis , roi de » France , son sergent. » Ensuite on dressa les tentes ; & toute l'armée se campa entre Tunis & Carthage. Cette dernière ville , autrefois si fameuse , n'offroit plus que de tristes débris ; mais ils annonçoient encore ce qu'avoit été , quelques siècles auparavant , la fière rivale de Rome ; & ils étoient défendus par un très-bon château. On emporta cette forteresse par escalade ; & l'on fit toutes les dispositions nécessaires pour attaquer Tunis , si ses habitans osoient remuer. Ce n'étoit point une facile entreprise. Tunis étoit alors très-fortifiée , & comptoit dans son sein plus d'un million de braves défenseurs. Aux approches des François , le roi de cette importante cité leur envoya dire qu'il feroit massacrer tous les Chrétiens qui étoient dans ses Etats , si l'on avoit la hardiesse d'assiéger sa capitale. On répondit avec noblesse à ces vaines menaces ; & l'on auroit commencé dès-lors à humilier le Barbare , si , par déférence pour le roi de Sicile , Charles d'Anjou , frere du Roi , qui n'étoit pas encore arrivé , l'on n'eût point retardé

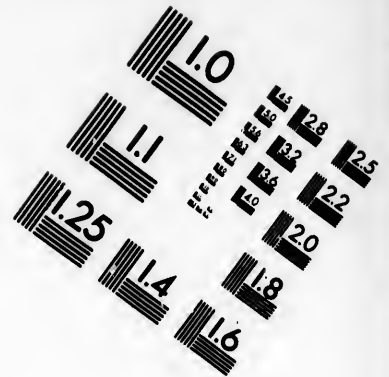
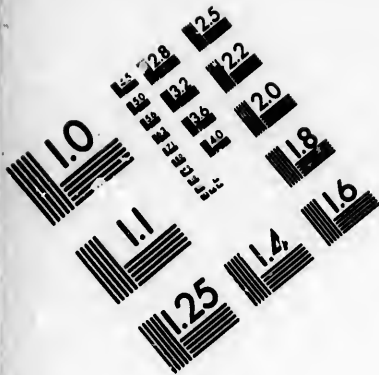
toutes les opérations. Ce délai devint funeste. Bientôt les maladies les plus cruelles moissonnerent la moitié des Croisés ; & le saint monarque lui-même ne fut point à l'abri de cette contagion terrible. En peu de jours, le mal fit des progrès si rapides, qu'il vit bien que son heure étoit proche, & que le Ciel, après lequel il avoit si long-tems soupiré, alloit s'ouvrir devant lui. Il ramassa toutes ses forces dans ce fatal instant ; &, voulant que son dernier soupir fût pour Philippe, son fils aîné, qui ne le quittoit pas, une instruction mémorable, il lui adressa ces belles paroles : « Biau fils, la » première chose que je te commande à garder, est d'aimer Dieu de tout ton cœur, & » de desirer plutôt souffrir toutes manières de » tourmens, que de pécher mortellement. Si » Dieu t'envoie adversité, souffres-la en » bonne grace, & pense que tu l'as bien servi. S'il te donne prospérité, n'en sois pas » pire par orgueil ; car on ne doit pas glorifier Dieu de ses dons. Vas souvent à » confesse : sur-tout élis un confesseur idoine » & prud'homme, qui puisse t'enseigner sûrement ce que tu dois faire ou éviter. Ecoute » le service de sainte Eglise dévotement, de » cœur & de bouche, sans bourder ni truffer avec autrui. Entends volontiers les sermons, & en apert, & en privé. Aime tout » bien : hais toute prévarication en quoi que » ce soit. Bannis de ta présence ces courtisans sans pleins de convoitises, vils flatteurs,

» toujours occupés à déguiser la vérité qui
 » doit être l'unique règle des Rois. Enquiers-
 » toi d'elle, biau cher fils, sans tourner ni à
 » dextre ni à fenestre. Sois toujours pour elle
 » en contre toi. Ainsi jugeront tes conseillers
 » plus hardiment, selon droiture & selon jus-
 » tice. Veilles sur les baillifs, prévôts & autres
 » juges, & t'informes souvent d'eux, afin que,
 » si chose y a entr'eux à reprendre, tu le fasses.
 » Que ton cœur soit doux & piteux au pauvre.
 » Fais-lui droit comme au riche. A tes servi-
 » teurs, sois loyal, libéral, & roide de parole,
 » à ce qu'ils te craignent & aiment comme leur
 » maître. Proteges, aimes, honores toutes gens
 » d'église; & gardes bien qu'on ne leur tollisse
 » leurs revenus, dons & aumônes que tes an-
 » ciens & devanciers leur ont laissés. N'ou-
 » blies jamais le mot du roi Philippe mon aieul,
 » qui, pressé de réprimer les torts & forfaits
 » qu'ils lui faisoient, repondit : *Quand je re-*
 » *garde les honneurs & les courtoisies que Dieu*
 » *m'a faites, je pense qu'il vaut mieux laisser*
 » *mon droit aller, qu'à sainte Eglise susciter*
 » *contens.* Gardes-toi, biau cher fils, de trop
 » grandes convoitises. *Ne boute pas sur tes*
 » *peuples trop grande taille ni subsides, si ce*
 » *n'est par grande nécessité, pour ton royaume*
 » *défendre, non pour tes passions satisfaire; &*
 » *alors même diminues la dépense de ta mai-*
 » *son, pour employer le superflu de ton revenu*
 » *au bien de tes sujets dont tu es le pere. Je*
 » *te supplie, mon cher enfant, que en ma fin*

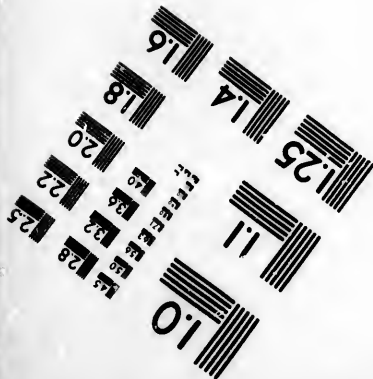
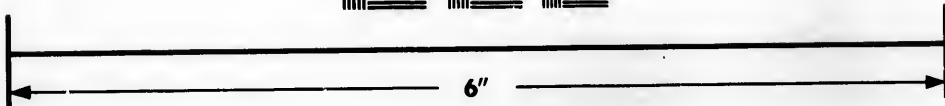
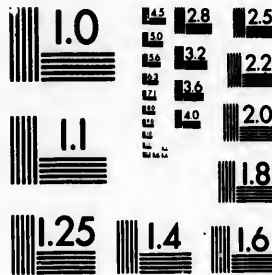
» tu ayes de moi souvenance , & de ma pau-
 » vre ame ; & me secoures par messes , orai-
 » sons , prieres , aumônes & bienfaits par tout
 » ton royaume. Je te donnè toutes les bénédic-
 » tions qu'un bon pere & preux peut don-
 » ner à son cher fils. Que le seigneur te garde
 » & défende de tout mal ! »

Que de sublimité ! que de sagesse dans ces maximes d'un grand monarque ! Puissent les descendans de S. Louis , pour leur félicité & pour celle de leurs peuples , n'en oublier jamais l'heureuse pratique ! Louis demanda l'Extrême-Onction & le saint Viatique, que , malgré sa foiblesse, il reçut à genoux au pied de son lit , avec les sentimens de la foi la plus vive. Depuis ce moment, il ne fut plus occupé que de Dieu. Dieu seul remplissoit son ame. Quand il se sentit près de sa fin , il se fit étendre sur un lit couvert de cendres , où , les bras croisés sur la poitrine , les yeux au ciel , il expira , sur les trois heures après midi , le vingt-cinquieme jour d'Août , dans la cinquante-sixieme année de son âge , & la quarante-quatrieme de son règne. Ainsi passa de ce monde en l'autre Louis neuvieme du nom ,
 » qui si saintement a vécu , si bien gardé son
 » royaume , & fait tant de beaux faits envers
 » Dieu ; le prince le plus saint & le plus juste
 » qui ait jamais porté la couronne ; dont la
 » foi étoit si grande , qu'on auroit cru qu'il
 » voyoit plutôt les mysteres divins qu'il ne
 » les croyoit. » Aussi-tôt après la mort & les





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

1

1.0
1.1
1.2
1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

obseques du saint roi, Philippe III, son fils & son successeur, conclut une trêve de dix ans avec les infidèles, & se disposa à revenir en France, environné de tombeaux & de funérailles. Il avoit perdu dans cette funeste expédition le roi son pere, le comte de Nevers son frere, & la plupart des grands seigneurs ses vassaux. Thibaud V, roi de Navarre, son beau-frere, fut emporté à Trépani, en Sicile, par une fièvre violente. Isabelle d'Aragon, son épouse, mourut en Calabre, d'une chute de cheval. Son oncle Alfonse, comte de Poitiers, & la comtesse de Poitiers expirerent, peu de tems après, en Italie. Tant de malheurs éteignirent enfin pour jamais l'ardeur que les François avoient pour les croisades.

4. Muley-Hassan, roi de Tunis, ayant été chassé de ses Etats par Barberouffe, ce fameux corsaire, la terreur des Chrétiens, vint implorer le secours de l'empereur Charles-Quint. Ce prince, touché des prieres du monarque Barbare, lui jura de le placer sur son thrône, & d'en chasser l'usurpateur. Il assembla une flotte composée de trois cens voiles, & chargée de vingt-cinq mille hommes de pied, & de deux mille chevaux; partit de Cagliari, où étoit le rendez-vous général, & arriva à Porto-Farina, autrefois Utique. Comme ce port étoit peu sûr, la flotte leva l'ancre; doubla le cap de Carthage, &, côtoyant les terres de Marsa, aborda enfin à une portée de canon de la Goulette. Toute l'armée Chrétienne prit

terre, sans que les ennemis osassent s'opposer à la descente. Les Généraux firent dresser les tentes de l'empereur, & celles du reste de l'armée, entre Carthage & la Tour-de-l'Eau, & l'environnerent de lignes larges, profondes, & fortifiées de redoutes d'espace en espace. C'étoit le même endroit où S. Louis avoit placé son camp. On ouvrit ensuite la tranchée; & l'on dressa trois batteries contre la forteresse, dont la plus forte étoit de vingt-quatre gros canons. Tandis que l'on foudroyoit la place par terre, les galères avançant tour-à-tour, faisoient leurs décharges; & quand un rang avoit tiré, un autre prenoit sa place. La grande caraque de Malte, & un galion de Portugal, qui, par leur hauteur, tiroient aisément au-dessus de l'armée navale, firent un feu si vif, qu'ils ruinerent une partie des fortifications, & démonterent les batteries de la Tour. Le feu ayant continué depuis midi jusqu'à minuit, & la place étant ouverte en plusieurs endroits, on résolut de l'emporter l'épée à main. Les Chrétiens montent à l'assaut avec intrépidité, tuent ou renversent tous ceux qui osent leur opposer quelque résistance, forcent les brèches, gagnent les boulevards & le haut de la Tour, & s'en emparent enfin, après une heure de combat. Chasse-Diable, & Sinan le Juif, élèves de Barberouffe, & chef des défenseurs de la Goulette, ne pouvant plus résister aux Impériaux vainqueurs, se retirèrent dans Tunis, où leur

arrivée répandit la terreur & le désespoir. L'empereur entra dans cette forteresse, suivi de Muley-Haffan, à qui il dit : « Voilà la » porte par où vous rentrerez dans vos États. »

On ne sçauroit exprimer le trouble & l'agitation de Barberouffe, à la nouvelle des succès de Charles-Quint. Avec la Goulette qu'il avoit regardée comme imprenable, il perdoit quatre-vingt-sept galères, galiottes & autres vaisseaux à rames, tous armés, & plus de trois cens pièces de canons de bronze, renfermés dans cette citadelle. Il tint conseil avec les Turcs attachés à sa fortune. Il leur dit qu'ils se trouvoient enfermés dans une ville entre deux ennemis également à craindre; que les habitans & les Arabes détestoient leur domination, & la verroient cesser avec joie; qu'il y avoit vingt-cinq mille esclaves Chrétiens dans Tunis, qui, s'ils en trouvoient l'occasion, se révolteroient, & ouvreroient les portes aux Espagnols. Il leur déclara qu'à l'égard de ces esclaves, il étoit résolu de les faire égorger. Chasse-Diable, qui étoit le plus cruel de tous les hommes, applaudit à un sentiment aussi inhumain; mais Sinan le Juif, à qui un grand nombre de ces malheureux captifs appartenoit, s'y opposa avec force. Il représenta à Barberouffe que, par cette action barbare, ils se rendroient odieux à toutes les nations; que lui-même y perdrait le prix & la rançon des plus considérables, qui étoient à lui; qu'après tout, ils pourroient toujours

de désespoir.
resse, suivi
: « Voilà la
vos États. »
trouble & l'a-
velle des suc-
oulette qu'il
le, il perdoit
tes & autres
, & plus de
bronze, ren-
conseil avec
e. Il leur dit
ans une ville
craindre; que
oient leur do-
er avec joie;
esclaves Chré-
ouvoient l'oc-
uvrieroient les
clara qu'à l'é-
lu de les faire
étoit le plus
audit à un sen-
han le Juif, à
heureux cap-
e force. Il ren-
t cette action
x à toutes les
roit le prix &
s, qui étoient
ient toujours

en venir à cette cruelle extrémité qu'il falloit réserver pour un coup de désespoir. Barberouffe voulut bien suspendre l'horrible projet qu'il avoit formé; mais, pour en assurer l'exécution, en cas qu'il fût vaincu, il fit charger de nouvelles chaînes les esclaves; les fit renfermer dans le château, & fit mettre dessous le bâtiment où ils étoient plusieurs barils de poudre à canon. Il passa tout le reste de la nuit, agité tour-à-tour par la crainte & par l'espérance, & dans l'attente d'une journée qui devoit décider de son sort. Il sortit de Tunis, le lendemain matin, à la tête de quatre-vingt mille hommes, & vint camper dans une plaine, à une lieue de la ville. L'une & l'autre armée se trouva bientôt en présence. Les Arabes attaquèrent les Chrétiens, d'abord avec assez d'assurance; mais à peine eurent-ils essuyé la première décharge de l'artillerie, qu'ils se débandèrent, & entraînent avec eux les Maures, & même les Turcs. Barberouffe & les autres chefs, courant par-tout, vouloient les ramener au combat; mais ils étoient sourds à leur voix, & ne prenoient conseil que de la terreur dont ils étoient saisis. Barberouffe, frémissant de colere, fit sonner la retraite, rallia les fuyards, & passa la nuit en bataille sous les murs de la ville. Tandis qu'il délibéroit s'il iroit de nouveau présenter la bataille aux Chrétiens, ou s'il s'enfermeroit dans Tunis, quelques Turcs vinrent lui annoncer que les esclaves avoient brisé leurs chaînes, &

s'étoient rendus les maîtres du château. Barberouffe y accourut , en criant qu'on lui ouvrirait les portes ; mais on ne lui répondit qu'à coups de mousquets , & par une grêle de pierres. Alors , transporté de fureur , il s'écria que tout étoit perdu , puisque les esclaves étoient les maîtres du château & de ses trésors. Il sortit aussitôt de Tunis , suivi de quelques Turcs , & se mit en sûreté.

Cependant l'empereur , qui ignoroit cette révolution , approchoit de Tunis. Il en fut bientôt instruit par quelques Maures qui s'étoient échappés de la ville. Dans l'instant , les Impériaux se répandirent dans la ville ; massacrèrent tout ce qui s'offrit à leur fureur ; enleverent les femmes & les enfans qu'on réserva pour l'esclavage , & s'abandonnerent à tous les excès qu'entraînent après elles la cruauté , l'avarice & la lubricité. Le butin fut si considérable , qu'il n'y eut point de soldat qui n'y fît sa fortune. On y trouva une grande quantité de livres choisis , écrits en arabe , & un magasin rempli de drogues exquises , & de parfums précieux. On brûla la plûpart des premiers qu'on n'entendoit pas ; & les autres , qui n'étoient pas connus , furent négligés ou perdus. Plus de deux cens mille personnes périrent dans le sac de cette malheureuse ville. Les uns expirèrent sous le fer du vainqueur. Les autres , croyant éviter la mort par la fuite , la rencontrèrent dans les sables brûlans des déserts où ils moururent consumés par la chaleur & par la soif.

L
ley-
prin
Mul
le dia
Ham
doul
avoi
régn
qu'U
cesse
roya
nos
T
faire
croy
quel
l'em
entre
de J
quoi
depu
prés
fend
carte
ges
plain
enne
fron
dans
du
corp

L'empereur, maître de Tunis, rétablit Muley-Hassan sur le trône ; mais cet infortuné prince n'en jouit pas long-tems tranquille. Muley-Hamida, son fils aîné, osa lui arracher le diadème, & le priver de la lumière du jour. Hamida fut chassé lui-même par son oncle Abdoulmélek, puis rappelé par ses sujets. Après avoir échapé à ces différentes tempêtes, il régna paisiblement jusqu'à l'année 1570, qu'Uluchali, Dey d'Alger, & l'un des successeurs de Barberouffe, s'empara enfin du royaume de Tunis, qui ne fut plus, jusqu'à nos jours, qu'une retraite de pirates.

TURCKEIM. (*combat de*) Après l'affaire de Mulhausen, le vicomte de Turenne, croyant n'avoir rien fait, tant qu'il resteroit quelque chose à faire, courut à l'infanterie de l'empereur, campée dans une vaste plaine entre Colmar & Turckeim. Il la joignit, le 5 de Janvier 1675, & résolut de l'attaquer, quoiqu'elle fût considérablement augmentée, depuis la déroute de Mulhausen, & qu'elle présentât un front de plus d'une lieue, défendu par des batteries de canons chargés à cartouches. Il recommanda au comte de Lorges de s'aller mettre en bataille dans une plaine, en-deçà d'une riviere, vis-à-vis les ennemis, de donner à sa première ligne un front d'une grande étendue, & d'attendre, dans cette position, qu'il lui donnât le signal du combat. Pour lui, prenant seulement un corps d'infanterie & de dragons, il s'avança

à travers les côteaux qui sont au pied des montagnes, par un terrain inégal, plein de chemins creux, & embarrassé de haies & de vignes. On n'eût jamais cru que des troupes eussent pu marcher en corps dans ce sentier étroit, dangereux même, & difficile. Les soldats ne sçavoient où ils alloient; &, sous tout autre guide que Turenne, ils se fussent répandus en murmures séditieux.

Les ennemis admiroient la manœuvre du comte de Lorges; &, s'imaginant que toute l'armée, en formant un front si vaste, en vouloit à Colmar où ils avoient renfermé tous leurs bagages, ils abandonnerent le poste de Turckheim, pour défendre celui qu'ils croyoient uniquement menacé. Cependant Turenne arrive à Turckheim, sans avoir été vu. Il attaque aussi-tôt l'ennemi déconcerté. Il trouve une résistance digne de son courage. On se charge à plusieurs reprises; &, après un combat aussi vif que sanglant, les Impériaux cèdent l'avantage au général François. Les vaincus profiterent des ténèbres pour se mettre en sûreté. Ils abandonnerent l'Alsace, & repasserent le Rhin, au-delà duquel cette armée de soixante & dix mille hommes, réduite à peine à vingt mille combattans, alla porter la gloire de Turenne, avec la honte de sa propre défaite. Le lendemain, les vainqueurs entrèrent dans Colmar où ils trouverent trois mille soldats blessés, ou malades, que les Allemands n'avoient point eu le tems d'em-mener avec eux.

TURIN. (*bataille & prises de*) 1. Annibal, après avoir traversé l'Espagne, passé le Rhône, battu les Gaulois, s'être assuré de la plupart des peuples d'au-delà des Alpes, entreprit de franchir ces énormes montagnes, pour attaquer les Romains dans le centre de leur domination. Ce grand homme, par sa patience, surmonta la nature; &, en quinze jours, il vint à bout de forcer ces impénétrables barrières qui sembloient mettre l'Italie à l'abri de toute insulte. Il commença ses expéditions par le siège de Turin, ville forte, qui avoit refusé de faire alliance avec lui. Il l'emporta en trois jours, & fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avoient été opposés. Cette victoire lui attira bien des amis qui vinrent grossir ses troupes. *An de Rome 534.*

2. L'an 312, Constantin, s'étant rendu maître de Suze, marcha contre Turin qui s'étoit déclaré pour le tyran Maxence. Il y étoit attendu par un grand corps de troupes dont la cavalerie, toute couverte de fer, paroissoit invulnérable. Cette vue, loin d'intimider son courage, remplit son cœur de cette joie guerrière, qui annonce le succès. La bataille des ennemis étoit triangulaire. La cavalerie formoit la pointe. Les deux aîles composées d'infanterie se replioient en arrière, & se prolongeoient à une grande profondeur. Les cavaliers devoient donner, tête baissée, dans le centre de l'armée ennemie, la percer toute entière, &, tournant bride; ensuite marcher

sur le ventre à tout ce qu'ils rencontreroient. En même tems, les deux ailes d'infanterie devoient se déployer & envelopper l'armée de Constantin, déjà rompue par la cavalerie. Le prince, trop habile guerrier pour se laisser surprendre, pénétra le dessein des ennemis à la première inspection de leur bataille. Il place des corps à droite & à gauche pour faire face à l'infanterie, & réprimer tous ses mouvemens. Lui-même se met au centre, & oppose sa valeur intrépide à cette formidable cavalerie. Elle s'avance d'un air menaçant. Constantin fait ouvrir ses troupes, & la laisse passer, comme un torrent qui renverse tout ce qui veut arrêter son cours, mais qui s'affoiblit, si rien ne lui résiste. Quand il la voit engagée entre ses escadrons, il la fait enfermer & attaquer de toutes parts, non pas à coups de lances & d'épées, on ne pouvoit percer de pareils ennemis, mais à grands coups de masses d'armes. On les affommoit; on les écrasoit sur la selle de leurs chevaux: on les renversoit, sans qu'ils pussent ni se mouvoir pour se défendre, ni se relever, quand ils étoient abatus. Bientôt ce ne fut plus qu'une horrible confusion d'hommes, de chevaux, d'armes amoncelés les uns sur les autres. Toute l'armée se dissipe: le vainqueur la poursuit jusques sous les murs de Turin, la taille en pièces, & entre en triomphe dans la ville qui lui ouvre ses portes.

3. Le comte d'Harcourt, général des

troupes Françoises en Piémont & en Italie , entreprit, en 1640, de se rendre maître de Turin , dont le prince Thomas, capitaine du roi d'Espagne , assiégeoit la citadelle. Ce dessein parut si téméraire à Léganez, chef de l'armée Espagnole, que, dès qu'il vit les François campés devant la place, & Thomas assiégé, il écrivit à ce prince que les dames pouvoient louer des fenêtres, pour voir passer *Cadet-la-Perle*. C'étoit le nom qu'on donnoit d'ordinaire au Comte, parce qu'il étoit cadet de la maison de Lorraine, & qu'il portoit une perle à l'oreille. Le commandant Espagnol ne croyoit pas qu'il pût lui échapper. N'ayant pu forcer les retranchemens des François, qu'il attaqua toujours en homme qui craint de s'engager trop, il songea à les affamer. On eut besoin de tout le génie du vicomte de Turenne, pour faire passer les convois qui ne venoient qu'avec la dernière difficulté. Mais si la disette étoit grande dans le camp François, elle étoit excessive, & devenoit de jour en jour plus terrible à Turin. Un ingénieur Espagnol imagina des mortiers d'une nouvelle espece, qu'on chargeoit de boulets, & remplis de farine. Malheureusement pour les assiégés, assez peu de boulets tombèrent dans la ville. Les assiégeans en profitoient. On abandonna donc cet expédient; & le 24 de Septembre, Turin capitula. La conquête de cette ville fit tant d'honneur au général François, que le brave & fameux Jean de

Wert dit : « J'aimerois mieux être général
» d'Harcourt qu'empereur. »

Durant ce siège, un sergent des Gardes-Piémontoises donna cet exemple singulier de patriotisme. Ce guerrier gardoit avec quelques soldats le souterrein d'un ouvrage de la citadelle. La mine étoit chargée. Il n'y manquoit qu'un saucisson pour faire sauter plusieurs compagnies de Grenadiers qui s'étoient emparés de l'ouvrage, & y avoient pris poste. La perte de l'ouvrage auroit pu accélérer la reddition de la place. Le brave sergent, avec une fermeté héroïque, ordonne aux soldats, qu'il commandoit, de se retirer ; les charge de prier, de sa part, le Roi son maître, de protéger sa femme & ses enfans ; bat un briquet, met le feu à la poudre, & périt pour sa patrie. Les Grecs & les Romains n'auroient point oublié le nom d'un tel homme. Les écrivains modernes ont négligé de le transmettre à la postérité.

4. Louis XIV, ayant rappelé d'Italie le duc de Vendôme, pour le mettre à la tête des troupes de Flandres, en 1706, lui substitua le duc de la Feuillade, fils de ce fameux Maréchal qui érigea une statue à son Roi dans la Place des Victoires. On avoit déjà formé quelques attaques contre Turin. La Feuillade les continua avec une armée de quarante-six escadrons & de cent bataillons. Il espéroit conquérir cette ville ; & il attendoit, pour récompense de cet heureux succès, le

bâton

bâton d
son beau
tout pro
» L'imag
» ce siég
» qui ne
» discus
» trouve
» appare
» On
» de car
» canon
» écus.
» six mi
» cens m
» bes,
» quinze
» trume
» livres
» le plo
» ges, t
» le salp
» certai
» de de
» pour
» Tout
» imme
» soi ur
» Le
» d'activ
» entre
» rage,
S. &

général

Gardes-
singulier
vec quel-
vrage de
n'y man-
uter plu-
i s'étoient
pris poste.

célerer la
ent, avec
x soldats,
es charge
maître, de
bat un bri-
rit pour fa-
n'auoient
mme. Les
e le transf-

d'Italie le
e à la tête
, lui sub-
ce fameux
n Roi dans
déjà formé
a Feuillade
quarante-
s. Il espé-
attendoit,
succès, le
bâton

bâton de maréchal de France. Chamillard ,
son beau-pere , qui l'aimoit tendrement , avoit
tout prodigué pour lui assurer la victoire.
» L'imagination est effrayée des préparatifs de
» ce siège , dit M. de Voltaire. Les lecteurs ,
» qui ne sont point à portée d'entrer dans ces
» discussions , seront peut-être bien-aises de
» trouver ici quel fut cet immense & inutile
» appareil.

» On avoit fait venir cent quarante pièces
» de canon ; & il est à remarquer que chaque
» canon monté revient à environ deux mille
» écus. Il y avoit cent dix mille boulets , cent
» six mille cartouches d'une façon , & trois
» cens mille d'une autre , vingt-une mille bom-
» bes , vingt-sept mille sept cens grenades ;
» quinze mille sacs à terre , trente mille inf-
» trumens pour le pionnage , douze cens mille
» livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions
» le plomb , le fer & le fer-blanc , les corda-
» ges , tout ce qui sert aux mineurs , le soufre ,
» le salpêtre , les outils de toute espece. Il est
» certain que les frais de tous ces préparatifs
» de destructions suffiroient pour fonder &
» pour faire fleurir une nombreuse colonie.
» Tout siège de grande ville exige ces frais
» immenses ; & , quand il faut réparer chez
» soi un village ruiné , on le néglige.

» Le duc de la Feuillade , plein d'ardeur &
» d'activité , plus capable que personne des
» entreprises qui ne demandoient que du cou-
» rage , mais incapable de celles qui deman-

» doivent de l'art, de la méditation & du
 » tems, pressoit ce siège contre toutes les re-
 » gles. Le maréchal de Vauban, le seul Gé-
 » néral peut-être qui aimât mieux l'Etat que
 » soi-même, avoit proposé au duc de la Feuillade de venir diriger le siège, comme un
 » ingénieur, & de servir, dans son armée,
 » comme Volontaire; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban pour de l'orgueil cachée sous la modestie. Il fut piqué
 » que le meilleur ingénieur de l'Europe lui
 » voulût donner des avis. Il manda, dans une
 » Lettre que j'ai vue : J'espère prendre Turin à la Cohorn. »

» Ce Cohorn étoit le Vauban des Alliés,
 » bon ingénieur, bon général, & qui avoit
 » pris plus d'une fois des places fortifiées par
 » Vauban. Après une telle Lettre, il falloit
 » prendre Turin. Mais, l'ayant attaqué par la
 » citadelle qui étoit le côté le plus fort, &
 » n'ayant pas même entouré toute la ville,
 » des secours, des vivres pouvoient y entrer.
 » Le duc de Savoye pouvoit en sortir; &
 » plus le duc de la Feuillade mettoit son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses, plus le siège traînoit en longueur. Le duc de Savoye sortit de la ville,
 » avec quelques troupes de cavalerie, pour
 » donner le change au duc de la Feuillade.
 » Celui ci se détache du siège pour courir
 » après le prince qui, connoissant mieux le
 » terrain, échappe à ses poursuites. La Feuillade

» la
 » du
 C
 dôm
 étoit
 troupe
 princ
 auprès
 réunie
 le car
 partis
 Euge
 ou ce
 encon
 d'Orl
 qui le
 Marfi
 taille
 bergo
 nans-
 » si ne
 » dro
 » de d
 » bor
 » ici l
 » sur
 » voy
 » Do
 » che
 » mer
 » çois
 » plus

» lade manque le duc de Savoye; & la con-
 » duite du siège en souffre. »

Cependant, depuis le départ du duc de Vendôme, le duc d'Orléans, neveu de Louis XIV, étoit venu prendre le commandement des troupes d'observation. Il ne put empêcher le prince Eugene de joindre le duc de Savoye auprès d'Asti. Cette jonction l'obligea de se réunir au duc de la Feuillade, & d'entrer dans le camp devant Turin. Il n'y avoit que deux partis à prendre; celui d'attendre le prince Eugene dans les lignes de circonvallation, ou celui d'aller à sa rencontre, lorsqu'il étoit encore dans les environs de Veillane. Le duc d'Orléans assemble un conseil de guerre. Ceux qui le composoient étoient le maréchal de Marfin, celui-là même qui avoit perdu la bataille d'Hochstet; le duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-Frémont, & d'autres lieutenans-généraux. « Messieurs, leur dit le prince, » si nous restons dans nos lignes, nous perdrons la bataille. Notre circonvallation est » de cinq lieues d'étendue: nous ne pouvons » border tous ces retranchemens. Vous voyez » ici le régiment de la Marine, qui n'est que » sur deux hommes de hauteur. Là, vous » voyez des endroits entièrement dégarnis. La » Doire, qui passe dans notre camp, empê- » chera nos troupes de se porter mutuelle- » ment de prompts secours. Quand le Fran- » çois attend qu'on l'attaque, il perd le » plus grand de ses avantages, cette impé-

» tuosité & ces premiers momens d'ardeur ;
 » qui décident si souvent du gain des batailles.
 » Croyez-moi ; il faut marcher à l'ennemi. »
 Tous les lieutenans-généraux répondent : « Il
 » faut marcher à l'ennemi. » La résolution en
 étoit prise , lorsque Marfin tire de sa poche
 un ordre du Roi , par lequel on devoit défé-
 rer à son avis , en cas d'action ; & son avis fut
 de rester dans les lignes. Le duc d'Orléans
 indigné vit qu'on ne l'avoit envoyé à l'ar-
 mée que comme un Prince du sang , & non
 comme un Général ; & , forcé de suivre le
 conseil du Maréchal , il fit toutes les disposi-
 tions nécessaires pour le combat , qui se donna,
 le 7 de Septembre.

» Les ennemis paroïssent vouloir former
 » à la fois plusieurs attaques. Leurs mouve-
 » mens jettoient l'incertitude dans le camp des
 » François. M. le duc d'Orléans vouloit une
 » chose ; Marfin & la Feuillade une autre. On
 » disputoit : on ne concluoit rien. Enfin on
 » laisse les ennemis passer la Doire. Ils avan-
 » cerent sur huit colonnes de vingt-cinq
 » hommes de profondeur. Il faut, dans l'instant,
 » leur opposer des bataillons d'une épaisseur
 » assez forte. Albergoti, placé loin de l'armée
 » sur la montagne des Capucins, avoit avec
 » lui vingt mille hommes , & n'avoit en tête
 » que des milices qui n'osoient l'attaquer. On
 » lui envoie demander douze mille hommes.
 » Il répond qu'il ne peut se dégarnir : il donne
 » des raisons spécieuses, On les écoute. Le tems

» se perco
 » tranch
 » il les f
 » posoit
 » son fan
 » danger
 » ser. A
 » chirurg
 » est per
 » camp ,
 » tôt il f
 » aband
 » bagage
 » caisse
 » vainqu
 » à la cu
 » gien d
 » & le
 » après
 » ambass
 » Savoy
 » le plu
 » ait jar
 » avoit
 » verair
 » Marfi
 » mens
 » prop
 » que
 » avon
 » semb
 » s'étoi

» se perd. Le prince Eugene attaque les re-
» tranchemens ; & , au bout de deux heures ,
» il les force. Le duc d'Orléans , (qui s'ex-
» posoit avec toute la bravoure des héros de
» son sang , ayant reçu au bras une blessure
» dangereuse ,) s'étoit retiré pour se faire pan-
» ser. A peine étoit-il entre les mains des
» chirurgiens , qu'on lui apprend que tout
» est perdu ; que les ennemis sont maîtres du
» camp , & que la déroute est générale. Aussi-
» tôt il faut fuir. Les lignes , les tranchées sont
» abandonnées ; l'armée dispersée. Tous les
» bagages , les provisions , les munitions , la
» caisse militaire , tombent dans les mains du
» vainqueur. Le maréchal de Marfin , blessé
» à la cuisse , est fait prisonnier. Un chirur-
» gien du duc de Savoye lui coupa la cuisse ;
» & le Maréchal mourut quelques momens
» après l'opération. Le chevalier Méthuen ,
» ambassadeur d'Angleterre auprès du duc de
» Savoye , le plus généreux , le plus franc &
» le plus brave homme de son pays , qu'on
» ait jamais employé dans les ambassades ,
» avoit toujours combattu à côté de ce Sou-
» verain. Il avoit vu prendre le maréchal de
» Marfin ; & il fut témoin de ses derniers mo-
» mens. Il m'a raconté que Marfin lui dit ces
» propres mots : *Croyez au moins , Monsieur ,*
» *que c'est contre mon avis que nous vous*
» *avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles
» sembloient contredire formellement ce qui
» s'étoit passé dans le conseil de guerre ; &

» elles étoient pourtant vraies : c'est que le
 » maréchal de Marfin , en prenant congé à
 » Versailles , avoit représenté au Roi qu'il fal-
 » loit aller aux ennemis , en cas qu'ils parus-
 » sent pour secourir Turin ; mais Chamillard ,
 » intimidé par les défaites précédentes , avoit
 » fait décider qu'on devoit attendre , & non
 » présenter la bataille ; & cet ordre donné
 » dans Versailles fut cause que soixante mille
 » hommes furent dispersés. »

Cette défaite , qui coûta neuf ou dix mille hommes pris ou tués , fut encore plus funeste à la France par ses suites ; car elle entraîna la perte du Modénois , du Mantouan , du Milanais , du Piémontois , & enfin du royaume de Naples.

TUSCULE. (*bataille de*) L'an de Rome 337 , il se donna , dans les plaines de Tuscule , un grand combat entre les Eques & les Romains , où ces derniers furent vaincus par la mésintelligence des Tribuns militaires. Mais Servilius Priscus , nommé dictateur pour réparer la réputation des armes de la république , tomba tout-à-coup sur les ennemis , enflés de leur victoire , les tailla en pièces , & prit leur camp.

TYANE. (*siège de*) Cette ville de Cappadoce osa résister aux armées victorieuses de l'empereur Aurélien qui marchoit pour châtier la révolte de Zénobie , reine de Palmyre. Ce prince irrité fit investir la place , & jouer ses machines , & s'écria dans un premier mou-

veme
 il n'y
 tôt un
 & l'e
 mort.
 bonté
 comm
 l'emp
 son se
 » je l
 » per
 inter
 mena

272.

T

ques
 Jérusa
 pitale
 Jamar
 fance
 che &
 de ré
 duqu
 Affy
 empo
 les d
 gues
 niere
 avec
 dans
 velle
 la gl

vement de colere, que, s'il emportoit Tyane, il n'y laisseroit pas un seul chien vivant. Bientôt un traître lui ouvrit les portes de sa patrie, & l'en rendit maître. Sa récompense fut la mort. Tous les citoyens furent traités avec bonté. Les soldats, que cette clémence n'accoutumoit pas, vinrent en foule trouver l'empereur, & le conjurerent de se rappeler son serment. « Eh bien ! répondit ce prince, » je l'ai juré : tuez tous les chiens ; je vous le permets. » C'est ainsi qu'il éluda par une interprétation ingénieuse, l'exécution d'une menace indiscrete. *An de Jesus - Christ* 272.

TYR. (*sièges de*) Nabuchodonosor, quelques années après la première destruction de Jérusalem, mit le siège devant cette ville, capitale de la Syrie, & bâtie par les Sidoniens. Jamais elle n'avoit été assujettie à aucune Puissance étrangère ; ce qui l'avoit rendue si riche & si opulente, qu'elle se trouva en état de résister treize ans à un prince sous le joug duquel tout le reste de l'Orient avoit plié. Les Assyriens y souffrirent beaucoup ; & , s'ils emportèrent enfin cette place, la victoire ne les dédommagea pas de leurs longues fatigues ; car, avant que Tyr fût réduite à la dernière extrémité, les habitans s'étoient retirés avec tout ce qu'ils avoient de plus précieux dans une isle voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville qui porta le même nom, & dont la gloire effaça bientôt le souvenir de la pre-

miere, qui ne fut plus, dans la fuite, qu'un simple village. *L'an 573 avant J. C.*

Sièges de Tyr-la-Neuve. 1. Cette ville s'appelloit avec raison la *Reine de la Mer* qui lui apportoit le tribut de toutes les nations du monde. Elle voulut bien reconnoître Alexandre pour ami, mais non pour maître. Le conquérant de l'Asie la fit sommer de se rendre. Il ne fut point écouté. Il se disposa donc à l'attaquer dans les formes. Il éleva une digue, qui fut d'abord ruinée par les assiégés, avec tous les ouvrages qui avoient coûté bien des sueurs à ses soldats. Il la rétablit avec plus de peine encore; mais, lorsqu'on l'achevoit, un vent impétueux la renversa. Il y fit travailler de nouveau; & pour chasser les ennemis qui étoient maîtres de la mer, il assembla une flotte. La digue fut bientôt conduite au point où la vouloit Alexandre. Il fit dresser des tours & des béliers, & s'avança avec sa flotte contre les murailles. Les Tyriens, désespérés ne sçavoient quel parti prendre, lorsque tout-à-coup il s'éleva un furieux orage qui les sauva encore pour cette fois. Ils avoient envoyé des ambassadeurs à Carthage, pour demander du secours à cette colonie sortie de leur sein. Elle étoit dans un aussi triste état que sa mere. Frustrés de cette espérance, ils ne perdirent point courage. Pour se défendre avec plus d'intrépidité, ils envoyèrent leurs femmes & leurs enfans à Carthage. Il n'y eut point d'inventions & de stratagèmes dont ils ne s'avisassent pour ruiner

les travaux
leurs attaqu
de Macédo
néral. Jam
fendit ave
même mo
connu par
de but à to
doniens, a
leur prince
rent tout
trente mill
Cette ville
les efforts

Une ad
peut faire
de leurs d
la statue d
retirer da
lui, il s'
les magis
Aussi-tôt
après avo
cluent qu
parmi eu
l'enchain
chaîne d
d'Hercu
rieuseme
ne pouv
Alcide,
le reten

les travaux des assiégés , & faire échouer leurs attaques vives & fréquentes. Enfin le roi de Macédoine , irrité , fit donner un assaut général. Jamais l'on n'attaqua & l'on ne se défendit avec plus de valeur. Alexandre lui-même monta sur une haute tour , où , étant reconnu par la richesse de ses armes , il servit de but à tous les traits des assiégés. Les Macédoniens , animés par l'exemple & le danger de leur prince , se répandirent par-tout , & tuèrent tout ce qui s'offrit à leur fureur. On fit trente mille prisonniers qui furent tous vendus. Cette ville avoit soutenu, durant sept mois, tous les efforts d'Alexandre. *L'an 332 avant J. C.*

Une action des Tyriens , durant ce siège , peut faire sentir quelle idée les payens avoient de leurs dieux. Un citoyen crut voir en songe la statue d'Apollon , adorée dans la ville , se retirer dans le camp d'Alexandre. Hors de lui , il s'éveille tout-à-coup , & court chez les magistrats pour leur exposer son rêve. Aussi-tôt le sénat s'assemble. Les plus anciens , après avoir mûrement considéré le cas , concluent qu'il faut contraindre le dieu de rester parmi eux. Mais quel moyen prendre ? Il faut l'enchaîner. On fabrique donc à la hâte une chaîne d'or , & on attache le colosse à l'autel d'Hercule. Ces bons idolâtres croyoient sérieusement qu'après cette précaution Apollon ne pouvoit plus échapper , & que le grand Alcide , dieu tutelaire de la ville , sçauroit bien le retenir.

2. Tyr-la-Neuve fut détruite de manière à faire croire qu'il faudroit des siècles entiers pour la rétablir. Cependant, ce qui démontre bien quelles sont les ressources que donnent le commerce, au bout de dix-neuf ans, elle se vit plus florissante que jamais, & en état de soutenir; durant quinze mois, les attaques de l'un des plus puissans successeurs d'Alexandre. Ce prince étoit Antigone, autrefois officier du roi de Macédoine, & actuellement roi d'une partie de l'Asie. Aidé par le fameux Démétrius Poliorcete son fils, il vint se présenter devant la place, avec une flotte superbe & nombreuse, qui le rendit maître de la mer, & coupoit les vivres aux assiégés. Mais, comme ce siège traînoit en longueur, Antigone en laissa la conduite à Andronic, l'un de ses généraux, qui, en serrant de près les Tyriens, & en leur livrant de fréquens assauts, les obligea enfin de capituler. La garnison que Ptolémée, roi d'Égypte, avoit dans la place, obtint la permission d'en sortir avec tous ses bagages; & l'on promit aux habitans qu'on ne leur feroit aucun tort. Le général d'Antigone fit cette importante conquête l'an 313 avant J. C.

3. Pendant que l'intrépide Amron faisoit trembler la Syrie par ses conquêtes, le perfide Youkinna accéléroit les triomphes des Musulmans par ses ruses criminelles. Ce traître, s'étant rendu maître d'une flotte qui venoit au secours de Tripoli, arbora le pavillon Romain, & se présenta devant Tyr. Son arrivée

causa beaucoup
des munitions
place en état
avec neuf
dans la ville
par un d'ent
troupe. On
sans un nou
taine Sarasin
deux mille
la garnison,
dis que les
Youkinna
par un cert
dans le cœ
se signaler
fait aussi-tôt
dats qu'il av
se joindre
avertir Yézi
Le Sarasin
nison, & l
doit sans ét
Les Sarasin
tant réunis
sans. La pl
lamisme,
L'an 638

causa beaucoup de joie. Il apportoit, disoit-il, des munitions & des troupes pour mettre la place en état de défense. Il descendit à terre, avec neuf cens hommes qui furent logés dans la ville. Mais, ayant été trahi lui-même par un d'entr'eux, il fut mis aux fers avec sa troupe. On les auroit fait mourir sur le champ, sans un nouveau sujet d'allarme. Yérid, capitaine Sarasin, paroissoit à la vue de Tyr avec deux mille hommes. Le gouverneur, suivi de la garnison, sortit pour le combattre; & tandis que les deux partis étoient aux mains, Youkinna & ses soldats furent mis en liberté par un certain Basile qui, déjà Musulman dans le cœur, n'attendoit que l'occasion de se signaler en faveur des Sarasins. Youkinna fait aussi-tôt informer de sa délivrance les soldats qu'il avoit laissés sur la flotte. Ils viennent se joindre à lui. Il envoie en même tems avertir Yérid de tout ce qui se passoit à Tyr. Le Sarasin repoussoit vigoureusement la garnison, & lui coupoit le retour. Tout s'accordoit sans être concerté. On ouvre les portes. Les Sarasins du dedans, & ceux du dehors s'étant réunis, font un grand carnage des habitans. La plupart des Tyriens embrassèrent l'Islamisme, pour éviter la mort ou l'esclavage.

L'an 638 de J. C.



[V A C]

VACCA. (*bataille & ruine de*) L'ignominie dont les généraux Romains se couvroient en Numidie, soit par leur incapacité, soit par leur sordide avarice, fit enfin ouvrir les yeux au sénat & au peuple qui, d'un commun consentement, choisirent Métellus pour Consul, & le chargerent de la guerre contre Jugurtha. Ce grand homme ne trompa pas l'attente publique; & , ayant choisi pour lieutenans Marius & Rutilius, dont la réputation étoit méritée, il partit pour l'Afrique. A peine y fut-il arrivé, qu'il s'appliqua à rétablir la discipline militaire, que l'ignorance ou la mollesse de ses prédécesseurs avoient entièrement éteinte; & , après avoir bien étudié l'ennemi, il se mit à sa poursuite. Dans sa marche, il attaqua & prit la ville de Vacca, la plus riche de toute la Numidie, & y mit une bonne garnison. Il étoit encore dans les plaines de cette ville, que Jugurtha, résolu d'engager une action générale, vint se montrer à la tête de ses troupes, avantageusement postées & rangées en bataille. Métellus accepte le défi. On donne le signal. On en vient aux mains avec fureur. Les Numides sont d'abord victorieux. Mais le Romain, excité par l'exemple & les paroles du Général, reprend courage, & combat avec une nouvelle vigueur. Enfin la valeur

l'emporte;
 au Consul. J
 donne aux
 (*L'an de Ro*
 habitans de V
 roi, massac
 Turpilius, g
 seul le moye
 affligea extrê
 tête d'une lé
 de cavalerie
 jour, devant
 moins. La p
 mit tout à fe
 donné au sol
 VACHT
 ville, peu é
 mais que les
 terrain noye
 Hollandois
 qu'elle teno
 déorable, fu
 1588, sous l
 Ernest de M
 foible, fit la
 dant les trav
 promptemen
 & les ruine
 guerriers, q
 gés capitule
 qu'on y fit,
 bombes, in

l'emporte ; & le champ de bataille demeure au Consul. Jugurtha prend la fuite, & abandonne aux vainqueurs un butin immense. (*L'an de Rome 443.*) L'année suivante, les habitans de Vacca, pressés par les prieres du roi, massacrerent la garnison Romaine ; & Turpilius, gouverneur de la place, trouva seul le moyen de se sauver. Cette nouvelle affligea extrêmement Métellus. Il se met à la tête d'une légion, & de quelques escadrons de cavalerie Numide, & arrive, au point du jour, devant la ville qui ne s'attendoit à rien moins. La peine suivit de près le crime. On mit tout à feu & à sang ; & le pillage fut abandonné au soldat.

VACHTENDOUCK. (*siège de*) Cette ville, peu éloignée de Venlo, & fort petite, mais que les avantages de sa situation dans un terrain noyé, & les fortifications, que les Hollandois avoient ajoutées aux défenses qu'elle tenoit de la nature, rendoient considérable, fut assiégée par les Espagnols, en 1588, sous la conduite du vieux comte Pierre-Ernest de Mansfeld. La garnison, quoique foible, fit la plus grande résistance. Cependant les travaux des Royalistes avancerent si promptement, & le feu des batteries, la sappe & les ruines servirent si bien à ces heureux guerriers, que, le 3 de Décembre, les assiégés capitulerent. Ce siège est célèbre parce qu'on y fit, pour la première fois, usage des bombes, invention meurtrière dûe au hasard,

Un habitant de Venlo , voulant faire un essai d'artifice , trouva , sans le chercher , ce funeste instrument de mort & d'incendie. Cette première bombe mit , en retombant , le feu à Venlo , dont la plus grande partie fut consumée.

En 1600 , le prince Maurice , profitant des glaces de l'hiver , rassembla avec le plus grand secret les garnisons voisines de Vachtendouck , & leur ordonna de tenter à l'improviste l'attaque de cette place. Elle étoit très-mal gardée. Sa garnison n'étoit que de quatre-vingts hommes , & celle du château de trente. Les Hollandois ne trouverent aucun obstacle à planter leurs échelles aux pieds des remparts. Les défenseurs de la ville dormoient paisiblement. Les assaillans s'étant rendus maîtres de l'enceinte , avant d'avoir été découverts , forcèrent bientôt la ville de se soumettre , ainsi que le château , qui ne fit qu'une très-foible résistance. Cinq ans après , Spinola chargea le comte de Bucquoi de la reprendre. Ce capitaine , après bien des efforts , eut le bonheur de réussir ; & , le 27 de Septembre , la garnison réduite à l'extrémité capitula.

VADIMON. (*journée du lac*) La nation des Etrusques , épuisée par de fréquentes défaites , s'étoit soumise à la domination Romaine , & avoit vécu en paix depuis le siège de Veies. L'an de Rome 443 , ils s'aviserent de reprendre les armes pour secouer le joug que la nécessité leur avoit imposé. Les Con-

suls l
grand
lité ;
trop
résol
auprè
& l'a
magi
ques
contr
caval
ce qu
péré.
le ch
mais
après
armée
telle à
ne se
lite d
pillé.

VA
mérit
comp
de Bi
du Ci
victoi
roi de
écarté
injust
tinua
soule

suls les battirent plusieurs fois, & en firent un grand carnage. Ils sentoient bien leur inégalité ; mais leur haine contre les Romains étoit trop impérieuse pour leur faire prendre une résolution sage. Ils se rassemblèrent de nouveau auprès du lac Vadimon. On en vint aux mains ; & l'ardeur fut si grande, que les Romains s'imaginèrent combattre, non contre les Etrusques, qu'ils avoient tant de fois vaincus, mais contre une nation nouvelle & redoutable. La cavalerie fut obligée de mettre pied à terre ; ce qui n'arrivoit que quand tout étoit désespéré. Les ennemis soutinrent avec opiniâtreté le choc impétueux de ces nouvelles troupes ; mais enfin il fallut céder. Ils prirent la fuite, après avoir perdu la plus grande partie de leur armée. Cette journée donna une atteinte mortelle à la puissance des Etrusques, dont elle ne se releva jamais. Ils y perdirent toute l'élite de leur jeunesse. Leur camp fut pris & pillé.

VALENCE. (*sièges de*) 1. Le véritable mérite & les grands services sont rarement récompensés dans le palais des rois. Rodrigue de Bivar, ce capitaine si célèbre sous le nom du *Cid*, après avoir remporté une foule de victoires, après avoir défendu & protégé le roi de Castille, Alphonse VI, fut indignement écarté de la cour de ce monarque ingrat & injuste. Pour se venger, ce grand homme continua de défendre sa patrie. Il rassembla une foule de chevaliers, se mit à leur tête, & se

rendit redoutable aux Sarafins par mille exploits de la plus haute valeur. En 1095, il forma le siège de Valence, dont Jousef Tassifin, Sultan d'Afrique, s'étoit emparé sur le foible & voluptueux Iaiah. Une nombreuse garnison, les fortifications de la ville, des amas d'armes, de vivres & de machines de toute espece, étoient des obstacles insurmontables à tout autre qu'au Cid. Après une défense opiniâtre, les citoyens vaincus par la famine, & n'ayant aucune espérance de secours, capitulerent. La valeur du général Espagnol lui avoit ouvert les portes de Valence. La même valeur lui fit concevoir le dessein hardi de conserver cette ville, quoiqu'elle fût entourée, de tous côtés, d'ennemis redoutables. Tant qu'il vécut, les Arabes firent de vains efforts pour la reprendre. Ils furent battus deux fois, & forcés de lever honteusement le siège. La mort seule du Cid fit retourner cette place en leur pouvoir, cinq ans après l'avoir perdue.

2. En 1237, don Jayme, ou Jacques I, roi d'Aragon, encouragé par un grand nombre de victoires, voulut mettre le comble à sa gloire par la prise de Valence. Il s'approcha de cette ville importante, avec une armée couverte de lauriers, & accoutumée aux triomphes; fit dresser & jouer ses machines, & se fortifia dans son camp. En vain les Maures, sous la conduite de Zian, leur roi, essayèrent d'attirer les Chrétiens au combat. Ils attendoient de grands secours. Ils resterent constamment

tamment derrière leurs lignes. En effet, on vit arriver, quelques jours après, un corps considérable de François, commandé par Pierre Aimille, évêque de Narbonne, & par tous les évêques de Catalogne & d'Aragon. Ils furent bientôt suivis par une troupe d'Anglois, qui, sur la renommée d'un siège aussi fameux, étoient passés en Espagne. Ces renforts augmentèrent le courage des Chrétiens. Ils comblèrent les fossés, & commencèrent à battre la ville de plus près. Les Mahométans de leur côté faisoient de nouvelles fortifications en-dedans de la place, & préparoient tout pour une vigoureuse défense. Tel étoit l'état des assiégés & des assiégeans, lorsqu'on vit paroître une flotte de dix-huit voiles, qui vint mouiller dans le golfe de Valence. Elle étoit envoyée par Abou-Zékéria-Abi-Haffi, roi de Tunis, qui s'intéressoit vivement au sort du monarque infidèle. L'arrivée des Africains remplit d'inquiétude les Espagnols, en même tems qu'elle ranima l'ardeur & la confiance des Maures. Mais les troupes du roi de Tunis, après avoir tenté plusieurs fois de pénétrer dans la place sans pouvoir réussir, ayant été obligées de se rembarquer, le désespoir succéda aux espérances flatteuses que les habitans avoient conçues à la vue des vaisseaux Musulmans. Enfin, épuisés de fatigues, abymés de misère, sans forces, sans pain, sans murailles, ils demandèrent à capituler. Les conditions du traité fu-

rent que Valence, & toutes les villes & forteresses en-deçà du fleuve Xucar, seroient livrées à don Jayme, & que les Maures auroient la permission de se retirer avec tous leurs effets dans deux ou trois villes qu'on leur désigneroit. C'est ainsi que le royaume de Valence rentra sous la domination du Christianisme.

VALENCE EN MILANEZ. (*sièges de*)

1. Dom Philippe, voulant se rendre maître de la navigation du Pô, en 1745, entreprit la conquête de Valence, la seule ville du Milanéz, qui commande le passage de ce fleuve. La tranchée fut ouverte, le 19 d'Octobre; mais la grande quantité de pluie, qui tomba le 21, retarda, pendant deux jours, les progrès des travaux. La nuit du 22 au 23, les François firent quatre cens toises d'ouvrage, & les Espagnols plus de deux cens. On continua, les nuits suivantes, avec la même ardeur. Le gouverneur abandonna la place, la nuit du 29 au 30, laissant dans le château une garnison qui se rendit prisonniere de guerre. On trouva dans Valence quinze cens bombes, quaranté mille boulets, trois cens quintaux de poudre, & des vivres en abondance.

2. L'année suivante, le roi de Sardaigne s'efforça de rentrer dans cette place importante, dont il fit faire le siège par le général Leutrum. A cette nouvelle, M. de Maillebois se mit en marche, le 27 d'Avril, pour secourir la ville. Leutrum en fut instruit; &, loin

d'interrompre ses travaux , il ne songea qu'à mettre la garnison dans la nécessité de capituler. En effet, il poussa la tranchée si vivement , que , le 4 de Mai au matin ; les assiégés , voyant qu'on alloit donner l'assaut au corps de la place , arborerent le drapeau blanc.

VALENCIA D'ALCANTARA. (*siège de*) Milord Gallowai & le général Fagel formerent, en 1705 , le siège de Valencia d'Alcantara, & l'emporterent , le 9 de Mai, après six jours de tranchée ouverte. Le gouverneur de cette place, nommé *don Alonso de Madariaga*, avoit soutenu, avec trois cens cinquante Castillans , cinq assauts contre l'élite des troupes ennemies. Dans le dernier, qui dura plusieurs heures, il se retrancha de rue en rue ; & il ne se rendit, avec cent douze hommes qui lui restôient , que lorsque trois coups de fusil l'eurent mis hors de combat. Les Anglois & les Hollandois souillerent leur conquête par les plus grands excès.

VALENCIENNES. (*sièges de*) I. Philippe II, roi d'Espagne, fils & successeur de l'empereur Charles-Quint, fut le plus implacable ennemi que les hérétiques des derniers siècles eurent à combattre. Ce prince qui , du fond de son cabinet, comme un autre Tibère, ébranloit l'Europe par sa politique souvent cruelle, voulant arrêter les rapides progrès du Luthérianisme dans les provinces de Flandres, arma la main des bourreaux, & s'efforça d'établir dans

ces contrées heureuses & tranquilles la sainte Inquisition. Ce tribunal odieux & barbare, si peu conforme aux règles de la douceur évangélique, révolta tous les Flamands, & fit naître cette confédération fameuse, à la tête de laquelle étoit Guillaume de Nassau, surnommé *le Taciturne*, prince d'Orange. Tous les Confédérés étoient vêtus de gris; portoient sur leurs chapeaux de petites écuelles de bois, & au cou une médaille, sur un côté de laquelle étoit le portrait du roi, & au revers, une besace suspendue par deux mains entrelacées en signe de foi, avec cette inscription: »Fidèles au Roi jusqu'à la besace.« Ils faisoient allusion au nom de *gueux*, que leur avoit donné le comte de Barlemont. Ils se montrèrent dans cet équipage à Marguerite d'Autriche, sœur naturelle du Roi, duchesse de Parme, & gouvernante des Pays-bas. Ils présentèrent assez humblement à cette princesse une requête par laquelle ils demandoient la liberté de conscience, & la révocation de l'édit qui établissoit le tribunal du saint office. On éluda ces prières; & l'on appesantit tellement le joug des Protestans, & même des Catholiques, qu'on se disposa de toutes parts à la revolte. Les habitans de Valenciennes leverent les premiers l'étendard. Ils étoient presque tous Huguenots, & avoient de grandes liaisons avec les hérétiques de France. La Gouvernante sentit combien il lui importoit de conserver cette ville. Elle chargea le seigneur

de l
nau
garn
y c
& y
bord
de s
avec
l'on
On
mên
sans
l'acc
popu
porte
d'arc
belle
La n
rétiq
profé
furer
& de
les c
troup
non
nes c
vanc
pitair
réun
rasse
d'inf
chev

de Noircarmes, qui commandoit dans le Hainaut, d'établir, à quelque prix que ce fût, une garnison suffisante dans Valenciennes, pour y contenir l'audace effrénée des bourgeois, & y remettre l'ordre. Noircarmes voulut d'abord employer les voies de la douceur. Avant de s'approcher des murs de la ville, il convint avec les rebelles de ne rien entreprendre, si l'on proscrivoit l'exercice public de l'hérésie. On y consentit; & l'on se rétracta dans le même instant. Noircarmes s'étant présenté sans suite, pour entrer dans la ville, & terminer l'accord qu'on avoit arrêté, un homme de la populace eut la hardiesse de lui en fermer la porte avec insolence, & de l'éloigner à coups d'arquebuse. Valenciennes fut déclarée rebelle; & la Gouvernante en ordonna le siège. La nouvelle s'en répandit bientôt parmi les hérétiques. Aussi-tôt volèrent au secours des pros crits quelques Huguenots François, qui furent suivis de trois mille hommes de pied, & de quelque cavalerie, que l'on ramassa dans les cantons les plus voisins de la Flandre. Ces troupes, pourvues de plusieurs pièces de canon, & assez fortes pour assurer Valenciennes contre les entreprises de Noircarmes, s'avancerent sous les ordres de Jean Soréas, capitaine d'une naissance inconnue, qui les avoit réunies entre Lille & Tournai. Noircarmes rassembla sur le champ quelques compagnies d'infanterie, avec tout ce qu'il put trouver de chevaux; &, s'étant joint au seigneur de Raf;

fenghiem , gouverneur de Lille , il partit sans délai pour aller chercher cette milice indisciplinée , sans expérience , & seulement téméraire. Sa défaite fut l'ouvrage d'un moment. Soréas périt dans l'action ; & la plûpart de ses soldats fut massacrée. Quelques-uns tenterent vainement de se refugier dans Tournai. Les payfans des environs les poursuivirent & les dissipèrent. Cette victoire importante , dans les circonstances actuelles , ne coûta que six hommes au capitaine Espagnol , qui prit neuf drapeaux & vingt canons. Animé par cet heureux succès , il s'avança vers Valenciennes , après avoir conquis Tournai sur sa route. Les rebelles étoient réduits à leurs propres forces. Mais , toujours obstinés dans la révolte , ils rejetterent avec mépris toutes les propositions qu'on voulut bien encore leur faire. Il fallut que Noircarmes se disposât sérieusement à les assiéger. Déjà il avoit établi une batterie redoutable , qui , par un feu continuel , renversoit les remparts , & portoit avec la mort la désolation & le désespoir au milieu des révoltés. Ils avoient , jusqu'à ce moment , espéré de puissans secours ; mais bientôt , frustrés dans leurs attentes , leur audace aveugle se changea en terreur ; & , après quelques rudes attaques , ils se rendirent à discrétion. Noircarmes entra dans la ville , lui imposa les loix qu'il plut à la Gouvernante de prescrire , & prit toutes les mesures nécessaires pour contenir les séditieux dans le devoir. La sou-

mis
 tion
 que
 &
 s'en
 Air
 Fla
 Ma
 Ce
 le p
 dan

Lov
 qui
 fing
 tue
 ses
 lan
 plus
 bas
 pre
 le c
 que
 rer
 De
 vra
 d'un
 Da
 aut
 d'a
 tou
 un

mission de Valenciennes abbatit la confédération, qui, durant quelques tems, ne fit plus que languir dans l'obscurité; & les peuples & les villes, qui penchoient vers la révolte, s'empresserent de rentrer dans l'obéissance. Ainsi la tranquillité sembla renaître dans la Flandre; & la vigoureuse administration de Marguerite promettoit qu'elle seroit durable. Cet évènement, qu'on peut regarder comme le prélude des guerres de Flandre, se passa dans l'année 1557.

2. L'un des plus grands exploits de Louis XIV fut la conquête de Valenciennes, qui fut emportée par un de ces évènements singuliers, qui caractérisent le courage impétueux de la nation. Depuis les guerres fameuses, qui avoient procuré la liberté de la Hollande, les possesseurs de cette ville, une des plus grandes & des plus peuplées des Pays-bas, n'avoient rien oublié pour la rendre imprenable. Aussi regarda-t-on d'abord, comme le comble de la témérité, le projet du monarque François. Il falloit premièrement s'emparer de deux demi-lunes, à droite & à gauche. Derrière ces demi-lunes étoit un grand ouvrage couronné, palissadé, fraisé, entouré d'un large fossé coupé de plusieurs traverses. Dans cet ouvrage couronné étoit encore un autre ouvrage bien revêtu, & environné d'un autre fossé. Après s'être rendu maître de tous ces retranchemens, il falloit franchir un bras de l'Escaut. Ce bras franchi, on

étoit arrêté par un nouvel ouvrage qu'on nomme *pâté*. Derrière ce redoutable pâté couloit le grand cours de l'Escout, profond & rapide, & qui sert de fossé entre le pâté & la muraille. Enfin cette muraille étoit soutenue par de larges remparts. Tous ces ouvrages étoient couverts de canons. Près de quatre mille hommes de garnison, une quantité de munitions de guerre & de vivres, la haine des bourgeois contre la France, & leur affection pour le gouvernement Espagnol, tout sembloit préparer une longue & terrible résistance.

A la tête d'une armée déjà formidable par ses victoires, Louis XIV étoit secondé par son frere, & par les maréchaux d'Humieres, de Schomberg, de la Feuillade, de Luxembourg & de Lorges. Ces Généraux commandoient, chacun leur jour, l'un après l'autre; & le célèbre Vauban dirigeoit toutes les opérations. Le 9 de Mars 1677, on ouvrit la tranchée. Quelques jours après, le Roi tint conseil pour attaquer les ouvrages du dehors. C'étoit l'usage que ces attaques se fissent toujours pendant la nuit, afin de marcher aux ennemis sans être apperçu, afin d'épargner le sang du soldat. Vauban proposa de les faire en plein jour. Tous les maréchaux de France se récrierent contre un pareil dessein. Louvois le condamna. Vauban tint ferme, avec la confiance d'un homme certain de ce qu'il avance. « Vous voulez, dit-il, ménager

» le fa
 » dava
 » sans
 » dre d
 » com
 » git d
 » jours
 » dron
 » des
 » effor
 » cette
 » des
 » rife le
 » l'œil
 » les h
 » desfu
 raisons
 maréch
 Le
 Mousq
 la Maif
 régime
 & le r
 riers in
 vrage c
 demi-l
 monter
 Ils s'en
 ce qu'o
 la vale
 qu'on r
 bras de

» le sang du soldat : vous l'épargnez bien
 » davantage, quand il combattra de jour,
 » sans confusion & sans tumulte, sans crain-
 » dre qu'une partie de nos gens tire sur l'autre,
 » comme il n'arrive que trop souvent. Il s'a-
 » git de surprendre l'ennemi. Il s'attend tou-
 » jours aux attaques de nuit : nous le surpren-
 » drons en effet, lorsqu'il faudra qu'épuisé
 » des fatigues d'une veille, il soutienne les
 » efforts de nos troupes fraîches. Ajoutez à
 » cette raison, que, s'il y a dans cette armée
 » des soldats de peu de courage, la nuit favo-
 » rise leur timidité, mais que, pendant le jour,
 » l'œil du maître inspire la valeur, & élève
 » les hommes, & sur-tout les François, au-
 » dessus d'eux-mêmes.» Le Roi se rendit aux
 raisons de Vauban, malgré Louvois & cinq
 maréchaux de France.

Le 16 au soir, les deux compagnies de
 Mousquetaires, une centaine de Grenadiers de
 la Maison, un bataillon des Gardes, un du
 régiment de Picardie, furent commandés ;
 & le 17, à neuf heures du matin, ces guer-
 riers intrépides marcherent à l'attaque de l'ou-
 vrage couronné, après avoir franchi les deux
 demi-lunes avancées. Rien ne leur résiste. Ils
 montent de toutes parts sur le retranchement.
 Ils s'en saisissent : ils s'y logent. C'étoit tout
 ce qu'on avoit demandé pour cette fois ; mais
 la valeur des Mousquetaires fit beaucoup plus
 qu'on n'avoit exigé d'elle. Il y avoit sur le petit
 bras de l'Escaut un pont qui communicoit

au pâté. Ce pont étoit fermé par une barriere de grosses pièces de bois pointues , avec un guichet au milieu , où il ne pouvoit passer qu'un homme à la fois. Tandis qu'une partie de ceux des Mousquetaires , qui y arriverent les premiers , tâchoit d'en forcer l'entrée , les autres grimperent au haut de la barriere , bravant les coups de piques & de fusils , & sauterent de l'autre côté , l'épée à la main. L'ennemi surpris , épouvanté , prend la fuite , & abandonne la défense du guichet. On le poursuit sur le pont. On arrive au pâté. On l'attaque avec fureur. On l'emporte avec rapidité ; mais le canon des remparts alloit écraser les vainqueurs. Les Mousquetaires blancs apperçoivent une petite porte : ils l'enfoncent. Ils trouvent un petit escalier dérobé , pratiqué dans l'épaisseur du mur. Ils se précipitent par ce sentier étroit. Ils arrivent au haut du pâté. Ils y remarquent une autre porte qui donnoit entrée dans une galerie construite sur le grand canal de l'Écarter. Ils l'enfoncent encore. Ils parviennent au rempart : ils s'y retranchent. Ils tournent contre la ville les canons qu'ils y trouverent ; & , à l'abri de ces foudres , ils descendent dans la place avec les fuyards. Ils les poursuivent de retranchement en retranchement , de rue en rue. Ils triomphent , avant même que le Roi sçache que le premier ouvrage attaqué est emporté.

Ce n'est pas encore ce qu'il y eut de plus

étrang
vraiser
empo
aveug
geois
y péri
Mais c
duits p
par un
mirent
tandis
se form
quetai
afin de
droien
avec u
furent
& , m
toujour
L'infar
riere ,
trouva
noirs ,
repouff
s'étonn
entra e
qui rec
vers le
sion , f
d'aucun
soumet
nison

étrange dans cette action merveilleuse. Il étoit vraisemblable que de jeunes Mousquetaires, emportés par l'ardeur du succès, se jetteroient aveuglément sur les troupes & sur les bourgeois qui s'empressoient de les arrêter; qu'ils y périroient, ou que la ville alloit être pillée. Mais ces guerriers, à peine adolescents, conduits par un Cornette, nommé *Moissac*, & par un Maréchal-de-logis appelé *la Barre*, se mirent en bataille derriere des charrettes; & tandis que les troupes, qui venoient en foule, se formoient sans précipitation, d'autres Mousquetaires s'emparoiént des maisons voisines, afin de protéger par leur feu ceux qui défendroient le pont, & qui le défendirent en effet, avec une bravoure incroyable. Trois fois, ils furent assaillis par la cavalerie de la garnison; & malgré leur petit nombre, il soutinrent toujours ses efforts, sans se laisser entamer. L'infanterie pouvoit les venir prendre par derriere, en passant par le rempart; mais elle y trouva la plus grande partie des Mousquetaires noirs, & les Grenadiers de la Maison, qui la repousserent vigoureusement. La bourgeoisie s'étonnoit. Le conseil de ville s'assembloit. On entra en quelque pour-parler avec *Moissac*, qui reçut & donna des ôtages. On députoit vers le Roi. Tout cela se faisoit sans confusion, sans tumulte, sans commettre de faute d'aucune espece. La ville fut obligée de se soumettre sans capitulation. Le Roi fit la garnison prisonniere de guerre, & entra dans

Valenciennes, surpris d'en être le maître. Il ne lui en coûta pas plus de quarante hommes. » Je ne sçais, dit Larrey, si l'Histoire fournit » bien des exemples d'une action si brusque » & si heureuse, & de la prise, en si peu de » tems, & avec aussi peu de perte pour les » vainqueurs, d'une grande & forte ville qui » ne manquoit de rien pour sa défense. Tout » en tient du prodige, & tout en fut attribué » à l'heureuse témérité des Mousquetaires du » Roi. . . Elle fut heureuse, ajoute M. de Saint-Foix, » parce que le sang froid & la » prudence acheverent ce que l'ardeur & le » feu du courage avoient commencé. Tout » y caractérise la vraie valeur, cette valeur » qui élève l'homme au-dessus de lui-même, » & qui souvent le fait triompher, contre toute » apparence, & malgré le danger évident, où » il semble s'être précipité. »

VALOGNES. (*prise du château de*) Pendant que les Anglois portoient le flambeau de la guerre dans toutes les parties de la France, Du-Guesclin faisoit trembler le Cotentin, par la seule terreur de son nom. Lorsqu'il approchoit, tout fuyoit devant lui; & ceux qui se retiroient dans les villes, crioient: » Fermez les portes; le Diable vient après » nous. » Le château de Valognes fut la seule place qui opposa quelque résistance. C'étoit une ancienne forteresse construite dès le tems de Clovis. Du-Guesclin fit lancer contre les murailles des pierres énormes, mais dont les

coups
obstac
de vig
tirent
empon
çois,
avec d
ches le
glois,
rent da
qu'à la
beau l
ils fure
combat
pris en
VAN
d'Artois
nes, po
défendu
son, les
Elle fut
ses attac
de Gau
que les
fut emp
bitans fu
la garnis
mandoie
les accu
justifier
corps d
vinrent

coups terribles furent inutiles. Irrité par les obstacles, il livra plusieurs assauts, avec tant de vigueur, que les assiégés intimidés consentirent de se rendre à composition. Ils sortirent, emportant avec eux leurs effets. Les François, en les voyant passer, les insultèrent avec des huées, & les accablèrent des reproches les plus outragés. Huit chevaliers Anglois, indignés d'un pareil traitement, rentrèrent dans la tour, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Du-Guesclin eut beau les sommer d'exécuter la capitulation, ils furent inébranlables. Il fallut les forcer. Ils combattirent comme des lions. Vaincus & pris enfin, on leur trancha la tête, l'an 1364.

VANNES. (*siège de*) En 1343, Robert d'Artois se présenta devant les murs de Vannes, pour en faire la conquête. La place étoit défendue par Henri de Léon, Olivier Clifson, les sires de Tournemine & de Lohéac. Elle fut prise par le stratagème de deux fautes attaques qui favorisèrent l'irruption subite de Gautier de Mauny, posté à la troisième que les assiégés ne soupçonnoient pas. La ville fut emportée d'assaut; & les malheureux habitans furent passés au fil de l'épée, avec toute la garnison. Les quatre seigneurs, qui la commandoient, échappèrent seuls au carnage. On les accusa de trahison & de lâcheté. Pour se justifier de ce reproche, ils assemblèrent un corps d'armée de douze mille hommes; revinrent sur leurs pas; attaquèrent la place,

avec une fureur si impétueuse, qu'ils y entrèrent au second assaut. Robert d'Artois y reçut une blessure qui le mit, en peu de tems, au tombeau.

VARNE. (*bataille de*) Uladislas VI, roi de Pologne, cédant aux pressantes sollicitations du pape, rompit la paix conclue avec les Turcs; &, suivi d'une armée peu nombreuse, mais commandée par Huniade, il vint camper, en 1444, dans les plaines de Varne. Amurath II siégeoit alors sur le thrône Ottoman. Ce prince, indigné de la perfidie du Chrétien, se mit à la tête de près de cent mille hommes, & joignit bientôt les Polonois & les Hongrois réunis. Huniade commença le combat. Son choc fut si violent, qu'ayant mis en fuite quelques escadrons infidèles, tous les autres, & le Sultan lui-même, lâcherent pied. Ce fut alors qu'Amurath, tirant de son sein le traité violé par l'ennemi, prit à témoin le Dieu des Chrétiens, &, lui adressant la parole, s'écria: « Si tu es le vrai Dieu, » venges-toi, venges-moi de la perfidie de » tes adorateurs. » Soudain l'espérance renaît dans son ame. Son courage le transporte. Il retourne sur ses pas. Il fond avec la rapidité de la foudre sur les Chrétiens étonnés, interdits. L'aîle droite ne peut soutenir ses victorieux efforts. Elle plie: elle recule en désordre. Le Roi, qui jusqu'alors s'étoit tenu au corps de réserve, apperçoit son danger. Il vole à son secours. Les Turcs, chargés à

leur tour , pris en tête & en flanc , accablés , pressés , de toutes parts , osent à peine se défendre. Ils se retirent jusques dans leur camp. Le prince , trompé par la chaleur de l'action , les poursuit l'épée dans les reins. Il rencontre un gros de Janissaires destinés à la garde du Grand-Seigneur. Déjà il l'avoit enfoncé , lorsqu'il se voit enveloppé par le reste des infidèles. Placé entre la victoire & la mort , il n'est point étonné du danger qui le menace. Le désespoir augmente sa bravoure. Il frappe ; il immole tout ce qui ose l'approcher. Enfin , épuisé de forces , & blessé de mille traits , il tombe sur un monceau d'ennemis qu'il avoit étendus morts à ses pieds. Les Janissaires lui coupent la tête ; & , la portant comme un trophée sur la pointe d'une lance , ils la montrent aux Chrétiens , en criant de toute leur force : « Voilà la tête de votre Roi ! » A cette vue , la déroute devient générale ; & le monarque Ottoman , chargé de lauriers & de dépouilles , reprend en triomphe le chemin de ses Etats.

VEÏENS. (*défaites des*) 1. Les Vëiens étoient , des douze peuples qui habitoient l'Étrurie ; le plus puissant en richesses & en forces. Ils avoient pour capitale Veïes , à douze milles au nord de Rome , située sur un rocher escarpé , qui la rendoit la meilleure place du pays. Ils luttèrent , pendant plus de trois cens cinquante ans , contre la puissance Romaine , qui devenoit de jour en jour plus formida-

ble, & qui menaçoit d'engloutir toutes les nations voisines. Leur animosité éclata, pour la première fois, à l'occasion de la prise de Fidènes, dont ils feignirent de déplorer le triste sort. Ils envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour demander le rétablissement de leurs malheureux voisins. Ils ne furent point écoutés. Pour se venger de l'insulte, ils marcherent contre Rome; mais Romulus les arrêta dans la route; leur livra plusieurs combats sanglans, & les força de recourir à sa clémence. Ce fut la dernière victoire de ce monarque.

2. Vers la sixième année du règne de Tullius Hostilius, ils unirent leurs forces avec celles des Fidénates, leurs perpétuels compagnons de guerre, & se disposoient à ravager les terres des Romains, lorsque ce prince les rencontra près de Fidènes. Cette bataille est mémorable par la défaite entière des Véïens, & l'insigne trahison de Suffétius, dictateur d'Albe que le sort des armes avoit soumise aux Romains. Ce perfide, qui accompagnoit l'armée avec ses troupes, se retira sur une montagne voisine, au commencement de la mêlée, afin de se déclarer pour le parti vainqueur. Ce mouvement alarma les Romains. Mais Tullus, après avoir fait vœu secrettement de bâtir des temples à la Pâleur & à la Crainte, parcourut les rangs, & persuada à ses troupes que les Albains se retiroient par son ordre, afin de prendre les ennemis en queue; &

pour

pour
retra
valie
la v
enfo
vict
mais
chev
3.
Véie
Rom
déch
Rom
Palla
avoit
fois d
victo
fait p
bre, r
qui se
& pa
ter, p
ce qu
mulus
ornen
lius q
en qu
bat, p
miren
ration
siège d
VE
S. 6

pour dérober à l'infanterie la vue de cette retraite inopinée, il commanda à tous les cavaliers d'élever leurs lances. Les Romains, à la voix de leur Roi, reprirent courage, & enfoncerent les deux peuples ligués. Après la victoire, Suffétius vint complimenter Tullus; mais ce prince le fit arrêter, & tirer à quatre chevaux.

3. Sous le gouvernement des Consuls, les Véïens furent presque toujours armés contre Rome. Habiles à profiter des divisions qui déchiroient cette ville, ils osoient insulter les Romains jusqu'à leurs portes; & ils jettoient l'allarme dans le cœur de ce peuple qui les avoit tant de fois vaincus. Ils eurent plusieurs fois de grands avantages, & remporterent des victoires signalées. Tolumnius, leur roi, fut défait près de Fidènes, & tué par un officier célèbre, nommé *A. Cornélius Cossus*. Ce Romain, qui se rendit si fameux dans la suite par sa valeur & par sa sagesse, eut l'honneur de remporter, par cette victoire, les dépouilles opimes; ce qui n'étoit point encore arrivé depuis Romulus. Ce trophée royal fut le plus bel ornement du triomphe de Marmercus Emilius qui avoit commandé, dans cette guerre, en qualité de Dictateur. Après un autre combat, plus fatal encore aux Véïens, ils se soumirent. On leur accorda une trêve, à l'expiration de laquelle on commença le fameux siège de leur capitale.

VEIES. (*siège de*) La république, fati-
S. & B. T. III, Part. II. P

guée de se voir sans cesse traversée dans ses projets par les Véïens, leur déclara la guerre, après une trêve de vingt ans; & , pour mieux réussir dans ce grand dessein, on résolut le siège de leur Capitale. Située sur un roc très-escarpé, abondamment pourvue de tout, la famine seule pouvoit la réduire. L'ouvrage étoit long; mais il n'effraya pas. Il falloit défendre le soldat des rigueurs de l'hiver. On lui dressa des tentes de peaux, qui lui tinrent lieu de maisons. Rien n'étoit plus nouveau pour les Romains. Aussi les Tribuns du peuple, ces perpétuels artisans de discordes, n'oublièrent-ils rien pour s'opposer à cette innovation; mais bientôt un échec fit taire leurs vaines clameurs. Les Véïens, dans une sortie, avoient surpris les assiégeans, brûlé leurs machines, ruiné la plûpart de leurs ouvrages. Tous les ordres de l'Etat, enflammés du desir de la vengeance, jurèrent de ne partir du camp que la ville n'eût été prise. Les chevaliers, auxquels la république devoit fournir des chevaux, offrirent de se monter à leurs dépens. Le sénat, cet auguste corps, qui ne cherchoit que la gloire & l'intérêt de l'Empire, charmé de ce zèle unanime, assigna pour la première fois une paye aux gens de cheval, & à tous les volontaires qui se rendroient au siège. On eut bientôt rétabli les ouvrages ruinés. On en fit de nouveaux & plus considérables que les premiers. Rome concevoit les plus grandes espérances, lorsque les brouilleries & la

hai
M.
pre
les
séq
ren
le c
pou
& a
enn
les a
forti
éton
défer
l'enn
la fui
déro
fauve
tisfair
sa déff
charg
damn
pour
Capé
à la c
repou
penda
& tou
noit à
née su
heure
on dé

haine des Tribuns militaires , L. Virginius & M. Sergius , qui commandoient l'armée , firent presqu'échouer ses efforts. Les Capénates & les Falisques , voisins des Véiens , & par conséquent intéressés à leur conservation , armerent secrettement ; surprirent & attaquèrent le camp des Romains. Les deux Tribuns , ne pouvant vivre ensemble s'étoient séparés , & avoient partagé l'armée en deux corps. Les ennemis tombent sur Sergius. En même tems , les assiégés , de concert avec eux , font une sortie , & l'attaquent de leur côté. Le soldat étonné combat foiblement , & plutôt pour défendre sa vie que pour donner la mort à l'ennemi. On cherche bientôt sa sûreté dans la fuite. Tout s'ébranle ; tout se confond ; la déroute devient générale. Virginius auroit pu sauver son collègue ; mais il aima mieux satisfaire sa jalousie & sa haine , en jouissant de sa défaite. Le sénat les obligea d'abdiquer leur charge. On fit leur procès , & on les condamna à une grosse amende : foible punition pour un si grand crime ! Les Falisques & les Capénates , enflés de leurs succès , revinrent à la charge ; mais , pour cette fois , ils furent repoussés avec une perte considérable. Cependant le siège n'avançoit pas beaucoup ; & tout l'effort des armes Romaines se terminoit à ravager les terres des ennemis. L'année suivante , la guerre fut encore plus malheureuse. Sous de vains prétextes de religion , on déposa les Tribuns militaires dont on n'é-

toit pas content. On eut recours à un Dictateur, comme dans les plus pressans besoins de la république. M. Furius Camillus, dont la rare valeur & la haute capacité avoient brillé plus d'une fois dans le commandement, fut élevé à cette suprême dignité. La présence de ce grand homme rétablit la discipline militaire, énervée par la division des chefs, & ramena la fortune sous les étendards des Romains. On ferma la place de plus près; & par son ordre, on releva les forts que les ennemis avoient renversés. Il défit les Falisques & les Capénates; & après cette victoire, de mauvais augure pour la ville assiégée, il fit pousser l'attaque avec beaucoup d'ardeur. Mais, désespérant enfin de réussir par la force, il eut recours à la sape & aux mines. Ses soldats, à force de travail, & à l'insçu des assiégés, s'ouvrirent une route souterraine, qui les conduisit jusques dans le château. De là, se répandant dans la ville, tandis que le Général amusoit les Véïens par un assaut, les uns allèrent charger ceux qui défendoient les murailles. Les autres rompirent les portes; & toute l'armée entra en foule dans la place. Les citoyens éperdus ne sçavent où fuir. Toutes les issues sont fermées. Les uns sont écrasés sous la chute des maisons qui s'écroulent. Les autres sont consumés dans les flammes. Par-tout on voit paroître l'affreuse image de la mort. Le soldat furieux immole tout ce qui s'offre à ses coups. On n'entend de toutes

par
tou
car
s'ac
lag
apr
qui
sept
La r
les t
les
d'ho
V
mor
ges v
marc
venr
ria v
gran
pere
Gen
un la
cadre
d'épe
en b
attaq
titud
fité,
lon
défes
se fu
fidér

parts que des cris lamentables. Le Dictateur, touché d'un si triste spectacle, fait cesser le carnage; désarme les prisonniers, &, pour s'acquitter de sa promesse, abandonne le pillage à ses troupes victorieuses. Ainsi tomba, après dix ans de siège, cette superbe ville qui avoit été, durant trois cens cinquante-sept ans, la plus redoutable rivale de Rome. La république n'apprit cette victoire qu'avec les transports de la joie la plus vive; & tous les ordres de l'Etat s'empresserent à l'envi d'honorer le triomphe de Camille.

VEILLANE. (*combat de*) Le duc de Montmorenci faisoit filer ses troupes dans les gorges voisines de Veillane, pour aller joindre le maréchal de la Force, campé près de Javenne, lorsque, le 10 de Juillet 1630, Doria vint attaquer son arriere-garde avec un grand corps des meilleures troupes de l'Empereur. Le capitaine François, à la tête des Gendarmes du Roi, courut à l'ennemi, sauta un large fossé, & poussa jusqu'au premier escadron où il blessa Doria de deux coups d'épée. Un corps de cavalerie, qui s'avançoit en bon ordre pour soutenir le combat, fut attaqué, battu, dissipé avec la même promptitude. Enfin, s'abandonnant à son impétuosité, Montmorenci fond sur un gros bataillon d'Allemands, qui paroissoit résolu de se défendre vaillamment; mais à peine le Duc se fut-il montré, que ce bataillon, sans considérer que le Général n'étoit point suivi, prit

l'épouvante & la fuite. C'est ainsi que, par une heureuse hardiesse dont le François est seul capable, Montmorenci avec quinze cens hommes triompha de huit à neuf mille ennemis. Quatre mille furent tués ou faits prisonniers; & l'on prit dix-neuf drapeaux. La jonction se fit; & les François, qui n'avoient pas perdu cent hommes, chantoient les louanges de leur Général. Ils le voyoient couvert de sang, de sueur & de poussiere, & l'assuroient que jamais il ne leur avoit paru plus beau. Le comte de Cramail lui demanda s'il avoit bien envisagé la mort, en livrant ce combat? « J'ai appris, répondit-il, dans » l'Histoire de mes ancêtres, & sur-tout dans » celle d'Anne de Montmorenci, que la vie » la plus brillante est celle qui finit dans le sein » de la victoire. »

VÉLEZ. (*siège de*) En 1487, Ferdinand, roi de Castille & d'Aragon, voulant faire la conquête des Etats de Zagal, Sultan de Grenade, se mit en campagne à la tête d'une armée de douze mille cavaliers, & de quarante mille fantassins, & vint se présenter devant Vélez, petite ville peu éloignée de Malaga. A son approche, les habitans fortirent en tumulte, & se jetterent avec impétuosité sur son camp qui n'étoit point encore entièrement formé. Le choc fut si violent, qu'ils renverserent un corps de Galiciens, & en firent un grand carnage. Mais, Ferdinand ayant fait avancer plusieurs régimens, les Maures furent repoussés

à le
vill
dan
tre
dir
ter
dro
Vél
à to
vroi
cava
& v
vou
étoit
il n'
cessi
batai
cile
men
trion
chen
& le
furen
du S
se re
leur
tous
V
la flo
lieute
bâtin
vaiss

à leur tour, & contraints de rentrer dans la ville. Les Chrétiens les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'aux fauxbourgs où ils entrèrent pêle-mêle avec l'ennemi, & s'en rendirent maîtres. Alors on dressa toutes les batteries; & les canons commencèrent à foudroyer les murailles. La nouvelle du siège de Vélez consterna Zagal. Ce prince, déterminé à tout risquer pour sauver une place qui couvrait ses domaines, leva une armée de mille cavaliers & de vingt mille hommes de pied, & vint chercher les Chrétiens. Comme il vouloit se tenir sur sa défensive, & jeter, s'il étoit possible, quelque secours dans la ville, il n'oublia rien pour rendre son camp inaccessible, & pour n'être pas obligé de livrer bataille. Il choisit un terrain escarpé, de difficile accès, & le fortifia par des retranchemens & des batteries. L'ardeur des Espagnols triompha de tous ces obstacles. Les retranchemens furent emportés: le camp fut forcé; & les Maures, après une longue résistance, furent obligés de prendre la fuite. La défaite du Sultan désespéra les habitans de Vélez. Ils se rendirent à composition; & le vainqueur leur permit de se retirer où ils voudroient avec tous leurs effets.

VÉNÈTES. (*défaite des*) Ils attaquèrent la flotte Romaine, commandée par D. Brutus, lieutenant de César, avec deux cens vingt bâtimens très-bien équipés. C'étoient des vaisseaux de haut-bord, qui alloient à la voile.

& dont le fond assez plat les mettoit à couvert du danger de toucher, lors même qu'il y avoit peu d'eau. Les Romains, au contraire, n'avoient que des galeres si basses, que même les tours qu'ils dressoient dessus pouvoient à peine égaler le bord des vaisseaux ennemis. Ainsi ils souffroient beaucoup des traits que leur lançoient les Gaulois, & ne leur faisoient guères de tort par ceux qu'ils jettoient de bas en haut. Leur unique ressource étoit d'en venir à l'abordage; & voici comment ils s'y prirent. Ils avoient des faux très-bien aiguifées, & emmanchés de longues perches. Avec ces instrumens, ils faisoient les cordages qui attachoient les vergues au mât; puis, s'éloignant à force de rames, ils rompoient ou coupoient le cordage. Les vergues tombaient; plus de voiles. Le vaisseau Gaulois devenoit immobile. Alors deux ou trois galeres Romaines environnoient le vaisseau. Les soldats Romains sautoient dedans, de toutes parts; & leur valeur, animée par les regards de César lui-même, & de toute l'armée de terre, qui couvroit toutes les falaises voisines, triomphoit aisément d'un ennemi déconcerté. La plupart des bâtimens Gaulois furent forcés de la sorte; & quand les autres voulurent prendre la fuite, un calme qui survint tout-à-coup les livra aux vainqueurs. *An de Rome 696.*

VENLO. (*prise de.*) Après l'heureux succès du siège de Grave, le prince de Parme tourna ses armes victorieuses sur Venlo, ville

forte
Rure
honn
liers,
tie en
ferma
possib
canon
raill
lorsqu
le 29
VÉ
teur R
contre
cès, &
Vénus
rusé E
lui, da
gardes
plusieu
jusques
VER
réchal d
son arm
Cumbe
le pouff
suivit;
après u
Hanovr
s'empar
Anglois
être en

forte, située sur la Meuse, entre Gueldre & Ruremonde. Son armée étoit de vingt mille hommes d'infanterie, & de trois mille cavaliers, tous soldats d'élite. La place fut investie en peu de jours; & le général Espagnol ferma si bien tous les passages, qu'il fut impossible aux ennemis de les forcer. Déjà le canon avoit renversé de grands pans de murailles, & l'on se dispoit à livrer l'assaut, lorsque les assiégés demandèrent à capituler, le 29 de Juin 1586.

VÉNUS. (*actions près du Mont-*) Le Préteur Romain, Quintius, chargé de la guerre contre Viriathus, eut d'abord de grands succès, & l'obligea de se retirer sur le Mont-Vénus, où il le ferroit de fort près. Mais le rusé Espagnol étant tombé brusquement sur lui, dans un moment où il n'étoit pas sur ses gardes, lui tua beaucoup de monde; enleva plusieurs drapeaux, & poursuivit les Romains jusques dans leur camp. *L'an 143 avant J. C.*

VERDEN. (*prise de*) En 1757, le maréchal de Richelieu, après avoir laissé reposer son armée sous Hanovre, marcha au duc de Cumberland, qui campoit dans ces contrées; le poussa dans le duché de Verden; l'y poursuivit; entra dans Verden, le 28 d'Août, après une foible résistance; & , menant les Hanovriens toujours fuyans devant lui, il s'empara de Bremen, & obligea le prince Anglois de se retirer auprès de Stade. Peut-être eût-il été forcé de se rendre prisonnier

de guerre avec toute son armée, si l'on n'avoit eu la modération de lui accorder une amnistie, & la liberté d'évacuer le pays. Ce fut le sujet de la convention de Closterseven; traité fameux, qui procuroit à la France les mêmes avantages qu'une grande victoire, mais que la finesse Angloise sçut bien éluder, quand la crainte du péril eut, en disparaissant, ramené l'espérance.

VERCEIL. (*bataille & sièges de*) 1. Les Cimbres, après avoir forcé le passage de l'Adige, pilloient impunément les riantes campagnes de l'Italie. Marius marcha contre eux, & campa dans la plaine de Verceil. Les Barbares n'étoient pas éloignés; mais ils différoient de donner la bataille, attendant toujours avec impatience l'arrivée des Teutons, dont ils ignoroient la défaite sur les bords de la riviere de l'Arc. Pour amuser le Consul, ils le prièrent par leurs ambassadeurs de leur donner des terres & des villes capables de les loger & de les nourrir eux & leurs freres. On leur demanda qui étoient ces freres dont ils parloient? Ils répondirent que c'étoient les Teutons. A ces mots, on se mit à rire; & Marius leur dit d'un ton ironique: « Laissez-là » désormais vos freres; & n'en soyez pas inquiets: ils ont la terre que nous leur avons » donnée; & ils la garderont toujours. » Les Barbares irrités s'écrierent d'une voix menaçante, qu'il se repentiroit de cette insulte, & qu'il en seroit puni dans peu par les Cimbres,

& bientôt
seroient a
rius; » le
» vous v
» & emb
fit amene
nes. A ce
reur des C
leur camp
leurs com
On se ran
l'on donn
immola de
mains; &
des anima
cria-t-il. I
remplir se
On en vin
ment. Ap
bares abba
glés par la
plierent,
nombre &
ces; car t
liés les un
qui tenoie
pussent ro
Cimbres,
que l'antic
& de gran
un grand
maris, les

& bientôt après par les Teutons, dès qu'ils seroient arrivés. « Ils sont arrivés, reprit Marius ; » les voici. Il ne seroit pas honnête que » vous vous en allassiez avant d'avoir salué » & embrassé vos freres. » En même tems, il fit amener les rois Teutons chargés de chaînes. A cette vue, l'on peut juger de la fureur des Cimbres. Ils gagnerent promptement leur camp où ils allumerent dans le cœur de leurs compatriotes les plus violens transports. On se rangea, de part & d'autre, en bataille ; & l'on donna le signal. Dans ce moment, on immola des victimes dans le camp des Romains ; & Marius, ayant examiné les entrailles des animaux : « La victoire est à moi ! » s'écria-t-il. Il n'en fallut point davantage pour remplir ses soldats d'une ardeur invincible. On en vint aux mains avec un égal acharnement. Après une longue résistance, les Barbares abbattus par la chaleur excessive, aveuglés par la poussiere, & accablés de fatigues, plierent, & prirent la fuite. Le plus grand nombre & les plus braves furent taillés en pièces ; car tous ceux des premiers rangs étoient liés les uns aux autres par de longues chaînes qui tenoient à leurs boucliers, afin qu'ils ne pussent rompre leur ordonnance. Les femmes Cimbres, remplies de cette férocité payenne que l'antiquité honoroit des noms de *valeur* & de *grandeur d'ame*, tuerent elles-mêmes un grand nombre de fuyards, les unes leurs maris, les autres leurs freres ou leurs peres,

les appellant Traîtres à leur Patrie. Enfin, voyant qu'il n'étoit plus possible de résister aux vainqueurs, elles prirent leurs petits enfans ; elles les étoufferent de leurs propres mains, ou les jetterent sous les pieds des chevaux, sous les roues des chariots, & se donnerent la mort avec la même fureur. Plus de deux cens mille hommes périrent ou furent faits prisonniers dans cette journée célèbre, qui signala l'an 101 avant J. C.

2. Don Pedre de Tolède, général du roi d'Espagne, faisoit, en 1617, une guerre sanglante au duc de Savoye, ennemi de son maître. Toujours précédé par la victoire, il vint assiéger Verceil, place forte, mais que le Duc n'avoit pas eu le tems de pourvoir. Au bout de seize jours, les munitions manquèrent ; & il fallut, au défaut de fer & de plomb, charger les canons & les mousquets avec des pierres. Deux fois, Charles-Emmanuel tenta de ravitailler la ville ; & deux fois ses efforts furent inutiles. Enfin la garnison épuisée, & sans espérances, capitula, & se rendit, le 25 de Juillet, après deux mois de résistance.

3. En 1704, le duc de Vendôme se présenta devant Verceil, & l'attaqua vivement. Le duc de Savoye avoit ordonné au gouverneur, nommé *Des-Hays*, de faire pendre quiconque parleroit de capituler, tant qu'il y auroit du terrain à défendre. Cet ordre fut lu à la tête de la garnison, & affiché dans tous les carrefours de la ville ; mais il ne servit qu'à

rendre
résista
après
La gar
Général
brèche
dès qu
brèche
abbat
passag
V I

1. Lou
guerre
souteni
ainé de
le siège
fidérah
il y av
cune d
plein d
Bourg
tance,
deman
dans tro
Mais el
ayant o
rendre
faist de
une pri
flamme
usant si
tems de

rendre le siège plus long , sans augmenter la résistance. La ville capitula, le 20 de Juillet , après trente-cinq jours de tranchée ouverte. La garnison fut faite prisonniere de guerre. Le Général François lui permit de sortir par la brèche , à condition de mettre bas les armes , dès qu'elle seroit sur le chemin couvert. La brèche étoit si étroite & si haute , qu'il fallut abbatre une partie de la muraille pour lui faire passage.

VERNEUIL. (*prise & bataille de*)

1. Louis VII, dit *le Jeune*, ayant déclaré la guerre au roi d'Angleterre, Henri II, pour soutenir la révolte du jeune prince Henri, fils aîné de ce monarque, vint mettre, en 1173, le siège devant Verneuil, place alors très-considérable dans le Perche. Outre le château, il y avoit trois especes de villes fermées chacune d'un bon mur, & entourées d'un fossé plein d'eau. La plus grande, appelée *le Grand-Bourg*, après un mois d'une vigoureuse résistance, commençoit à manquer de vivres. Elle demanda à capituler, promettant de se rendre, dans trois jours, si elle n'étoit pas secourue. Mais elle fut la dupe de sa bonne foi; car, ayant ouvert ses portes au Roi, loin de lui rendre les otages qu'elle avoit donnés, on se saisit des principaux citoyens qu'on jeta dans une prison. Tout fut livré au pillage & aux flammes. Mais Louis qui se deshonoroit, en usant si mal de la victoire, ne jouit pas longtemps de cette indigne conquête que le roi

d'Angleterre l'obligea d'abandonner quelques jours après.

2. Au commencement du règne de Charles VII, en 1424, lorsque le royaume étoit en proie à l'étranger, les François attaquèrent les Anglois près de Verneuil, & furent vaincus, après un combat sanglant & opiniâtre. Cinq mille hommes restèrent sur le champ de bataille; & la victoire, qui ne coûta que seize cens combattans aux ennemis de la France, leur ouvrit les portes de Verneuil.

VÉRONE. (*batailles de*) 1. Elle fut gagnée par Déce sur l'empereur Philippe qui y perdit la vie avec sa puissance qu'il laissa à son vainqueur. *L'an de J. C. 249.*

2. Constantin avoit pris les armes pour combattre le tyran Maxence. Après s'être emparé de Suze & de Turin, il entreprit le siège de Vérone. Il étoit difficile. Il falloit passer l'Adige, & se rendre maître du cours de ce fleuve qui portoit l'abondance dans la ville. Mais Constantin eut bientôt surmonté cet obstacle. Les assiégés furent battus dans toutes leurs sorties. Ruricius, qui venoit au secours de la place avec une armée nombreuse, fut vaincu & tué. L'empereur, dans cette bataille, donna des preuves d'une valeur invincible; affronta les plus grands dangers & la mort même, & ne rejoignit ses soldats, que quand l'ennemi fut entièrement défait. Vérone, destituée d'espérance, se rendit au

vainqueur
armes. *An*

3. Odo
fleuve Son
roi des Go
cher son e
marche, i
près de Vé
Odoacre a
peine eut-i
doric, qu'il
gence pour
Les Goths,
armes, se r
le combat.
Il prend ses
enfoncés &
anime, &
doacre. Ce
taillons ent
dans l'Adig
rone. Les
habitans eff
Goths, tan
porte oppos
avoit évité l
toire de Th

4. En 54
avoient plac
à l'empereur
dernier marc
de douze m

vainqueur qui n'exigea des habitans que leurs armes. *An 312.*

3. Odoacre, vaincu par Théodoric près du fleuve Sontius, s'étoit retiré dans Vérone. Le roi des Goths, toujours infatigable, alla chercher son ennemi; &, après quelques jours de marche, il arriva pendant la nuit, & campa près de Vérone, résolu d'en former le siège. Odoacre avoit reçu de nouveaux renforts. A peine eut-il apperçu les pavillons de Théodoric, qu'il sortit de la ville, & marcha en diligence pour surprendre l'ennemi dans son camp. Les Goths, sans attendre l'ordre, courent aux armes, se rangent en bataille, & commencent le combat. Théodoric avoit. On l'éveille. Il prend ses armes, vole aux tiens, qu'il trouve enfoncés & prêts à fuir. Sa présence les anime, & remplit de terreur les soldats d'Odoacre. Ceux-ci fuyent à leur tour. Des bataillons entiers sont précipités & engloutis dans l'Adige. Odoacre est entraîné dans Vérone. Les vainqueurs y entrent avec lui. Les habitans effrayés se soumettent au roi des Goths, tandis que son rival s'échappe par la porte opposée, avec le peu de monde qui avoit évité les coups de l'ennemi. Cette victoire de Théodoric illustra l'an 489 de J. C.

4. En 541, Totila, que les Goths d'Italie avoient placé sur le thrône, déclara la guerre à l'empereur Justinien. Les Généraux de ce dernier marcherent à Vérone, avec une armée de douze mille hommes, comptant de sur-

prendre cette ville , dans laquelle ils entretenoient des intelligences secretes. Ils firent prendre les devants à quelques gens d'élite , commandés par Artabafe , capitaine Arménien, lesquels se présentent de nuit à une porte, & sont introduits. Aussi-tôt l'allarmé se répand par toute la ville. Les Goths se hâtent d'en sortir , & gagnent un coteau qui domine Vérone. Dès que le jour paroît , ils s'apperçoivent du petit nombre des ennemis , rentrent promptement dans leur ville , ferment les portes , & poursuivent la petite troupe d'Artabafe. Les Romains sont forcés , pour sauver leur vie , de sauter par-dessus les murs ; mais , tombant , pour la plûpart , sur des pierres & des cailloux , ils y trouvent la mort qu'ils veulent fuir. Artabafe plus heureux ne se fait aucun mal , & se sauvé avec quelques compagnons de sa fortune. Le gros de l'armée arrive en ce moment ; & le spectacle affreux des morts & des blessés couvre les chefs de honte & de confusion. Au lieu d'user de la plus grande diligence , ils s'étoient amusés à disputer entr'eux sur le partage du butin qu'ils comptoient faire dans Vérone.

VERRUE. (*siège de*) Pendant que les triomphes du prince Eugene & de Marlborough consternoient la France , les progrès du duc de Vendôme dans la Savoye & le Piémont consoloient au moins Louis XIV. Ce grand Général méditoit depuis long-tems une conquête importante : c'étoit celle de Verrue ,
une

une des
duc de
ficile qu
vaincre
qui se p
gnan, q
que Ven
approcha
il ouvrit
le duc de
terie, qu
fon. Il n
çois, qu
à l'affaut.
gés recul
la faveur
la supérie
avec cour
la contres
cher, &
mineur au
bre, il en
se cantonn
avec la m
qu'il pouv
de Verrue
munication
Animé
s'approcha
vrit la tran
opérations
cer qu'à la
S. & B. 2

une des plus fortes places de la domination du duc de Savoye. Mais cet exploit étoit aussi difficile que glorieux ; & , pour réussir , il falloit vaincre les plus grands obstacles. Le premier qui se présenta fut la forteresse de Guerbignan , qui protégeoit Verrue. Ce fut par elle que Vendôme commença son entreprise. Il s'en approcha , le 14 d'Octobre 1704 ; & , le 22 , il ouvrit la tranchée. Entre la ville & le fort , le duc de Savoye avoit posté un corps d'infanterie , qui , tous les jours , rafraîchissoit la garnison. Il ne put retarder les travaux des François , qui se virent bientôt en état de monter à l'assaut. Dès la première attaque , les assiégés reculèrent ; mais , ralliés en un instant à la faveur du feu de leur artillerie , ils reprirent la supériorité , & repoussèrent les assaillans avec courage. Le 30 , Vendôme fit attaquer la contrescarpe du fort. Cet effort lui coûta cher , & ne produisit rien. Enfin il attacha le mineur au corps du fort ; & , le 6 de Novembre , il en chassa le duc de Savoye , qui alla se cantonner dans Crescentin , au-delà du Pô , avec la meilleure partie de ses troupes , parce qu'il pouvoit de ce poste rafraîchir la garnison de Verrue , par le moyen d'un pont de communication qu'il avoit jetté sur la rivière.

Animé par ce premier succès , Vendôme s'approcha de la place , devant laquelle il ouvrit la tranchée , la nuit du 7 au 8 ; mais ses opérations étoient lentes. Il ne pouvoit avancer qu'à la sape , & pied à pied ; & d'ailleurs ,

S. & B. T. III. Part. II. Q

à chaque pas, il rencontroit des mines qui, éclatant tout-à-coup, abymoient les travailleurs, & ruinoient les travaux. Il fallut lutter contre ces difficultés, jusqu'au 26 de Décembre que le siège changea de face. Au milieu de la nuit, quatre mille soldats des plus braves sortent de la ville; tombent sur les assiégeans, les surprennent, & en font un grand carnage. En même tems, l'infanterie campée à Crescentin franchit le Pô, vient se joindre à ces troupes, & seconder leur attaque impétueuse & foudaine. D'un autre côté, deux mille hommes, conduits par Staremborg, s'emparent de la hauteur de Vétrue; comblent les tranchées; & se précipitent sur les François surpris, déconcertés. On les met en desordre. On les pousse. On les presse. On les accable. Sept cens hommes, qui gardoient la tranchée, sont assaillis par les fantassins. Ils font leur décharge & prennent la fuite. Les Savoyards, victorieux par-tout, se saisissent des batteries Françoises; enclouent vingt-deux pièces de canons, ruinent les galeries des mines, mettent le feu à tout ce qui est combustible; renversent les gabions, détruisent les logemens. Déjà ils pénétroient jusqu'au quartier général, lorsque Vendôme, au milieu de ce tumulte, ayant ramassé cinq brigades, & rallié quelques soldats, vint enfin arrêter leurs progrès, & les obliger à rentrer dans la ville. Il fallut alors recommencer tous les travaux, & braver un ennemi bien plus terrible, bien plus redouta-

ble
ma
eng
cée
aux
flam
Pen
rigo
une
d'im
les g
comm
l'env
fibles
faire t
sieur L
les tra
seil,
de co
dans c
fut bat
le fort
çois. I
de Ve
osoit t
» inver
» brav
» la re
» Duc
Durant
avec to
passer l

ble que le premier. ; l'hyver & tous ses frimats. Le froid tuoit les soldats : les neiges les engloutissoient , les étouffoient. La terre , glacée jusqu'au fond de ses entrailles , se refusoit aux coups des ouvriers. Il falloit employer la flamme pour creuser des tranchées nouvelles. Pendant près de deux mois que durèrent les rigueurs de la triste saison , on n'entendit pas une seule plainte : on ne vit pas un seul trait d'impatience. On eût dit , que sous Vendôme , les guerriers qui l'aimoient , qui le vénéroient comme un bon pere , & qui lui donnoient à l'envi ce titre flateur , étoient devenus insensibles à tout autre objet qu'à la gloire de le faire triompher. Au mois de Février 1705 , le sieur Lappara , habile ingénieur , vint seconder les travaux du général François. Par son conseil , on attaqua le fort qui défendoit le pont de communication. Un détachement placé dans ce poste , sous les ordres de Staremberg , fut battu & mis en fuite ; & , le 1^{er} de Mars , le fort & le pont furent au pouvoir des François. Le 8 , Vendôme menaça le gouverneur de Verrue de ne lui faire aucun quartier , s'il osoit tenir plus long-tems. « La place n'est » investie que depuis deux jours , répondit ce » brave capitaine ; il ne m'appartient pas de » la rendre. Qu'on s'adresse , pour cela , au » Duc mon maître ; il n'est pas loin d'ici. » Durant quelques jours , on foudroya la ville avec toute l'artillerie. Le 14 , Vendôme fit passer le Pô à sa cavalerie , dans le dessein de

fondre sur le camp de Crescentin. Mais , à son approche , le duc de Savoye se retira ; & le capitaine François , délivré de cette inquiétude , revint au siège qu'il pressa plus vivement que jamais. Le 6 d'Avril , le gouverneur offrit de se rendre par capitulation. On lui envoya les conditions auxquelles on vouloit bien le recevoir. Il balança , durant trois jours , à les recevoir , afin d'avoir le tems de consumer toutes ses provisions & toutes ses munitions. Quand elles furent épuisées , il fit jouer ses mines ; renversa les trois enceintes de la ville , & se retira dans le donjon : c'étoit son dernier asyle. Il n'y tint que jusqu'au 9 au matin , qu'il se rendit à discrétion avec tous ses soldats. Le duc de Vendôme lui dit que la conduite , qu'il avoit tenue depuis trois jours , le rendoit digne de mort , mais qu'il lui pardonnoit , ainsi qu'à sa garnison. Il ne voulut point permettre qu'on fouillât les officiers , ni qu'on deshabilât les soldats. Il les loua même de leur longue résistance , & leur dit que , quoiqu'il fût contre les loix de la guerre de faire sauter les fortifications à la dernière extrémité , ils n'avoient fait que prévenir ce qu'il avoit dessein de faire , & qu'ils lui auroient fait plaisir de faire sauter aussi le donjon. La garnison sortit le 10 , & fut conduite prisonniere dans le Milanez. Elle n'étoit plus que d'environ mille hommes , y compris les malades.

VÉSÉRIS. (*bataille de*) Les Latins avoient

toujou
couvri
contre
Torqu
éterne
sance
jamais
se rend
rent au
tôt on
reur : o
& d'au
cher la
pour le
cius. C
sordre
tion de
vation
pontife
monies
nonce
les imp
faute to
tête bai
La terre
vant lui
comme
d'épouv
de sa ve
sur lui u
ful en fu
taire de

toujours quelques prétextes spécieux pour couvrir la jalousie qui les armoit sans cesse contre Rome. Mais enfin les consuls Manlius Torquatus & Décimus Mus châtierent leurs éternelles revoltes, & porterent à leur puissance un coup terrible, dont elle ne se releva jamais. Les armées des deux peuples rivaux se rencontrèrent près de Véferis, & en vinrent aux mains avec la même animosité. Bientôt on donna le signal. On s'attaqua avec fureur : on se battit avec courage. On fit, de part & d'autre, les plus grands efforts pour s'arracher la victoire qui parut enfin se déclarer pour les Latins, du côté où commandoit Décimus. Ce généreux citoyen, remarquant le désordre de ses soldats, prend la noble résolution de se dévouer pour la gloire & la conservation de sa patrie. Il appelle à haute voix le pontife qui lui fait pratiquer toutes les cérémonies usitées dans les dévouemens, & prononce contre les ennemis & contre lui-même les imprécations ordinaires. A l'instant, il saute tout armé sur son cheval, & se jette, tête baissée, au milieu des bataillons Latins. La terreur & la mort sembloient marcher devant lui. Par-tout où il se montre, les soldats, comme frappés de la foudre, reculent saisis d'épouvante. On s'empresse d'éviter les coups de sa vengeance. On se contente de lancer sur lui une grêle de traits. Le magnanime Consul en fut bientôt accablé ; & , victime volontaire de la patrie, il tomba mort sur un mon-

ceau d'ennemis immolés de ses mains. Dans toute autre occasion, la perte d'un Général entraîne ordinairement la défaite de ses troupes. Ici, ce fut tout le contraire. Les Romains, animés par ce grand exemple, se jetèrent sur les rebelles avec plus d'acharnement que jamais, les enfoncent, & leur ravissent un triomphe qu'ils croyoient remporter. Manlius, après la victoire, ne montra pas moins de grandeur d'ame que son collègue. Il apprit que son fils avoit combattu sans son ordre, avant qu'on eût donné le signal pour se mettre en bataille. Il le fit arrêter; & , voulant, par un exemple inoui, maintenir l'honneur des loix militaires, il le condamna à perdre la tête. Un arrêt si cruel, mais très-utile, coûta bien des larmes à ce pere infortuné; & si, en cette rencontre, les loix triompherent de la tendresse paternelle, elles n'en étoufferent point les sentimens. Quels hommes étoient-ce dont que ces Romains dans les beaux tems de la république! & que nos mœurs sont différentes! A peine veut-on souffrir pour la patrie la plus legere privation. Cette mémorable défaite des Latins arriva, l'an de Rome 415. Elle les épuisa tellement, qu'ils ne remuent plus dans la fuite; ou, s'il y eut quelques mouvemens, ils ne furent excités que par quelques villes particulieres: tout le corps du Latium n'y prit point de part.

VÉSERONCE. (*bataille de*) Les fils du grand Clovis s'étoient ligués pour détruire le

roy:
mai
qu'il
quel
rent
noît
cont
ronc
ley,
fuite.
Alor
guisé
» vo
» vôt
seul,
envel
coup
lance
lieu d
ser le
fil de
Viell
gné;
près l
VÉ
troupe
cles,
la co
capita
tens d
vinre
d'arm

royaume de Bourgogne. Ils s'en rendirent maîtres, ainsi que de la personne du roi qu'ils firent mourir d'une manière cruelle. Mais, quelques tems après, en 525, Gondemar rentra dans la Bourgogne, & s'en fit reconnoître roi. Clodomir, roi d'Orléans, marcha contre l'usurpateur; l'atteignit près de Véseronce, entre les villes de Vienne & de Belleu, & lui livra bataille. Gondemar prit la fuite. Clodomir le poursuivit avec chaleur. Alors un corps de Bourguignons, s'étant déguisés en François, lui crièrent: « Ralliez-vous à nous, seigneur; nous sommes des vôtres! » Clodomir, qui se voyoit presque seul, les crut sans peine, les joignit, & fut enveloppé. Aussi-tôt les Bourguignons lui couperent la tête qu'ils mirent au bout d'une lance. Les François qui la reconnurent, au lieu de perdre courage, continuèrent à pousser les ennemis avec fureur. Ils passerent au fil de l'épée tout ce qui se présenta devant eux. Vieillards, femmes, enfans, rien ne fut épargné; & ils ne quitterent la Bourgogne qu'après l'avoir couverte de tristes débris.

VESUVE. (*journee du Mont-*) Une troupe de gladiateurs, destinée aux spectacles, trouva moyen de briser ses fers, &, sous la conduite de Spartacus, fit trembler la capitale de l'univers. D'abord tous les mécontents d'Italie, & une foule d'esclaves fugitifs, vinrent se joindre à eux. Ils n'avoient point d'armes. Ils rencontrèrent un chariot qui en

s. Dans
Général
Les trou-
Les Ro-
se jet-
nement
ravissent
ter. Man-
pas moins
. Il apprit
n ordre,
se mettre
nt, par un
des loix
re la tête.
coûta bien
& si, en
rent de la
étoufferent
es étoient-
beaux tems
rs sont dif-
pour la pa-
e mémora-
Rome 415.
remuerent
quelques mou-
par quelques
du Latium
Les fils du
détruire le

étoit rempli, & s'en saisirent. Quelque tems après, ceux de Capouë furent battus; & leurs dépouilles militaires servirent à armer le reste de la troupe. Ce premier succès les fit connoître; mais ne leur inspira point encore la hardiesse de tenir la campagne. Claudius Pulcher, envoyé de Rome contre eux, avec trois mille hommes, les trouva postés sur le Mont-Vésuve. Il plaça son camp au pied de la montagne, gardant la seule route praticable, qui conduit au sommet, & comptant tenir les rebelles bien enfermés, parce que tout le reste n'étoit que rochers escarpés, & précipices immenses. Mais nul chemin n'est impraticable à la valeur animée par le désespoir. Les esclaves firent des échelles très-fortes & très-hautes avec des cepes de vignes sauvages, qu'ils trouverent sur le lieu en abondance; & par ce moyen, ils descendirent tout le long des rochers, excepté un seul, qui demeura d'abord en haut pour avoir soin des armes, & qui, les leur ayant jettées, lorsqu'ils furent dans la plaine, descendit à son tour, & vint rejoindre la troupe. Spartacus ne se contenta point d'échapper à l'ennemi. Il vint attaquer les Romains, lorsqu'ils s'y attendoient le moins; les défit, prit leur camp, & remporta une glorieuse victoire. *L'an 73 avant J. C.*

2. Ce fut près du Mont-Vésuve que, l'an 553 de J. C. Narsès porta le dernier coup à l'empire des Ostrogoths en Italie, soixante-quatre ans après l'arrivée de Théodoric dans

cette ferti
succéder
les Roma
combatte
par des
En vain le
leurs effo
de plus en
ce qui se
une grêle
nuit s'app
du côté d
qui avoit
est atteint
qu'il en p
sur le char
ronnoient
au bout d'
armées. L
la mort de
jusqu'à la
le jour, &
fureur de p
mencent
pas, sans
Voyant q
inutiles, i
obtenu la
eux, & d'
Justinien.

VÉTÉ
fameux ca

cette fertile & riante contrée. Theïa venoit de succéder à Totila. Ce prince, ayant rencontré les Romains, leur livre bataille. Les Goths combattent en désespérés. Leur roi les anime par des actions d'une valeur extraordinaire. En vain les ennemis réunissent contre lui tous leurs efforts. Animé par le danger, il pénètre de plus en plus dans leurs rangs; renverse tout ce qui se présente sur son passage, & reçoit une grêle de traits sur son bouclier. Déjà la nuit s'approche; & la victoire paroît pencher du côté des Goths, lorsque l'intrépide Theïa, qui avoit déjà changé deux fois de bouclier, est atteint au pied, d'une flèche, au moment qu'il en prend un troisieme. Il tombe; & sur le champ, quelques ennemis qui l'environnoient lui coupent la tête; la mettent au bout d'une pique, & la montrent aux deux armées. Les Goths, devenus plus furieux par la mort de leur roi, continuent de combattre jusqu'à la nuit. La bataille recommence avec le jour, & dure jusqu'au soir, avec une égale fureur de part & d'autre. Enfin les Goths commencent à plier, & reculent de quelques pas, sans néanmoins rompre leurs rangs. Voyant que leurs efforts seroient désormais inutiles, ils mirent bas les armes, après avoir obtenu la permission de se retirer chacun chez eux, & d'y vivre comme sujets de l'empereur Justinien.

VÉTÉRA (*siège de*) C'étoit le nom d'un fameux camp des Romains dans les Gaules.

Ils y furent long-tems assiégés par Civilis, Bar-
tave plein de valeur, qui s'étoit révolté avec
sa nation. Ce Barbare, qui n'en avoit que le
nom, défit souvent les légions Romaines,
tandis qu'il les resserroit dans Vétéra; & s'il
faisoit quelque perte, il la réparoit aussi-tôt
par une glorieuse victoire. Enfin les légions
accablées par une défense longue & pénible,
& par un disette générale, ouvrirent les por-
tes de leur camp à Civilis qui les extermina.
Après quelques tentatives infructueuses pour
recouvrer une entière liberté, & faire goûter
à sa patrie les fruits de ses triomphes, Civilis,
convaincu de l'inutilité de ses efforts, fit sa paix
avec les Romains, & rentra dans le devoir.
An de J. C. 70.

VÉZER. (*journee du.*) L'an 626, les
Saxons, sujets de Clotaire II, leverent l'éten-
dard de la révolte sous la conduite du duc
Bertoalde. Ce Général, pour encourager ses
soldats, avoit publié dans son camp, que le
monarque François venoit de mourir. Clo-
taire, afin de détruire cette nouvelle trop
avantageuse à l'ennemi, s'avance à la vue des
rebelles; ôte son casque, & montre à son per-
fide vassal sa longue chevelure grise. Le Duc
osa l'insulter. Le Roi, justement irrité de cette
audace, pique son cheval, passe à la nage le
Vézer, sur les bords duquel les deux armées
étoient campées, & suivi d'un grand nom-
bre de guerriers, court droit au Saxon. Ber-
toalde épouvanté, cherche en vain son salut

dans la fu
& d'un
tête qu'il
Ce ne fut
rie. L'arm
vagé, &
terminée.

Clotaire u
par une v
tous ceux
doient la

VIEIL

Clodion
d'un grand
nommé A

Vieil-Hef
instrumen

lieu du se
mains, co

sent sur u
Les Franc

imprévue
premi ss

la mariée
de la fête
Majorien

quit de la
battant à
VIENN
L'an 880
armées,
la hardieff

dans la fuite. Clotaire le poursuit, l'atteint, &, d'un grand coup d'épée, lui tranche la tête qu'il fait mettre au bout d'une pique. Ce ne fut plus alors qu'une horrible boucherie. L'armée fut taillée en pièces, le pays ravagé, & la nation presque entièrement exterminée. Si l'on en croit quelques auteurs, Clotaire usa cruellement de sa victoire. Animé par une vengeance inhumaine, il fit massacrer tous ceux de ce peuple séditieux, qui excédoient la hauteur de son épée.

VIEIL-HESDIN. (*journee du*) L'an 437, Clodion étoit occupé à célébrer les noces d'un grand seigneur François, dans un village nommé *Hélène*, qu'on appelle aujourd'hui le *Vieil-Hesdin*. Déjà l'on conduisoit au son des instrumens militaires la nouvelle épouse au lieu du festin, lorsque tout-à-coup les Romains, conduits par le fameux Aëtius, paroissent sur un pont construit dans cet endroit. Les François, déconcertés par cette attaque imprévue, ne purent se mettre en bataille. Les premiers gardes furent passés au fil de l'épée, la mariée enlevée, avec tous les préparatifs de la fête, & l'armée dispersée dans les forêts. Majorien, qui depuis parvint à l'Empire, s'acquitt de la gloire dans cette journée, en combattant à côté du Général Romain.

VIENNE, EN DAUPHINÉ. (*siège de*) L'an 880, les rois de France, ayant réuni leurs armées, entrèrent en Provence pour châtier la hardiesse de Boson qui s'y étoit fait procla-

mer Roi. Rien n'osa leur résister ; & bientôt ils se virent en état d'aller former le siège de Vienne. Cette capitale du Dauphiné étoit bien fortifiée pour ce tems-là. Sa garnison étoit nombreuse, ses provisions abondantes ; mais, ce qui valoit mieux encore, elle étoit défendue par Hermengarde, princesse dont l'ambition avoit fait une héroïne, & qui avoit juré de mourir plutôt que se rendre. Les trois monarques, après bien des efforts inutiles, après des assauts réitérés & furieux, après une multitude de combats sanglans & terribles, mais dont l'histoire tait le détail, prirent la résolution de changer le siège en blocus. Il dura deux ans ; après quoi, la ville fut contrainte d'ouvrir ses portes. Hermengarde fut arrêtée avec sa fille, & conduite à Autun.

VIENNE, EN AUTRICHE. (*sièges de*)
 1. Soliman II, après avoir soumis l'Asie à son vaste empire, voulut faire trembler l'Europe par la terreur de ses armes toujours victorieuses. En 1529, ce conquérant redoutable, le fer & la flamme à la main, entra dans la Hongrie ; pilla, ravagea, détruisit tout ce qui se trouva sur son passage, & vint, à travers ces tristes débris, mettre le siège devant Vienne, la capitale de l'Autriche & de tout l'Empire d'Occident, depuis que la maison d'Autriche étoit placée sur le trône de Charlemagne. L'armée Ottomané étoit immense, & composée de ces braves Janissaires qui venoient de subjuguier la Perse. Mais Vienne

renfermoi
 ris, & de
 mença ses
 aux murai
 interromp
 Mais en fin
 chés éclat
 une grand
 Viennois,
 presserent
 & quand
 faut, ils fu
 à quelques
 rière que v
 de soldats
 terent d'un
 tems de se
 Dans ce lie
 de bouleva
 ruisseaux de
 rouloient s
 fois, les T
 Deux fois,
 rent & les r
 fois, ils fur
 Durant qua
 mola, sans
 la victoire.
 tous les end
 vérifioient d
 l'invincible
 l'ennemi qui

renfermoit dans ses murs des citoyens aguer-
ris, & des soldats intrépides. Le Sultan com-
mença ses opérations par attacher les mineurs
aux murailles. Souvent ce travail immense fut
interrompu par les contre-mines des assiégés.
Mais enfin quelques-uns de ces volcans ca-
chés éclatèrent tout-à-coup, & renversèrent
une grande partie des murailles. Aussi-tôt les
Viennois, hommes, femmes, enfans, s'em-
presserent de construire un nouveau rempart;
& quand les infidèles se présenterent à l'as-
saut, ils furent bien étonnés de se voir arrêtés,
à quelques pas de la brèche, par cette bar-
rière que vingt pièces de canon & des milliers
de soldats rendoient inattaquable. Ils se jet-
terent d'un autre côté, où l'on n'avoit eu le
tems de se retrancher qu'avec des palissades.
Dans ce lieu, les corps des habitans servirent
de boulevards. La bataille y fut terrible. Des
ruisseaux de sang, des monceaux de cadavres
rouloient sous les pieds des guerriers. Deux
fois, les Turcs furent repoussés avec perte.
Deux fois, le Sultan & ses officiers les rallie-
rent & les renvoyerent aux ennemis; & deux
fois, ils furent sur le point d'emporter la ville.
Durant quatre heures, on se frappa, on s'im-
mola, sans qu'on pût démêler à qui resteroit
la victoire. Enfin les foudres qui, lancés de
tous les endroits de la place, écrasoient, pul-
vérisoient des rangs entiers d'infidèles, &
l'invincible courage des habitans, écartèrent
l'ennemi qui déjà plus d'une fois avoit poussé

des clameurs triomphantes. Ce premier échec ne fit qu'enflammer la valeur des Turcs. Le 12 d'Octobre, Soliman le harangua, & donna ses ordres pour un assaut général. On s'y prépara durant une grande partie de la nuit; & le 13, dès la pointe du jour, tous les corps de l'armée Ottomane s'avancèrent en bon ordre, armés, les uns de torches ardentes, les autres de mousquets, de flèches, de haches; un grand nombre, d'échelles, & de toutes les machines nécessaires pour forcer ou pour franchir les murailles. Ils étoient attendus. Les Autrichiens avoient placé sur les remparts toute leur artillerie, tous leurs mortiers, tous leurs soldats. La ville fut attaquée par plus de vingt côtés à la fois; & par-tout les infidèles furent obligés de prendre la fuite. On combattit, durant plus de douze heures, sans songer à prendre aucune nourriture; & la nuit seule put faire cesser cet affreux acharnement. Soliman désespéré fit sonner la retraite. Il y avoit déjà quarante jours qu'il se consumoit vainement devant Vienne. Il avoit perdu plus de quarante mille hommes, dans les différentes attaques de cette ville. Pour comble de malheurs, les neiges, les glaces, les frimats faisoient encore plus de mal à son armée que l'ennemi. Soliman le Grand, l'invincible Soliman, ne put vaincre ces obstacles; & trop fier pour soutenir l'idée de ses disgrâces, il leva le siège; & Vienne fut délivrée.

2. Le grand d'humilier l'Empereur la capitale de l'Empire. Le grand appareil. Les breuses, l'empereur, les impératrices, les archiducs, mille habitants fugitifs, des meubles, proie des Turcs brûloient, éclavage. Le grand investissement; & de tremblant, l'Empereur Vienne, le trion, étoit dans le reste étoient couverts autres dehors partie à sec; Le côté de la ville voit pour de flanquées de rassé. Dans l'année d'un assit son camp défendre avec & de contre le camp, argent de toute offroient des

2. Le grand-visir Kara-Mustapha, chargé d'humilier l'Empire & Léopold, s'avança vers la capitale des Etats de ce prince, avec un terrible appareil. A l'approche de ses légions nombreuses, l'empereur quitta Vienne avec deux impératrices, sa belle-mere, & sa femme; avec les archiducs, les archiduchesses, & soixante mille habitans. La campagne n'offroit que des fugitifs, des équipages, des chariots chargés de meubles, dont les plus lents devenoient la proie des Tartares qui pilloient, ravageoient, brûloient, égorgoient, emmenoient en esclavage. Le 7 de Juillet 1683, la ville étoit investie; & déjà toute l'Europe attendoit, en tremblant, l'issue de cette fameuse entreprise.

Vienne, baignée par le Danube au septentrion, étoit fortifiée de douze grands bastions dans le reste de son enceinte. Les courtines étoient couvertes de bonnes demi-lunes, sans autres dehors. Le fossé étoit partie plein d'eau, partie à sec; & la contrescarpe fort négligée. Le côté de la ville que le fleuve baigne, n'avoit pour défenses que de fortes murailles flanquées de grosses tours, le tout bien terrassé. Dans une plaine de trois lieues, environnée d'un cercle de montagnes, le Visir assit son camp qu'il eut l'audace de ne point défendre avec des lignes de circonvallation & de contrevallation. Tout abondoit dans ce camp, argent, munitions de guerre & de bouche de toute espece. Les différens quartiers offroient des Baehas aussi magnifiques que des

Rois; & cette magnificence étoit effacée par le vaste du Visir qui nageoit dans le luxe. Un Grand-Visir a d'ordinaire à sa cour deux mille officiers & domestiques : Mustapha avoit doublé ce nombre. Son parc, c'est-à-dire l'enclos de ses tentes, étoit aussi grand que la ville assiégée. Les plus riches étoffes, l'or & les pierreries y contrastoient avec le fer. On y voyoit des bains, des jardins, des fontaines, des animaux rares, pour la commodité, pour l'amusement du Général, dont la mollesse & la frivolité toutefois ne ralentissoient point les opérations du siège. Son artillerie, composée de trois cens pièces de canon, n'en étoit pas moins formidable; & la bravoure des Janissaires n'étoit point énervée par l'exemple du chef.

Le comte de Staremborg, homme consommé dans l'art de la guerre, gouverneur de Vienne, avoit mis le feu aux fauxbourgs; & pour sauver les citoyens, il avoit renversé leurs édifices. Il avoit une garnison dont le fond étoit de seize mille hommes, mais qui n'en composoit en effet que onze mille au plus. On arma les Bourgeois, & l'Université. Les écoliers monterent la garde; & ils eurent un médecin pour major. Staremborg étoit secondé, dans le commandement, par le comte de Capliers, commissaire général de l'empereur, un de ces hommes que la science, la vigilance, l'activité, destinent à la première place.

Les approches de Vienne étoient faciles
La

La tranchée dans le faubourg de la capitale sur le Bastion. Deux jours jusqu'à la capitale. Le duc de Lorraine de Léopoldine de conserver un se crut alors qu'il avoit rompre. Le camp étoit rempli de cette démanière ç'en fut une tenance, du qui ne mon il couvrit la Bohême. kéli. Il arrêta les Tartares qui pagne.

Cependant les fidèles de po toit, chaque terres élevées velles batteries instant; & la plus intré résistance. S approches, a détaché de la

S. & B. T.

La tranchée fut ouverte, le 14 de Juillet, dans le fauxbourg de S. Ulric, à cinquante pas de la contrescarpe. L'attaque se dirigeoit sur le Bastion de la Cour, & sur celui de Lebb. Deux jours seulement avancerent les travaux jusqu'à la contrescarpe où le fossé étoit à sec. Le duc de Lorraine, qui s'étoit posté dans l'isle de Léopoldstat, faisant tous ses efforts pour y conserver une communication avec la ville, se crut alors obligé de s'en retirer par les ponts qu'il avoit jettés sur le Danube, & qu'il fit rompre. Les maisons de plaisance, dont l'isle étoit remplie, logerent les Turcs. On a regardé cette démarche comme une grande faute. Si ç'en fut une, le Duc la répara bien par sa contenance, durant tout le siège. Avec une armée qui ne montoit pas à trente mille hommes, il couvrit la Hongrie, la Moravie, la Silésie, la Bohême. Il protégea Vienne. Il contint Tékéli. Il arrêta plus de quarante mille Turcs & Tartares qui couroient & désoloient la campagne.

Cependant il ne pouvoit empêcher les infidèles de pousser le siège avec vigueur. C'étoit, chaque jour de la part des Turcs, des terres élevées, des travaux avancés, de nouvelles batteries, un feu qui croissoit à chaque instant; & du côté des Autrichiens, c'étoit la plus intrépide valeur, la plus opiniâtre résistance. Staremborg, qui, aux premières approches, avoit été blessé d'un éclat de pierre détaché de la courtine par un boulet, à peine

guéri, animoit toute la défense par ses regards, ses actions, son humanité. Il traitoit tous les soldats de Freres. Il louoit, il récompensoit leurs belles actions; &, non content d'être avec eux pendant le jour, il passoit la nuit sur un matelas dans le corps-de-garde du palais de l'empereur, qui joignoit au Bastion de la Cour, compris dans l'attaque. Dès le 22 de Juillet, les assiégeans étoient à la palissade qu'on ne défendoit qu'à coups de main. On étoit si près les uns des autres, qu'à travers les pieux on s'accrochoit mutuellement pour s'arracher la vie. Le comte de Daun, officier général, d'un mérite distingué, fit attacher des faux à de longues piques, qui détruisirent une multitude prodigieuse d'infidèles, mais qui ne purent diminuer la confiance présomptueuse qui les animoit. Ils comptoient tellement sur la victoire, qu'on en voyoit qui venoient faire des bravades pareilles à celles que nous lisons dans les anciennes guerres. Un champion, d'une taille extraordinaire, s'avança d'un air menaçant, insultant de la voix & du sabre. Un soldat Chrétien ne put souffrir cet affront. Il accourt: il est blessé. Il blesse; il défarme son ennemi, lui coupe la tête avec son propre cimenterre, le dépouille, & trouve cinquante piéces d'or cousues dans sa veste. On croiroit que ce brave fut récompensé. Il resta soldat; & son nom, que les Romains auroient consacré dans les Fastes de l'Histoire, n'est pas même venu jusqu'à nous. Les assié-

gés, qui
en tirere
courage
L'enne
que le 7
combats,
de part
neveu du
fait périr
prise de c
voure. Po
deur qui l'
tir une flè
Les Turcs
Personne
terre. La p
noit. La
vée à la h
d'ais & de p
lesquels ils
tranchées
Ce sont des
vrent les u
communica
poissons,
l'on tire sa
avant, & c
délouer. Q
entrés, ils n
devenoit to
gés se rallen
ger la pouc

gés, qui virent l'action du haut des remparts, en tirèrent un bon augure. La constance & le courage redoublerent.

L'ennemi ne s'empara de la contrescarpe, que le 7 d'Août, après vingt-trois jours de combats, avec une grande effusion de sang de part & d'autre. Le comte de Sérini, neveu du fameux Sérini que Léopold avoit fait périr sur un échafaud, avoit retardé la prise de cet ouvrage par mille actions de bravoure. Point de sortie où il ne se trouvât. L'ardeur qui l'emportoit l'empêcha un jour de sentir une flèche qu'il avoit reçue dans l'épaule. Les Turcs en étoient à la descente du fossé. Personne ne leur ressemble pour remuer la terre. La profondeur de leurs ouvrages étonnoit. La terre qu'ils en tiroient étoit relevée à la hauteur de neuf pieds, surmontée d'ais & de poutres, en forme de planchers sous lesquels ils travailloient en assurance. Leurs tranchées diffèrent des nôtres par la forme. Ce sont des coupures en croissant, qui se couvrent les unes les autres, en conservant la communication, semblables à des écailles de poissons, qui cachent un labyrinthe, d'où l'on tire sans incommoder ceux qui sont en avant, & d'où il est presque impossible de les déloger. Quand les Janissaires y sont une fois entrés, ils n'en sortent presque plus. Leur feu devenoit toujours plus vif; & celui des assiégés se rallentissoit. On commençoit à ménager la poudre; & les grenades manquoient.

Le baron de Kielmarfegg inventa un moulin à poudre, & des grenades d'argille, qui furent d'un grand secours. L'industrie employoit toutes les ressources; mais l'espérance de tenir encore long-tems diminueoit. Les mines de l'ennemi, ses attaques continuelles, la garnison qui s'affoiblissoit, les vivres, les munitions qui s'épuisoient, tout donnoit la plus vive inquiétude; &, avec tant de maux réels, on s'en faisoit d'imaginaires. Un bruit s'étoit répandu que des traîtres travailloient à des souterrains pour introduire l'infidèle. Chacun eut ordre de veiller dans sa cave; & ce surcroît de fatigue acheva d'abatre les défenseurs de Vienne, en leur dérochant un sommeil nécessaire. D'autres parloient d'incendiaires gagés pour seconder les Turcs. Un jeune homme, qu'on trouva dans une église qui commençoit à s'embraser, fort innocent peut-être, fut mis en pièces par le peuple; mais l'artillerie Turque étoit plus à craindre que tous ces phantômes. On s'occupoit sans cesse à éteindre le feu que les bombes & les boulets rouges portoient dans la ville, tandis que les dehors tomboient en éclats. La demi-lune souffroit déjà beaucoup. Les remparts offroient par-tout de vastes brèches; &, sans l'invincible courage des soldats & des habitans, Vienne étoit emportée.

Dans cette extrémité, Léopold tourna les yeux vers la Pologne. Jean Sobieski, la terreur des forces Ottomanes & peut-être le seul

Souverain
est suppl
& de tou
y vole
mes. Il
&, le 5
armée le
dessus de
faisoit ad
& la bon
équipée a
entr'autres
prince Lu
l'honneur
nuit. Sob
que cette t
» la bien,
» troupe in
» jamais p
» Dans la
» vêtus à la
habilloient
plaisamment
vons dans
. Les Pol
dirent sur l
quatre heu
Kara-Musta
tages. Le 7
se joignirent
Chrétienne
soixante &

Souverain de son siècle, qui fût grand capitaine, est supplié de venir au secours de l'Empire & de tout le Monde Chrétien. Le monarque y vole à la tête de vingt-cinq mille hommes. Il parcourt deux cens lieues de pays; &, le 5 de Septembre, il passe avec son armée le pont de Tuln, à cinq lieues au-dessus de Vienne. La cavalerie Polonoise se faisoit admirer par les chevaux, l'habillement & la bonne mine. On eût dit qu'elle étoit équipée aux dépens de l'infanterie. Il y avoit entr'autres un bataillon fort mal vêtu. Le prince Lubomirski conseilloit au Roi, pour l'honneur de la nation, de le faire passer de nuit. Sobieski en jugea autrement; &, lorsque cette troupe fut sur le pont: « Regardez-
 » la bien, dit-il aux spectateurs; c'est une
 » troupe invincible, qui a fait serment de ne
 » jamais porter que les habits de l'ennemi.
 » Dans la dernière guerre, ils étoient tous
 » vêtus à la Turque. » Si ces paroles ne les habilloient pas, elles les cuirassoient, dit assez plaisamment M. l'abbé Coyer que nous suivons dans ce récit.

Les Polonois, au sortir du pont, s'étendirent sur la droite, exposés, pendant vingt-quatre heures, à être taillés en pièces, si Kara-Mustapha eût sçu profiter de ses avantages. Le 7, toutes les troupes Allemandes se joignirent à leurs Alliés; & toute l'armée Chrétienne se trouva composée d'environ soixante & quatorze mille hommes. On y

comptoit quatre Souverains, Jean Sobieski ; Maximilien-Emmanuel, électeur de Baviere, Jean-George III, électeur de Saxe, & Charles V, duc de Lorraine, & vingt-six princes de maison souveraine ; trois d'Anhalt, deux d'Hanovre, trois de Saxe, trois de Neubourg, deux de Wirtemberg, deux de Holstein, un de Hesse-Cassel, un de Hoënzollen, deux de Bade, un de Salm, le chevalier de Savoye, le prince de Saxe-Lavembourg, de l'ancienne & malheureuse maison d'Autriche.

Vienne étoit aux abois. Les Turcs & les maladies enlevoient, comme de concert, les officiers & les soldats. Presque tous les chefs avoient disparu. Le guerrier, miné par la fatigue & par la mauvaise nourriture, se traînoit aux brèches ; & celui que le feu de l'ennemi ne précipitoit pas au tombeau expiroit de langueur. Le peuple, qui d'abord se livroit aux travaux du siège, ne connoissoit plus d'autre défense que la priere. Il remplissoit les églises où la bombe & le boulet venoient porter la frayeur & la mort. Dès le 22 d'Août, on avoit jugé qu'on ne pouvoit plus tenir que trois jours, si les infidèles livroient un assaut général. Depuis cette époque funeste, une mine se précipitoit sur l'autre. La demi-lune étoit prise. Des brèches, de dix-huit à vingt toises, ouvroient les deux bastions & la courtine. Les soldats servoient de murailles. Une mine s'avançoit sous le palais de l'empereur,

déjà écrasé
de la Cour
On en évacua
neurs Autrichiens
loient plus
fois ils avoient
L'artillerie
part des ca
Staremberg
pérance, o
ce Général
avoit dit, «
» dernière
seuls mots
ment critiqu
» seigneur ;
vité même
la stupide in
ménager le
remplie, at
tulation. T
ignoroit mé
lorsqu'ils ét
Sobieski,
cet ordre de
» Le corps d
» pes impér
» le régimen
» Cour, le
» ou cinq es
» place desq
» gons, ou

déjà écrasé de bombes, & voisin du Bastion de la Cour. D'autres serpenoient çà & là. On en éventoit quelques-unes. Mais les mineurs Autrichiens, gens ramassés, ne vouloient plus rentrer dans la terre, dès qu'une fois ils avoient entendu travailler l'ennemi. L'artillerie ne pouvoit plus répondre. La plupart des canons étoient rompus ou démontés. Staremborg conservoit à peine un rayon d'espérance, ou plutôt il n'osoit plus espérer ; & ce Général qui, au commencement du siège, avoit dit, « Je ne rendrai la place qu'avec la » dernière goutte de mon sang, » écrivoit ces seuls mots au duc de Lorraine, en ce moment critique : « Plus de tems à perdre, mon » seigneur ; plus de tems à perdre. » L'activité même la plus rapide eût été inutile, sans la stupide inaction du Grand-Visir qui, pour ménager les richesses dont il croyoit Vienne remplie, attendoit qu'elle se rendît par capitulation. Tel étoit son aveuglement, qu'il ignoroit même les préparatifs des Chrétiens, lorsqu'ils étoient déjà près de l'accabler.

Sobieski, sur le point de marcher, délivra cet ordre de bataille, écrit de sa propre main. « Le corps de bataille sera composé des trou- » pes impériales, auxquelles nous joindrons » le régiment de cavalerie du maréchal de la » Cour, le chevalier Lubomirski, & quatre » ou cinq escadrons de nos gendarmes, à la » place desquels on nous donnera des dra- » gons, ou quelques autres troupes Alle-

» mandes. Ce corps sera commandé par M. le
» duc de Lorraine.

» L'armée Polonoise occupera l'aîle droite,
» qui sera commandée par le grand-général,
» Jablonowski, & les autres généraux de
» cette nation.

» Les troupes de MM. les électeurs de Ba-
» vière & de Saxe feront à l'aîle gauche, aux-
» quelles nous donnerons aussi quelques es-
» cadrons de nos gendarmes & de notre
» autre cavalerie Polonoise, à la place des-
» quels ils nous donneront des dragons ou
» de l'infanterie.

» Les canons seront partagés ; & , en cas
» que MM. les Electeurs n'en ayent pas assez,
» M. le duc de Lorraine leur en fournira.

» Les troupes des Cercles de l'Empire s'é-
» tendront le long du Danube, avec l'aîle
» gauche, en se rabatant un peu sur leur
» droite, & cela, pour deux raisons ; la pre-
» miere, pour inquiéter les ennemis, dans la
» crainte d'être chargés en flanc ; & la se-
» conde, pour être à portée de jeter un se-
» cours dans la ville, en cas que nous ne
» puissions pas pousser les ennemis aussi-tôt
» que nous l'espérons. M. le prince de Val-
» deck commandera ce corps.

» La premiere ligne ne fera que d'infante-
» rie, avec des canons ; suivie de près par une
» ligne de cavalerie. Si ces deux lignes étoient
» mêlées, elles s'embarrasseroient ; sans doute,
» dans les passages des défilés, bois & mon-

» tagnes. M
» plaine, l
» les inter
» nagés à c
» qui char
» Si nov
» trois lig
» plus d'u
» ce qui n
» il faudr
» qui doit
» c'est por
» & cette
» serve.

» Pour
» terie, c
» lerie Tu
» se pourr
» tres, ou
» pour les
» que bal
» lons.

» Je pr
» mesure
» de la dé
» la plaine
» il est ma

On n'a
river aux
cette chaî
la vaste p
routés se

» tagnes. Mais, aussi-tôt qu'on sera entré dans la
» plaine, la cavalerie prendra ses postes dans
» les intervalles des bataillons, qui seront mé-
» nagés à cet effet, & sur-tout nos gendarmes
» qui chargeront les premiers.

» Si nous mettons toutes nos armées en
» trois lignes seulement, cela nous prendra
» plus d'une lieue & demie d'Allemagne,
» ce qui ne seroit pas à notre avantage; &
» il faudroit passer la petite riviere de Vien,
» qui doit nous demeurer à notre aîle droite:
» c'est pourquoi il faut faire quatre lignes;
» & cette quatrieme servira de corps de ré-
» serve.

» Pour une plus grande sûreté de l'infan-
» terie, contre le premier effort de la cava-
» lerie Turque, qui est toujours fort vif, on
» se pourroit fort bien servir de *spanchérais-*
» *tres*, ou chevaux de frise, mais fort légers,
» pour les porter commodément, & à cha-
» que halte, les jeter à la tête des batail-
» lons.

» Je prie tous MM. les Généraux, qu'à
» mesure que les armées seront descendues
» de la dernière montagne, en entrant dans
» la plaine, chacune prenne son poste, comme
» il est marqué dans ce présent ordre.»

On n'avoit que cinq lieues à faire pour ar-
river aux Turcs, dont on étoit séparé par
cette chaîne de montagnes qui environnoient
la vaste plaine où ils s'étoient campés. Deux
routés se presentoient; l'une, par la partie la

plus élevée ; l'autre, par le côté où les sommets s'abaissant devenoient plus praticables. On se décida pour la première, la plus difficile, il est vrai, mais la plus courte. Le 9 de Septembre, toutes les troupes s'ébranlèrent. Les Allemands, après plusieurs tentatives pour monter leur canon, désespérèrent, & le laissèrent dans la plaine. Les Polonois eurent plus de courage. A force de bras & d'adresse, ils firent passer vingt-huit pièces ; & ce furent les seules qui tirèrent, le jour de la bataille. Cette marche, toute hérissée de difficultés, dura trois jours. Enfin, on approchoit de la dernière montagne, appelée *Calemberg*. Il étoit encore tems pour le Visir de réparer ses fautes. Il n'avoit qu'à s'emparer de cette hauteur, masquer les défilés ; il arrêtoit l'armée Chrétienne. Il ne le fit pas ; & c'est dans ce moment que les Janissaires, indignés de tant de bévues ; s'écrioient : « Venez, venez, infidèles ! La seule vue de vos » chapeaux nous fera fuir ! »

Ce sommet du *Calemberg*, qui restoit libre, découvrit aux Chrétiens, une heure avant la nuit, & l'innombrable armée des Turcs & des Tartares, & les débris fumans de Vienne. Des signaux avertirent incontinent les alliés du secours qui leur arrivoit. Ils n'avoient souffert toutes les extrémités d'un long siège, & se voir destiné avec sa femme & ses enfans au glaive du vainqueur, ou à l'esclavage dans une terre barbare, pour sentir

toute la joie
après avoir
dit aux généraux
» est mal calculé
» battons.
tre, à la grande
le 12 de Septembre
rore, le roi
sieurs autres
gion, peu
serent au F
l'Eucharistie
crioient au
ham, *Alléluia*

Au lever
descendit à
roulant du
bout de tre
recharger.
la profondeur
toit. Les Turcs
étonnement
ver au Visir
dans la grande
» Le Roi étoit
du cœur de
après avoir
mort tous
mille, il fa
de son armée
des murailles
néral. Mais

toute la joie que la ville éprouva. Sobieski, après avoir examiné les dispositions du Visir, dit aux généraux Allemands : « Cet homme » est mal campé ; c'est un ignorant : nous le » battons. » Le canon préluda, de part & d'autre , à la grande scène du lendemain. C'étoit le 12 de Septembre. Deux heures avant l'aurore, le roi, le duc de Lorraine, & plusieurs autres généraux, firent un acte de religion, peu pratiqué de notre tems. Ils s'adresserent au Fils de Dieu, en le recevant dans l'Eucharistie ; tandis que les Mahométans crioient au Dieu unique & solitaire d'Abraham, *Allah ! Allah !*

Au lever du soleil, l'armée Chrétienne descendit à pas lent & égal, pressant les rangs, roulant du canon devant elle, faisant halte au bout de trente ou quarante pas, pour tirer & recharger. Ce front s'élargissoit, & prenoit de la profondeur, à mesure que l'espace augmentoit. Les Turcs étoient dans le plus grand étonnement. Le Khan des Tartares fit observer au Visir les lances ornées de banderoles dans la gendarmerie Polonoise, en lui disant : « Le Roi est à la tête ! » & l'effroi s'empara du cœur de Kara-Mustapha. Sur le champ, après avoir ordonné aux Tartares de mettre à mort tous leurs captifs, au nombre de trente mille, il fait marcher à la montagne la moitié de son armée, tandis que l'autre s'approche des murailles pour y donner un assaut général. Mais les assiégés avoient repris cou-

rage. L'espérance, & même la certitude de vaincre, les avoit en effet rendus invincibles.

Les Chrétiens continuoient à descendre; & les Turcs montoient. L'action s'engagea. La premiere ligne des Impériaux, toute infanterie, chargea avec tant d'impétuosité, qu'elle fit place à une ligne de cavalerie, qui prit poste dans les intervalles des bataillons. Le roi, les princes & les généraux, gagnant la tête, combattoient, tantôt avec la cavalerie, tantôt avec l'infanterie. Les deux autres lignes pouffoient vivement les premières, protégées par le feu de l'artillerie qui tiroit à cartouches, & de fort près. Le champ de ce premier choc, entre la plaine & la montagne, étoit coupé de vignes, de hauteurs & de petits vallons. L'ennemi ayant laissé son canon à l'entrée des vignes, souffroit beaucoup de celui des Chrétiens. Les combattans, répandus sur ce terrain inégal, se le disputèrent avec acharnement, jusques sur le midi. Enfin les infidèles, pris en flanc, chassés de collines en collines, se retirèrent dans la plaine, en bordant leur camp.

Durant la chaleur de la mêlée, tous les corps de l'armée Chrétienne ayant combattu, tantôt sur des hauteurs, & tantôt dans des fonds, avoient doublé nécessairement les uns sur les autres, & dérangé l'ordre de bataille. On donna quelque tems à le rétablir; & la plaine devint le théâtre d'un triomphe que la

postérité au
xante & dix
contre plus
Turque, le
l'aîle droite;
Visir étoit au
des Janissaires
deux armées
tems; les Ch
& les Tartar
clairons. Enf
tôt, le sabre
pousse droit
rangs. Elle
drons qui e
de Spahis di
tres, les Va
sylvains, le
se portent m
général Ott
On méprise
de Bude, &
dent que par
dit-il alors au
» me secour
lut que dans
derniers effo
vre, les ren
répand la cr
ment s'éten
tous les corp
à la fois. L

postérité aura toujours peine à croire. Soixante & dix mille hommes alloient se heurter contre plus de deux cens mille. Dans l'armée Turque, le Bacha de Diarbékir commandoit l'aîle droite; celui de Bude, la gauche. Le Visir étoit au centre, ayant à ses côtés l'Agas des Janissaires, & le Général des Spahis. Les deux armées restèrent immobiles quelque tems; les Chrétiens dans le silence; les Turcs & les Tartares redoublant leurs cris au son des clairons. Enfin Sobieski donne le signal. Aussitôt, le sabre à la main, la cavalerie Polonoise pousse droit au Visir. Elle enfonce les premiers rangs. Elle perce jusqu'aux nombreux escadrons qui environnent Mustapha. Ce corps de Spahis dispute la victoire; mais tous les autres, les Valaques, les Moldaves, les Transylvains, les Tartares, les Janissaires même se portent mollement au combat. En vain le général Ottoman veut rétablir la confiance. On méprise ses paroles. Il s'adresse au Bacha de Bude, & à d'autres chefs, qui ne répondent que par un silence désespérant. » Et toi, dit-il alors au prince Tartare, » ne veux-tu pas » me secourir? » Le Khan ne voit plus de salut que dans la fuite. Les Spahis en font à leurs derniers efforts. La cavalerie Polonoise les ouvre, les renverse. Le Visir tourne le dos, & répand la crainte par sa fuite. Le découragement s'étend du centre vers les aîles que tous les corps de l'armée Chrétienne pressent à la fois. La terreur ôte la réflexion & les

forces à cette multitude immense, qui, sous un bon chef, auroit dû, dans une vaste plaine, envelopper son ennemi. Tout se disperse : tout disparoit. En un instant, ce champ, que l'œil ne pouvoit mesurer, ressemble à un affreux desert. La nuit arrêta la victoire des Chrétiens qui restèrent sur le champ de bataille, en attendant l'arrivée du jour. Sur les six heures du matin, le camp ennemi fut ouvert au soldat, dont l'avidité fut d'abord suspendue par un spectacle terrible ; des meres égorgées çà & là. Quelques-unes avoient encore leurs enfans attachés à leurs mammelles. Ces femmes ne ressembloient pas à celles qui suivent les armées Chrétiennes, courtisanes aussi funestes à la santé qu'à la vertu. C'étoient des épouses que les Turcs avoient mieux aimé sacrifier, que de les exposer à devenir les victimes d'une soldatesque effrénée. Ils avoient épargné la plus grande partie des enfans. On en recueillit cinq à six cens, que l'évêque de Newstadt fit nourrir & élever dans la religion des vainqueurs. Les Allemands & les Polonois s'enrichirent des dépouilles Musulmanes. C'est à cette occasion que le Roi écrivit à la Reine son épouse : « Le Grand-Visir m'a fait son » héritier ; & j'ai trouvé dans ses tentes la va- » leur de plusieurs millions de ducats. Ainsi » vous ne direz pas de moi ce que disent les » femmes Tartares, quand elles voient ren- » trer leurs maris les mains vuides : Vous » n'êtes pas des hommes, puisque vous re-

n venez
que répa
de Jean
& la R
eût vu,
Chrétien
sait où
tant de t
luer, au
le libéra
par des
Son chev
se proste
qui l'app
grand de
oublié. C
voloit de
joie le co
étant en
Deum,
des succ
VILL
17 de Ju
le comte
pagnols
La haine
souffrir a
sence, q
On se bat
nement l
furent mis
le champ

« venez sans butin. » C'est ainsi que , sans pres-
que répandre de sang , la valeur & l'habileté
de Jean Sobieski sauverent Vienne , l'Empire
& la Religion. En effet , Vienne prise , on
eût vu , comme à Constantinople , les églises
Chrétiennes se changer en mosquées ; & qui
sçait où le Mahométisme , qui couvre déjà
tant de terres , eût fini ? Staremberg vint sa-
luer , aussi-tôt après la victoire , le sauveur ,
le libérateur de Vienne ; & ce héros y entra
par des ruines , au milieu des acclamations.
Son cheval avoit peine à percer une foule qui
se prosternoit , qui vouloit baiser ses pieds ,
qui l'appelloit son Pere , son Vengeur , le plus
grand des Monarques. Léopold sembloit être
oublié. On ne voyoit que Sobieski. Son nom
voloit de bouche en bouche ; & les cris de
joie le conduisirent jusqu'à la cathédrale , où ,
étant entré , il entonna lui-même le *Te*
Deum , pour remercier le Dieu des batailles
des succès dont il avoit couronné ses armes.

VILLAVICIOSA. (*batailles de*) I. Le
17 de Juin 1665 , le marquis de Marialve &
le comte de Schomberg rencontrèrent les Es-
pagnols entre Villaviciosa & Montes-Claros.
La haine qui animoit les deux armées ne put
souffrir aucun délai. A peine fut-on en pré-
sence , qu'elle éclata d'une manière terrible.
On se battit , durant sept heures , avec l'achar-
nement le plus affreux. Enfin les Espagnols
furent mis en fuite. Dix mille hommes tués sur
le champ de bataille , quatre mille de pris avec

Artillerie, les équipages & les drapeaux, signalèrent cette victoire que les Portugais durent à l'habileté de Schomberg & à la valeur des François, & qui affermit le trône dans la maison de Bragance.

2. Le duc de Vendôme ayant été envoyé en Espagne, en 1710, pour soutenir Philippe V, qui chanceloit sur le trône, fit tout-à-coup changer la fortune par sa seule présence. On s'empressa de s'enroller sous les ordres d'un Général affable, populaire, généreux, & quelquefois prodigue par grandeur d'ame; & ces nouveaux soldats, qui connoissoient à peine ce que c'étoit que la guerre, lui promettoient d'une voix unanime de vaincre ou de mourir. Voulant profiter de cette ardeur guerrière, qui supplée souvent à l'expérience, le Roi Catholique & Vendôme poursuivirent l'ennemi dans le Portugal; traversèrent le Tage à la nage; font, le 9 de Décembre, Stanhope & cinq mille Anglois prisonniers dans Brihuéga; atteignent, le même jour, le général Staremberg dans la plaine de Villaviciosa, & lui livrent bataille, dès le lendemain. Philippe, animé de l'esprit du duc de Vendôme, se met à la droite de son armée. Le Général prend la gauche. L'action commence sur les trois heures du soir. La gauche des Allemands est rompue & dissipée du premier choc. La droite fait plus de résistance, & balance même la victoire. Elle étoit composée de six mille hommes des plus braves,

&

& formoit
valerie sur
rieres. Ven
de flanc. Il
parts; ma
une bravou
rer les guer
dats. Stare
brouillard é
& sa retrait
triomphe.
mes étendu
de deux m
avec son ar
ses bagages.
son camp e
des environ

VILLEFR
de) Don P
Espagnols,
Général; &
mille Franç
troupes cet
opiniâtre do
pher des plu
pénétrer dar
à chaque pa
faut, à tous
chers; des p
siculté des c
obstacles. L
capitaines q
S. & B. 2

& formoit un bataillon quarré, avec de la cavalerie sur les ailes, & des dragons sur les derrieres. Vendôme la fait attaquer de front & de flanc. Il l'enveloppe. Il la presse de toutes parts ; mais par-tout on oppose à ses efforts une bravoure invincible. La nuit vient séparer les guerriers, & sauver ces vaillans soldats. Staremberg profite des ténèbres & d'un brouillard épais pour se dérober à l'ennemi ; & sa retraite lui donne presque la gloire d'un triomphe. Il laissa plus de trois mille hommes étendus sur le champ de bataille, & plus de deux mille au pouvoir des vainqueurs, avec son artillerie & la plus grande partie de ses bagages. Les dépouilles qu'on trouva dans son camp enrichirent le soldat & les payfans des environs.

VILLEFRANCHE, EN PIÉMONT. (*prise de*) Don Philippe, à la tête de vingt mille Espagnols, dont le marquis de la Mina étoit Général ; & le prince de Conti, suivi de vingt mille François, inspirerent tous deux à leurs troupes cet esprit de confiance & de courage opiniâtre dont on a besoin quand il faut triompher des plus grands obstacles. Il s'agissoit de pénétrer dans le Piémont, où un bataillon peut à chaque pas arrêter une armée entiere ; où il faut, à tous momens, combattre contre des rochers, des précipices, des torrens ; où la difficulté des convois n'est pas un des moindres obstacles. Le premier d'Avril 1744, les deux capitaines passerent le Varo, riviere qui

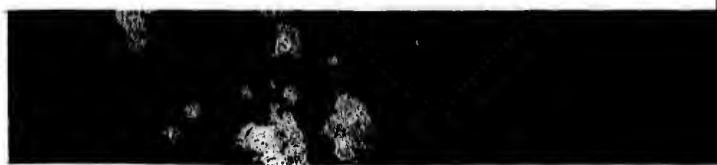
tombe des Alpes, & qui se jette dans la mer de Gènes; prirent la ville de Nice, & dissipèrent tout ce qui se trouva dans leur route. Mais, pour avancer, il falloit attaquer les retranchemens élevés près de Villefranche; &, après eux, on trouvoit ceux de la forteresse de Montalban, au milieu de rochers qui forment une longue suite de remparts presque qu'inaccessibles. On ne pouvoit marcher que par des gorges étroites, par des abymes sur lesquels plongeoit l'artillerie ennemie; & il falloit, sous ce feu terrible, inévitable, gravir de rochers en rochers. On trouvoit encore, jusques dans les Alpes, des Anglois à combattre. L'amiral Matthews avoit débarqué à Villefranche. Ses soldats étoient avec les Piémontois; & ses canonniers servoient l'artillerie. Tant de périls à braver; tant de barrières à forcer, auroient déconcerté les guerriers les plus braves. Mais que ne peut point le courage, quand il est dirigé par une sagesse active? Le prince de Conti se présente au pas de Villefranche. Dix mille Piémontois, qui le gardent, sont taillés en pièces. L'amiral Anglois & ses matelots n'évitent la captivité que par une prompte fuite. Ce rempart du Piémont, haut de près de deux cens toises; ce boulevard hérissé de foudres, que le roi de Sardaigne croyoit hors d'atteinte, est, en un instant, couvert de François & d'Espagnols. Villefranche est emportée. Montalban a le même sort. Vingt mille ennemis pris avec le

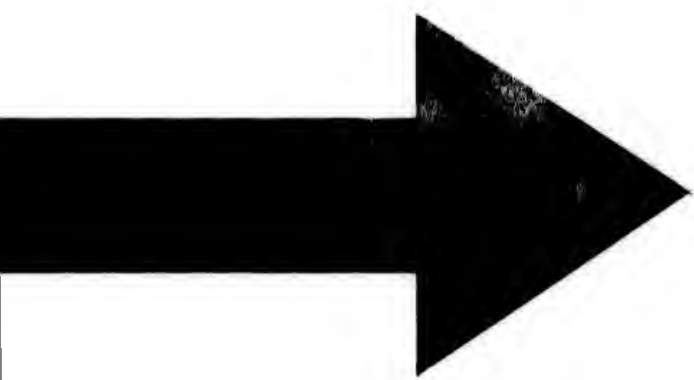
comte de
pièces de
de Nice, s
pide expéd
VILLEFR
de) Vers l
franche, en
les guerres
Montpasier
pour cette
de Montpa
aussi prise,
franche. L
troupes aya
rencontrere
d'autant mo
que les mur
On pilla. On
reux, jusqu'
deux villes
position fut
soi, & que
état. Ce tra
guerre qui s
VIMPHR
Bade-Dour
l'Empereur
par le génér
bron. Aussi
riots, & se d
succès, que
artillerie, é

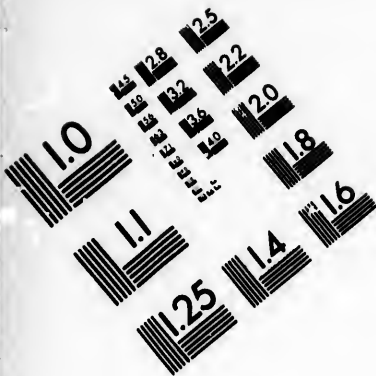
comte de la Suze, leur Général, cent sept pièces de canon, & la conquête du comté de Nice, sont les fruits de cette belle & rapide expédition.

VILLEFRANCHE, EN PÉRIGORD. (*prise de*) Vers l'an 1576, les habitans de Villefranche, en Périgord, avoient formé, durant les guerres civiles, le complot de surprendre Montpasier, petite ville voisine. Ils choisirent pour cette expédition la même nuit que ceux de Montpasier, sans en rien sçavoir, avoient aussi prise, pour tâcher de s'emparer de Villefranche. Le hazard fit encore que les deux troupes ayant pris un chemin différent, ne se rencontrèrent point. Tout fut exécuté avec d'autant moins d'obstacle de part & d'autre, que les murs étoient demeurés sans défense. On pilla. On se gorgea de butin. On se crut heureux, jusqu'à ce que, le jour ayant paru, les deux villes connurent leur méprise. La composition fut que chacun s'en retourneroit chez soi, & que tout seroit remis en son premier état. Ce trait peut donner une idée de la guerre qui se faisoit en ces tems-là.

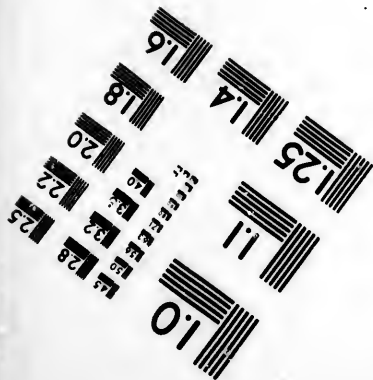
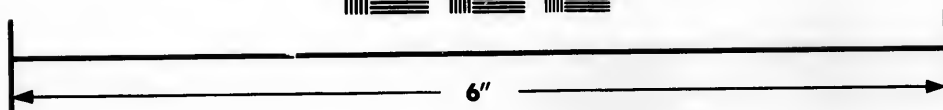
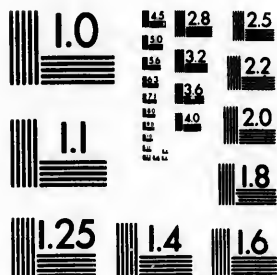
VIMPHEN. (*bataille de*) Le marquis de Bade-Dourlach, qui s'étoit déclaré contre l'Empereur, fut surpris, le 16 de Mai 1622, par le général Tilli, entre Vimphen & Hailbron. Aussi-tôt il se retrancha avec ses charriots, & se défendit, tout le jour, avec tant de succès, que les Impériaux, foudroyés par son artillerie, étoient sur le point de prendre la







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
15 28
16 25
17 22
18 20
19

10
11
12
13
14 28

fuite. Déjà les soldats du Marquis célébroient leur victoire, lorsqu'un boulet ennemi donna dans l'endroit où étoient leurs munitions de guerre, & mit le feu aux poudres. L'effet en fut horrible. Des escadrons & des bataillons entiers sautèrent en l'air. Chariots & chevaux, tout ce qui étoit proche, fut consumé par le feu, ou enlevé, & écrasé en retombant à terre. Les soldats les plus éloignés du péril, se croyant enveloppés dans le malheur des autres, se mirent en déroute, & entraînent leur chef dans leur fuite. La perte de cette bataille, où cinq mille de ses guerriers furent tués ou faits prisonniers, entraîna celle de ses Etats, qui lui étoient contestés par ses neveux. L'Empereur les adjugea à Guillaume, qui étoit l'aîné, & qui fit profession de la Religion Catholique.

VINCI. (*bataille de*) Depuis la victoire d'Amblef, Charles-Martel voyoit ses espérances se réaliser, & son parti grossir de jour en jour. En 717, il attaqua Chilpéric près de Vinci, qu'on croit être le petit village qu'on nomme *Imchi*, entre Arras & Cambrai. La bataille fut terrible. Les Royalistes se virent plus d'une fois sur le point de remporter la victoire; mais enfin le courage des troupes de Charles, quoiqu'inférieures au nombre, la fit déclarer pour ce prince qui poursuivit jusqu'à Paris le monarque vaincu.

VINTIMILLE. (*siège de*) En 1746, vers le mois d'Octobre, les François & les Espa-

gnols
glia,
dans
dans
ordres
troisier
gier.
& s'im
Cent d
rent tu
souteni
le 23 d
huit jo
telleme
roit pas
homme
niere ex
braver
battit en
quoient
ceux qu
& les le
ouvrit f
à l'assau
plus de
nier ave
sa parol
L'ann
de Franc
Villefran
chée fut
brèche,

gnols abandonnerent Vintimille ou Vintimiglia, ville maritime de l'Italie septentrionale, dans la république de Gènes, & laisserent dans le château trois cens hommes sous les ordres de M. Dieffenthaler, commandant du troisieme bataillon du régiment Suisse de Vigier. Ce brave officier y fut bientôt assiégé, & s'immortalisa par la plus héroïque défense. Cent dix-huit hommes de sa petite garnison furent tués dans les différens assauts qu'il eut à soutenir. Lorsqu'il fit arborer le drapeau blanc, le 23 d'Octobre, à huit heures du soir, il y avoit huit jours que l'intérieur de la forteresse étoit tellement ruiné par les bombes, qu'on n'auroit pas pu, en aucun endroit, mettre un homme à couvert. Il ne se rendit qu'à la dernière extrémité; & tant qu'il put utilement braver la mort, les foudres & les périls, il combattit en héros. Comme les boulets lui manquoient, il en fit déterrer plus de six cens de ceux que les ennemis avoient jettés sur la place, & les leur renvoya. Quelques jours avant qu'il ouvrît ses portes, les assiégeans étant montés à l'assaut, furent repoussés avec une perte de plus de cinq cens hommes. Il fut fait prisonnier avec sa garnison; mais on le relâcha sur sa parole, parce qu'il étoit malade.

L'année suivante, les troupes combinées de France & d'Espagne, après la conquête de Villefranche, attaquèrent Vintimille. La tranchée fut ouverte, le 27 de Juin. Il y eut brèche, la nuit du 29 au 30; & la garni-

son se rendit prisonniere de guerre, le 1^{er} de Juillet.

VOLANDUM. (*prise de*) Corbulon, général Romain, & le plus habile capitaine de son siècle, faisoit la guerre à Tiridate, roi d'Arménie. Il entreprit le siège de Volandum, la plus forte place du pays, & partagea ses troupes en trois corps. L'un forma une tortue pour aller à la sape. L'autre appliqua des échelles aux murailles; & le troisieme fut occupé à faire agir les machines. L'ardeur des Romains fut telle, qu'en moins de huit heures, Volandum fut emporté. Les vainqueurs ne perdirent pas un seul homme, & n'eurent que très-peu de blessés. *L'an de J. C. 59.*

VOLATERRA. (*combat de*) L'an de Rome 454, les Etrusques, ayant rassemblé les débris de leurs forces dans la plaine de Volaterra, où depuis s'est formée cette ville de Toscane, qu'on appelle aujourd'hui *Volterra* ou *Volterre*, le consul Scipion marcha contre ces infatigables rivaux de la grandeur Romaine. Les Samnites s'étoient joints à eux; mais leur innombrable armée ne put tenir contre les légions de la république. Après un combat vif & sanglant, ils furent entièrement défaits; & ils prirent la fuite, abandonnant sur le champ de bataille un riche butin, une foule de morts, de blessés & de prisonniers.

VOLSINIES. (*prise de*) Les habitans de cette ville, forcés par la nécessité, avoient donné la liberté à leurs esclaves, & les avoient

même ad-
teurs dev-
niens eur-
de Rome
leur ville
couverte
dans les f-
de grands
sure dont
n'en devi-
vivement
suivante.

cruels sup

VOLS

332, le c-
valeur, n-
cha sans p-
attaqua té-
l'armée a-
simple off-
panius. C-
avec tous
nemi vain-
put souter-
lut ouvrir
qui manq-
loppés de
l'armée d-
contreren-
rent & se
fin au co-
noient, p-

même admis dans leur sénat. Ces étranges sénateurs devinrent bientôt des tyrans. Les Volturniens eurent recours au peuple Romain. L'an de Rome 487, le consul Fabius marcha vers leur ville; mais leur conjuration avoit été découverte & punie. Il fallut en faire le siège dans les formes. Les assiégés eurent d'abord de grands succès; & le Consul reçut une blessure dont il mourut. Le courage des Romains n'en devint que plus furieux. Ils pressèrent si vivement la place, qu'elle se rendit l'année suivante. On fit souffrir aux esclaves les plus cruels supplices; & la ville fut détruite.

VOLSQUES. (*victoire des*) L'an de Rome 332, le consul Sempronius, Général plein de valeur, mais plus soldat que capitaine, marcha sans précaution contre les Volsques, les attaqua témérairement, & fut battu. Toute l'armée alloit être taillée en pièces, sans un simple officier de cavalerie, appelé *Sex. Terpanius*. Ce brave homme mit pied à terre avec tous les cavaliers, & se jeta sur l'ennemi vainqueur, avec une impétuosité qu'il ne put soutenir. En vain voulut-on résister; il fallut ouvrir un passage aux Romains: c'est ce qui manqua de causer leur perte; car, enveloppés de toutes parts, ils ne purent regagner l'armée du Consul. Heureusement qu'ils rencontrèrent une éminence où ils se cantonnèrent & se défendirent jusqu'à la nuit qui mit fin au combat. Les Volsques les environnoient, pendant que Sempronius, qui croyoit

sa cavalerie entièrement défaite, se mettoit en sûreté. Teinpanius, qui ne doutoit pas que les ennemis ne l'attaquassent de nouveau, dès que les ténèbres seroient dissipées, fut bien surpris, lorsqu'au point du jour il ne vit plus ni citoyens ni ennemis. Il retourne à Rome où il fut reçu avec des cris d'allégresse.

VOLTERRA. (*attaques de*) Les habitans de Volterra, ville de la Toscane, & de la dépendance des Florentins, étoient fort divisés entr'eux. Les uns vouloient s'accommoder avec le pape Clément VII, chef de la maison des Médicis, nouvellement exilée de Florence. Les autres vouloient défendre, les armes à la main, la liberté publique, qu'on venoit de rétablir. De cette opposition réciproque de volontés & de sentimens naquit une terrible sédition. Les citoyens s'armèrent contre les citoyens. Ceux qui tenoient pour la république se cantonnerent dans la citadelle, & foudroyoient la ville avec une nombreuse artillerie. Ceux qui prenoient le parti des Médicis, soutenus d'une petite armée commandée par Alexandre Vitelli, les tenoient assiégés, & les attaquoient sans cesse. Bientôt la citadelle, serrée de toutes parts, & manquant de vivres, se vit réduite à la dernière extrémité. On dépêcha à Florence pour demander un prompt secours. La république envoya sur le champ cinq compagnies sous les ordres du célèbre Ferruci, aussi brave soldat que sage ca-

pitaine. C
les ennem
fait entrer
donné qu
tions que
vées du cé
portées du
qu'à un en
avoient ét
perçant les
d'artillerie
avoient cro
concertées
d'une ronc
pessades, &
dont chacu
ceux de se
retranchem
d'une rue
Volterrans
tion. Ferru
ordre dans
victoire, c
des troupes
riers, & v
fendit en h
une tour,
railles. Il y
& repouffe
un éclat de
jambe. Il

pitaino. Cet intrépide Général arrive , malgré les ennemis , sous la citadelle de Volterra , y fait entrer ses troupes ; & , après leur avoir donné quelque repos , attaque les fortifications que les partisans des exilés avoient élevées du côté des républicains. Elles sont emportées du premier assaut. Ferruci pénètre jusqu'à un endroit de la ville , où les Volterrans avoient établi leur principale résistance , en perçant les maisons , & en plaçant deux pièces d'artillerie derrière le retranchement qu'ils avoient creusé. Mais , voyant ses troupes déconcertées par le feu de l'ennemi , il s'arme d'une rondache ; s'avance avec quelques lans-pessades , & un gros de chevaux-legers à pied , dont chacun étoit armé d'une pique ; frappe ceux de ses soldats qui reculent , s'empare du retranchement , rompt les murs des maisons d'une rue entière , dont il se rend maître. Les Volterrans intimidés se rendent à composition. Ferruci les rançonne , & rétablit le bon ordre dans la ville. A peine jouissoit-il de sa victoire , que Muzama'do , l'un des généraux des troupes ennemies , voulut lui ravir ses lauriers , & vint attaquer Volterra. Ferruci se défendit en héros. Les ennemis avoient abbatu une tour , & environ soixante brasses de murailles. Il y accourt avec l'élite de ses soldats , & repousse les assaillans. Dans ce moment , un éclat de pierre le blesse au genou & à la jambe. Il se fait mettre sur un siège , près de

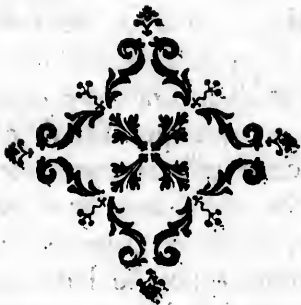
la brèche ; & , sans songer à se faire panser ; il encourage tellement ses soldats , que l'ennemi est forcé de se retirer , après avoir perdu beaucoup de monde. Quelques jours après , l'attaque recommença d'un autre côté ; & les assiégeans viennent à bout de faire de nouvelles brèches. Mais les soldats républicains les fortifient , & placent dans le fossé des tables garnies d'énormes cloux. Ferruci , insensible à la douleur de ses plaies , se trouve par-tout , & anime tout par sa présence , par ses exhortations , par ses exemples. Quatre porte-enseignes ennemis montent sur les brèches avec leurs drapeaux. On les repousse. On les massacre dans l'instant. L'action dure deux heures , sans que les exilés puissent gagner un pouce de terrain. On fait pleuvoir sur eux de l'huile bouillante. On roule des tonneaux qui , tombant dans le fossé avec impétuosité , & venant à se briser avec fracas , mettent en désordre les ennemis , au moyen des pierres dont ils étoient pleins , & qui , jaillissant çà & là , en tuent ou blessent un grand nombre. Enfin , voyant leurs efforts inutiles , ils se retirent pendant la nuit , laissant à Ferruci la gloire d'un second triomphe. *L'an 1530.*

VOUGLÉ. (*bataille de*) L'an 506 , Alaric , roi des Visigoths , provoqua le courroux de Clovis. Ce prince guerrier fit de grands préparatifs , se mit en campagne à la tête d'une armée pleine d'ardeur , & qui avoit

juré de ne
vaincu le
les plain
Poitiers.
reste indé
fondant a
les forcer
rompre l
mit en de
bles pour
senter qu
seule les s
de la valer
lâcheté ;
porta. Ala
les devoir
entraîné lu
ral , Clovi
& plus ex
des deux ,
roi Barbar
cheval. Pe
nement au
François p
ques effort
cette victo
l'empereur
narque Fra
ques du co
frivoles , p
Clovis , qu
lui envoyar

juré de ne se point faire la barbe qu'elle n'eût vaincu les ennemis, & joignit Alaric dans les plaines de Vouglé ou Vouillé, près de Poitiers. Aussi-tôt le combat se donne, & reste indécis, jusqu'à ce que les François, fondant avec impétuosité sur les Visigoths, les forcent de reculer, mais sans avoir pu rompre leurs rangs. Un nouveau choc les mit en déroute. Alaric fit des efforts incroyables pour les rallier. Il eut beau leur représenter qu'une défense vigoureuse pouvoit seule les sauver; que la victoire étoit le fruit de la valeur; qu'ils se deshonoreroient par leur lâcheté; tout fut inutile. La frayeur les emporta. Alaric, qui avoit rempli jusqu'alors les devoirs de capitaine & de soldat, fut entraîné lui-même. Dans ce désordre général, Clovis le remarqua. Poussé par la gloire, & plus encore par la vengeance, il pique des deux, & vient heurter si rudement le roi Barbare, qu'il le renverse de dessus son cheval. Pendant qu'on se battoit avec acharnement autour des deux princes, un soldat François perça le Visigoth qui faisoit quelques efforts pour se relever. Le bruit de cette victoire se répandit jusqu'à la cour de l'empereur Anastase, qui en félicita le monarque François, en le décorant des marques du consulat, du nom de *patrice*, titres frivoles, plus capables de flater la vanité de Clovis, que d'augmenter sa puissance, & en lui envoyant une couronne d'or.

VULTURNE. (*journée du*) L'an de Rome 456, le consul Volumnius surprit les Samnites, près de ce fleuve, lorsqu'ils alloient mettre en sûreté le butin qu'ils avoient fait. Dans le trouble où les avoit jettés l'arrivée subite du général Romain, des prisonniers qu'ils emmenoit, ayant rompu leurs liens, s'armerent de ce qu'ils rencontrèrent; se jetterent sur leurs ravisseurs; prirent leur chef, & le conduisirent au Consul. La déroute des Samnites fut complete.



WAL
de l
ques préla
un signal
thilde, fait
mes, & se
usant de d
alla mettre
rant de s'en
secours qu
Normandie
vant les lig
les croyoit
Ne jugeant
il prit le pa
fermant en
Ainsi Etien
combattre,
Eustache, a
vint à bout
avec laquel
ses jours. Il
prince avoi
de l'attaque
nécessité ou
tailler en pi
tendoit, en
cette grande

[W A L]

WALLINGFORT. (*siège de*) Étienne de Blois avoit fait mettre en prison quelques prélats mutins. Ce fut pour l'Angleterre un signal de révolte. Les partisans de Mathilde, saisissant ce prétexte, reprirent les armes, & se réunirent à Wallingfort. Le Roi, usant de diligence, assembla son armée, & alla mettre le siège devant cette place, espérant de s'en rendre maître, avant l'arrivée du secours que le fils de Mathilde préparoit en Normandie. Mais ce jeune prince parut devant les lignes de l'armée royale, lorsqu'on les croyoit encore sûr les côtes de son duché. Ne jugeant pas à propos de livrer bataille, il prit le parti d'affamer le monarque, en l'enfermant entre son armée & la ville assiégée. Ainsi Étienne ne pouvoit ni se retirer ni combattre, sans une défaite certaine. Son fils Eustache, apprenant le danger qu'il couroit, vint à bout d'assembler une nouvelle armée avec laquelle il essaya de secourir l'auteur de ses jours. Il fit, à l'égard du Duc, ce que ce prince avoit fait à l'égard du Roi. Au lieu de l'attaquer, il l'investit, & le mit dans la nécessité ou de mourir de faim, ou de faire tailler en pièces son armée. L'Angleterre attendoit, en tremblant, le dénouement de cette grande scène. Les maux qui accabloient

les deux partis inspirerent aux chefs des sentimens de paix. Après bien des conférences, souvent rompues & toujours renouées, on arrêta qu'Etienne garderoit la couronne pendant toute sa vie, & qu'après sa mort, elle passeroit au jeune prince Henri, duc de Normandie, que le Roi adoptoit pour son fils aîné, & pour son héritier présomptif. L'année suivante 1154, Henri monta sur le trône vacant par le décès d'Etienne. Ce prince, fils de Geoffroi, comte d'Anjou, & de Mathilde, fille de Henri I, fut le chef de l'illustre maison des Plantagenêts, qui régna long-tems avec gloire.

WANDAVASCH. (*attaque de*) Le major Bréreton, général des Anglois dans les Indes, avoit ordre de tout tenter pour s'emparer des possessions Françaises. Un renfort de trois cens soldats Anglois du régiment de Cootes, & quatre cens autres lui étant arrivés à propos, il forma le projet de surprendre Wandavasch. Il y marcha, le 24 de Septembre 1760, à la tête de sept mille Indiens, de cinq cens soixante-dix chevaux, & d'une artillerie de quatorze piéces de canon. A l'approche des ennemis, les gardes avancées tirèrent quelques coups de fusils; puis allèrent précipitamment rejoindre le gros de leurs troupes retranchées sous le canon du fort qui domine le village. Leur nombre pouvoit aller à mille hommes; & il paroissoit d'autant plus difficile de les déloger de leurs retranche-

mens, qu
de canon
canonnier
eux-mêmes
armée con
par force
à disputer
Anglois,
qu'il avoit
courage, &
quement l'
de diviser
çois. Le 3
donna le f
toutes parts
de trois he
derriere les
pre à recevo
rent encore
chement. L
peut-être le
ingénieurs,
ne s'étoient
n'eussent pa
que le bruit
épouvanta
avec la plus
dant que le
dier à tout
nuit firent p
lerie des assi
siégeans, fr

mens, qu'ils étoient bordés de vingt pièces de canon, parfaitement bien servies par un canonnier François. Les obstacles étoient par eux-mêmes insurmontables, sur-tout à une armée composée de différens peuples servans par force, contre mille hommes déterminés à disputer le terrain pied à pied. Le capitaine Anglois, trompé sur le nombre d'ennemis qu'il avoit à combattre, ne consulta que son courage, & décida qu'il falloit donner brusquement l'assaut de trois différens côtés, afin de diviser les forces & l'attention des François. Le 30, à deux heures du matin, on donna le signal. Les troupes s'ébranlent de toutes parts, attaquent avec furie. En moins de trois heures, le poste est emporté. Mais derrière les François étoit un fossé sec, propre à recevoir une troupe battue. Ils s'y retirèrent encore, comme dans un second retranchement. Les Anglois les y poursuivirent; & peut-être les y auroient ils forcés, si leurs ingénieurs, qui travailloient dans l'obscurité, ne s'étoient pas égarés ou trompés, ou s'ils n'eussent pas été abandonnés des Indiens que le bruit du canon & de la mousqueterie épouvanta de telle sorte, qu'ils s'enfuirent avec la plus grande vitesse. D'ailleurs, pendant que le général Bréretton tâchoit de remédier à tout ce désordre, les ténèbres de la nuit firent place à la clarté du jour; & l'artillerie des assiégés, découvrant en plein les assiégeans, fit un si grand ravage dans leurs

rangs, qu'il fallut renoncer à l'attaque, & songer à une prompte retraite. Cette entreprise infructueuse coûta plus de quatre cens hommes à l'Angleterre.

WARBOURG. (*affaire de*) Le prince Ferdinand, général des troupes Hanovriennes, n'avoit pu arrêter les progrès de l'armée Françoisse, commandée par le maréchal de Broglie, ni sauver toute la Hesse d'une invasion générale. Ces petites disgraces ne lui avoient cependant point fait abandonner le dessein de reprendre sa revanche. Comme les ennemis n'étoient pas en état d'occuper une si grande étendue de pays, sans se diviser en plusieurs corps trop éloignés pour pouvoir se donner la main à tems, il jetta les yeux sur la division que commandoit le chevalier Du-Muy, entre la ville de Warbourg & la riviere de Dymel. Le prince héréditaire de Brunswick fut chargé de cette expédition. Ce Général, digne de l'auguste maison qui lui a donné le jour, convint, avec le Général Sporken, qu'ils tourneroient la gauche de l'ennemi, pendant que le prince Ferdinand avanceroit avec l'armée sur son front. Le 31 de Juillet 1760, le chevalier Du-Muy se vit attaqué tout-à-coup en flanc & sur les derrieres. Il disputa le terrain autant de tems qu'il fallut pour s'assurer une retraite. Il la fit; mais ce fut en laissant quinze cens hommes, ou sur le champ de bataille, ou au pouvoir des vainqueurs, avec dix piéces de canon. Milord

Granby,

Granb
porter
bua be

WE

Witten
tion de
1138;
ceint le
& se re
perg, l
L'Empe
soutint t
héroïque
queur v
cependa
mit de t
qu'elles
Duc pro
sauver le
ses épaul
furent aut
gées de ce
tête. Il r
touchant
causoit, il
femmes.

WEIS

Charles d
la reine d
à son arm
de Coign
sembourg
S. & B.

Granby, à la tête des Anglois qui se comporterent avec leur valeur ordinaire, contribua beaucoup au succès de cette journée.

WEINSPERG. (*prise de*) Le duc de Wittemberg s'étoit vivement opposé à l'élection de Conrad III, proclamé Empereur en 1138; & quand le nouveau monarque eut ceint le diadème, il refusa de le reconnoître, & se renferma dans la petite ville de Weinsperg, l'une des fortes places de ses Etats. L'Empereur irrité vint l'assiéger. Le rebelle soutint toutes ses attaques avec une bravoure héroïque, & ne céda qu'à la force. Le vainqueur vouloit mettre tout à feu & à sang: cependant il fit grace aux femmes; leur permit de sortir & d'emporter avec elles ce qu'elles avoient de plus cher. L'épouse du Duc profita aussi-tôt de cette permission pour sauver les jours de son mari. Elle le prit sur ses épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant; & Conrad les vit sortir, chargées de ce fardeau précieux, la duchesse à leur tête. Il ne put tenir contre un spectacle si touchant; &, cédant à l'admiration qu'il lui causoit, il fit grace aux hommes en faveur des femmes. La ville fut sauvée.

WEISSEMBOURG. (*action de*) Le prince Charles de Lorraine, général des troupes de la reine de Hongrie, ayant fait passer le Rhin à son armée, en 1744, prévint le maréchal de Coigni, & s'empara des lignes de Weissembourg, de Lauterbourg, de la Lanterq

S. & B. T. III, Part. II.

T

& du village d'Alstah, en Alsace. M. de Coigni, l'ayant appris, n'hésita pas sur le parti qu'il avoit à prendre. Il résolut de chasser les Autrichiens de tous ces postes. Le 5 de Juillet, il fit attaquer ces lignes en même tems par trois endroits. Toutes les troupes ayant marché avec une ardeur égale, les trois attaques réussirent également. Weissebourg fut emporté, l'épée à la main, sans qu'on fût obligé de se servir de canon; & les Autrichiens furent forcés de se retirer. Ils perdirent environ trois mille hommes en cette occasion; & six cens furent faits prisonniers dans Weissebourg. La perte des François & des Bavaois fut peu considérable. Cependant les vainqueurs ne restèrent pas dans les lignes qu'ils craignoient ne pouvoir défendre contre les ennemis; & ces derniers y étant rentrés, les comblèrent & détruisirent les ouvrages de Lauterbourg.

WIBOURG. (*prise de*) L'univers voyoit avec étonnement que le Czar Pierre Alexiowits étoit devenu, à force de défaites, un guerrier, & même un conquérant redoutable. En 1710, ce prince étant entré dans la Finlande, se présenta devant Wibourg, l'une des plus fortes places de ces contrées, & en forma le siège. La ville se défendit long-tems, & ne se rendit, le 25 de Juin, qu'après avoir été réduite à la dernière extrémité. Quoique la capitulation eût été réglée dans les formes ordinaires, le vainqueur fit arrêter une partie de

la garnison
qu'on dé
vite, qui
sans caract
devoit être
que comme
on cette
s'il y avoit
étoit moins
WILLI
maréchal de
mée Fran
n'étoit pas
sur la déf
prise d'écla
nemies car
de Werle
sen. Le 19
après midi
en mouven
sa marche
sur Nadel
s'emparer
la possessio
mouvement
mand, gé
n'avoit pas
avec le pri
le même jo
troupes sur
chés de Sch
muhl. La

la garnison, en représailles, disoit-il, de ce qu'on détenoit en Suède un envoyé Moscovite, qui, dans le fond, n'étoit qu'un homme sans caractère public, & qui, pour cette raison, devoit être regardé plutôt comme un espion que comme un ministre. Peut-être passeroit-on cette perfidie au législateur de la Russie, s'il y avoit moins de vertus, & si notre siècle étoit moins philosophe.

WILLINGHAUSEN. (*bataille de*) Le maréchal de Broglie, qui commandoit l'armée Françoisé en Allemagne, croyant qu'il n'étoit pas de l'honneur de sa nation de rester sur la défensive, résolut de tenter une entreprise d'éclat, en allant attaquer les troupes ennemies campées en-deçà de la Lippe, près de Werle & de Willinghausen, ou Filinkausen. Le 15 de Juillet 1761, à quatre heures après midi, ce Général mit toute son armée en mouvement sur trois colonnes. Il dirigea sa marche sur Soëst, d'où il devoit se porter sur Nadel, forteresse importante, & de-là s'emparer du village de Willinghausen, dont la possession décideroit de la victoire. Ce mouvement hardi, que le prince Ferdinand, général de l'armée Hannovrienne, n'avoit pas soupçonné, avoit été concerté avec le prince de Soubise. Celui-ci devoit, le même jour, faire camper une partie de ses troupes sur la Bruyère, vis-à vis les débouchés de Scheidengen, de Neumuhl & de Cornuhl. La colonne de la gauche, composée

de l'avant-garde de M. de Belfunco , & du corps des Grenadiers de France , & Royaux , aux ordres de M. de Stainville , étoit destinée à suivre la rive droite du ruisseau d'Aëst , & à prendre poste au château de Madel. Cet objet fut rempli presque sans résistance. La colonne de la droite , dont M. le baron de Clofen faisoit l'avant-garde , devoit passer par Ultrop , s'avancer à Willinghausen , & faire l'attaque. Tout cela fut exécuté avec la plus grande vigueur & le plus heureux succès. M. de Clofen , après une défense opiniâtre , s'empara du village ; poussa les troupes qui le gardoient jusqu'au-delà de l'abbatis qu'ils avoient fait en-devant de leur camp , & s'y posta , ainsi que dans une redoute qu'ils avoient construite. Un corps Anglois , conduit par milord Gramby , vint , à plusieurs reprises , pour déloger les François. Mais ses tentatives furent inutiles , parce que le Maréchal rafraîchissoit continuellement ses troupes. Ces attaques diverses , soutenues d'un feu terrible de mousqueterie & de canon , durèrent jusqu'à neuf heures , que les François demeurèrent maîtres du terrain & de quelques pièces d'artillerie.

Une affaire générale devenoit inévitable. Le Maréchal , dans le dessein d'être secondé par le prince de Soubise , lui dépêcha un courrier à deux heures du soir. Les nouvelles qu'il en rapporta n'étoient rien moins que satisfaisantes. Le corps du prince n'étoit point arrivé aux gorges désignées pour tenir en

échec l'
cette ex
de Brog
cuté que
prince F
résolut d
desseins a
neuf heu
fut conva
y alloit a
nes Hann
droite de
coup sur l
de canon
çois que t
boient sur
résister. A
pérer du c
gea plus q
franchir le
surmonte t
tent en bo
fen , emm
victoire qu
Le reste su
peu-à-peu
& montrant
poisante, qu
n'y'eut que
rent , qui s
campagne
furent plusie

échet l'aîle droite Hannoverienne. Ainsi, dans cette extrémité imprévue, il fallut que le duc de Broglie fit seul ce qui ne pouvoit être exécuté que conjointement avec son collègue. Le prince Ferdinand, instruit de l'état des choses, résolut de saisir l'occasion. Il sçut masquer ses desseins avec tant d'adresse, que ce ne fut qu'à neuf heures du matin, 16 de Juillet, que l'on fut convaincu, dans l'armée Françoisë, qu'il y alloit avoir une affaire décisive. Les colonnes Hannoveriennes, venant du centre & de la droite de leur armée, se porterent tout-à-coup sur leur gauche; & un bruit effroyable de canon & de mousqueterie apprit aux François que toutes les forces alliées leur tomboient sur les bras. Il n'étoit pas possible de résister. Ainsi le Maréchal, n'ayant rien à espérer du côté du prince de Soubise, ne songea plus qu'à une prompte retraite. Il falloit franchir les plus grands obstacles. Le héros surmonte tout ce qui l'arrête. Ses troupes sortent en bon ordre du village de Willinghausen, emmenant avec elles les trophées de la victoire qu'elles avoient remportée la veille. Le reste suit le même chemin, & se replie peu-à-peu, faisant volte-face à chaque instant, & montrant une contenance si fière & si imposante, que les Alliés n'osèrent les attaquer. Il n'y eut que les troupes legeres qui s'avancerent, qui s'emparerent de quelques piéces de campagne demeurées sans chevaux, & qui firent plusieurs prisonniers. De ce nombre fut

le régiment de Rougé, qui avoit beaucoup souffert, & qui se trouva compé du reste de l'armée. Cette double affaire, qui dans le fond n'étoit que de peu de conséquence, eut des suites beaucoup plus funestes pour les François, qu'une grande bataille qu'ils auroient perdue. Ils eurent à pleurer le trépas du duc d'Havré, & de plusieurs autres seigneurs de haut rang, dont la valeur s'étoit signalée dans les rencontres les plus dangereuses. Du côté des Alliés, on compta parmi les blessés le jeune prince Henri, neveu du prince Ferdinand. A la premiere requisition du général Hanovrien, le Maréchal envoya deux chirurgiens habiles de son armée, dont l'art & les soins tirèrent en peu de tems le jeune prince d'affaire.

WILSHOVEN. (*attaque de*) Au commencement de la campagne de 1745, le général Brown, à la tête d'un corps de troupes Autrichiennes, s'approcha de Wilshoven ou Wils-hoffen, petite ville de Baviere, & fit sommer inutilement la garnison de se rendre. Sur le refus, il commença à battre la place, & fit donner deux furieux assauts à la ville. Il fut repoussé. Mais, ayant reçu de nouveaux renforts, il en livra un troisieme; & le feu, que ses troupes mirent dans le fauxbourg obligea la garnison à se rendre prisonniere de guerre. Ce ne fut, au reste, qu'après qu'elle se fut défendue avec une bravoure plus qu'humaine.

WOLFEMBUTEL. (*bataille de*) Le 29 de Juin 1641, les troupes de France, de

Hesse
les pla
chiduc
briant,
d'en ve
s'appro
plusieu
Impéria
mille so
suite av
ment so
drapeau

WO
prépar
lorsque
rer une
partir au
parer du
leurs de
des. La
vive &
la ville
garnison
velle,
Wondiv
si peu de
long-ten
partie;
l'activité
tête de
quête q
arrive à

Hesse & de Luxembourg rencontrèrent dans les plaines de Wolfembutel l'armée de l'archiduc Léopold. Aussi-tôt le comte de Guébriant, qui commandoit les François, résolut d'en venir aux mains. Il donne le signal. On s'approche. On se frappe, On se tue, durant plusieurs heures. Enfin deux mille cinq cens Impériaux sont couchés sur la place ; deux mille sont faits prisonniers : le reste prend la fuite avec l'Archiduc, & abandonne honteusement sept pièces de canon, plus de soixante drapeaux, le champ de bataille, & la victoire.

WONDIWAS. (*prise de*) M. de Lally se préparoit à faire le siège de Trichenapali, lorsque le gouverneur de Madras, pour opérer une diversion qui réussît à coup sûr, fit partir aussi-tôt le colonel Cootes, pour s'emparer du poste de Wondiwass, l'un des meilleurs de la domination Française dans les Indes. La manœuvre du capitaine Anglois fut si vive & si prompte, qu'en moins de cinq jours la ville fut attaquée, foudroyée, prise, & sa garnison prisonniere de guerre. A cette nouvelle, le général François voulut reprendre Wondiwass qui, n'ayant pu être rétabli en si peu de jours, paroissoit ne pouvoir pas tenir long-tems. C'eût été sans doute un coup de partie ; mais il avoit en tête un adversaire dont l'activité tenoit du prodige. Cootes part à la tête de sa cavalerie, pour délivrer sa conquête que l'ennemi attaquoit avec fureur. Il arrive à trois lieues de la place assiégée, où il

trouve son infanterie qui, par une marche forcée, avoit gagné à tems le lieu où devoit se faire la réunion de tous les corps. On marche aux François. Leurs gardes avancées en viennent aux mains avec l'avant-garde des Anglois. Bientôt le combat s'engage de toutes parts. L'ardeur des guerriers le rend sanglant & opiniâtre. La victoire balance long-tems. Enfin les François plient, se laissent enfoncer; &, après s'être retirés dans leur camp, ils l'abandonnent avec précipitation, & laissent le champ de bataille couvert de huit cens de leurs morts, & tous les trophées de la victoire. Cette bataille se donna, le 31 de Décembre 1760. Il étoit tems que Wondiwas fût secourue. Le commandant avoit donné le signal de détresse : sa défense lui fit honneur. M. Cootes se couvrit de gloire; & M. de Lally acheva de perdre sa réputation.

WORCHESTER. (*bataille de*) Charles II, fils de cet infortuné monarque, que sa foiblesse & l'audace des Anglois rebelles avoient conduit sur un échafaud, fit, en 1651, de nouveaux & de plus grands efforts pour recouvrer le trône de ses peres. Il passe en Ecoffe, y assemble une armée, entre en Angleterre. Dès qu'il paroît, une foule de seigneurs Anglois s'offrent de le servir. Bientôt il compte sous ses étendards près de trente-deux mille hommes. Avec ces forces, il marche contre Worchester, sans rencontrer aucun obstacle. Cette ville, une des plus

confidér
vingt-hu
portes, d
allarmé
leve des
combatta
chester,
pouffée
la place
l'armée
seil de g
fenter la
à livrer
plus nom
son roi lé
de son g
& qui all
rangé se
qu'on fit
rale. Il se
pieuseme
& lui ad
tique. L
confidéro
crioient d
» ah ! l'hy
prisâ leur
saintemen
prière, i
chaleur,
& les sold
promiren

confidérables d'Angleterre , & qui n'est qu'à vingt-huit lieues de Londres , lui ouvre ses portes , & le reçoit en Souverain. Cromwel , allarmé des rapides progrès de son ennemi , leve des troupes , & , suivi de vingt-six mille combattans , vient se présenter devant Worchester , à dessein de l'assiéger. L'attaque fut poussée avec tant de vigueur , qu'il emporta la place , au bout de trois jours , à la vue de l'armée Royale. Charles fit assembler le conseil de guerre. Il y fut résolu qu'on iroit présenter la bataille à l'ennemi. Cromwel , prêt à livrer un combat décisif contre une armée plus nombreuse que la sienne , commandée par son roi légitime , employa toutes les ressources de son génie , dans une occasion si critique , & qui alloit décider de son sort. Après avoir rangé ses guerriers en bataille , il ordonna qu'on fit dans tous les rangs une priere générale. Il se jeta le premier à genoux , joignit pieusement ses mains , leva les yeux au ciel , & lui adressa une oraison fervente & pathétique. Les habitans de Worchester , qui le confidéroient du haut de leurs remparts , crioient de toute leur force : « Ah ! le scélérat ! » ah ! l'hypocrite ! » Mais le Protecteur méprisâ leurs injures , & ne songea qu'à jouer saintement son rôle. Après avoir achevé sa priere , il harangua ses troupes avec tant de chaleur , tant d'éloquence , que les officiers & les soldats leverent leurs épées nues , & lui promirent , par des sermens horribles , de vain-

cre ou de mourir. Cromwel ordonna ensuite aux vivandiers de donner l'eau-de-vie à tous les soldats du régiment des Gardes, qui étoient aux premiers rangs ; après quoi, les deux armées en vinrent aux mains. Le premier choc fut terrible. Charles & Cromwel y firent des prodiges de valeur, & se cherchèrent l'un l'autre avec une ardeur égale. D'abord tout plia sous l'effort des Royalistes ; &, selon toutes les apparences, la victoire étoit au Roi, sans la trahison des Ecoffois qui l'abandonnerent lâchement, & refuserent absolument de combattre lorsqu'il avoit le plus besoin de leurs bras. Ils étoient choqués, dit-on, de ce que le prince les laissoit sous la conduite du duc d'Hamilton, pendant qu'il faisoit l'honneur aux Anglois de les commander en personne. Charles, instruit de la cause de leur mécontentement, courut à eux sur le champ, pour se mettre à leur tête. Mais les Anglois, indignés à leur tour de ce que le roi les quittoit pour aller commander les Ecoffois, ne voulurent plus se battre. Le malheureux monarque, trahi de tous côtés, se vit forcé de prendre la fuite. Il traversa au grand galop la ville de Worchester, & se réfugia dans la campagne, suivi d'un grand nombre d'officiers. Après avoir congédié ces infortunés compagnons de sa disgrâce, il s'évada, déguisé d'abord en domestique, puis en bûcheron, & vint à bout, après mille aventures, d'échapper aux émissaires de Crom-

wel, qui
barquer
cherche
WO
Turcs,
les ord
Woygn
ter ; &
Jean So
lonois,
fenta de
dans la r
Animé p
logne all
observer
mée s'é
Zurawno
& le N
question
quoit ; &
moment
vaux de
impétue
l'ennemi
versa sur
envelop
plaine à
ordre, r
pes Otto
ce tems
Des red
dirent d

wel, qui le cherchoient par-tout, & de s'embarquer pour la France où il vint encore chercher une retraite.

WOYGNASS. (*siège de*) Cent vingt mille Turcs, & quatre-vingt mille Tartares, sous les ordres d'Ibrahim Shaïtan, assiégeoient Woygnass, ville forte, sur les bords du Niefter; & déjà ils s'en croyoient maîtres, lorsque Jean Sobieski, suivi de trente-huit mille Polonois, & accompagné de sa fortune, se présenta devant leurs lignes, les força, & les mit dans la nécessité d'abandonner leur entreprise. Animé par ce premier succès, le roi de Pologne alla camper sur les rives du fleuve, pour observer les mouvemens des infidèles. Son armée s'étendoit dans une vaste plaine entre Zurawno & un marais très-profond. Un bois & le Niefter couvroit ses derrières. Il étoit question de fortifier le front. Le tems manquoit; & les infidèles pouvoient paroître d'un moment à l'autre. Jean, pour établir les travaux de l'infanterie, passa la Scévits, torrent impétueux & tranquille tour-à-tour; chercha l'ennemi, tomba sur l'avant-garde qu'il renversa sur le centre. Mais, au moment d'être enveloppé par cette multitude qui couvroit la plaine à plusieurs lieues, il fit sa retraite en bon ordre, repassa la rivière, & y arrêta les troupes Ottomanes un jour entier. On employoit ce tems précieux à former les retranchemens. Des redoutes, & des fortins détachés défendirent de toutes parts ces lignes qui renfer-

moient la dernière ressource & le destin de la Pologne. Ibrahim, charmé de la résolution des Chrétiens, étendit ses troupes en arc, dont le Niefter faisoit la corde; &, dans cet espace, il enveloppa le marais, le bois, l'armée Polonoise, & le gros ruisseau qui séparoit les deux camps. Toute communication fut coupée. Plus de convois; plus de secours à espérer pour Sobieski. On étoit au 21 de Septembre 1676. Le 27 parut décisif. Ibrahim se mit en bataille, faisant porter devant lui de grands amas de fascines pour combler le fossé qui protégeoit l'ennemi. Jean, au lieu de l'attendre derrière ses lignes, se présenta dans les espaces des fortins détachés. Cette manœuvre hardie arrêta les infidèles au-delà du ruisseau. Le 29, ils marquerent plus de résolution. Un corps de Janissaires passa & attaqua les redoutes de la droite. Les dragons Polonois les défendirent si bien, que l'action générale fut encore suspendue. Le 8 d'Octobre, la droite des Chrétiens fut encore affaillie; &, pendant le combat, le Khan des Tartares passa le Niefter à la nage, au-dessous de l'embouchure de la Scévits, qu'il traversa pareillement, & vint fondre sur la gauche. Le centre resta toujours immobile, observant les mouvemens d'Ibrahim qui attendoit le moment d'une affaire générale. Le moment ne vint pas. Trois mille cavaliers Turcs périrent. Ibrahim & le Khan repassèrent tristement le fleuve & le ruisseau. Le général de

la sublim
la victoi
attaques.
siégea. D
devant u
cavaliers
Turcs se
fut bien
rante-hu
Polonois
hommes
verser la
loigner,
tion de t
cautions
Il voulut
Cependa
soient av
tranchem
tranchées
l'une à l'
eût soula
noit affre
fés dans l
voisine,
niffoit au
avec un
plus que
branches
nourritur
une disette
suré pour

la sublime Porte, sentant toute la difficulté de la victoire, voulut mettre plus d'art dans ses attaques. L'armée qu'il tenoit bloquée, il l'assiégea. Des tranchées furent ouvertes, comme devant une place; & l'on éleva sept grands cavaliers avec un travail dont peut-être les Turcs seuls sont capables. La grosse artillerie fut bientôt en batterie. Des pièces de quarante-huit livres de balle labouroient le camp Polonois, du matin au soir, emportant les hommes & les chevaux. Un boulet vint traverser la tente du roi. On le supplia de s'éloigner, ou du moins de souffrir une élévation de terre pour le couvrir. Il rejetta ces précautions timides. Le danger étoit extrême. Il voulut le partager avec le dernier des soldats. Cependant les tranchées Turques se pousoient avec vigueur, & s'approchoient des retranchemens. Sobieski ordonna des contre-tranchées; & l'on vit alors deux armées aller l'une à l'autre par-dessous terre. Une bataille eût soulagé les Polonois. Leur situation devenoit affreuse. Les fourrages qu'on avoit amassés dans le camp étoient consommés. La forêt voisine, qui, pour dernière ressource, fournissoit aux chevaux des feuilles qu'on mêloit avec un peu de grain, ne montrait presque plus que du bois; & ce bois, c'est-à-dire les branches les plus tendres, servit encore de nourriture. Les hommes étoient dévorés par une disette aussi terrible; & le pain étoit mesuré pour le roi comme pour le soldat. L'ar-

tillerie, obligée de répondre à un feu bien supérieur, épuisoit ses boulers. On n'usoit de la poudre qu'avec la plus exacte sobriété. Tout manquoit presque, excepté le courage; & le roi étoit en proie aux plus cruelles inquiétudes. Il fit compter les rations: il n'y en avoit plus que pour quatre jours. Dans cette extrémité, il résolut de tout risquer; & dès l'entrée de la nuit, il donna ses ordres pour attaquer, le lendemain, au lever de l'aurore. Déjà les guerriers, remplis de ce courage redoutable qu'inspire un dernier désespoir, se dispoient à sortir de leurs lignes pour vaincre ou pour périr, lorsqu'on vit arriver deux Bachas & vingt-quatre Janissaires qui n'avoient dans leurs mains que de longs bâtons blancs. Ils venoient proposer la paix de la part d'Ibrahim. Après de longues contestations, elle fut signée à Zurawno; & ce traité sauva la république.



U L C
le p
obtenu de
rendu de
faire la g
l'Italie, l'a
prêts à to
leur maître
virent la
& de jave
la sollicitat
chemin à
impossible
glant les C
rent dans
engagés da
fés à une g
la fuite, lo
bord de la
» s'écria-t-il
» des enne
» vent. » A
En un inf
tombe deva
suint les enn
que seul, h
nombreuse.
en combatta

[U L C]

ULCA. (*bataille d'*) Théodoric, prince le plus accompli de son siècle, ayant obtenu de l'empereur Zénon, à qui il avoit rendu de grands services, la permission de faire la guerre à Odoacre, s'achemina vers l'Italie, l'an 488, avec une armée de Goths prêts à tout entreprendre pour la gloire de leur maître. Arrivés à la riviere d'Ulca, ils virent la rive ultérieure, hérissée de piques & de javelots. C'étoient les Gépides qui, à la sollicitation d'Odoacre, venoient fermer le chemin à Théodoric. Le passage paroissoit impossible. La faim & le désespoir, aveuglant les Goths sur les dangers, les précipiterent dans cette riviere fangeuse, où bientôt, engagés dans la vase, ils demeurèrent exposés à une grêle de traits. Ils alloient prendre la fuite, lorsque Théodoric, accourant au bord de la riviere: « Où allez-vous, soldats, » s'écria-t-il? Si vous voulez passer au travers des ennemis, que les plus braves me suivent. » A ces mots, il s'élança dans le fleuve. En un instant, il est à l'autre rive. Tout tombe devant lui: tout se disperse. Il poursuit les ennemis avec ardeur, d'abord presque seul, bientôt accompagné d'une troupe nombreuse. Trasilla, roi des Gépides, périt en combattant; & Théodoric vainqueur s'em-

pare des magasins ennemis où les Goths trouvent des provisions pour le reste de leur route.

UNSTRUDT. (*bataille d'*) 1. L'an 531, Thiéri, roi de Metz, & fils du grand Clovis, provoqué à la vengeance par les perfidies d'Hermanfroi, roi de la Thuringe, entra dans ses terres, à la tête d'une nombreuse armée. Les Thuringiens, pour se défendre, eurent recours à toutes les ruses de la guerre. Dans le terrain qui étoit à la tête de leur camp, ils creuserent, d'espace en espace, des fossés assez profonds, dont ils recouvrirent si bien les ouvertures avec du gazon & des branches, qu'il étoit difficile de remarquer le piège. Quand les François vinrent pour charger l'ennemi, il y en eut plusieurs dont les chevaux mirent les pieds dans ces trous, & s'abbatirent; ce qui d'abord causa bien du désordre. Mais les François apprirent bientôt à reconnoître les endroits où la terre avoit été remuée; & l'attention qu'ils apporterent à les éviter ne les empêcha pas de charger les Thuringiens avec tant de fureur, qu'ils les mirent en fuite. Hermanfroi abandonna le champ de bataille des premiers; &, suivi de quelques-uns des siens, il alla se cantonner sur la rive gauche de l'Unstrudt, riviere qui traverse le canton d'Allemagne, appelé encore *le landgraviat de Thuringe*, & qui se jette dans la Sala, dont l'Elbe reçoit les eaux. Les vaincus se rallierent sur les bords de l'Unstrudt, & se disposerent à une seconde bataille. Elle fut

longue

longue
efforts
porter
se noy
viere q
ver, qu
vainque
royaume
rieux tri
2. L'a
se révolt
dont il é
met d'un
trudt. Le
tir. Mais
qui mont
rompit;
ble, que
gne couv
put reteni
gueilleux

URBIN

attaqua ce
culaire, fo
ne donnoi
la roideur
après avoi
à se rend
pour aller
un endroit
plus bas &
proches. Il
S. & B. 7

longue & sanglante ; mais , après de grands efforts de part & d'autre , les François remportèrent encore la victoire. Les Thuringiens se noyèrent en si grand nombre dans la riviere qu'ils vouloient traverser pour se sauver , que leurs corps servirent de pont aux vainqueurs pour la passer. La conquête du royaume de la Thuringe fut la suite de ce glorieux triomphe.

2. L'an 646 , Radulfe , duc de Thuringe , se révolta contre Sigebert , roi d'Austrasie , dont il étoit vassal , & vint camper sur le sommet d'une colline au bord de la riviere d'Unstrudt. Le monarque François vint l'y investir. Mais le duc rebelle , étant tombé sur ceux qui montoient à l'attaque , les repoussa ; les rompit ; les écrasa. Le carnage fut si horrible , que Sigebert , voyant toute la montagne couverte de morts & de mourans , ne put retenir ses larmes , & fit la paix avec l'orgueilleux Radulfe.

URBIN. (*siège d'*) L'an 538 , Bélisaire attaqua cette ville bâtie sur une colline circulaire , fort élevée , qui , sans être escarpée , ne donnoit pas un accès facile , à cause de la roideur de sa pente. Le général Romain , après avoir inutilement exhorté la garnison à se rendre , fit construire une galerie pour aller à la sape , & la fit avancer vers un endroit de la muraille , où le terrain étoit plus bas & plus commode pour les approches. Il n'y avoit dans la ville qu'une seule

fontaine. Elle tarit en trois jours ; enforte que les habitans se déterminèrent à recevoir les Romains. Ainsi l'affaut que Bélifaire se préparoit à donner devint inutile.

USCANA. (*prise d'*) Cette ville étoit tombée au pouvoir des Romains. Persée, qui vouloit se rendre maître de l'Illyrie pour mettre en sûreté la Macédoine, commença cette entreprise qui lui réussit très-heureusement par le siège d'Uscana, & l'emporta, après une assez longue résistance. 169 ans avant J. C.

UTE. (*bataille d'*) Attila, roi des Huns, ce fléau de l'Empire Romain, défit, l'an 447, l'armée de Théodose II, commandée par Arnégisèle, près de la ville d'Ute, située dans l'endroit où un fleuve de même nom se décharge dans le Danube. Le général Romain fit des prodiges de valeur. Il immola de sa main une multitude d'ennemis ; & , son cheval s'étant abbatu, il ne cessa de combattre avec un courage héroïque, jusqu'au dernier soupir. Ses bataillons furent taillés en pièces ; & cette défaite sanglante força l'empereur à faire une paix honteuse.

UTIQUE. (*sièges d'*) 1. Scipion l'Africain, étant entré sur les terres de la domination Carthaginoise, tourna toutes ses forces contre la ville d'Utique, dans le dessein, après l'avoir prise, d'en faire une place d'armes, qui lui seroit très-avantageuse pour l'exécution de ses projets. Il l'attaqua tout-à-

la-fois p
que se c
qui la
elle-mê
pes non
die, s'é
vue du
se flatoit
mais cet
tems, ce
un gran
brûler le
commen
sement.
d'accomr
flaté. So
foule d'o
ves, pass
ver les en
& s'infor
la garde
les plus ju
marche,
ténèbres,
mides. Au
baragues
de bois se
brasé. Les
l'incendie
qu'à l'éteir
les lignes
consume c

la-fois par terre & par mer. Aux mouvemens que se donna Carthage pour sauver cette cité qui la protégeoit, on eût dit qu'elle étoit elle-même assiégée. Asdrubal leva des troupes nombreuses; & Syphax, roi de Numidie, s'étant joint à lui, il vint camper à la vue du général Romain. La rivale de Rome se flatoit de voir bientôt Scipion mis en fuite; mais cet habile capitaine dissipa, en peu de tems, cette riante perspective. Il roula d'abord un grand projet dans son esprit, c'étoit de brûler les deux camps des ennemis; & voici comment il vint à bout de l'exécuter heureusement. Il amusa Syphax par des propositions d'accommodement, dont ce prince fut très-flaté. Sous prétexte de traiter de paix, une foule d'officiers Romains, déguisés en esclaves, passioient chez les ennemis pour observer les entrées & les issues des deux camps, & s'informer de la maniere dont on faisoit la garde le jour & la nuit. Après avoir pris les plus justes mesures, il mit ses troupes en marche, & vint en silence, à la faveur des ténèbres, aux retranchemens du roi des Numides. Aussi-tôt les soldats mettent le feu aux baraques couvertes de nattes, de roseaux & de bois sec. Soudain tout le camp paroît embrasé. Les Carthaginois & les Numides croient l'incendie un effet du hazard, & ne s'occupent qu'à l'éteindre. Cependant Scipion attaque les lignes d'Asdrubal, tandis que la flamme consume celles de Syphax. Les ennemis, qui

n'étoient en défense que contre le feu, sont passés au fil de l'épée. Quarante mille hommes restent sur la place; & six mille sont réservés pour l'esclavage. La triste nouvelle de cette défaite répandit la consternation dans tous les cœurs des Carthaginois. Asdrubal & Syphax leverent pourtant de nouvelles troupes, pendant que le général Romain pressoit le siège d'Utique. Cette seconde armée l'obligea d'interrompre encore ses attaques. Une nouvelle victoire, presque aussi complète que la première, soutint la gloire de Scipion. Carthage désespérée songea à rappeler Annibal, son unique & dernière ressource. L'arrivée de ce grand homme suspendit entièrement le siège d'Utique; & sa défaite termina la guerre. *L'an 203 avant J. C.*

2. Afin de profiter de la victoire remportée près de Thapsus, l'an 46 avant J. C. César poursuivit Scipion dans Utique, qu'il investit aussi-tôt avec son armée triomphante. Cette ville n'eût pas été une facile conquête, si le fameux Caton, qui s'y étoit renfermé avec la plus grande partie des Sénateurs opposés à la tyrannie, eût trouvé dans tous les cœurs un courage aussi ardent que celui qui l'animoit. En vain ce généreux Romain voulut-il réveiller ces sentimens nobles & sublimes, qui élevoient l'ame des premiers citoyens de Rome: en vain parcouroit-il les rues pour calmer les allarmes du peuple. La crainte du vainqueur bouchoit toutes les oreilles à ses

exhorta
fait pla
donc d
que, il
ver les S
ces, &
livrer à
pris tout
disposa
digne de
hortoien
teur. « U
» vileme
» invinci
S'étant re
amis & to
Après un
des affaire
jamais au
» ne le p
» digne d
» d'une a
» d'une é
le bain; &
ami, qui
autres Sér
Apollonic
» vous ré
» da-t-il ?
» nous di
le philosof
» qu'il ve

exhortations ; & l'amour de la patrie avoit fait place à l'amour de la vie. Désespérant donc de défendre Rome, en défendant Utique, il ne s'occupa plus que du soin de sauver les Sénateurs, compagnons de ses disgrâces, & que la plupart des habitans vouloient livrer à César pour le fléchir. Quand il eut pris toutes les précautions nécessaires, il se disposa à terminer ses jours d'une manière digne de lui. Quelques-uns de ses amis l'exhortoient à recourir à la clémence du Dictateur. « Un vaincu, leur dit-il, peut flater ser- » vilement la main qui le subjugue. Caton est » invincible. Il n'a ni maître ni vainqueur. » S'étant rendu dans sa maison, il y assembla ses amis & tous ceux qui partageoient sa confiance. Après une longue conversation sur l'état actuel des affaires, il défendit à son fils de prendre jamais aucune part au gouvernement. « Vous » ne le pouvez pas, lui dit-il, d'une façon » digne du nom que vous portez. Le faire » d'une autre manière, ce seroit vous couvrir » d'une éternelle ignominie. » Il prit ensuite le bain ; & , là , il se souvint de Statilius son ami, qui ne vouloit point s'évader avec les autres Sénateurs. Il avoit chargé le philosophe Apollonidès de l'engager à se sauver. « Avez- » vous réussi auprès de Statilius, lui deman- » da-t-il ? & ce Sénateur seroit-il parti sans » nous dire adieu ? » . . . Eh quoi ! répondit le philosophe, il est intraitable. Il déclare » qu'il veut absolument demeurer ici, & vous

» imiter en tout. ». . . Bientôt, reprit Caton
 » en souriant; bientôt on en pourra juger. »
 Après le bain, il donna un grand repas à tous
 ses amis & aux magistrats d'Utique. On tint
 la table long-tems. Le propos fut vif, animé,
 gai, sçavant, roulant sur des points de philo-
 sophie morale. Démétrius, philosophe Péri-
 patéticien, s'avisâ de réfuter, suivant les prin-
 cipes de sa secte, ces deux paradoxes Stoï-
 ciens : *Le Sage seul est libre. Tous les vicieux
 sont esclaves.* Mais Caton prit la parole pour
 lui répondre. Il le fit avec un feu, une véhé-
 mence, un ton de voix qui le décélérent &
 changerent en certitude les soupçons que l'on
 avoit déjà du dessein où il étoit de se donner
 la mort. Tout-à-coup un morne silence régna
 parmi les convives. La tristesse se peignit sur
 tous les visages; & personne n'osa plus lever
 vers Caton des yeux qui se baignoient déjà
 des larmes de l'amitié. Ce tendre ami s'apper-
 çut de l'effet que venoit de produire sa rigide
 philosophie. Il changea de matiere; & , pour
 distraire ces idées funèbres, il s'entretint de
 ceux qui étoient partis, témoignant les vives
 inquiétudes qu'il éprouvoit à leur sujet. Après
 le repas, il se promena quelque tems, suivant
 sa pratique ordinaire; puis il se renferma dans
 son appartement. Là, il s'attendrit plus que de
 coutume avec son fils, & avec chacun de ses
 amis; ce qui renouvella & fortifia la pensée
 que l'on avoit de sa funeste résolution. Quand
 il fut entré dans sa chambre, il se mit sur son

lit, & r
 Platon,
 en avoit
 jettant l
 de n'y p
 enlever,
 un esclav
 épée. L'
 remet à
 même qu
 vivacité,
 dessein p
 achevée
 soit à lui
 après l'ar
 déclare q
 jusqu'à d
 reux souf
 sanglanté
 gnation;
 » pirent p
 » armes e
 son fils e
 Il se jette
 il le conj
 digné de
 sur son fil
 » puis qu
 » démen
 » curateu
 » on m'en
 » on me

lit, & médita long-tems sur le Dialogue de Platon, touchant l'immortalité de l'ame. Il en avoit déjà lu une grande partie, lorsque, jettant les yeux sur son chevet, il fut surpris de n'y point voir son épée. Son fils l'avoit fait enlever, lorsqu'on étoit à table. Caton appelle un esclave, & lui demande où l'on a mis son épée. L'esclave ne répond rien. Le maître se remet à lire. Quelques instans après, il fait la même question, mais sans empressement, sans vivacité, comme un homme qui n'a point de dessein particulier. Enfin, quand sa lecture fut achevée, voyant que personne ne se dispo- soit à lui obéir, il appelle tous ses esclaves l'un après l'autre; &, d'un ton de maître, il leur déclare qu'il veut son épée. Il s'emporta même jusqu'à donner à l'un d'entr'eux un si vigou- reux soufflet, que sa main en fut toute en- sanglantée. « Quoi donc ! disoit-il avec indi- gnation; » quoi ! mon fils & mes gens conf- » pient pour me livrer à mon ennemi, sans » armes & sans défense ? » Dans ce moment, son fils entre avec ses amis fondant en larmes. Il se jette à ses pieds : il embrasse ses genoux ; il le conjure de se laisser fléchir. Caton in- digné de ces timides supplications, & lançant sur son fils des yeux pleins de colere : « De- » puis quand donc, dit-il, suis-je tombé en » démence, pour que mon fils se rende mon » curateur ? On me traite comme un insensé : » on m'empêche de disposer de ma personne ; » on me désarme. Brave & généreux fils, que

» n'enchaînez-vous aussi votre pere, jusqu'à
 » ce que César arrive, afin que cet ennemi de
 » la patrie le trouve hors d'état de défense ?
 » Ai-je besoin de mon épée pour m'ôter la vie ?
 » Ne puis-je pas retenir mon haleine ? Ne puis-
 » je pas me frapper la tête contre la muraille ?
 » Quand on veut mourir, mille voies condui-
 » sent à la mort. » Alors un jeune esclave lui
 rapporta son épée. Caton la tira, l'examina ;
 & , voyant que la pointe étoit bien droite &
 bien aiguë ; entièrement calmé, il s'écria :
 » Maintenant je suis donc mon maître ! » Il
 posa le glaive ; reprit son livre, & le relut
 d'un bout à l'autre. Il dormit ensuite d'un
 sommeil si profond, que ceux qui étoient de-
 hors, & qui écoutoient à la porte, l'entendi-
 rent ronfler. Enfin l'instant fatal approchoit.
 Caton appella son affranchi, & lui demanda
 si tout étoit tranquille ? & , quand celui-ci l'en
 eut assuré, il lui ordonna de fermer la porte,
 & se jeta devant lui sur son lit, comme s'il
 eût voulu reposer le reste de la nuit. Mais,
 dès qu'il fut seul, il se perça un peu au-des-
 sous de la poitrine. Le coup ne lui donna pas
 la mort sur le champ. Il se débattit, & tomba
 par terre. Au bruit qu'il fit, on se hâta de
 monter ; & , comme il respiroit encore, le
 chirurgien banda sa plaie. Mais à peine fut-il
 revenu pleinement à lui-même, qu'il porta ses
 mains dans sa blessure, attachâ l'appareil ; &
 en se déchirant ainsi les entrailles, il expira.
 » O Caton ! s'écria César, quand il apprit

cette fin
 » gloire.
 » celle d
 Utique.

UXE

ville éto
 défendoit
 d'Alife,
 ment la l
 vigoureux
 obligea
 siège. A

UXIE

dans le vo
 par Mada
 n'étoit po
 sur les tem
 le caprice
 il étoit ré
 trémité.
 bats, le d
 tirer dans
 pés & en
 vainqueur
 peine eut
 trente dép
 ches d'oli
 grace. Sy
 céda pou
 touché de
 sonniere,
 mere, n

cette fin généreuse, » dit Caton ! je t'envie la
 » gloire de ta mort, puisque tu m'as envié
 » celle de te sauver la vie ; » & il entra dans
 Utiqne.

UXELLODUNUM. (*siège d'*) Cette
 ville étoit très-forte ; & les Gaulois qui la
 défendoient, sans être intimidés du triste sort
 d'Alife, étoient disposés à vendre chère-
 ment la liberté de leur patrie. Mais, quelque
 vigoureuse que fût leur résistance, César les
 obligea de se soumettre, après un pénible
 siège. *An de Rome 701.*

UXIENS. (*défaite des*) Ce peuple habitoit
 dans le voisinage de Susé, & étoit gouverné
 par Madate, parent de Darius. Ce seigneur
 n'étoit point un homme qui réglât son zèle
 sur les temps, & qui suivît, pour se déterminer,
 le caprice de la fortune. Fidèle à son maître,
 il étoit résolu de tenir jusqu'à la dernière ex-
 trémité. Alexandre lui livra plusieurs com-
 bats, le défît toujours, & le força de se re-
 tirer dans sa ville située sur des rochers escar-
 pés & environnés de profonds précipices. Le
 vainqueur de l'Asie alla l'y assiéger ; mais à
 peine eut-il formé quelques attaques, que
 trente députés s'offrirent devant lui, des bran-
 ches d'olivier à la main, pour lui demander
 grace. Syfigambis, mere de Darius, inter-
 céda pour eux ; & le roi de Macédoine,
 touché des prieres de cette princesse sa pri-
 sonniere, mais qu'il respectoit comme sa
 mere, ne se contenta pas de pardonner à

Madate : il donna la liberté à tous les prisonniers, maintint tous les citoyens dans leurs privilèges, sauva la ville du sac, & leur laissa labourer leurs terres sans taille & sans tribut. Ce trait de clémence & de générosité est d'autant plus remarquable dans Alexandre, que les passions avoient déjà entièrement corrompu son heureux naturel. *L'an du monde 3673.*



X AM
ré
s'étoit m
toient p
la guerre
quels fu
pertes co
ville de
assiégés
main. Bi
lut que p
la riviere
nageant
leur ôter
filets, a
qui avert
pris. Un
pour br
qui leur
perte. La
la ville p
fortificati
instant,
ses soldat
favorable
progrès d
d'une fu


 [X A N]
 

XANTHE. (*siège de*) Brutus, ce fameux républicain, après la chute de César, s'étoit mis à la tête des troupes qui combattoient pour la liberté. Il se vit obligé de faire la guerre à plusieurs peuples, du nombre desquels furent les Lyciens, qui, après des pertes considérables, se renfermerent dans la ville de Xanthe, leur capitale, où ils furent assiégés dans les formes par le général Romain. Bientôt il les réduisit à n'espérer leur salut que par la fuite. Plusieurs se sauvoient par la riviere qui couloit le long des murailles, nageant entre deux eaux. Mais les Romains leur ôtèrent cette ressource, en tendant des filets, au haut desquels étoient des sonnettes qui avertissoient lorsque quelqu'un se trouvoit pris. Une tentative que firent les Xanthiens pour brûler les machines des assiégeans, & qui leur réussit d'abord, fut la cause de leur perte. La flamme, poussée des machines dans la ville par un vent violent, s'attacha & aux fortifications, & aux maisons voisines. En un instant, l'incendie devint terrible. Brutus & ses soldats, loin de profiter de cette occasion favorable, ne sont occupés qu'à arrêter le progrès des flammes; & les habitans épris d'une fureur plus que barbare, libres & es-

claves, femmes & enfans, montent tous sur les murailles, & lancent des traits contre leurs généreux ennemis qui s'empresſent de les ſecourir. Brutus, qui voyoit le péril inévitable de ces forcénés, courroit par-tout pour donner des ordres; tenoit les mains aux Xanthiens, les conjuroit d'avoir pitié d'eux-mêmes, & de ſouffrir qu'on les ſauvât avec leur patrie. Tout fut inutile. Furieux & deſeſpérés, il n'eſt point de maniere de ſe donner la mort qu'ils ne miſſent en uſage. Les femmes & les enfans étoient transportés de cette cruelle manie. On trouva, en parcourant les ruines de cette ville infortunée, une femme pendue à une corde, ayant un petit enfant mort à ſon cou, & tenant encore dans la main une torche allumée pour mettre le feu à ſa maiſon. Ce ſpectacle d'horreur fit frémir ceux qui en furent les témoins. Brutus en fut ſi pénétré, qu'il promit une récompene à tout ſoldat qui lui ameneroit un Lycien vivant; & l'on dit que ceux qu'il fut poſſible de ſauver de leur propre rage ne furent pas plus de cent cinquante. C'étoit la ſeconde fois que Xanthe périſſoit par la fureur de ſes habitans. Du tems de Cyrus, les Xanthiens attaqués par Harpage, lieutenant de ce prince, avoient mieux aimé brûler leurs femmes & leurs enfans enfermés dans la citadelle, & ſe faire tous tuer dans une ſortie générale, que de ſe ſoumettre à un conquérant dont tout l'Orient ſubiſſoit la loi.

XÉR
 établis e
 Xérès,
 Gomès.
 invincib
 une réfi
 les gouv
 qui com
 par le fe
 battre.
 ques inſ
 il ſoutint
 lans. Ce
 nemi un
 mun, v
 & le tire
 tereſſe pa
 qu'ils jet
 rir des b
 terent to
 ritoit ſon

XÉRÈS (*prise de*) En 1262, les Maures établis en Espagne assiégèrent la citadelle de Xérès, place forte, défendue par Garfias de Gomès. Ce capitaine, rempli d'une valeur invincible, opposa aux efforts des infidèles une résistance qui doit servir de modèle à tous les gouverneurs des villes. Tous les soldats qui composoient sa garnison étoient ou périés par le fer des ennemis, ou hors d'état de combattre. Il ne voulut jamais se rendre, quelques instances que lui fissent les Maures; & il soutint long-tems lui seul le choc des assaillans. Ceux-ci, forcés d'admirer dans leur ennemi un courage si fort au-dessus du commun, voulurent le sauver malgré lui-même, & le tirèrent de dessus les remparts de la forteresse par le moyen de plusieurs crocs de fer qu'ils jetterent sur lui. Ils le firent ensuite guérir des blessures qu'il avoit reçues, & le traitèrent toujours avec tous les égards que méritoit son héroïque bravoure.



[Y A C]

YACOUBÉ. (*bataille d'*) Les Arabes avoient soumis à leur redoutable Empire la Palestine, la Syrie, l'Egypte, la plus grande partie de la Perse; &, en moins de vingt années, ces conquérans rapides avoient presque renversé la puissance Romaine. En 648, ils portèrent leurs regards vers l'Afrique; & bientôt ils entrèrent dans cette vaste région, sous la conduite du célèbre Abdoullah. Leur armée, composée de l'élite de toutes les tribus Arabes, & de vingt mille Egyptiens, étoit transportée de ce zèle impétueux, qui caractérisoit les disciples de Mahomet. Altérés du sang chrétien, tout trembloit devant ces Barbares. On s'empressoit de subir un joug odieux pour se soustraire aux tristes effets de leur fureur implacable; &, à la honte de la religion, on voyoit des villes entières abjurer le nom & les saintes maximes de Jesus-Christ, pour adopter une croyance puérile.

Cependant le patrice Grégoire, gouverneur de l'Afrique, levoit une armée de cent vingt mille hommes pour s'opposer à ce torrent qui menaçoit de tout renverser. Il marche aux infidèles, & les rencontre dans la plaine d'Yacoubé. A peine est-on en présence, qu'on en vient aux mains avec fureur. Le combat est long, sanglant & opiniâtre; & la nuit

seule pe
uns cor
égale ;
soldats.
été sépa
sous la
dans le
la faveu
hardie ,
Le le
cessa d'er
soleil jus
clarât po
une de c
tinguoit a
nant qu'
sa tente ,
fier, s'il
geât poin
doullah ,
que Grég
d'or, &
soit Musu
néral Ara
» blable ,
» nous. »
& mille p
gouverne
pli d'une
inspirée à
Général
généreuse

seule peut séparer ces guerriers acharnés les uns contre les autres. La perte fut à-peu-près égale ; & la victoire resta incertaine. Douze soldats Arabes qui, durant la bataille, avoient été séparés du reste de l'armée, pénétrèrent, sous la conduite d'Abdoullah-Ben-Zobéïr, dans le camp des Chrétiens, le traversèrent à la faveur des ténèbres, &, par cette marche hardie, rejoignirent leurs compatriotes

Le lendemain, & les jours suivans, on ne cessa d'en venir aux mains, depuis le lever du soleil jusqu'à midi, sans que l'avantage se déclarât pour aucun des deux partis. C'est dans une de ces actions, que Zobéïr, qui se distinguoit à la tête de ses douze braves, apprenant qu'Abdoullah, son général, se tenoit dans sa tente, alla lui demander d'un ton noble & fier, s'il étoit juste qu'un capitaine ne partageât point les dangers avec ses soldats ? Abdoullah, pour excuser sa timidité, lui dit que Grégoire avoit promis cent mille pièces d'or, & sa fille, à quiconque, soit Chrétien, soit Musulman, lui apporteroit la tête du général Arabe. « Faites une proclamation semblable, » repliqua Zobéïr, & combattez avec nous. » On promit donc la fille du Patrice, & mille pièces d'or, à quiconque tueroit le gouverneur d'Afrique ; & Grégoire fut rempli d'une terreur semblable à celle qu'il avoit inspirée à Abdoullah. Depuis cet instant, le Général récompensa de toute sa confiance la généreuse hardiesse de Zobéïr ; & ce Musul-

man le paya de retour, en le faisant triompher. Il avoit remarqué que le combat, qui commençoit au lever de l'aurore, finissoit ordinairement vers le milieu du jour. Au lieu de faire marcher toute l'armée, suivant la coutume, il conseilla à son capitaine de laisser sous ses tentes une partie des soldats tous armés & prêts à monter à cheval, afin de recommencer le combat avec ces guerriers frais & dispos, quand la fatigue & la chaleur forceroient l'ennemi de rentrer dans son camp. Abdoullah approuve cette ruse; & Zobéir est chargé de la faire réussir.

Au point du jour, les deux armées s'ébranlent & s'entre-choquent avec leur fureur ordinaire. Le général Romain, précédé d'un étendard sur lequel étoit représentée la figure de la Croix, montrait à ses soldats le signe de notre salut, & les animoit à vaincre ou à mourir pour la religion véritable. On fait, de part & d'autre, mille prodiges de valeur. Les bataillons sont enfoncés tour-à-tour. Durant douze heures, on répand des flots de sang; on immole des milliers de victimes. Enfin les Chrétiens brûlés par le soleil, & pouvant à peine porter leurs armes, songent les premiers à la retraite. Zobéir les imite; & pour ne donner aucun soupçon, ses soldats quittent leurs armes, ôtent leurs cuirasses, & pendent leurs arcs à la selle de leurs chevaux. Mais à peine les Chrétiens étoient-ils rentrés dans leurs retranchemens, qu'il donne le signal aux Ara-

bes

bes qui
leur tête
mains,
de leurs
vant, v
terreur,
goire ve
plus brav
partie de
pée: le
villes &
camp fut
butin imm
armes à l
sulman,
son pere.
roïne, »
» le suivr
» au milie
» trompé
devant ell
mée, pou
qui avoit t
Zobéir: «
» trier de
silence qu
dent, lu
duite. « Je
» la religio
ne voulant
donna la b
d'or promi
S. & B.

bes qui n'avoient point combattu. Il se met à leur tête, & retourne à l'ennemi. Les Romains, étonnés de voir reparoître couverts de leurs armes ceux qui, un instant auparavant, venoient de les poser, sont saisis de terreur, & prennent la fuite. En vain Grégoire veut faire quelque résistance avec ses plus braves soldats : il est tué lui-même. Une partie des Chrétiens est passée au fil de l'épée : le reste va chercher un asyle dans les villes & dans les montagnes voisines. Leur camp fut abandonné au pillage ; & l'on fit un butin immense. La fille du Patrice fut prise les armes à la main, & conduite au général Mulsman, qui lui demanda des nouvelles de son pere. « Mon pere, répondit cette héroïne, » est mort en combattant. Je voulois » le suivre au tombeau. Je me suis précipitée » au milieu des bataillons ; mais le trépas a » trompé mon ardeur. » Abdoullah fit venir devant elle les principaux officiers de son armée, pour sçavoir si elle reconnoitroit celui qui avoit tué le Patrice. Dès qu'elle apperçut Zobéir : « Ah ! s'écria-t-elle, voilà le meur- » trier de mon pere ! » Le Général, étonné du silence qu'avoit gardé jusqu'alors son confident, lui demanda la raison de cette conduite. « Je combattois pour la gloire & pour » la religion, répondit Zobéir. » Abdoullah, ne voulant point lui céder en générosité, lui donna la belle captive & les cent mille pièces d'or promises à celui qui tueroit Grégoire.

YARMOURC. (*bataille d'*) L'empereur Héraclius, résolu de faire un grand effort pour retenir la Syrie que les Sarafins lui arrachèrent, mit sur pied une armée nombreuse, dont il donna la conduite au général Manuel. Le bruit de son approche effraya d'abord les Barbares. Mais, s'étant remis de cette première terreur, ils vinrent camper, au nombre de trente-six mille hommes, près de la ville d'Yarmouc, sur les bords d'une rivière de ce nom. Manuel les joignit bientôt; & l'on se disposa de part & d'autre à la bataille. Abu-Sofian, un des principaux capitaines Sarafins, chargé d'exhorter les soldats, leur dit pour toute harangue : « Fidèles disciples du grand » prophète, songez que le paradis est devant » vous; le diable & le feu de l'enfer derrière. » On donne le signal. On s'ébranle. On se heurte. On se frappe. Les Romains, supérieurs en nombre, renversent du premier choc la cavalerie Arabe, & la séparent du reste de l'armée. Trois fois, les fuyards reviennent à la charge, animés par les reproches des femmes placées derrière l'armée : trois fois, les Romains les repoussent, & ne cessent de les poursuivre qu'aux approches de la nuit. Le lendemain, le combat recommence avec une égale fureur. Les Sarafins sont encore battus. Caula, sœur de Dérar, fut blessée & renversée par terre. Une autre héroïne, nommée *Oséira*, vengea sa compagne, en faisant sauter d'un coup de sabre la

tête de
ensuite
» Fort
» rit.
elle pa
comba
vans,
au dé
enfin e
cette m
mille h
côté de
YOI
lement
d'Angle
en 164
de Man
de Lieu
Cromw
quis de
& devo
manquo
vraise
sang aux
tres de
mise par
naître le
détruire
d'eux-m
dre tran
le malhe
avis, po

tête de celui qui l'avoit blessée. Lui ayant ensuite demandé comment elle se trouvoit ? » Fort bien, répondit Caula ; car je vais mourir. » Elle ne mourut cependant pas ; & elle passa la nuit, qui vint encore séparer les combattans, à visiter les blessés. Les jours suivans, il se livra plusieurs combats, toujours au désavantage des Chrétiens qui furent enfin entièrement défaits. Ils perdirent dans cette malheureuse campagne plus de cent mille hommes. Il n'en périt pas cinq mille du côté des Musulmans. *L'an 636.*

YORCK. (*bataille d'*) Les troupes du Parlement qui s'étoit revolté contre Charles I, roi d'Angleterre, entreprirent le siège d'Yorck, en 1644. Elles avoient pour Général le comte de Manchester, sous qui servoient, en qualité de Lieutenans, le lord Fairfax, & le fameux Cromwel. La place étoit défendue par le marquis de Newcastle, capitaine plein de valeur, & dévoué au service du prince. Rien ne lui manquoit ; munitions, vivres, soldats ; & vraisemblablement il en devoit coûter bien du sang aux rebelles avant que de se rendre maîtres de la ville. D'ailleurs la jalousie s'étoit mise parmi les chefs ; & cette passion faisoit naître les divisions, les méfintelligences. Pour détruire les ennemis, il ne falloit se servir que d'eux-mêmes. On conseilloit au roi d'attendre tranquillement l'effet de la discorde ; mais le malheur voulut qu'il négligeât ce salutaire avis, pour en suivre un plus conforme à son

caractere. Par son ordre , le prince Robert , son neveu , marche au secours de la place assiégée. La nouvelle de son arrivée , & plus encore sa réputation , déconcertent les Parlementaires. Ils levent le siège : ils vont camper à quelques lieues d'Yorck. Le prince avoit rempli l'objet de sa mission. Une téméraire ardeur l'emporte. Malgré l'infériorité de ses troupes , il ose approcher l'ennemi pour le combattre. Le 12 de Juillet , la bataille s'engage entre Yorck & Ma ston-Moor. Elle est sanglante : elle est terrible. On se dispute longtemps la victoire. Les généraux , les officiers , les soldats , de part & d'autre , y donnent mille marques d'une valeur peu commune. Cromwel , s'avancant avec trop d'ardeur , fut blessé au bras droit d'un coup de pistolet. Sa blessure , qui étoit dangereuse , l'obligea de se retirer de l'armée pour se faire panser. Les guerriers s'apperçurent de sa retraite , & commencèrent à plier. Les Royalistes profiterent de ce désordre , & les poussèrent avec tant de vigueur , qu'ils les mirent en fuite. Cromwel n'eut pas plutôt appris la nouvelle de cette déroute , qu'il monta à cheval , sans attendre qu'on eût bandé sa plaie , & dit au chirurgien , qui le prioit d'attendre un peu : « A quoi me » servira ce bras , si le Parlement perd cette » bataille ? » En même tems il courut à toute bride vers les ennemis victorieux. Il rencontre le comte de Manchester , qui fuyoit avec plusieurs autres officiers. Il le prend par le

bras
» lor
» vo
» les
bride
avec
Il les
plet.
place
gages
voir c
ouvri
victor

Y
après
qu'un
sur Y
ne fut
attaqu
fois d
généra
rompi
fut , à
ne pro
Il dur
mit à

2.
l'Arch
cha de
sein d'
des pl
florissa

bras, & lui dit : « Vous vous trompez, mi-
 » lord, les ennemis ne sont pas du côté où
 » vous allez. Il faut venir de ce côté-ci pour
 » les trouver. » Manchester confus tourne
 bride; tombe sur les Royalistes, de concert
 avec son lieutenant. Il les presse : il les accable;
 Il les dissipe. Il remporte un triomphe com-
 plet. Quatre mille hommes resterent sur la
 place, sans compter les prisonniers, les ba-
 gages & l'artillerie, qui tomberent au pou-
 voir du vainqueur. Le succès de cette bataille
 ouvrit les portes d'Yorck aux Parlementaires
 victorieux.

YPRES. (*sièges d'*) 1. Le prince de Parme,
 après s'être jetté sur Dixmude, qui ne fit
 qu'une foible résistance, tourna tout d'un coup
 sur Ypres, qu'il investit, en 1584. L'hiver
 ne fut pas un obstacle à la continuation des
 attaques. En vain les Etats tenterent plusieurs
 fois de jeter du secours dans la place. Le
 général Espagnol dissipa leurs troupes, ou
 rompit leurs mesures. Au reste, ce siège ne
 fut, à proprement parler, qu'un blocus qui
 ne produisit aucun événement d'importance.
 Il dura jusqu'à la mi-Avril; & la ville se sou-
 mit à d'honorables conditions.

2. Le grand Condé, après avoir trompé
 l'Archiduc par une marche scavante, s'appro-
 cha de la ville d'Ypres, en 1648, dans le des-
 sein d'en faire la conquête. Cette place, l'une
 des plus grandes, des plus riches & des plus
 florissantes des Pays-bas, étoit défendue par

le comte de la Motterie, qui avoit sous ses ordres une garnison de trois mille hommes, à laquelle s'étoient joints tous les bourgeois dévoués à la domination Espagnole. Le premier soin du général François, quand les troupes eurent investi la ville, fut d'en aller connoître les dehors avec les maréchaux de Grammont & de Rantzau. La Motterie fit une sortie vigoureuse sur les Généraux; mais il fut repoussé avec beaucoup de perte. Cependant l'Archiduc, honteux & confus de s'être laissé surprendre, vint camper, le 16 de Mai, à la vue des lignes des assiégeans, encore imparfaites. Il menaçoit tantôt un quartier, tantôt un autre; mais par-tout il trouvoit Condé qui faisoit échouer ses efforts. Après bien des assauts infructueux, l'ennemi disparut; & le prince forma deux attaques. Il conduisoit lui-même la première, & Grammont la seconde. Les travaux embrassoient une contrescarpe & deux demi-lunes également belles & bien fortifiées. Le fossé étoit large, profond & rempli d'eau. Les progrès du siège furent rapides. La garnison ne fit point de sortie qu'elle ne fût battue & repoussée. La frayeur devint si grande parmi les troupes réglées de la place, qu'elles eussent capitulé dès le troisieme jour de tranchée ouverte, sans la fierté & le courage des habitans qui ne pouvoient consentir à changer de maîtres. L'archiduc Léopold, qui venoit de surprendre la ville & la citadelle de Courtrai, dont presque toute la garnison étoit

dans
fois de
leurs
encor
specta
voul
gimen
Franco
ment,
passe l
& à la
lissades
ceux q
& sous
dant ce
mineur
Il pouv
épargn
dans ce
capitul
le 29,
encore
fix mill
patrier
rain qu
phe ne
parmi l
le marc
ment d
3. A
quête
fit inve

dans l'armée du prince , parut une seconde fois devant les François. Il espéroit troubler leurs opérations. Mais ses tentatives furent encore inutiles ; & Condé le força d'être le spectateur inutile de la prise d'une ville qu'il vouloit secourir. L'action héroïque d'un régiment Polonois , attaché au service de la France , en accéléra la conquête. Ce régiment , qui ser voit à l'attaque de Grammont , passe le fossé de la demi-lune , en plein jour & à la nage ; coupe à coups de hache les palissades de la contrescarpe , prend ou tue tous ceux qui la défendent , & s'y établit à la vue & sous le feu terrible de la garnison. Pendant cette attaque , Condé faisoit attacher le mineur à la demi-lune du côté qu'il menaçoit. Il pouvoit emporter Ypres d'assaut ; mais , pour épargner à cette ville les malheurs ordinaires dans ces tristes circonstances . il souffrit qu'elle capitulât. Le comte de la Motterie en sortit , le 29 , à la tête de ses troupes qui montoient encore à plus de deux mille hommes , & de six mille bourgeois , qui aimèrent mieux s'expatrier , que de reconnoître un autre Souverain que le roi d'Espagne. Ce nouveau triomphe ne coûta que cent hommes au prince , parmi lesquels on ne comptoit d'officiers que le marquis de Vieux-Pont , colonel du régiment d'Orléans.

3. Après la prise de Menin , première conquête de Louis XV , cet auguste monarque fit investir la ville d'Ypres. C'étoit le prince de

Clermont, abbé de S. Germain des Prés, qui commandoit les principales attaques. Le pape Clément XII avoit jugé que l'état ecclésiastique devoit être subordonné à celui de la guerre, dans l'arrière-petit-fils du grand Condé. On insula le chemin couvert du front de la basse-ville, quoique cette entreprise parût prématurée & hasardée. Le marquis de Beauveau, maréchal de camp, qui marchoit à la tête des grenadiers de Bourbonnois & de Royal-Comtois, y reçut une blessure mortelle, qui lui causa les douleurs les plus vives. Il dit aux soldats qui le portoiént : « Mes amis, laissez-moi mourir, & allez combattre. » Il mourut dans des tourmens inexprimables. La perte de ce brave officier anima la valeur de ses guerriers. Ils firent de si grands efforts, que l'ennemi, tremblant, déconcerté, s'empressa de capituler. Ils ouvrirent leurs portes, le 26 de Juin 1744.



ZAB
bre
Romain
confluen
Héracliu
rassa un
le comb
rent le
suite dan
battit av
val fut b
armes q
vie. Le
leil, ne
perdirent
presque t
tié de le
cinquant
rent un
ZAC
fimiens
tinien,
forte, n
comme i
son, ils
général d
nas contr
toutes les

[Z A C]

ZAB. (*bataille du*) Le 12 de Décembre 627, l'armée des Perfes & celle des Romains se livrerent une sanglante bataille au confluent du Zab & du Tigre. L'empereur Héraclius s'avança le premier de tous, & terrassa un cavalier Perse, qui se présentoit pour le combatte. Un second & un troisieme eurent le même sort. Le vainqueur se jeta ensuite dans le plus fort de la mêlée, & combattit avec le plus grand courage. Son cheval fut blessé. Il reçut plusieurs coups dans ses armes qui, étant à l'épreuve, lui sauverent la vie. Le combat, commencé au lever du soleil, ne finit qu'avec le jour. Les Perfes y perdirent leur général, trois commandans, presque tous leurs officiers, & plus de la moitié de leurs soldats. La victoire ne coûta que cinquante hommes aux Romains; mais ils eurent un grand nombre de blessés.

ZACHAR. (*siège de*) L'an 555, les Mifimiens se révolterent contre l'empereur Justinien, & se renfermerent dans une place forte, nommée *Zachar*, qu'ils regardoient comme imprenable, & que, pour cette raison, ils appelloient *le château de fer*. Martin, général de l'Empire, en Lazique, envoya Dacnas contre les rebelles. Après avoir détruit toutes les habitations qui s'élevoient sur les

rochers voisins , cet officier s'attacha au corps de la place. Les assiégés sembloient résolus de se défendre jusqu'à l'extrémité , lorsqu'un accident de peu d'importance , & la superstition abbattirent leur courage. Ayant fait une sortie pour détruire les machines , comme ils rentroient dans leur forteresse en fuyant , un d'entr'eux , atteint d'un coup de flèche , tomba mort sur le seuil de la porte. Ce fut pour eux une preuve évidente que Dieu vouloit que la place fût ouverte aux ennemis. Ils députerent à Dacnas , & se rendirent à discrétion.

ZAMA. (*bataille de*) C'est cette fameuse journée qui décida de l'Empire entre Rome & Carthage , & qui termina la seconde guerre Punique , qui duroit depuis dix-sept ans. Les généraux de ces deux puissantes républiques s'acquirent une égale gloire ; Scipion , par son triomphe ; Annibal , par sa défaite. Le général Romain rangea son armée sur trois lignes dont les cohortes étoient séparées par des intervalles remplis de soldats armés à la légère pour recevoir les éléphants qui faisoient la principale force des ennemis. Lélius , lieutenant de Scipion , fut placé à l'aîle gauche avec la cavalerie Italienne ; & le roi Masinissa , à la droite , avec ses Numides. Annibal , afin d'imprimer plus de terreur aux Romains , posta à la tête de ses troupes quatre-vingts éléphants d'une énorme grandeur , & qui portoient de hautes tours sur le dos. Il composa sa première ligne de Liguriens , de Gaulois ,

& d'au
seconde
forma la
nues av
conde li
tion pou
près éga
Générau
chacun
en leur
& l'invi
durant c
lerie eng
nibal fur
ci sonner
si grands
reculeren
parmi les
thaginois
Les autre
de ravage
vinrent f
côtés. B
partis en
le combat
disputée.
blés de to
dre la fui
sur le cha
un pareil
sauva pen
dans Carth

& d'autres troupes auxiliaires. Il plaça à la seconde les Africains & les Carthaginois. Il forma la troisième de troupes qui étoient venues avec lui d'Italie, & les éloigna de la seconde ligne, parce qu'il doutoit de leur affection pour ses intérêts. Les forces étoient à-peu près égales de part & d'autre. Après que les Généraux eurent mis leurs armées en bataille, chacun d'eux exhorta vivement ses soldats, en leur rappelant leurs anciennes victoires, & l'invincible valeur qu'ils avoient montrée durant cette longue guerre. Ensuite la cavalerie engagea le combat. Les éléphants d'Annibal furent poussés contre les Romains. Ceux-ci sonnerent de la trompette, & jetterent de si grands cris, que ces animaux épouvantés reculerent en arriere, & mirent le desordre parmi les Numides de l'aîle gauche des Carthaginois. Masinissa acheva de les enfoncer. Les autres éléphants firent d'abord beaucoup de ravage; mais, accablés de traits, ils devinrent furieux, & se disperserent de tous côtés. Bientôt toute l'infanterie des deux partis en vint aux mains. La mêlée fut chaude, le combat fort opiniâtre, la victoire long-tems disputée. Mais enfin les Carthaginois, accablés de toutes parts, furent obligés de prendre la fuite, en laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille. Les Romains firent un pareil nombre de prisonniers. Annibal se sauva pendant le tumulte; &, étant rentré dans Carthage, il avoua qu'il étoit vaincu sans

ressource, & que la République n'avoit d'autre parti à prendre que de demander la paix, à quelques conditions que ce fût. *An de Rome 550.*

ZAMORA. (*prise de*) La guerre s'étant allumée entre les rois d'Espagne & de Portugal, Ferdinand V, roi de Castille & d'Aragon, forma le siège du château de Zamora, en 1476. Alphonse, roi de Portugal, vole de Toro pour lui faire abandonner cette entreprise. Il somme le monarque ennemi de livrer bataille, ou de se retirer en Aragon. Ferdinand ne fait ni l'un ni l'autre, & lui répond que, s'il avoit envie de combattre, il n'avoit qu'à venir lui faire lever le siège de la forteresse investie. On négocie de part & d'autre. Le Portugais propose à son rival de se voir seuls, pendant la nuit, dans une barque sur la riviere du Duéro. Le Castillan accepte la proposition; mais les deux barques ne purent se rencontrer dans l'obscurité. Alphonse se retire, la nuit du 1^{er} de Mars. Ferdinand le poursuit, & lui livre bataille à la vue de Toro. L'armée Portugaise n'étoit que de trois mille cinq cens hommes, & celle de Castille de trois mille seulement. On se mêla avec une espece de fureur causée par l'antipathie des deux nations. Il y avoit dans chaque armée des chevaliers qui faisoient une espece de vœu d'attendre chacun quatre ennemis, sans tourner le dos; de combattre contre trois; de les prendre vifs, s'ils n'étoient

que deux
nier un c
Les préla
beaucoup
Tolède f
rils. Le c
de valeu
tillane, &
cès de la
défit l'aî
par Alfon
même av
que le Po
poursuiva
nand resta
sieme, su
pas perm
dans l'obs
l'étendard
siège du c
vivement

Cepen
toute brid
cablé de f
le rendit s
tillans qui
une marqu
fils, reven
étonné de
Il comprit
se retira à
gagné le ch
Guimaren

que deux ; de tuer enfin, ou de faire prisonnier un chevalier ennemi, lorsqu'il seroit seul. Les prélats des deux nations combattirent avec beaucoup de courage. On vit l'archevêque de Tolède se précipiter dans les plus grands périls. Le cardinal de Mendoze fit des prodiges de valeur. Celui-ci seroit dans l'armée Castillane, & l'autre parmi les Portugais. Le succès de la bataille fut assez incertain. Ferdinand défit l'aîle droite des ennemis, commandée par Alphonse ; mais le prince de Portugal eut le même avantage sur le Castillan. On peut dire que le Portugais laissa échapper la victoire, en poursuivant trop long-tems les fuyards. Ferdinand resta, pendant quelque tems, lui troisieme, sur le camp de bataille. Il ne voulut pas permettre aux siens de poursuivre son rival dans l'obscurité de la nuit. Après avoir enlevé l'étendard royal des Portugais, il revint au siège du château de Zamora, qu'il pressa plus vivement que jamais.

Cependant l'infortuné Alphonse fuyoit à toute bride vers Castro-Nugno. On dit qu'accablé de fatigue, il s'endormit à table ; ce qui le rendit souverainement méprisable aux Castillans qui regarderent ce sommeil comme une marque d'indifférence & de stupidité. Son fils, revenu sur le champ de bataille, fut étonné de ne plus voir d'amis ni d'ennemis. Il comprit que son pere avoit été vaincu, & se retira à Toro, après avoir publié qu'il avoit gagné le champ de bataille ; mais le comte de Guimaraens, gouverneur de cette ville, le

chargea d'injures & d'imprécations, pour avoir abandonné le Roi. On crut d'abord que ce monarque avoit été tué ; mais on reçut de lui une Lettre qui rassura son fils & les débris de son armée. Les Portugais perdirent environ deux mille hommes. Il en périt la moitié moins du côté des Castillans. Ces derniers tirèrent tout l'avantage du combat, sans pouvoir néanmoins se flater d'avoir remporté la victoire.

Les deux Rois avoient harangué leurs armées, selon l'usage, avant que de combattre. On ne sçauroit exprimer jusqu'à quel point les deux nations portèrent la valeur dans cette action, & quels exploits incroyables on y fit de part & d'autre. Edouard d'Almeyda, qui portoit l'étendard de Portugal, eut les deux mains coupées, en le défendant. Il le faisit ensuite avec les bras & les dents, jusqu'à ce que, percé de coups, il tomba mort sur la place. L'étendard fut mis en pièces ; &, à son défaut, on plaça les armes du brave d'Almeyda dans l'église métropolitaine de Tolède. Voilà jusqu'où alloient les exploits des Castillans & des Portugais, lorsque l'esprit de chevalerie étoit en vigueur chez les deux nations. On a remarqué, dit fort bien le P. d'Orléans, que le ridicule, jetté par Miguel de Cervantes sur la chevalerie, dans son ingénieux Roman de D. Quichotte, a plus nui à la valeur Espagnole, qu'on ne le sçauroit croire. C'est ainsi que les beaux esprits ont souvent changé par la satyre les vices & les

vertus
Zamor
termin

ZAM

mond

Turcs,

guliere

Hongri

peaux c

place a

poussier

rien voi

resse ap

cette esp

voya lui

des best

comme

curité. M

troupes c

veur de

curci. A

taquent

est presq

rale. Les

tres de l

femme,

ZÉLA

contré pr

maine, c

hâta de le

tems de v

fut entier

vertus des peuples. La prise du château de Zamora, qui fut emporté, l'épée à la main, termina, en partie, cette campagne.

ZATHMAR. (*surprise de*) Jean Sigismond, qui s'étoit mis sous la protection des Turcs, se servit, en 1564, de cette ruse singulière pour surprendre Zathmar, ville de Hongrie. Il fit marcher de nombreux troupeaux qui, en passant sous les murs de la place avec leurs bergers, firent lever une poussière si épaisse, que la garnison ne put rien voir. Melchior Balazzo, auquel la forteresse appartenoit, voulut sçavoir la raison de cette espèce de nuage. Comme ceux qu'il envoya lui rapportèrent qu'ils n'avoient vu que des bestiaux, il les crut; & sa garnison resta, comme lui, en repos & dans une grande sécurité. Mais, les troupeaux étant passés, des troupes qui les suivent, s'approchent à la faveur de la poussière dont l'air est encore obscurci. Avant qu'on les ait appercues, elles attaquent la ville de tous côtés. La terreur, qui est presque inséparable de la surprise, est générale. Les assaillans se rendent sans peine maîtres de la place, & enlèvent Balazzo, sa femme, ses enfans & ses trésors.

ZÉLA. (*bataille de*) Mithridate, ayant rencontré près de Zéïa, ou Ziéla, l'armée Romaine, commandée par le préteur Triarius, se hâta de le combattre, avant que Lucullus eût le tems de venir à son secours. Le général Romain fut entièrement défait; & s'il sauva du carnage

un foible reste de ses troupes , c'est que le Roi fut blessé. Comme ce prince avoit parmi ses soldats beaucoup de gens habillés & armés à la Romaine, il ne se défia pas d'un Centurion qui s'approcha de lui, & qui, dans le tems qu'il y pensoit le moins, lui perça la cuisse de son épée. Le Centurion fut tué sur le champ; mais la douleur du monarque fut si violente, qu'il fallut l'emporter à la hâte. Ses Généraux firent sonner la retraite, & cessèrent de poursuivre les vaincus. Il resta sept mille Romains sur le champ de bataille, parmi lesquels on compta vingt-quatre Tribuns, & cent cinquante Centurions. C'est la plus sanglante défaite que la République ait essuyée dans tout le cours de la guerre contre Mithridate. *An de Rome 685.*

ZÉLAKA. (*bataille de*) L'heureux succès du siège de Tolède avoit excité l'ambition d'Alfonse, roi de Castille; & , résolu d'exterminer les Maures, ce monarque faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes. Ses progrès rapides allarmerent Ben-Abad, roi de Cordouë, qui, voulant prévenir la tempête qui menaçoit ses Etats, appella, du fond de l'Afrique, le Sultan Ioufèf Tashin. Ce prince puissant & avide saisit avec ardeur l'occasion de porter ses armes en Espagne. Il descend dans ce royaume avec des troupes nombreuses, se joint au roi de Cordouë; & tous deux s'avancent vers la petite forteresse de Zélaka, voisine de Badajox, où Alfonso avoit placé son

son ca
fix lie
d'Iou
se fier
de Co
tiens p
pruden
Sultan
d'atta
ne tar
postés
à la vu
cer Be
mée e
nuit,
jusqu'a
répand
surpren
coup d
tendu.
mille p
Le sol
est éga
& com
blessure
sous lui
efforts,
culer en
foit des
à la tête
ger. Be
de cond
S. &

son camp. Les deux armées n'étoient plus qu'à six lieues l'une de l'autre, lorsque les généraux d'Ioufef lui représenterent qu'il ne devoit pas se fier aveuglément à Ben-Abad; que le roi de Cordouë pouvoit s'entendre avec les Chrétiens pour le faire périr; qu'enfin il étoit de la prudence de le faire avancer le premier. Le Sultan goûte cet avis, & ordonne à Ben-Abad d'attaquer seul les ennemis, en l'assurant qu'il ne tarderoit pas à le suivre. Les Arabes étoient postés derrière une montagne qui les déroboit à la vue des Chrétiens. Alfonso, voyant avancer Ben-Abad, crut qu'il étoit suivi de l'armée entière, & qu'Ioufef étoit avec lui. La nuit, qui approchoit, fit différer le combat jusqu'au point du jour. Dès que l'aurore eut répandu ses premiers rayons, Alfonso, croyant surprendre les infidèles, se présente tout-à-coup devant leurs retranchemens. Il étoit attendu. On s'approche: on se mêle; on fait mille prodiges de valeur: personne ne recule. Le soldat vivant succède au mort. La fureur est égale. Ben-Abad agit en capitaine habile, & combat en soldat intrépide. Il reçoit deux blessures à la tête. Trois chevaux sont tués sous lui. Enfin les Chrétiens, après bien des efforts, enfoncent les Arabes, & les font reculer en désordre. Déjà le roi de Castille pouffoit des cris de victoire. Soudain Ioufef paroît à la tête de ses troupes, & se dispose à le charger. Ben-Abad rallie ses soldats fugitifs; & de concert avec le monarque Africain, il fond

sur l'ennemi. L'infanterie Espagnole, accablée de fatigue, fuit dès le premier choc. La cavalerie, plus forte & plus courageuse, soutient le combat avec succès. Mais les chevaux Espagnols, ayant apperçu, dans le fort de la mêlée, une troupe de chameaux enharnachés de maniere que leur bosse paroissoit encore plus élevée qu'elle ne l'est naturellement, s'épouvantent, résistent à l'aiguillon; ne sentent plus la main qui les guide, & se dispersent de toutes parts. Dans ce moment, un corps de cavalerie, composé de quatre mille Noirs, écarte tout ce qui s'oppose à son passage, & fond sur Alfonso qui vouloit ramener au combat ses escadrons vaincus. En vain ce prince veut résister aux Barbares. Il est blessé. Des cavaliers saisissent la bride de son cheval. Il alloit être pris; mais sa valeur & sa fortune le sauverent. Il disparut avec toute son armée. Cette bataille fameuse se donna un vendredi. 1087.

ZÉNATA. (*bataille de*) La puissance de Zéiri, l'un des souverains d'Afrique, allarmoît tous les autres Arabes établis dans cette contrée. D'abord ils échouèrent dans toutes leurs tentatives. Mais enfin Giafer-ben-Ali, gouverneur de la province du Zab, fit un grand effort en 936, & résolut de détruire un prince qui menaçoit de tout envahir. Dans cette vue, il mit sur pied une armée considérable, & s'avança vers Zénata, l'une des plus fortes villes de la domination de Zéiri. Les habitans, loin

de ré
vrent
les, v
la for
l'abar
troup
fut re
Ainsi
d'entr
mens
parvir
çons
étoien
les ar
plûpar
ditions
de ven
Ses pr
de Zér
&, ap
bre, il
charge
fans.

ZÉR
roi des
forteres
brave S
l'emper
attaque
das; cr
à la dé
elles ay

de résister, embrassent son parti, & lui ouvrent leurs portes. Zéiri, à ces tristes nouvelles, vient présenter la bataille à son rival. Mais la fortune, qui l'avoit abandonné jusqu'alors, l'abandonna; & dès le premier choc, ses troupes furent mises en déroute. Lui-même fut renversé de cheval, & percé de coups. Ainsi périt l'un des plus intrépides capitaines d'entre les Arabes, après avoir jetté les fondemens de cette grandeur, où ses descendans parvinrent ensuite. Il laissa plus de cent garçons de ses différentes concubines. Tous étoient en état de monter à cheval, de porter les armes, de combattre avec valeur; & la plupart l'avoient accompagné dans ses expéditions. Isoufef Zéiri, son fils aîné, impatient de venger sa mort, leva de nouvelles troupes. Ses premiers coups tombèrent sur les habitans de Zénata. Il les attaqua à diverses reprises; & après en avoir fait périr un grand nombre, il se rendit enfin maître de leur ville, & chargea de chaînes leurs femmes & leurs enfans.

ZERBULE. (*siège de*) L'an 539, Yabdas, roi des Maures, s'étant enfermé dans cette forteresse de Mauritanie, y fut assiégé par le brave Salomon, gouverneur de l'Afrique pour l'empereur Justinien. Ce grand capitaine fit attaquer la place, pendant trois jours. Yabdas, craignant ses assauts furieux, s'abandonna à la défense de ses troupes. Mais, comme elles avoient perdu leurs meilleurs officiers,

elles suivirent, durant une nuit obscure, l'exemple de leur monarche. Les Romains, qui se dispoſoient à ſe retirer, furent ſurpris de ne voir paroître perſonne ſur les murs. On fit le tour de la place : on trouva une des portes ouvertes, & le fort abandonné. Cette conquête, devenue facile contre leurs eſpérances, enrichit les vainqueurs d'un immense butin.

ZETCHIN. (*priſe de*) Jean Sobieski, roi de Pologne, après avoir vaincu les ſuperbes Ottomans, revenoit triomphant dans ſes Etats. Zetchin, place Turque, oſa l'arrêter dans ſon paſſage. Il la fit attaquer par ſes guerriers victorieux. Un Aga la défendoit avec ſix cens hommes. Il ſe croyoit en état de réſiſter longtems au plus formidable des monarches. Les Polonois dreſſerent leurs échelles, &, ſecondés par le feu de leur artillerie, grimperent ſur les murailles qui n'étoient ſoutenues que par des paliffades. A cette vue, l'infidèle ſurpris, déconcerté, fit arborer le drapeau blanc, le 11 de Novembre 1683, & obtint de Sobieski la permiſſion de ſe retirer avec tous ſes ſoldats.

ZIRICZÉE. (*ſiége de*) Les Eſpagnols, voulant aſſiéger Ziriczée, l'une des plus fortes villes de Zélande, & qui tenoit pour les Flamands rebelles, oſerent traverser un bras de mer à gué, & porter des troupes ſous les murs de la place, malgré les efforts des ennemis qui, du haut de leurs barques, faiſoient ſur eux un feu terrible & continuel. Ils commencèrent

leurs
rendo
lui qu
inatta
La ga
dernie
ſans ex
queurs
remarq
l'armé
en file,
comme
aſſiégés
cher la
rendant
la conc
qua la
voyant
dit au ca
ter de la
d'aller p
ſeaux H
les y co
concert
la place.
la ville,
ment de
qu'à fair
goné, qu
pargna
ferma d'a
embouch

leurs opérations par prendre plusieurs forts qui rendoient difficile l'approche de la ville. Celui qui leur coûta plus de peines fut Bommène, inattaquable dans le tems de la haute marée. La garnison, qui le défendoit, se battit jusqu'au dernier soupir. Personne ne se rendit; & tous sans exception furent taillés en pièces. Les vainqueurs durent ce succès à un stratagème assez remarquable. Par leur ordre, les valets de l'armée & les vivandiers battirent le tambour en file, sur la fin de l'attaque, & s'approcherent comme des troupes réglées. A cette vue, les assiégés découragés se contenterent de chercher la mort plutôt que de s'exposer, en se rendant, à périr sur un infâme échafaud. Après la conquête de ces forts, l'armée royale attaqua la ville. Le grand baillif de Ziricée, se voyant surpris, eut recours à la ruse. Il se rendit au camp ennemi; & seignant de venir traiter de la capitulation, il demanda la permission d'aller parler aux capitaines de plusieurs vaisseaux Hollandois, qui étoient proche, pour les y comprendre; mais il n'y alla que pour se concerter avec eux sur les moyens de secourir la place. Continuant son artifice, il rentra dans la ville, sous prétexte d'obtenir le consentement des bourgeois. Alors il ne songea plus qu'à faire la plus vigoureuse défense. Mondragoné, qui présidoit à la conduite du siège, n'épargna rien pour empêcher les secours. Il ferma d'abord le petit canal, & forma sur son embouchure une forte estacade de gros pieux,

qu'il fit garder par quelques-uns de ses plus grands vaisseaux. Il en construisit plusieurs autres encore dans différens endroits, & ajoûta à ces ouvrages une bonne redoute qu'il plaça sur la rive voisine de Duveland. Par ces sages précautions, il ne fut plus possible de pénétrer dans Ziricée. Les rebelles, surpris de se voir si bien enfermés, firent des coupures, en divers endroits, sur la principale digue du grand canal, afin d'inonder les environs de la ville, & de la secourir, en traversant l'inondation. La vigilance des Espagnols fit échouer ce projet. L'insuccès ne fit que ranimer l'ardeur du prince d'Orange. Il tenta de nouveau l'entreprise avec un armement plus redoutable; &, sur la fin de Mars 1576, il s'approcha, durant la haute marée, de la coupure la plus large, qui étoit voisine du village de Dreischer. Son arrivée soudaine & son attaque imprévue déconcertèrent d'abord les Royalistes. Il en tua quelques-uns. Il enleva de dessus la digue plusieurs pièces de canon; mais il ne put porter plus loin ses avantages. La vue du danger ayant enflammé le courage des Espagnols, &, le retour du reflux secondant leur défense, ils repoussèrent de toutes parts l'ennemi triomphant. Un grand nombre fut tué: un plus grand nombre trouva la mort au milieu des eaux. Boifot, amiral de Hollande, y périt lui-même. Son vaisseau, qui étoit très-gros, échoua sur le sable; & tous ceux qui le montoient ne purent éviter un funeste trépas. Cette

nou
Ziric
mois
bloq
de Ju
Z
Pétre
teur
qui la
gne
son g
l'univ
Alliés
l'Alle
lut les
En 17
Polog
& de
afin d'
néral-
troupe
soume
joug a
taine R
s'avanc
siège
donna
voler à
de Fer
de ses
armées
de Zor

nouvelle disgrâce défespéra les rebelles; & Ziriczée, après avoir éprouvé, durant huit mois, tous les malheurs d'une ville exactement bloquée, se rendit enfin, vers les derniers jours de Juin.

ZORNDORFF. (*bataille de*) Elizabeth Pétrowna, fille de Pierre le Grand, le fondateur de l'Empire des Russes, digne du sang qui la fit naître par l'étendue de son génie, digne de l'amour de ses sujets par la sagesse de son gouvernement, méritoit aussi l'estime de l'univers par la conduite qu'elle tint envers ses Alliés. Sensible aux malheurs qui affligeoient l'Allemagne, la Saxe & la Bohême, elle voulut les venger des brigandages & de l'injustice. En 1758, elle envoya une grande armée en Pologne pour entrer dans la Prusse-Ducale, & de-là se répandre dans le Brandebourg, afin d'y causer une puissante diversion. Le général-comte de Fermer, qui commandoit ces troupes, n'eut besoin que de se montrer pour soumettre la Prusse. La Poméranie subit le joug avec la même promptitude; & le capitaine Russien, toujours précédé de la victoire, s'avança dans le Brandebourg pour y faire le siège de Custrim. La résistance des assiégés donna au roi de Prusse le tems de marcher, de voler à son secours. Une faute que fit le comte de Fermer, qui laissa camper une division de ses troupes, remit dans l'égalité les deux armées. Elles se rencontrèrent près du village de Zorndorff: elles s'ébranlerent; elles s'atta-

querent avec fureur. Mais enfin , après une action meurtrière & terrible , les Russes abandonnerent à l'ennemi une victoire complète , avec leur caisse militaire , une nombreuse artillerie , & beaucoup d'étendards. Custrin fut délivrée , mais peut-être trop tard , puisque les bombes avoient déjà ruiné la meilleure partie des édifices dans lesquels on avoit transporté de Berlin des effets d'un prix inestimable.

ZUCCARELLO. (*action de*) Le 22 de Juillet 1746 , le marquis Philippe de Garetto , détaché de l'armée Piémontoise , attaqua par trois endroits le château & le bourg de Zuccarello , de la dépendance des Etats de Gènes , & chargea un détachement de se rendre maître de Castel-Vecchio. M. Saoli , commissaire général d'Albenga , informé de l'entreprise des ennemis , fit marcher au secours de ces deux postes quelques piquets , & toutes les milices qu'il put rassembler. Ce secours ne put arriver assez tôt pour empêcher la prise de Zuccarello. La garnison du château avoit déjà capitulé ; & les milices Piémontoises pilloient & ravageoient les environs avec une licence effrénée. Tandis qu'elles étoient occupées à transporter le butin , M. Astingo , qui commandoit le secours arrivé d'Albenga , forma le projet hardi de reprendre Zuccarello. La supériorité des ennemis ne déconcerta point son courage intrépide. Il mit en fuite les Barbets. Il fit occuper les hauteurs voisines du châ-

teau , rendre lui-ci main ; ter la l'offici tant de traints Dans perdre trois ce faits pr quatre

ZUI

Bossu , dres , vaisseau ordinaire Rebelle Ce cap offrir le lui presc nier par s'approc s'étoien plus ava beaucoup qua ave landois Pleins d ils se je roi. Boss

teau, & somma le marquis de Garetto de se rendre prisonnier avec toutes ses troupes. Celui-ci voulut s'ouvrir un passage l'épée à la main; mais il fut repoussé & obligé d'accepter la proposition. Quant à Castel-Vecchio, l'officier qui y commandoit se défendit avec tant de valeur, que les ennemis furent contraints d'abandonner l'attaque de ce poste. Dans cette double action, les Piémontois perdirent soixante hommes qui furent tués; trois cens quatre-vingt-quatre, qui furent faits prisonniers; & deux cens cinquante-quatre, qui désertèrent.

ZUIDERZEE. (*combat du*) Le comte de Bossu, amiral de la flotte Espagnole en Flandres, voguoit dans le Zuiderzée avec douze vaisseaux beaucoup plus forts que les navires ordinaires, pour arrêter les Protestans & les Rebelles qui avoient osé attaquer Amsterdam. Ce capitaine ne sçavoit s'il devoit éviter ou offrir le combat. Les ordres du duc d'Albe lui prescrivoient de prendre au plutôt ce dernier parti. Il fallut s'y déterminer. Le Comte s'approcha donc de la côte où les rebelles s'étoient retirés, comme dans la position la plus avantageuse; &, quoique le golfe y eût beaucoup moins de profondeur, il les attaqua avec la plus grande intrépidité. Les Hollandois le reçoivent avec le même courage. Pleins d'ardeur, & déjà sûrs de la victoire, ils se jettent avec furie sur les vaisseaux du roi. Bossu anime ses équipages. Tous les chefs

l'imitent. La bataille devient très-sanglante. Mais enfin les Royalistes sont obligés de céder ; & les Rebelles triomphent. Les bâtimens Espagnols , tous délabrés , se réfugient où ils peuvent. Un seul fut submergé. Le seul vaisseau-amiral combattoit encore. C'étoit comme une forteresse flottante , redoutable par sa vaste étendue , la bonté de sa manœuvre & de son artillerie , le nombre de son équipage , & des soldats qui le montoient. Le Comte voulut le défendre jusqu'à l'extrémité. Il résista, pendant vingt-huit heures, aux efforts de vingt navires Hollandois. De trois cens hommes qui combattoient sous lui , il y en eut environ deux cens vingt de tués. Les autres furent tous blessés , à l'exception de quinze. La fortune se déclara enfin pour les révoltés. Le vent tomba ; & le généreux Comte , entraîné par le flux sur un banc de vase , y échoua. Il se rendit alors avec le petit nombre de soldats qui lui restoit , & fut conduit prisonnier dans la ville de Horn , le 12 d'Octobre 1573.

ZURICH, (*siège de*) Dans les siècles reculés , la Suisse reconnoissoit pour Souverains les empereurs de la maison d'Autriche , qui commettoient des gouverneurs pour administrer la justice. Ces ministres , érigés en tyrans , osèrent porter l'insolence jusqu'à ravir les biens & les femmes des habitans. L'un d'eux , nommé *Gisler* , fit planter dans le marché d'Altorff une pique surmontée d'un bonnet , avec ordre de s'incliner profondé-

ment d
tions ,
habitan
crete p
rage se
pita l'é
la con
Arnoul
d'Ury.
mettre
condui
que le c
batre d
cée sur
sans ba
neur aj
vouoit
miné p
coche
des spe
ne com
que de
son ca
pressa
» affez
lui dit-
» perc
chaînes
avec lu
renferm
leve. L
O 1 co

ment devant ce ridicule trophée. Ces vexations, ces insultes déterminèrent plusieurs habitans à s'unir entr'eux par une Ligue secrète pour venger leur patrie opprimée. L'orage se formoit, lorsqu'un incident en précipita l'éclat. Trois chefs étoient à la tête de la confédération; Stauffacher de Schwitz, Arnould de Undervalden, & Guillaume Tell d'Ury. Ce dernier, ayant refusé de se soumettre à l'hommage exigé par Gisler, fut conduit devant ce barbare, qui ne lui laissa que le choix d'avoir la tête tranchée, ou d'abatre d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête nue de son fils unique. Tell, sans balancer, choisit la mort. Le gouverneur ajoûta que le supplice auquel il se devoit ne sauveroit pas son fils. Tell, déterminé par cette menace, prend son arc; décoche le trait, abbat la pomme aux yeux des spectateurs indignés & tremblans qu'il ne commît un parricide involontaire. Avant que de s'armer, il avoit tiré deux flèches de son carquois. Le gouverneur inquiet le pressa de lui en dire la raison, « Si j'eusse été » assez malheureux pour blesser mon fils, lui dit-il, » ce second trait étoit destiné à te » percer toi-même. » Gisler fit charger de chaînes ce héros généreux, & s'embarqua avec lui sur le lac d'Ury, à dessein de le renfermer dans une forteresse. Un orage s'éleve. Les vagues vont engloutir le bâtiment. On conseille d'en confier la conduite au pri-

sonnier, dont la force & l'adresse extraordinaires pouvoient seules lutter contre le danger. Le lâche Gisler y consent. On délie Tell. Il prend le gouvernail, surmonte les flots, aperçoit une pointe de rocher qui terminoit une langue de terre vers laquelle il dirige la prouë. A peine est-il à portée, qu'il s'élançe sur le roc, &, d'un coup de pied, repousse la barque à la merci des flots. Bientôt la tempête cesse. Gisler avec sa suite aborde à peu de distance de-là. Il falloit nécessairement qu'il passât par un défilé. Tell l'y attendoit caché entre les broussailles. Lorsqu'il l'aperçoit, il tend son arc, &, du premier coup, l'immole à sa vengeance. Il vole à ses compatriotes. Il leur apprend ce qui vient de se passer. On prend les armes. On renverse les forts construits par les Autrichiens. On chasse ces tyrans. L'empereur Albert marche contre eux. Son neveu l'assassine au passage d'une riviere. Léopold, son fils, veut subjuguier les rebelles. Ces payfans séditieux, comme on les appelloit, au nombre de treize cens hommes, défont une armée de plus de vingt mille combattans, & remportent une victoire complete, qui ne fut disputée que par cinquante hommes de la ville de Zurich. Telle fut l'origine de la Ligue Helvétique. Resserrée dans ces commencemens, bientôt les Cantons voisins s'empresserent de partager sa gloire & son bonheur. La haine des tyrans la forma, La frugalité, la mo-

dération
& tout
Deux
victoire
Jamais
d'éclat
Républi
Ils press
loit poi
que le
Louis X
troupes
cette no
viron de
tacheren
& vinre
trouvere
la plaine
perçu l'e
combat.
Suisses r
Ils trave
ment rap
maladren
sourir. I
à l'except
sacrés à
Pour ex
coûta pr
queurs.
tems,
meurtrie

dération, l'équité, l'amour du bien public, & toutes les vertus sociales la maintinrent. Deux siècles de constance, de combats & victoires l'accrurent en la rendant respectable. Jamais peut-être on ne vit briller avec plus d'éclat la valeur de ces braves & généreux Républicains qu'au siège de Zurich, en 1444. Ils pressoient vivement cette ville qui ne vouloit point entrer dans leur association, lorsque le Dauphin de France, qui fut depuis Louis XI, marchoit contre eux, soutenu des troupes de l'Empereur & de l'Archiduc. A cette nouvelle, les Suisses, au nombre d'environ douze ou seize cens hommes, se détachèrent de l'armée campée devant la ville, & vinrent à la rencontre du Prince qu'ils trouverent entre Basle & Montbéliart, dans la plaine de Bottelen. A peine eurent-ils aperçu l'ennemi, qu'ils donnerent le signal du combat. Il fut sanglant : il fut terrible. Les Suisses repoussèrent la cavalerie du Dauphin. Ils traversèrent une petite rivière extrêmement rapide. Ils s'emparèrent du jardin d'une maladrerie. Ils combattirent jusqu'au dernier soupir. Ils périrent tous, les armes à la main, à l'exception de quelques-uns qui furent massacrés à leur retour par leurs compatriotes. Pour exterminer une armée si foible, il en coûta près de six mille hommes aux vainqueurs. La garnison de Basle sortit en même tems, & livra une nouvelle bataille, aussi meurtrière que la première. Elle fut repous-

sée , après une longue résistance ; & l'on conserve encore dans les registres publics les noms des douze cens guerriers qui périrent à cette glorieuse défaite. Après cet avantage, Louis craignit de se commettre une seconde fois avec des ennemis si terribles. Il étoit vaincu , s'il eût encore remporté une semblable victoire. Heureusement les Suisses abandonnerent le siège de Zurich , & demanderent la paix qui leur fut accordée sans peine.

ZURTE. (*bataille de*) L'an 499 , les Bulgares étant entrés dans la Thrace , y commirent d'horribles ravages. L'empereur Anastase ordonna au général Ariste de marcher contre ces Barbares avec quinze mille hommes. Il les rencontra sur les bords d'une riviere nommée *Zurte* ou *Zorte*. Ariste fut battu , & perdit plus de quatre mille soldats ; les uns , dans le combat ou dans la fuite ; les autres , dans la riviere où ils s'étoient jettés pour gagner l'autre bord qu'ils ne purent franchir , à cause de sa hauteur. Les Romains de ce siècle , pour diminuer la honte de leur défaite , publièrent que les Bulgares ne devoient la victoire qu'à leurs enchantemens , à leurs sortilèges. Quel pauvre moyen de couvrir sa foiblesse !

ZURULLE. (*siège de*) Prisque , général de l'empereur Maurice , s'étoit renfermé dans Zurulle , dernière place qui pouvoit arrêter les Abares , alors en guerre avec l'Empire. Leur Khan , persuadé que la prise de cette ville le rendroit maître de la longue muraille , & lui

ouvrir
le siège
carter
charge
sée à P
nir seule
le Kha
pour ra
prisons
sans , &
ordre d
& , à la
lement
que , &

ZUT
sur le bo
par Frée
Le froid
dre la s
tance ét
rais qui
habitans
fiance ,
procha
dressé de
brèche.
grande c
Royaliste
faut , qu
parti de se
consterné
aussi-tôt

ouvriroit la route de Constantinople, en pressa le siège avec vigueur; mais Maurice sçut l'écarter par un stratagème fort ingénieux. Il chargea l'un de ses gardes d'une Lettre adressée à Prisque. Il mandoit à ce capitaine de tenir seulement quelques jours, & qu'avant que le Khan eût pris Zurulle, une flotte envoyée pour ravager la Pannonie ameneroit dans les prisons de Constantinople ses femmes, ses enfans, & tout son peuple. Le courier avoit ordre de se laisser prendre. Il le fut en effet; & à la lecture de la Lettre, le Khan prit tellement l'épouvante, qu'il fit la paix avec Prisque, & se retira dans son pays. *L'an 593.*

ZUTPHEN. (*sièges de*) 1. Cette ville, située sur le bord de l'Issel, fut assiégée, en 1572, par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe. Le froid & les glaces commençoient à rendre la saison très-rigoureuse. Cette circonstance étoit favorable aux assiégeans. Le marais qui entouroit la ville, & dans lequel les habitans avoient mis leur plus grande confiance, ne fut plus un obstacle. Frédéric s'approcha sans difficulté, & n'eut pas plutôt dressé deux batteries, qu'il ouvrit une large brèche. Le seigneur d'Hierges, officier d'une grande capacité, commandoit l'artillerie. Les Royalistes étoient sur le point de donner l'assaut, quand la garnison épouvantée prit le parti de se retirer secrètement. Les bourgeois, consternés de cette désertion, proposèrent aussi-tôt de se rendre. Mais les Espagnols,

ayant ou refusé ou éludé toute composition , y entrèrent par la brèche , & , toujours animés par l'attrait du pillage , y commirent les plus grands excès.

2. Le 18 de Septembre 1586 , le comte de Leicester , pour faire lever le siège de Rhinberg , entrepris par le prince de Parme , vint assiéger Zutphen avec ses Anglois. Ses opérations étoient déjà fort avancées ; & la ville , peu défendue , ne pouvoit manquer de tomber en sa puissance , lorsque le Prince , ayant appris le danger des Espagnols , quitta Rhinberg , & vint se présenter aux ennemis. Il y eut un sanglant combat , durant lequel la victoire passa plus d'une fois dans l'un & dans l'autre parti ; mais enfin les Anglois cédèrent. Le Comte fit sonner la retraite , & abandonna son entreprise. En 1591 , le prince Maurice fut plus heureux. Il se présenta devant Zutphen , qui , après une courte & foible résistance , lui ouvrit ses portes.

F I N.

sition ;
rs ani-
ent les

nte de
Rhin-
e, vint
s opé-
a ville,
e tom-
ayant
Rhin-
is. Il y
la vic-
& dans
dèrent.
ndonna
Maurice
nt Zut-
ble ré-

